



National Library of Canada

Cataloguing Branch
Canadian Theses Division

Ottawa, Canada
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada

Direction du catalogage
Division des thèses canadiennes

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED**

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE**

CAHIERS DE JACQUES BARON : TEXTE ET COMMENTAIRE

par

Catherine AHEARN

Thèse présentée à l'Ecole des études supérieures
en vue de l'obtention du Ph.D. en littérature française

UNIVERSITE D'OTTAWA

OTTAWA CANADA 1978

RECONNAISSANCE

Je suis heureuse de remercier en tête de cet ouvrage ceux dont l'obligeance en favorisa l'accomplissement : mes directeurs de thèse, M. Eugène Roberto et M. André G. Bourassa, pour la pertinence de leurs précieux conseils; l'initiateur de ce projet, M. Jean-Luc Mercié; le poète lui-même, M. Jacques Baron, dont la coopération suivie fut admirable; et le Conseil des Arts qui m'a aidée pendant trois ans.

SIGLES

AD	<u>L'An dernier</u>
AP	<u>L'Allure poétique 1924-1973</u>
Al	<u>L'An 1 du surréalisme</u>
C	<u>Cahiers</u>
CM	<u>Charbon de mer</u>
CP	Collection particulière
DV	"Décadence de la vie"
EL	"Cette époque n'aime pas (le) lyrisme..."
FsB	Fonds Baron, Université d'Ottawa
JB	Jacques Baron
MB	<u>Monsieur Bag</u>
MG	<u>Les Maisons n'ont plus de greniers</u>
NA	<u>Le Noir de l'azur</u>
NAS	<u>André Breton Naissance de l'aventure surréaliste</u>
NM	Notes manuscrites.

Hors les lettres inédites, le lieu d'édition n'est pas
indiqué quand il s'agit de Paris.

TABLE DES MATIERES

RECONNAISSANCE	ii
SIGLES	iii
TABLE DES MATIERES	iv
INTRODUCTION	v

CAHIERS de Jacques BARON

Chapitre I	2
Chapitre II	18
Chapitre III	30
Chapitre IV	39
Chapitre V	52
Chapitre VI	64
Chapitre VII	85
Chapitre VIII	102
Chapitre IX	116
Chapitre X	147

NOTES

Chapitre I	165
Chapitre II	189
Chapitre III	195
Chapitre IV	199
Chapitre V	208
Chapitre VI	212
Chapitre VII	224
Chapitre VIII	233
Chapitre IX	241
Chapitre X	256

CHRONOLOGIE	262
BIBLIOGRAPHIE	268
APPENDICES	294
RESUME	334
INDEX DES NOMS CITES	338

INTRODUCTION

En entreprenant cette thèse, Cahiers de Jacques Baron : texte et commentaire, il serait nécessaire tout d'abord de faire une présentation du journal, tel que nous l'avons reçu, et d'évoquer l'itinéraire personnel qui nous a conduit des Cahiers à la thèse. Nous mentionnerons une découverte capitale, en septembre 1975, de neuf autres cahiers, jusqu'alors inconnus, et les raisons de la division des Cahiers en deux ensembles. D'autre part, nous noterons les différentes articulations de la thèse : Cahiers, notes, chronologie, bibliographie, appendices, résumé et index.

Dans un deuxième temps, il s'agit de faire une description historique du journal selon la chronologie de la vie et de l'oeuvre de l'auteur. Nous tâcherons également de répondre à la question suivante : Pourquoi Baron s'est-il mis à écrire les Cahiers ? Et pour clore cette deuxième partie, il importe au plus haut point d'établir la valeur de ce document pour l'histoire du surréalisme, suivant les polarités diverses, qu'il s'agisse de l'appartenance politique ou religieuse du poète, des influences littéraires qu'il a pu subir ou d'autres facteurs pertinents ayant trait au mouvement même.

En dernière instance, nous voulons montrer les liaisons entre les Cahiers et l'oeuvre de Baron et traiter successivement les grands thèmes qui ont pu marquer d'une manière déterminante et continue ce témoin de l'esprit surréaliste. Car ce courant est encore vivace et actif dans un journal qui a été écrit entre 1937 et 1972, donc à une

époque éloignée de la période dite "héroïque". Les circonstances veulent que ce témoignage privé devienne témoignage public et que cette thèse soit essentielle parce que, pour la première fois, un ouvrage entier est consacré à ce poète.

I. DES CAHIERS A LA THESE

Le 1^{er} février 1972, Jacques Baron a légué son journal - constitué de onze Cahiers, couvrant quatre périodes: 1937-1940¹, 1952-1953², 1958³ et 1961-1971⁴ - à l'Université d'Ottawa. C'est M. Eugène Roberto, directeur du département des lettres françaises, qui s'est chargé à cette époque de la négociation entre l'Université et le poète. L'année d'après, un de mes professeurs, M. Jean-Luc Mertié, m'a suggéré comme sujet de thèse de doctorat le commentaire de ce document. Dès cette période, il m'a mise en contact avec l'auteur qui était très enthousiasmé par ce projet et qui m'a, par ailleurs, aidée considérablement.

En février-mars 1974, Jacques Baron est venu à l'Université d'Ottawa en tant que poète invité. C'est au moment de ce séjour que l'auteur a revu son journal et a regroupé ses Cahiers en dix chapitres pour donner aux carnets un équilibre au niveau de leur longueur. Le tableau suivant présente la transformation du manuscrit.

-
1. Chap. 1-3.
 2. Chap. 4.
 3. Chap. 5.
 4. Chap. 6-10.

TABLEAU I

TRANSFORMATION DES ONZE CAHIERS EN DIX CAHIERS-CHAPITRES

Ci	20 nov.1937-30 juil.1938	CI	20 nov.1937-30 juil.1938
Cii	15 sept.1939-14 déc.1939	CII	15 sept.1939-14 déc.1939
Ciii	15 déc.1939-2 mars 1940	CIII	15 déc.1939-2 mars 1940
Civ	3 janv.1952-13 févr.1953	CIV	3 janv.1952-13 févr.1953
Cv	22 sept.1958-28 nov.1958	CV	22 sept.1958-28 nov.1958
Cvi	27 juin 1961-26 juin 1962	CVI	27 juin 1961-23 déc.1964
Cvii	23 déc.1964	CVII	19 janv.1965-20 mars 1965
Cviii	19 janv.1965-20 mars 1965	CVIII	23 mars 1965-13 déc.1967
Cix	23 mars 1965-30 juil.1967	CIX	11 juil.1968-19 déc.1969
Cx	13 déc.1967-1 mars 1969	CX	2 févr.1970-18 févr.1971
Cxi	6 avr.1969-18 févr.1971		

Selon le tableau, nous constatons que Baron n'a pas apporté de changements en ce qui concerne l'articulation des cinq premiers Cahiers (Ci-Cv). Dans le Cahier VI, il a préféré aller jusqu'à la fin de 1964 et a intégré Cvi et Cvii. Le Cahier viii devient le CVII, sans aucune transformation. Le Cahier VIII commence à la même date que Cix et se voit prolongé jusqu'au 13 décembre 1967, qui est la date où débute Cx. Le Cahier IX est constitué des parties de Cx et Cxi pour que le carnet puisse se terminer à la toute fin de 1969 (19 décembre). Le Cahier X reprend la fin de Cxi, ces deux Cahiers se terminant de toute évidence à la même date, c'est-à-dire le 18 février 1971.

Le poète a apporté au journal quelques corrections d'ordre mineur. Il lui semblait nécessaire d'enlever certains noms de personne et certaines notes, jugées trop obscures ou trop personnelles, qu'il ne voulait pas faire paraître de son vivant. Ce serait au soin d'un critique futur de faire état de ces variantes qui, dans l'immédiat, ne méritent pas d'être retenues par respect pour l'auteur.

Entre 1973-1975, le travail de la thèse était très avancé, c'est-à-dire que les notes aux Cahiers étaient, dans leur ensemble, déjà constituées. Ceci est important pour comprendre le problème qui s'est posé quand, en septembre 1975, vint le temps d'un voyage à Paris en vue d'établir la chronologie de la vie de l'auteur et la bibliographie de certaines poésies et d'articles jusqu'alors inconnus.

Précisons tout d'abord que nous croyions, avant ce séjour, avoir annoté tout le journal de Jacques Baron. Néanmoins, lors de nos recherches dans la bibliothèque de l'auteur, rue Simon Dereure, nous avons découvert l'existence de neuf autres cahiers qui avaient été oubliés par inadvertance. Nous donnons dans le deuxième tableau la liste complète des Cahiers, ceux du Fonds Baron de l'Université d'Ottawa et ceux que nous avons découverts. Dans la première colonne, nous indiquerons les Cahiers de l'Université d'Ottawa dotés d'un chiffre romain et dans la deuxième colonne, les Cahiers retrouvés affectés de lettres suivant l'ordre alphabétique.

TABLEAU IICAHIERS DE L'UNIVERSITE D'OTTAWA ET CAHIERS RETROUVES

CI	20 nov.1937-30 juil.1938	CA	20 nov.1937-11 juin 1946
CII	15 sept.1939-14 déc.1939		
CIII	15 déc.1939-2 mars 1940		
		CB	26 oct.1941-19 déc.1943
		CC	4 juil.1944-26 juil.1944
		CD	27 juil.1944-22 juil.1946
		CE	7 sept.1945-17 déc.1945
		CF	19 sept.1946
		CG	28 janv.1947-12 sept.1950
CIV	3 janv.1952-13 févr.1953		
		CH	12 juil.1954-10 nov.1955
CV	22 sept.1958-28 nov.1958		
CVI	27 juin 1961-23 déc.1964		
CVII	19 janv.1965-20 mars 1965		
CVIII	23 mars 1965-13 déc.1967		
CIX	11 juil.1968-19 déc.1969		
CX	2 févr. 1970-18 févr.1971		
		CI	26 mars 1971-23 août 1972

Notons d'abord la coïncidence des dates (20 novembre 1937) dans les tout premiers Cahiers, CI et CA. Nous aurons l'occasion de revenir à ce phénomène en particulier. Suivant CII et CIII est une série de Cahiers retrouvés (CB-CG) qui correspond à l'époque de la

x

guerre et de l'après-guerre et qui constitue un bloc homogène. CIV et CH se rapprochent par leurs dates (1952-1953; 1954-1955) et précèdent un deuxième bloc homogène, (CV-CX), cette fois-ci se situant parmi les Cahiers de l'Université d'Ottawa. Le dernier des Cahiers, Cî continue le CX et va clore le journal, le 23 août 1972. Cette date est des plus intéressantes puisqu'elle montre que Baron a continué à tenir son carnet après le legs de ses Cahiers à l'Université d'Ottawa, même s'il ne parle pas du don dans son journal proprement dit. A remarquer, dès maintenant, que pour donner une idée plus complète de cette oeuvre entière, nous avons inclus dans les Appendices un résumé sommaire des Cahiers retrouvés⁵.

Cette découverte, loin d'annuler le travail déjà fait, le complétait en effet. Nous aurions souhaité annoter et présenter ces nouveaux Cahiers mais nous étions trop près de l'échéance pour remettre tout en question. Par ailleurs, le texte original légué en 1972 constituait un document important assez représentatif de la vie et de l'oeuvre de Baron. Il est étudié rigoureusement d'après des recherches personnelles faites dans la bibliothèque de l'auteur, au Fonds Doucet et au Fonds Baron de l'Université d'Ottawa et répond aux critères d'une édition de texte inédit, avec notes et commentaires, qui est une contribution à l'histoire littéraire du surréalisme.

5. Append. XII, pp. 324-333.

Bien sûr, en envisageant une publication ultérieure du journal, il serait indispensable de présenter l'ensemble annoté. Ceci devient possible puisque, d'une part, les Cahiers retrouvés sont à notre disposition et que, d'autre part, le travail déjà fait nous prépare à l'annotation des nouveaux Cahiers. Nous n'avons donc édité en notre thèse que les Cahiers du Fonds Baron de l'Université d'Ottawa.

Même s'il n'eût pas manqué d'intérêt à donner les notes des Cahiers après chaque chapitre, nous avons décidé, pour faciliter la lecture du journal, de présenter les Cahiers comme une suite, sans interruption, une série de chapitres, précisément. C'est pour cette raison que les notes des dix chapitres suivent le journal entièrement transcrit. Les notes ont été établies selon une perspective historique, et selon la pensée du poète⁶, toujours d'après les critères majeurs du mouvement surréaliste. A ce titre, nous nous sommes référée, également, à des notes manuscrites de l'auteur. Elles correspondent à des réponses à nos propres questionnaires et furent écrites à différents intervalles, en décembre 1973, en janvier 1974, en juin et en septembre 1975. Ces remarques sont d'autant plus pertinentes que le surréalisme y est porté au premier plan et qu'il s'agit de réflexions qui surviennent cinquante ans après le premier Manifeste, avec toute l'actualité qu'implique un témoignage de ce genre.

6. "Je suis surréaliste par mon âge et mes relations." (NM, sept. 1975.)

Immédiatement après les notes, nous avons établi la chronologie de la vie de l'auteur. Est-il besoin de souligner la haute importance de celle-ci, étant donné que c'est la première fois qu'un tel document est présenté ? Il en est de même pour la bibliographie.

Il était, de toute évidence, primordial de commencer la bibliographie par les Oeuvres principales de l'auteur, et puisqu'il s'agit avant tout d'un poète, de les faire suivre de l'inventaire de ses Poésies diverses. Quoique sommaire, ce tableau sert à révéler la reprise de ses plus célèbres poèmes et sert à montrer les contributions de Baron à des revues surréalistes et à des anthologies diverses. La section 3, intitulée Articles et préfaces peut paraître très longue. Mais elle est le fruit d'une recherche personnelle dont il a déjà été question et qui mérite d'être retenue parce que, de nouveau, il s'agit d'une somme de travail qui voit le jour pour la première fois.

Etant donné la diversité des carrières de Jacques Baron⁷, nous avons inclus, dans la quatrième section de la première partie, la liste de ses Emissions de Radio et de Télévision. Nous pouvons ainsi déceler les différents clivages de ses intérêts ainsi que les collaborations multiples qu'il a eues, surtout lors de son emploi à la R.T.F. à partir de 1946.

7. C, p. 94.

Les Inédits - avec ou sans date - qui suivent sont importants parce qu'ils représentent une partie de l'oeuvre très vaste de Jacques Baron. Ces inédits demeurent, pour la grande majorité, la possession de l'auteur, en dehors de certains textes et lettres qui se trouvent soit au Fonds Baron de l'Université d'Ottawa, soit dans des collections particulières, dont la nôtre. En effet, au cours des années de recherches, nous avons pu constituer notre propre fonds d'inédits qui nous ont servi d'outils de travail très précieux.

Puisqu'il est question d'un poète qui est, malgré tout, peu connu, nous avons fait état des Références à Jacques Baron et à son oeuvre et dans les ouvrages principaux et dans les articles de revues et de journaux. Il était de toute nécessité qu'un index des ouvrages cités dans l'Introduction fût inclus. Cette partie reste sommaire puisque nous n'avons pas voulu reprendre la liste des articles de Jacques Baron auxquels nous nous référons dans les notes, avec toutes les précisions de publication requises, et qui ont été déjà énumérés dans la section 3 de la bibliographie. Cette bibliographie se termine avec la liste des lettres inédites utilisées dans la thèse.

En plus du résumé des Cahiers retrouvés, les Appendices présentent des textes principaux de Jacques Baron, soit des inédits⁸, soit des articles difficilement accessibles⁹ ou ceux dont la valeur est incontestable pour l'étude du surréalisme¹⁰. Si nous nous sommes passée

8. Append. I, III, XI.

9. Append. II, IV, V, VI.

10. Append. VII, VIII, IX, X.

d'un commentaire à leur sujet, pour nous restreindre à leur reproduction même, c'est parce qu'ils sont tellement significatifs pour la conception artistique et esthétique du monde selon Baron, qu'ils méritent d'être examinés dans un ouvrage à part.

Pour faciliter la lecture de la thèse, nous avons donné à la toute fin un résumé ainsi qu'un index des noms cités.

2. PERSPECTIVE HISTORIQUE ET INTERET DES CAHIERS

Les Cahiers commencent d'être rédigés durant l'entre-deux-guerres, lorsqu'en France, les socialistes essaient de remporter un succès électoral. Celui-ci a lieu le 6 juin 1936 quand Léon Blum forme son ministère et constitue le gouvernement du Front Populaire. La reprise du travail qu'accélérent de nouvelles lois sociales succède à des centaines de grèves. C'est sur cette toile de fond que débute la marche à la guerre. A l'étranger, les démocraties n'ont pas conscience de leurs faiblesses face aux dictatures, nazisme et fascisme, et c'est dans ces conditions que l'Allemagne annexe l'Autriche en 1938, préparant ainsi un bouleversement historique considérable.

Quand, en novembre 1937, Baron entreprend son journal, il travaille comme reporter à la radio, Poste Parisien, une situation qu'il aura jusqu'à la guerre. Même si de grands événements se trouvent derrière lui - il s'est détaché de Breton dès 1929 et du parti communiste dès 1931 - et de grandes oeuvres également - son Allure poétique date de

1924 et Charbon de mer, un récit auquel il tient "beaucoup tout de même"¹¹, de 1935 - il enregistre néanmoins une période créatrice très fructueuse. Selon le Cahier I (20 nov. 1937-30 juil. 1938)¹² qui touchera sa fin lors d'un séjour à Ecos et d'une visite à André Masson, le poète ne cesse, à chaque tournant de son imagination, d'envisager de nouveaux projets: Paul et Virginie, une pièce lyrique en deux actes¹³, Les Maisons n'ont plus de greniers, un roman de souvenirs d'enfance et d'adolescence¹⁴, Viviane ou l'Ile enchantée, une pièce qui a pour thèmes l'amour et l'aviation¹⁵, "Au-delà du beau et du laid, A propos de l'Exposition surréaliste", un article sur l'exposition de 1938 à Paris¹⁶, et la monographie, Chopin, qui serait publiée en 1939¹⁷. Comme témoignent ces oeuvres, Baron est moins porté à écrire de la poésie comme telle, en dehors de quelques chants dont "Plaisirs d'amour"¹⁸ auquel correspond la rencontre capitale de Fanny V. en 1937, quelque peu avant l'entreprise du journal. Eu égard aux divers genres qu'il entrevoyait, son but devient très clair. Dès la troisième page, il le précise: "Trouver mon style, tout est là"¹⁹. Ainsi, cette époque de l'avant-guerre verra un homme à la quête d'une expression exaltante et surtout adéquate à traduire fidèlement ses plus déchirantes hantises et ses amours les plus actives.

11. C, p. 2.

12. C, pp. 2-17.

13. C, p. 2.

14. C, p. 3.

15. C, p. 6.

16. C, p. 10.

17. C, p. 14.

18. Cf. L'Allure poétique 1924-1973, nouvelle édition revue et corrigée, Gallimard, N.R.F., 1974, pp. 158-159.

19. C, p. 3.

Comme nous l'avons déjà indiqué, le premier des Cahiers retrouvés, CA (20 nov. 1937 - 11 juin 1946)²⁰, débute à la même date que le Cahier I dont on vient de résumer la portée. Nous pouvons donner une explication à cette entreprise du journal, un problème auquel nous reviendrons avec plus d'insistance vers la fin de l'Introduction. Les années '20 se caractérisent par un rejet de toute "vieillesse poétique"; y compris une censure du roman et du théâtre au nom d'un art passionnel régi par l'inconscient surréaliste. Jacques Baron va briser cette "tradition" en entreprenant Charbon de mer dans les années '30. C'est la première forme d'une autobiographie narrative que le poète saura continuer dans le journal.

En contraste flagrant avec le Cahier I, le Cahier II (15 sept. 1939 - 14 déc. 1939)²¹ fait état d'une lacune de créativité considérable. Mais les événements de cette année le justifient. Le 15 septembre, Baron se trouve à Montargis. Ensuite, le 5 octobre il se fait inscrire comme volontaire pour le Levant. Après une permission de huit jours à Paris, il se trouve au Camp de Sainte-Marthe à Marseille avant de débarquer à Beyrouth au début de décembre, là où il terminera son carnet le 14 de cette même année. Ses travaux poétiques se limitent à quelques vers de circonstance²², et son enthousiasme, gêné par les vexations et les "servitudes militaires"²³, ne devient réellement fécond qu'à partir du moment où Eluard l'invite à collaborer à sa revue, L'Usage de la parole²⁴. Malgré la naissance d'un

20. Append. XII, p. 324.

21. C, pp. 18-29.

22. C, p. 27, 28, 29.

23. C, p. 22.

24. C, p. 22.

désir d'héroïsme, il se sent de jour en jour moins efficace et il finit par énumérer ses plaintes :

Toujours la vie de caserne, l'ennui, non-chalance, inutilité. Incapable de littérature²⁵.

Contraire à son habitude - car souvent il y a des intervalles entre les Cahiers - Baron recommence son journal dès le lendemain, (C III, 15 déc. 1939 - 2 mars 1940)²⁶. Malgré ses obligations de soldat, il trouve le moyen de faire des excursions à Damas, à Krak des Chevaliers, à Byblos, à Tyr, à Sidon et surtout à Amchit²⁷ où il visite le tombeau d'Henriette Renan et la maison de Renan. Au cours de ces voyages, il est question - cause occasionnelle - de poèmes qui paient leur tribut à la vie militaire²⁸, mais ainsi que le détermine André Breton dans ses Entretiens :

La poésie de circonstance née de la guerre est un phénomène éruptif sans lendemain²⁹.

Le poète se console par ses lectures de Drieu La Rochelle³⁰, et par ses entreprises auprès de Bédrié³¹, en attendant sa collaboration à la revue L'Orient à partir du 25 août, et sa démobilisation en novembre, huit mois après qu'il termine ce cahier.

Comme le deuxième tableau le confirme, il y a six carnets qui s'insèrent, à ce moment, dans Les Cahiers que nous connaissons. Ces six carnets datent de la guerre ou de l'après-guerre : CB (26 oct. 1941 - 19 déc.

25. C, p. 19.

26. C, pp. 30-38.

27. C, p. 37.

28. C, p. 35.

29. Cf. Entretiens, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1969, p. 236.

30. C, p. 38.

31. C, p. 36.

1943)³², CC (4 juil. 1944 - 26 juil 1944)³³, CD (27 juil. 1944 - 22 juil. 1946)³⁴, CE (7 sept. 1945 - 17 déc. 1945)³⁵, CF (19 sept. 1946)³⁶, CG (28 janv. 1947 - 12 sept. 1950)³⁷, et comme tels, forment un ensemble homogène.

Le prochain carnet dont nous tenons compte dans cette thèse, Cahier IV, débute deux ans après (3 janv. 1952 - 13 févr. 1953)³⁸. La plus haute préoccupation de l'auteur sera, au moins au début de ce chapitre, son travail comme écrivain à la R.T.F., carrière qu'il avait commencée en 1946. Quoiqu'il n'en parle pas, c'est le moment de la publication du recueil Je suis né... qui reflète dans ses pressentiments poétiques la douce mélancolie dont il fait preuve, "cette mélancolie qui s'approche de la cinquantaine"³⁹. La hantise de la vieillesse l'amène à d'autres quêtes, non plus pour un style d'écriture mais plutôt pour un "style de vie"⁴⁰ d'une stabilité exemplaire. Car Jacques Baron a toujours eu le goût de l'errance dont les avantages étaient à apprécier et les écueils à craindre. Les sites choisis sont Belle-Ile au courant de cet été, puis, à compter du 17 octobre, alors qu'il est nommé directeur artistique à Radio-Maroc, Rabat, Casablanca, Marrakech, Meknès, et Fès. Au cours de ces pérégrinations, Baron prend des notes

32. Append. XII, pp. 324-325.

33. Append. XII, p. 327.

34. Append. XII, pp. 327-328.

35. Append. XII, p. 328.

36. Append. XII, p. 329.

37. Append. XII, pp. 329-331.

38. C, pp. 39-51.

39. C, p. 39.

40. C, p. 39.

qui serviront de base, plus tard, à deux articles : "Notes marocaines"⁴¹ et "Contradictions au Maroc"⁴². C'est une période qui, au plus haut degré, se distingue par la déception qu'elle inspire, jusqu'à l'aveu clé du 9 novembre :

Ce Maroc d'aujourd'hui n'est à la hauteur ni de sa légende ni de ses ruines⁴³.

Avant de revenir au journal, il faut indiquer l'existence d'un huitième cahier retrouvé, CH (12 juil. 1954 - 10 nov. 1955)⁴⁴, qui est avant tout la mise en vigueur et la mise en forme d'une pièce que Baron intitule A chaud.

En 1954, le poète devient éditeur spécialisé pour le compte de United States Information Agency et rédacteur en chef adjoint de la revue hebdomadaire Informations et Documents. Ce poste exige de lui un voyage qui a eu lieu aux Etats-Unis en septembre 1958 au moment où il commence un nouveau carnet, Cahier V (22 sept. 1958 - 28 nov. 1958)⁴⁵. Les escales principales sont à New York, à Washington, à Mont Vernon⁴⁶, à Rockland, à Cap Canaveral, à New Orleans, à Oklahoma, à Chicago, à Springfield et à Boston. Dans un style elliptique de notes rapides, il énumère ses impressions par le biais de statistiques qui, dans le domaine politique et économique, ne dépassent pas le stade des généralités.

41. Cf. "Notes marocaines", dans Preuves, no 28, juin 1953, pp. 51-55.

42. Cf. "Contradictions au Maroc", ibid., no 32, oct. 1953, pp. 14-17.

43. C, p. 45.

44. Append. XII, pp. 331-332.

45. C, p. 52-63.

46. Visite célébrée par la composition d'un poème en prose "Mount Vernon". (C, 56.)

La singularité des paysages, surtout au Maine quand le 9 octobre il se trouve auprès de son cousin germain, Victor Le Gloahec, éveille son regard panoramique et le conduit par moments à un certain exotisme⁴⁷. Le dernier de ces témoignages date du 28 novembre quand s'arrête le carnet même.

A partir du Cahier VI (27 juin 1961 - 23 déc. 1964)⁴⁸, Baron change de ton et commence à utiliser la maxime. Ce cahier, couvrant trois années très sommairement, tient compte des va-et-vient entre Paris, Belle-Ile et La Trinité-sur-mer (étés 1961, 1962). L'année 1961 ne représente pour lui qu'"une année de divers avortements"⁴⁹. En plus des incertitudes financières qui se rapportent à la propriété qu'il avait héritée de sa mère en 1945, il est obligé de constater que la publication de ses poèmes en prose ne se poursuivra pas chez Losfeld, sous le titre Je compose et il devra reporter la publication jusqu'en 1969 quand ils paraîtront à la suite de L'An I du sur-réalisme.

De nouveau, il reprend la rédaction des Maisons⁵⁰ à laquelle correspondent les multiples réflexions sur l'enfance et en 1964 il commence à prendre des notes pour un roman intitulé Margot⁵¹. Répondant aux besoins intérieurs du poète, ces romans témoignent d'une velléité d'affranchissement de toutes les tutelles, que ce soit dans

47. C, pp. 58, 61.

48. C, pp. 64-84.

49. C, p. 65.

50. Juin 1961, C, p. 65.

51. C, pp. 79-83.

le domaine des rapports personnels ou dans celui de la création intellectuelle. Cette quête d'identité, entreprise au nom de la pureté et de la liberté⁵², déterminera, sur le niveau artistique et humain, la genèse de ces deux romans dont les arrière-plans sont fournis par le journal.

Le Cahier VII débute un mois après, et serait tenu assez régulièrement (19 janv. 1965 - 20 mars 1965)⁵³. Reprenant le goût pour la navigation, Baron signe un contrat pour l'achat du bateau "Soyons Amis", ce qui l'oblige à séjourner à Nantes⁵⁴. Quand il n'est pas préoccupé par ses séances d'analyse avec le Docteur R. qui exige de lui une série de textes descriptifs, "réalistes"⁵⁵, - car Baron veut à tout prix écrire "sur le ciel radieux de la vie quotidienne"⁵⁶ - il établit un projet dont il tirera une pièce télévisée de La Sorcière de Michelet⁵⁷. Par ailleurs, il envisage d'écrire une pièce où il opposera deux types d'hommes : un "arrivé" et un "raté"⁵⁸. Le journal est plus que jamais de circonstance; il fournit les ~~raisons~~ psychologiques de ce sentiment d'échec :

52. Cf. C, p. 78 : "Ma mort est prochaine. Ce n'est pas dans le temps. C'est dans l'enfant en moi, donc dans la pureté qui m'a appartenue (sic)... et que le social m'a gaché (sic)... Cette pureté quand je sais la nommer, par éclats, je l'appelle liberté... Je n'aime l'enfant, en moi, que dans la mort. Je hais l'enfance prodigue et prodigieuse. Cela fut ma jeunesse sans vie, odieuse. Mais j'étais l'enfant des hommes. Aujourd'hui je suis l'enfant de moi-même, c'est-à-dire de tout ce que je contemple".

53. C, pp. 85-101.

54. C, p. 85.

55. C, p. 86.

56. Cf. Paul Eluard, Les Sentiers et les routes de la poésie, Gallimard, N.R.F., 1954, p. 47.

57. L'Eternel féminin, La Sorcière, inéd.; C, p. 87.

58. C, p. 95.

Si j'examine le passé (et je ne fais que ça),
je m'aperçois que je me suis toujours dérobé
devant la responsabilité d'écrire, soit par
l'alcool, soit par le pessimisme facile - à
quoi bon - soit parce que lorsque j'avais une
situation..., je prétendais n'avoir pas le temps⁵⁹.

Le chapitre se termine par l'enterrement de son oncle, Léon Olivier⁶⁰,
auquel correspond le récit, resté inédit, "L'Enterrement de Léon".

Les prochains épisodes dans le Cahier VIII (23 mars 1965 - 13
déc. 1967)⁶¹ sont centrés autour de la prise de possession par Baron
de "Soyons Amis" le 16 avril 1965, avec son compagnon, Robert Naly⁶².
Toutes les préoccupations quotidiennes se tournent vers les escales
à Saint-Nazaire et à Vannes, y compris manoeuvres et accidents, selon
la "fortune de la mer"⁶³. Le poète regrette de n'avoir pas tenu son
carnet au jour le jour comme il l'aurait désiré et essaie, après coup,
de reconstituer les événements dans l'espoir de tirer de ses aventures
marines un film éventuel⁶⁴.

Ces voyages divers influenceront, comme conséquence et tout naturel-
lement, sa création du moment quand il rédige "Les Jeux de l'amour et
de la mer"⁶⁵, une préface pour la collection "Bleu Océan" et l'Intro-
duction à La Salamandre⁶⁶, également pour la collection dont il est
devenu directeur. En février 1967, il commence à collaborer au journal
hebdomadaire Les Nouvelles littéraires et ses articles, tel "Littérature

59. C, p. 94.

60. C, p. 97.

61. C, pp. 102-115.

62. C, p. 104.

63. C, p. 105.

64. C, p. 106.

65. Texte resté inéd., 1966.

66. Cf. Eugène Sue, La Salamandre, Denoël, 1966, pp. 9-11.

à babord", sont des plus révélateurs. Ce que l'on peut conclure, selon la parole même de l'auteur : "le bateau à l'ancre est une voile d'amour sur la tempête future"⁶⁷ et, ajoutons-nous, sur l'écriture.

Le Cahier IX (11 juil. 1968 - 19 déc. 1969)⁶⁸ est capital puisqu'il donne une incarnation littéraire à une période foisonnante dans la vie de Baron qui se déroule à Paris, exception faite toujours des voyages à bord de "Soyons Amis"⁶⁹ avant que le bateau soit vendu. Les grands événements incluent son parti pris auprès de la jeunesse en rébellion en mai 1968⁷⁰, la parution de L'An I du surréalisme le 16 janvier 1969⁷¹ et la réception du prix Cazes pour son livre, en avril⁷². Mais à côté de ces succès surgit une certaine indifférence comme le journal en témoigne :

J'ai une grande charge, en moi, d'à-quoi-bonisme. Comme si ce livre venait trop tard. Tout vient trop tard pour moi⁷³.

Néanmoins, malgré la lassitude qu'il ressent devant la création littéraire, il trouve le moyen de rassembler sa pensée pour l'exécution de nouveaux et d'anciens projets : son roman sur Margot qu'il redéfinit comme une sorte de dialogue entre un homme et une femme sur l'amour et la beauté⁷⁴; un montage théâtral qui comprendrait des scènes de Molière,

67. C, p. 113.

68. C, pp. 116-146.

69. C, p. 116.

70. C, p. 133. Voir aussi son "Dada et le surréalisme", dans Les Dictionnaires du savoir moderne, La Littérature du symbolisme au nouveau roman, Centre d'étude et de promotion de la lecture, 1970; texte manuscrit, p. 72 : "Il n'est pas étonnant, qu'en mai 1968, la révolte des étudiants ait éclaté comme un refus de toutes les contraintes, comme une acclamation surréaliste témoignant que la révolte pure était la seule issue".

71. C, p. 133.

72. C, p. 138.

73. C, p. 134.

74. C, p. 116.

de Marivaux et de Musset⁷⁵ ; un conte satirique, Le Centenaire, qui doit son histoire à l'actualité qu'il s'agit de transposer⁷⁶ ; Ma soeur la fête⁷⁷, un roman qui n'a jamais dépassé le schéma puisqu'il ne semble plus répondre aux exigences les plus courantes du poète :

Je voulais écrire un roman, un roman d'amour,
un roman avec de l'amour, du suspense, du foutre,
des larmes et du rire mais je n'arrive pas à ...
Parce que ce roman, il y a vingt-cinq ans que
j'aurais dû l'écrire⁷⁸.

Mais même si, en songeant à faire une oeuvre populaire, il désire s'accorder à son temps, Baron se sent déphasé par rapport à la génération de '68 et ne peut qu'avouer : "Je ne participe pas à la génération nouvelle. Je suis de l'ancien temps"⁷⁹.

Lorsque le poète reprend son journal (CX, 2 févr. 1970 - 18 févr. 1971)⁸⁰, il est prompt à changer son point de vue, c'est-à-dire depuis la parution de L'An I, il n'avait plus eu envie de parler du surréalisme⁸¹. Pourtant, ses nouvelles collaborations littéraires, d'après leurs titres, sont la contradiction même : "Jacques Rigaut et nous"⁸², "Nantes et la poésie moderne"⁸³, "Dada et le surréalisme"⁸⁴, "Des nouvelles de Jacques Vaché"⁸⁵, "Enquête sur le surréalisme d'aujourd'hui"⁸⁶ et "Autour du surréalisme"⁸⁷. Donc, à la fin du journal,

75. C, p. 120.

76. C, p. 120, 121.

77. C, p. 122.

78. C, p. 135.

79. C, p. 124.

80. C, pp. 147-163.

81. C, p. 140.

82. Dans L'Actualité, no 24, du 2 au 8 avr. 1970, pp. 37-38.

83. Dans Nantes réalité, no 33, mai-juin 1970, pp. 19-20.

84. Op. cit., pp. 452-488.

85. Dans Coupures, no 6, avr. 1971, p. 3.

86. Deuxième partie, menée par Arnost Budik, dans Gradiva, Bruxelles, no 2, nov. 1971, p. 33.

87. Dans Théâtre Graslin, Semaine du surréalisme à Nantes, Maison de la culture de Nantes, Saison 1971-1972, s.p.

Baron se dirige de nouveau vers la grande fête, la "dernière fête"⁸⁸ dont il est extrêmement fier et qu'il ne peut pas s'empêcher de consacrer, car il peut en parler avec une autorité unique et il veut en parler avant que tout soit ombre autour de lui⁸⁹.

Tout ce cycle se termine avec le dernier des Cahiers retrouvés, C I (26 mars 1971 - 23 août 1972)⁹⁰, dont les toutes dernières réflexions portent sur la semaine du surréalisme à Nantes et, jusque dans la confidence la plus vaste, sur la métempsychose et Apollinaire.

Si, au premier chapitre, Jacques Baron tient à définir le rôle de l'écrivain pour lui accorder sa véritable perspective, il trouve pour le qualifier le mot de "religieux"⁹¹. Dans les notes manuscrites qui datent de 1973, il éprouve le besoin d'en expliciter la portée et déclare que ce rôle pourrait être celui du confesseur. Ces mots d'ordre n'échappent pas à une certaine poésie de propagande puisque Baron envisage qu'on puisse conférer à l'auteur une mission spécifique et établie d'"intermédiaire" ou de "liant" entre les forts et les faibles⁹². Ces considérations s'imposent afin de donner aux opprimés le sens même de leur dignité. Essentiellement donc, le lyrisme est "la plus haute

88. C, p. 155.

89. C, p. 162.

90. Append. XII, p. 333.

91. C, p. 15.

92. C, p. 15.

expression de la dignité humaine⁹³ et s'adonne aux fonctions qui s'efforcent d'être efficaces. Ainsi, le poète se montre en accord parfait avec Paul Eluard selon son texte clé, "L'Evidence poétique"⁹⁴.

Le rôle du lyrisme est, dans un esprit poétique, celui même que Baron s'est assigné en entreprenant les Cahiers. Il a eu l'intuition de chérir le pouvoir même de la confession, tant imputable à la vie personnelle qu'au cri de la révolte de la "foule malheureuse"⁹⁵. C'est ainsi qu'il essaie, par moments, furtivement, de cerner les attributs du soi connu et du soi inconnu, effectivement masqués, jusqu'à vouloir tout dire, tout révéler. C'est selon cette conjecture que nous pouvons trouver de tels aveux :

Mais je mentirais si je n'avouais pas que
j'ai la trouille du suicide bien que je me
complaise dans l'idée. Cela peut s'écrire
ici. Le carnet est fait pour ça⁹⁶.

Baron est plus spécifique encore, quand au Cahier VIII, il fait reconnaître sa propre tâche, qui est celle d'écrire pour "se débarrasser du faux" ou encore pour arriver au vrai - qui est "sacré"⁹⁷. En se confiant au journal, sa vie extérieure et sa vie intérieure se concertent pour que le véritable visage du poète en sorte avec toutes les conséquences thérapeutiques qu'implique cette catharsis.

93. Cf. "Cette époque n'aime pas (le) lyrisme", essai inéd., 1930, p. 1, FsB.

94. Dans Oeuvres complètes, t. 1, Gallimard, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, 1968, pp. 519, 521.

95. Ibid., p. 521.

96. C, p. 122.

97. C, p. 108.

Paradoxalement, ce visage est à l'image d'une expérience à la fois surréaliste et chrétienne, tressaillement dont le journal est la vibration même. Baron se prononce graduellement, en passant de l'inconscient au conscient par la confession, fut-elle pathétique par moments et loin d'être infaillible. Tant de principes et de plaies - de la cause catholique et de ses antagonismes jusqu'à la métaphysique de l'écriture - s'immobilisent dans cette "autosculpture". On peut se demander quel est le sens même de cette entreprise pour Jacques Baron. L'on sait que pour Drieu La Rochelle, le journal n'est guère estimé même si pour autant cet écrivain ne s'est jamais privé d'en tenir un :

Le journal, c'est la lâcheté de l'écrivain,
c'est le comble de la superstition littéraire,
du calcul sur la postérité. Pour d'autres,
c'est de l'avarice, ne rien perdre⁹⁸.

Les intentions de Jacques Baron en diffèrent et s'y accordent en même temps. Si elles s'en éloignent, c'est que le poète place très haut le rôle du confesseur. Le journal devient pour Baron un moyen de purification de toutes les quintessences de la vie, du côté des phénomènes tant cosmiques que quotidiens. Si elles s'en rapprochent, c'est que Baron n'a jamais prétendu ne pas chercher sa place dans l'histoire : comme poète à la "trop étrange séduction", selon Breton⁹⁹, comme humaniste également.

98. Cf. Récit secret suivi du Journal 1944-1945 et d'Exorde, Gallimard, 1951, pp. 47-48.

99. Cf. Les Pas perdus, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1972, p. 173.

Par ailleurs, en essayant de répondre à cette question - Pourquoi Baron s'est-il mis à écrire les Cahiers ? - il faut avant tout comprendre l'homme. Le poète a eu de grandes difficultés à s'astreindre à une discipline de travail, ce qui lui aurait permis à la fois de tenir un journal régulièrement et de se livrer à la poésie encore de manière intense et continue. "Je m'aperçois", dit-il, "que pour tenir un carnet, il faut une grande habitude, sinon les idées désertent"¹⁰⁰. Et très vite il est porté à conclure qu'il lui faut "une discipline de fer"¹⁰¹ afin de maintenir un rythme constant en faveur de la poésie et de sa profession de foi. Baron laisse entendre que le journal supplée même parfois à la création poétique :

Qu'est-ce que c'est un journal ? Pourquoi ?
Je voudrais écrire un poème quotidien.
Un beau poème. Pas à vide¹⁰²...

C'est tout simplement que les carnets servent de substitut aux moments des sécheresses lyriques. Et de cette façon, Baron semble gagner en apaisement de conscience ce qu'il risque de perdre en production littéraire.

A cet égard, nous pouvons comprendre pourquoi il est question d'un exercice mental auquel il s'agit de rester fidèle et pourquoi l'acte de tenir un journal devient pour lui un véritable rite :

100. C, p. 18. Voir aussi C, p. 148 : "Décidément je suis bien peu fidèle à ce journal".

101. C, p. 17. Voir aussi C, p. 38 : "Et voici que ce cahier s'achève... Un jour peut-être j'arriverais à discipliner ma pensée".

102. C, p. 138.

Faire un vrai journal... Tenir les pages
une à une, jour après jour... Se donner
l'impression d'avoir une vie intérieure¹⁰³.

L'extrême besoin de cette pratique trouve sa raison d'être à même
le souci de faire de cette confession, comme de l'amour, une "sorte
de cérémonial"¹⁰⁴.

Quand, au Cahier VIII, l'auteur analyse sa lecture de l'ou-
vrage Le Sacré et le profane, il persiste à dire que le geste d'écrire
est aussi magique, aussi sacré que son amour pour un paysage ou encore
que la prononciation, devant l'autre, d'un "je t'aime"¹⁰⁵. C'est ainsi
que Baron a pu parler, dans les Cahiers, du "pouvoir spiritualisant des
mots"¹⁰⁶ par rapport au langage de la prose ou du verbiage tout court.
Le mot est une force de concentration qui permet de résumer l'essence
spirituelle de la chose, et il se maintient dans un monde purifié.

Nous nous sommes arrêtée sur ce point pour montrer le degré
de paradoxe qui a pu effectivement imprimer son caractère dans le jour-
nal. Les Cahiers s'ouvrent sur la contemplation d'une date, seule
entre toutes, propice à inaugurer son examen de conscience. Baron
s'y attarde :

J'attendais une date pour le faire. Une
date qui comptait, une date qui serait comme
une fête officielle et laïque de mon intimité¹⁰⁷

103. C, p. 39.

104. C, p. 88.

105. C, p. 108.

106. C, p. 87.

107. C, p. 2.

Par là même, l'auteur annonce le jalonnement de son "intimité", selon sa valeur profane et non pas selon la valeur sacrée du poème. Il est de notre avis que les Cahiers de Baron ne cessent jamais d'être aussi une fête rituelle, sacrée. Comme la machine à coudre qui a su devenir "objet d'art", la réalité même la plus banale, parce qu'elle est exaltée, s'élève à un niveau supérieur grâce à l'auteur. Ainsi le journal parvient à transformer le monde en "signes prodigieux" et en révélations magiques. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans les notes. Ce qu'il importe de voir, c'est que si le poète fait allusion, le 20 novembre 1937, à une fête "laïque", c'est qu'il entreprend cette auto-analyse dans l'esprit même du surréalisme qui est à peine révolu. A cet égard, et pour corroborer les faits, nous faisons appel à un autre commentaire de Baron qui survient, lui, à la fin du journal :

Se donner la fête. Mélancolie d'aujourd'hui.
Il n'y a plus de fêtes collectives - que des
fêtes individuelles. Le surréalisme comme
état d'esprit de groupe fut la dernière fête ¹⁰⁸.

Nous ajoutons : la dernière fête laïque. Le poète veut à tout prix retrouver le fond de lui-même, le "personnage vrai" en lui ¹⁰⁹, en assumant une prise de conscience, par un retour en arrière, d'un passé imprégné des valeurs et découvertes si fructueuses des surréalistes, fussent-elles areligieuses.

D'ailleurs la fête, tant dans le domaine poétique que passionnel, semble être corrélative d'une "recherche du secret perdu" ¹¹⁰. L'analogie

108. C, p. 155.

109. C, p. 85.

110. C, p. 149.

devient concrète quand Baron définit à son propre compte le geste de la remémoration. "Se souvenir", dit-il, "c'est se surprendre comme un objet perdu"¹¹¹. En associant la surprise au temps, le poète fait de la réminiscence non seulement une reconnaissance du passé mais la valorise en tant que retrouvaille. L'acte de tenir un journal, parce qu'il participe à la fête, parce qu'il réactualise des événements au moyen d'une écriture rituelle et parce qu'il échappe à la "durée temporelle profane" dont parle Mircea Eliade¹¹², devient en lui-même "sacré".

L'esprit "catholicisant" auquel Jacques Baron se réfère dès le premier chapitre, se fait jour et de manière déterminante, parce que le poète est "désillusionné de communisme"¹¹³. Si fort est son besoin d'appartenance, de communion, qu'il cherche encore, comme toujours, à s'engager dans un groupe. A différents moments de sa vie, ce groupe se nomma : surréalisme, communisme et catholicisme. Il se pourrait que, si d'autres sont des créateurs solitaires, tel Marcel Duchamp, Baron, pour sa part, dépende intimement de sa participation à une activité collective. C'est cet "esprit de clan", auquel Michel Leiris se réfère

111. C, p. 75.

112. Cf. Le Sacré et le profane, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1965, p. 60 : "... le Temps profane, la durée temporelle ordinaire dans laquelle s'inscrivent les actes dénués de signification religieuse". Il s'oppose au "Temps sacré", dont on retrouve les premiers signes dans la fête: (Ibid., p. 61.)

113. C, p. 13.

dans une lettre inédite au poète¹¹⁴, qui dicte chez Baron sa prédilection pour une aventure qui soit faite en commun. Ainsi le poète a été amené à faire un pacte avec différentes écoles et communautés. Il n'est pas surprenant donc qu'il qualifie le marxisme de "religion"¹¹⁵, le surréalisme d'"église triomphante"¹¹⁶ ou qu'il cherche, à partir de 1937, une réinitiation et une "résurgence religieuse"¹¹⁷. Baron conçoit sa vie comme une sorte de fraternité entre les hommes¹¹⁸ et c'est en relation avec cet esprit solidaire que naît le désir de consacrer les diverses sociétés auxquelles il a appartenu.

Cet état d'âme explique en toute circonstance le désir du poète de se rapprocher de nouveau de ses amis surréalistes : en 1937, de Leiris et de Queneau¹¹⁹; en 1939, de Paul Eluard¹²⁰. Il semble qu'il y ait volonté de recréer les "moments d'amitié-poésie"¹²¹ qui furent ceux de l'époque surréaliste. Son retour dans la "troupe de Commedia Dell'Arte"¹²² semble le meilleur moyen de retrouver l'inspiration issue d'une poésie collective si féconde d'autrefois. En ce sens, les Cahiers servent de texte complémentaire à une oeuvre clé de Jacques Baron, L'An I du surréalisme, qui a déjà fait le point sur les rapports personnels de l'auteur avec - et pour nommer les plus importants - Breton et Aragon, Leiris et Queneau, Eluard et Vitrac, Drieu La Rochelle et Desnos, Derain et Masson¹²³.

114. Lettre de M. Leiris à JB, s.l., 27 déc., v. 1930, FSB.

115. C, p. 6.

116. Append. VII.

117. C, p. 119.

118. NM, sept. 1975.

119. C, p. 4.

120. C, p. 20.

121. Cf. L'An I du surréalisme suivi de L'An dernier, Ed. Denoël, 1969, p.45.

122. C, p. 115.

123. Cf. C, p. 109 : "Dans la réalité j'ai toujours eu des amis en double. Par exemple, Aragon et Breton, plus tard Vitrac et Leiris, plus tard Moré et Leiris".

Les Cahiers ne sont qu'un témoignage de plus de la notion fondamentale établie dans L'An I, à savoir que "... la vie ne se fait pas dans une 'tour d'ivoire', elle se fait en commun"¹²⁴, ce par quoi le mouvement surréaliste a joué un rôle des plus déterminants dans la vie de Baron.

Si le poète est dans un état propice à se rallier au surréalisme, c'est qu'il croit reconnaître chez André Breton et pour la première fois de sa vie, une parole vraie¹²⁵. Cette révélation date du 27 septembre 1969. Jusqu'à cette rencontre, tous les emblèmes sacrés, dans la famille comme dans les écoles communales, portaient le signe d'une "honteuse trahison" et de sa damnation¹²⁶. Les Cahiers sont clairs à ce propos :

Si je pense à mon enfance catholique, il
me semble que je traîne le boulet d'un faux
sacré dont on ne peut pas se débarrasser
comme cela¹²⁷.

Baron nous révèle que, sur le plan de l'esprit comme des sens, il était en contradiction avec l'enseignement des prêtres et de ses directeurs de conscience, au service d'une éducation bourgeoise. L'"enfance mystique" dont il parle¹²⁸ culmine donc dans une dissidence religieuse absolue qui trouve une force d'appoint dans l'anti-cléricalisme manifeste des surréalistes.

124. AI, p. 74.

125. C, p. 143.

126. DV, suite, pp. 15, 17.

127. C, p. 108.

128. C, p. 115.

A partir de là, nous comprenons que Jacques Baron ait pu approuver la déclaration collective d'irréligion dans "L'Adresse au Pape"¹²⁹ et qu'il ait pu signer la protestation de 1927 intitulée "Permettez"¹³⁰ (qui se termine par la mise en accusation par Rimbaud des "prêtres, professeurs" et "maîtres" qui ont osé le qualifier de chrétien). C'est parce qu'il n'y avait, pour Baron, à cette époque, aucune possibilité de compromis avec le monde officiel, tant religieux que social, qu'il épouse le front anti-religieux des poètes révolutionnaires.

Pendant plus de dix ans, il "bafoue" le Dieu de son enfance :

... le Dieu... que les prêtres m'ont montré
impuissant, un peu sale, obscur, d'une
bonté de petit bourgeois complètement
ridicule ou méchant comme un adjudant¹³¹.

Le ton des Cahiers est rarement plus virulent.

L'année 1927 est cruciale pour Jacques Baron. C'est la date où le poète prend la carte du parti communiste et devient secrétaire de cellule, délégué au rayon dont les assises se tenaient à Puteaux¹³². C'est la date où débutent les conflits qui aboutiront à sa rupture avec André Breton en 1929 et à son "excommunication" dans le Manifeste de 1930. Mais à vrai dire, l'activité politique de Baron se résume à un engagement provisoire qui n'a jamais été pleinement assumé. Il se détache du Parti, assez vite, dès 1931. Sa carrière connaît une brève résurgence en 1934 lorsqu'il devient secrétaire

¹²⁹. Dans La Révolution surréaliste, no 3, 15 avr. 1925, p. 16.

¹³⁰. Citée par Maurice Nadeau, dans Histoire du surréalisme suivie de Documents surréalistes, Ed. du Seuil, 1964, pp. 246-250.

¹³¹. C, p. 91.

¹³². A1, p. 207.

de rédaction à la Critique sociale de Boris Souvarine. Mais tout travail de ce genre est écourté dès qu'il se met à travailler, en 1936, au "Poste Parisien", station de radio commerciale, filiale du journal "Le Petit Parisien", dès l'entreprise des Cahiers.

La séparation définitive du surréalisme s'est imposée par elle-même. Il semble que Baron ne peut se dévouer qu'à un "prêtre" à la fois, qu'il s'agisse de Breton, de Marx ou de Dieu même. Sont irréconciliables pour lui la liberté créatrice menée de front par les "rêveurs définitifs" et l'activité politique extérieure qui demande une tout autre détermination d'esprit. Dans des notes inédites, Baron s'en explique :

Dans la mesure où le surréalisme était une idée passionnelle, il est allé un peu plus loin que son temps. Quand il a voulu entrer dans le jeu politique, il a perdu son temps. Et, sous prétexte de révolution marxiste, il a perdu son temps révolutionnaire. Ou bien on était surréaliste, ou bien on était communiste. Quand Aragon devint le communiste que l'on sait, il n'était plus surréaliste¹³³.

Quand Baron tourne les yeux, pour sa part, vers la "Grande lueur à l'est"¹³⁴ et s'inscrit au Parti, il le fait comme celui qui s'engage dans la Légion Etrangère¹³⁵. L'An I du surréalisme fait le point sur la naïveté même de cette décision. Baron n'apporte pas avec lui les convictions ni les forces d'entendement d'un Naville¹³⁶, d'un Aragon et d'un Breton. En quoi consiste son engagement ? Le jeune exalté

133. Cf. "La Révolution", notes inéd., s.d., p. 9.

134. AI, p. 205.

135. AI, p. 200.

136. AI, p. 200 : "... je m'inscrivis au Parti Communiste... Sans motivation philosophique comme Naville".

qu'est Baron apporte un enthousiasme idéaliste par rapport à la culture bourgeoise consacrée et légitimée. Il épouse, et rapidement, comme il a épousé le modernisme apollinarien quelques années auparavant, "l'imagerie révolutionnaire" dominante dont il demeure fasciné et une certaine forme de modernisme idéologique. Il étudie les rapports de force de l'actualité politique, bon gré mal gré, avec effusion mais toujours d'une manière non approfondie. Cette attitude lui vaut les plus féroces injonctions qu'il connaîtra le long de sa carrière quand Breton entreprend le procès de ses amis en voie de devenir les ex-surréalistes de 1930.

Ce qu'il importe de constater, néanmoins, c'est que l'âge est déterminant pour comprendre le degré d'enthousiasme dont Baron fait preuve. Quand le poète communique à l'auteur des Manifestes sa conversion au "léninisme intégral", Breton lui reproche, entre autres, son "exaltation de collègue"¹³⁷. Mais il faut tenir compte du fait que Baron, en 1927, n'a que vingt-deux ans. Le néophyte, ayant à peine terminé ses études, entre dans le groupe surréaliste sans la formation requise à un participant éclairé qui veut s'affirmer en tant qu'opposant systématique et convaincu, voire convaincant. C'est ainsi qu'il peut regretter dans les Cahiers, comme ailleurs, sa jeunesse intempestive. D'où son cri : "Trop vieux je paie la faute d'avoir été trop jeune"¹³⁸.

137. Cf. Manifestes du surréalisme, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1972, p. 103.

138. AI, p. 29.

Cette hantise de l'âge explique en grande partie la peur de l'échec que l'auteur ne cesse d'entretenir¹³⁹. Cette peur, qui constitue un leitmotiv des Cahiers, provient en partie d'une image fausse, du moins incomplète, que les aînés de Baron lui ont transmise. En 1921 et 1922, l'étudiant, les poches pleines de poèmes, avait rencontré tous les jeunes écrivains appelés à être les futurs surréalistes. Aux yeux de tous, Baron paraissait si doué dans sa précocité qu'on s'attendait à l'élaboration d'une oeuvre sans précédent pour l'époque. Le poète s'explique :

A 17 ans, j'étais un 'espoir' du surréalisme et j'ai dû me complaire dans cette idée¹⁴⁰.

L'angoisse, qui est une des constantes majeures de ses Cahiers, est entretenue justement par le sentiment du temps perdu qu'il s'agit de rattraper¹⁴¹ afin de rendre sa vie encore plus digne et significative, afin de laisser "des oeuvres d'art qui justifieront (s)on passage sur la terre"¹⁴².

Selon Baron, le poids du "passé raté" l'écrase¹⁴³. Il paie la rançon d'avoir été poète trop jeune, d'avoir été l'enfant du groupe¹⁴⁴,

139. S'exprime chez JB une obsession de la réussite (C, pp. 3, 7) qui s'élève jusqu'à une plainte de l'échec insurmontable et irréversible : "j'ai trop peur pour moi-même d'un ratage définitif". (C, p. 109; voir aussi C, p. 118.)

140. G, p. 94. Cf. Les Pas perdus, op. cit., p. 173 : "Avec Jacques Baron, qui a dix-sept ans, il est impossible de ne pas engager encore le futur".

141. C, p. 94.

142. Cf. "Il faut en sortir", notes inéd., s.d., p. 3.

143. C, p. 93.

144. "Mais j'étais l'enfant des hommes." (C, p. 78.)

un partisan tenu à l'écart. Monsieur Bag¹⁴⁵ fait la mise au point de ce phénomène. Jean Bag se prend pour un de ces "romantiques impénitents"¹⁴⁶ à la recherche d'un âge d'or et d'un nouvel Harrar qui correspondent à la quête rimbaldienne. D'ailleurs le poète est précis : "Rimbaud avait cloué sa jeunesse au pilori de la gloire"¹⁴⁷. L'ambition de Jacques Baron n'est pas moindre, même si les surréalistes ne voulaient pas se soucier de la réussite littéraire. "(Jean) aurait désiré la gloire. Une gloire antique", écrit-il en 1930¹⁴⁸. L'identification est nette. Néanmoins, Rimbaud n'a pas entraîné dans sa voie géniale le jeune poète surréaliste; il n'a qu'accentué chez lui une frustration, celle du génie. C'est un phénomène sur lequel le poète s'interroge passionnément dans les Cahiers :

On n'est pas V. Hugo à 70 ans quand
on n'a pas été V. Hugo à 20 ans¹⁴⁹.

Il n'est pas Rimbaud; il n'est pas Hugo. Pour tout dire, Baron serait un "ange déchû"¹⁵⁰ à sa propre manière. Il ne va pas renoncer à la poésie à la suite du voyant illustre, même si de ce fait il en est resté ébloui¹⁵¹. Il ne va pas non plus se complaire dans une position de "poète mineur"¹⁵². Mais, à même les Cahiers qui sont de multiples miroirs opportuns pour renvoyer une image de confiance, Baron va nourrir un espoir, celui de "finir en grand poète"¹⁵³.

145. Roman inédit sur l'enfance, 1922.

146. MB, p. 59.

147. MB, p. 59.

148. EL, p. 8.

149. C, p. 95.

150. Cf. "Qu'est devenu Arthur Rimbaud ?", Append. VI.

151. Ibid.

152. C, p. 4.

153. C, p. 128.

Ce désir, ainsi exprimé le 5 novembre 1968, sera aussitôt démenti et en ceci nous voyons la part de contradiction qui pèse sur le poète, lors de la parution de L'An I (janvier 1969) où Baron réitère :

Je ne connaîtrai plus jamais la gloire du stade... Il me reste de témoigner dans mon coin¹⁵⁴.

Par cette phrase, le poète s'attribue un rôle qui est à proprement parler historique. Au fond, Jacques Baron n'a jamais cessé d'être le témoin de son époque. Jeune-poète, il a déjà mis en évidence les thèmes de la société future; avec l'expérience et l'âge, il a suivi le processus inverse, en explorant la trame des événements passés. Son but est immédiatement précisé dès le début des Cahiers. Il veut "être le témoin de son temps"¹⁵⁵. C'est un dessein indispensable auquel Baron a été, à travers son oeuvre, scrupuleusement fidèle. Du monde d'antan et du monde d'aujourd'hui, le poète, selon le conseil d'Apollinaire, qui en a indiqué l'importance primordiale, continue à témoigner librement. "Il faut être de ce temps" a affirmé sans relâche le poète de Case d'armons¹⁵⁶.

Ce principe de témoignage s'instaure au coeur même de l'art poétique baronien. En ceci, et comme les Cahiers le prouvent, le poète a été un disciple incontestable de Guillaume Apollinaire. La leçon qu'il en a tirée est le mieux exprimée par Anna Balakian :

154. AI, p. 29.

155. C, p. 15.

156. Cf. "14 juin 1915", Case d'armons, dans G. Apollinaire, Oeuvres poétiques, Gallimard, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 231.

The same independence from natural objects, which the technologist had achieved by his inventions, and through which he revolutionized the physical appearance of the world, should be sought by the artist in his own medium¹⁵⁷.

C'est ainsi que Baron vise à tout prix à être le porte-parole de son temps, coûte que coûte, au nom d'une création d'un singulier renouveau.

Comment cette voix s'exprime-t-elle ? Elle est un des éléments les plus vivaces et des Cahiers et des poèmes. Comme chez Apollinaire, elle fait l'éloge des signes de l'évolution scientifique et culturelle de son époque : l'auto rose¹⁵⁸ et l'"oiseau de fer" qu'est l'avion¹⁵⁹, le chemin de fer¹⁶⁰ (avec toutes ses images filantes de rails¹⁶¹, de locomotive¹⁶² et de "train fou"¹⁶³), l'électricité¹⁶⁴ et le paquebot¹⁶⁵, les "machines adorant le soleil"¹⁶⁶ et les machines "à réanimer les oeuvres d'art"¹⁶⁷, la radio¹⁶⁸ et le cinéma¹⁶⁹. Voyant naître, dans les premières années du siècle, tout ce qui est moderne, le poète n'échappera plus aux découvertes qui conditionneront les générations futures. A l'instar de l'auteur de "Zone", il espère se faire le chantre de cette épopée.

157. Cf. "Apollinaire and l'Esprit Nouveau", dans Surrealism: the Road to the Absolute, London, George Allen & Unwin Ltd., 1972, p. 85.

158. "Une famille noire en auto rose," (C, p. 59.) Voir aussi C, pp. 66, 70. Cf. "Le Coeur 100 HP", AP, p. 10; "Riche", AP, p. 18.

159. C, p. 52. Cf. "Le Plus beau jour de toutes les vies", AP, p. 28; "Vive la vie", AP, p. 29.

160. Cf. "Scène relative", AP, p. 17; "En Allemagne", AP, p. 31.

161. Cf. "Zinc", AP, p. 19.

162. Cf. "Squelettes de pierre", AP, p. 57.

163. Cf. "Kilomètres", AP, p. 21.

164. Cf. "Riche", AP, p. 18; "L'Abandon", AP, p. 61.

165. Cf. "Courage", AP, p. 36.

166. Cf. "Préface à l'abandon", AP, p. 60.

167. C, p. 83.

168. C, p. 3.

169. C, p. 77.

Si, à l'époque du surréalisme, Jacques Baron choisit de mépriser la tradition ancienne afin d'instaurer les fables de Garros et d'Icare qui trouvent leur contrepartie dans l'art cubiste¹⁷⁰, le poète a dû payer son tribut. Cette complicité avec l'auteur d'Alcools lui vaut maints reproches de Breton qui ne vont pas sans blesser profondément le jeune poète de vingt-cinq ans. Dans le Second manifeste du surréalisme, Baron est qualifié d'"auteur de poèmes assez habilement démarqués d'Apollinaire"¹⁷¹. Nous savons que la réprimande lui est restée au coeur ainsi que le témoigne une remarque qui date de la même année :

L'auteur sait bien qu'il n'a rien inventé.
On l'a même accusé d'avoir démarqué Apollinaire¹⁷².

L'accusation, aussi exagérée qu'elle soit, importe car elle révèle jusqu'à quel point l'auteur est sensible au jugement du censeur et de l'animateur que fut Breton, dont les paroles ne cessent de troubler le poète, même à l'âge adulte¹⁷³. Par ailleurs, elle fait le procès de toute l'initiative créatrice de Baron. Comme tout accusé, le poète saura se défendre.

D'abord, il faut remarquer qu'il n'y a pas imitation servile d'Apollinaire. L'exaltation devant la technologie, celle même qui progresse, dominera, en majeure partie, les premiers recueils de Baron. Mais à partir de 1939, il y a à l'égard du machinisme un scepticisme qui va jusqu'à

170. Cf. "Apollinaire and l'Esprit Nouveau", op. cit., p. 86 : "Apollinaire's relations with the cubist painters were of a much more fundamental nature. He found in the cubists the truest competitors of the imaginative technologists".

171. Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 102.

172. EL, p. 8.

173. "(Les paroles de Breton m'ont toujours troublé.)" (C, p. 89.)

de violents réquisitoires contre la société moderne. Face à la deuxième guerre mondiale - qui, nous rappelons, constitue le sujet de deux chapitres - et face au progrès¹⁷⁴, devenu instrument de destruction, les innovations tant louées jadis deviendront, désormais, des bêtes noires et des objets de suspicion. Les Cahiers ne vont guère épargner les mobiles du monde moderne, qu'il s'agisse de "drame de la machine"¹⁷⁵, de la "bête à feu"¹⁷⁶ qu'est l'avion, de l'intrus dans la nature que représente l'automobile¹⁷⁷, ou de tout ce qui, en fait, participe de "l'esthétique des usines"¹⁷⁸. Les titres si suggestifs des "belles choses neuves"¹⁷⁹ comme "Le Cœur 100 HP"¹⁸⁰ et "Kilomètres"¹⁸¹, qui furent célèbres dans les années '20, perdent leur force de percussion à cause des dangers d'aliénation¹⁸² de l'homme par la vitesse. Alors succède aux images "absolument moderne(s)"¹⁸³ un sentiment d'impuissance devant la marche accélérée du monde d'où semble exclu l'amour¹⁸⁴. Le seul remède possible est de substituer à cette course sans frein une cadence rythmée selon les pulsations du poème, ou sinon, comme on l'a déjà constaté, du journal même. Et là, il faut voir l'esprit critique de Baron qui se porte sur le modernisme. En présence de nouvelles réalités, il y a une nouvelle attitude. Ce qui était un objet d'enchantement au temps d'Apollinaire ne l'est plus. D'après ces déterminations, Baron

174. "Le progrès n'arrange rien pour l'esprit et l'imagination." (C, p. 92.)

175. C, p. 19.

176. C, p. 52.

177. C, p. 66.

178. AI, p. 24.

179. G. Apollinaire, cité par A. Breton, dans La Clé des champs, J.-J. Pauvert, 1967, p. 30.

180. AP, pp. 9, 10.

181. AP, pp. 20, 21.

182. C, p. 77.

183. Rimbaud, cité par A. Breton, dans La Clé des champs, ibid., p. 30.

184. C, p. 17.

affirme son originalité en tenant compte des facteurs intérieurs et de l'évolution du monde extérieur.

Quoique les Cahiers n'aient pas la rigueur des textes tels Vagabond du surréalisme d'André Masson¹⁸⁵ ou Mémoires de de Chirico¹⁸⁶, ils transmettent graduellement, en dépit d'un style inégal, les révélations et les réminiscences qui suivent l'évolution poétique de Baron, qui est essentiellement une évolution surréaliste. C'est parce que ce journal démontre l'influence du mouvement sur lui et inversement, même à un degré moindre, sa contribution à ce mouvement qu'il devient un document littéraire et historique d'une valeur indéniable.

3. PERSPECTIVE THEMATIQUE

Les Cahiers de Jacques Baron sont en symbiose avec son oeuvre dans la mesure où celle-ci procède, dans son ensemble, de la confession autobiographique que nous tenons pour majeure dans la genèse littéraire de l'oeuvre du poète. En 1937, le jeune surréaliste avait déjà publié, outre ses poésies, un récit intitulé "Décadence de la vie"¹⁸⁷ et le roman Charbon de mer¹⁸⁸. Comme le roman inédit de 1922, Monsieur Bag, "Décadence de la vie" traite le "problème de l'enfance", cette phrase servant d'ailleurs de sous-titre au manuscrit. Parents et prêtres sont des "êtres infâmes", d'autant plus visés qu'ils ont systématiquement contrarié son "magistral penchant" pour la poésie¹⁸⁹.

185. Présentation de Gilbert Brownstone, Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1975, 156 p.

186. Traduction de l'italien par Marin Tassilit, La Table Ronde, 1965, 307 p.

187. Dans La Révolution surréaliste, no 3, 15 avr. 1925, p. 14; suite, no 5, 15 oct. 1925, pp. 14-17.

188. CM, Gallimard, N.R.F., 1935, 205 p.

189. DV, p. 14.

Charbon de mer ne laisse aucun doute sur la part de confession personnelle et recouvre les années de navigation de Baron (1923-1925), de ce fils "lassé du domicile paternel"¹⁹⁰, qui concrétise sa révolte en devenant marin et en embarquant sur le navire baptisé, non sans ironie, L'Amiral-Secousse. Commentant le plaisir ressenti à la lecture de ce roman, Max Jacob, dans une lettre inédite, écrit :

Chacun y va de son autobiographique;
quand c'est une aux-totos-biographique¹⁹¹,
le succès l'attend¹⁹².

Ainsi, l'auteur de Cornet à dés félicite le romancier de ses "délicieuses inventions", qui totalisent, par leurs plaisanteries hasardeuses et leurs sommes biographiques, les chiffres du secret d'une vie.

La confession apparaît encore dans un deuxième roman inédit, Les Maisons n'ont plus de greniers, d'autant plus intéressant que les Cahiers en tiennent compte dès 1937 jusqu'en 1965, c'est-à-dire tout au long du journal que le poète achève le 23 août 1972. Ce thème de l'intolérance de sa famille et de ses éducateurs, qui l'empêchent de "dénouer ce noeud qui (lui) tient à la gorge"¹⁹³, se présente comme le substrat du journal intime et du roman qui fait ressortir toute l'ampleur de l'époque pré-surréaliste et surréaliste.

190. CM, p. 9.

191. Collage verbal : automobile-autobiographie.

192. Lettre de M. Jacob à JB, inéd., 17 rue St. Romain, v. 1935.

193. C, p. 12.

Le Noir de l'azur¹⁹⁴ est des plus représentatives de cette tendance à trouver dans l'autobiographie un appui. Le roman se déroule en 1942 et relate le drame du fils unique, Jérôme Rhoda, devenant, au chagrin de ses parents qui rêvent pour lui une carrière brillante de notaire, un "boxeur philosophe" et un poète¹⁹⁵, en même temps "converti aux idées de luxe et de gauche"¹⁹⁶ des années '25. C'est cette même histoire, sans cesse réécrite, que Jacques Baron raconte, en la réinvestissant d'éclatants souvenirs, dans L'An I du surréalisme, à la fois essai et épopée, que le poète lui-même qualifie de poème en prose¹⁹⁷. De sa rencontre avec Breton¹⁹⁸ jusqu'aux événements de mai '68¹⁹⁹, dont on trouve des échos dans le journal²⁰⁰, Baron recrée le cadre de sa jeunesse révolutionnaire et capte, comme les Cahiers, l'essence de cet "homme-poétique"²⁰¹ au fil d'une aventure humaine et artistique qui a duré toute une vie.

De ce point de vue, le commentaire rapporté par Bernard Sesé, lors de la parution de L'Allure poétique 1924-1973, est hautement significatif. Ce volume, écrit en l'espace d'un demi-siècle, qui représente l'apogée d'une carrière littéraire, peut, selon lui, "se lire comme le journal de bord... d'une traversée variée, dont on connaît les escales"²⁰². Ce rapprochement, poésie-journal, augmente la valeur des Cahiers, qui, à

194. NA, Ed. du Bateau ivre, 1946, 234 p.

195. NA, pp. 39, 42.

196. NA, p. 38.

197. NM, sept. 1975.

198. AI, chap. I, pp. 13-27.

199. AI, pp. 210-212.

200. C, p. 133.

201. AI, p. 73.

202. Cf. "Jacques Baron, L'Allure poétique 1924-1973, Poèmes", dans La Nouvelle Revue Française, no 267, mars 1975, p. 85.

même un style qui oscille entre la notation rapide et la commémoration poétique, renseignent sur le développement de l'auteur à partir duquel la poésie a trouvé matière et vie, pour devenir elle-même registre.

Si Breton et les adeptes du surréalisme ne se sont pas attardés sur leurs problèmes d'enfance²⁰³, Baron a suivi, comme Leiris, une autre voie. Comme l'indique Maurice Nadeau dans sa Quadrature du cercle, Leiris a évolué progressivement vers la littérature de confession²⁰⁴. Pour sa part, l'auteur des Cahiers semble en être irrévocablement marqué dès ses premiers textes : "Monsieur Bag", "Kilomètres"²⁰⁵, "Décadence de la vie" ou "Programme"²⁰⁶. Déjà chez le jeune poète persiste une hantise de son passé et des troublantes années auxquelles il vise à remédier par une liquidation verbale, systématique. Ce désir d'exorcisme, lié à sa révolte familiale, est antérieur au surréalisme et ne peut donc qu'être confirmé et alimenté par le mouvement qui débute officiellement en 1924.

Les motivations sont nombreuses. Le parti pris pour l'expérience intérieure, pour l'écriture automatique et les "sommeils surréalistes"²⁰⁷, pour les récits de rêve et les affabulations quotidiennes, influence profondément le poète. Mais il faut voir que, dans le cas de Baron, cette communication de soi, qui constitue en elle-même un non-conformisme introduit volontairement dans l'orthodoxie surréaliste, est restée ancrée en lui

203. Cf. Marguerite Bonnet, André Breton Naissance de l'aventure surréaliste, Librairie José Corti, 1975, p. 10.

204. Cf. Michel Leiris et la Quadrature du cercle, Julliard, Dossier des "Lettres nouvelles", 1963, p. 11.

205. AP, pp. 16, 17.

206. Dans La Révolution surréaliste, no 11, 15 mars 1928, pp. 22, 23.

207. AI, p. 66.

comme le fond et la forme de toute son oeuvre dont, malgré lui, il demeure captif.

C'est en ceci que le genre autobiographique représente en lui-même une source et un système de conflits dont les Cahiers sont le témoin. Jacques Baron ne veut pas s'égarer dans la "littérature facile, les mots faciles, les expressions qui viennent toutes seules"²⁰⁸. Et de quoi cette "littérature facile" est-elle composée? Ce sont les souvenirs d'enfance qui sont désignés comme étant à la base de cette facilité, ceux-là mêmes qui lui ont déjà "servi à faire de la littérature"²⁰⁹. Le poète ne veut pas en rester là. Il craint d'être pris au piège par des formulations restrictives, fussent-elles des plus ingénues²¹⁰. Car il ne suffit pas de se raconter, de s'ouvrir, même avec lucidité, aux impressions et aux expériences qui lui sont propres. Il s'agit de trouver une "pensée loyale"²¹¹, absolument originale, à partir de laquelle il pourrait mener une action sur son temps.

C'est là que l'on trouve le noeud d'une contradiction flagrante. D'une part, Baron veut prendre ses distances par rapport aux limites de l'autobiographie. D'autre part, comme les Cahiers en témoignent, il prône, au nom d'une connaissance poétique universelle, une poésie sur "fond de vie"²¹². Et il est évident que son expression lyrique a bénéficié des rapports étroits qui lient sa vie personnelle journalière à

208. C, p. 93. Cf. "Le journal : forme ouverte", dans Béatrice Didier, Le Journal intime, Presses Universitaires de France, coll. "S.U.P.", 1976, pp. 187-193; cf. "La Conquête de soi", dans Alain Girard, Le Journal intime, Presses Universitaires de France, 1963, pp. 525-547.

209. C, p. 86.

210. C, p. 87.

211. C, p. 93.

212. C, p. 115.

la nature. A ce propos, il suffit d'écouter Claude Bonnefoy:

Jacques Baron a toujours manifesté en même temps le sens de l'imaginaire, le goût de l'invention verbale et une attention très vive au réel, aux signes de l'amour comme à ceux de la vie quotidienne... Le rêve et le réel n'ont pas de frontière mais se fondent chez lui dans une même parole²¹³.

Car, en dépit des protestations contraires, Jacques Baron veut "être présent"²¹⁴, qu'il s'agisse de la guerre ou de la paix, d'un gratte-ciel qui nargue les hauteurs ou d'une miche de pain sur la table. C'est au poète d'être sensible au concret, de l'appréhender en tenant compte de la condition humaine. Il ne faut pas s'enfermer, selon les termes de Paul Eluard, dans un "univers abstrait, égoïste" qui isole le poète²¹⁵. Il ne faut pas s'enfermer, à l'exemple des symbolistes²¹⁶, dans une tour d'ivoire et se complaire dans la rêverie paresseuse. Baron en établit les nuances:

La poésie n'est pas 'la rêverie avec le doigt contre la tempe', simple délectation morose, ni, à l'opposé, éloquence de tribun. Elle est la mise en ordre de la réalité répondant à l'appel de l'imagination²¹⁷.

En faisant de la poésie une affaire de boue et de sang, en l'écartant des méditations traditionnelles inspirées des muses, il transforme des thèmes factices en révélations de l'existence. C'est le sujet d'un article capital de l'oeuvre de Baron, "Vagues de fond"²¹⁸, véritable

213. Cf. "L'Allure poétique", dans Le Quotidien, 20 déc. 1974, p. 11.

214. C, p. 21.

215. Cf. "Premières vues anciennes" (1937), dans Oeuvres complètes, op. cit., pp. 541, 542.

216. C, p. 15.

217. Cf. "Le poète se transforme en tout ce qu'il voit", Append. X.

218. Dans Cahiers du sud, no spécial, La Poésie et la critique, Marseille, déc. 1929, pp. 35-38.

poème-conversation sur les mérites d'une poésie faite en deça et au-delà des abstractions à même la "tonnante réalité" humaine. Comment cette manière s'exprime-t-elle? Les Cahiers vont en indiquer les procédés.

Il faut d'abord sortir le verbe de la "grisaille intellectuelle"²¹⁹ pour écrire, ni plus ni moins, en non-intellectuel²²⁰. C'est en ceci qu'il rejoint, de nouveau, une des conceptions qu'Eluard fait prévaloir dans Les Sentiers et les routes de la poésie. On doit rejeter, de la cité poétique, les intellectuels, les critiques et leurs manuels scolaires²²¹. La vie serait chantée telle quelle, dans une langue qui tient compte autant du communicable que de l'incommunicable. Car Jacques Baron veut que sa poésie soit populaire, qu'elle ne soit pas restreinte à une élite mais qu'elle réponde, au contraire, "au besoin qu'ont tous les hommes de sortir d'eux-mêmes"²²².

A la suite de ces remarques, nous comprenons mieux un avis important des Cahiers, à savoir que :

Toute la douceur et toute la faillite de
ma vie. En faire de la poésie mais surtout
pas de la littérature²²³.

Le langage des surréalistes ne doit pas sortir du circuit des hommes.

Dans L'An 1 du surréalisme, Baron en résume la portée:

Breton et les surréalistes pensaient que
le langage des poètes devait être le lan-
gage de tous les hommes. Non pas langage
poétique accablé de littérature mais lan-
gage vrai, langage pur²²⁴.

219. C, p. 91.

220. C, p. 66.

221. Cf. Les Sentiers et les routes de la poésie, op.cit., p. 173.

222. EL, p. 10.

223. C, p. 76.

224. AI, p. 201.

Le poète refuse de faire la part de la littérature, au sens dégénéré, considérée comme une répétition de certains gestes courants, pratiquée par une certaine catégorie sociale d'écrivains. La poésie, qui le met aux prises avec l'expérience commune est un "art de vivre"²²⁵ et une vie pour l'art. Heureusement, le poète ne s'ingénie pas à nier, hypocritement, la part qu'il faut réserver à la littérature²²⁶, au sens large, c'est-à-dire en tant que moyen d'expression dont il dispose pour décrire et dépasser les conditions sordides de l'existence. La littérature, en tant que pratique active, est donnée dans L'An 1, comme une sorte d'ennemi, fut-elle la pire, avec laquelle les auteurs surréalistes entretiennent des "liens très tendres"²²⁷. C'est Michel Leiris, dans une lettre inédite à Jacques Baron, qui résume le problème :

Mais je me suis aperçu qu'en général on est
littérateur à proportion qu'on s'en défend²²⁸.

Ce n'est pas tant une réconciliation que l'intervention d'un certain type de littérature, la littérature d'imagination, avec laquelle Jacques Baron, comme d'autres, a pactisé.

Un des mots d'ordre fondamental de cette "littérature" est, nous le répétons, la modernité. A ce titre, toute la mythologie fausse doit être évacuée du poème au profit d'une mythologie nouvelle dont le répertoire a déjà été constitué. En l'occurrence, Jacques Baron introduit certaines précisions au chapitre VI :

On ne peut plus mettre de déesses, de nymphes,
de faunes, d'oegyptiens dans un poème. On ne peut
plus régulièrement être fantaisiste ou fantastique²²⁹.

225. NM, déc. 1973.

226. C, p. 78.

227. AI, p. 151.

228. Lettre de M. Leiris à JB, Paris, 16 déc., v. 1925.

229. C, pp. 65, 66.

C'est une déclaration qui réussit à définir le fond même de la poésie telle que l'auteur l'envisage depuis ses débuts et qui se résume, de manière synthétique, dans une seule phrase: "Il faut parler comme les hommes d'aujourd'hui"²³⁰. Comment cette parole d'aujourd'hui s'agence-t-elle? Elle se réduit au champ même du poème en prose, donné dans les Cahiers et dans des notes inédites, "Pages difficiles à écrire et à lire", comme la forme même, sinon unique, de la poésie moderne, à l'instar de Baudelaire et de Rimbaud:

Le vers, art noble, n'a plus de raison
d'être pour lui (Rimbaud)²³¹.

Comme le recueil L'An dernier en témoigne, Jacques Baron a beaucoup pratiqué le poème en prose. Les formes traditionnelles sont fixées comme des limites à dépasser. Le vers a tendu à se disloquer pour exprimer des idées plus complexes et des images plus fortes. L'auteur trace le pas de ce qu'il nomme le "vers en liberté"²³², celui qui coupe la cadence et qui distend le sens. Mais la particularité de Baron, dans le surréalisme, est de n'avoir pas condamné, à la manière d'André Breton, le vers alexandrin. Les Cahiers ne sont pas sans exemples²³³. Selon Baron, il n'y a pas de raison pour se priver de l'alexandrin, aussi rigoureux, aussi perfectionné qu'il soit. Il lui demande simplement de traduire les sentiments qui jaillissent avec "la rapidité des émotions du coeur"²³⁴.

²³⁰. Cf. "Vagues de fond", op.cit., p. 36.

²³¹. Cf. "Pages difficiles à écrire et à lire", 30 nov. 1954, p.2. Voir aussi C, p. 65.

²³². NM, sept. 1975.

²³³. "Les gens qui racontent leur vie dans l'autobus." (C, p. 16.)

²³⁴. EL, p. 13.

Avant tout sensible au chant du poème, Jacques Baron choisit le vers en liberté ou le vers régulier selon l'inspiration du moment, sans avoir recours à une censure catégorique. L'harmonie verbale ne doit pas être assujettie même si pour autant, au niveau de la forme au moins, il compromet le goût du modernisme dont il s'est fait le champion. Baron a su sensibiliser, à ses propres aspirations, les adeptes du surréalisme. Ce fragment de Michel Leiris est des plus révélateurs:

...je crois que décidément les poèmes en vers réguliers te réussissent très bien²³⁵.

Nous jugeons que ce témoignage ne résulte pas d'un préjugé à la suite de toute une vie d'"amitié-poésie", mais qu'il révèle une approbation sincère.

Donc, il ne s'est pas opéré chez Jacques Baron une dissociation absolue entre lui et l'héritage poétique classique. Sur le plan de l'énonciation pure, il a la faculté de rester disponible. C'est ainsi qu'il parvient à capter l'essence de la pensée moderne qu'il soulève et transmet, à même la poésie évidemment indispensable, puisqu'elle "donne le ton d'une époque"²³⁶. Que l'on comprenne, bon gré mal gré, qu'elle épouse la figure même de la réalité. Car le surréalisme n'en est pas une évasion. Elle tend à trouver une nouvelle dimension de la réalité en refusant la disjonction entre le rêve et la réalité. A vrai dire, selon Mary Ann Caws: "Surrealism... is primarily a unifying force"²³⁷. Et c'est pour Jacques Baron son meilleur ouvrage, en vue d'un sondage de l'imprévisible et de l'insolite. Après tout, dit le poète:

235. Lettre de M. Leiris à JB, Landes, 13 août.

236. Cf. "Pour la poésie", dans Informations, Nantes, Maison de la culture de Nantes, no 12, févr.-mars 1973, s.p.

237. Cf. André Breton, New York, Twayne Publishers Inc., 1971, p. 72.

Toute réalité passe, il ne reste que la
surréalité²³⁸.

Croire à la "cause commune"²³⁹ que font la vie éveillée et la vie
du sommeil est conforme à l'orthodoxie surréaliste, telle qu'André
Breton l'avait définie dans Les Vases communicants²⁴⁰. En l'occurrence,
Jacques Baron n'a pas pratiqué la "poésie du rêve"²⁴¹ car il ne lui a
pas accordé une importance primordiale.

Le poète a appartenu au clan de la rue du Château, en compagnie
de Roland Tual, Raymond Queneau, Max Morise, André Masson, Michel Leiris,
Marcel Noll, Pierre Unik, Pierre Prévert, Benjamin Péret et Robert Desnos²⁴².
Mais à l'encontre de Péret et de Desnos, d'Eluard et de Breton, il
n'était pas étroitement lié au courant onirique, au courant des rêveurs.
Comme Aragon et Soupault, il était plutôt frappé par le rythme du côté
vécu, ainsi que nous l'avons déjà suggéré. Le rêve n'a joué qu'un rôle
inférieur, à son égard, ou plutôt il a joué à titre expérimental. Autre-
ment dit, le surréalisme lui a fait comprendre l'importance du rêve, de
manière globale, en tant que trouvaille et moyen de révélation de l'in-
conscient, sans qu'il l'ait transformé en dormeur et en émetteur de la
"comédie délirante"²⁴³.

L'apport du rêve, dans l'oeuvre de Baron, est minime. Il suffit
de nous référer aux titres de ses poèmes. Dans L'Allure poétique de

238. NM, déc. 1973.

239. Cf. "Une période de géants", dans Education, no 228, 12 déc. 1974, p. 29.

240. Cf. Les Vases communicants, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1955, pp. 135, 170.

241. Ibid., p. 71.

242. Cf. André Thirion, Révolutionnaires sans révolution, Ed. Robert Laffont, 1972, p. 96.

243. AI, p. 71.

1974, il n'y en a que deux: "Rêver des hauteurs"²⁴⁴ et "Comme dans un rêve"²⁴⁵ qui appartiennent au thème le plus fréquent de la poétique de Breton. Par ailleurs, L'An dernier, beaucoup plus récent bien sûr, évite catégoriquement ces références. Il convient de noter également que les récits de rêve ne s'opèrent le plus souvent au cours des Cahiers, que lorsque le poète est en train de consulter un analyste. Quand Jacques Baron commence à raconter ses rêves en 1937, c'est sur le conseil du Dr. Borel, le psychanalyste qui avait traité Georges Bataille, Michel Leiris et Raymond Queneau²⁴⁶. En 1965, l'auteur reprend cette habitude à la suite de nouvelles séances avec un analyste femme, le Dr. R.²⁴⁷ Entre ces deux dates, il existe, dans les Cahiers que nous présentons, une lacune. Ceci confirme la thèse selon laquelle le poète était plus porté à explorer le rêve quand les médecins lui ont rappelé son utilité comme "figure de liquidateur", selon l'expression de Breton²⁴⁸.

Néanmoins, le thème du rêve revient à plusieurs reprises au cours des Cahiers. En tant que "conscience profonde"²⁴⁹, il représente un nouveau champ de l'imaginaire en communication et en continuité avec le jour. Le rêve s'oppose à la raison qui n'exerce plus sa dictature sous l'égide du surréalisme. Le contraste se révèle à même cette phrase:

Le rêve en tant qu'exprimant notre pensée
profonde, la raison en tant que mettant
un éteignoir sur les douloureuses circonstances²⁵⁰.

244. AP, p. 93.

245. AP, p. 162.

246. C, p. 4.

247. C, p. 85.

248. Cf. Les Vases communicants, op.cit., p. 132.

249. C, p. 42.

250. C, p. 133.

A ce titre, le rêve jouera le même rôle qui est assigné par Breton aux mots qui "font l'amour", celui d'un défi à la raison²⁵¹. Il s'ensuit que le rêve oriente ces mêmes mots, devient poème. On songe au "Rêve du 21 septembre 1943" de Paul Eluard²⁵². Si Baron, pour sa part, n'a utilisé qu'occasionnellement le rêve, il a tout de même compris son apport et la place qu'il pouvait occuper dans l'écriture poétique surréaliste. C'est une des raisons pour lesquelles, au Cahier VI, Baron se rappelle le mot d'ordre surréaliste: "Parents racontez vos rêves à vos enfants"²⁵³. Ce n'est pas une recommandation gratuite. Les séquences du sommeil s'imposent comme des voix intérieures qui devront régir, au moins en partie, l'entendement des poètes à partir de 1924 et qui devront continuer à exercer leur emprise sans quoi le "vieux rationalisme" réintégrera l'échelle spirituelle et verbale.

Quand Jacques Baron admet qu'il faut s'habituer à noter les révélations de l'insomnie et du demi-sommeil²⁵⁴, l'on comprend donc la multivalence de ce dernier. Il est ce par quoi le poète demeure disponible aux diverses forces, tant auditives que visuelles, tant du côté du message automatique que du côté du rêve. Ce qui tient à coeur au surréaliste, c'est de capter "la part de rêve qui n'est plus, la part de réalité qui n'est pas encore"²⁵⁵. Ce nouvel état à demi-conscient, cet état presque physique, est celui qu'il faut adopter afin de percevoir jusqu'à transcrire une "imagerie du hasard"²⁵⁶.

251. Cf. "Silence d'or", dans La Clé des champs, op.cit., p. 95.

252. Cf. Louis Parrot et Jean Marcenac, Paul Eluard, Seghers, coll. "Poètes d'aujourd'hui", 1969, pp. 121, 122. Voir aussi "Paul Eluard, calligraphe du rêve", dans Sarane Alexandrian, Le Surréalisme et le rêve, Gallimard, N.R.F., coll. "Connaissance de l'inconscient", 1974, pp. 284-305.

253. C, p. 65.

254. C, p. 145.

255. Cf. "Joan Miró", dans Éducation, no 216, 13 juin 1974, p. 26.

256. Cf. Sarane Alexandrian, André Breton par lui-même, Seuil, coll. "Ecrivains de toujours", 1971, p. 40.

Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur la théorie de l'automatisme qui a fait l'objet de maintes analyses critiques pertinentes²⁵⁷. Seule importe l'attitude de Jacques Baron devant la parole automatique. Et de prime abord, il faut constater chez le poète la rareté de cette pratique dans son oeuvre même. "Automatisme" de 1921²⁵⁸, L'Allure poétique de 1924 et le "Texte surréaliste" de 1925²⁵⁹ relèvent de cette dictée. Il est intéressant de noter que le "Texte surréaliste", satire par excellence, est resté inédit jusqu'en 1972 et que le poème "Automatisme" l'est resté jusqu'à ce jour. Ces faits sont significatifs. Ils confirment le peu d'importance que Baron accorde à l'opération régie par la vitesse de l'écriture, de même qu'au rêve.

En dehors de Charbon de mer (1935), véritable poème en prose qui reflète un certain automatisme, les écrits d'un style analogue se situent à l'époque pré-surréaliste et surréaliste. Pascal Pia discerne les raisons du foisonnement de ce qu'il appelle la "métaphore irrationnelle".

257. Cf. André Breton par lui-même, op. cit., p. 34-49. Cf. "L'écriture automatique"; dans Gérard Durozoi et Bernard Lecherbonnier, Le Surréalisme, Librairie Larousse, 1972, pp. 92-108. Cf. Claude Abastado, Introduction au surréalisme, Bordas, coll. "Etudes", 1976, pp. 65-80. Cf. Robert Bréchon, Le Surréalisme, Librairie Armand Colin, coll. "U2", 1971, pp. 29-36. Cf. Jean Starobinski, La Relation critique, L'Oeil vivant II, Gallimard, N.R.F., 1970, pp. 320-341. Cf. Fernand Alquié, Philosophie du surréalisme, Flammarion, 1955, pp. 133-140. Cf. Michel Carrouges, André Breton et les données fondamentales du surréalisme, Gallimard, 1950, pp. 100-111, 146, 162-181. Id., "Le Surréalisme", dans André Breton, Marc Eigeldinger, ed., essais recueillis, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1970, pp. 105-107. Cf. William Ray Ellenwood, André Breton and Freud, New Jersey, Rutgers University, 1972, 273 p.

258. Append. 1.

259. Cf. Poètes surréalistes, Ed. Saint-Germain-des-Prés, coll. "Poésie 1", no 23, mars 1972, p. 19.

reflète en plusieurs endroits les influences qu'exerçaient sur le néophyte les grands prêtres du surréalisme et les précurseurs que ceux-ci avaient fait entrer dans leur patrologie²⁶⁰.

Cette emprise verra néanmoins une brève résurgence.

Une des fins des Cahiers, carnets de notes qui sont à l'écrivain ce que les carnets de croquis sont au peintre, c'est-à-dire des "confidences précieuses"²⁶¹, est de "mélanger les faits les plus quotidiens et l'écriture automatique"²⁶². Cette remarque date de 1952. Donc, même si les oeuvres de Baron ont cessé d'être influencées par la technique définie par Breton²⁶³, celle-ci continue à rester significative pour le poète qui tient à demeurer réceptif, à cette époque du moins, à la "bouche d'ombre"²⁶⁴, à la "technique d'écriture 'mécanique' qui capte à la source... phrases et... images"²⁶⁵.

Mais à la lumière de cette oscillation, il faut poser la question: Quelles sont les raisons du scepticisme de l'auteur vis-à-vis de l'automatisme?

Dans le chapitre intitulé "Des sommeils et des jeux" de L'An 1 du surréalisme, Baron parle abondamment de sa participation aux séances des "propos imprévisibles". La pratique intensive s'est réduite à une période de trois mois²⁶⁶. Si le poète s'est détaché lui-même, de l'automatisme tant écrit que verbal, c'est qu'il a très vite compris les limites de cette activité. Pour Jacques Baron, la poésie de l'inconscient était

260. Cf. "Vers et prose, Jacques Baron, L'Allure poétique", dans Carrefour, 30 janv. 1975, pp. 12-13.

261. Cf. "Quand les peintres dessinent", dans Education, no 190, 15 nov. 1973, p. 22.

262. C, p. 39.

263. Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 37.

264. Cf. R. Bréchon, Le Surréalisme, op. cit., p. 29.

265. Cf. Introduction au surréalisme, op. cit., p. 66.

266. AI, p. 75

monotone. Elle était complètement dissociée de la vie telle qu'elle se vit. Et nous avons vu combien le poète s'est ouvert au public en voulant faire une oeuvre, non pas abstraitement isolée, mais engagée et familière. D'autre part, si la parole de Baron s'accorde avec celle de Breton pour réitérer avec lui que la "poésie doit mener quelque part"²⁶⁷, l'auteur de L'Allure poétique trouve que l'automatisme ne mène, à lui seul, nulle part. Le délirant laisse Baron sceptique. Il n'offre aucune réponse aux questions métaphysiques et à l'angoisse ontologique qui ponctuent les Cahiers de manière courante : "Où suis-je ? Où vais-je ? Qui suis-je ?"²⁶⁸. A la tension créatrice de l'écriture automatique succèdent l'épuisement et le vide. Les tentatives d'intériorisation ne laissent chez l'auteur qu'un sentiment d'inanité.

Jacques Baron a très bien résumé cette condition lors d'une entrevue avec Hubert Juin qui a eu lieu en 1965. A la question : "Utilisez-vous toujours l'écriture automatique ?", le poète a cru bon de répondre :

Non, bien entendu... Je (veux faire) une
aventure de langage, qui n'échappe pas d'entre
les doigts comme une poignée de sable²⁶⁹.

Ce n'est pas tant une réprobation qu'une prise de conscience de ses priorités en dehors des doctrines strictement surréalistes, fussent-elles, au moins partiellement, émancipatrices. On dit partielles parce que contraignantes. Car, explique-t-il : "... la libération en automatisme était un coup de frein aux genres"²⁷⁰. Il y avait, à la suite de,

267. Cf. "Considérations courantes sur le surréalisme", Append. VII.

268. C, p. 91.

269. Cf. "Je compose... dit Jacques Baron", dans Les Lettres françaises, 11 au 17 mars 1965.

270. NM, juin 1975.

l'adhésion au mouvement et donc aux principes catégoriques d'André Breton, qui a mal subi la défection de ses causes²⁷¹, un parti pris pour l'influx poétique incontrôlé au détriment du roman et du théâtre. Ces genres, l'auteur des Manifestes "n'en a cure"²⁷². Cette restriction dans l'expression a beaucoup marqué Jacques Baron qui n'en est revenu qu'à partir de sa rupture avec Breton, (non pas la rupture officielle de 1929 mais la rupture émotive de 1935, date de la parution de Charbon de mer). Cette publication correspond à un défi personnel. Peut-être y voit-on une des raisons pour lesquelles Baron, comme les Cahiers le dévoilent, tient tant à ce récit?²⁷³ Quoi qu'il en soit, Baron ne s'est jamais élevé contre le caractère uniquement artistique d'une oeuvre tant plastique que poétique. Et le meilleur témoignage, ce sont ses écrits mêmes.

Observons maintenant l'ampleur de l'humour mis en vigueur dans l'écriture de Baron selon cette directive:

Retrouver le chemin de l'humour. Je ne vois pas d'autre littérature possible que dans une sorte de folie de style²⁷⁴.

Chaque fois que Baron se prépare à écrire un roman, le 3 octobre 1968²⁷⁵ par exemple, de même que le 22 novembre 1937²⁷⁶, il envisage d'y introduire l'élément surréaliste qu'est l'humour. Le temps ne suffit pas à diminuer ni à menacer l'apport toujours grandissant de ce qu'il nomme la folie de style. En quoi consiste-t-elle? Le journal explique tout d'abord

271. AI, p. 75: "Il (Breton) fut le plus souvent déçu de l'attitude de ses amis et comparses qui ne répondaient pas à ses injonctions ou prières comme il l'aurait désiré".

272. AI, p. 136.

273. C, p. 2.

274. C, p. 122.

275. C, p. 123.

276. C, p. 3.

qu'elle est "écart absolu" et rupture²⁷⁷. Elle suppose une séparation effective des contraintes dans la mesure où l'humour est un fait social. Elle est une forme de libération de la routine. Plus admirable encore est cette définition de Baron: "L'humour est un décalage entre la vie quotidienne et le besoin de s'en échapper"²⁷⁸. Il est à la fois une réaction contre et une projection pour.

Comme les Cahiers et les poèmes le démontrent, Jacques Baron a pratiqué une certaine forme d'humour, celle qui dépayse et celle qui choque, sans pour autant que ses oeuvres comptent parmi elles des traces d'humour noir, du "rire qui se nie"²⁷⁹ sans relâche. Ce n'est pas ~~parce~~ qu'il rejette cette part de l'héritage surréaliste qu'il s'accommode mieux aux éclatements spontanés et non crispés, voire destructeurs. Quand il arrive au poète d'avoir recours à l'humour, il donne la priorité à ces "onomatopées dues au hasard harmonique" ainsi que l'a défini Jan-Topass dans La Pensée en révolte²⁸⁰. Les exemples du journal confirment l'importance que Baron accorde à la phonétique des traces verbales. Entre autres, on peut lire:

les joues d'un enfant joufflu²⁸¹

La sangsue alitée
Le sens su de Littré
La censure a le trait²⁸²

Les mots mêmes appellent un certain ordre de succession qui participe de l'humour. Ce principe d'écriture, que parfois Baron privilégie, est

277. C, p. 122.

278. Cf. "L'Art, le temps, la vie", notes inéd., 1975, p. 2.

279. Cf. "Dada et le surréalisme", op. cit., p. 483; manuscrit, p. 63.

280. Cf. La Pensée en révolte, Bruxelles, René Henrriquez Ed., 1935, p. 51.

281. C, p. 61.

282. C, p. 67.

celui que Michel Leiris a utilisé dans Mots sans mémoire ²⁸³.

Baron insiste sur la prééminence de la "valeur tonale des mots" qui, jusque-là, selon Breton, n'a jamais occupé une place aussi prépondérante ²⁸⁴. Le chef du surréalisme donne une nouvelle issue aux "perceptions acoustiques" de Freud, ainsi qu'il la délimite dans sa conférence du 1er avril 1935, "Position politique de l'art d'aujourd'hui" ²⁸⁵.

De ces représentations verbales, "Le Piège au repos" de Baron est exemplaire ²⁸⁶. C'est un des cas où le poète met sa parole au service de ces condensations sonores et de ces "rimes de rencontre" qui sont, l'une après l'autre, suscitées en chaînes et où la multiplicité des directions est proportionnelle au nombre de vocables en voie de devenir. Au front de cette communication est "la caresse de l'humour" qui, selon son article de 1973 sur Hans Arp, "donne à voir ce qui est à entendre et réciproquement" ²⁸⁷. Il existe pour Baron donc une complicité entre l'oeil et l'ouïe qui détermine les fibres de certains vers voulus comme des éclairs harmoniques, voire "umoristiques" ²⁸⁸.

Garder une disponibilité vis-à-vis de l'humour implique, à n'en pas douter, une disponibilité vis-à-vis du hasard. Sur ce rapport Max Ernst a eu le dernier mot qui fut rapporté par Eluard et Breton dans le

283. Cf. Mots sans mémoire, Gallimard, N.R.F., 1969, 157 p.

284. Cf. "Silence d'or", op. cit., p. 95.

285. Conférence prononcée à Prague, publiée dans Position politique du surréalisme, Denoël, Gonthier, 1972, p. 52.

286. AP, pp. 126-127.

287. Cf. "Partout en province... Arp au musée de Pontoise", dans Education, no 192, 29 nov. 1973, p. 21.

288. Cf. "Dada et le surréalisme", op. cit., p. 456; manuscrit, p. 10: "Jacques Vaché ne croit qu'à l'humour dont il supprime l'h initial... 'sera umore celui qui sentira le trompe-l'oeil lamentable des simili-symboles universels'".

Dictionnaire abrégé du surréalisme: "Le hasard est le maître de l'humour"²⁸⁹.

Dans son style inimitable, Jacques Baron donne une image indicative qui va dans le même sens. L'humour, dit-il, est une "fée à roulette"²⁹⁰.

La roulette est notamment le signe du hasard rendu d'autant plus fabuleux par son association au pouvoir surnaturel dont la fée, qui est par implication conte ou femme, détient la clé. L'humour serait donc un jeu du hasard.

Mais l'essentiel qu'il faut retenir, c'est que le hasard travaille dans les deux sens, à la fois du côté du verbe et du côté de l'amour.

Il suffit de lire cet extrait du journal:

Saisir la chance aux cheveux... n'est-ce pas le vrai de toute existence? Une fois la chance passée, on ne la rattrappe plus. Il en est de tout ainsi, création littéraire ou femme²⁹¹.

Conjoint à cette idée est le goût de l'errance, inassouvi chez Baron, dont il ne saurait être question sans tenir compte à la fois de "l'aventure dans le langage" et toujours selon Breton, "de l'aventure dans la rue ou dans le rêve"²⁹². Autrement dit, le hasard jette de multiples ponts, d'une incomparable licence et utilité pour la conscience surréaliste qui demande à aiguïser ses désirs au tournant de chaque nouvelle page ou de chaque nouvelle place.

En présence de telles constatations, l'on comprend que le hasard est le point de réconciliation entre l'homme et la femme, entre le poète

289. Cf. Paul Eluard en collaboration avec André Breton, dans Oeuvres complètes, op. cit., p. 748.

290. Cf. "Arp", dans Cahiers de Belgique, Bruxelles, no 6, juil. 1928, p. 224.

291. C, p. 94.

292. Cf. Entretiens, op. cit., p. 139.

et l'imagination. Baron poursuit une analyse dans ce même sens et trouve le moyen de nous éclairer quand il écrit, le 9 octobre 1965, que "le hasard est le rêve vécu"²⁹³. La communication centrale tient pour prodigieux à la fois l'inconscient personnel et l'inconscient collectif qui deviennent mystérieusement et nécessairement actifs tout comme si le rêve, en se rattachant à l'univers, pouvait se vivre ou était en fait vécu. C'est le caractère énigmatique de cette expérience dans le domaine de l'esprit et du coeur qui fait dire à André Breton, dès le premier Manifeste, que le hasard est une "divinité plus obscure que les autres"²⁹⁴.

Toute la magie de Paris "riche de la poésie secrète des rencontres"²⁹⁵ n'a jamais cessé d'intriguer ni d'inspirer Jacques Baron qui va à l'avant du "fait du jour"²⁹⁶ et de la reconnaissance fulgurante de l'éventuel. Le noeud de cet éveil et de cette disponibilité était déjà renfermé dans Monsieur Bag quand l'auteur dit de son héros qu'"errer était dans son instinct"²⁹⁷. S'il faut s'attarder sur ces pérégrinations quotidiennes, c'est parce qu'elles ont définitivement imprimé leur marque dans l'oeuvre de Baron et que les Cahiers en témoignent.

Prenant, par exemple, l'angle unique de la cristallisation du hasard dans l'amour on se rend compte d'une chose, c'est que ce phénomène est toujours doté d'une valeur positive. Plusieurs passages du journal confirment ce point de vue:

293. C, p. 109.

294. Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 22.

295. Cf. "Les Rencontres de Jean Hélion", dans Preuves, no 190, déc. 1966, p. 64.

296. Ibid., p. 61.

297. MB, p. 59.

Je me sens un homme devant elle
(Marie) et le hasard devra m'aider²⁹⁸

Je suis toujours persuadé que l'amour
entre deux personnes est un hasard heureux²⁹⁹

Cette connotation positive retient notre attention car elle fait voir un optimisme qui aurait été insoupçonné dans un ouvrage qui, parce qu'il sert à noter des états d'âme, a tendance à s'enrayer en fixant les impressions mélancoliques de la vie intérieure. La désespérance du poète est surtout manifeste dans le Cahier I quand il se qualifie de "parfait Hamlet"³⁰⁰ dont la clé a été antérieurement fournie quand Baron consent à parler de "délectation morose"³⁰¹. Il est significatif de voir dans la valorisation du hasard le côté positif du journal où les tendances contraires s'affrontent au fur et à mesure que le confesseur "analyse douloureusement (s)es sentiments"³⁰², au creux du désir et du désespoir qui se perpétuent durant la vie.

Les Cahiers de Jacques Baron, si salutaires pour son hygiène mentale, sont importants car, en dehors de Charbon de mer qui en est l'illustration même, ils montrent que le poète est incontestablement surréaliste en amour et qu'il l'est resté de manière continue. Cet amour est surréaliste parce que, et comme nous le verrons plus loin; il est amour fou, électif, attendu, reconnu et divinatoire. Il est en fait une rêverie de flux qui se propage en plein air et en pleine complicité, au "hasard des terres accidentelles"³⁰³ comme Baron l'explique dans "Décadence de la vie".

298. C, p. 34.

299. C, p. 152.

300. C, p. 12.

301. C, p. 3.

302. C, p. 84.

303. DV, suite, p. 17.

A plusieurs reprises dans le journal, jusqu'à ce que ce thème devienne un véritable leitmotiv, Baron parle de l'amour comme étant une "caresse de reconnaissance"³⁰⁴, comme une "reconnaissance de l'imagination"³⁰⁵ et il ne laisse aucun doute que sa conception s'accorde, entièrement, avec celle que Breton avait précisée dans Arcane 17. L'amour fou, avec sa vitalité exemplaire, est le produit d'une fusion et d'une reconstitution "d'un seul bloc de lumière"³⁰⁶, qui vise à promouvoir une réunion que ni le temps ni l'espace ne peuvent dissoudre. Par son témoignage du 27 janvier 1961, Baron rejoint cette notion.

Tout se passe comme si chacun détenait un signe de reconnaissance, un carton ou une pièce de monnaie découpée d'une certaine façon et il faut retrouver celui ou celle qui détient l'autre morceau de carton ou de la pièce et il faut que les découpures se complètent³⁰⁷.

Nous comprenons combien ce sujet avait fasciné le poète car lorsqu'il reprend en 1965 son "spectre d'analyse", il se met à étudier la même question dès son deuxième élément. Ce qu'il constate, c'est la "mystérieuse désignation 'à l'avance' de deux êtres"³⁰⁸ qui constitue une sorte de chasse spirituelle où préside la reconquête de l'androgynisme dont la destinée semble être inextricable et réciproque, car préétablie.

Avant de pousser plus loin notre investigation, il s'agit de remarquer que Baron, qui a de manière certaine l'esprit religieux³⁰⁹, rend sa position

304. C, p. 87.

305. C, p. 109.

306. Cf. Arcane 17, J.-J. Pauvert, 1971, pp. 30-31.

307. C, p. 69.

308. C, p. 86.

309. "Je retrouve dans le catholicisme une méthode de pensée et d'action qui me paraît la seule convenable à nous, chrétiens qu'on le veuille ou non." (C, p. 13.)

plus explicite encore en appuyant sa démonstration sur une pensée de Pascal: "Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé"³¹⁰.

L'amour appartiendrait donc à une sorte de prédestination comme la foi.

Le poète, tout en se voulant circonspect et personnel dans ce domaine,

rehausse l'amour en lui donnant une portée presque divine et en le faisant participer à des privilèges qui seraient au-delà de l'humain, surnaturels même.

Si les rencontres sont donc obligatoires comme Baron, en surréaliste, l'entend, il importe de savoir où cette "désignation 'à l'avance'" culmine.

L'illustration de Breton est probante quand il parle d'une "adhérence physique et mentale à toute épreuve"³¹¹. A l'avant-plan est cette association unique entre deux êtres qui, une fois reconnus dans la vie, sont liés pour la vie. Toute proportion gardée, cette "aura" autour d'une personne élue est atténuée comme elle devait l'être par les connaissances de causes plus objectives. Ainsi, l'amour se trouve-t-il corroboré ou infirmé par d'autres éléments de nature sociale: éducation, argent, situation et ainsi de suite. Seuls les Cahiers montrent combien ces contingences extérieures, et l'argent avant tout³¹², s'interposent et s'immiscent dans la recreation même de cette unité de tout, dans le sens alchimique de l'esprit et de la matière et n'épargnent en rien la permutabilité en amour.

310. Nous donnons la citation exacte. Dans le texte on peut lire: "Je ne te chercherai pas si je ne t'avais déjà trouvé". (C, p. 87.)

311. Cf. Arcane 17, op. cit., p. 31.

312. L'argent constitue un véritable leitmotiv du journal. Dès le début, JB admet: "A part cela, pas un sou et mon fameux complexe à ce propos". (C, p. 2.)

Mais si l'amour, en s'épanchant dans la lumière réelle, celle qu'il est donné à l'homme de vivre, ne peut pas être unique, il peut être néanmoins perpétuel. Jacques Baron est amené à honorer, à travers son journal, cette solution, en décelant la même femme à travers toutes les femmes, en décelant le même désir à travers tous les désirs. Son culte de l'être aimé rejoint le mythe surréaliste. Deux exemples des Cahiers le montrent:

C'est très curieux les femmes. Elles
sont toutes en une quand on aime³¹³.

Une femme est elle-même et toutes
les femmes pour celui qui aime³¹⁴.

Etre amoureux de l'une veut dire être amoureux de toutes. Le rapport entre Unipar et Georgina dans Charbon de mer est la réalisation parfaite de cette dialectique. Le héros redécouvre le même amour à travers les multiples incarnations de la femme qui surgit et surprend. C'est ainsi que le "soldat de fortune" trouve sur sa route, huit fois de suite, des personnages différents qui tous se nomment Georgina. Elle se transforme et demeure toujours la même. Donc celle qu'Unipar croit reconnaître d'abord comme une danseuse de l'école d'Isadora Duncan réapparaît comme une militaire, la Marquise Cartolina, une condamnée à mort, une nageuse, un mannequin de chez Poiret, la prostituée Martha la Bossue et renaît de nouveau en tant que nageuse sur les côtes de l'Atlantique³¹⁵. Georgina, qui répond à une attente³¹⁶ est, entre toutes, le point de mire d'un rêve vécu dans un cycle du hasard sans cesse recommencé. Elle est la mise en

313. C, p. 109.

314. C, pl 135.

315. CM, pp. 36, 66, 86, 106, 113, 164, 187.

316. CM, p. 188.

scène de cet amour qui devient unique parce qu'impérissable. Ainsi l'auteur a pu faire dire à son héros : "O femme, sois toujours la même !" ³¹⁷

Par la voie de la femme, cet amour réciproque a un "pouvoir de divination" ³¹⁸. Jusqu'en 1965, Baron avait méconnu ce secret qui a été si adroitement livré par André Breton, lorsqu'il a traité tout spécialement ce problème dans L'Amour fou ³¹⁹. L'auteur des Cahiers représente ce pouvoir comme étant dû à "l'intimité profonde", au lien inaltérable qu'il décèle entre la femme et la nature. La sensualité, faute d'autres mots pour la définir, serait un besoin métaphysique de fusion avec l'autre pour devenir désir de possession universelle ³²⁰ et de correspondance intégrale. Forcé est de voir qu'il y a à ce niveau un rapport indéniable qui rattache la poésie divinatoire à l'amour fou et de constater donc une fusion de la parole et de la passion.

Il n'est pas difficile de repérer à ce propos dans le journal quelques passages que l'on peut rapprocher des poèmes de Paul Eluard, L'Amour, la poésie ou encore de son admirable texte intitulé "Dit de la force de l'amour" écrit en 1947. Baron pourrait s'appliquer à dire, tout comme son ami surréaliste, qu'un "amoureux qui parle est un poète" ³²¹. L'érotisme est chemin de poésie de même que la poésie est chemin de l'érotisme. On

317. CM, p. 58.

318. C, p. 85.

319. Cf. L'Amour fou, Gallimard, N.R.F., 1973, p. 106.

320. C, p. 90.

321. Cf. "Dit de la force de l'amour", dans Paul Eluard, Europe, no spécial, juil.-août 1953, nov.-déc. 1962, p. 104.

en viendra ainsi à comprendre pourquoi Jacques Baron, tout au long des Cahiers, donne à ce sujet un éclaircissement toujours plus dynamique et pourquoi il veut doter la sensualité d'un "pouvoir de création"³²², pourquoi il conçoit la beauté comme une parole³²³, pourquoi il caractérise l'imagination en des termes féminins de "déesse" et de "prostituée"³²⁴, et enfin pourquoi il entrevoit, dans l'amour, une des plus durables raisons d'être de la littérature³²⁵. Ainsi, il met en cause la langue, instrument qui sert autant au baiser qu'au verbe et qui travaille dans les deux sens de l'esprit et de la sexualité³²⁶.

Un des principaux garants du feu poétique est la pulsion libidinale souverainement pourvue de spiritualité. Poésie et amour sont nommément à l'image de la semence. Le "grain de la vie" comme le "grain de la peau"³²⁷ sont des palliatifs indispensables et confondus de cette "vie sans âme" qui sans cesse aliène et qui sans cesse exige une hiérarchie de valeurs potentiellement absolue. Baron s'en tient à la vivacité même du flambeau:

La poésie est tout pourvu qu'elle flambe.
Il faut faire des poèmes qui soient des
torches vivantes peut-être avec des mots,
mais sûrement avec de la chair et des coeurs
faciles à calciner³²⁸.

Dans un style imagé, Baron développe de manière somptueuse le sens même de cette "étincelle divine", enflammante et séductrice, qui est ce par quoi l'homme embrasse poétiquement et amoureuxment l'univers.

322. C, p. 91.

323. C, p. 117.

324. "La beauté, fille et mère de l'imagination. L'imagination à la fois déesse et prostituée." (C, p. 130.).

325. C, p. 149.

326. C, p. 111.

327. C, p. 65.

328. Cf. Brise-lames, récit poétique inéd., v. 1927, p. 3.

Cette communication physique et verbale donne sur autre chose. En tant que fixité qui explose, elle est à l'image de la beauté convulsive interminablement en état de vibration et de métamorphose. Cette beauté, dont les dimensions sont grandes, n'est pas restreinte à un concept spéculatif ou à une formule occasionnelle. Elle est une image intérieure qui voit sa projection à l'extérieur. Elle est une vibration merveilleuse du désir sublime en devenir. Cette beauté convulsive se situe, comme les Cahiers le divulguent, dans une "conception nouvelle de l'amour"³²⁹ et dans un rêve fluide qui est comme la "jeteuse du sort de la poésie moderne"³³⁰. De par ses lueurs, elle tend à recréer le rapport transmutable qui existe exceptionnellement entre voir et vivre et devient le signe ascendant du surréalisme à l'instar de la "Femme en chemise dans un fauteuil" de Picasso qui déjà en 1913, dans le monde pictural, anticipa cette convulsion³³¹, selon l'esthétique préconisée par André Breton.

Pour conclure, il fallait repérer - pour donner tout son sens au journal - les thèmes d'ordre surréaliste qui ont été mis en vigueur dans l'oeuvre et même dans la vie de Jacques Baron. Car, selon le poète, l'esprit surréaliste n'est pas, et ne serait jamais, mort pour lui. C'est qu'ici, en effet, nous découvrons le rayonnement non seulement exceptionnel mais durable du mouvement. Et cela serait le point essentiel que

329. C, p. 79.

330. Cf. "Nantes et la poésie moderne", op. cit., p. 19.

331. Cf. G.H. Brassai, Conversations avec Picasso, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1964, p. 43. Voir aussi C, p. 79.

Baron ne cessera de fixer dans le journal et qui serait le mieux résumé dans des notes inédites intitulées : "Qu'est-ce que le surréalisme ?" :

Ce qui fait que le-surréalisme dure, c'est qu'il n'est pas une école littéraire ou artistique quelconque, un renouvellement esthétique à une époque donnée mais qu'il poursuit une recherche humaine dans un sens autre que celui donné par la tradition classique ... (Elle) ouvre sur un avenir illimité. Elle aide l'homme d'aujourd'hui, égaré dans ses contradictions à se retrouver, à se reconnaître, à prendre conscience de toutes ses possibilités³³².

C'est de cette manière que Baron cherche dans le surréalisme, et dans la poésie française du vingtième siècle, une illumination particulière qui serait sans limites, voire permanente. C'est de cette manière qu'il cherche dans le journal un moyen de rétablir sa position dans l'édifice historique. Les Cahiers sont ce par quoi Baron a pu connaître "l'ardeur d'être là dans le temps"³³³ et ce par quoi il a pris en charge son histoire et son propre moi comme les surréalistes, naguère, ont assumé le destin de leur époque.

332. Cf. "Qu'est-ce que le surréalisme ?", s.d., p. 1.

333. C, p. 78.

LES CAHIERS

CHAPITRE PREMIER

20 novembre '37

L'idée de tenir un journal intime me chatouille depuis longtemps. J'attendais une date pour le faire. Une date qui compterait, une date qui serait comme une fête officielle et laïque de mon intimité¹. Aujourd'hui je me décide brusquement à commencer ce journal. A cette date qui n'en est pas une. Brusquement je commence mon examen de conscience. Période idiote de ma vie. L'âge ingrat de la trentaine. J'ai 32 ans² et ce que j'ai fait me semble assez peu de chose. Quelques poèmes³, un récit auquel je tiens beaucoup tout de même Charbon de mer⁴, 40 ou 50 pages de bonnes. Aucun succès.

A part cela, pas un sou et mon fameux complexe à ce propos. Je ne bande plus.

Jusqu'à présent mes expériences amoureuses sont à la hauteur de ma carrière littéraire. Quelques bonnes pages et beaucoup de grisaille.

Malgré tout, je suis dévoré d'ambition. Manque affreux de confiance en moi.

Pour lutter contre cela je prends la décision de continuer Paul et Virginie - en faire une petite pièce lyrique en 2 actes⁵.

Mes rapports avec F.⁶ Elle doit donc venir après le déjeuner. Inquiétude de la voir. Avec mon inquiétude, mon manque d'argent, je suis tout à fait inférieurisé par elle. Enfin physiquement ça devient très compliqué. Je lui en veux d'avoir une sorte de pitié pour moi. Ça me dégoûte. Si elle me trompait je serais terriblement vexé. Quant à moi je n'ai aucune envie de courir après d'autres femmes. D'ailleurs je n'en connais pas. Si je rencontrais une femme qui me montre quelque intérêt je flirterais sans aucun doute. La solution noble serait de partir en voyage. Mais comment ?⁷

En somme ça va mal depuis Venise⁸. Toujours ma manière idiote de tout dire de mon côté. Et elle, sa psychanalyse qui me porte sur les nerfs.

Tâcher d'être à la hauteur, aussi intelligent que possible. Lui laisser absolument toute liberté, lui faire entendre qu'elle ne m'est pas si nécessaire que ça. Pourtant j'ai tout lieu de croire le contraire. Je démêle mal où j'en suis.

21 novembre

Donc F. est venue. Il s'est produit ce qui devait se produire, une longue explication. Cela m'a bien soulagé et je crois elle aussi.

Elle était toute tendresse après, bien que la question sexuelle ne soit pas réglée entre nous. Je l'ai encore ratée. J'en ai le cafard et pourtant je me sens beaucoup mieux vis-à-vis d'elle et de moi. Très sûr de moi. En tout cas, je suis décidé à partir à Chander⁹. Si ça peut s'arranger. Ne me quitte pas, dit F. Mais elle dit cela parce qu'elle m'a que moi... Et puis cette histoire de santé n'est pas sans être ennuyeuse. Délectation morose.

Evidemment il s'en faudrait de très peu que nous nous arrangions bien. Un peu d'argent et la fin de ce complexe sexuel. Si j'arrivais à arranger ça, elle ferait tout ce que je voudrais, mais... Singulière histoire tout de même.

Je crois que je ne finirai jamais Paul et V. C'est une idée fausse. Il fallait que je fasse immédiatement quelque chose. Ça m'a paru facile. On ne fait jamais rien de bon comme cela. Plutôt le roman sur la famille¹⁰. Trouver un style. Au fond c'est Chander qu'il me faut. D'ailleurs j'ai écrit à Ch.¹¹ Mais il est si vague.

Je suis tout de même beaucoup mieux et certainement sur la bonne voie. Pauvre F. Encore cette question santé entre nous. Pauvre moi. Il faut qu'elle en sorte. Après on verra.

A 9 h. du soir j'envoie ce pneu très tendre à F. puis je vais chez les Queneau¹². Geste idiot. Il fallait lui téléphoner de venir chez moi et faire l'amour ! Je suis furieux.

22 novembre

Je suis de plus en plus furieux contre moi de ce pneu grotesque. Vais-je pouvoir réparer cette gaffe ? Prendre les choses à la rigolade. Nier. Je vais téléphoner à une heure pour en avoir le coeur net. Impossible de rester sur ce sentiment gênant.

A part cela j'ai bu trop de bière hier soir. Discussion vaseuse chez les Queneau. Toujours la tactique littéraire. La culture de Queneau me plaît¹³. Mais sa réserve dans la vie que j'admire, me repousse un peu. J'aimerais qu'il ait plus de laisser aller.

Au fond je me conçois difficilement autrement qu'écrivain. J'avais cru trouver un style avec Charbon de Mer. Mais je ne vois pas comment refaire la même chose. Trouver mon style, tout est là.

Idee d'un roman qui serait un long poème en prose divisé par chants¹⁴. L'humour¹⁵. Le roman comique. Refaire quelque chose comme ça sur la famille¹⁶. Ne pas se soucier de la réussite¹⁷.

La seule réussite qui me tente, à dire vrai, serait la réussite mondaine. Mais je n'ai aucune relation véritablement utile dans ce genre. Trouver un moyen. A part cela un groupe d'amis avec qui on a toute confiance¹⁸.

Je suis trop nerveux.
Occupons-nous de radio¹⁹.

Pourtant je suis beaucoup plus résolu et patient.

Vu F. à midi - Il y a toutes les chances du monde pour qu'elle soit enceinte et cela elle ne me le pardonnera jamais. Au fond je dois avoir le complexe de rendre les femmes enceintes. (Horreur du langage psychanalytique²⁰.) Cela finit entre nous - Et d'une assez mauvaise manière. La prochaine fois je romps et je lui dis tout. Je me sens très mal. Je bois du Pernod.

Ma carrière à la radio semble la seule chose à suivre. M'y tenir. M'imposer et me faire payer²¹.

23 novembre

A dire vrai je broie du noir. Et puis j'ai eu tort de boire hier soir. La première chose à faire c'est de ne pas boire. Partir le plus vite possible et faire l'amour. En tout cas rompre avec F. Toute tentative pour raccrocher les choses ne fera que rendre la situation plus pénible. Demain je lui téléphone pour lui dire que je ne dînerai pas avec elle. Ne la voir que pour la correction, tâcher de lui rendre service et c'est tout.

J'ai la tête absolument vide. Incapacité de commencer un travail littéraire.

Développer ma situation à la radio est une des choses qui s'impose. C'est curieux que ce soit là où j'ai de l'avenir. Donc si je me débrouille du côté radio je ne pars pas, autrement je file.

Dès que j'aurai de l'argent les femmes m'aimeront et je dominerai la situation. Cela est clair. C'est ce que dit Borel²² - Revoir Borel la semaine prochaine.

Il me faut une femme petite de taille, assez fine, pas boulotte, peu sportive mais agile, raffinée, douce, sensuelle, ayant le sens de l'humour, un rien d'exotique dans le visage²³.

C'est curieux que la question cuisine ait joué un rôle avec F. Son peu de goût pour les plaisirs de la table. F. sera toujours malheureuse car elle se trompe elle-même. Elle est bourgeoise de la plus sotte manière²⁴, ses préjugés américains sur l'aristocratie. Elle confond tout. Elle a l'intuition de pas mal de chose de l'ordre intellectuel, elle a du coeur, mais elle est toujours arrêtée par un manque de liberté, un tas de petites mesquineries. J'aime quelque chose d'un peu plus frêle aussi. Ma timidité fait que je suis un poète mineur²⁵. Je dois exceller dans ce genre.

Tenir ce journal me donne confiance en moi.

Hier soir, la soirée avec les Leiris²⁶ et Queneau bien ennuyeuse. Il ne pouvait en être autrement avec mon état d'âme. Je dois pourtant me rapprocher d'eux²⁷.

J'ai du charme, je plais aux femmes et je ne sais pas bien en profiter. Moi aussi d'ailleurs j'ai mes mesquineries, un tas de choses moches. Ainsi je viens de boire un verre de vin blanc.

J'aimerais retrouver une certaine intimité avec Michel Leiris qui est un type sérieux, mais souvent il me glace.

Impossibilité de rien garder pour moi, grave erreur.

A 1 h 1/2 visite de F. J'en suis très touché et ébranlé dans ma résolution de rompre.

Samedi 27 novembre

Depuis 3 jours rien écrit ici. Beaucoup de courses me donnant l'illusion d'une grande activité. Résultat : un article à 200 f. pour "Visages du monde". C'est toujours ça. Difficulté de tirer quelque chose de Tériade²⁸, moi-même n'ayant rien de bien sensationnel à lui proposer. Ne pas s'énervier et tâcher de trouver une idée. Bill me commande un article pour le Digest²⁹. Très bien. C'est curieux que j'aie plus de chances aux Etats-Unis qu'en France. A Paris j'ai la sensation d'être bouclé, mis sous cloche. Refus de Thiébaud de publier mes poèmes³⁰.

J'aurais dû trouver un intercesseur³¹. Mais ma situation littéraire est bien compromise du fait de ma sotte attitude depuis 15 ans. Voilà d'où m'est venu l'idée de changer de nom et de me refaire une nouvelle personnalité : Jean Guénolé ou Saint Guénolé³². Si j'avais un véritable complexe d'infériorité je serais sûr que tout est foutu. Mais je me dis, il doit y avoir un moyen de sortir de là. Quel est le moyen ou qui me permettra de m'employer avec ma personnalité. Revoir des gens. Ne rien abandonner. Essayer de tout. Téléphoner lundi à Salacrou³³.

Il y a deux nuits, quelle nuit ! Angoisse épouvantable. Je n'ai jamais été si prêt d'ouvrir le robinet du gaz³⁴. Le lendemain matin j'étais en forme. Comment expliquer ça ?

Gentille soirée avec O.³⁵ C'est dommage qu'elle ne me plaise pas physiquement. Moralement c'est le genre de femme qu'il me faudrait. En réalité je ne peux pas penser aux femmes tant que je n'aurai pas vaincu le sort.

Si je me sentais une mission littéraire³⁶, je me ficherais de la pauvreté. Mais ce n'est pas le cas. Alors ?

Il faut être gai et ne jamais ennuyer les gens. Ne pas parler de soi. Vaincre la timidité.

Toujours F. Elle est profondément démoralisée par ce qui lui arrive. Je fais de mon mieux pour la distraire, mais ce n'est pas commode. En somme elle me donne une bonne leçon. Dominer les femmes : tout est là. C'est-à-dire, de ne pas s'occuper d'elles, mais les distraire. Ne penser qu'à sa réussite, personnelle. Tâchons de nous conduire simplement. Laissons les choses en suspens pour l'instant. Si je dois la retrouver, je la retrouverai. Etre simple.

Dimanche 28 novembre

Vu hier soir la senora Cristofanati³⁷. Quelle drôle de petite grenouille noire. Elle est syrienne. Elle m'a dit des choses très justes sur mon caractère. Je suis un hésitant et je fais beaucoup de mal autour de moi à cause de cela. Je m'en doutais déjà. Elle a vu parfaitement le mécanisme de mes rapports avec F. La question argent était la principale chose, le principal obstacle à une bonne entente. Elle me prédit un long voyage et un retournement total de ma situation. J'aurais une situation stable, ce que je n'ai jamais eu. Décidément tout le monde me donne des conseils. C'est un peu vexant mais c'est utile. Je serais bien sot de ne pas en profiter.

Chose curieuse la senora Marc-de-café m'a dit beaucoup plus de chose sur F. que sur moi, qu'elle a deux enfants, qu'elle est veuve, que son frère s'occupe de ses affaires³⁸, qu'il lui en a déjà fait faire de mauvaises et qu'elle devrait se méfier, qu'elle ne spéculer pas, qu'elle attend une somme d'argent et qu'elle en aura moins qu'elle ne le pense, qu'elle a un caractère malheureux, qu'elle est brune, ce qui est faux.

Nous verrons bien.

Si je pouvais écrire un article, j'écirais un long machin sur la querelle des générations³⁹. Nous sommes une sale génération mais nous avons le privilège d'être entre deux, celle du passé et celle de l'avenir. Génération de transition, non pas à sauver mais qui devrait marquer son temps,

transmettre le flambeau. Comparaison entre la vie de Lamartine et celle de Baudelaire. Rupture avec toute religion (y compris le marxisme) mais esprit religieux.

Vendredi 3 décembre

Décidément j'abandonne un peu mes résolutions. Cet article pour Bill fini, voici 2 jours que je n'ai rien fait. Dîner hier soir avec O. plus nerveuse que jamais. Je n'ai pas voulu dire cela à F. et j'ai menti de telle manière qu'elle s'est bien doutée de quelque chose. Idiot, F. est à la clinique, ravie. Elle est d'une bonne humeur charmante. Quand elle est comme cela je me rends compte que nous n'avons pas grand-chose de commun. Son comportement bourgeois est parfaitement évident. Elle a une si gentille petite physionomie. Et l'on peut en faire ce qu'on veut à condition d'être aussi calme que possible. J'ai tort de tout lui dire.

Conversation avec Drieu⁴⁰. C'est un garçon élégant en tout⁴¹. Je serais comme lui si je n'avais pas ma famille⁴². Les hommes de la guerre ont la sûreté d'avoir vu la mort en face. Cela leur a donné une base solide pour l'avenir. Il me faudrait une aventure physique moi aussi, un long voyage. Ne pas chercher à plaire, c'est la seule manière d'être sûr de soi.

Ecrire un livre qui bouclera ce cycle, mais comment ?

Etat moyen, sans élan comme sans amertume. De mieux en mieux tout de même.

Dimanche 5 décembre

Bien content de retrouver Nicole Vedrès hier soir. C'est une bonne fille qui a de la tendresse pour moi. Ça console de bien des choses. Je crois que son mari aimerait lui savoir un amant. On n'imagine pas une grande intimité sexuelle entre eux. A vrai dire elle ne m'excite pas vraiment. Elle est trop grande pour moi. Est-ce dans son intention de me marier avec F. ? Je crois qu'elle en est jalouse. Comment sortirai-je de ma timidité vis-à-vis des femmes ?

J'ai dépensé trop d'argent hier soir. C'est toujours la même chose, chaque fois que j'ai 3 sous j'ai la frénésie de les dépenser. C'est une jouissance extrême pour moi.

L'argent représente tout pour moi⁴³.

Mon idée de roman. Découpé en petits tableaux. Reprendre l'idée de cette pièce de l'aviateur⁴⁴. Me fixer là-dessus. Je n'ose relire ce que j'ai écrit précédemment de peur d'être effrayé de tous mes manquements.

F. est charmante depuis son opération. Je l'excite.

Incertitudes O mes délices.

Bonne humeur.

Mardi 7 décembre

Je me sens très dégagé de tout sentiment d'infériorité vis-à-vis F. Elle ne m'a pas dit où elle allait déjeuner. Je ne lui ai pas posé de questions et j'en suis bien content. Je lui laisserai de la

corde et si possible la reprendrai physiquement. Comme je l'écris à Florence⁴⁵, je ne pense qu'à moi, je ne travaille que pour moi. L'amour viendra après. Téléphoné à Salacrou. Espoir du côté travail. Difficulté pour faire ces notes pour Diane. Avoir des idées : tout est là, évidemment. Mais pour avoir des idées il faut d'abord en avoir une qui réussisse, après on en a des tas. Malgré tout, la vie est plus facile maintenant que dans le temps. Je suis sûr qu'il y a moyen de se débrouiller. Je commence à voir ce qu'il faut faire. Ça marche au Poste P. Y creuser mon trou.

Je me sens très seul, mais ce n'est pas vraiment un mal. Je ne tiens pas à revoir des gens dans ma situation présente. J'aime mieux attendre qu'ils viennent à moi et ils viendront si je réussis. J'ai l'impression optimiste que le monde rentre dans mes vues. C'est un peu la fin de tous les bluffs dont je me suis cru victime. Fin du bluff communiste⁴⁶, l'alliance franco-russe semblant devoir se dissoudre progressivement, fin de cet esprit politique qui nous a abrutis depuis une dizaine d'années. Je ne sais pas encore ce qui remplacera cela mais si je me débrouille un peu, cela doit être bon pour moi. Qui est ce Berval, rencontré dimanche chez Thérèse Aubray ?⁴⁷ Il veut faire une revue. Relation à suivre. Téléphoner. Surtout ne rien négliger de cet ordre.

Mercredi 8 décembre

Vu hier soir ce film italien L'escadron blanc qui donne un aperçu de la morale fasciste, morale de propagande qui pose la nécessité du chef. Rien de neuf là-dedans, sinon le besoin de justifier cette morale, ce qui n'aurait pas été nécessaire au temps de Napoléon. Rien de plus facile à faire admettre aux foules et aux femmes. D'où le succès du fascisme auprès des femmes. Combien cette émotivité qui traverse tout le film et ne se cache pas doit paraître ridicule aux anglo-saxons. Leur éducation sportive est vraiment le système parfait pour faire des hommes⁴⁸. Merveilleuse hypocrisie !

Aujourd'hui l'étude du fascisme doit passer au premier plan. Le fascisme s'oppose-t-il au marxisme ou n'en est-il qu'un aspect limité ? Est-ce la droite du socialisme dont le communisme serait la gauche ? J'entrevois là ma vieille idée du néant de la métaphysique allemande qui permet de tout justifier. La droite et la gauche hégélienne.

Vendredi 10 décembre

Peu de choses ces jours-ci. Temps maussade. Même incertitude de ma situation. Moralement, meilleur équilibre. Nombreuses réflexions sur l'art littéraire, la technique du roman et du théâtre. Situation avec F. inchangée. Elle est vraiment charmante. Ce n'est pas un sphinx. C'est une femme douce⁴⁹ qui peut vous être d'un certain appui dans la vie à condition de lui passer ses petites manies.

Mardi 14 décembre

La visite d'hier à Borel m'a fait beaucoup de bien. Cette analyse sans analyse, c'était ce qu'il me fallait. En somme théoriquement, j'ai la conscience très nette de ce qu'il faut faire et intellectuellement toute la lucidité requise. Il ne me reste plus que de passer de la théorie à la pratique. Me créer un emploi du temps pour la radio et tout ce que j'aurais à faire. Réserver une part à la littérature. Travailler très régulièrement en tout. Ne plus remettre au lendemain... etc.

Avec F. être le plus calme possible. Lui faire sentir une certaine fermeté avec beaucoup de gentillesse. Supprimer tout sujet de conversation susceptible de heurt. Dans mes rapports avec les gens en général, très libre et très personnel⁵⁰.

Je note ma discussion sur le ballet avec cette américaine Nathalie. Elle prétendait que l'on avait tort de traduire en ballet la musique de Bach ou de n'importe qui. J'aurais dû mieux soutenir mon point de vue qui est que la musique est susceptible de toutes les interprétations à côté. Je pouvais justement mieux développer cette idée que Diaghilev avait résolu le problème au mieux en réalisant la collaboration de tous les arts⁵¹. Je me suis mal exprimé et m'en veux pour cela. C'est d'ailleurs une idée très intéressante à creuser et à développer.

Cet après-midi je poursuis mon roman.

Jeudi 16 décembre

Rêve d'hier soir⁵² :

Les Vails⁵³ ont une nouvelle maison. Elle est enfouie dans la montagne. Une forêt très sombre. Paysage vert très foncé et marron couleur d'arbre. Ils viennent de s'installer. Tout est sens dessus dessous. Autant que je m'en souviens il y fait très froid. La cuisine est particulièrement en désordre. On cuit le dîner sur une de ces sortes de fourneaux au gaz d'essence particulièrement désagréables⁵⁴, qu'il est très compliqué de mettre en train. Tout le monde semble de très mauvaise humeur. Atmosphère romantique des films d'épouvante⁵⁵ qui se passent dans une propriété perdue. Toiles d'araignées, boiseries gothiques⁵⁶, tapisseries sombres avec motifs de chasse à courre (me semble-t-il).

Autre rêve sans liaison avec le précédent autant que j'en puisse juger.

Je suis quelque chose comme lieutenant dans un escadron de spahis - Il me paraît que cette situation n'est pas sans rapport avec le film L'escadron blanc. - J'ai une ordonnance arabe très jeune, bien que portant une longue barbe grise, qui m'excite beaucoup sexuellement. Il m'est très compliqué de coucher avec ce type bien que je fasse tout pour ça⁵⁷. Nous couchons pourtant ensemble, je suis très excité, mais il ne me semble pas que nous arrivons à un résultat très réel. Le lieutenant qui m'avait précédé dans ce poste et qui doit être mort (comme dans L'escadron blanc) couchait avec ce type et c'est le récit de cette histoire qui semble m'avoir beaucoup excité.

Je ne sais quel rêve a précédé l'autre. Bien que tous deux dégagent une impression d'angoisse (légère). Je ne me sens pas très mal aujourd'hui. Déjeuner avec les Lafitte⁵⁸, dont j'avais un peu peur, pensant m'ennuyer beaucoup et ne pas savoir trouver un sujet de conversation. Cela s'est passé assez bien. Conversation décousue et absurde mais sans qu'à une seule minute je ne me sente pas à la hauteur comme cela m'est arrivé bien souvent avec des gens qui n'ont aucun intérêt intellectuel et que je trouve stupides. J'ai même l'impression de m'être trouvé brillant si tant est que cela ait quelque importance, enfin, de bonne humeur et plaisanterie.

Relisant ce que j'ai écrit le 14, je note que ce soir-là, j'étais très à mon aise avec Nathalie. J'ai nettement flirté mondainement avec elle et ai la satisfaction de penser présentement que je lui ai beaucoup plu.

Lundi 20 décembre

2 h. 1. Je sors de chez Salacrou. Je pense avoir suffisamment fait comprendre ma situation et l'imminence de mon besoin d'argent. Il est certainement très clairvoyant et j'ai la sensation très nette qu'il fera ce qu'il m'a promis. C'est tout à fait le genre d'homme qui aide. Je ne puis manquer d'admirer son appartement avenue du Bois, d'admirer sa volonté de réussite. Il faut choisir entre une mission à remplir, et la réussite. Je ne me sens pas de mission à remplir, j'ai besoin de biens matériels, de bonnes choses dont je peux jouir tout de suite. J'aime les idées presque uniquement quand elles revêtent une forme élégante. J'aime le mécanisme de l'histoire et avoir une parfaite lucidité des transitions, du fluide. J'aime la mer et ses possibilités de rêveries paresseuses⁵⁹. J'aime peut-être mieux faire l'amour que de posséder une femme, mais je crois que c'est un reste d'infantilisme qui tend à se résorber. J'ai un sens schématique des choses et suis très mal à l'aise dans l'abstraction. J'aime le parisianisme, l'élégance d'esprit mais je m'en méfie et garde une âme profondément provinciale⁶⁰. J'aime les gens par moments. J'ai presque autant besoin de compagnons que d'amis. Parmi les hommes que je connais je me sens le plus d'affinités avec Drieu, mais je l'admire aussi trop d'une manière infantile⁶¹. J'aime la compagnie de Vitrac et me sens beaucoup de goûts semblables au siens : Les femmes, la table, l'intelligence, mais je lui en veux de représenter la veulerie, le manque de caractère, ce que j'ai toujours détesté en moi⁶². J'ai un grand besoin de m'épancher. Je dis trop de choses et le regrette ensuite.

Bonne journée samedi avec F. Tout semble rentrer peu à peu dans l'ordre. Très sûr de moi.

Visite d'A. venue me rapporter des livres. Une légère pointe d'émotion sensuelle que j'ai dissimulée de mon mieux.

Il est faux que j'aime mieux faire l'amour que de posséder une femme. Mais une femme que je posséderais vraiment cesserait bien vite de me plaire. Pourtant je suis terriblement sentimental et n'ai rien d'un Don Juan. Je n'ai vraiment possédé que Florence pour qui j'ai...

Vendredi 7 janvier 1938

Je rouvre ce cahier aujourd'hui. Une année de changée, c'est tout de même cette agréable sensation d'avoir un complet neuf. L'époque des fêtes s'est passée d'une manière classique. Un petit peu d'alcool, des images. Charmants rapports avec F. Au fond je ne pense qu'à elle. Ce soir je pense à ses enfants. Jacqueline devrait être une femme charmante⁶³. Giles est un garçon très sensible. J'ai peur qu'il me ressemble enfant. Il aura les mêmes difficultés que moi dans ses rapports avec d'autres enfants. Si je me marie avec F., je consacrerai une grande partie de mon existence, de mon temps, à ces deux enfants. Sentimentalement je me sens très près d'eux. Est-ce parce que j'aime F. ? Dois-je me donner à ce sentiment si agréable pour l'instant ? Je n'ai jusqu'à présent rien pu envisager pour toute la vie⁶⁴. Dans ce cas je dois bien voir, être lucide. Puis-je rendre heureux cette famille ? Au même instant je pense à mes remords de n'avoir pas dîner avec Mme Fourn. Je sais qu'il n'y a là rien de précis, mais je ne peux, pensant à F., m'occuper d'une autre. Est-ce vraiment à cause de F. ? Je crois que oui. Je voudrais qu'elle me fasse une surprise, qu'elle surgisse maintenant.

Je ne me pose pas de problèmes complexes. Une femme, une veuve. Je ne vise pas à dominer, je veux rire avec mes pairs. Si F. est avec moi, tout est pour le mieux. Il faut que je finisse ce roman. Deviendrais-je amoureux de J. ? C'est possible.

18 janvier

Je reviens à ce journal auquel je fais depuis quelque temps bien des infidélités. Quand je suis heureux je me laisse bercer dans une sorte d'euphorie paresseuse qui fait que je deviens bien vite inquiet et tourmenté. Je tournoie ainsi du désespoir à la béatitude et inversement. C'est la plus mauvaise chose du monde. Dès que l'argent vient à me manquer le cafard me prend. Au contraire, la moindre promesse me remplit de joie. Au fond je suis incapable de me satisfaire tout seul. C'est là ce qui me rend la vie si difficile.

Décidément j'ai un grand goût pour F. Je vois tout beaucoup mieux de ce côté-là et malgré mes dernières incartades, je dois tout faire pour la garder. Surtout, ne pas se montrer inquiet. Le seul remède à tout : le travail, le travail et encore le travail...

20 janvier

Très déprimé par exposition surréaliste⁶⁵. Je me rappelle toutes les fâcheries puériles d'antan. Rien à opposer à cela qui est bien réalisé.

Rêve de cette nuit : Je vais chez le général Goering avec quelqu'un qui m'introduit là et dont je ne me souviens plus. Affabilité de Goering en uniforme d'aviateur allemand. Il part pour la chasse. Nous sommes dans une longue galerie vitrée meubles anciens, panoplie de chasse, têtes de cerfs, etc... Goering met à ma disposition une salle assez sombre et un seau (d'enfant ?) au fond duquel est une eau très pure qui sert à une cérémonie d'initiation d'un culte hindou, je crois. Je dois faire avec cette eau les exercices préliminaires à cette initiation. Je mets les doigts dans l'eau et j'ai un voile sombre sur la tête. Il faut ne laisser tomber

aucune saleté dans l'eau et c'est la grande difficulté. Je reste là un bon moment très inquiet d'éviter tout ce qui pourrait salir l'eau. Goering revient de la chasse, semble assez content de ce que j'ai fait mais me montre la manière de réussir à coup sûr.

21 janvier

Je me suis trouvé une excellente attitude hier vis-à-vis de F. Je me suis donc endormi content de moi, décidé à travailler. Cette soirée chez Lolotte⁶⁶ peu amusante. Toujours ennuyeux de se trouver chez des gens qui parlent des autres qu'on ne connaît pas. Ce sont des gens que leur situation de fortune très réduite tient en dehors du grand monde. Cyniquement je me demande ce que je puis en tirer: En fin de compte on ne peut satisfaire son arrivisme que par un travail personnel acharné et beaucoup de souplesse. Etre toujours le plus possible soi-même. J'ai un long chemin à parcourir et de l'angoisse. Les deux derniers jours très pénibles. Faire cet article sur le surréalisme.

Mardi 25 janvier

Quelle difficulté d'accomplir ! L'article sur le surréalisme n'avance pas. Je tiens bien la question en main, la question de l'image mais qu'y a-t-il à opposer à cela ? Ma conclusion ne peut être que de donner raison aux surréalistes⁶⁷. Alors... je tourne évidemment en rond. Ma pensée est claire mais je ne trouve pas le point autour duquel je dois la centrer. Il me faut m'appliquer de plus en plus au maniement des phrases, qu'écrire me devienne une fonction toute naturelle. C'est long, bien long.

Il faut que je reclasse toutes mes idées de manière à ne pouvoir échapper à mon destin une fois la décision prise. Ah si j'étais délivré de la question argent ! Je suis obligé de me surveiller si continuellement que je n'ai plus le temps de faire autre chose.

Jeudi 3 février

Terminé l'article sur le surréalisme dont je suis assez content. Rencontre Masson⁶⁸ l'autre jour. Longue conversation. Nous sommes au même point⁶⁹. Fait la connaissance de Klossowski⁷⁰. J'aimerais me retrouver dans un milieu intellectuel dont j'ai besoin pour m'assurer dans mes idées. Retour à la nature, cela veut dire que seule la nature me donne le sentiment de l'infini tandis que l'inconscient est fini⁷¹. Tout cela s'éclaircit peu à peu, mais combien je suis paresseux, angoissé et comme je me débrouille mal au point de vue argent !

Rêve : Je suis à New York⁷² dans un hôtel situé sur la "Place des Enfants". C'est un endroit bizarre, à la fois jardin et Magic City. Je me sens assez mal à l'aise, me demande ce que je suis venu faire là avec très peu d'argent. Je sors rendre visite à Paul Eluard. Il vit très bourgeoisement entouré de sa femme et de ses enfants. Nous allons nous promener au bord de la mer sur des rochers qu'il escalade très facilement et moi très difficilement. Angoisse. Vertige. Je rencontre

ensuite une femme d'âge mûr⁷³, pas très jolie, en deuil autant que je m'en souviens, comme je suis très seul je lui cause et m'attendris. Je lui propose de passer la soirée avec moi. Elle me dit qu'elle est venue consulter un médecin. Je la soupçonne d'être tuberculeuse et je la quitte. Je rentre mélancoliquement à mon hôtel. Il me faut passer par une maison en démolition et glisser dans une sorte de toboggan. Une fois dans ma chambre je me souviens soudain de Florence. Je suis tout d'un coup soulagé et je me fais une très grande joie de penser que je vais la revoir. Réveil...

Je suppose que le fait d'avoir mangé et mal digéré du Petit Salé (très bon) hier soir a donné à ce rêve ce sentiment angoissé. Je voudrais m'en rappeler mieux. Je n'y attache pas une importance considérable.

J'aime beaucoup F. Je me sens très près d'elle tout en étant furieux et honteux qu'elle soit plus forte que moi en sports.

Je dois tenir ce journal plus régulièrement car cela m'est très bon moralement.

Dîner chez F. Avec Borel. Sentiment de gêne.

Mardi 8 février

Décidément, je ne suis pas longtemps là même idée. Impossible de tenir régulièrement ce journal. Je ne sais si c'est mon foie, mon estomac qui agissent sur mes nerfs ou mes nerfs qui agissent sur les viscères sus dits, mais je me sens bien mal à l'aise, angoissé, mélancolique, un parfait Hamlet⁷⁴. Rêve de campagnes irréalisables. Ah l'argent, l'argent !

Accomplir, tout est là. C'est jusqu'à présent ce qui m'a manqué. Il me faudrait d'abord un point de départ que j'attends trop de l'extérieur, mais comment en serait-il autrement avec cette perpétuelle inquiétude d'argent.

Grande vacuité intellectuelle. Incapacité de lire et d'écrire. Dépression nerveuse.

Mercredi 9 février

Aujourd'hui je n'ai rencontré personne, mais par contre je me suis confronté longuement avec moi-même.

Nombreuses pensées de l'ordre :

L'avarice qui a fait la richesse de la France fait aujourd'hui son malheur - (le bas de laine).

La famille française dont on m'a rebattu les oreilles dans mon enfance est l'organisation la plus vieillotte du monde, la plus stupide, la plus honteuse. Les parents agissant directement sur les enfants, il faut avoir de bons parents sans quoi les enfants sont foutus. C'est la panique. Je voue une haine mortelle à mes parents, à ma mère orgueilleuse et égoïste, à mon père, la faiblesse⁷⁵. Dénouer ce noeud qui me tient à la gorge. Impossibilité de crier ma haine. Comment puis-je arriver à être bon, c'est-à-dire sûr de moi ? Horreur des ratés. Vision de Delaunay⁷⁶.

En relisant ce journal je m'aperçois combien j'ai de difficulté à m'exprimer même vis-à-vis de moi.

27 février

Le 21, j'avais 33 ans. Cela me plaît de penser que c'est l'âge où le Christ est mort. Symbolisme dont le sens m'échappe, mais ça fait sérieux. Humour. Cela peut signifier qu'à cet âge on renaît. Je retrouve dans le catholicisme une méthode de pensée et d'action qui me paraît la seule convenable à nous, chrétiens qu'on le veuille ou non⁷⁷. Dans l'esprit religieux du catholicisme, le rêve et l'action se rencontrent⁷⁸. Confrontation perpétuelle des deux puissances - principes Dionysos et Apollon⁷⁹. L'unité du catholicisme se trouve dans l'acceptation de cet antagonisme. Si je comprends bien, par ailleurs, les catholiques affirment la vérité et là encore ils ont raison. La vérité n'est pas autre chose qu'une affirmation. J'accepte tout cela mais pour l'instant je peux encore rester seul et je n'ai pas besoin du catholicisme. Je suis catholisant si l'on veut. Si j'en arrive à penser cela c'est sans doute que je suis désillusionné du communisme⁸⁰. Plus que jamais je pense que communisme ou fascisme, la question n'est pas là. En vaste, nous vivons la fin de l'ère chrétienne⁸¹. Sans doute ces changements de civilisation ne sont pas autre chose qu'un changement de hiérarchie⁸². La hiérarchie chrétienne est basée sur la liberté individuelle. Cette liberté individuelle se heurte aujourd'hui à la notion d'état en pays fasciste ou communiste. L'avenir apportera-t-il la réconciliation de l'homme avec la société ? Tout ceci n'est pas encore très clair. Dans une certaine mesure les hommes ne sont plus maîtres de leur destinée. Il doit en être toujours ainsi aux périodes de troubles. C'est pourquoi l'inquiétude religieuse s'empare des hommes - ou l'inquiétude anti-religieuse.

Lire... Avoir cette base de connaissance indispensable au mécanisme de l'esprit pour atteindre la lucidité. Etre de parti-pris plutôt qu'hésitant ou bien ériger l'hésitation en dogme. La richesse de l'esprit doit aller de pair avec les belles et bonnes choses de la vie. L'amour, la bonté c'est la lucidité. La sentimentalité c'est l'inquiétude, le manque de confiance en soi.

28 février

Dîner avec Moré⁸³ hier soir. Conversation hâchée. Ces discussions ne mènent à rien et l'idée de se réunir pour discuter ne me tente pas. Seule compte l'oeuvre individuelle⁸⁴.

3 mars

Le beau temps me remplit d'aise. Ma pensée est légère et sûre d'elle-même. Je me vois vivre avec aisance. Inutile de chercher à imiter ou à vouloir être autre chose que ce qu'on peut être. Tout ce que j'ai manqué, inutile de chercher à le rattraper. Perfectionner les quelques qualités qui me restent. J'aimerais sinon être un sportif, du moins avoir l'élégance sportive.

La mort de d'Annunzio me frappe. L'homme qui vit sa légende. Cela prouve bien qu'il y a un génie latin. Le faste, la force, la volonté. Je pense à un personnage que je veux créer. Cet homme serait d'abord femme puis deviendrait homme⁸⁵. Une sorte d'Hamlet moderne. La logique m'entre

peu à peu dans la tête. D'abord mon travail courant et ce sacré Chopin⁸⁶, ensuite réaliser cette année une oeuvre littéraire. F. est charmante:

5 mars

On ne peut pas se contenter d'être intelligent dans la vie. Il faut la sauce qui fait passer le poisson : charme, caractère et même du cynisme. Il fait beau temps mais l'angoisse me reprend. La moindre petite contrariété comme ce retard apporté à la parution de cet article sur le sur-réalisme me met dans des états de nerfs atroces. Je me rends compte combien tout cela est idiot mais je ne puis réagir. Merde. Le monde extérieur tarde à se manifester ou en tout cas à se laisser séduire par mes dons poétiques. D'ailleurs, je fais trop de choses, je désire trop de choses et je pense à trop de choses.

6 mars

Je voudrais tant qu'on dise de moi : quel brave garçon, toujours d'humeur égale. Voilà ce qu'on ne dit sûrement pas. Tout ce que j'ai de bien échoue devant ce manque de confiance en moi qui me fait une barre sur l'estomac. Chaque fois que j'ai une de mes crises je me sens dans un état épouvantable. Et chaque crise me semble plus grave que la précédente. J'embête bien inutilement cette chère F. qui ne demande qu'à être aimée et qu'à m'aimer. Et ce qui me ronge c'est de sentir la bêtise de mon attitude. Elle dit que j'ai le goût du malheur. C'est bien possible bien que je m'en défende. C'est bien grotesque. Mon esprit est vide. Je sens mon corps. Plutôt je traîne mon corps comme un boulet. Je n'ose plus profiter de rien. Je suis comme châtré. Si vraiment je dois cela à la sotte éducation que m'a donnée ma famille, il n'y aura pas d'enfer assez tourmenté pour les rôties. "Ils ont mangé des raisins verts..." C'est peut-être tout cela qui me fait poète. Alors, merde pour la poésie⁸⁷.

J'ai toujours été comme cela. Mes plus belles promesses sont comme des fruits rongés par un ver intérieur.

Pourtant je suis lucide, mais la lucidité ne m'aide pas à en sortir. C'est plutôt le contraire. Ah, si Borel pouvait m'aider ! Il a déjà fait beaucoup mais il reste l'essentiel, ce noeud à dénouer.

Donc je me sens bien, je le dis, aussitôt catastrophe. L'autre jour en jouant, je laisse tomber Giles. Cela me bouleverse et détermine l'état dans lequel je suis présentement. Et c'est tout le temps comme ça... Merde et remerde...

15 mai

Le temps passé. Qu'ai-je fait de tout ce temps ? Agréable séjour à Belle-Ile, en compagnie de F. Retour à Paris où je retrouve ces multiples soucis d'argent et de "tenue" qui m'accablent. Le monde et moi... Moi et le monde⁸⁸... Au fond il ne s'agit jamais que de jouer un rôle, ne pas se mettre nu devant les gens, surtout pas devant les femmes. Ne jamais s'avouer vaincu. Chaque jour faire un effort de volonté. Calme. Ne compter sur personne que sur soi. Comme toutes ces bonnes résolutions

seraient agréables à tenir si je voyais une ligne se dessiner nettement. Mais je suis toujours pris entre deux ou trois choses, le besoin d'argent, l'idée d'une réussite littéraire, les satisfactions de l'amour. Tout cela tient ensemble, tantôt l'un s'éclaire plus que l'autre, sans doute. De toute manière ne pas apparaître faible et faire toujours comme si on avait choisi son destin.

Qu'y a-t-il à exprimer dans ce monde ?

Si l'on vise trop haut il y a bien des chances pour qu'on se ridiculise. Etre le témoin de son temps⁸⁹. Les choses vont si vite... Voir les choses d'un petit côté, du côté de l'âme.

En attendant, le discours de Mussolini, hier, est clair. Sur le plan où la France agit : pas moyen de penser à un équilibre pacifique. Injustice des choses qui fait que les hommes doivent supporter en eux-mêmes le poids de la décadence de leur patrie. Faiblesse de l'intelligence devant la force des faits brutaux. Si la justice est une construction de l'intelligence, elle ne peut donc jamais triompher. Pauvre chose.

Comme les guerres et les révolutions seraient des choses simples s'il n'y avait pas l'idéologie. On les admettrait comme une forme inévitable de la vie comme on admet les maladies.

D'une manière ou d'une autre ce qu'on exprime c'est de l'énergie, à moins d'être symboliste⁹⁰.

Avoir une obsession neurotique : la ville de Chirico⁹¹.

En art, trouver l'exemplaire qui est ce qu'il y a de plus spontané dans la nature par les voies de l'intelligence.

1er juin

Relisant le Tome 9 des cahiers de Barrès, je m'étonne d'y trouver tant de choses qui m'avaient semblé si vaines au 1er abord. Goût de l'énergie chez un homme frêle - v. p. 356, la timidité. Vaincre la timidité c'est vaincre le sort. S'oublier dans la discipline et le travail. Stupidité du monologue intérieur⁹².

J'entends des gens opposer l'action à la rêverie mais ne prennent-ils pas pour de l'action la soumission à une idéologie. Ainsi ceux (comme je l'ai fait) qui passent de la littérature au communisme ou au fascisme. L'angoisse est partout⁹³.

Dans les "Nouveaux Cahiers"⁹⁴, rapports entre les patrons et les ouvriers, les "chefs" et les ouvriers. Les écrivains ne sont pas des chefs, mais des intermédiaires entre les faibles et les forts. Aujourd'hui le rôle de l'écrivain pourrait sans doute être religieux⁹⁵, créer le "liant" en permettant à chacun, aux faibles surtout, aux opprimés de prendre conscience de la dignité humaine⁹⁶ et aux forts de prendre conscience de la personnalité de chacun. Et puis il y aurait sur un autre plan, le sport. Mais cela est une création de l'esprit. Je crois qu'aujourd'hui l'écrivain est discrédité moralement et battu en brèche par les savants. A tort ou à raison. Tout cela serait possible si l'on retrouvait un nouveau sens universel. Tout cela ne sera vraisemblablement possible qu'après une guerre.

Avouer à une femme qu'on est pauvre, c'est je crois le pire des tourments - au moins pour moi.

2 juin

L'amour physique est condition de la volonté d'amour spirituelle⁹⁷.

16 juin

Les quartiers où les femmes de chambre sont aussi belles que leurs patronnes...

Les gens qui racontent leur vie dans l'autobus⁹⁸.

20 juin

Peut-on dire qu'on aurait voulu vivre à une autre époque sans qu'immédiatement l'on s'aperçoive que les mêmes problèmes se poseraient avec quelques différences sans doute, mais moins encore qu'on peut le supposer. Le seul problème c'est celui de l'énergie. Soit et la société. La comprendre, la dominer c'est-à-dire y trouver sa place et jouer son rôle. En fait la vie est sans doute plus facile maintenant. Le nombre de chances est plus grand. Les hommes sont moins rigoureux. On ne vous demande pour ainsi dire aucune garantie morale et au fond seulement la volonté de réussir. Le monde est plus facile à vivre, mais il est de ce fait même moins exaltant.

Penser au roman de la femme qui devient homme.

2 juillet

Il n'y a pas un instant tranquille dans la vie. La tranquillité n'est créée que par soi-même - L'Homme Libre de Barrès⁹⁹.

La tranquillité, c'est-à-dire la lucidité¹⁰⁰, c'est l'heureuse conjonction de l'intelligence et du caractère. Sans caractère pas d'intelligence, du moins pas d'intelligence créatrice, la seule essentielle. Tout le reste est littérature¹⁰¹.

Mais qui est intelligent ? Je vois des gens cultivés comme Battaille¹⁰², mais tellement arrêtés dans leur développement par leurs infériorités intérieures que je ne puis les trouver comme intelligents. Un garçon comme Oberlé¹⁰³, qui est "dans la vie" plus qu'aucune des personnes que je connaisse, manque de sensibilité artistique et c'est là son drame. Il n'arrive à rien créer. Derain¹⁰⁴ arrive à une certaine sérénité, mais ne voudrait-il plaire comme un jeune homme ! Vitrac croit que l'intelligence est tout. Il arrive à une situation modeste. Il se recrée une bourgeoisie¹⁰⁵. Mais où est celui qui fait ce qu'il veut. Achard ? Il a eu l'intelligence de se trouver des intercesseurs... Sa femme. En somme il y a de multiples formes de se réaliser. Le caractère n'est sans doute que de se comprendre soi-même. En tout cas la vie moderne ne laisse aucune place à la rêverie vague¹⁰⁶. Saisir vite et s'exprimer dans les meilleures conditions, même à longue échéance si l'on est sûr de soi.

30 juillet

Je suis étonné en rouvrant ce cahier de relire les phrases précédentes. Qu'est-ce que cela veut dire ? Sans doute pas grand'chose.

Ce sont des idées qui roulent dans mon cerveau toujours tellement inquiet de lui-même. Quand trouverais-je la quiétude, ce qu'on appelle le bonheur, la bonne conscience ? Me voici à Ecos (Eure) voulant travailler et au bout de quelques jours arrêté par une angoisse épouvantable. Dès que j'écris une ligne, je sens un noeud se former au creux de mon estomac. Plus je me force, plus l'angoisse grandit. Il n'y a qu'à de rares instants où l'image poétique jaillit toute nue que je me sens vraiment bien, à la fois confortable et exalté. Il me faut une discipline de fer. Bien qu'ayant fait des progrès dans ce sens, il m'arrive de tomber dans d'atroces débauches d'inquiétude. Je ne m'en sors que lorsque j'ai rencontré quelqu'un avec qui j'ai pu échanger des idées.

Visite à Masson, avant-hier. Il est malade et je n'ai pu avoir avec lui une de ces conversations que j'aime tant. Sa peinture surréaliste ne me plaît qu'à moitié mais ses dessins m'enchantent¹⁰⁷, il en possède plusieurs, un fort beau. Il y a une pensée là. Je n'aime pas sa couleur. Je lui parle de la méfiance que j'ai pour la complaisance à l'incons-cient¹⁰⁸. Il me répond qu'en Espagne, dans un pays où le monde extérieur lui plaît (paysage et gens) il peint des tableaux presque réalistes. A Lyons-la-Forêt, il n'est en contact avec personne, où il n'aime pas la vie telle qu'elle est faite au monde, il se replie sur soi-même : d'où sa peinture¹⁰⁹. Moi je crois bien que c'est aussi son amitié pour Breton qui le conduit à ça. Lui aussi est un grand enfant. Il a soif d'affec-tion¹¹⁰. Destin du poète d'aujourd'hui replié sur lui-même. J'ai bien peur que nous soyions des gens du passé, que nous n'ayions rien à voir pour le proche avenir. C'est bien tragique. Quand on a soif d'amour dans le monde moderne on n'est pas bien fort. C'est le monde de l'action mais d'une action sans amour.

Je suis dans de bien mauvaises dispositions d'esprit pour attendre F. qui elle-même, d'après ses lettres, ne doit pas être bien forte.

CHAPITRE II

15 septembre 1939

Montargis. Trois des sous-lieutenants ont l'autorité sur les hommes de mon âge (entre 35 et 40 ans). Je pense aux hommes de l'après-guerre, 1920, qui se réunissaient au Boeuf-sur-le-toit¹.

16 septembre

Malgré la crasse et la solitude sentiment de bien-être - lucide -
Lu la N.R.F. Impossibilité de m'intéresser à l'esprit de la maison :
Claudel, Alain.

Rhume.

Les Russes entrent en guerre, dit-on. Comme je suis loin des nouvelles.

Ne songe pas une seconde à l'amour.

Désire partir le plus vite possible volontaire pour le front.

Evidemment préférerais confort.

Espère arriver à l'intelligence par cette expérience.

17 septembre Dimanche

Près du canal. Solitude. J'ai l'impression de faire une retraite - Ennui. Temps gris. Gros rhume. Absence de nouvelles - Grand désir de partir. Savoir si j'aurais peur. Pas le moindre héroïsme. Même ce sentiment de solidarité humaine est bien vague. Pense beaucoup aux amis. Leiris, François, Devaux² - Qui de nous gagnera la guerre ? Ceux qui s'embusquent ou ceux qui vont au front ? Cette guerre est tellement peu comme les autres. Manque total d'idéologie.

Déjeuner Hôtel de la Poste. Les 2 anglais R.A.F. Vide au coeur, hélas ! Pourtant désir d'amour - Mais avant tout action. Lu Maurois. Art de vivre. Tout le charme de la vulgarisation élégante³. Quelle vie doit être celle d'un allemand comme moi en ce moment ?

Je vais prendre un grog et écrire.

Je m'aperçois que pour tenir un carnet, il faut une grande habitude, sinon les idées désertent.

20 septembre

Nous sommes ici par la volonté du peuple : nous en sortirons par la force des coups de rouge.

5 octobre

Ce soir 5 octobre, après dîner, notation que j'expliquerai par la suite, je pense simplement que le bois ne brûle pas si j'en juge par les nombreux mégots jetés sur le plancher des chambrées et par celui que je viens de jeter moi-même.

Aujourd'hui 5 octobre me suis fait inscrire comme volontaire pour le Levant.

6 octobre

7 h. Rassemblement.

Je dois m'efforcer de tenir ce carnet à jour.

Depuis 2 jours je couche seul au bureau - armes et bagages - Jouissance extrême. Je tiens le fichier de la compagnie - Je me lève, me lave à l'eau de cologne, vais chercher un quart de jus à la cuisine. Tout cela me donne l'impression du luxe et de la liberté. Furieux contre Fanny qui ne m'envoie pas l'adresse d'Eluard qui est paraît-il dans les environs⁴.

7 octobre

Encore une journée de bureau, encore une nuit seule... c'est toujours cela de gagné. Téléphoner à F. Viendra-t-elle aujourd'hui ? Cela me ferait plaisir de la voir. Sinon lundi... En attendant l'argent file avec rapidité. Bientôt je serai clochard. Aucune nouvelle du poste parisien à ce sujet. Inquiétude. Toujours la vie de caserne, l'ennui, nonchalance, inutilité. Incapable de littérature⁵. Attendre.

9 octobre lundi

Passé dimanche avec F. venue me voir à Montargis. Beau temps. Journée agréable. Détente... Elle a de plus en plus besoin de moi et s'attache. J'ai de l'affection pour elle. Comme elle m'a fait souffrir ! Et comme cela m'a été utile. Je ne voudrais pas lui faire de peine...

Cette guerre est stupide. On me dit qu'il y a 1/3 des hommes mobilisés dans la zone des armées et sur ce 1/3, 1 au front. Pendant ce temps, les journaux plus idiots que jamais font grand état des conversations diplomatiques. Hitler déclenchera-t-il une attaque soudaine ? Dans ce cas, réplique. Si tu bombardes Paris ou Londres, je bombarde Berlin ! On joue à se faire peur. Toujours le drame de la machine⁷. Quels sont donc les buts de guerre de la France et de l'Angleterre ? Et en plus vaste, quels sont les buts de ce monde ? Le jeu de la mort et du hasard⁸. P.S.V. Pilotage sans visibilité.

Les jeunes sous-officiers me paraissent beaucoup mieux que ceux de notre génération, celle de la classe 25. Nous devons leur paraître de vieux bohèmes inconséquents, mais eux aussi sont en admiration devant les machines. Primaires - A suivre -

10 octobre

Vraiment ma vie est d'une monotonie invraisemblable. Si c'est la guerre, je veux faire la guerre⁹ et non rester à la caserne. Cette simple idée, pour la réaliser, demande des trésors d'ingéniosité. Ainsi pour moi simple sapeur. Je dis je suis volontaire. On m'inscrit sur une liste pour le tour de départ. Il faut attendre car il y a trop de monde dans la zone des armées. Autre chose, j'ai les moyens de faire un honnête sous-officier. Je demande s'il y a un examen à passer. Non, il n'y en a pas... Pour les réservistes c'est au choix, or je n'ai pas préparé le peloton... Montargis me semble être un pot au fond duquel je colle. Avoir une conversation avec le capitaine Pedersen. J'aime cet homme doux et fin.

Mon idée est qu'il y aura bientôt une expédition en Crimée pour prendre la Russie à revers et tomber sur le pétrole du Caucase. Je lis Byzance de A. Bailly.

La lecture des journaux est infecte. La bêtise est reine. En 1914 il y avait au moins le goût du panache à la Déroulède. Aujourd'hui les académiciens de la nouvelle génération, Maurois, Mauriac¹⁰, essaient de justifier la platitude des événements d'une manière pénible. La responsabilité d'Hitler évidente n'exclut pas la responsabilité des bourgeoisies :

Vieilles rentières
Bourgeois cyniques de l'après-guerre
Intellectuels à vau-l'eau
Salonnards de tout acabit
Bourgeoisie prolétarienne
Prolétariat abruti par la politique et le vin rouge
Jeunesse affolée par la machine et le sport sans esprit sportif¹¹

Ainsi les catholiques et les chrétiens, en général, n'ont pas de peine à prendre le dessus. Ils sont, sur le plan du commentaire, un ton au-dessus des autres de par leurs habitudes intellectuelles même si elles ne sont qu'un rabâchage de concepts spirituels usés jusqu'à la corde. Il y a au 38e, 2 officiers ecclésiastiques et plusieurs sapeurs. A voir pour littérature ultérieure.

16 octobre

Est-ce que je m'abrutis ? Ainsi ma vie s'organise dans le casernement. Je me sens presque à mon aise. Peut-être que le jour de partir je me trouverais désorienté. Dimanche dernier, visite de Flo. toujours égale à elle-même. Il y a cependant quelque chose de tragique entre nous. Ma réserve et mon malaise d'être en sa compagnie. Le manque de lien sensuel et le fait de boire ensemble pour que mon malaise se dissipe. Je trouve d'ailleurs ce sentiment très bas. Et pourtant comme je me sens près d'elle par tous les autres côtés. Son exquise finesse intellectuelle et sa force de caractère, sa réserve que j'admire et sa bonté.

Ce soir je compte voir Eluard. Je pense beaucoup à cette rencontre. J'ai l'impression qu'elle jouera un grand rôle dans ma vie présente. J'ai tout de même de la chance. C'est probablement un de ceux que je pouvais le plus désirer de rencontrer en ce moment.

Une simple carte de Louis Moyses¹² me touche beaucoup. De nombreuses lettres à écrire.

18 octobre

Charmant dîner hier soir avec Eluard et sa femme !¹³ Il a la femme qui lui convient. Son teint frais, son sourire. Sa confiance en lui. Elle est charmante, femme oiseau. Il me raconte sa vie de chef de gare avec de multiples détails¹⁴. Il a les mêmes idées que moi sur l'attitude à avoir durant cette guerre. Prendre les risques du métier de poète. Voilà tout. Être présent¹⁵. Horreurs des embusqués. Il a les larmes aux yeux en me parlant de Max Ernst dans un camp de concentration. Quelle horrible situation¹⁶. Il compte faire paraître une revue littéraire. Je lui propose comme titre : Force et Faiblesse. Je pense aujourd'hui : Le Laurier - Rose¹⁷. En somme, c'est un homme qui est resté toujours le même et c'est là sa force. Moi, au contraire, pour arriver au point où il est, j'ai dû beaucoup évoluer. Il dit qu'il a fait à peu près tout ce qu'il a voulu dans la vie. Je le crois volontiers. C'est là ce qui le rend heureux, ce qui lui donne cette allure¹⁸ heureuse et bonne. Il me parle aussi de la mort de Freud¹⁹ et de Benjamin Rabier, dont il aime beaucoup les dessins. C'est un homme bon, dit-il. Cela me touche beaucoup, cette manière d'apprécier la bonté. Il plaint Aragon et semble peu se préoccuper de Breton. Ce qu'il dit d'Aragon me frappe. Un homme accablé.

Jeudi 19 octobre

Inventaire d'une boîte de carton en ma possession. 1 boîte de cirage, 1 bout de chocolat, 1 savon houbigant, 1 savon de marseille dans du journal, 1 bouteille d'eau de cologne, 1 boîte de conserve de pâté, 3 paires de chaussettes, 4 mouchoirs.

24 octobre

Depuis dimanche, je n'arrête pas. Permission compliquée d'une prolonge jusqu'au lundi midi - Vu les enfants V. Et l'après-midi l'histoire d'Hél. Joyce : "La guerre ça n'intéresse plus personne", dit-elle à Paris-soir. Quant à moi, je suis, depuis lundi, sur la liste de départ pour les T.O.E.²⁰ Tout l'énervement de l'équipement. Suis-je content ? Je n'en sais rien... Hier soir j'étais dans l'état dans lequel j'étais lors de ma première communion. Mauvais contact avec les supérieurs. Inquiétude d'un certain côté à cause du P.P. qui ne m'envoie pas d'argent. Mais enfin j'avais prévu cette expérience militaire du côté de la Méditerranée et je n'ai qu'à suivre ma destinée - Le grade me tente. Expliquer jour après jour ce qui s'est passé est difficile maintenant. Je suis content que le sergent Gally parte avec moi.

Flo. est venue me voir, toujours parfaite. Pourquoi n'est-il pas possible d'aimer une personne comme cela. C'est bien le physique qui domine tout.

Notes ridicules. Le bureau autour de moi.

25 octobre

Flo. est évidemment la seule personne qui puisse me procurer en ce moment les plaisirs de l'esprit.

Aujourd'hui j'ai reçu ma plaque d'identité, c'est-à-dire que je ne suis plus qu'un nom et un matricule sur du zinc.

26 octobre

Nous sommes prêts à partir pour les T.O.E. depuis avant-hier minuit.

1er novembre

Toujours à Montargis.

Après un mois de pluie et de boue, de mauvais temps le plus mauvais il fait beau. Un délicieux temps d'automne...

Les journées qui viennent de s'écouler ont été des plus pénibles pour moi. J'ai eu un moment de panique que je crois avoir passé. Attente. Sacs. Vexations. Gardes. Toutes les servitudes militaires²¹. Il m'est très difficile de noter tout ce que j'ai ressenti. Il faut m'habituer à tenir ce carnet plus à jour. Fl. est venue. Quelques jours charmants. Visite aux Eluards comme une oasis dans le temps de guerre. La boue du camp de Miguères. Eluard me demande de collaborer à sa revue²². J'en suis fort heureux. Dimanche dernier, déjeuner avec les Eluards et Zervos. Atmosphère marchand de tableaux. Zervos se montre très agréable. Et cet espagnol Castagnez, dont je ne me rappelle jamais le nom. Souvenirs de Madrid. Quelle étrange atmosphère. L'attitude des peintres pendant la première guerre. Picasso et Matisse ne la font pas²³. Beyrouth paraît-il est une ville charmante.

Tandis que j'écris, j'attends F. avec impatience.

Mes camarades : Sgt. Gally. Certainement un garçon très intéressant. Son besoin d'être un homme est touchant. Je serais heureux si je pouvais m'appliquer à lui donner des lumières. Il semble porté sur les arts²⁴. Je me lie avec Dulhom et Theuriet deux braves garçons. Des deux, Dulhom est le plus intéressant, assez fuyant je crains. Theuriet est une petite bête. Quant aux autres, j'ai peine à les juger. Beaucoup d'ivrognes. Il faut avoir de la patience, attendre le cantonnement. Me tenir sur une grande réserve et suivre mon chemin.

Les noms décevants : Lavillauroy cela chante. L'homme rougeaud, vulgaire, assez nul.

J'ai oublié de noter le déjeuner avec Lelièvre²⁵, le charmant homme. Nous étions tous deux un peu saouls. Quel drôle de triangle : Eluard, Lelièvre et moi.

Hier soir dîner avec Jarry. Sa réflexion : "De Syrie vous m'enverrez des cartes. Je les montrerai à ma femme. Elle a eu un amant qui a vécu dans ce pays. Etrange homme qui s'étale devant moi. Caractère féminin, dit-il. Ma vie est ratée. Cette guerre m'a pris quand j'en étais au café".

4 novembre

Toujours à Montargis, attendant le départ. Sentiments fort confus. Servitudes militaires : gardes, patrouilles. J'ai mal manoeuvré pour mon affaire d'interprète d'anglais. Il faut que je rattrape cela d'une autre façon. En gros, vague cafard. J'espère que le mouvement me sortira de là. J'attends toujours quelque chose d'imprévu. Je lis l'histoire de France de Bainville. Impossibilité d'écrire le moindre poème. Pourtant j'aimerais collaborer à cette revue d'Eluard.

Fanny est venue me voir. Ce ne fut pas aussi bien que la première fois. Au demeurant, je suis chaste comme cette guerre. Me taire.

Les choses vont plutôt dans le sens du mieux pour moi, mais il faut encore attendre. Rien à noter de bien pittoresque. Je suis trop replié sur moi-même. Charmante lettre de Marcel²⁶. Le Poste ne m'envoie que 200 fr. Je suis furieux. Et Bourdet ne me répond pas !

28 novembre Marseille !

Je n'écris pas ce mot sans un pincement au coeur. Ici ma destinée change. J'entre dans la partie vraiment guerrière ou plutôt aventureuse de ma vie militaire. Je quitte bien des choses que j'aime sans savoir ce que je retrouverai. Fanny par ex. et Florence ? Et moi-même ?

Avant ce départ, résumer cette permission de 8 jours à Paris. lèremment. Réouverture de l'Opéra avec Fanny, ce qui a dû gêner Flor. présente dans la salle.

Lebrun et le duc de Windsor. Atmosphère de la salle, relativement garnie, calme élégant, jolies femmes imposantes, tranquillité française, la France qu'on aime. Vu tout le monde : Roger Lefebvre me rappelle ma jeunesse, Drieu aussi le grand regretteur. Calde la bohème magots²⁷, le Boeuf.

Je suis fier d'être simple soldat et je promène mon uniforme partout. Luxe et volupté²⁸. Tout le monde très gentil avec moi. Mais les mesquineries de Fanny m'agacent. L'énervement ou la futilité des gens m'énervent. Le Poste : Bourdet, Aboulker, atmosphère amicale. Pourtant l'argent se fait rare.

Marseille ! Je suis au camp Ste-Marthe d'où j'admire le panorama de cette ville admirable. Après la guerre décidément, j'opte pour le Midi.

Le voyage. 30 heures de wagons à bestiaux, le plus dur que j'ai fait ! Le matin arrêt à l'Isle-sur-la-Sorgue - à deux pas de la fontaine de Vaucluse²⁹. Charmant petit village de Provence. Il fait frais. Le soleil vient de se lever. Le petit bistro, café arrosé rhum. La ruée des soldats dans la petite ville endormie vers le bistro.

Le patron : Ici monsieur, non vraiment nous ne sentons pas la guerre. Oh oui, pour la première fois, je pense à la Paix !

La réflexion de Bataille sur la camaraderie militaire refoulement pédérastique...

Au fait je n'aime pas tellement la camaraderie militaire; je souffre plus que tout de la promiscuité du camp et j'appréhende le voyage en mer.

Nuit à Marseille. Cinéma, bordel³⁰, abrutissement des sergents.

Au dîner, Dulhom m'apprend qu'il croit en Dieu.

Histoire ridicule avec Naudet à cause de l'heure.

Tenir ce carnet à jour.

Ecrire.

Pour garder l'équilibre, réduire la consommation d'alcool. Suivre une hygiène physique exemplaire. Se réserver quelques heures de solitude par jour. Aujourd'hui, je suis abruti d'alcool et j'ai une mauvaise conscience. Dépensé trop d'argent.

Réflexion d'un soldat quelconque : La musette du masque à gaz ça sera utile après la guerre pour aller à la pêche. D'un côté les asticots, de l'autre les hameçons³¹.

Marseille. Les gens rient et se bousculent. Ce n'est pas du tout Paris.

La mère : où est ton papa ? La fille 4 ans : à la guerre et de rire.

29 novembre

Marseille. Ste-Marthe - Petit bistrot où je déjeune - Soleil - Mistral - Petite fille 13 ans - tout le monde déjà homme ou déjà femme. Camp Ste-Marthe. L'arrivée des troupes rouges et kakis. La grande chienlit - Amasements des soldats. La poussière, le mistral. Le soleil par-dessus tout cela. Ville extraordinaire l'après-midi. Avec Dulhom on se fait donner deux demi-bouteilles de Ricard à Ste-Marthe. Arrivée au camp. Sortie immédiate. Un américain nous conduit à Marseille. Promenade sur les docks. Il est représentant de Coca-Cola et semble faire des affaires merveilleuses avec l'armée. Enorme publicité, distribution presque gratuites (1 f 50) aux Foyers du Soldat. C'est pour après la guerre...

A tout hasard je cite le nom de Jolas. Il semble le connaître. Je lui donne ma carte, mais nous restons tous deux sur la réserve. Il est heureux de la publicité que nous pouvons faire pour Coca-Cola !

Marseille ! Coucher de soleil sur le vieux port. Rouge et or. Je bois beaucoup. Trop. Ville terrible à supporter, que j'admire et j'aime-rais, mais ce voyage m'a ôté mon équilibre. Je subis d'un seul coup toutes les vexations militaires et particulièrement touché de la rencontre avec Naudet³², de ses reproches. - Il m'a repéré. Je regrette Pedersen plus de mon milieu. Ma camaraderie ne me mène pas loin non plus. J'aime bien Dulhom, mais j'ai besoin de solitude. Le fait qu'il croit en Dieu me touche énormément. C'est une période très dure que je prévoyais, mais que je subis mal. J'appréhende le voyage maintenant. Pourtant quand je réfléchis, comptant sur le hasard, je ne pense pas que mon choix soit mauvais. Il faut simplement que j'arrive à m'isoler et la poésie rentrera.

2 décembre

En mer à bord de l'Athos II. Hier j'embarquais à Marseille. Lever 5 h. quitter le Camp Ste-Marthe - Défilé dans les rues. Je tombe.

Mais il faut d'abord raconter ma journée précédente. Déjeuner avec Ballard³³ chez lui devant le magnifique panorama du Vieux Port - Sa femme dont j'ai entendu dire qu'elle avait la crisse fort légère me semble fort appétissante. Je voudrais savoir si je lui ai plu. C'est curieux comme je suis. Désir de plaire aux femmes et grande passivité. Reste de jeunesse sans doute - J'ai en tout cas fait grosse impression sur Ballard

par mes propos sur la guerre — J'en ai assez de l'inquiétude que représente l'Allemagne... Puis je quitte Ballard, vais voir Andrée Defferre³⁴ qui me semble égale à elle-même ayant perdu en province cet air d'aventure qui me semblait être son fait. Grande tristesse éternée. Je remarque que je ne vois jamais Marseille que dans un certain état d'énervement... Rentrée au camp très triste. Impossible de dormir à cause de la bêtise de mes camarades Dulhom et Theuriet qui parlent toute la nuit. Je suis furieux contre eux...

Dîner seul rue Faubria...

Beaucoup de marchands de poisson. L'une surtout rit tout le temps.

Réflexion du garçon à qui je demande de changer de buvard. Il m'en apporte un non moins sale. Je le lui fais remarquer. "Mais, c'est un autre, me répond-il !"

Puis le lendemain sur le quai de la gare d'embarquement Gérard, le dur du détachement, me raconte ce qu'était un nettoyeur de tranchée de la première guerre. 1ère vague d'assaut puis 2e vague munie de grenades. Ordre : Ramenez au moins 2 prisonniers. On entre dans une sape on lance une ou deux grenades... 2 hommes. Sortez !... on lance encore quelques grenades.

Ce récit dans sa simplicité ne me produit qu'un sentiment fort vague d'horreur...

On embarque enfin, sac et tout dans les cales... 1200 hommes dit-on... Impression semblable à celle que me donnent les récits des bateaux de bagnards (cheri-bibi). Impression que s'il y a un accident quelconque nous sommes tous cuits.

Je cherche Varnerie, cet architecte des 2 magots rencontrés à Marseille avec sa femme. Hélas, il n'est pas à bord. Au départ ce matin au lieu de regarder le départ, la côte, je me glisse de tous les côtés pour trouver une planque. Par chance je tombe sur le sous-commissaire, qui m'offrira sa cabine tout à l'heure pour me laver et le commissaire très aimable. Je travaille avec l'écrivain, Greco, (quel beau titre : Ecrivain de bord !) puis déjeune très bien en 3e.

La mer est merveilleusement calme³⁵. On fait un court arrêt à la Ciotat pour débarquer les experts en canon. On a fait des essais de canon ce matin. J'étais en dessous près de l'infirmerie et mes oreilles en ont pris un bon coup.

Je n'ai pas encore retrouvé ma lucidité, mais jusqu'à présent je m'arrange à peu près. Cela durera-t-il ?

Mais aussi je sens une certaine sécheresse d'âme qui est un effet normal ou l'effet de la fatigue, je me demande ?

Pourtant hier soir, la nuit dans le port m'effrayait.

O femmes ! O femmes !

3 décembre

Ce matin tandis que le soleil se levait, les matelots lavaient le pont de toutes les déjections des chevaux. Les dalots³⁶ étaient bouchés. L'ordure des chevaux s'amoncelait le long du bord. Tout cela peu à peu tomba à la mer, grâce aux manches à eau, aux balais et aux mains des matelots... Les paquets de crotte souillaient l'eau un instant

en tombant avec un bruit mat dans les légères vagues et le remous de la coque, puis tout retombait dans l'ordre pur de la mer, j'allais dire le royaume des ondes³⁷...

Curiosité de l'homme qui encrasse tout... qui lave... tour à tour encrassement et purification.

J'ai dormi dans la cabine de l'écrivain. Les chevaux sont parqués sur le pont juste à côté. Avant de m'endormir j'entends leurs sabots frapper le pont³⁸. Je me réveille à ce même bruit. Curieuse sensation.

Se démerder. Je n'aime décidément pas l'idée de me cacher pour faire quelque chose et je suis gêné de cette vie double avec le secret goût de ne pas faire comme les autres. C'est idiot.

Soirée au restaurant des 3e. Ce brave Gally joue du violon avec une toute jeune fille qui me semble métisse... Tout à fait patronage. Un chanteur chante Mignon. Ceci m'énerve vraiment et j'ai hâte de me coucher... O couchette.

La nuit je rêve aux femmes. J'ai hâte d'arriver dans un milieu féminin. Que me réserve Beyrouth à ce point de vue ?

Suis très content de ma sobriété.

4 décembre

3ième jour de voyage. Hier j'ai dû coucher dans la cale. En suis sorti ce matin comme on sort d'un bain de vapeur. Rédigé le journal de bord. J'aime avoir une occupation. Poétiquement très passif comme en tout d'ailleurs. Trop préoccupé du bien-être matériel et des vexations militaires à éviter. A midi nous passions assez près de Malte. Cette bande de terre uniforme, rocheuse, ne me dit rien. Je songe aux Croisades, mais d'une manière très vague³⁹. La chose qui m'impressionne sur ce bateau ce sont surtout les chevaux et principalement la nuit quand on passe près d'eux sans les voir. Il y a aussi les races mêlées, mais ça c'est une autre histoire. Et puis il y a le caractère morose de cette traversée pour des hommes, leur cafard.

Je pense aussi à l'ambition. Tout d'un coup, Campinchi rencontré à la fête Coloniale. Aimerais-je ce rôle dans le monde ! J'aime aussi mon métier de poète⁴⁰ et là je suis sur un terrain solide pour moi.

Tristesse imprécise... Hâte d'arriver et de sortir de cette situation équivoque de type à part vis-à-vis des autres soldats, puisque je prends mes repas en 3e.

L'article de Baissette dans Cahiers du Sud : Le fil d'Ariane : Faire son devoir, ne jamais rien regretter. Excellent article⁴¹.

Les mouettes voltigent autour du bateau. On ne doit pas être loin d'une terre.

Lisant Enfants des Etoiles de Wells, je songe à Greco, l'écrivain du bord avec qui je travaillé. Voilà un type d'humanité bien évolué. Il est Corse. Il me dit qu'il a cessé l'école à 11 ans, mais il occupe un emploi de Certificat d'Etudes. Hier, il me parlait des femmes de bord avec sagesse. Son histoire de ratage - C'est sans doute cela la civilisation.

Pourquoi êtes-vous marié ! lui ai-je demandé.

Pour trouver une affection au retour, répond-il.

5 décembre

Fête en IIIe classe. Je fais le speaker et m'en tire à mon honneur puisqu'on me vote plusieurs bans. Ce genre de flatterie me va droit au coeur. A part cela la journée est pluvieuse et lourde. On entre dans les pays chauds en pleine saison des pluies. Tout le monde à bord a l'air triste et fatigué de ne rien faire surtout dans la cale. La réunion finie, j'adresse deux mots à une jeune blonde qui me répond aimablement. Cela aussi me fait du bien. Elle est serrée de près par un jeune aspirant qui a l'air plutôt mufle. Evidemment, je pourrais à tout hasard forcer les choses, mais c'est si difficile. Elle est en lère et je suis simple soldat.

Cette réunion me montre que je méprise les hommes. Comme quand Gaby⁴² disait au Poste : Ce sont tous des idiots...

Oui vraiment je n'ai pas un grand respect des hommes; pourtant j'aimerais les aimer. J'en conclus à peu près que l'amour de l'humanité c'est du masochisme et que le mépris de l'humanité est du sadisme. Equilibre entre les deux.

Quand je suis sorti de la cale ce matin un cheval était étendu sur le pont. On appela le vétérinaire. Je le crus mort. Il paraît que non.

Mon copain Dulhom a disparu de la circulation. C'est dur pour lui et il est certainement en plein cafard. Garçon léger. A nos âges, on ne doit pas se permettre de coups de tête comme ce départ. Moi-même je me le reproche quelquefois; pourtant plusieurs raisons le justifient. Nos officiers sont loin d'être ce qu'ils devraient être et de cela j'en souffre aussi. La vieille idée : Un bon chef vous conduit au bout du monde. Que va-t-il sortir de cette cale ? Des hommes aigris. J'attends à Beyrouth un peu de stabilité.

Pourquoi ton sang pourquoi mon sang

pourquoi ton rire

Et tous ceux qui marchent sur un mol horizon

de fleurs séchées

la tête entre les deux épaules

des oreilles de cheval

une capote de soldat qui leur

descend jusqu'au talon

A bord les hommes d'un côté et les femmes de l'autre

A bord la nuit comme un livre jamais lu

A bord les chevaux sans abris qui frappent leur sabot contre le dur horizon

A bord les ponts suspendus les féeries éteintes

A bord les pianos aux mains des jeunes métis

A bord l'infanterie, la cavalerie, le génie, l'artillerie

A bord

7 décembre

La journée d'hier ne fut en rien mémorable, sauf que je me sens très fatigué le matin au réveil. Changement de climat et l'air de la cale.

L'après-midi, séance sur le pont avant. Je fais encore le speaker et m'en tire... J'ai hâte de sortir de cette situation équivoque. On annonce l'arrivée pour 4 heures cet après-midi.

10 décembre

Quelle mauvaise journée ! Réveillé ce matin par l'eau qui tombe sur ma paillasse. Il a plu toute la nuit et toute la journée avec de rares éclaircies. Cafard militaire et cafard oriental... Ici l'eau ne se mélange pas à la terre, mais creuse d'énormes rigoles. Le Camp T.⁴³ où je suis depuis le débarquement à Beyrouth (avant-hier 6 h. du matin) est comme gonflé d'eau. Ruisselle de partout. Les hommes se traînent bêtement abattus.

Hier soir vu Serge Veber et Tayar⁴⁴. Espoir de quelque chose. Suis invité ce soir au Radio-crochet. Mais je suis trop abattu pour y aller. Je ne crois pas avoir eu autant le cafard depuis que je suis mobilisé. Je suis planton au bureau du major du camp. Je vois pisser les officiers. Cela me distrait un peu. Traîner hier soir dans le quartier réservé. Sentiment d'ignominie. Deux bagarres ridicules avec d'horribles femmes ont lieu devant nos yeux. Atmosphère de légion. Très cinéma. Les Malgaches et la femme qui se plaint d'avoir été battue.

Ecoeuré, seul sans aucune ambiance sentimentale.

Dulhom et Gally vont à l'hôpital. Cela aussi me rend triste. J'écris ceci au son de la radio dans le "Coin de France", un bistrot à côté du camp.

12 décembre

4^e journée à Beyrouth. Pluie. Morne ennui. L'orient sans éclat, pourri, inhospitalier. Il a vraiment fallu atteindre des climats plus cléments pour que la civilisation stagne et se propage. Il est vrai que je ne connais rien de ce pays mais qui rend une terre ennemie dix fois plus ennemie⁴⁵. Qu'ont dû trouver les croisés en abordant ces rives. Ce matin, je me rappelais ces vers : Dans l'orient désert quel devint mon ennui...

Je suis dans les bureaux de l'Instruction Publique où j'attends Schéhadé et Boumoure. Tristesse de ma vie militaire : aucune issue avec les officiers que j'ai. Dégoût de tout. Sale dégoût. Pauvres hommes. Défauts terribles des Français, de leur individualisme qui fait qu'on ne se fie qu'à l'individu qui vous plaft. Dès que l'individu-chef manque, tout est parti. Le tirage-au-cul remplace le démerdage.

Reçu hier lettres de Florence et de Fanny. Je reste dans mon inconscience sentimentale, hélas. Il faut que je retrouve une vie que je dirige pour redevenir moi-même. Je ne sais même plus si je supporte bien cette grave période d'ennui. Titre pour un poème : La saison des pluies.

Et voici le poème :

Né un jour de vaillance, un jour sans héritage.
Il s'arrêtera là, ira où va le jour
Il n'y a ni climats ni femmes sous la voûte des cieux.

13 décembre

A l'aube le poète avale son repas
 du soir. Le vent se lève. La maison
 envoie son messager se battre en Orient.
 Le poetarium se remplit de soldats
 Dure est la terre il n'y a sous ses pas
 ni bruyère ni rosée ni voix familière
 qui s'élève du sol ni tapis de prière⁴⁶
 Du ciel l'eau qui tombe et qui ne meurt pas.

14 décembre

Ce poème d'hier n'est pas bien fameux sauf les premiers vers.
 Aujourd'hui permission de l'après-midi. Visite. Rencontre de
 Schéhadi et de Gabriel Bounoure - Schéhadi me fait un accueil enthousiaste et promet de s'occuper de moi. Il me présente au docteur La combe. Inquiet de savoir ce que je dois faire. Rester et prendre du galon ou me planquer et me reposer. En tout cas Beyrouth ne paraît pas sympathique. Les tramways musicaux : souvenirs de Picasso⁴⁷
 - Il pleut toujours mais ce soir le ciel était magnifique. Vu Habib Trad qui m'invite à déjeuner. Décidément une vie mondaine se prépare si je reste à Beyrouth.

CHAPITRE III

15 décembre 1939

Vieillir c'est se méfier de son premier mouvement. Ayant fait la connaissance de Schéhadé¹, Bounoure², Tayar, Veber, Trad. Je trouve Beyrouth beaucoup mieux et où il y a des possibilités de faire quelque chose. Le doct. Lacombe³ s'occupe de me trouver une affectation d'interprète. Pourvu que cela réussisse. J'ai besoin de patience surtout. Les petits ennuis et toute la diplomatie nécessaire au service militaire, le débrouillage auquel je me livre m'empêchent de penser aux femmes. Et puis il y a la question d'argent. Ce soir dîner chez Bounoure. Il faut que j'écrive des lettres.

Depuis 3 jours on construit dans le camp un B.M.C. Cela suscite la curiosité d'un chacun et les autorités ont jugé bon d'établir une garde. J'évite cette corvée de justesse. Chacun se jure de ne pas y aller.

16 décembre

Déjeuner chez Habib Trad. Réception simple et douceur orientale. Repas délicieux. Femmes moches. Rencontré professeur Escata, conseiller juridique du Gouvernement Chinois. Tchang Kaf-Chek est son ami et il appelle Bonnet, Georges. Un avocat syrien et sa femme. Nakache, je crois, est le directeur du journal l'Orient⁴. Tout se passe très bien. Je suis content de moi. Trad me prête sa voiture et je me fais conduire à l'hôpital voir Dulhom et Gally. Nous parlons régiment.

Hier soir dîner chez Bounoure, avec des tas d'officiers qui connaissent tous Aragon, Breton, etc... On parle d'un peu tout. Dîner syrien avec une salade délicieuse, le taboulet. Il faut que je demande la recette à Bounoure. Je suis invité chez la femme d'un capitaine de vaisseau. Décidément je mène une vie des plus mondaines. Je commence à me documenter sur la Syrie et comme les gens me plaisent, je commence à m'y plaire. Projets de voyage à Palmyre, avec Lacombe, qui se révèle aussi dévoué qu'intelligent. J'ai hâte de le voir ce soir pour savoir comment marche mon affaire d'interprète.

Le temps est beau et doux. Je me sens très bien. Trop préoccupé par mes affaires militaires pour avoir le temps de penser⁵.

Ce matin au camp défilaient des tirailleurs sénégalais en chantant une sorte de complainte gutturale. Dans le soleil, à travers les arbres, cela était d'un effet magistral.

17 décembre dimanche

J'ai besoin d'une cigarette en face de la rivière, devant ce paysage que je n'ai pas choisi et qui n'est pas à choisir. Un cours d'eau sur des cailloux. Quelques cactus aux alentours font que ce paysage n'est ni suisse, ni français, ni européen. Une naine blanche qui fabrique je ne sais quoi, de tous petits pins parasols sur un monticule, plus loin l'arc de cercle des montagnes et des maisons perchées, agglomérées un peu partout, un temps beau et chaud d'hiver oriental, des images, ce qu'il faut. Cyprès⁶. Passé la matinée chez Cyr⁷, devant la mer avec des gens qui ne me sont qu'à moitié sympathiques. J'aime mieux Lacombe et de tous ceux que je connais ici, c'est sans doute celui que je sens le plus près de mon coeur.

C'est encore la question d'argent qui me dévore. Je ne vois comment la résoudre sinon le hasard⁸. Si je ne puis, j'ai peur de ne pouvoir fréquenter les gens d'ici, Morand⁹, et autres. Cela coûte cher de taxi.

Aujourd'hui, j'erre seul dans une banlieue de Beyrouth, banlieue comme toutes les banlieues loin des militaires et de mes connaissances récentes. Schéhadé est aux courses. Ce n'est pas le seul point de commun qu'il ait avec Shipman¹⁰. Seul je me plais ainsi avec ce rien de mélancolie qui accompagne ma pensée en ces occasions et je rêve bêtement, mais j'ai peur que le soleil ne se couche avant de retrouver ma route. Beaucoup pensé à Fanny. Grand besoin d'une chambre seule. Rechercher l'amitié de Mme Morand.

Je meurs de m'appuyer sur le regret des songes.

24 décembre

Plusieurs jours vaseux malgré la gentillesse de tous. Chevrier¹¹ m'offre son appartement. Bounoure, Lacombe, Tusc¹². Dîner chez Mme Morand. Aimable dîner très animé. Les gens qui ont vu beaucoup de pays parlent plus que les autres, témoin Chambard¹³. Cet après-midi promenade à Bett et Dru avec Mme Ollier, Lacombe, Tusc, Tabet¹⁴. Paysage file. Belle habitation que le froid rend mal. Il faut de la chaleur pour ces monuments. La râpure du paysage est comme les vêtements des gens du pays.

Complainte de ma vie militaire
Et tous ces gens sans mouvement¹⁵
empruntent le silence agile
Seront munis d'azur
les hommes au rire pur
Près d'une fenêtre sur la mer
Asie mineure toute innocence
La lumière se fait plus douce qu'un fil d'eau
Il n'y a pas de dentelle plus douce
que l'ombre qui pousse
au revers de la main

28 décembre

Depuis quelques jours installé à l'infirmierie seul : je devrais me trouver relativement bien. Pourtant je ne suis pas dans mon assiette. La santé me préoccupe. Je crains les moustiques. Le manque d'argent. Le fait du lointain des femmes du pays. Autant de choses qui m'incrustent dans ma solitude morose. Aussi, impossibilité d'écrire.

Réveillon chez Schéhadié, au milieu d'un tas de Libanais, invraisemblablement sourds et muets. La mère malade. Le père aveugle. Je remarque une femme qui me fait penser à Colette P.¹⁶ Difficulté de lui faire la cour¹⁷. Je vois bien que Lacombe lui court après, mais il m'explique ensuite qu'elle l'a invité à la suivre, qu'il a été idiot de ne pas le faire. Les soeurs de Schéhadié. Les femmes d'ici semblent insaisissables. Elles vous font des agaceries puis se retirent. Il doit pourtant y avoir un moyen mais lequel... outre cela je ne trouve pas comme Lacombe, le paysage et le climat sensuels. Je les trouve inhospitaliers, c'est tout dire.

Entre temps je suis vidé de l'infirmierie et retourne en Cie chambrée.

6 janvier 1940

Hier piqué VA, 3. Réaction bonne. Un peu vaseux cependant. Reçu 100 f et 100 f. Cela m'encourage un peu. Tristes journées qui traînent. Bêtise du lieutenant Henry. Conversation avec le capitaine Naudet, qui va peut-être arranger les choses. Ce soir dîner Bounoure.

1940

7 janvier

Après le dîner chez Bounoure, nous examinons la carte de l'Anatolie. Hautes montagnes - 3,500 à 4,000. Défilés, 600 km. d'Alep à la frontière soviétique, Erzeroum, je crois + 200 km. jusqu'à Leninakan (Alexandropol). Telles sont nos perspectives guerrières. Nous décidons 2 mois d'étapes + 20 jours pour atteindre Leninakan... Ceci nous mènerait en plein été. Ravitaillement difficile. Pistes. Chemins impraticables. L'idée de faire la guerre ainsi me plaît. En somme jusqu'à présent mes perspectives se réalisent, tout au moins sur le papier. Etre dans un état-major près de Bounoure, Commandant, serait bien le rêve.

17 janvier

- Horrible vie de caserne. - Piqure. Je souffre de la seconde plus que de la première.

Irresponsabilité.

L'homme moderne irresponsable (Usine, Syndicat, Assurances) à l'armée. La machine développant l'irresponsabilité. Quelques hommes dirigeant d'après des formules. C'est d'ailleurs l'idée de Keyserling. Les Français ont peut-être moins abusé que les autres du complexe d'irresponsabilité.

Mon isolement. Etre dans le coin d'une chambrée avec une vue sur le ciel est un progrès dans le sens du confort et de la possibilité de s'isoler, de rêver¹⁸. Le fragile mobilier militaire. Les tables construites avec quelques planches qu'on est obligé d'abandonner pour déménager.

Les accents divers. Le brouhaha qui vient rompre la douce mélancolie des heures longues longues. Pauvreté des hommes en troupeau. Pauvreté du monde. Lenteur de la vie. Personne n'apprend rien.

Nombreuses lettres à écrire.

18 janvier

Schéhadé me disait hier soir qu'il n'y a de véritable héroïsme que dans l'amour. Prendre ou quitter une femme. Je songe combien cela est juste. Ainsi pas d'héroïsme dans la guerre moderne, du moins jusqu'à présent¹⁹. Reste la mort que je ne connais pas - Je réfléchis là-dessus. Demain 3^e piqûre.

21 janvier

J'écris à Moré, lui répétant les propos de Tusques : La guerre est d'ordre pathologique.

Je crois de plus en plus que la guerre est une affaire d'enfants si la paix est une affaire d'hommes. Je vois chez les autres comme en moi que la guerre révèle tout le fond d'infantilisme et d'irresponsabilité tandis que la paix demande conscience et responsabilité²⁰.

La piqûre s'est bien passée.

Beau temps.

Charmante promenade avec Tabet, Lacombe, Mme Ollier. Pureté du ciel, atmosphère très douce. Tout change tout d'un coup comme si le rideau se levait - La Maison sur la dune²¹ - sable rouge - Clarté cristalline. Toujours les petits pins parasols. Les chevaux au bord de la mer²². Un Chirico. Même impression qu'en Espagne du soleil qui se couche derrière les montagnes.

Histoire de Tabet : Un patriarche est à l'agonie. Son collègue le presse de recevoir l'extrême-onction. "Bon, faites vite, dit-il, car je suis pressé j'ai encore quelqu'un à administrer ce soir" - Et sitôt la cérémonie finie, le moribond se précipite sur les Saintes Huiles, les prend avec lui et va à 10 km. dans la montagne administrer un autre moribond²³.

Histoire de G. Schéhadé qui est allé aux courses cet après-midi.

Il a rêvé que tel jockey (ici le nom) était derrière lui. Donc cet après-midi il joue le cheval monté par ce jockey et il perd. J'aurais dû jouer l'autre (le gagnant). Il s'appelle Georges comme moi. Voilà le sens de mon rêve. L'autre dans le rêve était toujours derrière lui et étant dans la course toujours arrivé second.

24 janvier

La guerre. Une vieille veuve sans enfants qui s'occupe des bonnes oeuvres²⁴.

6 février

Combien de journées sans emploi. Quel vide, quelle tristesse, que d'énervements. Enervements auxquels je devrais résister, mais cela dure depuis de longs mois et tout s'arrange pour que je ne me présente pas d'accord avec moi-même devant le monde - journées de caserne coupées de quelques épisodes agréables. Par ex. : faire sauter les crêpes chez Mme Morand avec dans la main une pièce d'or abyssinienne donnée par les Nègres à son mari. Je le disais hier soir à Lacombe, cette femme-là me plaft, mais c'est toujours la même chose. Rien de l'amour. Il est certain que j'aimerais être ami avec cette femme.

Ma vie : on me signale que je suis désigné secrétaire pour Ankara, cela ne réussit pas²⁵.

Affectation spéciale auprès de Chambard - Cela ne réussit pas non plus. Décidément aucune chance. Je passe mon temps à rebondir d'un pôle à un autre. Espoir. Désespoir. J'oubliais de dire que la question interprète est aussi liquidée au moins momentanément²⁶. Maintenant je remets mon sort en d'autres mains et j'attends - question de départ pour Damas.

8 février

Etre en Orient est ennuyeux. La vie orientale est si peu faite pour un occidental mais il faut penser que passer en Orient une partie de sa vie permet de vivre meilleur en Occident.

9 février

Pays d'ancienne civilisation aux fleuves desséchés. Pays neufs, aux vastes fleuves dont on ne voit pas les rives (Amérique, Afrique²⁷). Etre puni pour un crime commis dans un état second, telle m'apparaît ma situation actuelle.

13 février

Le temps passe avec une lenteur égale, ponctuée par les décisions énervantes qui tombent soudain. Rassemblements. Revues. Ira-t-on à Damas ou pas ? Vie militaire sans éclat. Quelle est la signification de tout ceci ? Dans quel sens allons-nous ? Dans quel gouffre d'ennui plonge le monde ?

Mes camarades me donnent l'exemple d'une patience à toute épreuve. Comme il est doux d'entendre Liorit, à part cela un pauvre type, parler de ses pigeons, de leur fidélité dans le mariage, ou Saulion parler de la récolte de la résine dans les Landes. Quand je ne suis pas soumis à mes nerfs, je goûte cette simplicité. Mais comme tout cela est long, long, long...

Et surtout dépourvu d'amour. Pourtant, dimanche soir le visage de la petite Marie, chez les Schéhadé, m'a ému et c'est probablement la raison pour laquelle je me sens mieux depuis quelques jours. Je ne vois pas encore très bien comment je ferais pour lui faire la cour, le temps et le lieu, mais elle me plaft beaucoup. Je me sens un homme devant elle et le hasard devra m'aider.

Détestable légèreté de ma jeunesse qui m'a conduit à 35 ans à vivre du jour le jour, sans vrai amour, sans grand talent. Tant de choses honteusement gâchées.

Aujourd'hui je vois ce qu'il me reste à faire. Calmer les nerfs, reprendre pied par une longue patience. Ecrire. Mais je ne vois pas comment écrire un poème de guerre autrement que réaliste²⁸ et mes essais sont bien lamentables. Attendons encore un peu.

Vu hier Bounoure - dîner charmant avec Chevrier, chez Mme Morand venue pour l'apéritif. En suis sorti content.

21 février

35 ans. Je n'y pensais. Le besoin de savoir la date du jour me l'apprit: Ainsi le hasard aussi m'apprit que je devais partir en permission, le 29 ou le 5. Je ne compte décidément plus sur rien. Ainsi je pensais à un changement de situation possible au point de vue militaire et que ceci correspondrait à la réception d'une lettre et d'argent de mon frère François dont je n'avais pas de nouvelles depuis le début de la guerre. J'ai reçu la lettre, l'argent, mais ma situation est inchangée et menace de rester ainsi longtemps. C'est que je ne suis pas sage. La sagesse consisterait à rester dans son coin, soldat et à attendre que personne ne sache qui vous êtes. Un petit poste dans le bled avec 3 ou 4 types. Quelques heures de garde. Organiser le reste de son temps à lire et à écrire. Laisser passer cette période qui n'est pas faite pour moi. Bon, maintenant, je ne demanderais rien du tout. Je laisse faire. Je voudrais réécrire des poèmes mais il ne me vient dans la tête que des bouts sans valeur. Je les copie ici afin de déchirer les papiers qui encombrant ma poche.

Claire et royale humeur d'une terre sans ombre
Mort d'un homme sous les cieux. Il n'y a pas de nombre
La mer au pied du sable s'agenouille soudain
Qui donc chante au désert de l'Univers humain.

L'argile de mon sol n'est pas le même argile

...
Sur la mer un arrêt soudain des feuilles tombent
A l'arbre de ma vie le vent les arracha
Un bateau dans la nuit. On dirait une tombe
mourant des battements du coeur de mes soldats

Et je suis là sans an nouveau
Sans cri et sans aveu sans plainte et sans bonheur
Tout au fond du navire de fer de l'avenir
Tout au fond de la cale ou plus rien ne respire
D'un côté les femmes et de l'autre les hommes

J'ai dépassé le silence
comme un navire dépasse le môle d'amarrage
Tant de choses se ressemblent dans la vie
Comme un soldat ressemble à un autre soldat²⁹.

Tout ceci j'en conviens est fort médiocre. Mon esprit ne s'élance pas. Je secoue la poussière dans la vague. Vie de caserne accablante qui me fait sentir tout le poids du temps perdu. Le "si j'avais su" ... je serais officier, actif, entreprenant... un poste de confiance... Bon. Il faut prendre les choses telles qu'elles sont - me laisser vivre.

Rencontre imprévue samedi dernier chez Angèle. Une jeune fille fort jolie, fort bien habillée, Bédrié... Elle me dit que le chandail et la jupe qu'elle porte elle les a faits elle-même alors que je la complimente sur son goût. Elle est musulmane de Damas. Une jeune musulmane qui aurait lu Proust³⁰. Nous voici en pleine féodalité. Je lui dis "si vous aimiez un chrétien que vous arriverait-il - Ce serait un drame épouvantable" - "Ma vie est un drame". Elle dit cela si simplement. Je compte la revoir mais je suis emprisonné. Comment faire ? et rien ni personne ici ne m'aide. Encore un des signes qui me nuit dans ce pays. Ni l'amour... ni la gloire alors ?³¹ Je reste sur cette mélancolique pensée en me promettant de devenir très simple. Je ne sais quand je relirais ces lignes. Peut-être me paraîtront-elles très vides et très enfantines. Destinée...

22 février

Hier ai demandé à Georges Schéhadé d'arranger une rencontre avec Bédrié. Je lui téléphone à 6 h. et je m'aperçois qu'il n'y a rien de fait sinon des potins. En attendant Veber, chez Mamoud, rencontré Renée Thomas et Jacqueline Tabet, toutes deux très froides avec moi. O politesse orientale. Sans doute ces femmes ont l'impression qu'on se sert d'elles. Je crois que ces idées et cette méfiance me viennent de Lacombe avec qui j'ai dîné - et avec qui je dîne tous les soirs d'ailleurs. Charmant garçon, terrible complexe d'infériorité. Il faut l'entraîner toujours, mais il a du goût, du tact et un sens de l'élégance.

Veber, le hasard n'a pas voulu qu'on se rencontre plus tôt. Parisien. Tout ce que cela peut paraître merveilleux ici.

Finalement je vais au bordel où je fais pas mal l'amour Josephine - Cela me ragaillardit un peu.

Café, soldats français barbus - tristesse.

Aucun poème ne sort de mes 35 ans pas plus que du nouvel an.

Veber me donne un mot pour le Capitaine Gasser³². Permission pour le 5 mars.

Paysage route de Damas : Impression que je n'ai jamais tant su qu'auparavant de ce que c'est qu'une plaine, qu'un plateau, qu'une montagne.

Bel oiseau de Damas dis-moi ton dernier mot.

26 février

Hier fut un agréable dimanche. Matinée chez Cyr comme d'habitude. Déjeuner avec Lacombe et Kabalan. Kabalan nous invite à déjeuner puisque nous partons en perm. Buvons du vin de Chanaan. K. nous expose la situation de l'Islam dans le pays : au Liban, 45% de musulmans, en Syrie 90%.

Les Jésuites ont la Haute main sur l'instruction publique ici. Ainsi les musulmans ne sont pas admis à la Faculté de médecine de Beyrouth qui est dirigée par des Jésuites. Il dit aussi que les Jésuites ne sont pas Français (Belges, Italiens, ou Espagnols) et ne s'inquiètent guère de la sauvegarde des intérêts français. A part cela, l'Islam est prête à faire le meilleur accueil aux Français. Il ne s'agit que d'un malentendu malheureux. Il faudrait ici un Lyautey : Mme Ollier dit une chose qui me paraît juste. Si le Haut Commissariat Français était à Damas au lieu de Beyrouth les fonctionnaires français comprendraient mieux la situation - Islam ici très évolué - Elle me dit d'autre part qu'il n'y a pas d'aristocratie au Liban. Les gens sont de leur village. Il y a une sorte de chef de village. Tout le monde se connaît et s'estime.

Après avoir lu le livre de Grousset sur les Croisades, je pense qu'il faudrait rétablir les sentiments de mutuelle estime entre Musulmans et Francs comme au temps des Croisades. Donner une impulsion nouvelle. Moderniser les mœurs par trop retardataires.

Hier après-midi, visite à Amchit. Vu le tombeau d'Henriette Renan et la maison de Renan³³. Un des plus beaux villages que j'ai vus au Liban. Elégance de l'architecture. Douceur du paysage. Au retour passé dans les rues couvertes et dallées de Byblos. En résumé, une des meilleures promenades faites ici.

A. Tabet est un homme charmant mais comme il pense en retard avec son idée des oppresseurs et des opprimés. Son commun classique.

1er mars

Hier soir dîner chez Mégret³⁴. Sa femme me paraît gentille et insignifiante. Je suis incapable de la juger d'ailleurs.

Après le dîner nous allons aux combats de boxe. A la porte, une foule immense que nos uniformes nous permettent de franchir aisément. Nous voilà au Balcon. Dans une loge les notabilités : Couti, Chambard, Sauvage. (Plus tard Mme C. se fera traiter de Garbo par la foule.) La foule : 3/4 de militaires. Arabes ou Chrétiens Libanais. Quelques soldats Anglais passant d'ailleurs inaperçus. Je note l'animation que mettent les Français à côté des Libanais non moins excités mais d'une autre manière. La séance commence par des levers de poids. J'avoue ne pas apprécier ce genre de spectacle. Exhibition d'un athlète complet sur un socle, genre Apollon. Ce qui prête aux plaisanteries, qu'on imagine, des soldats. Une séance de lutte. Les soldats crient et prennent parti. Sifflets, etc... Puis vient la boxe. Longs palabres. La foule tempête. On siffle le speaker qui parle en arabe. Gestes des arabes qui discutent. Tout cela ne manque pas de pittoresque. Enfin le match a lieu. Le premier oppose un français des chars à un Libanais. Le match, très disputé, me semble nul ainsi qu'aux militaires, qui prennent parti pour Noyon, le Français. Pourtant l'arbitre, se montrant partial en faveur de ce dernier, la foule sportivement le siffle. En fait le Libanais gagne. Il est plus lourd. Aussi porte-t-il des gants de 8 onces, tandis que le Français n'a que des gants de 6 onces.

Le second match oppose un musulman à un chrétien. Alors l'atmosphère change : ce ne sont plus les soldats qui prennent parti mais les musulmans et les chrétiens de la salle. Le musulman a les cheveux longs comme Breton³⁵.

Son manager coiffé du fez. Le combat est très disputé. Comme je pense beaucoup aux Croisades en ce moment, j'imagine un combat singulier entre un français et un musulman de ce temps-là. A la fin je crois que le chrétien (plus lourd) est disqualifié mais tout se passe dans la confusion et le brouhaha de telle sorte que je ne sais pas très bien ce qui se passe exactement.

Mauvaise journée. J'apprends que ma permission est remise à plus tard. Les vexations et la stupidité de la Cie continuent. Pourtant...

2 mars

Après-midi libre. Mme Ollier me prête sa maison pour l'après-midi et je commence par faire un petit somme après avoir lu les journaux. L'idée de ma permission remise ne me met pas la tête à l'endroit et je suis vraiment comme on dit "contrarié". J'aurais voulu voir Boumoure ce matin et ne l'ai pas rencontré. Autre sujet de contrariété.

Bon. Donc le 19^e siècle s'achève. C'est sans doute cette guerre qui l'achève et nous met le pied à l'étrier du 20^e. Quand je pense ceci dans une pièce claire par une journée de printemps aussi pure qu'on puisse l'imaginer (l'atmosphère est vraiment spiritualisée dans ce pays), je me demande après tout ce que cela peut bien signifier et si ce n'est pas un de ces genres de pensées dont sont coutumiers les écrivains de ce temps, c'est-à-dire précisément ceux du 19^e siècle. Gf. Drieu, dont j'ai lu un article à peu près de ce genre dans les "Nouvelles Littéraires"³⁶.

Ainsi, en ce moment, je suis absent de ma pensée. Cette idée m'avait parcouru la tête il y a quelques minutes. En ce moment ma pensée est accaparée par une vaste mélancolie concernant les choses de l'amour. Mais comment exprimer ces regrets qui m'animent. Vivre l'amour. Trouver l'amour. Lutter. Où suis-je ?

Et voici que ce cahier s'achève. Il est bien crasseux, ayant traîné dans ma poche de capote pendant des marches où je suis. Je n'y ai sans doute pas mis le meilleur de moi-même. Un jour peut-être j'arriverais à discipliner ma pensée, à me sentir à l'aise.

CHAPITRE IV

3 janvier 1952

Où sont les bonnes dates pour commencer (ou recommencer) à se trouver seul avec soi devant une page blanche ?... Faire un vrai journal... Tenir les pages une à une, jour après jour... Se donner l'impression d'avoir une vie intérieure. Mélanger les faits les plus quotidiens et l'écriture automatique¹. J'ai tout de même le soupçon que c'est là qu'il se passe quelque chose. Savourer sa mélancolie, cette mélancolie qui s'approche de la cinquantaine... Mais surtout être à la mesure de la cinquantaine quand on est sans parti. Cette date n'ayant d'ailleurs qu'une signification tout à fait relative. D'abord, je vais avoir 47 ans cette année. Peut-être y a-t-il encore quelque possibilité ? Mais certainement je saurais bientôt ce que je veux. Quitter ce qui m'est lourd, ce que j'ai déjà rejeté et retrouver ce qui aurait dû être une ligne de vie, un style de vie...

Je le saurais en continuant à noter le plus souvent possible ce qui me passe par la tête.

Deux notes perdues :

Toutes ces brisures de la vie finissent par faire une ligne droite ...

Aimer, écrire², peindre, méditer... à quoi bon s'il n'y a pas dans l'air une odeur d'éternité ?³

4 janvier

Ecrit texte radio. Assez fatigué. Me demande ce que ces textes signifient vraiment pour moi... Que j'aimerais mieux écrire des poèmes. Mais les écrirais-je ? Envie folle de faire de la peinture⁴. Lu documentaire envoyé par Souvarine⁵ sur la Russie de la guerre. Intéressant mais j'ai tant envie d'une oeuvre d'art...

Lundi 7 janvier

En regardant des papiers d'affaire pour la rue de Sablonville, je m'aperçois qu'hier, 6 janvier, c'était l'anniversaire de la mort de maman.

C'était aussi la fête des Rois. Cocktail chez Jeannine Valéry, mon ex-belle soeur. Je suis roi et j'offre la fève à une femme hindoue, drapée dans un sari de velours rouge sombre. Elle prépare à Paris une thèse de doctorat sur la question sociale.

Pour une émission radio, ayant lu un petit bouquin sur les cours d'amour, je pense à la possibilité d'une pièce sur la hiérarchie, genre Ruy Blas peut-être. Un homme du peuple aime une dame noble⁶ dans la société féodale dans l'atmosphère sophistiquée des cours d'amour - La Princesse Lointaine⁷...

A mêler avec l'histoire de Mlle de Lespinasse dont d'Alembert fut amoureux toute sa vie. D'Alembert respecte le chagrin de Mlle de Lespinasse qui a perdu son amant. Après sa mort, il s'aperçoit qu'elle était follement amoureuse d'un autre avec qui elle avait trompé le premier - Découvre des lettres brûlantes⁸.

Règle absolue de l'amour du Moyen Age⁹.

Axiome : Il ne peut y avoir de bonne amour vraie dans le mariage !¹⁰

Jeudi 28 février

Pour le peintre et le poète.

Renouer de nouveaux liens avec la nature. Nous vivons encore sur les idées romantiques¹¹. Une nature emphatique, débordante et étrangère, toute extérieure.

Les romantiques parlent de la nature mais ne lui parlent pas¹². Trouver une manière de dialogue¹³. Interroger, faire du charme. Que la réponse soit un poème ou un tableau. Une conversation jamais ininterrompue. L'homme doit se faire pardonner l'insulte du progrès.

Mercredi 21 mai

Une femme qui a dit m'aimer, qui n'a pas d'amitié pour moi et qui me l'a prouvé après m'avoir causé beaucoup de tracas. Je lui dis : Va donc te faire dresser par un autre. Tu n'auras jamais à l'oeil la larme de l'idéal¹⁴... Tu seras toujours quelque part un désastre.

10 juin

Le monde moderne : Une femme adopte l'enfant de son amant (veuf) pour se consoler d'avoir perdu son chien mort quelques années plus tôt.

20 juin

Une certaine catégorie de femmes qui remettent presque chaque jour tout en cause pour des raisons qui leur sont intérieures et probablement mal définies, dont elles prennent pour confidents d'autres femmes qu'elles n'aiment pas ou qui leur sont pour le moins indifférentes et qui créent ainsi une atmosphère bizarre, comme un cercle d'angoisse autour de l'homme qu'elles aiment ou qu'elles prétendent aimer¹⁵.

17 juillet

La littérature actuelle me fait penser à l'histoire des sardines à l'huile que j'entends, ici, à Belle-Ile. Plus les sardines vont au sud, plus elles engraisent. A point dans les eaux bretonnes, on les fait bouillir directement à l'huile et elles ont un excellent goût, la meilleure qualité. Quand les bancs arrivent au Maroc, la sardine est si grasse qu'on la fait bouillir à l'eau d'abord et qu'on la met ensuite à l'huile. Elle se présente bien mais a perdu ses qualités premières.

Ainsi la littérature, engraisée par la philosophie ou les philosophies des universitaires, se présente bien mais a perdu toutes ses qualités de saveur et d'agrément. (La littérature N.R.F.)

A rapprocher de l'idée de la poésie qui est descendue vers le sud ces dernières années (Audiberti, Char¹⁶). Elle est grasse de mots et sans saveur. Le verbalisme de ces poètes tient peut-être de leur terroir¹⁹.

Dans l'avion

Le 17 octobre 1952
 j'étais avec des ailes au-dessus des nuages
 de Paris à Bordeaux
 dans une ligne droite
 le plus près possible du soleil
 qui se tint continuellement au bout de l'aile gauche
 à babord
 une quarantaine de personnes
 et des petits enfants criant
 des enfants des hommes poussent des cris en plein ciel
 pour disperser la troupe nuageuse
 qui ne furent plus bientôt que des petits morceaux
 de coton gros comme
 ceux qu'on se met dans les oreilles
 et nous nous mêmes à danser
 légèrement
 sur des villages dans l'automne
 et des prés carrés
 bien alignés
 Pour quelques heures encore rien n'est changé dans la civilisation
 Nous allons droit dans le creux du V bizarre que forme le confluent
 de la Garonne et de la Gironde
 Et mes oreilles se mettent à bourdonner
 à Bordeaux
 Et puis nous repassons.
 L'homme léger comme une plume
 vole comme une plume d'une civilisation à l'autre
 Je me penche pour apercevoir l'Espagne de cuivre et de vert-de-gris
 Je n'ai rien vu que des lacets dans la montagne
 et quelque chose me dit que don Quichotte ¹⁷ est par là.

Nous dédaignons la Méditerranée
 Nous la laissons carrément à gauche
 Nous sommes de l'Atlantique nous autres de la ligne droite
 Voici la côte marocaine
 encore un autre rouge
 un rouge plus terreux
 avec des forêts vert-sombre¹⁸
 l'arrache au bout de son cours d'eau comme un robinet au bout
 d'un tuyau à jour.
 Vivement que je me pose
 mais les oreilles bourdonnent
 Je n'entends plus rien
 Rabat¹⁹.

19 octobre

Rabat est une ville blanche avec des allées rouges. Architecture moderne non déplaisante dans son ambition, se marie habilement à l'arabe. Je n'ai pas encore très bien compris si la ville est entourée de murs rouges d'une très belle allure. On passe tout le temps par des portes moyenâgeuses. Rabat donne l'impression d'un beau garçon qui grandit trop vite dans ses vêtements trop courts. Les monuments publics sont beaux incontestablement. Les avenues larges. Cette ville me satisfait parce que le plan est ambitieux.

J'ai erré hier après-midi dans la ville arabe, la Medinah ou la Mellah. De toutes petites rues. Rien de ce que je ne connaissais déjà. Rien ne m'a frappé. Je ne suis pas entré dans la Casbah rouge à cause d'un guide qui m'a harponné mais je compte bien y aller.

Dans la soirée, conférence de Lanza del Vasto à l'Alliance Française sur la non-violence²⁰. En termes très généraux il parle de la connaissance de soi-même. Il faut commencer par soi. Qui suis-je ? Ni un corps, ni une conscience, ni une personne.

Qui es-tu quand tu dors ? dit-il. Rien. "Pardon, il y a le rêve qui témoigne d'une conscience profonde et d'une continuité avec la veille"²¹.

Moi je veux bien tout ça. Je suis pour la non-violence. Je ne peux pas influencer sur les affaires du monde, mais je trouve tout cela très vaseux.

Il a un drôle de costume bleu avec un col blanc. Ça me fait penser aux Saint-Simoniens²². Une croix bizarre au cou qui n'est pas tout à fait une croix. Prophète ? Peut-être. Beaucoup de théâtre en tout cas. Pourquoi pas.

Dîner chez Fabre. Plutôt ennuyeux. Femmes pas trop belles. Hommes sans beaucoup d'humour sauf M. Crozier, qui connaît Claude Rostand²³.

Conversation très vaseuse sur le spirituel et le temporel. Énumération des français utiles au Maroc. Sont-ce les hommes d'affaires ou les spiritualistes ?

Je note pour moi : L'absence française puisqu'il s'agit d'elle, nous fera peut-être comprendre ce qu'est la présence française puisque le père (père blanc) dit qu'on ne sait pas ce que c'est.

20 octobre

Journée assez vaseuse. Pris contact avec les différents services de la Radio²⁴. Tout le monde a l'air assez déprimé. Je n'entends que des : On ne peut pas... pour telle ou telle raison. Je n'en augure rien de bon pour moi. J'ai l'impression que cela est l'atmosphère du pays. Complexe d'infériorité des français ici. Par exemple : On ne peut pas fréquenter des arabes. Suis frappé d'un manque d'humour plus que province. Le seul qui m'ait paru en avoir est ce monsieur Crozier, ami de Claude Rostand, rencontré au dîner chez Fabre.

Deux personnages particulièrement sympathiques à la Radio : Peyre et Cario.

21 octobre

Rien à signaler. 1ère conférence des programmes à la Radio. Aucune organisation cohérente. Suis plutôt déprimé par l'atmosphère bien que les gens (Peyre et Cario) me paraissent plutôt agréables. Aucun tourisme. Vu *Othello* d'Orson Welles au cinéma. Ça me plaît assez. C'est même très beau. Grandeur.

D'après des on-dit, l'atmosphère est difficile entre français et arabes mais en général j'ai l'impression d'une atmosphère de méfiance entre tout le monde.

22 octobre

Hier déjeuner chez Peyre. Femme charmante. Déjeuner très français. Il m'explique comme tout le monde mais mieux que tout le monde les impossibilités du pays. En prenant son porto, le général Guillaume²⁵ avait dit aux Français et aux Marocains : Il faut que vous vous fréquentiez, que vous vous receviez. - Les Français du Maroc doivent apprendre l'arabe. - Cela n'a rien donné. Impression pénible de ces Français sans mission et sans esprit²⁶. Quelques intellectuels vivant très isolés²⁷ comme François Bonjeau. Visité le jardin des Oudaïa, joli, un peu fabriqué. Belle vue sur l'embouchure du fleuve.

Dans l'après-midi, je bavarde avec Cario. Il me fait remarquer que le Palais de justice de Rabat n'a que 6 colonnes au lieu de 7. La justice est boiteuse, dit-il. Il a des expressions curieuses et assez jolies.

24 octobre |

Il me semble ici, au Maroc, que le temps a une densité différente de celle d'Europe. Il me semble qu'il faille s'accoutumer à un temps d'un autre ordre qui n'est pas un ordre de grandeur ni de durée. C'est un temps fait d'une succession de lenteurs²⁸. Il a aussi une odeur spéciale (les fleurs la nuit à l'odeur forte et entêtante). Il semble qu'il efface certains gestes et ceux des bâtisseurs vus d'un certain angle paraissent presque inutiles. Ainsi ces murailles rouges et molles. Ainsi ces maisons modernes genre Le Corbusier dont le style se fond dans le paysage et vient tout naturellement rejoindre le style des maisons arabes

de la Medinah. Je crois que c'est moins voulu par les hommes que par l'atmosphère du temps. A n'en pas douter, ce temps-là est imprégné de Dieu : Voir le livre de Bonjeau sur la politesse arabe.

Ici on ne peut pas prendre gaîment la route et marcher longtemps d'un bon pas. Le temps est un songe²⁹. Les gens oublient vite ce qu'ils ont à faire. Beaucoup de ceux qui sont venus ici pour faire une chose en font une autre. L'ordre est de l'extérieur. Je serais heureux de vérifier si ce que je dis là n'est pas plus ou moins diffus dans la religion musulmane.

Ce n'est sans doute qu'une première impression car il faut voir les châteaux moyenâgeux du sud³⁰, les murailles de Mogador, etc... Penser à la pièce sur l'amour : Ecrire en vers. Trouver une versification. Un léger décalage entre le moment et le souvenir.

A la Radio, mon projet de réorganisation semble en bonne voie.

29 octobre

Pas grand-chose à signaler ces jours-ci. Santé plutôt déficiente - A la Radio, période d'organisation. Suis content d'être à peu près en bons termes avec tout le monde. Vais à Casa cet après-midi. Tranquillité d'âme - Vasouillage dans la disponibilité.

30 octobre

Hier, visite à Casablanca.

Casablanca est une sorte de Marseille de l'Amérique du Sud bâtie par des Américains sur les plans d'architectes marocains et dont la police est assurée par des Français.

Dans le genre ville moderne c'est une ville plutôt sympathique, une ville en pleine construction, féroce de modernisme - Tout l'odieux et l'admirable de la désinvolture des hommes vis-à-vis de la tradition. Une grande avenue en construction qui doit s'appeler de la Victoire ou de la République, perce son chemin large et droit à travers les débris de vieilles maisons marocaines en torchis rouge. Ce coin sert de parc à voitures. On n'en a pas fini avec le progrès.

Visite au Salon d'automne de Casa³¹. Toutes peintures à l'instar de Paris. Des compotiers de fruit. Rencontré le Directeur des Beaux-Arts. Je lui dis ma surprise de ne pas sentir dans ces peintures l'ambiance du pays marocain, l'atmosphère, l'esprit. Il me répond : "Nous sommes tellement fatigués par cette atmosphère, cette ambiance. Nous n'y trouvons rien. Nous ne demandons qu'à l'oublier..." J'avais envie de lui dire : "Mais alors qu'est-ce que vous faites ici ? Vous pourriez faire la même peinture à Bécon-les-Bruyères".

Sur le chemin du retour à Rabat, Peyre me fait remarquer, parlant de la différence entre le marocain et l'arabe d'Algérie ou de Tunisie, que dans ce pays on n'entend pas de jurons dans les rues. C'est tout à fait un autre style de vie. On ne peut considérer l'Afrique du Nord comme un tout coordonné. Sur le plan militaire on peut concevoir l'Afrique du Nord comme un seul théâtre d'opération. Il n'en est pas de même sur le plan politique.

2 novembre

Journée de vasouillage. Sommeil. Je ne suis pas au point. Le côté "vieil adjudant" de Rabat m'exaspère un peu. J'aurais voulu écrire un poème qui ne sort pas. Il faudrait faire le compte de ces journées de "trous" dans la vie. Cela ferait une quantité impressionnante. J'ai souvent pensé à ce qu'on appelle le temps perdu, celui qui ne se retrouve jamais. Par exemple, le temps perdu dans l'emploi du temps militaire³². Je suis dans cet état d'esprit. Je n'ai aucun goût pour le pittoresque. Je ne suis pas un touriste. Je pars de mon petit cercle pour apprendre peu à peu de quoi il s'agit. De quoi s'agit-il au Maroc ? En général et pour moi. Quel est le sens de ce voyage pour moi ? Sans doute n'aurai-je de réponse à cette question qu'après. Mais il n'est pas mauvais de se la poser de temps en temps. Je n'ai encore rien trouvé selon mon coeur. Seule, la majesté du costume marocain me fait impression. A part quelques vues claires de Paul Peyre, je n'ai rien entendu dire d'original sur la question marocaine dans tous les sens du mot.

9 novembre

Résumé Marocain : 3 semaines.

On me demande ce que je pense du Maroc. (En particulier Georges Huisman à l'Alliance Française.)

Ma première impression est que ce n'est certes pas un lieu où souffle l'esprit. J'ai l'impression d'un grand vide. Ce Maroc d'aujourd'hui n'est à la hauteur ni de sa légende ni de ses ruines. Les Français sont affreux. Du moins, dans la sphère que je connais qui est surtout la sphère fonctionnaire. On voit ces villes se construire comme si c'était dans l'enthousiasme, alors que cela se fait dans une ambiance mesquine. On entend continuellement ces mots : "Il faut en parler à la Résidence" - Les questions de personnes dominent tout. D'ailleurs chacun a son explication à lui. C'est toujours la faute à quelqu'un. Bande contre bande. On ne vous laisse pas parler. Si vous donnez votre opinion on vous explique que c'est comme ça et pas autrement. Une mentalité étroite. Rien de viril. On expédie les affaires courantes. Aucune perspective d'avenir. Aucun humour. Alors qu'il faudrait des perspectives même folles³³. Le Moine³⁴ dit que la politique Lyautey³⁵ de non-fusion³⁶ est aujourd'hui ce qu'il a fait il y a 50 ans. Il dit aussi que le père Jésuite qui a sauvé la langue arabe en rédigeant un dictionnaire fameux a fait une mauvaise opération. La langue arabe mourait. Il l'a sauvée et de ce fait a sauvé une civilisation moribonde et inutile. Sans ce dictionnaire il n'y aurait plus d'arabe parlé mais une sorte de pidgin méditerranéen qui arrangerait bien les choses.

Il y a aussi le fait des pionniers qui perdent toute raison d'agir et ne peuvent agir que mesquinement liés qu'ils sont par l'humanitarisme, le socialisme et autres abstractions.

Aucun intérêt pour les choses de l'esprit, bien entendu. Il faudrait attendre plusieurs générations. Aura-t-on le temps ?

Du côté arabe. Que se cache-t-il sous ces longs manteaux de couleur ? Ils sont beaux comme des apôtres. Ils sont bibliques³⁷ comme tout le monde arabe. Les français disent qu'il n'y a rien dans ces têtes-là. A coup sûr ça n'est pas l'Islam intellectuel. Ça se saurait. Ça n'est pas Damas. De même sous les voiles des femmes, quelle beauté se cache ? Je réserve mon jugement pour plus tard.

Du côté américain. C'est la bêtise, le contentement de soi, la sécurité d'avoir raison, l'expansionnisme naïf qui réserve des lendemains curieux et dangereux.

Non, décidément, je ne me plais pas au Maroc. Il y a un engourdissement du cerveau commun à tout le monde, un grand besoin de sommeil.

Cependant, ici les gens travaillent durement. Ce n'est pas facile de gagner sa vie. Vu Bertrand (ingénieur) - très sympathique.

12 novembre

Avant-hier soir, veille de l'armistice, la Garde-Rouge du Sultan défilait dans les rues de Rabat. La musique jouait "Auprès de ma blonde..." J'ai toujours trouvé abaissant ce genre de choses.

Mauvaise journée hier. Été à Port-Lyautey avec les Bertrand à travers un bois de chênes-lièges. Le tout très sec. Port-Lyautey affreux. Camps américains du plus sinistre effet. Les arabes tous étiquetés et fouillés. Bertrand me raconte :

L'arabe (au français) - Allez-vous-en !

Le français

- Mais si nous nous en allons vous allez retomber de cent ans en arrière.

L'arabe

- Même si nous devons retomber de mille ans en arrière, nous aimons mieux que vous vous en alliez³⁸.

19 novembre

Le 15, déjeuner chez Hadoui. Menu : Hors d'oeuvres. Poulet à la marocaine. Couscous. Un doigt de vin. Un de ces lourds repas que j'ai de la peine à supporter. Lui est du genre gros arabe; elle est petite et menue, probablement métis. Lui, genre très francisé, fils du grand Vizir de la justice. - Il a été voir Sacha Guitry³⁹ à Paris qui lui a donné toute son oeuvre dédicacée. Il en est très fier. Il est pour les Français. Il dit : j'aime mon pays et je serais très content qu'il soit libre. Comme l'oiseau en cage lorsque la porte s'ouvre, prend son vol. Mais dans l'état actuel des choses il est impossible que les Français partent. Nous n'avons pas 10 médecins marocains, pas 3 ingénieurs. Si les Français partent nous retomberons dans l'état où nous étions en 1912.

Il est certain que le pays était alors en complète décomposition. C'est un fait que les esprits abstraits doivent avoir présent à l'esprit.

Le lendemain voyage à Fès avec Peyre et Pottecher⁴⁰ - sa femme énorme, insupportable. Traverser Meknès.

Fès me fait penser à la Tolède du Greco⁴¹. On tourne autour de la ville. Il y a de la brume, la ville apparaît blanche et irisée entre ses collines brunes et rouges. Nous voilà revenus en arrière au XVème ou au XVIème siècle.

Nous faisons ensuite 80 km. pour aller visiter le sanctuaire de Moulay - Bonchta (le saint de la pluie) et il pleut en effet. Reçu dans ce ravissant village par les notables - Cavaliers à cheval. Coups de fusils. Les jeunes font des youyous, tout le cérémonial d'une réception marocaine. Escalade à cheval pour aller aux vieilles ruines du Château-fort d'Amerguson, dit le château de l'amertume ou des Portugais. Construit par des chrétiens et habité par des musulmans.

Ensuite Diffa. Déjeuner sous la tente à la manière arabe.

Visite la nuit de la Medinah. Un coup d'oeil aux bordels - classiquement arabes et sordides - Les femmes d'Alger de Delacroix⁴².

Musée de Fès. Pas grand intérêt. Poteries, tissus, tapis du XVème, XVIème et XVIIème siècles. On voit combien l'art arabe est peu de choses. Il est uniquement décoratif sans valeur humaine. Il est resté le même à travers les âges. Seule l'architecture est charmante. Les cours intérieures, les jets d'eau, les jardins. C'est vraiment une petite civilisation. La civilisation des tentes.

(Etudier l'histoire arabe.)

Hier visite de Felix Garrus. Nous parlons Maroc. Réception du Gal Guillaume par le Sultan. Le Sultan tête très fine. Porte des lunettes noires. Les diplomates en jaquette sous la pluie. La garde-rouge. Guillaume très peu d'allure. Il paraît cependant que c'est un bon résident.

J'admire le vieux traducteur, précepteur de l'actuel Sultan et du prince impérial actuel. L'air d'un vieux moine malin. Sourire malicieux. Parole fleurie.

Mort de Paul Eluard⁴³.

23 novembre

Dimanche à Rabat. J'écris des lettres. L'après-midi, j'essaie d'aller dessiner à Salé mais je me perds dans le Medinah et pris de panique je me sauve de peur d'être surpris par le coucher du soleil.

Je m'étonne et je suis furieux que l'affaire Fabre me prenne tant de temps. J'y pense tout le temps. J'ai été blessé comme je ne l'ai jamais été par la goujaterie de ce Monsieur. C'est un pauvre con. J'attends tranquillement les événements, Je crois qu'il vaut mieux qu'Odette vienne. Je lui écris dans ce sens.

Regardant le paysage de Salé pourtant joli, je me sens peu de communications avec ce pays marocain, cette civilisation islamique et le reste.

Avelot⁴⁴ est venu me voir à la Radio flanqué d'une fort belle négresse qui me fait envie. Il dit que ce qui est agréable avec ces femmes-là c'est que c'est sans histoire. On commence par faire l'amour. Aucune incidence sentimentale.

24 novembre

Réfléchir au sentiment de décadence, au mot même qu'on peut remplacer par celui de pourrissement ou quelque autre. Tout ne se désagrège pas en même temps. En France on peut dire que c'est la politique qui est décadente.

Le poisson pourrit par la tête - mais la politique est-ce la tête ?

Le Maroc pays en décomposition. La France, protectorat, crée un cadre. Le cadre tient mais la direction lâche.

Mauvais calcul qui veut que le vaincu se nourrisse des idées du vainqueur.

A propos de liberté, toujours la même question - quelle liberté ?⁴⁵

1er décembre

Que de temps perdu... Comme il y a peu de choses à attendre des hommes. En somme cette Radio pourrait marcher avec seulement un peu de bonne foi de part et d'autre. Fabre n'est pas de bonne foi avec moi et d'ailleurs je ne suis pas de bonne foi avec lui. Ni Raybaud⁴⁶. Ni Manuel, ni Peyre ne sont de bonne foi. Chacun défend de petites positions personnelles et ridicules. Tout le monde est démoralisé. Au diable ces oeuvres sans espoir ! Il en va ainsi pour tout le Maroc.

Zuber me disait que les intellectuels qui se font communistes cherchent une excuse à ne pas voir la réalité en face. Tout se passe toujours comme si l'homme avait peur du vrai. La civilisation n'est pas autre chose qu'un échappatoire, qu'une fuite devant le réel et la décadence vient au moment où l'homme est si loin du réel qu'il n'arrive plus à rien définir. La nature insultée par le progrès crie vengeance. Cela donne, entre autres choses, la question sociale, la lutte de classes, les diverses tueries idéologiques. Le terrain se dérobe. Ces idées me ramènent infailliblement à Dieu. Je soupçonne que le christianisme est la religion qui a le mieux analysé les passions⁴⁷. Mais dans quelle mesure n'a-t-il pas dégénéré, environné, assailli par le siècle ? Toujours dans la position d'un bastion assiégé. L'homme colle plus avec la nature par la foi que par l'intelligence. D'accord avec Dieu, d'accord avec la nature, d'accord avec soi-même. Tel était probablement l'homme du XIII^e siècle⁴⁸. Tels sont peut-être aujourd'hui le noyau marocain très religieux mais aussi quel échantillon d'impuissance. La seule contemplation de Dieu ne suffit pas. Les chrétiens l'avaient bien compris en créant à côté des ordres contemplatifs, des ordres militants.

Passer la journée de samedi à traîner sur le port de Casablanca. J'y retrouvai les émotions de ma jeunesse. J'eusse aimé partir au diable comme passager clandestin⁴⁹. Je suis allé au bordel et j'ai bu un coup de rouge traditionnel. Mélancolie assez douce. Le temps passe.

La cinquantaine approche et me voilà tout drôle.

Approche le printemps et me voilà enfant.

3 décembre

Ici la sensualité n'est pas située. Elle flotte dans l'air, diffuse, comme la fumée des usines dans un centre industriel. Les bousbirs (bordels) fabriquent ces émanations. Il me semble que l'on deviendrait volontiers pédéraste. Est-ce dû au fait que l'on sait que la femme est tenue pour peu dans la civilisation musulmane ? Il y a aussi l'équivoque du costume. Pour moi avec les femmes la peur un peu enfantine de la vérole. Dîner avec Gilloteau, Beruba, Delage. Gilloteau complètement écoeuré par Rabat. Assisté au Conseil du Gouvernement. Sans intérêt. Les gens sont affreux. Beaudony dit que c'est de la merde.

8 décembre

Très importante journée car il y en a des bagarres à Casablanca et des bagarres qui durent car il paraît que lorsque l'on compte 5 morts indigènes, il y en a 200, étant donné que beaucoup d'entre eux n'ont pas d'état civil. On m'a dit cet après-midi qu'il y avait eu une dizaine d'Européens bouzillés. Il paraît qu'on ne peut pas reconnaître si c'est un homme ou une femme tellement ils ont été lardés de coups de couteau. Ici, à Rabat, il n'y a rien eu mais la nervosité grandit. Tout cela n'est déclenché par rien mais par l'"état des choses". Il paraîtrait que c'est le meurtre d'un leader syndicaliste en Tunisie qui aurait déclenché cette tuerie. Pendant ce temps-là, je pense au voyage d'Odette, s'il est compromis ou non. Je pense aux répercussions sur l'esprit de sa mère et je pense que je me fous de toutes ces conneries. Il est temps que le monde change. Mais je voudrais bien avoir la paix. Je serais furieux d'être tué dans une bagarre ici, où je ne me plais pas. Ce serait un drôle de destin. Drôle de destin, n'est-ce pas un titre pour la littérature... pièce ou roman ?

Nous allons nous mettre à lire un livre de la Série Noire⁵⁰, puisqu'on ne peut pas faire autre chose.

9 décembre

Les Américains croient qu'ils sont riches parce qu'ils sont en démocratie. En réalité ils sont en démocratie parce qu'ils sont riches.

12 décembre

Passé hier soir entre les barrages militaires qui bordent la Medinah. Autos-mitrailleuses, troupes en armes, police avec gourdin, etc... On arrête tous les indigènes qui passent à pied ou en vélo. L'un est arrêté devant moi qui portait une arme ou une massue sur lui. Il est immédiatement roué de coups. J'ai horreur de ça. Même si je pense qu'il faut le faire, je n'aime pas être du côté de la répression. Ni du côté des fusillés. Ni du côté des fusillés. Il paraît qu'à Casablanca les manifestants se servaient en guise de poignards de cornes à chaussures en fer épointées. Aujourd'hui vendredi, jour de la prière du Sultan; il pourrait y avoir des manifestations à Rabat. La police et la troupe sont sur pied de guerre. Tout cela est parfaitement odieux. Décidément ce séjour marocain n'est pas brillant pour moi.

15 janvier 1953

Bien longtemps sans écrire dans ce carnet. C'est très mauvais. Drôle de manière qu'a le temps de passer ici.

Voyages à Marrakech, à Meknès, dans le Moyen-Atlas. La pluie à Moulay-Idriss et Volubilis.

Résumer les impressions.

Le Maroc est-il un bluff ?⁵¹ Aucun climat sentimental.

Ma situation : aucun intérêt de rester au Maroc. Difficultés d'écrire. Nonchalance.

Radio : aucun intérêt.

Finir ma vie tranquillement à la campagne. Désastreuse instabilité de mon caractère. Je veux toujours être ailleurs qu'où je suis. Je fais un métier qui ne me plaît qu'à moitié⁵². Je n'ai pas envie de commander si j'aime diriger et influencer. L'imbécilité et la mesquinerie des hommes me sautent aux yeux aussitôt. A quoi bon faire quelque chose avec de pareils idiots. Est-ce du mépris ? Pas exactement. C'est de l'incompatibilité d'humeur. Je ne crois pas aux autres non par égoïsme, par absence. Aussi le fait de n'avoir pas été élevé dans des rapports humains où dès le plus jeune âge on s'imprègne du sens de la hiérarchie⁵³. Il y a des gens à qui il est tout naturel de commander, d'autres pour qui il est tout naturel d'obéir. Je ne suis ni d'un côté, ni de l'autre. Élément peu social. Je ne peux pas plus faire un bon capitaliste qu'un bon communiste. Il y a des gens comme moi.

18 janvier

J'écris à des tas d'amis pour leur dire que je m'ennuie. Je ne vois pas comment trouver mon climat ici. Je me souviens sans aucun enthousiasme des promenades que j'ai faites. Fès, Marrakech, Meknès... J'ai l'impression d'avoir des photographies d'un cliché déjà vu. Les médinas, les souks, les femmes au bordel, la couleur, le bruit, tout ça, c'est des lieux communs. L'Islam m'emmerde. Mon climat c'est une rivière de France, de préférence la Loire⁵⁴. Ecrire. Peindre. Pêcher à la ligne et de temps en temps aller faire la bringue à Paris. Recevoir des copains le dimanche.

13 février

Il faut savoir ce que l'on dit

Il faut bien dire ce que l'on pense

Pour une pièce genre Jeu de l'amour et du hasard⁵⁵ : 2 femmes entrent dans un hôtel de grande classe, genre Crillon⁵⁶ ou plutôt genre Negresco (dans une ville d'eau).

La 1ère est une bonne qui se paie 8 jours de luxe avec les robes de sa patronne.

La 2ème est une actrice (ou une femme de lettres) qui veut étudier incognito le métier de bonne d'hôtel.

La fausse bonne arrive dans la chambre de la vraie et fait tellement mal son service que l'autre la reprend - ou il y a une raison pour que leurs situations respectives se révèlent d'une manière ou d'une autre. Par exemple, l'actrice peut avoir connu la bonne chez des amis et la reconnaître ou

l'autre craignant d'être reconnue pour la même raison, éclate en larmes et avoue tout.

Il faut trouver une situation qui leur permette de faire un pacte...

En face : 2 hommes dans des situations parallèles.

Un voyou - mais quel genre ?

Un type bien - mais quel genre ?

CHAPITRE V

22 septembre

Arrivée hier matin à New York¹.

Décollage d'Orly - 10 h. du soir. Arrivée à Idlewild 6 h. 30 - heure américaine.

En quittant l'Europe, l'aile gauche de mon avion dans son balancement caresse une demi-lune impassible et jusqu'à la limite des eaux européennes. Le moteur crache des flammes comme une bête à feu. L'homme a inventé l'oiseau de fer². Au bout de l'aile qui lentement s'élève et descend, la lune va et vient elle aussi, puis elle s'échappe, puis elle apparaît de nouveau, puis je ne la vois plus du tout.

Alors nous nous mettons à table. Repas Air France, Whisky et champagne. Pas mauvais mais pas si bon qu'on se plaie à le dire - Je pense au veau né dans quelque pâturage normand et dont la destinée est d'être mangé en escalope à la crème à 3,000 m d'altitude par des gloutons américains, français ou d'Europe centrale. Pas brillants mes passagers. Des vieux pas beaux et si braves gens il y a, pas envie de faire connaissance ! Je suis assis à côté d'un professeur de biologie de l'Université du Wisconsin qui revient d'un congrès à Dresde. Pas très communicatif - Nous échangeons des banalités coutumières. Et c'est le moment du sommeil - Chacun fait semblant de s'endormir. J'imagine qu'il y en a qui comptent des moutons - moi pas. Je rêve bêtement. Je pense à l'ennui des voyages. Qu'on pourrait très bien ne pas voyager. Qu'on ne perdrait rien à ne pas voyager. Il y a un jeune homme, l'air absorbé avec une tension extrême, qui lit un magazine avec l'attention figée de quelqu'un qui ne comprend rien à rien, pas plus à ce qu'il lit que sans doute à ce qu'il fait. Celui-là je le déteste, d'abord parce qu'il est le seul à garder sa lampe allumée et qu'elle me tape droit dans l'oeil. Ensuite parce qu'il a auprès de lui une charmante petite femme et qu'il devrait avoir le moindre petit soin pour elle. Pas un sourire. Pas une parole, pas un de ces petits "je ne sais quoi"³ qui fait qu'on sent qu'il y a quelque chose de gentil qui se passe entre deux êtres jeunes. Non. Rien. Je le déteste. Il éteint enfin sa lampe, laisse son magazine et son air stupide.

Dormirai-je ou ne dormirai-je pas ?

Quand ils dorment, les Français et les Américains sont interchangeables. On ne les distingue pas l'un de l'autre. Tout le monde devrait tout le temps dormir. Il n'y aurait plus de problèmes et la paix serait faite. Si les Chinois, les Russes, les Américains, les Français, les Allemands, les Arabes dormaient tous ensemble... C'est une idée à creuser. On pourrait en tout cas proposer que tout le monde dorme à la même heure. Au lieu qu'avec ces changements d'heures à travers le monde, chacun dort séparément et ça crée la pagaille.

Décidément je ne dors pas et je me sens très idiot et pas tellement à mon aise tout en reconnaissant que ces avions sont très confortables.

Je m'assoupis, je me réveille, je m'assoupis, je me réveille... Je me réveille et le jour se lève mais très loin là-bas en Europe à la queue de mon avion. Et nous nous livrons à un match avec le soleil levant. Il ne nous rattrapera pas cette vache.

Mais c'est l'heure du breakfast et il est très américain ce breakfast. Il possède une omelette si lourde que j'en suis écoeuré. J'en laisse les 3/4.

Je regarde par le hublot. Au fond du trou noir, il n'y a que de la boue. Ni la mer, ni la terre, de la boue, l'informe d'avant la naissance du monde, d'avant qu'on ait séparé les eaux d'avec la terre. Nous sommes à 6,000 m. L'hôtesse vient de le dire et nous arriverons à New York dans deux heures. C'est moche les hommes au réveil. Moi, je me sens atroce. C'est bien ce que je disais tout à l'heure : Si tout le monde dormait...

Toujours dans le trou noir, la boue. Innocence du monde.

En tout cas, le soleil ne nous rattrapera pas. On a une bonne avance sur lui... Cette lueur à l'est.

On nous donne des bonbons, on commence à descendre.

Ce que j'avais pris pour de la boue, c'étaient des nuages et nous voilà dans le coton. A travers les trous quelque chose d'indistinct révèle cependant l'existence de quelque chose qui doit être le Nouveau Continent. Puis voilà des lumières, un dessin géométrique. Ça doit être New York. C'est minuscule. On tourne. On descend. Idlewild. Cages de verre, lumière et musique douce. Police et douaniers - Taxi - En route pour New York rose dans le petit jour. On n'en finit plus d'y arriver. Je savais déjà que New York et sa banlieue c'était grand et haut.

Septembre 23 d.

Les premiers Français que je rencontre à New York ne sont pas gais. Garçons et filles semblent former une colonie sur le bord. Les filles se plairaient plus en Amér. que les garçons.

Gabriel Desdoits : L'argent compte ici. Nous n'en avons pas assez. Nous avons beaucoup de prestige intellectuel mais nous ne représentons rien. Quand on nous invite c'est comme des guignols (c'est son mot).

Monique de Corbeze : Se plaft ici mais est très nerveuse. Se ronge les ongles - Peut-être vierge. Est assez jolie et jeune fille potelée. Parle aussi d'argent. Très agressive.

Celle d'hier dont je ne me rappelle plus le nom. A dit : Je m'aperçois qu'un garçon de 23 ans peut être charmant. Jusqu'ici je croyais que cela n'était réservé qu'aux hommes de 40 ans. Sans doute est-ce le cas d'un Européen. Les Américains sont des enfants presque à 60 ans. J'en ai assez de vivre dans ce milieu sentimentalement infantin et qui a peur des femmes.

Pour les Français, il semble que le rapport femmes-hommes aux E.U. soit déprimant. Aussi le rapport argent-relations sociales. C'est à peu près ce que dit le charmant garçon d'hier. Il faut que je mette un nom sur tous ces visages.

Le sifflement des voitures de police dans la rue.

Crénesse⁴ veut rentrer en France mais son ambition débordante ne lui permet que de choisir un poste important. Il veut être directeur général de la radio quand ça sera organisé - Ca c'est un point de vue. Il a perdu sa femme l'année dernière. Cela compte.

Pour moi, aucune opinion - J'attends - Charmants chauffeurs de taxis. Parlants, aidants - L'un veut aller en France, quand il aura gagné au sweepstake, "parce que l'on met du vin dans les sauces". L'autre pense qu'il faut à la France un gouvernement fort et que de Gaulle convient. Le troisième déteste les barbus.

A l'hôtel glacial accueil mais correct. Gens dans la rue comme partout.

Le vice à Greenwich Village n'est vraiment pas très amusant et sordide. Pour mon oeil, à l'hôpital Roosevelt. 57 ou 59e rue W. - Salle des Urgences - des ouvriers, des pauvres. Avec moi - Ce que n'importe quelle ville peut être pitoyable. Il faut voir une ville comme ça, quand on souffre - avec les autres souffrants.

Mrs. Bett⁵ charmante.

Je ne verrai donc pas Manhattan sous la merveilleuse lumière d'aujourd'hui à cause de ce stupide accident. Mais il est temps que je quitte N.Y., tout s'étant passé comme je le pensais et n'en attendant rien de plus d'un contact aussi rapide.

Dans une certaine mesure je retrouve l'atmosphère du Maroc. Mais très très loin. L'isolement.

Je n'ai pas cherché à reluquer une fille. Je n'ai pas cherché autre chose qu'un premier contact rapide. Je vois les gens passer indifférents mais quand j'ai demandé ce qu'il fallait faire pour mon oeil on m'a très bien renseigné. Sans façon et sans chiqué. Dans les quartiers pauvres, ici comme à Londres, l'homme a de la peine à survivre. Même impression de désintégration⁶. Ici la vie est dure. J'en suis sûr. A part mon oeil, je me sens en bonne santé. Demain Washington.

25 septembre

Premier contact avec U.S.I.A. Réception souriante de Mr. Lamar King. Conversation sur mon voyage. Préparations. Exposé de B.B. Warfield, très général. Mr. Conroy qui vient après explique avec difficultés d'abord, puis de plus en plus clairement, une sorte de philosophie de l'U.S.I.A. C'est assez ingénieux - Ca a l'air infantin tout d'abord mais au fond c'est assez bien étudié. La source d'information - le message qui va dans les deux sens et les confusions qui se produisent dans

le va-et-vient. Il appelle cela le bruit, ce qui n'est pas si bête. C'est assez amusant de voir ces gens de diverses nations d'Europe parlant anglais avec leurs accents différents. Ils sont tous plus jeunes que moi évidemment.

Washington est une ville bien aérée dont la couleur dominante est le rouge brique, à la manière anglaise. C'est plus une ville d'administration qu'une capitale. Les gens dans la rue sont aimables et vous aident à trouver votre chemin avec gentillesse. L'un me parle français avec un plaisir évident. Sa femme est française et il a 4 enfants. Il ira l'année prochaine en Europe.

J'ai peut-être un peu trop chaud pour avoir des idées claires. Il fait très chaud pour sortir et voir, et j'ai peur de tourner en rond. Demain je verrai plus clair -

Acheté complet bleu 57 dollars.

Traveller's Checks \$340.

Le soleil de midi à Washington D.C.

Est un grand point sur un grand I

Indépendance une forêt à défricher

Des hommes à naître pour inventer

L'espoir⁷.

Le sentiment "ilien" des Américains. Ces Européens qui deviennent isolationnistes; en même temps un certain sens nouveau de la responsabilité internationale mais pas dans le sens où nous l'entendons en Europe. C'est-à-dire, abstrait et moral et sentimental pour des raisons de structure.

28 septembre

Les Américains parlent avec aisance et agréablement. Je pense aux speeches de réception - Aucune préparation dans leurs discours. Ils disent ce qui leur vient à l'esprit avec toute la gentillesse du coeur. Sans doute savent-ils d'abord ce qu'ils vont dire mais ils ne construisent pas. Ils ne cherchent pas à prouver. Les choses sont comme cela. Nous sommes beaucoup plus embarrassés parce que nous avons besoin de construire et dans un certain sens de prouver. Les Américains peuvent aller et venir dans leurs discours. Ils répètent la même chose plusieurs fois. J'ai l'impression qu'ils ont une plus grande facilité d'élocution que nous. Cela ne viendrait-il pas de l'habitude de lire la Bible ? d'une sorte d'habitude de la confession personnelle. Ils aiment bien s'en référer à leur expérience personnelle. Cela nous arrive aussi d'ailleurs mais peut-être moins.

Hier soir au cinéma, vu An Inspector Calls, film anglais d'après Priestley. Il y est beaucoup question des préjugés de la haute bourgeoisie anglaise. La mère de famille insupportable les incarne. A chaque fois qu'il est fait allusion à ces préjugés, les spectateurs rient sans doute parce qu'ils s'en croient débarrassés. Ce qui reste à voir. Les préjugés évoluent mais il en reste toujours quelque chose. D'où vient cette ténacité ?

30 septembre.

Déjeuner avec Titus⁸ au Club diplomatique (des diplomates chevronnés et en retraite). Titus est tout petit. On le surnomme Shorty. Je remarque les peintures chinoises. Il y a des boutiques avec des jouets chinois, lampes, poissons en papier - Nourriture exotique dans les drugstores. Ainsi l'Orient s'infiltré jusqu'à cette côte est. On fait grand cas aussi à New York du quartier chinois. Voir l'influence de l'Orient sur l'esprit américain.

5 octobre

Hier samedi visiter Mount Vernon avec Judy⁹. Charmante et intéressante fille.

MOUNT VERNON (poème en prose¹⁰) :

Ces gentils hommes anglais de Virginie ont vraiment une grande allure. Simples dans leurs habits mais de tissus choisis. Avec leurs manchettes de dentelles, ils pensent comme Monsieur de Buffon. Ils ont la Bible dans les pans de leur habit comme nos maîtres à danser avaient un petit violon. Et ils ont des bottes admirables pour courir à cheval sur l'immensité du Nouveau Monde. Terre ! Terre démesurée, à défricher, à ensemercer, à ordonner, à éperonner, à lancer au galop comme un cheval. A-t-on le temps d'écouter la musique italienne et de danser le menuet ?

O gentils hommes de Virginie, vous parlez du droit au bonheur, de la recherche du bonheur, sur les bords du Potomac. Vous ne figurez pas dans la galerie satirique de Hogarth. Vous voyez le soleil se lever à peu près à l'heure où le roi d'Angleterre boit son dernier verre de porto, où le roi de France ferme son atelier de serrurerie, où Mozart écrit les premières notes de la flûte enchantée.

Et vous voilà, à cheval, aux portes de l'histoire, sans impatience mais la tête haute. Marquis des marches neuves, coupeurs de bois, inventeurs de chemins, cavaliers de la Bible, barons du tournoi fantastique.

Il y a tout le mouvement du Moyen Age dans votre république de chevaliers errants.

Après-midi, 6 h.

Bellboy : Well, sir, how are you today ?

Me : Very well, thank you, and you ?

Bellboy : Humm, not so well... I am just breezing not really alive.

9 octobre

ROCKLAND (Maine).

Reçu d'une manière charmante par Victor et Renée¹¹. Jolie maison de bois blanche. Le paysage est très beau. Erables rouges et sapins verts - Lacs - D'où vient l'expression "été indien" ? Méditation dans le Maine à écrire - En connaître plus.

13 octobre

Méditation en Nouvelle-Angleterre et l'"été indien".

Le Maine : Une énorme rousse, bonne fille, s'ouvrant à l'homme lui demandant de la défricher. Une géante éclatante¹², si riche de chair que l'amour ne lui fait pas de mal, ne la détruit pas. Enormément ouverte au désir. Enormément vierge.

Les immenses entrées de l'eau de mer dans les terres : Fjords, calanques, abers. Les lacs d'eau douce juste à côté. L'eau de mer pour faire l'amour, l'eau douce pour se laver.

Le rouge des érables contre le vert foncé des sapins. Entre le rouge, le jaune et le vert - Du feu calme, de la lumière compacte, des flammes stérilisées, des flammes qui ne sont flammes que parce qu'elles sont passagères et ne durent qu'un automne. Des flammes phoenix. De la cendre des saisons, naît l'été indien.

Impassibilité.

Maisons blanches aux volets noirs.

Maisons qui ne gênent pas.

Angoisse américaine. Se justifier. Le bien, le mal... Nous voulons le bien. Mais vous chauffez trop l'hiver. Vous gelez trop l'été. Je vous adore parce que vous êtes plein de contradictions comme les femmes mais vous ne savez pas mentir comme les femmes. L'hypocrisie est nécessaire pour éliminer des contradictions. Réunir tous ces climats, tous ces peuples, n'est pas facile. Encore le Moyen Age. Faire l'unité Américaine comme la France a fait en miniature, son unité. PLURIBUS UNUM - Réunir l'Atlantique et le Pacifique, l'Orient et l'Occident. Est-ce la mission de l'Amérique ? A Boston, l'art d'Orient. Watson me dit le goût des Américains pour la famille japonaise, l'exemple d'unité qu'elle donne.

Ne pas oublier la question d'Alphand¹³ : "Les Français ont-ils toujours une tendance anti-américaine ?". Je lui dis qu'il me semble que non - Je me suis assez mêlé de ces questions-là, répond-il, pour pouvoir dire que les Américains nous ont plutôt aidé dans l'affaire d'Algérie.

C'est peut-être le manque d'unité des U.S.A., la variété géographique, ethnique et morale des Etats qui ne leur permet pas une belle évolution de leur politique étrangère, qui lui donne souvent un air d'incohérence.

Les demoiselles de Boston
 ont des frissons à leurs tétons
 Sous leurs chandails de nylonlaine
 Et des sourires de porcelaine
 Moi passant¹⁴ de l'été indien
 Je leur souhaite pour leur bien
 La folie l'amour et des chafnes

18 octobre

Le 17, Cap Canaveral - Rien à dire. Un camp militaire comme les autres - Les gaines de lancement - Serpents à sonnette. Ce n'était qu'une jungle. Ici ce sont des pélicans ou les crocodiles qui regardent passer les trains et non les vaches comme chez nous.

Aujourd'hui Sainte-Augustine. Une petite ville charmante à l'espagnole - Musées de toutes sortes - Musée des Hobbies - Wax museum, etc... Tout ça est le fait de généreux donateurs. La boîte de nuit où l'on imite l'Ouragan où je rencontre Mosley, cartoonist très connu dans la presse américaine. Il m'invite avec quelques membres de mon groupe de journalistes européens à bord du yacht d'Evinrude. Mais Evinrude dont il est l'invité nous fout à la porte avec grossièreté. Le mot de John Rhodes responsable de ce voyage : "I must tell you, gentlemen, that this is an aspect of the American life too, and you need it after all because you are here to study American life".

La pluie est hallebardière¹⁵.
 A Sainte-Augustine en Floride
 La plus vieille ville des Etats-Unis
 La plus petite rue des Etats-Unis
 Ici on se vante de plus petit
 A Sainte-Augustine en Floride
 s'exila un prince Murat.

27 octobre Lafayette La.

A Lafayette, invité à déjeuner, en ma qualité de français de passage (on en voit rarement ici) chez d'aimables personnes, très comme il faut, très pieuses. Il y a un curé à table qui bénit le repas. On parle le français cayoun que je comprends mal. Le repas est très solennel. On a mis les petits plats dans les grands en mon honneur. Je ne me sens pas très à l'aise. Au moment du café, le gendre de la maîtresse de maison qui semble regarder tout le monde m'invite, avec son accent particulier, à l'accompagner à la quart-messe. Je comprends Kermesse et suis ravi d'échapper à l'atmosphère familiale pour assister à une fête de village. Mais ce n'était pas cela du tout. Il s'agissait d'une messe de quatre heures célébrée en plein air dans un couvent situé à quelque 5 milles de Lafayette. Il faisait un temps très lourd. Au risque de passer pour un mufle, je cherchai abri à l'ombre des arbres, loin de la cérémonie. J'étais furieux.

Sexualité : Si je dis à une femme française : Si les Russes envahissent la France, ils vont vous violer. - Quelle chance, répond-elle, mais elle n'y croit pas - Quelle horreur, dira une américaine, mais elle y croit.

Lafayette - 99% catholiques - le plus grand diocèse catholique rural des U.S.A.

Acadiens : 500,000 aux E.U. dont la plupart sont en Louisiane (400,000). Les autres sont repartis dans les Etats du S.O.¹⁶

Pétrole depuis 20 ans - effort étranger. Le personnel pétrolier vient du Texas et de l'Oklahoma.

L'université aide les fermiers.

Démocrates et Républicains ont voté pour Eisenhower.

Alabama : 50% noirs.

Louisiane : Code Napoléon.

Le Christ de Saint-Jean-de-la-Croix de Dali partout ici, comme une répétition de l'Angelus de Millet¹⁷.

Je suis un peu épouvanté quand je m'interroge, au cours de ce voyage par exemple, de constater que rien ou presque rien ne m'intéresse.

Louisiana dans ta barbe espagnole
Parle tout bas que je t'entende bien
A ras de terre les choses sont plus drôles
A ras d'amour j'ai perdu tous mes biens

Dans tes eaux mortes et ton sucre et ta plaine
Et les moutons de ton coton volant¹⁸
Et sous tes arbres tordus comme la haine
Nous parlerons d'amour évidemment

Louisiana ma fiancée nouvelle
Chanson se lève va vite mon chemin
Evangeline qui me fut la plus belle¹⁹
Je ne sais pas Le saurais-je demain
D'informer la pauvre bête humaine
Quel besoin de ce tout de ce rien
de cette eau
Plafond de mousse au vent
Herbes d'air et bras de perruquier
Une famille noire en auto rose²⁰

3 novembre New Orleans

Lettre d'Yvonne - me fait plaisir - Reprendre un poème sur le souvenir des femmes quand on est en voyage²¹. Avec qui est-ce que je voyage en ce moment ?

Problème noir - Les blancs du Sud ont une position imbécile et retardataire. Toujours le même argument racial - Vous ne voudriez pas que votre fille épouse un noir - La question ne se pose pas comme cela, dit Furey. Je ne l'aimerai pas dans les conditions sociales actuelles mais si une égalité existait sans qu'aucun préjugé intervienne, ma fille n'épouserait pas nécessairement un noir et si cela était, resterait à voir où serait le mal après tout.

Frustration économique des noirs par les blancs - Aucun mouvement d'intellectuels en faveur des noirs - Le salaire d'un noir ne peut dépasser \$3,000 par an. Sauf les médecins - Les avocats n'ont que de petites causes : Accidents d'autos, divorces.

Un noir ne peut fonder une société capable de jouer un rôle économique important. Petites entreprises - Les banques sont blanches. Impossible d'acheter n'importe quelle maison. Il faut en passer par les Blancs. - Si un Blanc se mêlait aux Noirs de quelque façon que ce soit, il serait mis à l'index, économiquement, par les autres.

Dr. Daniel C. Thompson, un professeur noir : ce pays qui a peu de tradition trouve une tradition quand il s'agit de la soi-disant défense de la race blanche.

Les programmes de Radio et T.V. du Nord avec des Acteurs noirs sont interdits en Louisiane.

Le jazz a perdu son origine noire²². Il est trop répandu partout.

Premier problème : l'éducation.

Les noirs ne votent pas. Le vote est affaire de blancs - Sur 300,000 noirs - 100,000 devraient être électeurs. Seuls 30,000 ont leur bulletin de vote. S'ils votaient, ils auraient peur de perdre leurs places.

Les hommes blancs couchent avec une négresse - Pas prostitution - Cela procure à la femme de couleur de petits avantages. Nombreuses étudiantes et étudiants métissés - Vieille tradition - Dans le temps les notables blancs avaient 2 ménages.

Le sentiment français aux U.S.A. est très répandu. On ne sait pas pourquoi. On le sent. Prof. Bezon : La France est un pays pas comme les autres.

Etre bons Français, bons Américains et bons à quelque chose.

La nature est riche

Les ponts sont énormes

Il y a tant d'eau et tant de forêts

Les Américains ne pensent pas toujours au bien commun
mais ils pensent toujours à faire mieux

6 novembre

Dans le train. Oklahoma.

Nature toujours abondante. Maisons blanches des Collines. Arbres rouges, érables et pins - Vaches dans les champs.

Je demande au porteur : "Dans quel état sommes-nous ?" Il regarde le paysage et il dit Oklahoma.

Pourquoi ai-je pensé à mon père. Et cette idée : On ne connaît son père que comme une caricature.

L'Amérique peut-elle donner naissance à un Shakespeare ? Ou la tragédie n'est-elle que le fait de l'aristocratie qui en est l'essence ?

L'énorme quantité de la nature américaine.
Chevaux blancs sur fond rouge

Le Kansas et son étendue
Tout ce vide nourrissant et perdu

San Francisco dont les bateaux
sont tout petits vus de très haut

Les poètes sur la colline
Et les chinois dans leur cuisine

Chicago

Un nègre qui fume un cigare
dans une automobile rose comme
les joues d'un enfant joufflu²³

Tous les hommes sont frères. Par exemple Caïn et Abel.
Méditation sur Chirico à Chicago.
Les fenêtres fermées.

On se demandera longtemps ce qui rend inhabitable les villes de Chirico qui ne connaissent que les statues, les voitures de déménagements et les artichauts, libres seulement pour cette petite fille qui joue au cerceau - Les chemins de fer²⁴ qui passent à l'horizon ont emporté les hommes à Chicago. Pourquoi on se demande ? Pour se dissoudre dans le lac avec leurs chevaux ? Pour fermer les fenêtres.

"Quand cesserons-nous d'être si jeunes", dit la dame qui parle de tout ce que l'on détruit ici, tous les 25 ans.

Il faut faire des routes droites.

Les immeubles éclairés le soir pour faire le ménage.

26 novembre

Dans le train entre Chicago et Springfield.

Que pensez-vous des Américains ?

Je cherche en vain un dénominateur commun. A New Orleans, des Français catholiques, cultivés, raffinés comme on peut en rencontrer dans les régions les plus traditionnelles et bourgeoisement conformistes de la France, en Touraine par exemple.

Au Kansas me suis aperçu que le costume de cow-boy n'était pas exclusivement réservé aux westerns ni aux opérettes. Il y a d'énormes étendues qu'on ne peut encore parcourir qu'à cheval.

A San Francisco, des Asiatiques qui sont américains et des Américains qui ne connaissent que l'Asie. La jeune vendeuse de magasin parlait un excellent français appris en Chine. A Boston, des Anglais d'un certain genre - culture européenne (à continuer).

Un dénominateur commun : La nature qui est ici très violente fait que l'attitude de l'homme devant la nature est celle d'un homme qui lutte comme il y a plusieurs siècles en Europe.

Louis XIV - Le château de Versailles est l'exemple de cette lutte contre la nature. Le besoin qu'ont les Américains de grands travaux est du même ordre. Oui c'est ça qui fait l'unité américaine. Tous les Américains dans quelques endroits qu'ils se trouvent ont encore à mettre de l'ordre dans la nature et ce qu'ils ont déjà fait est splendide.

Autrement je vois des gens très divers de multiples religions. Des défauts immenses et des qualités immenses - comme partout. Mais les dimensions sont énormes.

On ne boit pas d'alcool mais on trouve dans chaque patelin des publications pornographiques épouvantables. Les petites villes : Pas de centre - Pas d'église. Pas de place du marché. Pas de boulanger, de boucher, de cordonnier.

Mais curiosité immense : Au Kansas, on m'a demandé ce que c'était que le surréalisme.

L'âge des Américains.

Leur disposition d'esprit.

Pas d'idéologie politique passionnelle; donc pas de communisme.

Chicago : admirable - De la musique architecturale - "Le pas d'acier" - Musique russe faite pour l'étendue, pour les Américains.

Relations affectives avec la France. Mystérieuses liaisons irrationnelles et inexplicables. La France c'est l'intelligence, le luxe et l'amour - plutôt l'élégance que le luxe, plutôt la courtoisie que l'amour, plutôt l'agilité intellectuelle que l'intelligence.

Grève des avions à Chicago.

L'agrément du mot Welcome.

La mythologie américaine en France.

La nuit américaine, la campagne est plus noire que partout ailleurs. La ville et ses dentelles de lumière. Ce sont les femmes de ménage dans les bureaux.

On n'ouvre pas les fenêtres.

L'agitation américaine.

Le sens de la nature : Nord et Sud dans les villes.

Il faut voir comment l'Amérique s'est reconvertie pour la guerre - Victor L. - L'Amérique n'est pas prise dans le corset de l'idéologie - C'est un tort et c'est un bien parce que possibilités.

Pays jeune : Non, la nature est jeune - Mais vieux comme la pensée occidentale - Critique - besoin d'une unité de pensée -

Time Magazine, December 1st, 1958 : Let China sleep warned Napoleon. When she awakens the world will be sorry.

La nuit se couche davantage.

Et le soleil se lève plus tôt.

Plus il fait chaud dans le compartiment, plus tu le demandes : qu'est-ce qu'il doit faire froid dehors.

L'Amérique entre Chine et Europe - Pour la Chine, le pouvoir occidental essentiel est les U.S.A. As Mao Tsé-Toung said : we must attack the tiger again and again until we finally kill it. Mao to a towering Britton : "It is not that you are so tall. It is just that we at the moment are too short".

Boston 28 novembre

Curieuse histoire de fou, et de thanksgiving à Northampton près de Springfield Massachusetts.

L'étrange personnage qui répète : In America we eat pork and we don't care what other people say about it.

Il y a quelque chose à écrire là-dessus - Les fous du thanksgiving.

A l'arrivée à Springfield, la femme qui m'attend, Mrs. Miles, ressemble à ma femme de ménage Paulette. Pas de dents. Son mari qu'elle ne présente pas.

Mount Holyoke.

Sur la route : la maison de repos des soldats : Soldier's Home où sont les fous, les commotionnés à la suite de blessures de guerre.

Atmosphère d'hiver. Neige menaçante. Saleté repoussante.

Toujours les veuves américaines qui font ce bruit dans les trains.

Des milliers de dollars qui passent dans le commerce.

L'amérique a-t-elle cherché une religion ? Elle demande un Karl Marx.

Poème sur les écureuils de Central Park. Et les pigeons et la neige.

Un grand cimetière, une petite ville.

Un monsieur : ça doit être rudement peuplé

ce patelin, regarde comme le cimetière est grand.

CHAPITRE VI

Petite araignée du soir, petit espoir¹.

*

Ce cieux visage, ces cheveux blancs, cet air d'enfant, c'est Jérôme²
- dépassé la 50.

*

L'amour il n'y a que ça, dit l'oncle Paul, fils de Paul, père de Paul.

*

On sait très bien que les cadavres d'un héros et d'un lâche font la même cendre (les mêmes os). Le poilu inconnu est un raté.

*

Une femme toujours repliée sur elle-même et se dépliant tout à coup.

*

La douce fiancée et la femme impure³.

*

Les adresses de téléphone - Rayer le nom de quelqu'un qui est mort et les changements d'adresse. Instinctivement, en tournant les feuilles de mon agenda, je sursaute en lisant le nom d'un disparu. Je relève à l'instant le nom d'un ami qui vient de se suicider.

*

Un homme a besoin de tant de femmes. Une femme a besoin de très peu d'hommes. (Idiot.) Voir Beauvoir⁴.

*

La vérité ne sort pas nécessairement de la bouche des enfants⁵.

*

Les dés ne sont pas truqués mais je ne peux plus jouer.

*

Parler aux autres de ce qui peut les intéresser sans, pour cela, s'ennuyer soi-même.

*

Y a-t-il moins d'éloignement entre les parents et les enfants parce qu'il y a plus de propreté corporelle. Je me souviens que dans mon enfance, les personnes âgées, qui se lavaient peu, sentaient mauvais. Je sais qu'il y a plus d'hygiène aujourd'hui chez les gens de mon âge mais il y a peut-être autre chose qui éloigne les jeunes même du côté de l'odorat.

Se rappeler le slogan surréaliste : Parents racontez vos rêves à vos enfants⁸.

Vocatus atque non vocatus, Deus aderit.. (Qu'on l'invoque ou non Dieu sera présent⁹)...

27 juin 1961

Tout d'un coup, 4 h. 10 p.m., je me sens heureux, apaisé après avoir été tourmenté pendant 15 jours, par en grande partie, une des histoires d'amour idiotes dont je suis coutumier. Il y a eu le mistral du midi et ce rendez-vous manqué.

Ici, La Trinité, la mer est apaisée, le ciel est clair. Cette année a été pour moi une année de divers avortements. Mon recueil de poèmes non publiés⁸, cette histoire et des tas d'incertitudes financières touchant Sablonville⁹ et autres.

Brise du Nord-Est. Fraîcheur du soir.

Des amis. Un certain abandon. La mélancolie désastreuse se transforme en cette délicieuse mélancolie qui est mon essence. Pas de problème sexuel urgent. Le roman qui n'avance pas mais qui se forme¹⁰...

Je suis délicieusement attaché à ces bateaux qui voguent et qui sont, en anglais, du sexe féminin.

Toutes les choses obscures me sont lointaines. Mais il me faut une marge de solitude. Il y a un moment où je ne peux plus parler.

Maintenant j'entends passer les autos sur la route et les bruits de cette vie sans âme, cette vie de véhicules et de route, cette vie qui me semble si peu nécessaire.

Il me reste le grain de la vie : poésie. Aussi comme le grain de la peau¹¹.

Mais je me méfie un peu de cet équilibre instable, me connaissant.

Le ronron des moteurs sur la route bordant la mer est le contraire du sentiment d'amour qui demande le silence pour entendre librement tous les cris de volupté qui sont toutes les palpitations des herbes. Quand il faisait très chaud, avant-hier dimanche, j'entendais craquer les cosses de genêts - C'était merveilleux.

Il n'y a plus que le poème en prose pour rendre compte de cela¹². On ne peut plus mettre de déesses, de nymphes, de faunes, d'oegypans dans un poème¹³.

On ne peut plus régulièrement être fantaisiste ou fantastique.
Il n'y a plus que la peur du chevreuil dans les bois à cause des autos.

Qu'est-ce que pense le chevreuil de nous ?

Que pense le poisson dans la mer ?

Les femmes qui vous embrassent... Les femmes qui vous embrassent sur la bouche. Et puis plus rien d'autre... Ah ! les femmes qui vous embrassent !...

Je ne vois pas très bien où l'intelligence peut se fourrer dans une femme toute seule... Mais l'homme tout seul, livré à lui-même, n'est pas non plus intelligent... Admettons, un monstre d'intelligence... L'homme qui ne connaît pas le désespoir et le bonheur d'un couple ne peut pas être intelligent. Don Juan n'est pas intelligent. Célimène non plus¹⁴.

Mais le couple devient idiot à force de vivre. Créer le couple qui ne devient pas idiot¹⁵.

Ecrire tout le temps. Ne faire qu'écrire pour avoir toujours la main fraîche.

Ecrire en non-intellectuel¹⁶.

*

Dieu est à la mode de temps en temps¹⁷.

*

Où se jetterait la Seine si elle prenait sa source dans les Pyrénées ?

*

Le camion des éboueurs à Palais (Belle-Ile en Mer) qui n'est pas couvert. On vide les poubelles dedans mais le vent joue avec les vieux chiffons, vieux papiers et détritiques de toutes sortes qui volent de nouveau dans les rues. Les éboueurs s'en foutent.

*

L'homme est la somme des petits faits qui le font mourir¹⁸.

*

Le parfum positif des putains dans la rue.

*

Quelqu'un qui porte à son cou un talisman qui lui permet de lire les gros livres très ennuyeux et de les comprendre.

*

Les plus beaux sur la mer sont les bateaux noirs
avec des voiles blanches sur le ciel noir
Les plus beaux ce sont les bateaux blancs
avec des voiles noires sur le ciel sans couleur¹⁹

*

Au bistro : Celui-là quand il part, on a l'impression qu'il revient.

*

Etre peuple, avoir l'instinct populaire - Sans doute le hobereau de campagne, certains officiers de troupe, certains chefs d'entreprise ont plus l'instinct des peuples, pensent plus peuple que le premier intellectuel venu qui a appris la révolution dans les livres. Péguy plus peuple que Lénine²⁰. Jeanne d'Arc²¹, à ce point de vue, symbole de l'âme populaire, de l'instinct précis, du sens de la terre et de la propriété, dans le grand sens du mot : la propriété dans un sens spirituel.

*

La sangsue alitée
Le sens su de Littré²²
La censure a le trait

*

A Belle-Ile, le port tantôt occupé par des sardiniers, tantôt par des yachts, comme un chassé-croisé, une sorte de ballet qui se déroule au cours de la semaine.

*

Un arbre qui se penche.
Un roc qui se rend ou se fend.
Une herbe qui tout d'un coup se sent différente d'une autre.

*

Les vents qui changent. Les vents qui songent
qui jour et nuit sont de la couleur des mensonges.

*

Si tu n'es pas content c'est les mêmes prunes.

*

Le sexe, le paradis ou l'enfer²³.

*

Amoureux amarrant son âme dans son temps
La fourmi des âges, la fourmi du temps

*

Au rouge des femmes justice ronge²⁴
Rames ramant.

*

Les secondes, les minutes, les heures, etc... si c'était de la matière ? Quelque pâte à malaxer... Ce qu'il y a d'effrayant c'est ce qu'on ne tient pas dans ses mains, ce qui échappe au contrôle des sens. Je me représente l'espace comme une route sur laquelle on marche à pied et le temps

comme la nuit qui succède au jour. Bien sûr que le temps et l'espace, c'est la même chose mais c'est le sentir qu'il faut. Il est difficile à quelqu'un d'écrire quand les choses sont pour lui physiques. Le peintre voit et ses mains jouent. Mais la page blanche de l'écrivain... Remplir la page comme on peint. Des aplats, des jus, etc... Faire voir²⁵.

*

Les "Si". Si nous étions riches... une croisière en mer, quel voyage ?

*

Si j'ai cet argent que j'attends, que fera-t-on avec ? On s'achèterait une auto. Faire un voyage... où ? Quitter tout le monde... Ne plus voir personne et revenir tout installé dans la vie.

*

Elle m'aime peut-être assez pour me pardonner si je rentre saoul.

*

Ce mouvement des voiles sur la mer comme un bal travesti, comme si on se cherchait, comme si on s'approuvait et, en même temps, comme si on s'ignorait l'un l'autre.

Mais cependant il y a les services qu'on se rend à la mer, cette fraternité de bonne société et ce langage particulier et ce qui fait qu'on ne parle que de ça.

Dans les Si. Nous aurions un yacht.

Quand nous aurons de l'argent nous ne ferons pas la même chose que tout le monde.

Mais quoi ?

*

Madame Mespleurs avez-vous vu combien j'étais sensible à vos illusions.

*

A force de regarder la mer et les voiliers évoluant au large et dans le port, ne plus voir d'ombres²⁶.

*

La terre est une colonie des cieux.

*

Un homme qui ne rétrécit pas (au lavage) et un homme qui rétrécit.

*

La sournoiserie :

La sournoiserie du passé

La sournoiserie et l'amour.

Comme si j'étais caché dans un coin au fond d'une grotte où il y a une immense salle illuminée. Je suis dans l'ombre et je peux tout voir sans qu'on me voit.

*

L'amour et le passé.
 L'amour et l'argent.
 L'amour et les amis.
 L'amour et la faiblesse.
 L'amour et l'irréductibilité de la femme et l'homme.
 L'amour et le vieillissement.
 L'amour et l'avortement.
 L'amour et les manies (désordre de l'un et l'économie de l'autre).
 L'amour et la propreté physique.
 L'amour et les masques
 L'amour est dans une certaine mesure un bal masqué²⁷.

*

Le bateau dans une bouteille. Etre un bateau dans une bouteille, image curieuse des périls évités et cependant ressentis²⁸.

* . *

Au pays de Grandes Images
 Une énorme pile de coeur
 Fut dévorée dans l'incendie
 D'une usine mais moderne
 Comme il n'en existe pas
 Et le camion qui vint pour en prendre livraison
 Fut renversé par l'affreux spectacle
 Midi car il était midi
 Tout le monde commençait à parler
 Bureaux d'esprit à ciel ouvert.

*

Un homme qui s'y connaît en femmes comme une cuisinière s'y connaît en viande, en gibier et en assaisonnement. Il les pare comme tel légume accompagne telle viande ou tel poisson. Comme il faut tel vin pour tel repas.

Il y a les avarés qui n'achètent que les bas morceaux.

Il y a les truqueurs qui camouflent la viande avariée, la font tremper dans du vinaigre pour faire croire que c'est du sanglier.

Il y a ceux qui volent aux étalages.

D'une femme : Sa beauté est incontestable mais ce n'est qu'un morceau de la beauté.

Un homme n'est que la moitié de la force. Il en va de même de l'intelligence. Tout se passe comme si chacun détenait un signe de reconnaissance, un carton ou une pièce de monnaie découpés d'une certaine façon et il faut retrouver celui ou celle qui détient l'autre morceau du carton ou de la pièce et il faut que les découpures se complètent²⁹.

*

Une femme qu'on voit de dos n'a jamais le visage qu'on lui croit.

*

Moi-même : la fabrication d'un artiste.

*

Quand on est enfant, le plus fort des cousins aînés semble le plus intelligent, le plus admirable. Un peu plus tard, tout d'un coup, on s'aperçoit que c'est un con.

*

Il y a, dans la parole, des choses qui ne sont pas données à tout le monde. Dialogue :

- Comment t'appelles-tu ?
- Racan le Poète³⁰.
- Pourquoi le Poète. Tu es poète ?
- Bien sûr que non.
- Alors pourquoi tu dis.
- Parce qu'il y a eu dans le temps un poète qui s'appelait Racan.
- C'est pas une raison.
- Si c'est une raison.
- Et ton prénom comment c'est ?
- Je n'en ai pas.
- Pourquoi ?
- Ca ne sert à rien.

*

Ce qu'on disait de lui le touchait et il l'écartait.

*

4 ou 5 septembre 1961

Enfin la pluie après ces journées abominablement chaudes sur la ville et retour écoeurant, en chœur, énorme et monstrueux, des automobilistes, les cons³¹. Et moi, cette solitude toujours encombrée d'être pour moi sans signification.

Ils seront mieux.

Les poèmes devenus vieux.

Et ceux qui restent jeunes.

Comment font-ils ?³²

Un capitaine au long-cours, en retraite, un ami d'enfance, me dit : "Moi j'appelle marin celui qui sait aussi bien naviguer sur un tronc d'arbre que celui qui commande un bateau de 20.000 tonnes".

Et je pense, à tort, moi, qu'il en est ainsi de la poésie. Elle est pour enfants et pour grandes personnes. Elle est description et elle est philosophie.

Le destin... Si ma vie était à refaire...

Le destin tient dans les manches trop courtes du collégien qui grandit trop vite.

Le destin tient dans le fait que la vie n'est jamais à refaire. Il faut aller droit, saisir l'occasion aux cheveux.

Avoir un nom, un prénom, être³³.

La chance.

Monter sur les sommets et être précipité en bas. Oedipe³⁴.

Frôler le destin et ne pas entrer dedans, c'est la pire catastrophe.

Ne jamais prendre le vent.

Dans la main du vent.

*

Le racisme, c'est la revanche de l'homme fort sur l'homme faible.
Parce que l'homme faible porte un jugement sur l'homme fort et que l'homme fort n'aime pas qu'on le juge.

*

Jeu de la passion prairie peuple luisant
Un monde c'est le moment de l'étonnement
Une vierge a des pieds de soirée dans l'herbe.

21 octobre 1961

Poésie. Art. Rapport de l'Homme à Dieu. Dialogue de l'homme avec Dieu ou monologue de l'homme seul devant Dieu³⁵. Rimbaud crie sa haine. Dieu ne lui répond pas. Il s'incline et part dans le désert. Lautréamont aussi³⁶.

*

Même date :

La poésie serait plus douce et plus avantageuse
Si l'on ne parlait pas à tort et à travers.
Pour faire des mots qui n'ont que la valeur d'un passage de
frontière
Comme il s'en fait de toute espèce en ces temps réduits à la
plus simple extrémité
Il faut méditer un samedi d'automne
Les fonctionnaires ont fermé les portes de leurs bureaux.
Le vide d'une ville est un acte d'amour
Mais je ne suis pas là pour vous voir toujours
C'est le pas d'un homme à la marche leste
Quittant la femme et ne sachant où vont ses pas.
Si l'on ne piétinait pas tant sur la terre des hommes
Sur les cailloux de tous les légionnaires de toutes les légions
Où sont les étrangers des légions étrangères

*

Les choses qui font mal : Les mots d'amour, les mots de la tendresse courante, ceux qui sont la banalité même, ange, trésor, darling, sweetie³⁷, mon grand, mon petit... dans la bouche d'une femme laide ou d'une femme qu'on n'aime pas...

*

Je me regarde dans la glace avec un complet neuf. Cela m'empêche de travailler. Je ne vois rien d'autre au monde que mon complet neuf. Je n'ai pas d'autre volonté que ce complet neuf qui est très peu original de toute manière, qui me semble m'aller bien sans plus et que j'ai l'intention de faire vieillir, de casser.

*

Sculpture moderne : "Tu prend un rocher, tu le laisses dans la mer et tu le contemples fixement. Au bout de 10.000 ans le travail des eaux, l'érosion lui ont donné une forme nouvelle. Il n'y a plus qu'à lui donner un titre : Le Chien ou les 4 Cavaliers de l'Apocalypse³⁸.

*

Il n'y a pas beaucoup d'amours mortes au champ d'honneur.

*

Titre pour un roman éventuel : Le Retour des Cendres.

*

Comme la science attaque victorieusement l'art, l'art se replie en désordre et ce qui était l'avant-garde artistique devient l'arrière-garde³⁹.

*

Une plante en pot. Je l'arrose le soir ou le matin avant le soleil. Quand je la mets au soleil, à ma fenêtre, je voudrais immédiatement la voir s'épanouir, les fleurs s'ouvrir sous mes yeux.

*

La campagne. Les odeurs des corps mal lavés, des abattoirs, des champs d'épandage. Mais je ne déteste pas l'odeur du fumier.

Une odeur qui m'est particulièrement désagréable c'est celle d'un compartiment de 3e classe (ou de 2ème) la nuit.

L'herbe, les fleurs, les arbres sentent bon.

Les minéraux ne sentent rien (sauf certaines pierres je crois).

Les végétaux sentent bon.

Les animaux sentent mauvais.

Les hommes se parfument pour chasser leurs mauvaises odeurs.

*

Batterie de mots : Sorte de choc produit par l'opposition de certains mots réunis à dessein⁴⁰.

*

Je demande à assumer tous les complexes de la liberté ! (Breton qui vantait la liberté n'en a jamais assumé les complexes⁴¹.)

*

Vocations : Comme il y a des avares, il y a des gens qui ont la vocation ou le complexe de donner, d'être généreux (Puyanbert). Dans l'échelle des valeurs il y a au sommet les saints comme St. Vincent-de-Paul. Au plus bas, peut-être les clochards, les gens qui se dépouillent. Certaines femmes et certains gaspilleurs qui se ruinent pour des femmes (le cas est rare aujourd'hui). Les joueurs, etc... Un personnage à développer. Peut-être aussi certains artistes.

*

Les fées de la pelouse... L'humidité de l'herbe qui monte à la tête pour rafraîchir les idées⁴².

*

La peur de vivre, de dépenser, de se montrer... Prendre une assurance sur la peur.

*

Un homme qui attire l'attention parce qu'il est invisible.

*

Rue du Père Eternel à Vannes. Cela peut être le chemin du Paradis...

*

On invite à dîner un homme qui a crevé de faim longtemps. Le dîner est trop raffiné. Il engueule ses hôtes.

*

Apollinaire : La bonté, contrée énorme où tout se tait⁴³.

*

La méchanceté s'est augmentée d'un nombre considérable d'automobiles. Méchanceté et vitesse.

*

Nous ne vivons immédiatement que dans le monde des images (Young⁴⁴).

*

Ame royale livrée dans un moment d'oubli au poulpe de la faiblesse de caractère... et au colimaçon monstrueux de l'idiotisme. (Lautréamont.)

*

Un ancien comédien devenu spectateur.

*

Que signifie la synthèse du dieu et du bouc chez le satyre ? (Nietzsche.)

*

Mon couteau de camping. Le manche de bois est fait dans une prison mais pas la lame, bien entendu.

*

Il n'y a de bonne littérature que ratée. Il n'y aucune réussite littéraire. Stendhal était à peu près inconnu. Mallarmé est le type du raté. Rimbaud... Lautréamont... Mais si l'on prend les grands célèbres. Ce qui importait à Voltaire, c'était son théâtre. C'est raté. Il ne lui reste que les contes et le dictionnaire philosophique (et encore) - Quant à Hugo, lui aussi croyait que son théâtre était le meilleur de son oeuvre, et il n'en reste pas grand-chose.

Je ne sais plus qui a dit que le génie c'était l'abondance de la production ou quelque chose de moins gros mais d'approchant.

*

C'était au petit lever du jour une grande maison.

*

La commission des objets perdus⁴⁵ est venue ce matin me visiter pour me demander si je n'avais rien à signaler. J'ai répondu, qu'au réveil, j'avais la liberté de m'exprimer comme je voulais et je fermais ma porte car, précisément, j'avais manqué un rendez-vous et ne voulais pas m'exprimer sur ce sujet. C'était du temps perdu. Les délégués qui ne représentaient pas mal, avaient essayé de me faire comprendre l'importance de leur tâche en insistant sur le fait que leur emploi était illimité et que leur organisation avait pouvoir non de rechercher mais de surprendre, en même temps que les objets que l'on perd normalement, les objets moins courants et symboliques qui font l'objet d'un règlement particulier mais qui deviendra efficace aux premiers jours du printemps. Or nous étions au mois de mai. Il ne s'agissait, disent-ils, que d'un léger retard dû à l'énorme quantité de symboles qui intéressaient plusieurs ministères.

Je n'avais aucune raison d'être aimable. Ils insistèrent mais je n'insistais pas. J'étais libre et je voulais le rester. Ils étaient sans doute fort aimables mais ce n'était pas une raison pour entrer dans leurs vues. Je connais ces immenses affaires dont on ne sort jamais. Le temps que j'ai perdu ne concerne pas les autorités. Ma liberté est un chat sur un mur qui regarde voler les papillons. Et se replie sur lui-même à la manière des chats⁴⁶.

*

La rose du charbon ardent, ou le charbon ardent de la rose, d'une rose.

*

Un coup de pied dans la termitière des souvenirs.

*

Surprise (dict.). Etonnement que cause un événement inattendu. Plaisir que l'on fait à quelqu'un qui ne s'y attend pas⁴⁷.

*

Si l'on pouvait écouter derrière une porte des amis qui parlent de vous ou de n'importe quels témoins de votre vie, on serait épouvanté. Même si l'on dit du bien ce sera toujours avec un "oui mais..." Et sans doute le pire est que l'opinion des autres n'est pas celle que vous avez

l'impression de donner ou que vous voulez donner. La mauvaise opinion qu'on a de vous est peut-être préférable à la bonne, souvent une fausse bonne - Ceci est très pirandellien⁴⁸ - L'avantage d'être célèbre est que les journaux, la gloire parlée, vous renseigne sur l'opinion qu'on a de vous avec, évidemment, une manière exhaustive qui peut toucher à la malveillance sans parler de la mauvaise foi. Mais cela vaut encore mieux que de surprendre, par hasard, quand on est une personne effacée, l'opinion des autres. Le slogan : protégez-moi de mes amis, de mes ennemis je m'en charge, est vrai. Il y a aussi l'opinion que votre maîtresse a de vous. Mais ça c'est une autre histoire...

*

Se souvenir, c'est se surprendre comme un objet perdu⁴⁹.

*

Celui qui n'aime pas la viande fait maigre à sa façon en s'imposant de manger de la viande le vendredi saint.

*

La ville de Chirico⁵⁰, habitable mais inhabitée. Les hommes viennent-ils de l'abandonner en y abandonnant leurs mannequins comme un serpent qui laisse sa peau sur une route et les statues des bâtisseurs ?

Ou bien est-ce une ville qui attend ses habitants ?

Les mannequins y ont élevé des statues et fait flotter des oriflammes dans l'attente angoissée des futurs habitants...

Vont-ils venir ?

Pourtant ville ancienne, traditionnelle avec ses arcades, ses tours et ses intérieurs métaphysiques.

La petite fille qui joue au cerceau sur la grande place vide et l'ombre de la statue qui s'étend démesurément.

Des artichauts, des biscuits secs, des statues de Commandeur⁵¹, des jeux d'enfants, des boîtes d'allumettes.

A l'horizon, un train et son panache de fumée... les voiles d'un navire long-courrier immobile... et pour toujours.

Une pendule arrêtée à une heure illisible.

*

Marjolet : petit homme qui fait l'entendu, jeune fashionable, petit maître.

*

La vie finit par des Si... : Si j'avais su, si j'avais pu, si je pouvais encore.

*

Eloge de la richesse : Gagner de l'argent, être riche, faire fortune... On n'est jamais riche comme je l'entends, c'est-à-dire puiser à pleines mains dans un trésor inépuisable. Avoir la possibilité de jeter l'argent par les fenêtres.

Ce que j'appelle être riche, c'est être pape de la Renaissance, genre Jules II.

Avoir la possibilité de bâtir des monuments monstrueux de faste. Cela fait que les plus pauvres, les plus miséreux s'enorgueillissent d'habiter au pied d'un de ces monuments dans le genre : Je suis citoyen romain.

Aujourd'hui où personne n'est riche, personne n'est pauvre, la sordide envie se glisse partout. On veut avoir une bagnole plus belle que celle de son voisin. C'est hideux.

Répartir la richesse entre tout le monde est une chose abjecte. C'est ce qui crée la revendication perpétuelle qui, juste approximativement, ne peut aboutir à rien. Pourquoi demander une augmentation de 2.50 de l'heure. Pourquoi pas 4, 5, 6 frs ?

Etre riche à n'en plus finir.

La richesse doit être une masse où tout le monde puise. Les plus forts se servant les mieux à charge pour eux d'avoir des plans fantastiques.

"Faisons quelque chose de tellement grand qu'on nous prenne pour des fous !" disait je ne sais plus quel moine espagnol (Montherlant le cite je ne sais où).

La richesse pour enorgueillir les hommes.

Par exemple être au service d'un grand riche qui fait des choses formidables doit être un sujet d'orgueil.

Vous voulez construire un édifice immense, qu'importe que la coupole s'écrase en tuant mille ouvriers. C'est mieux pour eux que de mourir à petit feu. On trouvera d'autres ouvriers et on construira une autre coupole.

Etre riche, c'est ne pas connaître ses richesses. Dans ce sens, Picasso est le seul homme riche que je connaisse. Le nombre de ses traits de crayon vaut 0 sou ou des tas de millions !

La richesse c'est tout ou rien.

Une certaine idée du jeu de hasard représente assez bien cela⁵².

Aucune idée de propriétaire là-dedans. Mais une idée de faste⁵³. Dans la mesure où le communisme crée de l'orgueil en Russie au lieu de créer du confort, c'est le vrai pays riche.

*

Ma "mother" était une mère à pédéraste. Inconsciemment furieuse que ni l'un ni l'autre ne le soyions.

*

Mardi 26 juin 1962

La Trinité-sur-Mer. Visite à l'instant de Paule V.⁵⁴

Emotion et sentiment de culpabilité toujours. Quelle réalité, quelle présence dans ce sentiment en dehors du Si j'avais su... si j'avais voulu... Toute la douceur et toute la faillite de ma vie. En faire de la poésie mais surtout pas de la littérature⁵⁵. Ce serait une honte de ne pas évoquer cette tendresse avec le plus grand art et la plus grande noblesse⁵⁶.

*

Le sommeil est l'image de la mort, dites-vous; et moi je dis qu'il est plutôt l'image de la vie. (Pascal.)

*

Qui s'aperçoit d'avoir dit ou fait une sottise croit toujours que ce sera la dernière. Loin d'en conclure qu'il en fera bien d'autres, il conclut que celle-là l'empêchera d'en faire. (Pascal.)

L'auto empêche de voir. Elle est faite pour aller vite d'un point à un autre et pour aller partout. De sorte que tout a la même valeur d'émotivité. On ne va pas au bord de la mer. On ne voit pas la mer. On va se baigner. On ne va pas voir un point de vue, une cathédrale, un monument historique, des ruines... on échantillonne. Les hommes ne voient plus les choses qu'au cinéma⁵⁷. Ils ne méditent plus devant un objet ou un paysage qu'au cinéma et, naturellement, dans les conditions les plus stupides : avec une histoire arrangée autour.

Je suis mort en 1939. Depuis ce temps je suis au purgatoire en me disant que je suis peut-être en enfer car le purgatoire n'est autre qu'un enfer provisoire où la question angoissante est : Suis-je en enfer ou au purgatoire ? Il vaut mieux être en enfer parce qu'en enfer on est délivré de cette inquiétude. On est sûr que c'est éternel.

De quelqu'un : Sa pensée n'est pas dans sa parole. Il dit n'importe quoi pour penser à autre chose. Et il emploie les paroles des autres pour dissimuler ses propres idées ou ses propres tourments. Si bien qu'il me dit à moi, comme venant de lui, ce que je lui ai dit la veille.

A retenir pour poème : Le froid soudain comme un coup de pétale brutal.

Il n'y a de ressemblance qu'en deux choses : l'imagination et l'amour. (Stendhal⁵⁸.)

L'étrange, dans mon cas, est d'être vivant "aujourd'hui" mais comme si j'avais connu une vie antérieure et presque toutes les vies, les unes après les autres. Ou si comme j'avais été amoureux de tout le monde, "de toutes femmes au monde"⁵⁹.

1964

Paracelse : "La philosophie ne vient pas de l'homme mais du ciel et de la terre, de l'air et de l'eau".

Les forces de la terre et du ciel s'influencent réciproquement; ce qui se produit là-haut se répète ici-bas⁶⁰. Paracelse s'est approprié les vieilles analogies chaldéennes entre les étoiles et les métaux, entre les métaux et les attributs humains.

L'homme en vertu d'une force d'attraction vitale pour lui subit l'influence des astres de la même façon que la terre recueille les rayons solaires et la pluie que la pierre, au contraire, élimine.

- "Quelque extraordinaire que soit l'estime de l'artiste pour soi-même ou pour son travail, il est encore plus merveilleux de voir que le ciel aussi digère, cuit, imbibe et réfléchit d'une façon tout aussi extraordinaire que l'alchimiste."

*

Ce n'est pas pour se survivre qu'on écrit ou qu'on peint, c'est pour fixer le moment où l'on vit, le moment sans limite, la vérité d'un moment, l'ardeur d'être là dans le temps. Hier j'étais un enfant. J'ai appris peu à peu, lentement (trop lentement pour moi) la responsabilité. Cette responsabilité ne m'appartient pas. Elle est sociale autant qu'humaine mais dans sa grande partie, sociale donc anti-humaine - Et je me débats.

Mais ce qui m'appartient c'est l'enfant dans ma mort.

Ma mort est prochaine. Ce n'est pas dans le temps. C'est dans l'enfant en moi, donc dans la pureté qui m'a appartenue (sic) au sortir du ventre de ma mère et que le social m'a gâché (sic) comme une belle campagne piétinée par les campeurs⁶¹. Cette pureté quand je sais la nommer, par éclats, je l'appelle liberté.

Ma mort n'est pas du tout une angoisse. Elle est création. L'au-delà a pour moi une précision physique comme la grotte de l'Apothicaierie à Belle-Ile.

Ma mort c'est le retour à la liberté aveuglante comme on est aveuglé par le soleil en face. Mais si je n'ai pas connu la responsabilité, je ne connaîtrai jamais la liberté.

Je serais, mort, la grotte de l'apothicaierie, à la fois ignoble de soleil, de vagues et d'ombres sans arrêt.

Si je n'avais pas connu la responsabilité, je n'aurais jamais connu la liberté.

Je ne m'arrête jamais ni dans les bas-fonds ni dans les hauts-fonds.

Je n'aime l'enfant, en moi, que dans ma mort. Je hais l'enfance prodigue et prodigieuse. Cela fut ma jeunesse sans vie, odieuse. Mais j'étais l'enfant des hommes. Aujourd'hui je suis l'enfant de moi-même⁶², c'est-à-dire de tout ce que je contemple. Je suis l'enfant que je sais nommer, celui qui, l'autre jour, se baignait dans l'eau transparente de la plage des soldats à Belle-Ile. Je voyais les herbes marines se développer gracieusement. J'étais comme porté par l'eau⁶³ au-dessus d'elle et la terre natale - J'étais libre. Je n'étais plus qu'un sexe naturel, c'est-à-dire en état de plénitude d'amour-avec l'élément naturel, de mon signe de Poissons. Je me suis régénéré cette fois-là.

O feuilles des arbres !

O tempêtes !

O calme de la mer !

O toujours !

Que le mot amour rime avec toujours dans la chanson populaire, m'interdit.

J'aime la vie telle qu'elle est mais je suis interdit de vivre dans la vie telle qu'elle est parce que je l'aime trop. J'aime la vie parce qu'elle est la mort et la mort c'est la promesse non du futur, non d'un paradis mais de tout, c'est-à-dire du recommencement.

Il n'y a pas d'éternité. Il y a le renouveau⁶⁴. On ne sait pas pourquoi le vers d'un poème, aussi imbécile soit-il, éclate aux yeux comme une incantation sacrée - magique et déterminante⁶⁵. (Les refrains idiots qu'on a dans la tête en marchant dans la rue et qui ne vous sortent pas de la tête malgré que vous voulez vous en défaire...)

Le sacré et la liberté paraissent contradictoires.

Au contraire...

"Picasso et Breton"⁶⁶ ou "Breton contre Picasso"⁶⁷ ou l'un et l'autre : Au nom de la liberté, on ne doit pas tromper le monde sur la beauté. C'est ce que Picasso a fait. Breton a pour lui l'angoisse de la beauté, l'idée d'une beauté nouvelle : Elle sera convulsive ou ne sera pas⁶⁸... Tout ce qui est merveilleux est beau⁶⁹.

L'échec de Picasso⁷⁰. Dali⁷¹ est trop intelligent, quand il attaque Picasso, il l'attaque un peu trop à la manière des dessins animés⁷².

La beauté nouvelle (ou renouvelée) est dans une conception nouvelle de l'amour. Chaque guerre est d'une époque, chaque amour est d'une époque, chaque liberté est d'une époque.

La liberté, je la réalise, j'en fais un objet immédiat et la magie nouvelle et d'une nouvelle magie.

Je vois, autour de moi, les pères et mères indépendants de leurs enfants. Ce ne sont plus les enfants qui se rendent indépendants des parents, mais les parents qui "fuient" leurs enfants.

Je ne peux pas souffrir la foule. Pourquoi la liberté serait-elle la foule ?

Les gens ne sont pas libres quand ils vont détruire le spectacle de la mer - en construisant des routes côtières, pour les autos, qui bouchent la vue de la mer.

Notes pour un roman intitulé Margot⁷³: Je pensais à la jalousie et ce qu'il faut en faire⁷⁴. Quand on est jeune on est naturellement jaloux, possessif. C'est presque : Je n'ai pas eu ma mère, j'aurais plus que ma mère. Alors si la fille vous trompe, qui est toujours la mère, cela devient horrible, on est jaloux. Aussi l'histoire des jeux surréalistes. Inventons n'importe quoi mais inventons quelque chose qui ne se rapporte à rien se rapportant à tout. A tout dans tous les sens⁷⁵. Il n'y a aucune possession dans l'acte d'aimer, c'est trop limité. Il n'y a qu'un besoin d'épanouissement de l'individu qui répète le geste. Le GESTE, le MOUVEMENT, la TORSION. Une femme qui est faite pour jouir doit jouir. L'homme est là pour la faire jouir. Sa force n'est pas de prouver sa force ni sa faiblesse. D'ailleurs, à ce stade... Mais de faire ce que fait tout le monde "en mieux", c'est-à-dire qu'il y a des roses pâles et d'autres rouges. Il y a entre ces couleurs toute une série de nuances. Le yang et le yin chinois. Garder sa qualité masculine sans perdre son principe masculin et donner à la femme les joies nécessaires.

Peu importe ce qu'est la Société, si elle est bonne ou si elle est mauvaise, s'il faut changer la forme du gouvernement, socialisme, fascisme - il reste à défendre l'individualisme pour éviter que quelque soit l'état social, l'homme, en tant que tel, sache se satisfaire et se hausser par rapport à lui-même indépendamment de ce qui le lie à la Société. L'homme

individu doit préserver son unicité, resté unique dans le magma social⁷⁶
- sans d'ailleurs s'affronter à la société dans un geste désespéré. L'excentrique anglais par exemple, le hobby non dirigé.

Je voyais donc Berith, (personnage du roman) en opposition au social. En cela, il me plaisait mais il ne tint pas le coup peut-être...

Situer l'action de telle manière que la Société s'oppose à l'amour tout court. L'amour n'a qu'un champ individuel. Dans le passé, les sentiments s'affirment et s'opposent plus violemment.

Margot revient de voyage : Je ne l'attendais pas tout à fait. Comme elle n'était pas revenue le dimanche pour reprendre le travail le lundi, je pensais qu'elle ne reviendrait que le mardi ou le mercredi, c'est-à-dire la fin du mois selon le calendrier.

J'avais le lundi un rendez-vous pour déjeuner mal précisé et j'attendais en vain confirmation par téléphone ou qu'on me dise : "Je vous attends pour déjeuner, vous avez oublié, vous êtes en retard".

Le téléphone sonne à 12 h. 30. Ce n'est pas le copain du déjeuner. C'est une voix de femme. Je mets plusieurs secondes à reconnaître la voix de Margot. Elle m'appelle d'Orly. Je viens d'arriver, dit-elle. Que fais-tu ? - Je réponds que je devais déjeuner avec quelqu'un mais comme je n'ai pas confirmation à 12 h. 30, on pouvait déjeuner ensemble. Très bien, je viens, dit-elle, mais je ne serais pas là avant 1 h. 30. J'ai mes bagages à décharger...

Elle arrive, échevelée, brunie, saine, sentant l'eau de la mer. Nous nous embrassons tendrement, violemment. "Mon chéri ! Mon chéri !"...

Moi : Comme je suis heureux, mais vraiment heureux de te revoir !

Elle : Moi aussi, Chéri, chéri...

Moi : Alors ça s'est bien passé ce séjour à Ajaccio.

Elle : Merveilleux !... Au début je me demandais ce que j'allais devenir seule...

Le second jour, un monsieur, assez quelconque, me propose de faire le tour de l'île avec lui en voiture. J'accepte. Comme ça j'ai pu visiter les plus beaux coins. 350 km. par des chemins tortueux. Le soir, morte de fatigue.

Le lendemain rencontre un type sur la plage. Pas très marrant. Un éleveur de chevaux qui connaît, avant tout le monde, le vainqueur du Grand Prix de l'Arc de Triomphe. Il m'invite à déjeuner, me fait du gringue, m'emmène en voiture, me donne un rendez-vous, etc... Mais il ne me plaisait pas. Je ne vais pas au rendez-vous. 24 heures se passent. Je décide de rentrer. La vie est chère. Ce jour-là, je me promène sur le port. Je regarde un pêcheur accosté. Il me dit : "Ca vous dirait de manger des oursins !" J'accepte. Il est assez rigolo. Il me propose de l'accompagner à la pêche aux violets l'après-midi même. Merveilleuse promenade en mer. Au retour on prend l'apéritif avec des copains. On va dîner. On traîne jusqu'à 6 h. du matin dans les bistrotts d'A. Tout le monde très gai, très vivant. Chansons, etc... A l'aube, je l'emmène chez moi et nous faisons très bien l'amour. Il dort une heure et repart pour la pêche. Il plonge épatamment.

Je le retrouve le lendemain soir. Nouvelle tournée des boîtes jusqu'à 2 h. du matin. On va se coucher. Je prends l'avion ce matin même à 9 h. Tous les copains viennent me faire la sérénade avec guitares et chants. Un avion que j'ai bien failli rater. Plus de place. Je pars quand même et me voilà... Viens, viens, mon chéri, embrasse-moi... J'ai envie de faire l'amour.

Je la prends. Je suis terriblement excité. Cette idée de pêcheur d'oursins sur elle, m'enivre. Nous sommes très heureux.

Margot a le goût de l'amour. Elle ne couche pas à tort et à travers par provocation ou pour me tromper bêtement mais quand ça lui dit. Elle aime le désir des hommes. J'aime ça. Si l'occasion d'une rencontre féminine se présente pour moi. C'est la même chose. Je suis plus vieux simplement. Je crois que cette liberté nous confirme dans notre tendresse. Il n'y a pas de tromperie. Pour moi, c'est une mystérieuse exaltation de la sentir aimant l'amour. Je la vois faire l'amour en imagination avec beaucoup de délices.

Nous profitons de ce qui se présente comme cela est. Si je suis au bord de la mer sans Margot, je me baigne. Si elle est au bord de la mer sans moi, elle se baigne. Nous n'allons pas nous priver de bains ce qui serait une sorte de mortification imbécile sous prétexte que nous ne sommes pas ensemble. De même pour l'amour. (A suivre.)

Avec les femmes, avec une femme, Margot en particulier, je me conduis comme un prêtre-ouvrier. C'est-à-dire, j'entre dans un ordre qui n'est pas le mien pour comprendre ce qu'est le mystère féminin (sexe et magie) comme le prêtre se confond avec l'ouvrier pour comprendre l'"âme" du travailleur, cet être anonyme dont le travail obscur produit des biens de consommation ou des richesses mystérieusement éloignées du sacré par un travail effroyable.

De chaque chute on se relève plus aimant. Non pas seulement vis-à-vis de l'objet où se fixait l'illusion précédente. Mais vis-à-vis d'un autre objet qui vous paraît décidément plus noble, sans doute parce que vous vous êtes fait une âme plus complexe et que le reflet des objets en elle offre une vaste surface, une plus grande profondeur.

La plus haute des conquêtes.

Les blessures de l'expérience augmentent votre sagesse.

Mon royaume n'est pas de ce monde. Comme un arbre qui fleurit et fructifie et, même mort, se prolonge dans l'arbre né de ses graines par la pourriture de ses fruits, la connaissance et le désir s'engendrent réciproquement.

L'amour use l'amour mais le besoin de l'amour reconduit à l'innocence. Nous n'allons plus du désir vers le péché, du péché vers la connaissance, mais de la connaissance sans cesse accrue vers le renouvellement irrésistible du désir et du péché ! 77

Que l'édifice de l'intelligence s'achève de temps à autre, qu'il soit achevé de nos jours voilà qui me semble pas douteux. Mais précisément quand il en est là, la ruine est proche, et l'homme voit le jour à travers les trous

de la charpente. Dès lors, il n'a que deux partis à prendre. Ou bien rester dans l'édifice, ne pas quitter du regard ce jour qui pour lui est tout le ciel au risque, en fin de compte, de se laisser broyer par la chute d'un pan de mur. Ou bien fuir dehors afin de voir ce jour entier au risque de la pluie, du vent, de la poussière, du soleil, gagner le bois, chasser, pêcher, bâtir sa maison.

Les arts morts, l'histoire morte, entrent dans le drame intérieur. Ils sont comme des cités ou des paysages où des multitudes s'agitent et dont la rumeur continue ne peut plus nous quitter.

La curiosité lyrique.

Il s'agit d'avoir des idées plus vivantes.

Regarder en soi pour imaginer le dehors au lieu de regarder ce dehors pour s'imaginer soi-même⁷⁸.

Suite à Margot : Obligé de quitter Paris, je me réfugie au pays natal, à K. Me faire oublier à la suite d'une affaire de faux tableaux qui m'a conduit en prison⁷⁹. M., rencontrée par hasard, doit venir m'y rejoindre. Allons-nous tous les deux reprendre une liaison interrompue dix ans plus tôt ? On ne sait pas.

Nous avons pendant cette période été amoureux. Son amant est mort. Ma maîtresse est morte...

En attendant M. je songe à Cécile.

Quel est le problème entre M. et moi. Refaire de la vie avec de la mort... En quelque sorte Margot rédemptrice (ordre des religieux de la merci qui rachetaient les captifs).

Encore faut-il franchir les étapes de la banalité quotidienne. Margot n'a pour l'instant pas d'amant. Je n'ai pas de maîtresse. Nous sommes dans l'état de disponibilité. Cette disponibilité nous fait un peu peur. Nous sommes prêts à prendre les choses en plaisantant mais nous sentons vaguement que quelque chose de sérieux se prépare à nous unir.

1er signe : Une vieille femme qui m'a connu enfant rencontre Cécile seule et lui dit : Je suis contente de voir que depuis le temps que vous êtes mariés, vous vous aimez toujours. On nous prend pour un vieux ménage. Elle me le répétera après le départ de Margot.

2e signe : Margot rentre à Paris et m'écrit : Ce séjour m'a fait du bien... etc... Je lui réponds exactement dans les mêmes termes.

3e signe : Margot aime le thé au citron comme Cécile et naturellement quelques autres choses encore (chiens et chats ?).

4e signe : Elle décrit un paysage que j'ai vu (où j'ai vécu) avec Margot⁸⁰.

*

Voyage en Amérique. Cécile meurt pendant que je suis aux U.S.A. Je meurs dans l'avion au retour.

*

Les superstitions : changer tel meuble, tel objet familial pour changer le cours de la vie. Comme de retourner un objet par inadvertance, attendre ou n'attendre pas l'autobus, étudier cela pour le comportement de Bérith⁸¹.

*

Faire un pacte écrit avec une femme qu'on aime. Essayer de saisir ce qu'il y a de fuyant, d'incertain dans les rapports d'un homme et d'une femme.

*

Bérith invente une machine à réanimer les oeuvres d'art⁸². Le prétexte anecdotique revivifié - Bérith veut transformer Cécile en automate.

Bérith fait coucher Cécile avec le chauffeur parce qu'il est mort. Du moins le dit-il. Le type peut avoir été fusillé, compté pour mort et se réveiller au moment où on allait l'enterrer.

*

Le monstre qui me poursuit est une femme-enfant demeurée dont la mère est morte en couches. On la met dans des maisons de santé. Elle s'évade de temps en temps.

Je veux vivre avec mon père, le soigner, lui faire faire ce que je veux, dit-elle.

Il ne s'occupe pas de sa fille, disent les gens.

Tu as aimé sa mère plus que tu ne m'aimes, dit Cécile.

Cécile invente tout le temps des histoires fausses, des histoires de voyou.

Elle est championne de natation.

Il y a au château une piscine - aquarium⁸³ à travers laquelle Bérith peut la regarder évoluer toute nue. Il se branle. Il est impuissant.

La négresse est là pour épier Cécile et rapporte tout à Bérith et au chauffeur. Elle sait des secrets magiques (herbes ou maléfices) pour retenir Cécile. Elle l'appelle quand elle est à Paris. Et Cécile revient.

Cécile à Montmartre : Retrouver le monde des vivants.

Je suis venu au château vide pour le décorer, pour le fermer en quelque sorte. Bérith ne veut plus en sortir. Cécile commence par m'en vouloir. Elle sait ce qui l'attend si le château se ferme sur elle. La prison.

23 décembre 1964

La côte cassée : Samedi dernier, je tombais maladroitement en descendant d'un taxi et mon dos porta lourdement sur le pare-choc d'une voiture en stationnement : je ne ressentis pas grand-chose sur l'instant mais en me réveillant le lendemain matin, une douleur très vive m'empêchait de bouger. Docteur, qu'est-ce que j'ai, docteur ?

- Une belle ecchymose et une côte cassée. Une côte flottante.

Si c'était dans la cage thoracique vous ne pourriez pas respirer facilement. Vous respirez bien. C'est une côte flottante à la hauteur des reins.

- Faudrait me radiographier ?

- A quoi bon... Quelle que soit la cassure, il n'y a rien à faire.

Portez une bande bien serrée, c'est tout et prenez un décontractant.

Vous en avez pour un mois, un mois et demi à souffrir.

- C'est douloureux.

- Très. N'y a qu'à attendre que ça passe.

Quand cet accident m'est arrivé, j'étais en état de mélancolie. Simplement je vais avoir 60 ans. O chevelure d'argent encore plus éphémère que les boucles d'enfant ne sens-tu pas l'immense ridicule d'avoir une vague ressemblance par le blanc qui n'est pas une couleur avec les neiges éternelles...

Les pages qui précèdent sont le roman de mes souvenirs d'enfance. On dit qu'en vieillissant ce sont les souvenirs les plus anciens qui reviennent les premiers et qui revivent avec le plus d'intensité. Je fus cet enfant-là... Entre celui que je quitte à 16 ans ou à peu près et le vieillard d'aujourd'hui, il y a une expérience humaine, une pauvre expérience humaine, un monde. "J'ai vu bien des pays, traversé bien des mers." De mon temps, un recueil de récits maritimes instructifs destinés aux apprentis long-courriers commençait chaque chapitre par ces mots.

De mon expérience quel récit est à faire ? Je ne suis pas de ceux qui ont des fiches et des points de repère précis. J'analyse douloureusement mes sentiments.

CHAPITRE VII

19 janvier 1965

Hier j'étais à Nantes, voir le sinagot "Soyons Amis" pour lequel j'ai signé un compromis d'achat, m'engageant ainsi dans une entreprise financière dispendieuse, bien "au-dessus de mes moyens". Je suis aujourd'hui un peu troublé de cet engagement. J'envisage bien certaines possibilités d'utiliser ce bateau pour la télévision ou le cinéma ou pour quelque entreprise profitable. Mais c'est encore très vague. Je cours un risque. Surtout que je n'ai pas une expérience maritime très poussée. Il y a aussi mon âge et celui de mon co-équipier Naly (65 ans). Comment faire pour monter au mat si les drisses s'embrouillent ou si une poulie se bloque ? Je prends un grand risque compensé par l'idée : Je cours une aventure.

Ce bateau, au nom charmant, qui me convient tout à fait est à un tournant de ma vie, est un tournant de ma vie...

J'avais emporté ce cahier à Nantes, pensant, à tout hasard, trouver un moment pour y noter les idées qui me sont venues ces derniers temps depuis que j'ai commencé cette analyse avec le docteur R. J'aurais dû commencer dès le début mais j'ai du mal à m'y mettre. Retrouver maintenant ce qui me reste de ces trois premières séances me semble difficile, d'autant plus que je suis embrouillé par toutes sortes de préoccupations, la littérature, le bateau, l'argent.

Le noyau de tout cela c'est : Retrouver dans le fond des choses le personnage vrai en moi, celui qui est encore capable d'activité créatrice malgré ses 60 ans, 60 pages. Sortir de l'angoisse et de la peur. Vivre encore mais réconcilié avec moi-même.

Une idée me trotte par la tête, depuis le début : Entre un analyste femme comme est le dr. R., et moi cela peut-il se passer de la même manière qu'entre un analyste homme et moi ? Quelles sont les incidences de cette différence des sexes ? Je pencherai à croire qu'une femme peut m'être plus utile qu'un homme peut-être parce que dans un certain sens j'ai "manqué de mère" dans mon enfance (elle a tout fait, même jeter au feu mes poèmes, pour m'empêcher d'écrire) mais aussi et c'est une idée qui m'est assez récente, sentimentale autant que raisonnée - parce que j'attribue à la femme, à la féminité, de par sa nature même un pouvoir de compréhension de ce que j'appellerai, pour simplifier, les bas-fonds, sans quoique ce soit de péjoratif dans ce mot double. Je crois à l'intimité profonde de la femme avec la nature¹ et donc un pouvoir de divination² que la science ne peut que magnifier à moins qu'elle ne le détériore, ce pouvoir - question à poser ultérieurement.

En ce moment même, mes idées sur les premières séances d'analyse ont de la peine à se rassembler.

1. Je n'ai certainement pas encore ressenti le choc libérateur. J'évoque assez facilement mes souvenirs d'enfance, me semble-t-il, mais ce sont ceux-là qui me sont les plus faciles, ceux qui m'ont déjà servi à faire de la littérature³. Il doit y avoir des souvenirs plus pénibles et plus difficiles que je refoule. C'est ce que m'apprendra la suite.

2. Jusqu'à présent n'ayant donc pas appris grand-chose sur moi-même que je ne sache déjà (presque) je n'arrive pas à trouver le point d'application de mon existence présente. Cependant, à la sortie de la séance, après avoir débagouliné mes petites histoires, il me semble que je me sens mieux, un petit peu plus équilibré comme on dit.

3. La rédaction des textes de description d'objets me semble d'une grande utilité. En fait, ce que m'a dit le doct. R. sur ma difficulté à saisir la réalité - la réalité vraie - est essentiel. C'est de là que vient mon manque d'attention, mon manque d'application au travail et sans doute toutes les difficultés que j'ai rencontrées dans ma vie sentimentale.

21 janvier

Hier, séance chez le docteur R. La conversation a commencé à bâtons rompus. Je raconte l'achat du bateau. Ce qu'elle trouve très bien. Nous parlons un peu navigation, expériences maritimes. Puis nous abordons les textes "réalistes" que j'ai rédigés ces derniers jours. Elle me félicite d'une précision plus grande dans la description⁴. A ce propos, nous parlons de la difficulté des mots qui servent à définir les choses. On ne trouve pas toujours le mot juste, parfois par manque de savoir quel mot désigne une certaine courbe, dans ce cas particulier, par exemple. De là, nous passons aux mots-images qui recèlent quelque chose du mystère caché des choses⁵ et ensuite au problème religieux. Je dis que j'ai perdu la foi très jeune et ne l'ai jamais retrouvée. J'emploie la formule : Je ne crois pas en Dieu mais j'y pense tout le temps. Je déclare que la religion catholique me paraît vidée de tout contenu spirituel, aujourd'hui. En particulier, le sacrement du mariage me paraît tout à fait faux, même abominable.

Cependant, dit-elle, il était nécessaire de spiritualiser le mariage par une institution sacrée dans une société brutale et sans règles.

Peut-être, historiquement parlant, mais l'amour n'a rien à voir avec un sacrement quelconque administré par un prêtre encore plus quelconque. Je frémis devant toutes les compromissions sordides autour du mariage. Le mariage institutionnel me paraît le comble du malentendu pour ne pas dire plus. Je pense à la décision des Cours d'Amour : il n'y a pas d'amour dans le mariage.

Je pense à part moi - mais cela n'entre pas dans notre conversation - que l'amour est le fait d'une mystérieuse désignation "à l'avance" de deux êtres faits l'un pour l'autre. Idée du double, de la réunion de deux parties séparées dont le miracle est de découvrir que, comme de deux papiers déchirés d'une certaine manière, les déchirures se rejoignent. Il y a reconnaissance

d'une destinée préétablie : "Je ne te chercherai pas si je ne t'avais déjà trouvé"⁶.

Je note ici en passant que je dois développer la notion d'"objet aimé"⁷, expression que je trouve troublante et qui évoque immédiatement quelque chose (ou quelqu'un) de très précieux, de plus précieux que tout, qu'on touche, qu'on prend dans ses mains et qu'on caresse. Mais c'est plus qu'une caresse ordinaire, ce n'est pas une caresse de sensualité commune, c'est une caresse de "reconnaissance". D'ailleurs toute caresse sensuelle n'est-elle pas ainsi ? Voir les animaux se sentant, se touchant... Le mot caresse de l'italien carezza du mot caro, cher.

Le doct. R. me dit que je dois comprendre que je ne peux me débarrasser de mon enfance catholique, que je suis marqué par, que j'ai une ouverture spirituelle très large et que je suis dans la confusion à ce sujet. C'est du moins, très résumé, ce que je crois tirer de cette conversation. Il y a encore bien autre chose. Nous avons parlé du sort de la femme et de l'état de femme maléfique définie par saint Paul. Aussi de Dieu femme et homme. Cela est à approfondir, participe d'ailleurs de mes préoccupations actuelles quand je pense à mon projet de "Sorcière"⁸.

Mais pour ce qui est de la religion catholique je ne crois pas trouver là le suc de mon esprit. Je veux bien tout admettre mais... Il faut que je réfléchisse beaucoup là-dessus.

N.B. Le pouvoir spiritualisant des mots⁹.

22 janvier

J'ai envoyé ce matin le chèque pour payer les arrhes pour l'achat du bateau. Me voilà engagé dans une grosse dépense. J'ai téléphoné à Monique B. pour une entrevue avec le ministère des Sports. La télévision viendra ensuite. J'espère rendre cette affaire rentable par des arrangements de cet ordre. Il n'y a pas de raison pour que non. Maintenant que je suis engagé, il faut y aller jusqu'au bout. C'est curieux je mêle mon vieux métier de journaliste-radio avec les goûts maritimes de mon enfance. J'aurais dû être un vrai marin à 20 ans. Cela a achoppé sur le surréalisme et la poésie (vraie ou fausse ?). Vraie d'une part, fausse de l'autre, parce que sans prise sur la vie¹⁰. Vraie parce que ingénue. A 60 ans, je refais une vie de 20 ans. Comment distinguer le net et le pas net de ça ? Je suis à la fois heureux et angoissé. Plus heureux qu'angoissé au moment où j'écris. Mais je me sais tellement changeant, tellement cyclothymique que je me demande ce que me réserve demain.

De toute manière, cet engagement périlleux me donne bonne conscience.

Je me suis souvent laissé aller dans des notes de cet ordre à de la littérature. Je voudrais maintenant être frais et libre.

Samedi 23 janvier

Comme un imbécile, j'ai lu hier soir ce qui précédait et que je viens de rayer. J'ai eu tort de lire cela à F. au téléphone. Cette histoire d'amour et d'arrimage d'un navire ne tient pas debout. Elle m'a dit que j'avais la voix bizarre et que sans doute j'avais bu. Ce qui était un peu

vrai. Deux demis avec Vox chez Lipp et un ou deux verres de vin rouge en écrivant. Elle tombe toujours juste en ce cas-là. J'incline à penser que c'est parce qu'elle est attentive à moi. C'est plutôt agréable.

J'en reviens au chapitre religion. C'est le grand truc. J'ai profondément, je crois, le goût (mais ce n'est pas du goût, pourtant c'est cela), le sens, l'intuition du sacré mais je peux situer ce sacré dans le catholicisme du Moyen Age, pas dans celui d'aujourd'hui¹¹.

Le sacré et les tabous. Il va de soi qu'il n'y a pas de sacré sans défenses, sans barrières, sans partie réservée, sans occultisme.

Les tabous sexuels. La sexualité et la société. Pour moi, faire l'amour est un acte sacré¹². Voir une femme (que j'aime, ou pour mieux dire "m'occupe").

Faire l'amour avec un autre homme devant moi, est-ce une transgression du sacré ? Est-ce au contraire une sorte de cérémonial, réservé à des initiés ?¹³

La religion et l'érotisme. Une religion nouvelle qui inclurait l'érotisme ? Qui se fonderait sur l'érotisme alors que les religions anciennes sont la négation de l'érotisme.

Tel que je le dis là, c'est trop simple. Rechercher la dialectique : ascèse-érotisme.

Mercredi 27 janvier

Depuis dimanche, jour de l'entrée d'O., en clinique, journées désorganisées. Téléphone. Allées et venues. Aujourd'hui la grève. Je pensais pouvoir être beaucoup plus studieux que quand O. m'impose son désordre. Il n'en est rien. Cependant cette demi-solitude m'est assez agréable. J'aimerais avoir un emploi du temps très strict. C'est le seul moyen de faire quelque chose. Je me sens en des dispositions d'initiative mais cela ne prend pas forme. Il faut premièrement finir le roman. L'homme de 60 ans retrouve l'enfant coupable qui vient de s'enfuir de l'école¹⁴. Il peut prendre plusieurs voies. Le vieillard examine les différentes voies (3) qu'il aurait pu prendre et qu'il a évité de prendre. Quelles sont-elles ?

1. Celle de l'évidence, étant données les circonstances familiales : L'embarquement à bord d'un navire marchand avec la protection d'Alph. Rio (ministre) - Ca lui fera les pieds (Atmosphère des "idées" plus ou moins familiales autour du jeune garçon). Décrire cette carrière de commissariat de la marine (pseudo-marin) comme elle aurait pu être au mieux.

2. Une carrière provinciale à Nantes avec mariage bourgeois judicieusement organisé. Ce qu'aurait pu être mon mariage avec P. V. On peut combiner les deux. Retour de voyage. Le jeune homme semble revenu à de meilleurs sentiments. Il épouse la jeune fille que lui a préparé sa famille. Mais il peut arriver qu'il a aimé, qu'il aime le lointain, le vague...

3. Tel que s'est déroulé le désordre d'une vie...¹⁵

Jeudi 28 janvier

(Note en "à parte".) Un juge qui ne se lave pas et qui sent mauvais. Comment peut-on rendre la justice si l'on n'est pas propre de corps et si l'on répand, autour de soi, une odeur nauséabonde ?

Les musulmans, avant d'entrer dans une Mosquée, pissent et vont à chaque¹⁶.

Dimanche 31 janvier

Je lis dans l'Observateur, en citation, cette phrase de la préface de Breton à la pièce, publiée chez Pauvert, d'Oscar Panizza : Le Concile d'Amour¹⁷ : "que le désir et le plaisir soient loin d'être tout l'amour et qu'en leur donnant toute licence, l'homme s'aliène l'amour en tant que principe unique de transmutation, clé du merveilleux, c'est probable"¹⁸.

Je voudrais bien que cette idée soit précisée¹⁹.

Il y a là-dedans comme une idée de pudeur qui me gêne et je pense que Breton n'est pas homme à nier le plaisir physique²⁰ comme moment de reconnaissance entre un homme et une femme et comme incitation au merveilleux, comme en soi merveilleux et comme ouverture au merveilleux de toutes choses "naturelles".

Pour moi, il n'y a rien que de naturel dans les débordements sexuels²¹. Il n'y a pas de retenue possible. C'est dans ce manque de retenue, dans cette débauche, "transgression" comme dirait Bataille²² que se situe la connaissance du haut et du bas. Si Breton n'admet pas l'idée accablante de faute, de "péché originel" qui accable le sexe, qui sépare le sexe de l'esprit, il faudrait qu'il nous dise un peu mieux de quoi il retourne. Mais la précision dans ce domaine²³... essentiellement passionnel, illogique, j'irais jusqu'à dire irréal parce qu'en dehors de la réalité faite des mots qu'on emploie pour déguiser sa pensée.

L'amour sexuel, à faire rougir les biens pensants de toutes catégories, n'est ni un bien ni un mal. Il est un absolu. Il n'est pas acclimaté au monde social - au monde commun²⁴. De là, le puritanisme révolutionnaire. L'amour marche sur la tête. On ne peut le remettre sur pieds. Il est à mettre hors de la république, comme la poésie²⁵.

"L'amour est triste hélas et j'ai lu tous les livres" (Mallarmé) est une malédiction chrétienne que je n'accepte pas²⁶.

Lundi 1er février

O. vient de rentrer à la maison, revenant de la clinique après l'opération de son second oeil. Je laisse à penser ce que je pense avec complainte populaire et nervosité. Il faut être calme. Ceci étant le curieux de la destinée, le curieux qui est indéfinissable entre l'humour et le délire.

Mais je voudrais bien revenir sur les paroles de Breton qui me troublent (les paroles de Breton m'ont toujours troublé²⁷), qui constituent un sens de la vie inédit, mon sens de la vie et qui m'apportent, en même temps,

richesse et défaillance. Il y a là quelque chose de trop sublime pour moi. - Je constate, en ce moment, que j'aime écrire au fil de la plume.

Personnel : Dans quelle mesure ma sensualité est-elle en avant, en arrière ou au-dedans de moi ?

Je la sens comme un mal, un péché, il faut bien le dire, en même temps, une exaltation qui me jette en avant, vers une découverte de moi-même et de toute la vie entière en comprenant mon égoïsme, mon besoin de correspondre et surtout - essentiel - mon besoin d'être dans la peau des autres.

J'aimerais être multiple - et pourquoi ne pas le dire : femme avec les femmes, homme avec les hommes. Cela est plus complexe. Je suis certainement homme avec les femmes mais, au dernier moment. L'acte d'amour (j'aime mieux ça que l'acte sexuel) doit être prolongé le plus longtemps possible pour intégrer la jouissance de l'un dans la jouissance de l'autre. Je voudrais faire jouir une femme comme homme doit le faire et en même temps prendre en elle ce qui fait sa jouissance qui m'échappe toujours. Je la regarde mais je ne fais que la regarder. Le sexe est loin des yeux et c'est ce qui me gêne²⁸. Je parle, en même temps, d'un homme âgé qui se contrôle difficilement. Mais la question n'est pas là. Elle est dans une sorte d'intuition de tout le plaisir physique en correspondance avec tout ce qui nous donne mystérieusement du plaisir dans la nature. Les paysages dans leur quiétude ou dans leurs catastrophes²⁹.

N'ai-je plus qu'une sensualité de vieillard ? Ou ai-je encore le goût de vivre ? Je me demande - ~~C'est~~ l'angoisse - Jusqu'à quel point je dis faux.

Mardi 3 février

Tout ceci est écrit dans l'atmosphère déprimante de la convalescence et de la présence d'O. J'ai toujours l'impression qu'on regarde par-dessus mon épaule. Ce qui me gêne horriblement. Je n'ai pas confiance dans mes "idées". Ce flou me gêne ou vraiment me désespère, comme si je n'avais pas de poids, comme si je flottais dans une atmosphère "quelconque", incapable de me détacher de préjugés, de naïvetés, de mesquineries qui me font honte. Il me semble que je pense d'une façon originale et je m'aperçois, chaque fois, que les idées ne trouvent pas leur expression. Il y a trop de laisser aller dans cette pensée, de facilité, de paresse que je méprise. Cela vient de loin, des études inachevées, d'un manque de gouvernement de mes faits et gestes de jeune homme, d'un manque de contrôle de cette sensualité impulsive vouée à des échecs souvent. Il faut tenir compte de ces échecs de jeunesse pour établir le vrai de ma sensualité ambiguë d'aujourd'hui. L'ambiguïté sexuelle est sans doute le fait de tout le monde mais je vois clairement qu'il faut mettre au clair ces enlacements confus de lignes qui tantôt se recoupent, tantôt se dispersent.

Samedi 6 février

Ce problème de l'homme-femme (ou peut-être de l'homme féminin) est au centre de mes préoccupations d'aujourd'hui, sans doute au centre de ma vie, toujours. Il m'agace. Il m'exaspère. Il me propose un choix... qui suis-je entre l'homme et la femme ? Le trou est probablement là. Ce que l'on peut trouver, dans mon enfance, à ce sujet est, me semble-t-il, exemplaire (ma soeur Suzanne morte à 7 ans et moi qui doit la remplacer dans les idées de mes parents). Je pense, aujourd'hui, qu'il faut m'enorgueillir de cette situation. C'est un rôle à assumer grandement mais je n'ai pas trouvé le joint. Il n'y a que l'écriture qui peut me sauver³⁰. Il faut que je me prenne au sérieux. Nous sommes le 6 février. Mes 60 ans vont tomber le 21 (comme un pavé dans une mare).

En somme, dit le docteur R., vous êtes une lesbienne... Oui... Pourquoi ne serais-je pas un lesbien ?

Cependant je me sens un homme viril dans une très large ouverture sur la vie - et la vie c'est pour moi la nature sous toutes les formes. Je me sens en vie ! Et c'est terrible à dire, avec ce poids de la défaite du passé... Car jusqu'à présent tout est défaite en moi.

Connaître tout cela, à fond, pour me sortir de moi-même. Pour être objectif.

Je voudrais accorder ma sensualité (ou sexualité je ne sais plus la différence entre ces deux mots) avec un pouvoir de création³¹. Faire une oeuvre d'art à la mesure de cette vie ratée, est-ce possible, est-ce trop demander ? Aujourd'hui comme hier ?... Dans quel brouillard ai-je vécu ?

Il y a une certaine fierté dans la maladresse de ces lignes. Mais ce n'est pas cela que je voulais noter. Je voulais noter le pire et ne le retrouve pas. Au fond, tout au fond... dans le très bas, dans le très haut, je recherche la divinité³², l'étincelle divine, le Dieu de mon enfance que j'ai bafoué, que les prêtres m'ont montré impuissant, un peu sale, obscur, d'une bonté de petit bourgeois complètement ridicule ou méchant comme un adjudant.

Il faut que je note aussi que la caserne, le service militaire a été pour moi une libération de mon enfance obstruée.

Je n'ai pas encore dit tout ce que je voulais dire.

J'ai bien fait l'amour hier soir et cet après-midi avec F.

Dimanche 7 février

J'ai essayé de lire, dans le "Figaro littéraire" un conte³³ de Le Clezio intitulé le Train. J'ai l'impression qu'il y a un certain manie-
ment de la phrase qui n'est pas sans valeur mais cette introspection avec des trucs habiles d'écriture comme le nom imaginaire du récitant (pourquoi imaginaire ? pourquoi faux ?) devenant onomatopée répétant le mouvement saccadé du train - ne m'accroche pas vraiment. Tout cela reste dans la grisaille intellectuelle, dans le gris de l'intellectua-
lité. Je n'entends pas chanter la vie³⁴. J'entends bien un monsieur qui tire de lui une impression désabusée³⁵. Où suis-je ? Où vais-je ? Qui suis-je ?³⁶ C'est une angoisse à genoux, une prière humiliée. On ne prie plus Dieu, on se prie soi-même petit misérable, une incantation

gratuite. Peut-on dire que le sacré est exclu de cette littérature ? Je ne vois pas bien. Je ne me sens pas lié, ni tiré vers le haut, ni tiré vers le bas. Rien ne me bouge, ne me remue.

C'est alors que j'en reviens à mon "sentiment de la nature". C'est comme un fin réseau sanguin à l'intérieur de moi qui se plaquerait sur le réseau extérieur, qui permet au sang de circuler dans la nature. Il y a consanguinité entre les phénomènes naturels et moi. C'est d'un sang symbolique dont je parle. Mais c'est aussi une réalité, un perpétuel aller-retour, un perpétuel échange, une perpétuelle circulation. L'homme domine la nature par la science, la modifie, la civilise. Il ne lui demande pas son avis. Il la méprise par son intellect.

Le progrès n'arrange rien pour l'esprit et l'imagination.

Et l'art, tout l'art, est réduit à l'angoisse. On ne sait plus ce qu'est la lumière, la forme, la fluidité des ciels, le cours de l'eau, le printemps, l'été, l'automne, l'hiver³⁷. On vit sur une autoroute bousculée qui traverse un désert sec.

Il y a de cela dans le refus de Duchamp³⁸. J'aime cette formule : Je me suis arrêté de peindre quand je me suis aperçu qu'il n'y avait aucune raison pour que la ligne que je trace sur une toile aille à droite plutôt qu'à gauche.

Jeudi 11 février

A cause de mes discussions perpétuelles avec Losfeld et le dernier coup de téléphone où je me suis mis en colère - tout cela à propos de la publication de mon livre de poèmes - je retombe dans mon angoisse et je suis bien malheureux. Comme on dit : Je ne suis pas sorti de l'auberge.

Hier, séance chez le Dr. R. Je n'étais pas en forme, j'avais bu la veille. Cela me fait retomber. Dans un sens, l'absence de F. m'agace mais je crois qu'il vaut mieux que je sois seul en ce moment. Je voudrais bien remonter le courant avec son retour.

Le Dr. R. m'entreprend, si j'ose m'exprimer ainsi, sur le goût que j'ai de me substituer à la femme dans l'acte d'amour. Le besoin de retourner dans le ventre maternel. Cela n'a rien à voir avec l'acte proprement viril en amour mais il y a, chez moi, une charge féminine excessive, un encombrement sur la voie de l'action, une difficulté d'assumer l'effort masculin nécessaire en tout.

Je dois dire, qu'en ce moment, mon esprit est très embrouillé. Je souffre d'être attaché de partout comme Gulliver par les Lilliputiens.

La question religieuse : Marqué par l'enfance catholique. Je renie cette éducation. Je suis hanté cependant. J'ai besoin d'appartenir à un groupe : surréalisme, communisme³⁹... que sais-je ? Aujourd'hui, compte tenu de mes lectures sur l'Alchimie et le Saint-Simonisme, je suis en quête du divin. Quoi exactement ? Je ne sais pas. Oui, très embrouillé.

Je ne sais qu'une seule chose : il faut m'appliquer à un travail continu.

J'aimerais travailler pendant un mois d'arrache-pied et me livrer à une débauche éperdue, sans frein, pendant quelques jours jusqu'au dégoût.

Mais être un homme, n'est-ce pas être honnête avec soi-même sur le plan moral et connaître ses possibilités intellectuelles et physiques pour voler le plus haut possible mais ne pas s'affoler de vertige.

Samedi 13 février

Dépression. Désordres. En pleine fausseté. Je me suis plongé depuis 48 heures dans un état d'imbibation permanente dans une sorte de corrida vaguement érotique⁴⁰ avec des putains d'ailleurs assez drôles. Tout cela pour constater mon impuissance. Mais, malgré les idées érotiques qui me trottent par la tête, je suis à peu près sans illusion. J'essaie aujourd'hui de me reprendre en mains. Retour de F. Angoisse. Et le travail à faire ne se fait pas. La contrariété. Losfeld me ronge. Je ne comprends pas ce genre de personnage. Je ne comprends pas tout court. J'ai beau me répéter : Ce n'est pas ma faute, le poids du passé raté me fait courber les épaules, m'écrase. Et pendant ce temps, l'argent fond.

Finir le roman !

Dimanche 14 février

Légère amélioration mais l'angoisse persiste lancinante. Je n'aurais pas dû confier ces poèmes à Losfeld après son premier mensonge. (Le manuscrit qu'il disait avoir envoyé. Ce qu'il n'avait pas fait.) Mais j'en avais tellement marre des non répétés de Gallimard que j'ai préféré un oui facile. Et j'ai tant besoin que ce livre paraisse. Cela arrangerait mes affaires sentimentales et me donnerait du courage pour entreprendre autre chose. Quel gâchis. Naturellement, je me mets martel en tête à cause de l'absence de jalousie. Oui bien sûr mais, au-delà, il y a ce sentiment du dernier amour. Il y a que tout se brouille dans ma tête et que je n'ai pas écrit une ligne valable pour finir ce roman. Au début du mois, j'étais en parfait état, même actif, énergique. Aujourd'hui, je retombe dans un vasouillage que je déteste. Curieux que cela coïncide avec l'absence du Dr. R. C'est vraiment, en cet état, que je sens les objets m'échapper, matériels ou moraux. Je me demande même à quoi sert de noter ces états d'âme. A quoi sert quoi que ce soit...

Plus tard : Je me demande jusqu'à quel point cette confusion d'esprit qui m'empêche d'écrire actuellement n'est pas dû à tout ce soulèvement de vieille terre aride dans ma tête (de la terre fatiguée de racines, n'ayant pas servi, pleine de cailloux) - Une terre qu'il faut remuer avant toute chose.

Trouver une pensée loyale, m'appartenant en propre. Ne pas m'égarer dans la littérature facile, les mots faciles, les expressions qui viennent toutes seules⁴¹, paraissent papillotantes et cachent quelque chose de vrai. Empêchent le vrai de venir à la surface.

Faire de longues marches.

Lundi 15

Légère amélioration.

Mardi 16 février

Mes démêlés avec Losfeld me ramènent constamment à cette idée qui me persécute : J'ai laissé passer l'occasion - Sais-je la chance aux cheveux... n'est-ce pas le vrai de toute existence ? Une fois la chance passée, on ne la rattrape plus. Il en est de tout ainsi, création littéraire ou femme. Cela n'exclut pas l'étude et la persévérance. Dans la situation où je me trouve : Ai-je encore une chance ? Puis-je me permettre l'espérance ? Si j'examine le passé (et je ne fais que ça), je m'aperçois que je me suis toujours dérobé devant la responsabilité d'écrire, soit par l'alcool, soit par le pessimisme facile - à quoi bon - soit parce que lorsque j'avais une situation (Poste Parisien, RTF, Ambassade américaine⁴²), je prétendais n'avoir pas le temps. Mais faisais-je si bien que cela mon boulot ? Probablement pas non plus. Sauf par à coups. Jamais de persévérance. C'est ma faute, c'est ma plus grande faute⁴³.

Mais n'est-ce pas là, comme l'indique le Dr. R., une dérobade devant l'objet ?

De ceci découle que mes poèmes passés ont peut-être un peu de charme mais n'ont pas de poids, ne font pas le poids.

A 17 ans, j'étais un "espoir" du surréalisme et j'ai dû me complaire dans cette idée. Je le suis resté... Comme si on restait toute sa vie un espoir. Rattraper le temps perdu... Quelle gageure ! En tout cas, une organisation de travail très serrée. De toute manière le travail. Pas si facile. Seule solution.

Par ailleurs revoir l'idée du colonialisme et de l'anticolonialisme - article possible : Au XVIII^e siècle les réactionnaires ce sont les anticolonialistes, ceux qui refusent l'Inde de Dupleix et le Canada de Montcalm.

Au XIX^e siècle, pour Infantin et les saint-simoniens entre autres, le colonialisme c'était apporter le progrès à des peuples arriérés.

Le catholicisme est colonialiste - le marxisme aussi. Quelles religions ne le sont pas ?

Dans quelle mesure l'anticolonialisme n'est-il pas une déchéance, une dégradation ?

Abus de terme.

Tout est à revoir.

Mercredi 17 février

Je voudrais bien me rappeler d'une manière précise mon rêve de la nuit dernière. Malheureusement beaucoup m'échappe. Voici ce qui m'en reste :

Je suis à Genève, me semble-t-il et rencontre Paule V. Je ne me souviens plus très bien comment mais nous avons une conversation sentimentale où il y a beaucoup de regrets et de sa part, à mots couverts, une proposition de partir tous les deux et d'essayer de refaire notre vie ensemble. Ceci n'étant pas très clair. En gage de sa bonne foi P. V. me laisse (plutôt qu'elle ne me donne) trois ou quatre livres épais, reliés dans un étui

cartonné (ceci est en rapport avec ma conversation avec F. hier soir. Nous parlons de Tolstoj dont je lis la biographie par Troyat et F. me montre l'édition de Guerre et Paix, reliée, du Club du Meilleur Livre). Je sors les livres de leur cartonnage pour les feuilleter et ce cartonnage au premier abord de format normal, recèle dans son fond un tas d'objets hétéroclites. Je ne me souviens plus du détail mais ce sont des objets ou des vêtements d'enfants. Probablement un cartable. Je me souviens très bien d'une paire de bottillons pour enfant de 12 à 13 ans. Aussi, me semble-t-il toujours, une sorte de grand portefeuille comme dans le temps ces sous-mains en cuir qu'on avait sur son bureau - principalement les femmes - Dans ce portefeuille il y aurait un cahier avec des notes de P. V. sur sa vie. Mais je ne le feuillette pas. L'ensemble de ces objets me procure une surprise mal définie.

Après, H. Philippon m'apporte d'autres objets du même genre de la même provenance (une chemise ou un chandail de petite fille entre autres ?) et me dit : Ne laisse pas traîner ces choses-là partout (il sait qu'ils sont à P. V.), tu pourrais avoir des ennuis avec A. (le mari de P.) et la famille - C'est à peu près ça.

Sentiment d'ambarras mais pas d'angoisse. Rien de cauchemardesque.

Un peu plus tard, je me retrouve à Nantes chez les V. Ils habitent un hôtel particulier - beaucoup plus somptueux que celui qu'ils habitent réellement - La décoration donne une impression de luxe noir⁴⁴. Meublés de grand luxe anciens. Nombreux objets hétéroclites et très beaux dans des vitrines ou sur des tables. Il me semble aussi beaucoup de chinoiserie.

Il y a une grande réception avec des grandes personnes mais aussi beaucoup d'enfants⁴⁵. Je ne participe pas à cette réception. Seule avec moi, P. V. me fait visiter sa maison. Je ne sais comment elle me quitte. Tout cela laisse une impression de tendresse entre nous deux.

Ensuite je me trouve seul avec Alexandre V. Nous sommes assis sur un divan et nous parlons très amicalement. La réception continue dans une autre pièce.

Réveil.

Je pense à une pièce qui se passerait dans un bon petit bistrot où un homme arrivé⁴⁶ rencontrerait un de ses amis d'enfance qui lui, serait resté sur place. Un raté. Les deux hommes se situent l'un par rapport à l'autre. Évocation des souvenirs. Chacun d'eux est avec une femme. Ils ne sont pas nécessairement mariés. L'attitude des femmes entre elles et vis-à-vis des hommes peut donner lieu à d'étranges considérations. A suivre.

Vendredi 19 février

Une idée de demi-sommeil bien banale me trottait, ce matin, dans la tête : Faire la part du feu. Mais la part du temps qui me reste pour la (ma) création [j'entends ceci dans le sens très général : donner un sens à ma vie, passé et avenir, par le moyen de l'art] s'amenuise de jour en jour. La vieillesse n'est pas créatrice à quelques exceptions près. On n'est pas V. Hugo à 70 ans quand on n'a pas été V. Hugo à 20 ans. Je voudrais m'essayer encore un peu dans la fable et tenter ensuite un ouvrage d'érudition.

Je n'aime pas employer le mot "masochisme" pour mes échecs passés. Pourtant le voilà lâché.

Mardi 23 février

Rêve confus de la nuit dernière : Je fais partie d'un voyage organisé dans une région allemande (la Bavière ?) ou Suisse allemande ? Dans le groupe il y a certainement mon frère et des amis ou des cousins (ou les deux).

A un moment donné, dans une petite ville où nous nous arrêtons, nous devons changer de car. Je me trompe. Je prends un trolley-bus qui me conduit je ne sais où. Angoisse. (Je ne me souviens plus très bien si je suis seul ou avec un ou deux camarades.) Je veux revenir à pied à l'Hôtel où nous stationnons. Je marche le long d'une rivière. Je transpire, je déchire mes vêtements aux branches, je glisse dans la boue. En même temps, j'ai le sentiment que je suis perdu. Avec l'idée fixe de changer de linge et de vêtements, d'être propre.

Je ne sais comment je finis par retrouver l'Hôtel mais je ne retrouve pas ma chambre ou celle qui me semblait m'être réservée. (Nous étions plusieurs par chambre.) D'ailleurs toutes mes affaires sont dispersées. J'ai de la peine à trouver un caleçon propre, une chemise propre. Quelqu'un me propose de me prêter du linge⁴⁷... Cependant mon groupe a dîné ou est en train de dîner. Sentiment de solitude, d'incompréhension.

Je me réveille au moment où je suis à moitié habillé tant bien que mal.

24 février

Pour ce chapitre de conclusion de mes souvenirs d'enfance, il est certain que je tourne autour du pot. Je voudrais dire que je n'ai pas été l'homme que j'aurais dû être. J'ai comme rêvé plusieurs vies possibles sans réaliser ni l'une ni l'autre de ces possibilités. Cela arrive sans doute à beaucoup de gens mais cela vaut-il la peine d'être dit ? Ce qui en résulte pour moi et qui me bloque c'est un sentiment de honte, l'idée de ratage. La conclusion que j'en devrais tirer, la morale si l'on veut, serait : "Comment surmonter le ratage ?". Alors ça, c'est plutôt épineux... Il faut que j'en sorte !

Il pourrait y avoir un moment où je recevrais l'ordre suivant : "Dors et écris..."

Je note ce qui me passe par la tête : "Humilié devant la nature et sauvé par la nature, par le sentiment exquis de la nature"⁴⁸

Exquis pouvant être pris dans le sens de "douleur exquise", douleur localisée en un point très précis (fracture, panaris)... La douleur exquise provoquée par la côte cassée.

J'ai trouvé l'autre jour l'expression "le survivant" pour désigner le jeune homme dialoguant avec son double le vieillard... Le jeune homme survivant dans le vieillard⁴⁹... Mais, hélas, il y a aussi cette idée honteuse du bouchon flottant au fil de l'eau.

Comment surmonter la honte de ce laisser-aller ? Comment surmonter la honte tout court ?

La honte dans la douceur de vivre... Réapprendre à vivre à la dure pour se libérer de la honte. La seule chose qui est à mon profit c'est que je crois que je n'ai jamais triché avec moi-même. Dans mes égarements je me suis, toujours ou presque, vu tel quel... Mais cela suffit-il s'il n'y a pas contrition sincère ?

27 février.

Je ne me souviens que de la fin du rêve de cette nuit : F. est sous la dépendance d'un homme grand et fort, une sorte d'aventurier. Il a un acolyte. F. est avec moi d'un autre côté et nous parlons tendrement (pas de gestes érotiques, peut-être un baiser). L'acolyte nous surprend et amène brutalement F. devant l'homme qui est couché dans son lit. Je les suis. J'empêche l'acolyte de traiter brutalement F. Je le retiens par le poignet, je le pique avec quelque chose. Je me présente à l'homme : "C'est moi le responsable. Si vous voulez vous battre avec moi, je vous fais remarquer que vous êtes doublement le plus fort. Je suis à votre disposition". - J'ai peur mais je me sens héroïque. L'homme murmure quelque chose comme : "Nous nous battons dans la chambre à côté" - Il se retourne comme quelqu'un qui va se rendormir. Je me réveille.

Lundi 8 mars

Fragment du rêve de la nuit dernière : Saint Jean-Baptiste, me semble-t-il, dans le costume traditionnel c'est-à-dire une peau de bête passée sur les épaules et laissant les jambes nues, se lave la queue au bord d'une rivière, dans une crique ombragée d'arbres. Il dit : "Moi, j'ai le droit de le faire". Cela me fait penser à cette idée des prêtres que de se laver le sexe est immoral. Aussi, le geste de saint Jean-Baptiste est lié dans mon esprit (au réveil) avec l'idée du baptême dans le Jourdain. Son geste est un geste symbolique de commémoration. C'est une permission spécialement donnée à lui et personnelle.

- Ai écrit hier une lettre recommandée à Losfeld pour lui demander une date précise de parution des poèmes.

- Le Dr. R. m'a demandé à la dernière séance de continuer à rédiger des textes sur les objets.

Samedi 20 mars

Enterrement de Léon Olivier⁵⁰

Les personnages : Les Faillie, André et Madeleine. Madeleine et moi sommes cousins germains. On se voit jamais. On s'est toujours très peu vu. Ma mère et son frère (oncle Olivier, père de Madeleine) ont été brouillés un moment, raccomodés puis tenus à distance par ma mère pour des raisons diverses dont celle de prestige. Elle ne les trouvait pas assez prestigieux du point de vue fortune et mondain. Mon oncle Olivier était boucher.

André Faillie, avocat d'affaire, catholique pratiquant, m'a toujours fait une sale impression de curailon, de faux-frère. Je verrais ultérieurement dans quelle mesure il a trempé dans les affaires de Léon à mon détriment.

Les Ripoché - Ceux-là sont très flous. Il y a des tas de Ripoché autour de moi. Du côté Paris, du côté Olivier et du côté Baron - La soeur de ma grand-mère Baron était une dame Ripoché mais d'après ce que je crois comprendre elle était Ripoché d'un second mariage.

Il y a là : Un que je connais (ai oublié son prénom) et qui était au service financier du Haut Commissariat au Maroc quand j'étais à la radio Maroc. Un colonialiste. Il détestait les rats. Il est actuellement dans les services du Marché Commun à Bruxelles. Un grand type, grand nez, dans les 45-50 ans. Pas bête, borné, très fonctionnaire. Nous n'échangeons pas beaucoup de paroles mais au moment où l'on met, devant l'autel, un panier pour recevoir l'aumône pour dire des messes pour le défunt et que le prêtre insiste dans son petit discours terminal pour qu'on donne de l'argent pour faire dire des messes pour l'âme dudit défunt, il me dit : "Il va un peu fort".

D'autres Ripoché. Une jeune femme, je crois célibataire, qui doit être infirmière ou assistante sociale, habite chez Simone Porcher⁵¹, assez jolie mais déjà sur l'âge, frêle, une folie voix. Je parle un peu avec elle dans le car qui nous emmène de l'église Saint-Vincent-de-Paul au cimetière. Nous nous sommes rencontrés à Saint-Pierre-Quiberon l'été dernier (elle devait sans doute habiter chez Simone). Je ne me souvenais pas de cette rencontre.

Elle a communié, donc très pieuse.

Elle m'explique qu'elle a été voir Léon à l'hôpital Américain pendant sa maladie, qu'il se méfiait de tout le monde, avait peur qu'on en veuille à son argent ou plutôt qu'on l'aime pour son argent, que ses derniers discours étaient très embrouillés... Un homme très secret, dit-elle, sur une remarque que je fais qu'il y a, là, des tas de gens que je ne connais pas. Elle non plus.

A bâtons rompus, je dis que je n'apprécie pas la messe dite à la nouvelle manière en français mélangé de latin⁵². Par exemple, les dies irae.

Elle me dit : beaucoup de gens disent comme vous⁵³. Je réponds sur d'une part l'ésotérisme et l'internationalisme de la langue latine. Elle pense que les gens s'y habitueront. Je réponds que de toute manière culture, civilisation, catholicisme, tout ça, c'est foutu. Elle rit très gentiment.

Un autre Ripoché dont je ne sais absolument rien sinon qu'il est grand, maigre, triste, me dit : Je m'excuse d'avoir pris votre place. C'est vous qui auriez dû conduire le deuil. Je dis que ça n'a aucune importance. Nous sommes tous sur la même ligne familiale. Petits cousins... Sur la pente descendante des relations de famille.

Très peu de monde finalement. Des inconnus. J'ai dans l'idée que les gens se disent à la fois ce vieux grigou et en même temps qu'est-ce qu'il laisse à l'un ou à l'autre ?

D'après les renseignements que j'ai il aurait tout laissé à des oeuvres. La famille n'aurait rien. Il a laissé son Renoir au musée de Nantes. Il y a un testament chez le Notaire.

La messe en français ne me plaît pas beaucoup. Le prêtre commence : jour de malheur et le chantre à l'orgue enchaîne Dies irae. C'est ridicule comme est ridicule le prêtre qui ne sait pas, par coeur, son texte, et qui est obligé de consulter un affreux petit bouquin à couverture rouge. Au moins le latin sonnait qu'on le comprenne ou qu'on ne le comprenne pas. C'est comme si on jouait la tragédie en frac et en robes de soirée. La tentative a été faite au théâtre et n'a pas réussi.

Comment dit-on la messe dans les pays noirs, en bantou, en wolof ?⁵⁴

Alors le côté catholique de la langue latine ?...

Décadence d'une famille. Décadence de la liturgie.

Léon : Un de ces petits bouts d'homme maigrichon, myope, tordu. De ceux qu'on méprisait, de son temps, dans les villages parce qu'ils sont réformés.

En plus, son père était boucher. Force et faiblesse. Autant que je m'en souviens, les parents étaient de braves gens.

Il y avait 2 frères, tous les deux morts maintenant. Lucien et Léon. Lucien l'aîné est resté à Nantes. Il n'a jamais rien fait. Après avoir vécu aux crochets de ses parents, il a vécu de ses rentes modestes jusqu'à sa mort. Type de l'avare que j'ai essayé de décrire déjà.

Léon, plus ambitieux, est monté à Paris. Il a travaillé comme commis-épiciier chez Potin. Il a dû accumuler sou par sou. Il avait un petit appartement rue Gerando quand mes parents habitaient Nantes. Nous y sommes descendus en famille. Je crois que c'est là que se place l'histoire du fiacre versé avec ma mère. Retour de Paris à Nantes.

Comment Léon est-il devenu riche ?... Je sais simplement qu'à force de travail et d'astuce il s'est trouvé un jour grand directeur des chocolats Menier, administrateur de grosses affaires coloniales de cacao, etc...

Je me souviens, un jour à déjeuner chez lui, l'avoir entendu téléphoner à New York dans un anglais invraisemblable :... Ca va... Non c'est trop cher... Achetez... Vendez... J'en veux... Je n'en veux pas...

La fortune étant venue, il achète des tableaux, des livres. Il passe son temps à la salle des ventes. Il achète pour commencer des Chéret, puis des Harpignies, un Renoir... le Miserere de Rouault...

Célibataire.

A un moment, il fréquente une actrice du Français Micheline Boudet.

On ne lui a jamais connu de femme. La seule personne qui pleure à son enterrement est sa bonne qui le sert depuis 35 ans.

*

Quelle pouvait être la position de Léon vis-à-vis de la religion ?

A part le catholicisme traditionnel mais ça n'a rien à voir.

Pourtant, il avait des idées. Il me semble qu'il m'a cité Pascal. Tout cela très primaire.

*

Son corps tordu m'a toujours frappé dans mon enfance et s'est accentué avec l'âge. J'ai toujours eu, pour lui, une certaine répulsion à la fois physique et morale.

*

"Que l'humanité disparaisse, il en est bien temps. L'humanité a cessé de matérialiser l'expression de l'incompréhensible." (D.H. Lawrence⁵⁵.)

*

La joie de satisfaire un instinct resté sauvage est incomparablement plus intense que celle d'assouvir un instinct dompté. (Freud.)

*

Le paradis est toujours à côté du désert.

*

Faites ce qui paraît péché mais qui profite aux créatures. (Tibet.)

*

Dieu aide aux fous, aux enfants et aux ivrognes. (Proverbe.)

*

La porte la mieux fermée est celle qu'on peut laisser ouverte. (Chinois.)

*

Révéler ce qui est étrange en chacun de nous. Donner un "coup de pouce" à la vie pour faire apparaître la vérité intérieure. Des événements quasi-surnaturels que l'on ne veut pas prendre pour tels. L'homme a trop d'imagination pour se satisfaire d'une émotion nue. (R. de Gourmont.)

*

Langage des enfants. Le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest. Fils de bonne famille.

Le désert représente la naissance et la mort.

L'homme de l'Ouest représente tous les êtres sentants.

La chaleur représente toutes les formes de confusion.

La soif est l'avidité et la concupiscence.

L'homme de l'Est (Bouddha) la Toute-Connaissance.

Simplement entendre parler ou nous instruire⁵⁶ ne nous aide pas à pénétrer dans la nature intime de la réalité elle-même. La Réalité est absolument impartiale. Elle est au-delà du Savoir et de l'Intellection. La Vérité n'a rien à faire avec les mots, ne connaît ni naissance, ni mort, ni perte, ni destructions, ni allée, ni venue ...

*

Nés d'un dieu et d'une mortelle ou d'un homme et d'une déesse.

*

Il y a un soleil des esprits qui les éclaire beaucoup mieux que le soleil n'éclaire les corps. (Fénelon.)

*

La nature a des idées. (Claude Bernard.)

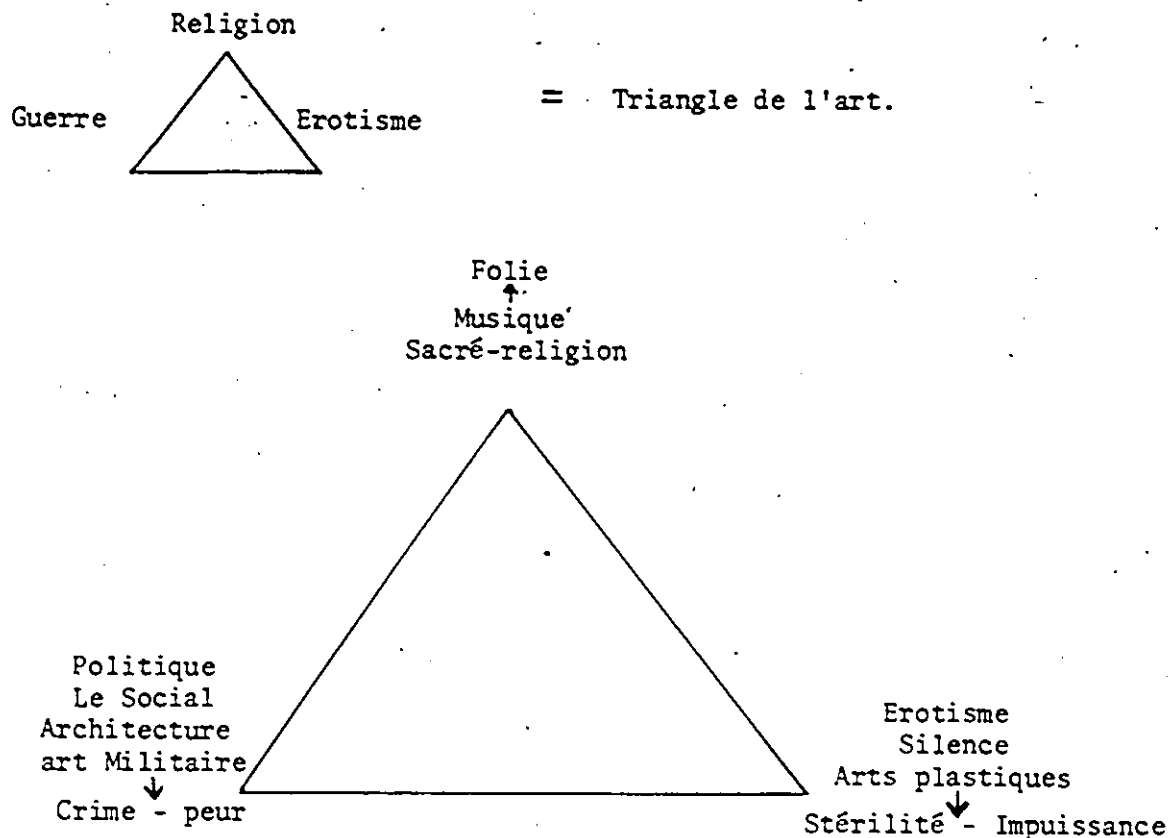
*

Tout nombre concret a pour point de départ une unité. (Galilée.)

*

Tout ce qui est plus d'un est infiniment moins qu'un. (Fénelon.)

Intermédiaires entre les Hommes et Dieux, êtres mi-hommes, mi-animaux. La spirale. Le sanctuaire résume la genèse du monde.



Derain : La nature excitant de l'imagination. Nature comme victualité et comme force⁵⁷. Reflétant - reflété⁵⁸. Il n'y a pas de belle nature. La nature c'est l'âme. C'est l'homme qui crée le moment et non le moment qui crée l'homme.

CHAPITRE VIII

Mardi 23 mars 1965

Rêve : C'est l'occupation. Je suis dans un pays indécis. Un village au bord de la mer. Peut-être Antibes ou Villefranche où j'ai vécu à cette époque avec Vitrac, Mégret, Cl. Roy, etc... mais il ne me semble pas que, dans mon rêve, cette petite ville soit située sur la Méditerranée¹.

Je rencontre Sartre (qu'aujourd'hui même je ne connais pas²). Il parle avec amabilité. Nous devenons amis et j'entre avec lui, sous son influence, dans le jeu compliqué de la Résistance³. Il faut donc se cacher, publier des tracts, transporter des armes, etc... Il y a aussi Albert Camus qui prend plus de risques que tout le monde. Nous sommes cernés par les Allemands. On vit dans la crainte. Mais Sartre remonte le moral de tout le monde (tout le monde est plutôt flou mais je sais que nous sommes plusieurs). A un moment, nous voyons Camus courir. Il est poursuivi par les Allemands. Il tourne un coin de rue et disparaît.

Plus tard, Sartre me confie deux fusils Lebel que je dois emporter avec moi à Paris. Je prends des précautions pour dissimuler, comme je peux, ces fusils très longs. A un moment donné, ils deviennent un tas de feuilles ou d'herbes fanées dans ma main.

Je me réveille un peu avant d'arriver à Paris.

Jeudi 25 mars

"Je m'irritai toujours du mépris qu'affectent les âmes vulgaires pour les créatures qui consacrent leur jeune beauté et leur fantaisie à servir la volupté... J'aime l'orgueil qui les pousse à révéler publiquement leur beauté. J'aime leur désintéressement qui leur fait dédaigner toutes ces petites préoccupations, groupées par le vulgaire sous le nom de dignité... J'aime leurs emportements qui m'aident à comprendre la mort; ils se hâtent de faire leur tâche et d'épanouir leurs vertus, car ils n'auront pas de fils selon le sang à qui les transmettre...

La frénésie... de Cléopâtre abandonnée dans les bras de César, d'Antoine et de tant de soldats, n'éveille aucune raillerie facile chez les esprits réfléchis : de telles impudeurs transmettent de génération en génération les vertus d'exception. Ces femmes et ces penseurs ont sacrifié leur part de bonheur et de dignité vulgaires pour propager l'étincelle qui met une crise dans des âmes élues et les sauve de l'assoupissement." Maurice Barrès (Un homme libre⁴).

Lundi 29 mars

Hier, à Nantes, c'était le printemps. J'ai envie d'écrire un poème sur cet événement. Que s'est-il passé ? Rien que ce qui était prévu. Et cela est peut-être une forme de merveilleux⁵.

Il n'y avait pas de difficultés à prévoir mais j'ai toujours l'angoisse que les choses tournent mal ou simplement ne tournent pas rond. Le temps eût été mauvais et cela complique le programme ou pèse sur. Le train de... est arrivé avec 10' de retard. Tous ces petits détails ont leur importance. Mais cet écart de temps n'a pas gêné. Le réveil fut ensoleillé. Avons vu le sire de Vergy (musique de Planquette) au théâtre Graslin. Vieux jeu. Le vieux jeu qui touche un moment dans la ville de mon enfance. Somme toute, la ville de mon enfance... Singulière mesure des choses⁶... Rencontre de Julien Lanoë⁷ qui nous ouvre les portes du musée le seul dimanche où il est fermé à cause de la mi-carême. Les employés, les gardiens ont exigé de ne pas travailler le dimanche de la mi-carême. Ils veulent aller voir le défilé des chars... La mi-carême de mon enfance, bon enfant, est devenu une entreprise commerciale.

*

Tu aimes, en moi, l'homme maigre et sec et dur que j'aurais voulu être alors que je ne suis qu'un voluptueux un peu mou, trop sensible.

*

L'art.

Il y a l'art qui rassure. C'est-à-dire l'art qui acceptant certaines conventions (valables ou pas) fait dire, par exemple : "Voilà un beau morceau de peinture". Cela va du plus haut au plus bas. Il y a aussi des gens qui sont sûrs, jusqu'à un certain point, de l'avant-garde. C'est le cas actuel du surréalisme, d'un certain surréalisme⁸. (Je me souviens du docteur de Max Ernst qui me disait : Vous le connaissez ? Il m'a donné un tableau pour me payer. Je ne sais pas qu'en faire...)

Il y a l'art pour sortir les gens de leurs gonds. L'art qui désaxe. L'art qui vous prend aux tripes. L'art qu'on n'accepte pas. C'est Van Gogh. Il est fou, dit-on. Il l'est vraiment. Mais quelle ouverture sur la folie ! Mes souvenirs d'Artaud⁹.

Pour le commun des mortels, l'art fou est une mauvaise action. Il ne faut pas remuer la bête.

J'ai tendance à essayer de trouver un équilibre entre l'art qui rassure et celui qui rend fou. Mais je suis pour l'art qui rend fou¹⁰.

L'art rendu aux rêves¹¹ succède à l'art qui est passé par la religion. Orthodoxie, hétérodoxie.

L'art d'aujourd'hui, par quelle religion passe-t-il ?

Par le jeu, peut-être ? Si la religion était un jeu sacré ?

L'érotisme, tel que je l'entends aujourd'hui, est un retour du sacré au sacré en passant par le profane¹².

Du sacré tout à fait simple des rapports de l'Homme avec la nature, au sacré qui, en passant par la machine (et quel moyen de faire autrement ?) revient à une idée de la nature prise à la nature telle quelle - La nature telle quelle, c'est l'érotisme¹³.

Mercredi 7 avril

Curieux comme les choses s'enchaînent, comme la chance suit la chance et la malchance. Depuis quelques jours, c'est plutôt la malchance. Hier, fâcherie avec Losfeld, définitive. Ce qui m'arrange dans un sens mais retarde encore la publication des poèmes (encore faire des démarches...). Aujourd'hui, le chèque de Moré n'arrive pas au courrier du matin. Il a tout simplement été oublié dans le courrier de Bernard Pierre, l'agent de change au départ hier soir. Moré vient de me téléphoner qu'on me l'envoie par pneumatique. Je me demande comment cela va suivre si est vrai le dicton : Jamais deux sans trois...

Ce genre de malentendus démoralisants arrive à tout le monde mais quand ça m'arrive à moi, je suis seul au monde. Je suis comme Job sur son fumier. Mais c'est diablement difficile de se résigner.

Paris 26 avril

Parti le vendredi 16 avec Robert Naly pour prendre possession du "Soyons Amis" à Nantes et finir l'armement. J'aurais dû noter au jour le jour les divers épisodes plus ou moins intéressants ou ridicules (et il y en eut) qui ont marqué ces 10 jours. Je regrette de ne pas l'avoir fait et je vais essayer de reconstituer.

Après le départ de F., nous logeons à bord du bateau tous les deux. Installation confortable. La première nuit est un peu fraîche mais le lendemain, je m'achète un duvet et trouve ce moyen de couchage très douillet.

Premier incident. Alors que je fais des courses à Nantes, le "Soyons Amis", poussé par un vent violent largue son corps mort et part à la dérive. L'ancre, de même, lâche. Enfin le bateau est mis en échouage dans une anse à côté du chantier Béziers à Trentemoult. C'est agréable sous les arbres. On est réveillé au chant du coq¹⁴.

Préparatifs de départ. Mise en ordre. Pose des appareils et vérifications. Le chantier Béziers ne nous apporte pas une aide très efficace. Nous faisons tout nous-mêmes.

Prenons le départ à 6 h. du matin le jeudi 15 avril. Le temps est maussade, clapotis sur la Loire aux eaux sales et boueuses. Vent debout. Ciel bas. Naly juge prudent de ne pas poursuivre et de faire escale à Saint-Nazaire.

Mardi 27

Je me suis arrêté hier sur cette dernière phase et dans l'impossibilité de poursuivre. Où voulais-je en venir au juste. Le récit de notre navigation et des épisodes plus ou moins agréables se trouve consigné dans le journal de bord¹⁵ mais j'ai oublié de consigner l'accident de Robert qui a eu lieu dans le sas de Saint-Nazaire. Ce récit est celui que j'ai envoyé à l'assurance. La navigation et l'arrivée à Vannes sans histoire. Nous passons Port Navalo à 4 h. $\frac{1}{2}$ et arrivons à Vannes à 5 h. $\frac{1}{2}$ après avoir essuyé un grain violent au large de l'île aux Moines. Accostage normal après échouage à la jetée.

Le fond de la chose est que je suis en partie responsable de l'accident de Robert. Mais la fausse manoeuvre exécutée était due au fait de s'être mis en couple avec le pêcheur. Fortune de la mer, dit-on.

Le geste adroit, la promptitude de vision et d'exécution, voilà ce qui compte. Voilà ce qui fait qu'on domine les éléments et les événements. Maintenant, il faut faire de la littérature avec une vision vraie.

Lundi 3 mai

Je ne sais ce qu'il y a de déprimant dans le lundi matin. Le commencement de la semaine. Que j'aille à un bureau ou que je n'y aille pas, c'est la même chose. Récupérer cet état vaseux dans lequel me plonge le dimanche.

L'autre jour, rêvé qu'il y avait un éléphant endormi dans le poste du "Soyons Amis". Quand il se réveillera il va tout casser. Je me dis avec angoisse : Il faut que j'aille prévenir le gardien du bateau à Vannes, qu'il délivre l'éléphant. Je me réveille. J'ai l'impression que ce rêve a lieu dans un état de demi-sommeil.

J'ai l'impression que je peux m'en tirer avec la fin du roman en simplifiant les choses¹⁶.

Les bases fragiles de mon imagination sont mes souvenirs d'enfance. Je n'en ai pas fait grande chose. J'ai embarqué sur des bateaux fantômes. J'ai connu cependant les dessous de la vie et c'est grâce à l'amour que j'ai pu comprendre certaines des choses qui m'aident à vivre.

17 juillet 1965

Autour du mot "Respect". Trouver d'abord l'étymologie. Il y a d'abord pour moi en toute interprétation libre : Respect = respicere, regarder en arrière; prendre en considération¹⁷. Des gens qui ne savent pas regarder sont des gens qui ne respectent rien. Le vacancier ne respecte pas la nature.

Dans le cas de Léon qui achète des tableaux et des livres parce que c'est une chose qui se fait à partir d'une certaine richesse, ça vous pose. Mais il y a aussi une idée de spéculation. Je change mon Renoir contre un Dufy (par exemple) parce que dans l'état actuel du marché, cela est d'un meilleur placement.

Destin et respect. Respecter son destin.

La famille.

Il y a donc entre ces quelques gens que je ne connais pas, que je fuirais si je les rencontrais, qui me sont indifférents à tout point de vue, qui n'ont ni prestige ni originalité, ni rien d'exceptionnel qui retienne l'attention, il y a les liens du sang et c'est tout.

Qu'est-ce que c'est les liens du sang ?

Je ne sais quel manque de choix.

Tous ces destins sont séparés, dissolus. Il n'y a plus aucun respect entre nous. Pourquoi y en aurait-il ? On ne sait pas qui est qui.

On peut respecter son ennemi.

Le respect de soi-même et le respect du destin des autres.

L'idée chrétienne. Toi tu es chrétien, je te protège. Tu n'es pas chrétien, je te tue. Mais, aux Croisades, les musulmans et les chrétiens finissent par se respecter¹⁸.

Il ne respecte rien, dit-on d'un enfant ou d'un bandit.

Le respect est une sorte de trame faite avec les fils de l'esprit.

Dans une révolution, il y a, pour ainsi dire, changement de respect¹⁹.

Les valeurs qu'on respectait auparavant perdent leur signe. Le Roi n'a plus le signe du Respect après la fuite à Varennes. C'est la Nation.

Roman policier : Le lecteur a du respect pour le bandit, le voyou même qui veut une vie au-delà des limites.

Rien de plus irrespectable que le bourgeois traditionnel. Pourquoi ? Il pense basement, dit Flaubert.

Ce n'est pas suffisant.

Il ne sait pas créer de valeurs. Enrichissez-vous ! dit Guizot.

13 août

Chez les moines romans - ne pas rechercher la satisfaction sensible dans l'ornementation.

Le réfectoire n'est pas un endroit de conversation. Les repas se prennent en silence.

Dans l'oratoire si l'ornementation aide à la prière ou si elle nuit.

Saint Bernard : La pierre dans l'architecture est utile mais pourquoi sculpter la pierre ? Si un cheval ou un boeuf sont utiles dans les champs, ils deviennent l'un et l'autre totalement vains quand il sont sculptés ou peints sur les murs.

Les lions, les centaures, les tigres retiennent le regard et empêchent de méditer sur la parole de Dieu.

Suger broie des saphirs pour obtenir la coloration bleue de ses verrières. Saint Bernard, cistercien - "ivresse sobre" en parlant de vie mystique.

Les moines de Cluny et de Saint-Denis comme Suger sont pour l'ornementation.

Pour Cîteaux, pas d'effet plastique de lumières et d'ombres, aucune représentation des symboles dans la pierre. Pureté. Nudité. Symbole d'un rejet du monde extérieur et de sa vanité - entrée plénière dans une cellule secrète qui est le saint des saints pas besoin d'être orné. Dieu s'y trouve lui-même dans sa splendeur. Vitraux incolores²⁰.

19 août

Pour film éventuel²¹.

Un bateau, yacht assez lourd arrive devant un port pas trop connu. Il cherche les courants de marée pour entrer. Il croit les trouver et tout d'un coup éclate un formidable feu d'artifice. C'est le 14 juillet ou une fête comme ça.

Sujet de conte.

Dans une île perdue ou dans un pays perdu, très isolé, une fille se fait faire un gosse par un gendarme ou un notable. Une soucoupe volante a été aperçue au moment de la conception. L'enfant qui naîtra, illégitime bien sûr, sera l'enfant de la Soucoupe Volante et la fille perdue deviendra une sorte de sainte ou de personnage "illuminé" respecté par tout le monde.

On vient voir cette merveille comme on visite la grotte des Eyzies²².
Mais l'enfant de cet accouplement ressemble au gendarme et des mauvaises langues le disent.

Pour le film.

22 août

Auto-machin au lieu d'auto-punition.

60 ans. Donc ce que je n'ai pas fait, ce qu'on n'a pas fait constitue l'auto-machin. Je comprends maintenant ce que j'aurais dû comprendre consécutivement à 20 et à 30 ans. Mais entre ce que je comprenais et ce que je ne comprenais pas s'est mis l'auto-machin. Cette sorte d'annihilation de volonté constructive. Manquement à saisir le fil conducteur. Manquement à se connaître soi-même. Maintenant, se connaître vieux et avoir la volonté de refaire non une autre vie mais une autre perspective de vie dans la vieillesse ou l'âge plus que mûr. Faire en sorte qu'il n'y ait de vieillesse consentie, acceptée comme telle. Pas question de revivre mais d'étendre la vie et de bien finir ce qu'on a mal commencé²³.

Mercredi 1er septembre

Le mot "révolution" aujourd'hui... Je le prends, bien entendu, dans le sens de révolution sociale et politique tel qu'entendu au XIXème siècle. Il ne s'agit pas de révolution dans l'espace, quoique... il me semble que ce sens s'est substitué à l'autre, est peut-être le sens fin du XXème siècle... et s'il périssait comme l'autre... Commune de 71... Révolution russe²⁴.

Ce mot se mélancolise. Il n'apporte plus rien dans le sens de l'espoir. Par exemple, changer la condition ouvrière, c'était changer la condition humaine. Faire le monde meilleur. L'entente entre hommes. Substituer à la loi d'airain de la production une loi de conscience humaine, une loi de fraternité. Quoi de plus enthousiasmant que : prise de conscience. Prise de conscience de la réalité dans son espace et son temps total. Le pouvoir de l'homme sur la nature (sur la nature des choses) et le pouvoir de la nature sur l'homme. L'homme entre les deux occasions : lui-même et la nature. Juge et partie. Son jugement sans cesse dévoyé par les forces qu'il met en jeu, qu'il oppose les unes aux autres. Il ne sait pas les distribuer. Révolution... Ce mot de l'enthousiasme fou : La liberté ou la mort ! Qu'est-ce que la liberté ? Pleine et entière... Y a-t-il excès de liberté ? Instabilité de la condition humaine. Instabilité qui est son essence. Les hommes sont libres de ne pas être libres ou d'avoir la passion de la liberté. J'ai choisi la liberté²⁵. Belle expression, mal employée. Une belle expression tombe souvent ainsi dans le sens restreint. Elle est accaparée par un raisonnement qui n'ose pas dire son nom...

Ce qui est entraînant dans le mot révolution... Ce qui était entraînant et ce qui ne l'est plus... Révolution = passion... Passion toujours déjouée par la raison, la plate raison. Mais la révolution est aussi affaire de raison. C'est l'activité de la raison.

-J'en reviens à ma notion de "respect". - Révolution française : On ne respecte plus le Roi - mais on respecte la Nation. Substitution d'un monde d'idées à un autre monde d'idées.

De toute manière, il faut toujours du respect.

Respect de l'homme, c'est-à-dire l'entraide qu'on rapporte les uns aux autres que j'ai remarqué dans ma vie militaire. Je vais essayer de trouver une nouvelle définition du mot : épargner, ne point endommager, avoir de la considération.

Mais j'en reviens au mot révolution : ne compte-t-il plus ?

Je me sens hanté par lui. Il a dominé ma jeunesse. Faire que ça change. Je ne savais pas alors très bien quoi devait changer²⁰.

Aussi : L'aventure.

L'aventurier est respecté pour sa force. Il représente une domination. Il va loin. Il va là où l'on ne va pas. Il rapporte l'inconnu.

3 septembre

En train de lire le livre de Mircea Eliade : Le Sacré et le profane²⁷.

Il pleut comme vache qui pisse. Et je ne dirai pas ce qui me tourmente : Une absence de lettre. C'est tout.

Ce qui m'intéresse ce sont des questions absurdes. Ecrire est un geste plus ou moins magique. Dire je t'aime est une parole plus ou moins magique. Aimer un paysage aussi bien est un état d'âme magique. Choisir la justice n'est-ce pas un choix magique ? Ici bien entendu, je n'oppose pas magie et sacré. Il est probable qu'au lieu de magique, j'aurais dû dire sacré. Dans l'intérieur de mon esprit c'est un espace et un temps sacré qui se compose, qui compose le poème. Si je pense à mon enfance catholique, il me semble que je trafique le boulet d'un faux sacré dont on ne peut pas se débarrasser comme cela.

Ecrire pour se débarrasser du faux...

Le vrai - mais qu'est-ce que la vérité ? - est sacré²⁸. Ou plutôt ce qui est sacré est vrai... Je ne m'en sors pas. Mais je sais que je suis sur la piste... Dans un enterrement de famille, par exemple, je me trouve dans un endroit faux-sacré avec des gens auxquels je dérive le droit d'avoir quelque rapport avec le sacré. En quête de sacré je fais appel à l'imagination et au respect. Définir ce mot. Lui donner un sens au-delà du sens vulgaire où on le confine. Mais tout de même : respect humain est assez noble.

Une idée - absurde aussi - Vivre sans rien faire. Dans quelle mesure le mendiant, le clochard est-il un être sacré ?... Par sa distanciation avec ceux qui font quelque chose. De la même manière, les putains. Il y a du sacré dans la putain. Elle reçoit de l'argent. L'argent est sacré. L'argent qu'elle reçoit est inimaginable en terme d'économie. C'est un don. Mais n'est-ce pas aussi une forme de potlatch ?²⁹ Ce qui est dommage, c'est la connerie des putains, leur abrutissement. Ce serait beau pour une femme d'être une vraie putain exceptionnelle. Cela fut, paraît-il, aux temps bourgeois. On n'a jamais traité ce sujet à fond.

4 octobre

J'ai toujours eu du goût, je ne sais pourquoi - ou sais-je trop pourquoi ? - pour les personnages qui n'ont pas arrangé leurs affaires dans la vie. Ce n'est pas que j'aie un goût spécial pour les ratés et j'ai trop peur pour moi-même d'un ratage définitif. Il est assez difficile de définir cela. J'ai le goût d'une certaine insouciance vis-à-vis de la réussite tout en ne dédaignant pas la réussite. A coup sûr, je n'aime pas la réussite moyenne et besogneuse. J'aime l'éclatement, la trouvaille, le porte-à-faux³⁰. Est-ce qu'en disant cela, je me cherche des excuses ? C'est possible.

9 octobre

Le Diable c'est le bon Dieu qui discute avec lui-même. Il est, dans un certain sens, l'esprit critique mais c'est surtout un sportif. C'est un match sans fin entre deux coureurs de fond. Tantôt, l'un est en forme ou ne l'est pas. Tantôt l'autre, de même, l'est ou ne l'est pas.

On trouve le Diable à certains carrefours où Dieu n'est pas arrivé à temps et réciproquement.

Je demande Dieu, il m'arrive le Diable. Il a réponse à tout ce que j'attendais de Dieu. Y a-t-il une effroyable confusion ou n'est-ce pas là la destinée ?... la chance ?...

Qu'est-ce que la chance sinon de répondre avec une égale habileté au Diable ou au bon Dieu si l'un ou l'autre se présente ? Ne pas prendre le Diable pour le bon Dieu ni l'autre pour l'un mais à une seule personne répondre de façon différente selon le noir et le blanc de leur visage.

Ce n'est pas le noir et le blanc. C'est un tourbillon qui s'arrête un instant pour poser des questions auxquelles on a bien du mal à répondre.

Peut-être que le Diable est l'imagination contre la raison ? Ou la raison dans l'imagination ? Si Dieu est le cadre et le Diable est le tableau ? Il peut y avoir un mauvais tableau dans un beau cadre et inversement.

Plus je vieillis, plus j'ai deux compagnons de route : Dieu et le Diable³¹.

Dans la réalité j'ai toujours eu des amis en double. Par exemple, Aragon et Breton, plus tard Vitrac et Leiris, plus tard Moré et Leiris³²... Il faudrait approfondir ces rapports. Voir aussi du côté des femmes.

Les femmes sont dans mon imagination mais elles sont aussi l'imagination.

Elles vous tirent de la terre.

L'amour est une reconnaissance de l'imagination. Si on n'est pas amoureux, on ne comprend rien en imagination.

Le hasard est le rêve vécu.

L'amour c'est l'imagination qui va de la femme à l'homme et réciproquement.

C'est très curieux les femmes. Elles sont toutes en une quand on aime. Aimer est la solution de tout. Aimer ou tuer. Fragment d'un interview de Robbe-Grillet³³.

3 novembre 1965

Que signifient, dans la mythologie, les sacrifices des enfants par les parents ? Le sacrifice d'Abraham, celui d'Iphigénie, celui de Jésus³⁴. Isaac est sauvé par un ange. Iphigénie par Artémis. Jésus ne l'est pas quoiqu'il sorte du tombeau.

Sacrifier son propre enfant soit pour prouver l'attachement indéfectible à Dieu - en réalité fondation du peuple juif - Abraham - soit pour fonder la puissance militaire grecque ou l'unité des grecs - Iphigénie, Jésus pour créer le royaume de Dieu sur la terre.

Et dans quelle mesure, Jeanne d'Arc sacrifiée par son roi pour fonder la France ?

Le sacrifice du mariage. Combien de jeunes filles sacrifiées dans un mariage de "convenance", pour asseoir la propriété.

5 novembre 65

Cette idée très simple et très droite : Vaut-il mieux mourir génie foudroyé à 25, 30, 40 ans (l'âge n'a qu'une importance relative) que de vivre à 60, 75 ans dans un mi-talent. J'adore les gens de talent mais je préfère le grand saisissement tout d'un coup d'une vie entière, le foudroiement de la découverte, qui tue celui qui a vu la quelconquerie d'une vie qui n'ose pas dire son nom³⁵. Et quand je me dis que c'est mon cas d'être un vieillard aujourd'hui, je ne suis pas content. Je ne suis pas content de moi. Pas des autres. Les autres n'interviennent pas dans ce genre d'histoire. Ils traînent leurs semelles sur ma vie comme sur la vie, par exemple, de tant de femmes malencontreusement amoureuses ou malencontreusement aimées. Je ne sais pas comment les autres civilisations se tirent des rapports de l'homme et de la femme mais dans ma civilisation chrétienne ça n'est pas fameux³⁶.

Il n'y a vraiment que l'éblouissement de la création artistique. Mais là, je suis bien décontenancé.

Je ne pense qu'à la joie de vivre et je suis perdu de douleurs (physiques).

L'amour cette beauté convulsive... Hier... Aujourd'hui...

Le temps perdu.

L'histoire racontée par André Salmon³⁷, du Soldat espagnol (républicain), prisonnier des franquistes.

Ainsi va l'interrogatoire :

L'officier - Alors tu es convaincu ?

Le prisonnier - Vaincu peut-être mais convaincu jamais !

L'officier - Eh... Que cogno !

19 novembre

La dame qui me dit (hier soir cocktail chez le peintre grec Tsamis) : Je n'aime pas qu'un homme fasse la cuisine. Je dis que je fais la cuisine. Mais vous c'est pas la même chose... etc...

Je ne vois pas pourquoi faire la cuisine serait un geste peu viril ou anti-viril.

Les choses étant ce qu'elles sont. D'abord on doit savoir tout faire, ensuite j'ai toujours pensé qu'un homme qui faisait son lit, la cuisine, ses chaussures était un homme "en liberté".

L'oncle Ludovic³⁸ faisait très bien la cuisine. C'était un chef d'entreprise de son temps et il avait beaucoup d'autorité sur son monde. Il savait faire la cuisine comme il savait recoudre la main d'un homme qui se l'était coupée. A part ça, si virilité il y a, il avait des maîtresses, etc... Je ne comprends pas les préjugés...

16 janvier 1966

La langue... Il n'y a rien de plus merveilleux dans le corps humain. Elle sert à la parole et elle sert au baiser. Tout ce qui vit passe par la langue. Tout ce qui est esprit passe par la langue. Elle a, en commun, la sexualité et l'esprit.

Ce merveilleux instrument qu'est la bouche.

La bouche sacrée, le sexe féminin n'a pas de langue mais a le clitoris.

La bouche clitoridienne.

L'érotisme passe par l'organe de la parole.

Le baiser sur la bouche³⁹.

Mercredi 19 janvier

Propos prêtés à Picasso par Françoise Gilot⁴⁰ :

Je demandai quand elle (la peinture) était sortie (du droit chemin)...

Picasso : "Ah, c'est une histoire embrouillée... Il faut retourner aux grecs et aux égyptiens. Nous appartenons malheureusement à une époque où il n'y a ni ordre ni canon qui permette de soumettre la production artistique à des règles. Les Grecs, les Egyptiens avaient cela. Pour eux, la beauté était, par définition, contenue dans ces règles. Mais quand la peinture a perdu tout rapport avec la tradition et quand l'impressionnisme a permis à chaque peintre de faire ce qu'il voulait, ce fut l'anarchie. On décida que seules les sensations et les émotions comptaient, et que chacun pouvait recréer la peinture comme il l'entendait, à partir de n'importe quelle base. Alors, il n'y a plus eu de peinture, il n'est resté que des individus. La sculpture est morte de la même mort.

Depuis Van Gogh nous sommes tous des autodidactes - on pourrait presque dire des peintres primitifs. La tradition ayant elle-même sombré dans l'académisme, nous devons recréer ce langage de A jusqu'à Z. On ne peut lui appliquer aucun critère a priori, puisque les règles n'ont plus cours. D'un certain point de vue, c'est une libération, mais c'est en même temps une limitation terrible : quand l'artiste commence à exprimer sa personnalité, ce qu'il gagne en liberté, il le perd en ordre, et c'est très mauvais de ne plus pouvoir s'attacher à une règle".

Le cubisme était-il une certaine forme d'ordre ? "Oui, c'était la manifestation d'un vague désir de retour à l'ascèse. Nous essayions d'aller dans une direction opposée à celle de l'impressionnisme. C'est pour cela

que nous avons abandonné la couleur, l'émotion, les sensations et les autres apports de base architectonique dans la composition, d'une austérité qui pourrait réinstaurer l'ordre. Le plus souvent nous ne signions même pas nos toiles; la plupart de celles qui sont signées l'ont été des années plus tard. C'est que nous étions tentés par l'idée d'un art anonyme, dans son principe plutôt que dans ses manifestations. Nous voulions unir nos efforts pour élaborer ce nouvel ordre. Personne n'avait besoin de savoir qui avait peint telle ou telle toile⁴¹. Mais l'individualisme était déjà trop fort. Ce fut un échec... Après avoir compris que l'aventure collective était une cause perdue, chacun de nous est reparti solitaire, comme Van Gogh, vers une aventure essentiellement tragique."

- De quelle manière un peintre peut-il agir sur la nature ? "Eh bien, dit-il, à part le rythme, la différence des textures est une des choses qui nous frappent le plus dans la nature : la transparence de l'espace opposée à l'opacité de l'objet dans cet espace, la matité d'un paquet de tabac à côté d'un vase de porcelaine et, en plus, le rapport de la forme, de la couleur et du volume à la texture... Le but du papier collé était de montrer que des matériaux différents pouvaient entrer en composition pour devenir, dans le tableau, une réalité en compétition avec la nature."

A propos de la peinture non figurative : "La peinture non figurative n'est jamais subversive. C'est toujours une espèce de sac dans lequel le spectateur peut jeter tout ce dont il veut se débarrasser".

"Quand je peins, j'essaye toujours de donner une image à laquelle les gens ne s'attendent pas et qui soit assez écrasante pour être inacceptable. C'est ça qui m'intéresse. Et dans ce sens, je veux être subversif. C'est-à-dire que je donne aux gens une image de la nature et d'eux-mêmes. Les éléments épars viennent de la manière courante de voir les choses en peinture traditionnelle, mais ils sont réassemblés de façon assez inattendue et troublante pour forcer les spectateurs à se poser des questions⁴². J'ai toujours pensé que la peinture doit éveiller quelque chose même chez celui qui n'a pas l'habitude de regarder des tableaux. Dans mon oeuvre comme dans Shakespeare, il y a toujours des détails burlesques et même vulgaires."

Jeudi 20 janvier

Histoire de la rue : Près du métro du côté de Saint-Paul où je suis venu voir Jacqueline à la clinique. Deux dames d'un certain âge :

L'une : - C'est par ici le musée Carnavalet ?

L'autre : - Oui, dans la rue, pas loin... Justement Raymond voulait venir le visiter. Il dit que c'est là que la République range ses objets...

et le reste de la conversation se perd dans la neige.

De madame X (en vérité je ne me souviens plus le nom) : Elle a la voix d'une femme qui a sacrifié sa jeunesse à un homme âgé - Elle-même étant maigre, lui étant gros. Une voix un peu brève, coupante, sans imagination.

26 janvier

Pour être aimé, pour traîner tous les coeurs après soi, il ne faut pas demander, il faut prendre.

L'histoire : quand j'aimais on ne m'aimait pas. Quand je n'aimais pas, on m'aimait...

C'est tout de même curieux.

2 février

Depuis que j'ai 60 ans, je me fie de plus en plus à mon imagination. Je n'attends rien que d'elle. Et rien ne m'agace plus que les gens qui sont figés sur le passé. Je n'aime pas : "de mon temps"⁴³. J'ai l'impression, très orgueilleuse, de n'avoir pas de temps. Sachant ce que je n'aurais plus, je me fie à ce qui m'est donné par tous les charmes qui proviennent d'idées libres sur l'amour, la poésie et même (je n'ose pas le dire) sur la politique⁴⁴. Je sais que je vais mourir prochainement ou si je ne meurs pas vite, ce sera très douloureux, pire que tout. Et pourtant je fais confiance à mon imagination qui est d'attaque sur tous les plans. Je pense que laisser aller mon imagination vers le plus d'extravagance possible me permettra de surmonter l'angoisse de la vie qui se détruit en moi; la mort ça n'a pas d'importance mais il faut dominer la vie qui se détruit.

Dimanche 6 février

Le bateau à l'ancre est une voile d'amour sur la tempête future.

*

Quand je vais à ta rencontre je ne te reconnais pas⁴⁵.

*

Si tu étais hier et si tu es demain, qui es-tu ?

Etre amoureux ça veut dire : elle me plaft, elle me fait jouir agréablement (soyons sérieux) ça veut dire : au-delà aussi. Je l'aime en tant qu'amour. C'est étonnant comment je me retrouve tout court devant ce monde. Elle ne m'a pas dit qu'elle m'aimait. Ça n'a pas d'importance. Je l'aime. Et ce n'est pas elle que j'aime, c'est son érotisme trop simple pour moi. Je sais où est la faille. Elle a besoin d'être physiquement prise comme une bête. C'est ce que j'aime en elle. C'est de là que vient l'esprit.

Il faut croire à l'amour. Je maudis ceux qui disent du mal des femmes ou qui compliquent les choses.

1er juillet 66

Autant de difficultés à croire ou à ne pas croire en Dieu.

Les multiples formes de religion seraient peut-être une preuve de l'existence de Dieu dans ce sens qu'il y a de la religion partout. Donc...

La création est une erreur que les hommes rectifient - l'art, la science - en errant à la suite de Dieu. D'où les perpétuels changements de la sensibilité à travers les âges.

Il y a un mouvement de pendule qui est, peut-être, la création : un travail, dans l'esprit, en avant et en arrière, qui cherche à rectifier les erreurs de Dieu. C'est la mort des hommes qui fait vivre Dieu.

De Jouhandeau : "La vie est une fête⁴⁶. Il faut qu'elle le soit. Il ne dépend que de nous qu'elle le soit".

"Le coeur a besoin de tendresse, le corps de caresses jusqu'à la mort et l'âme de grandeur. Ces trois exigences sont-elles incompatibles ?"

6 juillet

Lu dans Exmelin, à propos des Indiens du Cap Gracia-a-Dios :

Ils n'ont aucune religion, et cependant on tient que leurs ancêtres avaient autrefois leurs dieux et leurs sacrifices dont je dirai un mot, parce qu'ils avaient quelque chose de singulier.

Ils donnaient tous les ans à leur prêtre un esclave qui devait être la représentation de l'idole qu'ils adoraient. Dès que cet esclave entra en office, après avoir été bien lavé, ils le revêtaient des habits et des ornements de l'idole, l'appelant du même nom, en sorte qu'il était toute l'année honoré et vénéré comme leur dieu; il avait toujours avec lui 12 hommes de garde, tant pour le servir que pour empêcher qu'il ne prît la fuite. Avec cette garde on le laissait aller où il voulait; et si par malheur il s'enfuyait, celui qui en était le chef était mis à sa place pour représenter l'idole et ensuite était sacrifié.

Cet esclave occupait l'appartement le plus honorable de tout le temple, il y mangeait, il y buvait, et les principaux Indiens de la cité venaient l'y servir régulièrement avec l'ordre et l'appareil dont on a accoutumé d'user envers les grands. Quand il allait par les rues, il était accompagné de seigneurs et portait à la main une petite flûte qu'il touchait par intervalles pour faire entendre qu'il passait. Aussitôt les femmes sortaient avec leurs petits enfants dans les bras, les lui présentaient pour les bénir et l'adoraient comme leur dieu. Le reste du peuple en faisait autant. La nuit, ils le mettaient dans une forte prison de peur qu'il ne s'évadât, et ils continuaient ainsi jusqu'au jour de la fête où ils le sacrifiaient⁴⁷.

8 juillet

Jean de Lery sur les sauvages du Brésil et leur religion⁴⁸ : Quand ils entendent le tonnerre nommé Toupan, ils sont gradement effrayés. Si alors nous accommodant à leur rudesse, nous prenions occasion de leur dire que le Dieu dont nous leur parlions montrait ainsi sa grandeur et sa puissance en faisant trembler le ciel et la terre : ils répondaient à cela que puisqu'il les épouvantait de telle façon, il ne valait donc rien.

Titre : Le bon sauvage⁴⁹.

17 juillet 1967

La très jolie dame dans le train avec sa fille jeune svelte et jolie dans le même style longueur. La mère robe rose, foulard couvrant la nuque, cheveux tirés en arrière, noirs. Les traits d'une finesse incomparable. Très cinéma. Grosses lunettes noires. Elle retire ses lunettes. L'oeil est dur, trop maquillé et tout d'un coup s'installe sur ce ravissant visage, la vulgarité. Les commissures des lèvres tombent.

Sous cette apparence d'élégance raffinée apparaît la boniche arriviste.

30 juillet

Reprendre le théâtre en confrontant le théâtre et la vie.

Dans la mesure où nous étions artificiels nous formions une troupe de Commedia Dell'Arte⁵⁰.

De même la poésie = La poésie sur fond de vie⁵¹.

Résolution : Même à bord, tenir le contact avec le livre en notant les idées qui passent par la tête. Essayer de finir le 15 septembre.

13 décembre 1967

Déjeuner avec Marcel Moré. - Moré dit que le message du Christ a vingt siècles et n'est plus valable aujourd'hui. Il n'y a pas de raisons pour que des paroles prononcées il y a 2,000 ans aient la même résonance aujourd'hui qu'alors; si elles ont encore un sens. En tout cas il n'y a pas moyen de leur donner un sens absolu. Non pas que le message soit faux mais il a perdu tous ses pouvoirs de communication.

MOI - En langage marxiste (plus ou moins). Le Christianisme est la pensée d'une civilisation rurale. Ceci demanderait une longue étude. Le rapport de l'homme et de la nature est vrai jusqu'à la Renaissance. Il devient de plus en plus faux après. Mais ça ne se fait pas tout seul ni d'un seul coup ni en continuité. On peut poser le christianisme comme ennemi de la nature. Il faudrait voir ce qu'il y a, dans l'alchimie, de naturel contre un christianisme anti-naturel. Tout ceci étant très emmêlé. Il y a deux moyens de conquérir la nature. La charmer pour lui faire avouer ses secrets (alchimie). La brutaliser pour prendre ses secrets (la technique).

MORE - Il déteste le Miserere. Qu'est-ce que c'est que ce Dieu-père qu'il faut toujours implorer : Mon père ayez pitié de moi ! Comme si un père ne devait pas savoir ce dont un fils a besoin... Qu'est-ce que c'est que cette histoire de pitié... Il déteste, de la même façon, le Dies irae... Si le jour de la mort est un jour glorieux pour l'âme qui monte au ciel, pourquoi serait-ce un jour de colère ?

Qu'est-ce que la Trinité ? N'est-ce pas l'influence païenne. Un seul Dieu en trois personnes... oui mais, chez les juifs Dieu est unique. L'emmêlement de Rome et du Christ. Toujours la religion conquérante. Impossibilité de Saint Empire Romain germanique.

MOI - Souvenirs de mon enfance mystique. La guerre de 14 : 9 ans. Nantes. Ma mère s'habillant de noir. Elle avait décidé une fois pour toutes d'être en deuil devenue tout d'un coup mystique. Erotique-mystique.

CHAPITRE IX

11 juillet 1968

Kerdruc à bord du "Soyons Amis". 8 jours d'angoisse, de dégoût, de retours en arrière désespérés. Défaite. Remise en ordre du bateau à peu près convenablement. Aujourd'hui petit mieux...

Margot pourrait ne pas être un roman mais un dialogue entre un homme et une femme sur l'amour et la beauté - Ce qui n'empêche pas des comparses. Je ne peux séparer l'amour de la beauté, l'amour physique dans toutes ses expressions. "Nous sommes nés entre la fiente et l'urine", dit saint Augustin¹. L'amour dans toutes ses acceptations. Il faudrait que je relise Bataille que j'entends mal. En général, ce que les autres disent, écrit de l'érotisme, ne me parvient pas bien. Ça m'entre par une oreille et ça me sort par une autre. Il faudrait connaître à fond ce que les religions disent et font de la sexualité. L'islam a là-dessus peut-être des choses intéressantes. Il faut enfin voir et entendre l'amour et la beauté dans le présent².

Ce soir, à marée basse, écoute les cris de guerre alternés des oiseaux et des poissons...

Dans le bercement du "Soyons Amis", au port, à marée haute...

L'amour à marée haute, l'amour à marée basse³.

J'ai idée que la beauté est dans le monde moderne plus qu'on ne croit. La révolution des étudiants en est une preuve. De même l'amour. Mais la consommation déracine les êtres et les exclut de l'amour et de la beauté. Quelles sont les racines de l'amour ? Quelles sont les racines de la beauté ? Est-ce un même arbre avec ses fleurs et ses feuilles ? Si le pistil et les étamines sont simplement des appareils de reproduction ? N'y a-t-il pas à jouir quelque part ? J'aimerais connaître les diverses jouissances des diverses fleurs - les animaux aussi - Je rêve aux mouches comme aux aigles - J'ai lu quelque part que l'aigle était un animal très bête⁴.

Reprendre marée basse et marée haute pour amour de vieillesse et amour de jeunesse⁵. Le chant. La chorale avec ses différentes voix. Le même chœur ou cœur ?⁶

Mettons que Margot et Jérôme (personnages fictifs d'un roman inachevé) soient des gens d'expérience et que la jeunesse les émerveille. L'amour âgé c'est la jeunesse dans la peau.

Ne jamais trahir ce qu'on sent. Si l'on ne croit plus en Dieu, ne pas faire la mimique de la religion.

13 juillet

Toujours cette solitude vaseuse. Le retour en arrière, le pire des mots et des maux. Pluie toute la nuit et la matinée. Un éclat de soleil et pluie de nouveau... Il faut quand même revenir à la Beauté.

Le court temps de l'amour avec lequel il ne faut pas tricher. L'amour éternel romantique : Mon ange...⁷ Lui opposer la modernité baudelairienne mais la modernité comme on la vit aujourd'hui non comme au temps de Baudelaire, bien entendu.

La littérature nous parle des amours passées et nous émerveille de tant de déchirements, de retrouvailles, de luttes, de jalousie, de sang versé, de prisons, d'achats et de ventes, etc. Je ne doute pas qu'il y ait une sorte de communication entre les grandes amours historiques et l'amour momentané présent. (Par exemple le succès des livres de Guy Breton, "Histoires d'amour de l'histoire de France" : 4,800,000 exemplaires en 1968⁸.) A rapprocher de la révolution étudiante. Mais c'est à appréhender avec beaucoup de précautions⁹.

Je me demande jusqu'à quel point la beauté n'est pas à concevoir comme une parole, un signe qui peut être un tableau, un signe physique mais de l'esprit qui se promène à travers le temps¹⁰. Prise de conscience du temps ? Temps perdu, retrouvé, le temps d'aimer, le temps des cerises... Le folklore a de ces mots qui me vont droit au coeur...

Dans les grottes du bonheur, il y a toujours des vipères... ou des bêtes sans noms et dégoûtantes à voir. On ne sait pas.

Il faudrait revoir toute la bourgeoisie de l'amour. Le thème de la tromperie dans le théâtre de la fin du XIX^{ème} siècle et le côté sacramentel du mariage. Et le sacré de l'adultère ou plutôt du libertinage. Je pense à la Dame aux Camélias par ex. Ce qu'on emprunte de siècle en siècle à l'amour, à la beauté, ce qu'on rejette.

Et l'on tuera tous les affreux...

Ecrire pour avoir à dire. On n'a rien à dire avant d'écrire.

Renan : Prière sur l'Acropole : "Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie, se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe"¹¹.

4 septembre 1968

Je voudrais m'imposer d'écrire, chaque jour, des notes d'actualité, des idées qui me passent par la tête, des notes de lecture, etc. Mais aussitôt que je prends la plume, les idées me fuient, me gênent, me font honte de moi pour ainsi dire. Cette idée que tout cela devrait être fait depuis longtemps, qu'il est bien tard...

Ce qui m'occupe : L'état du monde. La contestation impossible. Tout se passe comme si toute idée libertaire et même tout échange d'idées étaient écrasés entre ces deux masses d'abrutissement : capitalisme et communisme. Tout est mis en jeu pour empêcher de faire savoir au monde qu'on n'est pas d'accord. Les Russes occupent Prague, Nixon va être élu Président, le Pape refuse la pilule anticonceptionnelle, etc... En France, on ne cesse de salir, de déshonorer la révolte de mai.

De J.F. Revel, dans l'Express (2.8.68) :

"Ce qui constitue la Société de consommation c'est que l'homme y est considéré comme détenteur d'un pouvoir d'achat ou d'assentiment dont il importe de le délester au plus vite. La société, au lieu d'exercer la fonction tutélaire, éducatrice, libératrice, qu'elle n'a d'ailleurs jamais remplie nulle part, mais que l'abondance rend théoriquement possible, se transforme en maquerelle permanente... plus elle séduit l'acheteur, plus elle brime le citoyen... Etre consommateur c'est ne commencer à jouer un rôle qu'au moment où est livré le produit achevé, c'est être un produit final humain".

5 septembre

Difficulté de se mettre en train... J'ai une excuse mais assez médiocre : ma cure de désintoxication. Le docteur dit quelque chose comme : Aujourd'hui, la vitalité ne tient pas un compte exact de l'âge. C'est rassurant mais je me sens comme endormi. L'esprit est occupé par le passé désolant à plus d'un égard et j'ai la plus grande difficulté à mettre en train des travaux réels pour gagner de l'argent, ce dont j'ai le plus urgent besoin. Me suis acheté un costume neuf plus cher que je n'aurais voulu. Je ne sais pas si ce genre d'acte est de la légèreté ou du raisonnable. Il y a des deux. Je supporte assez bien cette nouvelle désintoxication mais il ne faut pas traîner, rêvasser selon ma fâcheuse habitude. Ce que je peux faire de mes textes anciens. En tirer une mouture radio ou cinéma. Des contes dans les revues. Tout me paraît si épais. Je me sens si loin des gens qui pourraient m'être utiles. Ceci est mesquin et m'accable de toutes les manières. J'ai besoin d'argent. Le retard de mon livre n'est pas pour arranger les choses¹². J'ai une sale gueule avec des boutons.

Pensée du matin : Mourir en beauté c'est mourir jeune. J'envie dans un certain sens. Si j'avais normalement vécu et écrit, je serais aujourd'hui connu sinon glorieux. J'aurais ma place. C'est pénible d'être sans place dans la vieillesse. Ce qu'on appelle un raté. Mais la mort emporte tout, la gloire et le ratage. Tandis que si l'on parlait de moi comme un de ceux qui sont morts en pleine jeunesse, avant 40 ans, laissant quelques poèmes...

Il me reste la sexualité du vieillard. De quoi faire rire la jeunesse. Encore une fois : pas de poème aujourd'hui... Faisons-nous le personnage d'un raté de bonne humeur.

6 septembre

Dans le No. du 2 au 8 septembre de l'Observateur, déclaration de Calvin Lockridge, meneur noir américain : "Je suis un Black cat comme les autres. Comme eux, je me suis prostitué pour payer mes études et celles de mes frères. J'ai été un prostitué mâle. Cela te dégoûte ? Moi, j'en suis fier, car c'est notre vie à nous, les Noirs, presque tous doivent en arriver là pour survivre. Moi, j'ai eu de la chance, j'ai décroché les

beaux morceaux : l'aristocratie anglaise, hommes et femmes, des bourgeois français et leurs maîtresses, seuls ou par paires. Des Américains aussi qui voyaient afficher leurs idées de gauche en couchant avec un nègre. Leur mauvaise conscience de pédérastes s'atténuait avec un homme de couleur pour partenaire. Ah ! les cons ! La vie humaine ce n'est pas nous, c'est eux. Chaque baisage était pour moi une victoire. Tu devrais voir leurs têtes quand ils se jettent sur un sexe de couleur ! Le fruit défendu, la couleur honnie, plus belle que la leur... C'est alors que nous prenons notre revanche. C'est sublime. C'est excitant. Posséder un Blanc, une Blanche, les voir danser hystériquement autour de ton sexe, c'est aphrodisiaque en diable. C'est alors que nous nous lavons de toutes les humiliations, que nous vengeons toutes les femmes noires à travers lesquelles les hommes blancs ont fait de nous des bâtards. Et bientôt ils seront aussi fascinés, prosternés, impuissants devant nos armes et notre haine qu'ils le sont aujourd'hui devant notre sexe".

Tout l'article est à citer.

Je pense à une pièce complètement démarquée du théâtre bourgeois, mise au goût du jour. Alexandre Dumas fils par exemple. Une sorte de collage à la Max Ernst¹³.

Samedi 7 septembre

De l'article de Jean Block-Michel dans Preuves (juin-juillet) - excellent article dans son ensemble - je retiens principalement que : "C'est parce qu'elle a éclaté qu'elle a pris forme (la révolution de mai) et non le contraire. En ce sens, la protestation qu'elle exprimait a trouvé ses justifications au cours de l'action plus que dans un projet idéologique ou politique préalable". La grande idée de Cohn-Bendit de la spontanéité - Idée merveilleusement nouvelle et excitante. Que va-t-il sortir de cette extraordinaire nouvelle aventure ? Il ne peut pas ne rien en sortir. Y revenir toujours. Accuser chaque fois le coup. Etre dans le coup.

Ce matin ai acheté des chemises au marché aux puces. Cela m'a mis de bonne humeur. Il m'en faut peu.

Le Beau, la beauté... J'en reviens toujours à ce concept qui me torture ou, plus simplement, m'obsède. Autant que j'observe en moi - Si peu que ce soit qui ressort - je cherche là quelque résurgence religieuse. Et puis : Amour des femmes. Amour du beau. Le beau ne peut être qu'un mouvement car on sait bien ce qui est beau dans le passé; une cathédrale, un temple grec, beauté figée qui ne peut m'émouvoir en touriste mais si je songe à la mystique chrétienne ou à la vie du Moyen Age entre l'alchimie et l'orthodoxie spirituelle ou si je songe aux mystères d'Eleusis¹⁴ il se dégage l'idée d'une beauté en action¹⁵. La beauté de demain ne peut se remplir que dans un mythe tout à fait jeune¹⁶. La beauté hors religion. Aujourd'hui je suis accablé par la laideur. Le mot de Drieu : "Hier il y avait encore la laideur. Aujourd'hui il n'y a plus rien"¹⁷. Je sais très bien qui est laid. Je ne sais pas du tout ce qui est beau. En peinture, Miró, Max Ernst, Masson¹⁸... évidemment Picasso postulent autre chose; la connaissance. En poésie ? Un paysage me donne un sentiment de beauté naturelle. Tout monument moderne est carrément laid. New York a pourtant de la beauté. Je ne m'en sors pas. Le maximum de laideur c'est le nouveau Montparnasse.

10 septembre

Hier, visite de F. Son moral est très bas. C'est la question d'argent pour elle qui envahit tout et je la comprends. C'est la question d'argent qui a, si j'ose dire, ruiné ma vie. On ne peut pas être désinvolte vis-à-vis de l'argent. C'est le symbole de la puissance à ras de terre. Symbole aussi de la liberté individuelle. Ne rien devoir à personne. Les mystérieux (ou trop clairs en certains cas) rapports de l'argent et de l'amour... Une fois de plus, je me sens au-dessous de mes responsabilités.

Ayant-hier, rêvé de J.P. Sartre. Nous nous entendions très cordialement. Je crois que c'est la deuxième fois que j'ai rêvé de Sartre que je ne connais pas. Et nous sommes toujours en sympathie dans ce cas. Ce rêve vient sans doute de mes lectures sur le mouvement de mai. J'ai beaucoup apprécié ce que Sartre a écrit à ce sujet, notamment l'interview avec Cohn-Bendit. Je me sens, par ailleurs, sans aucune affinité poétique avec Sartre. Cependant sympathie¹⁹.

Écouté, hier, la conférence de presse de de Gaulle. Rien d'imprévu. Je laisse aux autres le soin d'analyser²⁰. Il est l'ordre et il n'y a pas d'autre ordre que le sien. Les étudiants ont commis vis-à-vis de lui le crime de lèse-majesté. Le mépris de la jeunesse c'est le signe de la sénilité. L'homme du 18 juin... Je retiens surtout la très certaine méchanceté de l'homme. Reprendre le montage théâtral. Les trois M. : Molière, Marivaux, Musset. Comment parler d'amour (titre possible²¹).

12 septembre

Une idée vous passe par la tête au réveil et le temps de prendre son bain, d'écouter la radio, elle s'enfuit. On a tout dit sur l'information et les désastres qu'elle cause. Mais, comme il faut bien en passer par là, il faut trouver le moyen de se concentrer dans l'actualité. D'un côté, ces moyens d'information rendent extrêmement paresseux. Ce sont les paresseux qui savent toujours les dernières nouvelles. Je pense aussi aux gens qui sont toujours au fait des décès et des enterrements. Ceux qui vous préviennent, par téléphone, qu'une personne que vous affectionnez vient de mourir. Comment, mais tu ne lis donc pas les journaux ? C'est un reproche que j'ai entendu souvent. J'ai été ainsi prévenu de la mort d'Yvonne par P. Devaux.

Quoiqu'il en soit, on vit dans l'actualité, dans l'immédiat. On ne vit plus avec des grecs et des romains. La culture doit être axée sur l'avenir²² disait je ne sais plus qui à la radio. Je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire.

13 septembre

L'actualité me tarabuste tellement - et je ne suis pas le seul - que je pense à quelque chose comme une satire - brève : Le Centenaire²³ (projet de conte²⁴). Dans un village, ou une île, un centenaire devient dictateur. Le jour de son anniversaire, grande fête. Le matin, il fait

sa gymnastique. Il déploie ses 2 mètres devant tout le monde émerveillé. C'est un vieux militaire, un adjudant qu'on appelle commandant ou quelque chose comme cela. Il a fait toutes les guerres. On envoie de Paris un ministre pour le féliciter. Pendant ce temps, à Paris, le cabinet tombe. Le centenaire prend le pouvoir. L'île se détache du continent. Deux amoureux sont séparés. Le jeune homme resté à terre, furieux, revient prendre l'île d'assaut. Combat naval. Le centenaire vainqueur. La dictature. Si l'amour triomphe, etc... Ceci me passe par la tête. On verra.

Revu Berl hier. Comme d'habitude, on parle de tout et de rien. Peinture, agriculture, mai, Montaigne. Son histoire : Je vais partir pour un monde meilleur... en tout cas, meilleur marché.

Il s'étonne que Montaigne n'ait jamais parlé dans ses Essais, de sa mère, morte 9 ans après lui. Il est étrange, dit-il, qu'elle n'ait pas joué un rôle dans sa vie, d'autant plus qu'elle était très riche et tenait les cordons de la bourse, lui qui raconte tout. Nous nous perdons en conjectures.

Quand et comment les écrivains parlent-ils de leurs mères ?

Victor Hugo, Proust²⁵... et les autres ?

Nous tombons d'accord que le problème de l'agriculture est mal posé dans le monde entier et que cela entraînera bien des catastrophes. L'industrialisation de la terre est cause de tout le mal sans doute.

17 septembre

Etant entendu que je ne peux rien écrire le dimanche parce que c'est l'atmosphère du dimanche, il est à peu près impossible que je m'y remette le lundi. Dimanche dîner avec Fl. 80 ans, lundi déjeuner avec Clada, gâtisme balbutiant, c'est trop pour un début de semaine. L'âge est une chose atroce. Les gens se ramènent sur eux et ne font bruit dans le monde que de leurs infirmités. Il n'y a plus une idée qui tienne ni même la simple farce des potins. Et si ce n'était que ça...

Un genre de sottise d'aujourd'hui : Il y a quelque temps, à un dîner chez Pillement, je disais que les médicaments d'aujourd'hui qui ont trop bon goût d'orange ou de je ne sais quoi, me semblaient frelatés, pas sérieux et ne devaient pas avoir beaucoup d'efficacité - tout au moins à mon avis. Un médicament bien amer, comme dans le temps, me semblait devoir mieux guérir. Je disais alors sur le ton de la plaisanterie et Claudine Choney me traita de masochiste si je préférais l'amertume aux sucreries. Je ne vois pas ce que le masochisme vient faire là-dedans.

A propos de masochisme, lisant l'étude de D. de Rougemont sur Tristan et Iseult et le mythe de la passion d'amour, je me demande si le masochisme n'a pas à y voir²⁶. L'oscillation masochisme-sadisme dans la civilisation occidentale... Mais pourquoi prendre ces mots en mauvaise part ? Le commun des mortels qui ne se veut ni sadique ni masochiste n'est rien, "sans entrailles".

18 septembre

Qu'est-ce que l'esprit du temps aujourd'hui ? La confusion la plus grande. La tour de Babel²⁷. Si c'est le fait de la presse, de la publicité ? De toute manière le sentiment d'être coincé entre les deux branches de la tenaille : capitalisme et communisme. Et sans espoir. Les sous-développés, entre les deux, ont seuls aujourd'hui l'espoir révolutionnaire.

Je cherche un texte ancien à mettre au goût du jour²⁸. Je n'en trouve pas. Aucune valeur traditionnelle, authentique ne tient devant aujourd'hui. Trouver dans la critique du présent une idée qui élève. Nous sommes au plus bas de la pensée aussi intelligente qu'en soient les démarches. Comment remonter de bas en haut ? C'est ce que je cherche dans Chrétien de Troyes²⁹.

Lundi 23 septembre

Jeudi dernier, réunion du "Comité contre la répression". Rien à signaler sauf l'absence de personnages représentatifs. J'ai toujours été contre les signatures de toutes les déclarations anti. Je crois qu'il y a des gens qui se font une personnalité de signer n'importe quoi, que cela n'aboutit et ne représente rien. Mais je suis séparé de mes amis depuis si longtemps³⁰. C'est ma grande erreur. En adhérant au Comité je me retrouve dans une atmosphère cohérente avec moi-même. La chaleur de gauche. Les journalistes traditionnels ne manqueront pas de dire que, dans ces groupements, "on y rencontre un tas de ratés".

Je ne tiens pas à relire ce que j'ai écrit les jours précédents. Je pense que tout cela est bien court. Ma tête ne fonctionne pas tellement bien en ce moment. Une ou deux fois par jour, l'idée de quitter la vie me hante. Mais je mentirais si je n'avouais pas que j'ai la trouille du suicide bien que je me complaise dans l'idée³¹. Cela peut s'écrire ici. Le carnet est fait pour ça³².

Ai commencé un roman qui se voudrait humoristique, une sorte de roman de chevalerie. C'est encore très confus. Difficulté d'organiser. Mon imagination n'est pas à son mieux.

30 septembre

Voilà un mois fini. Un mois qui ne m'a pas été particulièrement bénéfique. Vague dans les idées. Bonnes intentions avortées. J'ai cependant commencé ce roman³³. Le ton des premières pages me plaît assez. Retrouver le chemin de l'humour. Je ne vois pas d'autre littérature possible que dans une sorte de folie de style³⁴. Tout est rupture. L'écart absolu. Donc ma table ronde serait une sorte de bureau de placement. Trouver une situation aux jeunes gens qui ne sont pas faits pour. Les chevaliers de la Table Ronde trouvent que l'on a trop abusé des mauvais sentiments. Il faut réhabiliter les bons : la beauté, la franchise, l'honnêteté. Ou bien : faire le compte de ce qui survit. Ou plutôt :

Qu'est-ce que l'idée de beauté dans le monde moderne et ce qui s'ensuit ? Cela me vient du souvenir que j'ai de la pièce d'Ehni³⁵ vue samedi. L'auteur fait la satire des milieux bourgeois de gauche. Mais que veut-il dire exactement ? On ne sait pas sur quel pied danser. On ne sait pas sur quel pied danse la beauté moderne. Confusion des sentiments. La gauche donne certainement un sentiment de malaise. A quoi sert-elle ? Que sont devenus les grands principes ?

Je lis dans Vance Packard : Une firme pour vendre des produits cherche une image représentant les qualités que nous voudrions trouver chez nos amis. Aussi, les images avec lesquelles les consommateurs s'identifient aisément.

Tout aujourd'hui, plus ou moins, à base de publicité³⁶.

Citations de V.P. : "L'acte de se raser quotidiennement est, pour certains, une espèce de castration".

Le lait et les nourritures légères. "Peut-être sommes-nous à l'orée d'un nouveau monde doux."

3 octobre

Mort d'A. de Réchaud, de Marcel Duchamp. La mort a de grandes satisfactions pendant les mois en R. Et l'éternel qui suis-je ? Flottant, continué flottant, sans oeuvre, sans esprit fixe, mourant cependant comme tout le monde. Le mari de ma femme de ménage est mort dans les mêmes jours que ces poètes. Marcel Duchamp ne fumera plus la pipe. Il est l'homme-légende comme on dit l'homme-orchestre. Réchaud... Depuis longtemps, je le considère comme un emmerdeur. On le range aujourd'hui dans le casier des poètes maudits. Tout lui était donné très jeune. Il n'avait qu'à se laisser faire pour être célèbre et riche. Il laisse une trace importante comme poivrot, tapeur, pédéraste. Quant à sa littérature, je ne crois pas qu'elle intéresse beaucoup. J'ai bien aimé Village, sa première pièce.

Quant à moi, aujourd'hui, vasouillant autour d'un problème romanesque, incapable de faire tenir deux idées de suite. Des mots qui vont et viennent agréablement mais sans créer. Rançon de l'alcool et de la paresse.

Vu hier soir la pièce nouvelle de Carrière : Aide-mémoire. Agréable jeu à deux sans qu'on soit intéressé par les personnages.

4 octobre

Marcel Duchamp dînait chez lui avec ses amis Robert Lebel et Man Ray. Le dîner avait été gai. Tout s'était passé normalement. Teeny raccompagne ses amis à la porte. Elle se retourne. Marcel était mort dans son fauteuil en fumant son cigare. Rien, comme on dit, ne laissait prévoir...

Grande solitude. Vieillesse. Tournant de vieillesse. Difficile de voir venir, de décider. Incapable de démarches. Remettre au lendemain l'ennui de voir des gens pour demander quelque chose...

Si je trouvais le moyen de faire glisser le passé dans le présent (comme quand on lit un livre d'histoire, on s'identifie plus ou moins aux gens de l'époque dont on lit) d'une manière toute naturelle, j'écrirai un gentil petit roman.

16 octobre

Je comptais recevoir hier les 5,000 F. de Chaudemanche pour la vente du "Soyons Amis". Rien reçu. Je m'y attendais un peu mais la déception n'en est pas moins grande. Rien en ce moment ne me réussit et je n'arrive pas à fixer mes idées. Cela m'arrive souvent. Trop souvent. C'est toujours la suite de mes péchés de jeunesse : Mon manque d'attention. J'aurais dû prendre mes précautions avec cet idiot : affirmer mon droit. Ce qui veut dire, après tout, s'affirmer soi-même. Vis-à-vis de l'argent, il ne faut pas faire le malin. Toute insouciance en ce domaine, vous retombe sur la gueule tôt ou tard.

Je constate en outre, une fois de plus, que la période descendante de l'armée ne m'est pas bénéfique. Je ne crois pas aux horoscopes des journaux mais je constate aussi que quand l'horoscope dit bon, il ne l'est pas nécessairement et quand il dit mauvais, il l'est sûrement. Depuis la rentrée, l'horoscope ne m'est jamais propice et rien ne s'arrange bien pour moi de même.

Déjeuner la semaine dernière avec Leiris et Nino Franck. Celui-ci m'apprend la syncope de Riera. Aux dernières nouvelles il va mieux mais... encore un...

Après Duchamp et Réchaud, mort de Jean Paulhan. Les mois en R sont les mois de la mort. Je me suis souvent dit : Si J.P. mourait, j'aurais une chance à la N.R.F. dont il m'a barré le chemin.. Maintenant qu'il est mort, je suis à peu près sûr que je n'ai pas plus de chance. J.P. bien qu'afné participait à ma génération. Je ne participe pas à la génération nouvelle. Je suis de l'ancien temps³⁷.

17 octobre

Reçu 3,000 F. de Chaudemanche. Cela me met de bien meilleure humeur. L'argent symbole. Le problème d'argent, symbole de ma vie déçue.

Pensée du matin : Le socialisme n'a servi à nulle autre chose, ou presque, qu'à renforcer le capitalisme (au moins en Europe) et le faire tel qu'il est. C'est dire que les capitalistes ont concédé à la classe ouvrière les avantages sociaux, les hauts salaires, etc., pour en faire des profiteurs du régime et ainsi les ouvriers n'ont plus qu'à la boucler.

Dans quelle mesure le rôle de la classe ouvrière selon Marx n'est pas autre chose qu'une vue de l'esprit ? Dans quelle mesure les choses à l'envers n'ont-elles pas raison ? C'est la couleur des peintres comme Matisse qui a fait le Midi. Fausse est la couleur du Midi telle qu'elle se forme dans l'imagination touristique et selon les cartes postales. Sous le soleil, le Midi est noir. Robes noires des femmes en Corse et je crois bien en Italie. Sâerité des moeurs méridionales... Voir opposition des religions du Midi à celles du nord. Les Cathares. Manichéisme³⁸.

21 octobre

La semaine dernière, rendez-vous avec Berl d'une part et Moré de l'autre (hier). Avec Berl, la conversation prend, au départ, un tour métaphysique qui me met plutôt mal à l'aise parce que je ne vois pas très clair dans les notions d'immanence et de transcendance. Pour Berl, la transcendance c'est Dieu qui n'est jamais là, tel - du moins j'imagine - qu'aucune image (ou idée) à laquelle on est habitué, ne peut en rendre compte.

23 octobre

Reprendre le fil de mes pensées. Voilà ce qui m'est très difficile. Le fil se rompt tout le temps - ou s'embrouille. Ce qui est écrit précédemment a été interrompu par un coup de téléphone et rendez-vous urgent.

J'en étais donc à la transcendance et à l'immanence. Je n'y suis plus du tout. Sauf à peu près ceci. Berl dit : "On ne peut connaître Dieu qui est l'immanence qu'en brisant les images qu'on en a faites car elles nous le cachent". J'avoue n'y avoir jamais pensé et je n'y vois guère d'intérêt. "Vous êtes de l'immanence", dit Berl. Moi, je veux bien. Moré, au contraire, ne dédaigne pas ces approches de Dieu que sont ses images dans l'immanence.

Si je n'entre pas dans ces notions abstraites, ce que j'en devine, c'est le sens du sacré qui est perdu aujourd'hui. Commercialisé. Retrouver le sacré pour l'enfreindre ou enfreindre le laïc pour retrouver le sacré. J'entends un chant lointain dont j'ai connu l'air autrefois et dont je ne me rappelle plus les paroles.

Lu dans Jean Servier : Histoire de l'utopie (ses symboles) : "La primauté donnée à l'agriculture symbolise la primauté des liens avec la mère sur les liens paternels, de la naissance légitime, alors que le métier mécanique représente l'arbitraire du père"⁵⁹.

Le code Napoléon : le père ayant reconnu un enfant naturel était tenu de veiller à son entretien, de lui faire apprendre "un métier mécanique", car la terre est le symbole de la mère et de la naissance légitime, elle est la part privilégiée du fils aîné.

24 octobre

Roméo et Juliette. Si le cinéma est fait pour Shakespeare. Ce qui est décor conventionnel au théâtre, décor d'une ville, où évoluent Capulets et Montaigus, devient paysage véritable. Les chevaux sont de vrais chevaux, le feuillage du vrai feuillage. Par ce décor, la poésie de Shakespeare, entendue à moitié par mon oreille française, devient une sorte de langage international. Cela a, à la fois, une grande importance ou une importance relative, la chair de la jeunesse suppléant aux discours. Mais la poésie de l'alouette et du rossignol en devient plus palpitante, plus collante à la peau. En même temps on sent l'odeur du foutre dans le lit des jeunes gens.

Mais ce qui me frappe en ce film, c'est le côté double-sens psychanalytique : la révolte du fils contre le père. Le suicide des deux amoureux à la fin serait à la fois la revanche du père (Dieu) et sa condamnation : Si l'enfant ne peut pas tuer le père, tout est perdu, tout est vaine querelle. J'ai perdu deux amis, dit le Prince. Rien n'existe plus et la fin : Il n'y a rien de plus détestable au monde que l'histoire de Roméo et de Juliette.

Le cri du coeur de l'un et l'autre amant : Je ne veux plus m'appeler Capulet : Je ne veux plus m'appeler Montaigu ! Ils veulent arracher de leur peau, ces noms de famille détestables, ces défroqués.

Ils veulent tout, tout de suite. Ce que la société ne pardonne pas.

A rapprocher : Pendant les événements de mai, on a colporté la rumeur que Cohn - Bendit était l'amant de la fille de Missoffle, alors ministre de la jeunesse. Tout un programme.

30 octobre

Voici fini le mois d'octobre et rien de ce qui devrait être fait n'est fait. Une belle journée se prépare, dit-on. Le ciel est clair pour une fois et je réagis bien à ce climat. Je ne me sens pas trop mal. Il y a une idée dans la tête. Mais elle n'est pas un point. Impossible de mettre de l'ordre dans une oeuvre. Impossible de mettre de l'ordre dans le temps.

Banalité : Ce matin, ai été chez le coiffeur. Tout d'un coup, un besoin pressant. C'est amusant les cheveux. Pendant 8 jours, ils restent à peu près en ordre, poussant lentement et tout d'un coup vers le 15e jour, ça devient une broussaille rapide. Impossible de les mettre en ordre. Ils débordent de partout. Comme si, pendant une seule nuit, ils étaient devenus révolutionnaires, revendicateurs. Il faut les faire couper.

Mort de Lascaux. Enterrement demain à Saint-Severin. La mort, cette année. Chaque année ses morts.

Je pense à écrire : Si j'avais été... femme... ou noir... ou juif... Oui si j'avais été ce que je n'ai pas été. Peut-être serais-je le même, en femme, en noir, en juif.

31 octobre

A propos du latin d'église, je copie, pour M. Moré, cette citation de Chateaubriand : "...de plus, et c'est une chose remarquable, les oraisons en langue latine semblent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne serait-ce point un effet naturel de notre penchant au secret ? Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiègent sa vie, l'homme, en prononçant des mots peu familiers et même inconnus, croit demander les choses qui lui manquent et qu'il ignore; le vague de sa prière en fait le charme et son âme inquiète, qui sait ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins".

Je souligne, surtout, "les choses qui lui manquent et qu'il ignore"⁴⁰. Peut-être parce que j'ai, plus souvent qu'à mon tour, l'impression que tout me manque.

2 novembre

Quelques rares amis et la famille Kahnweiler, à l'enterrement de Lascaux. On ne parle pas de lui dans les journaux. Je le croyais plus connu. Tout ce monde arrive l'un après l'autre à l'église avec les misères physiques de l'âge.

Cohn-Bendit me semble l'homme le plus avancé d'aujourd'hui. De son interview dans le Nouvel Observateur du 28 octobre, je note : "A aucun moment nous n'avons voulu prendre le pouvoir politique, c'est-à-dire nous instaurer en direction ou en managers de rechange de la société quelque'elle soit, pour devenir managers de rechange de la société rouges ou noirs ou noirs et rouges... Je crois que la destruction et la démythification de la direction du P.C. sont nécessaires pour qu'aux yeux des masses nous n'apparaissions plus comme des tacticiens politiques mais comme des militants qui cherchent à créer une société où les rapports soient changés". Ce qui me touche particulièrement : "Lorsque nous faisons quelque chose ce n'est, en effet, pas sans rire... Je crois qu'aujourd'hui ce qui est nécessaire, c'est que l'on s'aperçoive qu'à partir d'un certain stade il faut expliquer, montrer des flots de contre-pouvoir où existe un embryon de contre-milieu, c'est-à-dire de contre-société ... Le fait que nous ayons prouvé que la politique n'était pas nécessairement quelque chose d'ennuyeux, que nous nous amusions en faisant de la politique, a constitué une réclame extraordinaire. Car nous répondons au critère nécessaire (de la publicité) : nous allions le rire à l'action... Je n'ai jamais prétendu être le prototype du militant et du révolutionnaire. La seule chose que j'aie prétendu, c'est m'amuser de temps en temps". Enfin le ton inimitable et scandaleux : "S'il est vrai que j'ai renforcé le régime gaulliste je lui demande au moins d'être reconnaissant et de me laisser rentrer en France. Je mérite bien cela. Entre gentlemen on se fait des fleurs".

Cette idée du passé qui vient continuellement vous emmerder me reprend : Le marchand de souvenirs. Il achète des souvenirs malheureux et vous revend des heureux mais il faut savoir s'en servir.

Commencement d'un livre : Le type qui cherchait le mot de la fin trouva celui-ci : "Plus de justice". Il pense que ça fera bien à côté de Goethe "Plus de lumière". Il est content de lui.

5 novembre

Mal dormi cette nuit ou plutôt : difficulté à m'endormir. C'est-à-dire angoisse, esprit morose, tour d'horizon, tour du passé et ses mauvais tours. Ce n'est pas tant être mal dans sa peau que l'impossibilité d'être dans sa peau. Tout est bonne raison de m'en vouloir de ce passé. Rien que des mauvaises raisons. Ne pas avoir fait les choses à temps. Ne jamais faire les choses à temps. Le perdre. Mauvaise raison : Une sorte de jalousie vis-à-vis de F. pour une raison positive, son amant intermittent. C'est que je suis incapable à mon âge d'être physiquement un amant convenable. J'admets ces passades et, en même temps, je ne les admets pas.

Ca me coince. En vérité, je sais que j'aime F. en dépit d'un autre être que je pourrais, je devrais aimer. Depuis 6 ans que nous nous sommes retrouvés, on s'entend bien et je satisfais mon romantisme⁴¹ en me disant que je vis mon dernier amour mais si - ce qui n'est guère concevable - je rencontrais une femme qui veuille de moi vieillard, je la quitterais. Je suis à la merci de la première rencontre venue. Drôle à dire.

Je précise ceci : Avoir le courage d'en finir avec le gâtisme et la laideur. Finir en grand poète.

6 novembre

Moré me remercie de la citation de Chateaubriand : Il dit dans sa lettre : "On regrette seulement que Vatican II n'en ait pas eu connaissance".

J'en reviens à F. Sa façon de répéter tout le temps les mêmes obsessions. J'ai peur que cela fasse de la dépression nerveuse. Ma jalousie. Mon côté voyeur me laisse penser que si je pouvais profiter d'elle quand elle fait l'amour avec un autre, tout serait pour le mieux. Je pense au cardinal de Bernis dans les Mémoires de Casanova⁴². L'érotisme du vieillard est de curiosité et cela est aussi valable.

Beaucoup moins angoissé qu'hier.

13 novembre

Les tuyaux de mon poêle étant complètement fichus, je crève de froid en attendant les fumistes. Cela fait une contraction de l'esprit comme une contraction musculaire. On ne peut pas sortir grand-chose d'une tête givrée.

Il me vient, par moment, comme une idée de beauté qui est comme une bouffée. Cette imprécision envahit tout un domaine humain ou plutôt qui rend sans limite le domaine humain. Une idée sans cerne, constamment en question. Une remise en question perpétuelle. Une idée révolutionnaire ou un prolongement de l'idée révolutionnaire sur son assiette politico-économique. S'il y a Dieu au bout ou autour, je ne sais pas mais il y a Dieu quelque part et multiforme.

Mais on me téléphone que le chauffage ne sera pas réparé avant demain. Plus de tête. Plus d'esprit⁴³.

15 novembre

Chauffage rétabli. La circulation se fait mieux dans l'esprit. Mais rien n'est résolu jamais. L'humeur catastrophée de F. m'effraie. Sa manière de se replier sur elle-même et de jouer le malheur. Incidemment, j'apprends la mort de la mère de Marion⁴⁴. C'est, comme on dit, toute une époque de ma vie. Saint-Brice et les amusements. Beaucoup d'alcool. C'est une époque que je dénonce comme le mal en moi et j'y suis attaché comme au mal. Peut-être est-on terriblement attaché à ce qu'on a de mal en soi, à ce côté vertigineux de la (de ma) frivolité qui vous fait choisir le au-jour-le-jour au lieu de la continuité de

l'effort. Marion, Claude Rostand et leurs amis. La mère Delbo avec cette sorte de tragique rusé de vieille femme qui écoute aux portes et qui comprend sans comprendre. Elle aurait voulu que sa fille fît un mariage comme on n'en fait plus. Au lieu de cela, la fille s'entoure d'invraisemblables pédés et boit comme un trou. Bêtises que tout cela et c'est mon souvenir.

D'où peut-être aujourd'hui, la grande difficulté que j'ai d'aligner deux idées qui se suivent, impossibilité de mettre sur pied et de continuer un roman. Le temps passe et l'argent file.

A propos de Marion, la sachant dans une situation financière lamentable, je me demande comment elle va s'en tirer car la mort a besoin d'argent.

20 novembre

Décidément L'An I du Surréalisme doit paraître en janvier. Je m'occupe de la prière d'insérer et de l'avant-première. Pudeur, timidité, je n'aime pas tellement cela. J'aimerais qu'il y ait une sorte d'opération magique qui fasse la communication entre l'auteur et le lecteur. Mais il faut vendre bien entendu. Tout se vend. J'imagine les auteurs du bon vieux temps qui lisaient leurs oeuvres dans les salons et qui étaient célèbres pour 40 personnes.

Mai 68 est loin... On méprise. Mais ce mépris est chargé d'une angoisse. On a peur de voir s'écrouler le vieux monde, là, devant soi. La défense de l'ordre par M. Marcellin est à pleurer et à rire. Un de ces jours il va se passer quelque chose ! Difficile à prévoir. Le monde entier n'en peut plus. Refuser le progrès est le crime majeur. Mais comment faire pour arrêter le progrès ?

Contre le progrès : La hâte est l'ennemie de la sagesse (proverbe chinois).

28 novembre

Si l'on veut réussir, et même si on ne le veut pas, mais si on prend le risque d'ennoblir la vie, c'est-à-dire de la transformer, trouver une beauté nouvelle, une force nouvelle, une vibration nouvelle, il ne faut pas se moquer. (L'humour n'est pas moquerie.) Si on se moque de l'argent ou de la littérature, l'argent ou la littérature se moquent de vous⁴⁵. Et vous le faites bien sentir. J'en sais quelque chose.

D'un article de John Davy dans l'Observateur du 25 nov. Je trouve cette citation de Bacon : "L'homme devait arracher par la torture ses secrets à la nature". Article sur la pollution de l'atmosphère due au besoin frénétique d'expansion. L'auteur dit ensuite : "Il annonçait par là, également, une société technocratique dans laquelle la nature 'personnalisée' (la Terre-Mère) a été remplacée par un 'milieu' impersonnel, sur lequel l'entrepreneur opère selon son bon plaisir. Il annonçait également le courant de violences qui circule dans notre technologie avec ses percées, ses révolutions, ses centrales, ses bri-seurs d'atomes, ses murs du son défonçés, sa concurrence implacable et toute sa morale de domination et de conquête".

5 décembre

Dans Combat du 2 déc. interview de Witold Gombrowicz par Dominique de Rous. Je retiens⁴⁶:

- Derrière tout ce que peut dire un artiste se cache le secret d'une certaine beauté.
- La jeunesse c'est la Beauté... La Beauté, celle de la jeunesse du genre humain, est quelque chose de particulier, quelque chose d'intérieur... En opposition avec la Beauté du monde extérieur.
- (La jeunesse c'est l'infériorité.) Le charme et la beauté sont l'arme de la femme, de l'adolescent, de l'enfant (de la faiblesse).
- La beauté... une pierre précieuse trouvée dans un égout⁴⁷.

8 décembre

La beauté toujours menacée comme "ton amour taciturne". Fragile comme un vase de cristal (pourquoi pas objet formant déformant mais cristal, transparent) placé au bord d'une table, presque en porte-à-faux mais pas vraiment. Ce vase, au bord d'une fenêtre, toujours prêt à verser son vide éblouissant sur un paysage où abondent, dans un grand désordre, les fleurs les plus douces au regard et à l'odorat en même temps que les ronces les plus tumultueuses.

La beauté en arrêt au bord de la table, devant la fenêtre. Cette instabilité me fait penser aussi à cet état de l'alcoolisme où l'on atteint le degré parfait de lucidité lyrique mais il ne faut pas une goutte de trop. Alors tout se perd dans la saleté, l'ignominie.

Plus il y a de beauté en haut, plus il y a d'ignominie en bas.

Ainsi de l'amour physique. Entre deux corps, le point d'acceptation de l'orgasme. Ni trop tôt, ni trop tard. Le point de perfection où le discontinu (comme dit Bataille⁴⁸) se fonde dans le continu. Le continu moment extraordinaire.

Le point d'acceptation de l'orgasme, le point d'inspiration. La beauté, fille et mère de l'imagination. L'imagination à la fois déesse et prostituée.

Un être qu'on aime est le contraire, bien entendu, d'un être imaginaire mais vit la vie réelle de l'imagination.

Je lui offre mon imagination et elle m'offre la sienne⁴⁹.

18 décembre

Cet après-midi, enterrement d'Albert Riera.

Antoine, Gilson, Riera, la vieille radio. Une époque pour moi. Une plutôt bonne époque. Les débuts au Poste Parisien : Aboulker, Cesbron, Brun et quelques autres. Cette période de Nice pendant l'occupation. C'est là que j'ai le mieux connu Riera. Il y avait quelque chose comme de l'amitié avec ce Catalan sablé. J'aime les gens qui sont d'un pays, qui ont des ancêtres au pays, qui lisent, à Paris, le journal du pays. Encore un bon qui part. On aurait dit un juste en d'autres temps.

Les compliments de Queneau sur mon livre me touchent beaucoup. Il me reproche les 2 pages sur Mai⁵⁰. Il est vrai que j'ai pris un ton foudre de guerre qui n'est pas vraiment à moi-même. Ecrit sous le coup de l'émotion. J'ai balancé plusieurs fois à l'amender mais je n'ai pas voulu me dégonfler. Est-ce de l'enfantillage encore ? Je suis curieux de réflexions autres.

19 décembre

Au lieu de décembre, mon premier mouvement fut d'écrire 19 juin. Pourquoi juin ? Le temps ne s'y prête pas et je n'ai pas pensé à de Gaulle en bien (18 juin) depuis longtemps. Billet retrouvé : titre pour un livre : "Masque à drames". Pensée : De quelle science relève le sentiment du passé ? Pas tant la mémoire, le souvenir, qu'un certain état (d'esprit) de reproduction physique du passé dans le présent⁵¹. Anachronisme. Métempsychose. Fils de personne⁵². Fils de quelqu'un. On n'est pas le fils de ses pères et mères mais le fils d'un ancêtre lointain. L'histoire du nègre américain qui "passe la ligne" c'est-à-dire qui est tout à fait blanc d'apparence à la suite de nombreux métisages, qui se marie avec une blanche, qui a un enfant blanc puis un enfant noir inattendu.

La ville d'aujourd'hui, la construction citadine carrée, haute et plate, c'est l'image de la prison.

La ville normale (ancienne) est construite autour d'un centre (l'église, l'hôtel de ville, la place du marché). C'est un lieu d'échange de produits et d'idées, un lieu de transaction. Chaque quartier avait son ou ses métiers, donc son caractère. On habitait où l'on travaillait. Aujourd'hui on habite loin du lieu de travail. On habite une unité de logement, une cité-dortoir. Tout cela est impersonnel comme dans une prison ou à la caserne. On a seulement la permission de partir le matin à heure fixe pour aller travailler et de revenir le soir, à heure fixe, pour regarder la télévision.

Qui nous rendra les villes avec des bas-fonds ?

Une ville sans truands est une ville morte.

J'ai la haine du nouveau quartier Montparnasse.

20 xbre

Celui qui baise la Présidente (Théophile Gautier) et celui qui la rate (Baudelaire). Mais la Présidente est célèbre par l'impuissance de Baudelaire plutôt que par la réussite du brave Gautier⁵³. Pourquoi ? Limites de l'amour physique.

Je me souviens des vices (si l'on peut ainsi dire) que j'ai pratiqués avec des femmes de second plan et ne me souviens pas, ou très mal de la façon dont je faisais l'amour avec des femmes que j'ai aimées. Pourquoi ?

L'instantanéité. Mais en tout cela aucune réponse valable.

La gastronomie est de droite. Pourquoi les gens de gauche n'aiment pas la bonne cuisine ? Je suis fine gueule. J'ai horreur de l'ascétisme de gauche.

Je ne sais ce qu'en pense Cohn-Bendit. Mais j'aime sa rigolade. ⁵⁴

Comment les énormes chapeaux de l'ancien temps (schakos militaires, bicorne, hauts-de-forme, etc.) pouvaient-ils tenir sur la tête des gens quand il y avait du vent, quand ils couraient ou galopaient à cheval ?

24 xbre

Noël... quel emmerdement ! C'est le jour de l'année le plus mélancolique. Pour moi, je ne me sens pas situé n'ayant pas d'enfants. C'est aussi bête que ça. Cette fête commercialisée à outrance ne représente plus rien. Cette crèche lamentable. Je n'aime que le boeuf et l'âne. Ils m'attendrissent. Mais cette vierge Marie environnée du mensonge "conçu sans péché" et ce malheureux Joseph. Qu'en penser ?

Dans L'adoration des Mages de Jérôme Bosch⁵⁵, le personnage à moitié nu "sous un manteau rouge portant une mitre. Le bras droit enserré dans une chafne d'or et la jambe emprisonnée dans un piège". Le messie juif - ce sont, paraît-il, les attributs de l'Antéchrist.

25 xbre

Il vaut mieux penser à autre chose.

Au Moyen Age, le temps appartenait à l'église. Le calendrier était réglé sur les fêtes et la liturgie. Quinquagésime, quadragésime, quasimodo.- Vêpres. Complies. - etc... C'étaient les cloches de l'église qui donnaient l'heure. Un peu comme la radio aujourd'hui mais il n'y a plus les mots succulents comme quasimodo, Carême-prenant⁵⁶...

Les gens ne savaient pas lire. Ils lisaient les oriflammes, les écus des chevaliers, les enseignes d'auberges ou de boutiques. Ils lisaient la direction du vent, la couleur du lever ou du coucher de soleil, l'odeur des plantes ou des animaux. Que sais-je encore ? La nature forêt de symboles. La parole et la vie ne faisaient qu'un. Le livre de la nature grand ouvert.

La radio, la télévision à la place, à leur manière, détruisent la chose écrite. Rose Mary's Baby, film tiré d'un roman. Je n'ai pas lu le roman mais je crois que le film, d'une certaine façon, accable le roman. Comme on dit : lui donne une présence.

La photo de Georges Bataille, sur la couverture de l'Arc⁵⁷ avec le regard ineffable, m'impressionne. Cette couverture n'a rien à faire sur mon bureau et je ne peux pas la mettre ailleurs.

Dans Jérôme Bosch, la peinture est une leçon morale, la description de la pensée des adeptes du Libre Esprit. Un système d'éducation.

31 xbre

Les écrivains catholiques comme Mauriac, Claudel, Cesbron me font penser à des crabes fatigués. Crabes parce qu'ils sont tout à l'intérieur de leur carapace. Fatigués parce qu'ils ouvrent leurs pinces pour saisir leur nourriture ou se défendre contre l'ennemi mais ils ne saisissent rien. Ni pour se nourrir. Ni pour pincer le mal (l'ennemi). Claudel, évidemment, est un poète parmi les poètes. Malgré tout son côté besogneux.

Queneau me reproche la page sur Mai dans l'An I. Il a raison dans ce sens que c'est mal dit. Trop et trop peu. C'est mon besoin de sanction contre-moi-même. Il me dit : C'est pas toi. C'est vrai, mais c'est la partie de moi noire (si l'on veut), la partie incendiaire ou plutôt la partie charbon⁵⁸. J'ai autant que je m'en souviens, toujours eu le goût de détruire. Depuis mon plus jeune âge. J'ai mordu le bras de ma cousine Marthe dans un accès de rage à 9 ou 10 ans. J'ai besoin d'une violence que je suis incapable d'assumer. Cela correspond aussi au goût du grand luxe dont j'ai été frustré. Comme si cela devait me tomber tout rôti dans la gueule. Et les ennuis qui s'en sont suivis pour moi. Une ambiance de désastre m'entoure. Il me semble que j'ai donné mon âme au diable et qu'il a rigolé. Je suis en difficulté avec Dieu et avec le Diable et je me demande si c'est pas le même. Je suis l'homme qui varie comme le temps capricieux entre Dieu et le Diable⁵⁹. Mais le caprice des vagues est lié à des conditions établies de toute éternité. Sans quoi il n'y aurait pas la chanson du marin. L'homme n'est qu'un pauvre être. Qu'a-t-il pour lui ? Le succès ? La gloire ? L'argent ? ou le fait absolu, ridicule d'Être ? C'est à dire de n'être rien.

Il faudrait détruire les cimetières. Les morts (moi tout à l'heure) doivent être jetés dans la terre comme les glands des chênes, comme n'importe quel principe de vie qui meurt pour renaître. Ou dans la mer dans quoi ils disparaissent mais nourrissent tant de bêtes impitoyables.

Je vis encore est une des idées qui m'accable. Pourquoi ? Je pense, bien sûr, à mon esprit. A une certaine habitude que j'ai de sourire dans les désastres. A quelque chose à transmettre. Je vais mourir. C'est ce qu'il y a de plus sûr dans ma pensée présente. J'en suis plutôt fier. J'ai une idée derrière la tête que ma mort sera plus belle que ma vie. Sublime idiotie.

Finalement, je crois à la métépsychose - à une traversée du vieux dans le jeune, de la mort dans la vie. Il faut que les jeunes détestent les vieux parce qu'ils sont des vieux en puissance. Mais, heureusement, la feuille verte ne sait pas qu'elle fut feuille morte. Mais elle insiste qu'elle vit. De la feuille morte.

Ceci dit, je n'ai pas de Nouvel An.

Dieu ! Je ne sais mais sa philosophie est morte. Le rêve en tant qu'exprimant notre pensée profonde, la raison en tant que mettant un éteignoir sur les douloureuses circonstances⁶⁰.

En mourant, dirais-je à tous les hommes : A bientôt !

Je n'aime pas châtier l'homme (fût-il mon ennemi) et j'aime que la femme se donne à celui qui sait la séduire, mais de vraie sympathie.

16 janvier

16 jours d'année nouvelle qui ressemblent à n'importe quel hiver froid et humide. Mon livre est paru⁶¹. Il sera lundi dans les mains des critiques. Les premières personnes qui l'ont lu - Roux, Florence, Calduques m'en font des éloges. Qu'est-ce que cela va donner par la suite ?

Cela me rend un peu nerveux. J'ai une grande charge, en moi, d'à-quoi-bonisme⁶². Comme si ce livre venait trop tard. Tout vient trop tard pour moi. Ne pas savoir cueillir la chance. Never more⁶³. Mais que je sois un poète, c'est certain. Ça veut dire quoi ? Où plutôt, comment cela se situe, comment cela me situe ? On ne peut pas tout à fait s'en foutre.

17 janvier

Dans mon "Surréalisme" j'ai oublié de parler du manichéisme de Breton⁶⁴. Il y avait du noir et du blanc chez lui. La littérature et l'art traditionnels c'est le mal. Tout ce qui s'oppose c'est le bien. Mais qu'est-ce que c'est que ce reste ? Qu'est-ce qui s'oppose ? Rimbaud et Lautréamont s'opposent à tout ce qui les a devancés. Cependant, aujourd'hui, ils sont entrés dans la culture.

Il faudrait beaucoup approfondir cette notion de bien opposé au mal. Y a-t-il un anti-Manès ? Cette doctrine se retrouve continuellement : Ce sont les Croisades, les guerres de religion, le capitalisme contre le communisme. Toujours Dieu et Diable.

Je ne vois pas du tout le bien et le mal séparément. C'est une pensée très difficile à préciser. Je les vois côte à côte comme ces pastilles de couleur impressionnistes, à la fois s'opposant et se confondant, se faisant valoir. Je ne peux pas nommer le mal MAL et le bien BIEN. Je les vois dans une même course, à l'amour, à l'abîme, je ne sais. Ou dans une même envolée... un entrelacs de bien et de mal descendant, remontant. Je pense à un dauphin qui saute hors de l'eau comme j'ai vu, dans ces misérables séances de dressage à la télé... en même temps à un homme qui se noie - ou qui nage à l'infini en se noyant sans se noyer, en changeant d'espèce peut-être... Il y a là-dessous quelque idée de métamorphose, de métépsychose... Comme le flou et le clair de ces lignes que j'écris. Cette houle en moi, autour de moi. Cet étourdissement provoqué par le souffle du vent sur la mer. Evidemment que le mal, c'est de laisser aller le bateau à la dérive, le bien c'est de le gouverner.

Mais le beau et le laid ?

Mais on réduit le temps à l'espace... ?

Je ne m'en sortirai jamais.

Mourant en occident, et peut-être pour l'occident, ce sera toujours

Vénus qui me fera bander le plus⁶⁵.

22 janvier

Je reçois les premiers témoignages très chaleureux sur mon livre. Berl, Aragon, Cody, Héliou, Limbour, etc... Cela me fait un plaisir fou. Aragon surtout, évidemment. Cinquante ans d'amitié tout de même⁶⁶...

Mais au même instant, j'apprends la mort de Denise Naville⁶⁷. C'était la personne la plus délicieuse du groupe avec une sorte d'esprit, d'intelligence féminine, sans être jolie un charme surprenant. J'ai ressenti autant d'émotion pour la mort d'une personne que je ne voyais plus depuis de nombreuses années, pour une femme qui ne m'a rien été et jamais je n'ai eu l'idée qu'il aurait pu y avoir quelque lien entre nous, mais il restait cette présence d'ange.

23 janvier

Incinération au Père Lachaise, de Denise ce matin. Durée : une heure. Je ne connais pas de cérémonie plus éprouvante.

Ecrire un art poétique-art de vivre. Ce que j'aime : L'amour, la mer, la nature et l'eau, la cuisine, la peinture et l'art, ce qui dans la jeunesse est éveil, maladresse et révolte.

Cela pourrait commencer ainsi :

Je voulais écrire un roman, un roman d'amour, un roman avec de l'amour, du suspense, du foutre, des larmes et du rire mais je n'arrive pas à... Parce que ce roman, il y a vingt-cinq ans peut-être que j'aurais dû l'écrire, qu'il fallait l'écrire, un grand roman d'amour comme Werther, Anna Karénine, Adolphe⁶⁸... Quel beau roman il a été ! Mais ceci dit, j'aime que la femme que j'aime soit penchée sur mon épaule pendant que j'écris et me taquine. Ce qui est imaginaire, bien entendu, car je n'aime pas écrire avec quelqu'un autour de moi. Une femme est elle-même et toutes les femmes pour celui qui aime⁶⁹.

29 janvier

Ce projet d'un nouveau livre me vient difficilement. Assez énérvé par les premières nouvelles (plutôt bonnes) du précédent livre. J'aimerais que cela se concrétise par des articles dans divers journaux comme celui de Combat. Il y a aussi le spectre du manque d'argent au bout. Les articles devant m'aider... Tout cela n'est pas très beau ni très bon pour l'esprit. Je ne me sens pas non plus très bien au point de vue santé : le foie. Je ne suis pas content non plus de mon interview à Europe I. J'aurais dû dire mieux. Ces enterrements aussi, autour de moi⁷⁰...

31 janvier

Interviews Europe I, France-Culture. Chaque fois dialogue sans préparation, ce que je déteste. Ni ici ni là, il n'y a une salle de recueillement, un coin tranquille où l'on pourrait se recueillir avant de parler. Il y a chez l'interviewer le besoin d'attraper, de prendre au piège, celui qui est questionné. C'est le côté adjudant qui guette, dans la cour de la caserne, le troupion qu'il pourra prendre en faute. La caserne française, l'adjudant français, mélange de bonhomie et de vacherie. Dans les studios de la radio, on va, on vient sans aucun respect pour autrui, avec un air goguenard. Il y a dans chaque français, un fond d'adjudant, un goût du débraillé de la caserne. De Gaulle est un adjudant. C'est comme cela qu'il épate les Français et comme c'est un adjudant intelligent, ils le considèrent comme un surhomme.

1er février

Dans le Monde, à la date de ce jour : "Tout ce que fait De Gaulle depuis plusieurs années n'a jamais de conséquences, il faut bien le reconnaître. Ça n'a jamais de conséquences ou ça en a de néfastes. D'une manière générale il ne s'agit pas de jouer la grande puissance quand on n'est pas une grande puissance". (Sartre.) - Cela est tout à fait évident. Un pays comme la France aurait un rôle éminent à jouer en se déclarant complètement désarmé, en se déclarant nu. Et en donnant au tiers-monde, tout l'argent consacré aux armements.

9 février

Dans l'émission juive, télé, ce matin, commentaire sur le symbole de l'âne et du boeuf dans la Bible. Ce symbole revient plusieurs fois dans la Bible. Il est dans la crèche chrétienne. Je me souviens surtout de la phrase : "Tu n'attelleras pas le boeuf et l'âne à la même charrue". Cela veut dire, dit le commentateur très bon, que le boeuf et l'âne ne marchent pas au même pas, ne font pas le même travail. Cela est une condamnation de la technicité d'aujourd'hui où l'on a trop tendance à faire marcher du même pas tous les hommes.

10 février

Dans le No. de Lectures pour tous de février 69, il y a un article sur les Dauphins, animaux très intelligents comme on sait. Une assistante du Dr. Lily qui s'occupe particulièrement de la question, Miss Margaret Howe, 25 ans, a passé 2 mois enfermée avec un jeune dauphin mâle du nom de Peter dans un bassin spécialement aménagé. Elle passait avec lui une partie de la journée dans l'eau. La nuit, la jeune femme dormait dans un lit de camp installé sur un flot artificiel au milieu du bassin. A tout moment le dauphin pouvait la voir, la toucher, lui parler. Elle était seule à le nourrir, à lui parler, à le distraire, seule à satisfaire ses besoins et ses désirs, y compris ses désirs sexuels. Le Dr. Lily, en effet, professe que "les rapports amoureux mutuellement satisfaits sont la forme d'expression suprême de la communication entre deux êtres..."

11 février

Interviewé, ce matin, à la télé, par Roger Grenier. Quand il m'a interrogé sur les cendres de Desnos⁷¹, j'aurais dû dire que nous avions bien rigolés dans notre jeunesse mais que cette rigolade amenait à des engagements comme le sien qui l'ont fait mourir en déportation⁷². J'ai l'esprit de l'escalier. Je n'ai pas la présence d'esprit.

24 février

Mal au foie. Trop d'abus inutiles, trop de faiblesse... Je n'aime pas cette journée qui commence à cause de cet enterrement d'Arthur⁷⁵ à 15 h. Je dois y aller et je n'y ai que faire. Impossibilité de rassembler mes idées. Aucune nouvelle critique pour mon livre. Mais je suis content d'aller à la télévision de Rennes en parler. Refaire quelque chose tout de suite.

C'est la seule issue. J'ai donc les contes à revoir et à écrire ce nouveau texte : Ce que j'aime.

A propos de ce nouvel écrit, je note une réflexion qui me semble populaire et féminine. Il me semble avoir entendu dire à une femme de ménage, à ma grand-mère, à ma mère quand elles commettaient une maladresse avec un objet quelconque ou bien qu'elles ne trouvaient pas leur pelote de laine : "Les choses ont mauvais caractère aujourd'hui" ou bien "Les choses ont mauvais esprit..." ou encore : "ne sont pas commodes..." etc. L'idée de s'en prendre aux choses quand on est soi-même responsable. Acte manqué.

Reçu le Livre d'Or de la Poésie de Seghers⁷⁴. Quelle abondance de poèmes ! Je trouve cela émouvant et ne sais qu'en penser. Certainement pas en mal mais en bien non plus. Plutôt une certaine indifférence. Développer dans le premier chapitre l'idée de la transformation de la mode par le bas, par le débraillé. La fin de la cravate. La mini-jupe. Le nu.

1er mars

Si je connaissais l'avenir de ce monde, je serais Dieu. Je n'ai pas l'impression que cette connaissance et cette situation me rendraient heureux. J'en parle comme Homme. Comme Dieu je ne peux pas savoir. Et pour cause... Mais parler, mettre les mots les uns à côté des autres, les uns devant les autres me donne, à la fois, beaucoup de suffisance et beaucoup d'humilité. Suffisance : J'ai l'impression de jouer un rôle⁷⁵ en faisant choquer les mots les uns contre les autres. Humilité : les mots se moquent de moi. Ce n'est pas suffisant mais c'est un peu comme ça.

J'ai, à part cela, une idée un peu Saint Sulpicienne de Dieu dans son paradis. C'est pourquoi je n'y crois pas. Je crois au paradis sur terre. Après la mort, le prolongement du langage poétique qui unit ensemble tous les suppôts, tous les anges de la création : Hugo et Wagner, Shakespeare et Giraudoux, Villon et Fargue... Je dis cela n'importe comment mais c'est ce n'importe comment qui vaut.

J'ai été taquiné par beaucoup de femmes. C'est charmant. Je me souviens de Jeanine⁷⁶ à Informations et Documents, nous nous taquinions tout le temps. Mais quand elle avait ses règles, moi qui ne le savais pas, si je m'avisais de la taquiner, elle était furieuse, sombre, voûtée, laide... Pourtant quelle jolie pomme d'api !

6 avril 69

Le prix Cazes⁷⁷, la radio, la télévision... Revues⁷⁸... Genève... Depuis que j'ai écrit dans ce journal. Qu'est-ce que c'est un journal ? Pourquoi ? Je voudrais écrire un poème quotidien. Un beau poème. Pas à vide... Qu'est-ce que c'est que tout cela ? Cela me réjouit les tripes et je ne peux faire autrement. Je n'ai pas les moyens de refuser un prix⁷⁹.

Poème :

Une ouverture un peu sur le pays du large
De grandes prophéties qui tombent comme de la pluie
Sur les pas d'un vieillard arrêté dans sa promenade
Il n'y a que la beauté qui charge et se démène.
Quand au raisonnable se mêle la rêverie
J'aime entendre sonner les cloches de ma vie
Et ne plus les entendre à force de marcher⁸⁰.
Un grand pan de beauté est un arbre est un fleuve
Un roc une goutte de sang le matin dans le coin
d'un nuage heureux d'être au pays des nuages
Comme une femme heureuse de ceux qui la violent
La poésie est pomme qui brise le couteau
On en veut tous les jours à force de marcher
A force de s'aimer tous deux ma belle amie
Dormeuse en mon amour en ton amour belle veuve
Quand nous nous connaissons nous sommes des milliers
De nouveaux mondes et d'anciens mondes mélangés
Et quand nous revenons aux bienfaits du silence
Nous avons le bon sens des chansons populaires
Qu'on entend à voix basse entre la peau de l'âme
Et la peau de la vie qui fait ses provisions
Au marché où l'on va comme le monde est monde.

28 avril

Donc, depuis minuit, les Français ne veulent plus De Gaulle et De Gaulle ne veut plus des Français. J'ai beau avoir voté NON, c'est tout de même émouvant de voir s'éloigner un grand Homme, c'est-à-dire un homme de la démesure. Nous allons retrouver des gouvernants bien hypocrites, bien papelards, bien souriants. Je suis déjà enragé contre cette vision de la médiocrité. Mais j'ai voté non parce que De Gaulle m'est apparu comme une vieille bête méchante. Comme un animal forcé dans sa tanière et à qui tout est bon pour faire du mal autour de lui au risque de démolir son couvert. Il est fini en mai. Il n'a rien compris à ces événements. Que pouvait-il faire ? C'est une autre question. Il ne pouvait prendre la tête d'une révolution. Il aurait pu prévoir... Mais peut-on prévoir une révolution ? Il a employé la formule : l'Ordre avant tout. C'est cela qui n'est pas permis.

L'ordre, c'est la force et le malheur. On ne comprime pas le désordre. On le fait exploser en serrant les vis. Aujourd'hui le gaz délétère s'échappe de partout. Mais : Comment faire pour gouverner ? Que se passerait-il là où il n'y aurait pas de gouvernement ? Une administration seulement. "Du gouvernement des hommes à l'administration des choses..." (Saint-Simon.) L'anarcho-syndicalisme. Un vieux rêve. M... pour la politique. Ce qui m'occupe : Aujourd'hui la poésie perd ses droits si elle n'est pas contestataire. Et continuellement... Même si les choses vont bien en politique. Ce qui est tout de même pratiquement impensable.

Passé hier après midi avec Jouhandeau et Elise dans leur maison de Rueil. Il a 81 ans. C'est une verte vieilllesse, plaisante à regarder, plaisante à vivre à côté. Il parle comme il écrit et il écrit comme il parle. Il m'a raconté deux ou trois histoires qui sont dans le livre qu'il m'a donné : Magnificat. Comme il m'a donné son livre, il aurait pu s'abstenir de les raconter. Mais non. Il est là-dedans. Curieuse littérature, en vérité, que cette confrontation perpétuelle, et fastidieuse souvent, avec son âme, l'âme des autres, leurs corps, le sien. Et la pédérastie qui ose dire son nom comme un parterre de fleurs.

Encore la politique : Le gouvernement des hommes n'a pas d'âme.

29 avril

De Jouhandeau : "... il m'a toujours semblé naturel de donner libre cours à l'occasion à ma sensualité. Il m'a toujours semblé qu'il y avait de la stupidité et quelquefois de l'hypocrisie à imposer à notre corps une chasteté sans exutoire. Du moment qu'on garde certaines mesures de décence à l'égard des autres et qu'on observe un certain secret, ... Il y a dans la volupté, à partir d'un certain degré, dans le trouble que nous éprouvons, une sorte de possession, de mainmise de la nature sur notre personne qui devrait faire taire la raison. Qu'importe soi en effet, dès lors que des puissances occultes, obscures, plus anciennes, importantes et imposantes que soi-même nous occupent, nous malmènent, nous promènent à leur guise, nous prosternent et nous tordent et nous font tourner, danser... Heureuses violences qui ne sont pas à la disposition de tout le monde, de l'avorton, du mort-né en particulier mais seulement d'êtres royalement constitués ou simplement comme il faut"81.

Dimanche 4 mai

De Huizinga, dans Le Déclin du Moyen Age, je lis : "Si pour inciter la crainte et l'horreur, l'imagination dispose de ressources d'une richesse effrayante, l'expression des joies célestes, par contre, reste toujours extrêmement primitive et monotone. Le langage humain ne peut donner la vision du bonheur absolu..." Le Seigneur est "supermisericordissimus, superdignissimus, superamabilissimus, etc..."

Il est de fait que la sculpture du Moyen Age décrit avec d'abondants détails les peines de l'enfer⁸²... Je ne me souviens pas d'avoir vu décrites avec autant de verve les joies du Paradis. Voir la face de Dieu dans l'éternité. C'est une idée bien courte. Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

4 juin

Rospico. Temps maussade. Bonne nourriture. La petite fille (3 ans $\frac{1}{2}$) à qui l'on apprend à compter sur ses doigts jusqu'à cinq, récite : cinq un, cinq deux, cinq trois, etc...

Dans France-Soir d'hier : Lucien Bodard a vu HAIR à la porte Saint-Martin : "L'idéal de la nudité fait partie de la poésie, de la féerie, des danses, des chants, des musiques, des lumières, des ombres, d'existences faites de fleurs et de tremoussements. La nudité c'est aimer la vie, c'est se débarrasser des problèmes freudiens, c'est ne plus avoir de parents qui s'allongent sur les sofas des psychanalystes, c'est arriver à une réalité plus belle sans se poser de questions, sans chercher de réponses, dans l'indifférence heureuse".

14 juin

Préoccupé par le chapitre de ma noyade ou de mes noyades considérées comme une sorte d'initiation. Commencer par le récit des deux principales : Le trou du Souffleur⁸³ et Saujon.

Tous les enfants sont tombés à l'eau. Tous ont glissé sur un rocher avec plus ou moins de dégât. Souvenir d'une fessée ou d'un séjour au lit avec un os à réparer ou ceci ou cela. Il leur reste dans la vie, dans la tête, ce qu'il en reste. Peut-être rien. Ceux qui entretiennent des rapports avec la mer et ceux que la mer ne concerne pas. Comme ceux qui n'aiment pas la fête ou plutôt comme ceux qui n'y participent pas.

Depuis quelques 30,000 ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent, il y a un certain nombre d'enfants qui sont tombés à l'eau ou qui ont glissé dans une anfractuosit  de rocher non sans casse.

15 juillet

Voilà un mois que je n'ai rien noté dans ce cahier. Ce fut un mois d'angoisse comme il m'en arrive quelquefois, un mois casse-pattes où les problèmes sentimentaux se mêlent à la pauvreté, où le travail se fait mal - d'ailleurs depuis l'An I, je n'ai plus envie de parler du surréalisme⁸⁴. Mauvaises nouvelles de la collection "Bleu Océan"⁸⁵. Je dois 200,000 fr. à Deno l. Tout va mal. Se dire qu'on est responsable de soi-même et qu'on fait le con toute sa vie, n'arrange rien. On s'intéresse de moins en moins au temps qui reste à vivre.

Aujourd'hui à Masclat (Lot) arrivé hier dans un total abrutissement. Bien dormi grâce à Sapon ryl. Philippon que je comptais voir est reparti, ce matin, pour Paris. Il doit revenir vendredi. Une déception de plus. Pour livre sans titre, la MER. La mer pour moi, ce qu'est le château pour Breton⁸⁶.

Mes petites navigations : un détail pour le tout. La mer n'est pas une inspiratrice mais une provocatrice qui se moque mais ne peut pas ne pas avoir à faire avec le "comportement lyrique" des hommes.

La mer ne parle pas d'amour. Elle met les choses au point.

La mer hantée comme un château hanté - Reprendre la phrase de Breton : "Les ruines (ruines de l'esprit maritime) m'apparaissent brusquement si chargées de significations que dans la mesure où elles expriment visuellement l'écroulement de la période féodale, le fantôme inévitable qui les hante marque, avec une intensité particulière, l'appréhension du retour des puissances du passé, les souterrains figurent le cheminement lent, périlleux et obscur de l'individu humain vers le jour..." (Carrouges⁸⁷.) Penser aussi à la mer révélatrice comme un objet nègre à une époque : C'est peut-être le vrai Dieu⁸⁸...

Jeudi 21 juillet

A propos des différentes répliques découpées dans les pièces d'amour (Molière, Marivaux, Musset) destinées à former un collage en brouillant les répliques, faisant intervenir l'un au lieu de l'autre.

Une troupe théâtrale de province répète dans une grange. Un avion passe. Un bang détruit tout. Il faut recoller les morceaux tant bien que mal, ce qui fait dialoguer Célémène avec Fantasio et Don Juan avec Camille, etc... Conclure par le style de l'amour aujourd'hui.

Samedi 9 août

Dévaluation du franc : 12.5%. Je m'en fous. J'entends dire qu'il faut exporter. J'ai entendu dire que désormais le principal client de l'agriculture n'était pas le consommateur mais l'industrie. Ceci signifie que la préférence sera donner aux betteraviers pour le sucre ou quelque chose comme ça, étant donné qu'on ne s'occupe pas de la qualité des produits de la terre. Ceci signifie qu'une bande d'affairistes veulent gagner beaucoup d'argent dans le gouvernement et aux environs. Je ne me suis jamais trompé en politique sauf dans la mesure où je ne suis pas fait pour ça.

14 août

Au hasard, Madame de Sévigné : "Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord".

17 août

En revenant d'une visite à Moré. Traversant le Champ-de-Mars, je vois une dame qui, arrivée au bord du trottoir, se déchausse. Elle traverse la chaussée sur ses bas. Sur le trottoir d'en face elle remet ses chaussures. La dame est quelconque. C'est tout.

Moré, 83 ans, je crois, sinon plus. La tête est bonne encore mais c'est une ruine de physique. Saleté épouvantable, indescriptible : merde et urine... Que la fin est atroce d'un homme intelligent, de tout le monde. Pourquoi nous persécuter ainsi dans la chair ? Pourquoi ne pas monter au cocotier ? Je ne nommerai pas Dieu. En ne le nommant pas, il est nommé.

18 août

La réalité et l'imaginaire : Admettons la date 1905. J'achète un encrier tout à fait ordinaire comme on en trouve dans le commerce de série. Je fais une visite à Apollinaire et je m'aperçois qu'il a le même encrier que celui que je viens d'acheter. Celui d'Apollinaire, c'est l'imaginaire. Je suis né en 1905⁸⁹.

20 août

Réplique furieuse d'un homme qui a aperçu sa femme à une terrasse de café avec un autre homme qu'il suppose être son amant. Elle nie, la malheureuse fuyant toute explication mais l'homme dans une noire colère, affirme : "Ce n'est pas moi qui t'ai vue, c'est mes yeux qui t'ont vue !" Cela me semble très profond. L'organe de la vue est sans réplique.

13 septembre

Copié dans Guide de la Bretagne (Tchou) : "Le Combat des arbrisseaux", du barde Taliesin, (sur la transmigration) :

J'ai été sous une multitude de formes
 Avant d'être sous une forme matérielle
 J'ai été une épée droite et bariolée
 Je crois à ce qui est visible,
 J'ai été une larme dans l'air
 J'ai été la plus brillante des étoiles
 J'ai été mot parmi les lettres
 J'ai été livre à l'origine
 J'ai été l'éclat d'une lumière

*

Mourir : devenir un être nouveau. Rien d'effroyable.

27 septembre

Dans le Monde de cette date je lis à propos de la déclaration Balfour concernant le foyer israélite en Palestine (1917). Balfour résume en 1919 la situation dans ce sens : "En ce qui concerne la Palestine, les grandes puissances n'ont fait aucune analyse de la situation qui ne soit reconnue comme fausse et aucune déclaration politique qu'elles n'aient eu la constante intention de violer, au moins dans la lettre".

Dans mon insomnie de cette nuit je pensais à quelque chose d'identique sur mon plan individuel : Je n'ai jamais entendu dans mon enfance et mon adolescence, un propos vrai. Je n'ai jamais reçu un conseil que je puisse tenir pour évident. Je n'ai jamais pu tenir comme sérieusement vraies les paroles d'un directeur de conscience quel qu'il soit, dans ma famille, pas plus que chez les prêtres qui avaient la charge de mon éducation. Jusqu'à l'âge d'homme, je n'ai jamais pu croire à ce qu'on me disait. Tout ce que je voyais de la vie extérieure, tout ce qui m'était sensible et instructif de l'expérience de mes sens et de mon esprit était en contradiction avec mes éducateurs.

C'est pourquoi j'ai pu dire que lorsque j'ai rencontré Breton, il m'apportait la vérité, le sentiment que cet homme disposait de la vérité⁹⁰. Peut-être relative bien sûr mais pour la première fois une vérité qui en était une et non pas des mots qui ne veulent rien dire, privés de sens.

Ceci aussi. Dans mon adolescence on allait à la poésie comme on va à la pêche. On prenait le poisson sans trop savoir si ce serait un rouget ou un maquereau. Aujourd'hui dans la littérature, c'est la ligne qui compte, la manière de la monter. Peu importe si on prend du poisson ou pas. Ou plutôt on monte une ligne à maquereau pour prendre du maquereau à l'exclusion de tout autre poisson qui pourrait être merveilleux⁹¹.

28 septembre

L'idée de fête. Esprit de fête. Composer une fête. Ce que j'appréhends de Fourier par essais ou articles sur lui - car j'ai peur de me plonger dans cette oeuvre épouvantable touffue - m'enchanté de plus en plus. On peut se dire : Ou bien c'est dans le sens de Fourier (avec les corrections qui s'imposent) qu'il faut aller ou bien l'humanité aveugle, l'espèce humaine va périr en sa totalité par l'éclatement de l'arme absolue.

Parenthèse : - Je m'arrête un moment car je suis très intrigué par le reflet dû à un jeu de lumière d'une fenêtre dans une autre fenêtre en face de chez moi. On dirait un carré de rideau plaqué sur la fenêtre d'en face qui fait écran. Tout d'abord, je vois une chevelure de femme qui bouge. Je me demande ce qu'elle fait, si elle repasse ou si elle coud, ou si elle parle à quelqu'un, ou encore si elle est nue... J'examine attentivement et me passe la main dans les cheveux. C'est ma main et ce sont mes cheveux ! Déception. La lumière descend (5 h. 30) et le reflet s'efface...

J'en reviens à Fourier, à la fête, à Breton aussi bien entendu, intercesseur de Fourier. L'idée de fête et de beauté, c'est tout comme. J'aime ça dans Breton (Flagrant délit) : "La beauté est, dans ce domaine, (la foi d'un Indien dans un culte perdu) - le grand refuge. Ile où s'éveillent, où jouent de leur pouvoir fascinateur toutes les séductions, mais fle flottante en diable, dont le tracé n'a pu être relevé sur aucune carte. La plupart de ceux qui en parlent ne la connaissent que par ouï-dire. Beaucoup de ceux qui se vantent d'y avoir abordé ont confondu :

comment s'y fussent-ils hissés avec leurs bagages, dont un "savoir goûter" livresque à lui seul presque écrasant ? Ils croient avoir traversé le miroir, quand les voilà butés sur une haie de perroquets. Il n'est rien, en présence d'un spectacle naturel aussi bien que d'une oeuvre accomplie par l'homme, qui puisse remédier à l'absence ou à la perte du sentiment de la beauté. Lui seul est capable de nous concilier ce qui dépasse notre entendement - l'aile d'un papillon⁹², le ciel étoilé - comme, instantanément, de faire pont de ce qui nous sollicite aujourd'hui à ce qui put requérir un être semblable à nous, il y a des centaines ou des milliers d'années⁹³.

Il s'agit d'un temple Maya découvert pour la première fois. Mais c'est la dernière phrase qui me va au fond du coeur. Je me sens tellement de coeur avec Breton dans cette première partie de Flagrant délit. Comme j'aimerais revoir cet homme ! Et j'ai l'impression que je le reverrai.

Je continue à penser ce que je disais un matin à Breton au marché de la rue Lepic : Je crois que la poésie aujourd'hui doit répondre à la question "qu'est-ce que cela veut dire ?" J'entendais par là Rimbaud : "J'ai dit ce que je voulais dire littéralement et dans tous les sens"⁹⁴. J'entends par là que 1) On sent tout de suite que telle image d'un poème ne veut rien dire, n'a pas de suite, n'apporte rien (une sérénité crispée⁹⁵). 2) On sent tout de suite qu'une image obscure a un prolongement, une réalité qui échappe à la première lecture mais qui n'en existe pas moins comme une plante qui pousse et va sortir de terre⁹⁶. Je crois que Breton était assez d'accord.

1er octobre

La beauté c'est demander, questionner passionnément tout. Lucidité de la beauté. Le refus de l'art tel qu'il est établi n'est qu'une revendication à plus de beauté. Le complet dérèglement de tous les sens⁹⁷... Le charme. Rien de plus beau que d'être charmé par le bas ou par le haut, par le ciel ou par la bouche. Même chose. Transformation de la laideur en beauté dans le monde des fées. La beauté jette un sort. La beauté toujours faillible, toujours prête à pécher par insuffisance ou par excès. Il y a tout à redire et tout à dire...

27 octobre

Je constate, cette fois-ci, avec les tracasseries que me cause la Banque par le refus d'un chèque sans provision, ma ruine définitive et mon esprit est complètement démantibulé. Si je ne m'en sors pas que faire ? Je vois la fin de ma vie, tout simplement. Je voudrais pourtant bien finir ce livre sur "ce que j'aime" avant ma fin...

Atroces moments comme il m'arrive de plus en plus souvent que ceux où rien ne m'intéresse plus.

Je note quand même qu'il faut me procurer ce livre Les Pirates de Gilles Lapouge à cause de cet article de Jacques Jaubert dans le "Figaro" :

"C'est que la piraterie appartient à l'histoire comme un parasite à sa branche, plus secrètement comme le mal concourt au bien, comme Satan accomplit Dieu... Portant la rébellion en lui, le pirate choisit le moindre prétexte pour tourner le dos à la terre. La mer, infinie et incorruptible, représente, pour lui, le refus du travail, de la société, de la patrie et des gendarmes. Il vit dans un autre espace, un autre temps. Il sait qu'il mourra tôt, pendu haut et court, tandis que les corsaires vieilliront bourgeoisement dans leurs hôtels de Saint-Malo".

Je téléphone à Siegel pour proposer une émission qui pourrait s'intituler : La querelle des générations. Il s'agirait de constater ce qui est vivant et ce qui est mort dans la tradition. Positivement, la vieillesse interroge la jeunesse. Où sont les idées-forces de ma jeunesse : Marxisme. Freudisme ? Tableau du climat moral du début du siècle (Louis-Philippe)... Par ex. : Nous aimons la vie de café⁹⁸ - Collective - Où ça en est ? Ce qui frappe les jeunes dans le passé ? N'y a-t-il plus de tradition ? Les surréalistes cherchaient une tradition en dehors de la tradition⁹⁹. Cette tradition ésotérique, qu'a-t-elle donné ? Faire passer des chansons : Chansons anciennes et chansons modernes. Ou proposer des vers d'un écrivain ancien (Lamartine, Hugo) sans dire le nom : Ces vers sont-ils anciens, sont-ils modernes ? Que penseraient les anciens de la vitesse ? de l'automobile ? La morale de cette histoire : Un vieux demande aux jeunes de l'enseigner.

*

Après-midi : La méchanceté totale et totalement moderne. En allant déjeuner chez Odette, j'arrive devant le passage clouté de la rue Saint-Vincent-de-Paul, avant le très beau pont de la gare du Nord. J'hésite car je ne vois pas très bien si c'est le rouge ou le vert. Il n'y a pas d'encombrement mais une auto arrive aussi, hésite aussi et brusquement démarre au moment où je m'engage sur le passage clouté. Je me recule donc. La voiture passe. Un gosse seul, dans le fond de la voiture, à peu près une dizaine d'années - m'a fait à travers la glace arrière, le signe, avec le doigt, qui signifie "tu l'as dans le cul".

21 novembre

Chacun porte sa croix des vaches.
Cherche une situation en Europe I. Rendez-vous Siegel tout à l'heure.
Lu A contretemps de Berl¹⁰⁰.
Il faudrait m'habituer à noter ce que je pense dans l'insomnie ou le demi-sommeil. J'oublie tout le lendemain matin.

23 novembre

J'ai oublié de noter, quand j'ai été chercher la médaille de Jerry Allen à l'Académie de Marine¹⁰¹, combien ce milieu paraissait obsolète. Tout le monde guindé. Les vieux amiraux en civil font peine à voir.

C'est comme l'esprit, comme la mer. Amiraux débordés. Il n'y a plus de navires pour eux. Toute la rêverie a foutu le camp. Toute la mythologie. La mer n'a plus de mythe, pas plus que la terre. La seule jeunesse : un attaché naval anglais en uniforme comme si toujours restait le Rule the Waves, Britannia.

Darlan, amiral politique à Vichy... Cela est déjà un symbole. Comme l'amiral Horthy en Hongrie avant la guerre... (Amiraux en bateaux.) On en voit des trucs comme ça.

Ce qui m'étonne, c'est que personne ne remarque jamais que les symboles se voient chaque jour des choses qui se défont. Comme des choses qui se font. Par exemple le costume des hippies sera le costume qu'on portera bientôt. Sans cravate. Le côté : C'est déjà fait mais on ne le sait pas...

19 xbre

Nous avons enterré Marcel Moré mardi dernier. C'est l'hiver. C'est même, jusqu'à présent un hiver rigoureux. Qui partira ensuite ? Pourquoi pas moi ? Je n'y vois pas d'inconvénient.

CHAPITRE X

2 février 1970

Berl dit que les mathématiques qui ont créé le monde moderne sont les responsables de la catastrophe actuelle. Les mathématiques créent et tuent parce qu'on ne peut pas tout mesurer. On ne mesure pas les sentiments. Vouloir le faire c'est tuer le sentiment¹.

Je crois à la fin du monde par la pollution des eaux et de l'atmosphère. Millénarisme. Nous arrivons à l'an 2,000. On sent déjà la panique. Faillite du marxisme appliqué. Faillite de toutes les idéologies, de la Raison (encore faudrait-il raisonner sur cette dictature de la Raison) au point où on en est de l'absurde, la raison est déraisonnable. Si la guerre de 1914-18 était déraisonnable ? Mais conduite au nom de la Raison. La mort déraisonnable...²

Il est évidemment déraisonnable de vouloir construire plus de ce qu'il y a déjà en trop².

4 février

Avant la guerre de 1914, les Anarchistes déclaraient, par la voix de Sébastien Faure : "Parmi les maux qui rongent la masse humaine, il convient de citer le mariage"³.

2 mars

Dans le Journal du Dimanche je lis : "Si j'avais 20 ans, je ferais comme les gosses : rien. A quoi sert de travailler et d'écrire ?⁴ Je ferais l'amour et me droguerais contre cet incroyable barrage d'idiots qui gouvernent le monde... Notre société est tout entière orientée vers la mort... Le seul moyen de survivre est de tout reprendre, mais c'est très difficile car l'esprit humain se gèle à partir de 40 ans. Et notre gouvernement est composé de ceux qui ont tous plus de cet âge... L'homme est un animal étrange : la moitié des enfants du monde vont au lit affamés tandis que nous dépensons des trillions pour des ordures : l'acier, le fer, les armes. Nous sommes tous des criminels... Je souhaite que la jeunesse se réunisse et refasse le monde plutôt que de s'exprimer à travers des symboles artificiels..." Interview de Albert Szent-Györgyi, 76 ans, prix Nobel 1937, pour sa découverte de la vitamine C. Biologiste naturalisé américain.

"Le cambriolage était pour eux un acte d'amour"⁵. Prison avec sursis :

"Jamais couple plus insolite n'a hanté un box de correctionnelle. Lui : très grand, 1 m. 90 peut-être; elle : 1 m. 50. Lui : nez cassé et oeil rêveur de pugiliste sentimental; elle : petit visage blême mangé par les yeux.

Tous deux vêtus de noir du cou aux talons : chandail et pantalon. Les "amants de mai 68" sont serrés l'un contre l'autre dans le box, pour le meilleur et pour le pire.

Pierre Sennelier, gérant de société, séparé de sa femme, avait 30 ans quand il rencontra à l'ombre des barricades, Colette Jahiel, 28 ans, professeur en disponibilité, divorcée de son mari. Ce fut aussitôt entre eux l'"amour fou", où la littérature rejoignait la légende. Des Tristan et Iseult revus par Gide et Camus⁶.

La nuit du 26 novembre 1969, ils commettaient l'"acte gratuit" par excellence : le cambriolage d'un magasin de confection de la rue de Sèvres : eux qui n'avaient pas besoin d'argent et qui ignoraient tout de la technique du "fric-frac". Mais comme ils le dirent plus tard au juge d'instruction, il s'agissait d'un acte d'amour - le frisson du danger couru ensemble...

À l'audience de la 14^e Chambre, ils restent muets, ou ébauchent de vagues explications... Comment pourraient-ils, à froid, après trois mois et demi de prison et de séparation, faire comprendre cette excitation joyeuse, cette provocation permanente qui les habitaient alors ? Que répondre à ce procureur pour qui deux et deux font quatre, et qui leur dit : "Votre préméditation dans ce cambriolage, semble établie, puisque vous étiez munis d'une pince-monseigneur".

Des adolescents attardés :

"Arrive à la barre des témoins M. Jean-Claude Brisville, directeur littéraire des Editions Julliard où Colette Jahiel travailla comme lectrice. Il déclare que René Julliard la considérait comme sa fille spirituelle.

Puis les deux défenseurs, M^e Olivier Sers et M^e Wagner réclament l'indulgence pour deux adolescents attardés qui n'avaient plus les pieds sur terre mais que trois mois et demi de prison ont durement rappelés aux contingences de la vie quotidienne. Cet appel est entendu. Dix et huit mois de prison à Pierre Sennelier et Colette Jahiel, mais assortis du sursis". (Jean-Paul LACROIX.)

Dimanche 22 mars

Décidément je suis bien peu fidèle à ce journal. Mais ai-je l'intention de tenir un journal ? Plutôt m'assurer que j'ai un cahier près de moi pour noter ce qui me chante. Le quotidien n'est pas si riche. Les journaux sont pleins de l'économique. En pleine folie. Hors de tout l'homme. Les riches, les puissants sont-ils heureux de ce monde ? Par l'abrutissement massif, auto, publicité.

Beaucoup de mal à écrire Ma soeur la fête. Dès que j'arrive au chapitre des femmes j'achoppe⁷. Je m'angoisse. Je me refoule. Je sais pourquoi : je n'ai pas toujours réussi dans la vie mes histoires de femmes. Il faut dire que je ne connais pas, autour de moi de réussite parfaite en ce domaine. Mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'en tout domaine affectif, passionnel, on est à la recherche d'un secret perdu. La fête serait la recherche du secret perdu ?⁸ Ce serait la ligne générale.

Reçu lettres et poèmes d'une jeune femme d'Angers, 24 ans. Professeur. Les poèmes me semblent bien. Formules rapides. Me laissent indécis. Je lui réponds en la flattant. J'aimerais trouver une correspondante et échanger une correspondance sur l'actualité, les surprises. Peut-être un livre au bout ?

30 mars

Que de pauvres histoires dans ma vie intime. Il faudra que je m'en confesse un jour⁹. Mettre au point les dégâts. Je n'ai plus rien. Je suis un débris parmi les débris. Faire une fin mais faire une fin comme une traînée de soleil entre les derniers nuages du monde. Une idée de millénarisme flotte dans l'air. Je préfère copier les réflexions philosophiques de Chateaubriand : "Ne nous cachons pas dans des mots - brouillards... une sangsue appliquée sur cette veine frontale a bu à la source de la poésie..." Mémoires d'outre-tombe (Pléiade).

"Les flots de la mer te rient" d'après Lucrèce, cité par Chateaubriand¹⁰.

31 mars

J'essaie de me concentrer sur le scénario de Sax¹¹ et je n'y arrive pas. Manque total de chaleur pour le sujet. D'ailleurs je n'ai pas de données suffisantes pour l'exécution télé.

Il y aurait tant de choses à faire avec de l'ordre et surtout la situation financière impossible dans laquelle je suis. Les reproches à moi-même n'arrangent rien qu'à m'enfoncer dans le non-fait, non à faire. En même temps, la vitalité diminue.

1er avril

J'écris ces lignes parce que je ne vois pas comment trouver le fil conducteur de mon histoire d'amour. Ni du reste non plus. Je crois que je ne trouve pas le ton de voix. Je ne sais ce que je vais chercher dans les autres livres que je lis en diagonale quand je ne sais pas quoi écrire mais cela me remplit de confusion. Quoi ? Les femmes qu'on a aimées, cela intéresse-t-il quelqu'un ? Je crois que ce que je veux dire c'est que l'amour est une suite à travers le temps. On aime en fonction du passé. Comme une suite impérissable. C'est la raison d'être (une des...) de la littérature. La sensibilité change, comme l'idée de beauté, comme les mœurs, mais l'amour est unique, est le même pour un roi ou pour un pauvre.

Il faut tendre à aimer d'une façon princière. Je m'entends : à aimer comme dans l'absolu. A aimer comme si c'était la seule solution possible ou la seule exigence nécessaire d'être autre chose qu'un minus. Ainsi, la seule évasion des laideurs terrestres et des peurs célestes. La seule manière d'échapper à la contrainte sociale. Symbolisme de la fleur bleue. Ce que c'est que la fleur bleue de chacun de nous. De siècle en siècle, on se passe la fleur bleue. Comme course au flambeau. L'amour est exemplaire ou n'est pas¹². Il y a des tas d'amours sans qualité. L'amour est impossible dans le cadre social¹³. C'est ce qu'il faut retenir des cours d'Amour. Pas d'amour dans le mariage. La société se sent obligée de réglementer l'amour. Si l'amour se déchaînait, la société serait ébranlée dans ses fondements. Pourquoi d'ailleurs ? Pour la société, l'amour est honteux, un mal nécessaire. La liberté sexuelle des hippies fait peur. La sexualité... Mais il faut bien commencer par le commencement. Si l'on m'interdisait, au collège catholique, de lire des livres d'amour c'était bien parce que l'amour c'était le mal. La poésie amoureuse est nocive pour les prêtres. On m'aurait mis à la porte à cause des Nuits de Musset. Faire un livre hippie.

En attendant, les soins du ménage... Voilà ? Pour que je me débattaie avec mon feu. Je risque à chaque instant d'être empoisonné par le gaz carbonique...

"Il sut aimer, quelle épitaphe !" ¹⁴

4 avril

Je n'ose même pas relire ce que j'ai écrit plus haut. Tout ce que j'ai écrit m'est passé par la tête et n'y reste pas. Cela relève du manque d'attention. Peut-être que ce qui fait la qualité de l'écrivain, c'est l'obsession. Ce dont il est possédé et ce qu'il transmet parce que cette obsession est plus ou moins celle des lecteurs présents ou à venir. En cherchant, dans le dictionnaire, le sens du mot obsession je trouve cette définition de Bourget : "L'amour, c'est l'obsession du siècle".

Les voies de l'amour ne sont pas innombrables. Mais, finalement cette idée d'amour qui m'obsède n'est peut-être qu'un vain mot. Peut-être qu'une idée. Elle ne m'appartient pas. Elle n'appartient à personne. L'érotisme, si à l'ordre du jour tel quel aujourd'hui, à cause de ce qu'on en fait, est une idée morte¹⁵. Il n'y a plus rien à deviner. Bientôt, l'érotisme mis en computer électronique ou je ne sais quoi. Dire à ceux qui mesurent : Vous n'irez pas plus loin ! Vous ne mesurerez pas mon souffle, l'air que je respire, l'odeur de la femme que j'aime.

De Benjamin Constant : "Nous parlions d'amour de peur de nous parler d'autre chose".

La terreur de la ville d'où découle l'incompréhension de tout le comportement moderne. Que veulent les révolutionnaires qui ne tiennent pas compte des passions individuelles ? L'appel à Fourier de Breton semble, à jamais, sans écho¹⁶.

Comment faisait-on l'amour quand il n'y avait pas de maisons ? Comment fait-on l'amour quand il y a trop de maisons ? Comment les champs ? Comment les chambres ? Aujourd'hui autant de promiscuité mais chacun casé. C'est autant le temps de l'amour libre, sans bénédiction du ciel et de la terre...

En ce moment, toujours Chateaubriand : "Montlosier, accueilli de la sorte pour son royalisme, passa en Angleterre et se réfugia dans les lettres, grand hôpital des émigrés où j'avais une pailleasse auprès de la sienne..." "... Il prouvait dans l'une de ces oeuvres que le bleu était la couleur de la vie par la raison que les veines bleuissant après la mort, la vie venant à la surface du corps pour s'évaporer et retourner au ciel bleu : comme j'aime beaucoup le bleu, j'étais tout charmé." Mémoires d'outre-tombe (Pléiade).

Solitude. Ma... Charme profond. Je fais l'amour avec la solitude, la mienne.

29 avril

Dans Récit Secret de Drieu, à propos des femmes : "(L'utilité) Suprême notion sociale qui semble le bien propre des femmes, car, au fond, la société n'existe que par elles et pour elles, ce sont leurs travaux qui la renouvellent sans fin, elles en sont les ouvrières et les reines, les gardiennes acharnées : sans elles, les hommes, qui sont des anges pris au piège, seraient depuis longtemps montés au ciel"¹⁷.

Ailleurs, Drieu parle du sentiment de l'à quoi bon¹⁸. Sentiment que je ressens périodiquement. Sur lequel je m'interroge aujourd'hui dans l'état de délabrement financier et moral où je suis. Ma sottise conduite vis-à-vis de l'argent, mes dilapidations successives m'ont conduit où je suis. En face du grand âge et du néant. La santé tient presque trop bien. Et j'ai encore des désirs, des jalousies, comme un tas de liens (très embrouillés) de sentiments qui me retiennent à la terre. Mais je ne pense qu'à la mort. D'accord avec Drieu qui ne voulait pas salir le délabrement de la vieillesse. Se tuer... Encore faut-il le faire de façon noble, dans le suprême détachement de tout. Par exemple, je voudrais réunir et corriger des textes qui seraient publiables après ma mort¹⁹. Il y a sans doute beaucoup de puérilité en cela et d'orgueil. Et puis je voudrais voir "un peu" de la fin du monde que je souhaite, que j'appelle de mes vœux.

On attendait la fin du monde

Mais la mienne arriva en sifflant comme un ouragan.

(Apollinaire²⁰.)

"Tous ses cauchemars de décadence étaient réalisés (en 1940)", dit Berl de Drieu. Moi aussi, j'ai le cauchemar de la décadence. Mais n'est-ce pas de la mienne autant que de celle de la civilisation ?

Ne plus pouvoir se dire : "Demain, je ferais ceci".

2 mai

Toujours l'incertitude littéraire : Dois-je écrire ceci ? Ai-je raison ? Pourquoi ? Pour qui ? Faire quelque chose qui plaise, trouver un truc qui plaie car on est un peu putain tout de même et être authentique ???

Se fier à soi-même sans tenir compte du reste ? Si je relis ce roman avorté : Les Maisons n'ont plus de greniers, je trouve cela stupide. Mais j'ai eu aussi une mauvaise impression en feuilletant de nouveau le "Quartet" de Durrell. C'est du tape-à-l'oeil. L'affreux et monotone mauvais temps de cet hiver qui n'en finit plus. Si j'arrivais à sortir, par la littérature, le mal qui est en moi...

Comment parler des femmes qu'on a aimées ?

La sensation que les choses ne tiennent pas, que rien ne tient, que l'amour ne tient pas. Il s'agit de soi. Chaque cas individuel. Mais comment peut-on croire à l'amour en Occident, aujourd'hui où l'on ne croit plus à l'Occident ? Comment peut-on retenir les femmes si on ne sait pas retenir l'argent ?

Qu'il serait doux de mourir amoureux sans protester, avec beaucoup de bonne humeur. Etre regretté de telle manière que la personne qui vous regrette (plus jeune que vous) trouve un nouvel élan dans la vie, vers un nouvel amour. Ne pas laisser de mauvaise trace. Laisser une trace d'amour. Je suis toujours persuadé que l'amour entre deux personnes est un hasard heureux, mais ce qui est important c'est qu'il n'y ait pas de solution de continuité dans ce sentiment tout autour du monde. Que ce soit tout à fait religieux mais tout en dehors des religions. Que la joie de mourir soit en continuité avec la joie de vivre²¹. Pas d'égoïsme. Tout fondu ensemble. Les sentiments appartiennent à tout le monde. Mais les hommes ne veulent pas sortir de leur idée de possession. Et les femmes, donc...

On sent de cela - de ce fondu - quand Bougainville parle de son escale à Tahiti²². Il y eut des paradis sur terre.

6 mai

Je recopie d'une autre feuille : "Tu ne m'as jamais dit : je t'aime". Tu m'as demandé si je t'aimais. Je n'ai rien su. Nous n'avons rien su. Je t'ai montré des choses comme la mer au large sur un bateau. C'est tout, fille de la ville. Je suis en train d'écrire sur l'amour de tout le monde. Non pas sur l'amour de toi. Je rêve toujours un peu. C'est mon défaut. C'est ma fierté. Quand tu es abandonnée à la sensualité, tu es parfaite. Dans la vie tu es une pauvre petite. Tu t'es enfermée dans ton personnage. Tu n'as pas communiqué. Je n'ai rien à te dire. Je ne connais rien de plus terrible que ce ni plus ni moins. Nous ne nous sommes jamais parlé. Même si nous avons fait l'amour. Il faudrait beaucoup de franchise, de bonne foi. Tu as détruit la franchise.

8 mai

De Chateaubriand pour citation éventuelle (Mémoires, livre 6, chap. 2) : "Il est difficile aux personnes qui n'ont jamais navigué, de se faire une idée des sentiments qu'on éprouve lorsque, du bord du vaisseau, on n'aperçoit de toutes parts que la face sérieuse de l'abîme. Il y a dans la vie périlleuse du marin une indépendance qui tient de l'absence de la terre²³,

on laisse sur le rivage les passions des hommes; entre le monde que l'on quitte et celui que l'on cherche, on n'a pour amour et pour patrie que l'élément sur lequel on est porté... La langue même des matelots n'est pas la langue ordinaire : c'est une langue telle que la parlent l'océan et le ciel, le calme et la tempête. Vous habitez un univers d'eau parmi des créatures dont le vêtement, les goûts, les manières, le visage ne ressemblent point aux peuples autochtones : elles ont la rudesse du loup marin et la légèreté de l'océan; on ne voit point sur leur front les soucis de la société; les rides qui le traversent ressemblent aux plissures de la voile diminuée, et sont moins creusées par l'âge que par la brise, ainsi que dans les flots..." (Pléiade.)

9 mai

Je me penche à la fenêtre du côté de la rue... Comme ça. Je vois un garçon et une fille se tenant par le cou. Ils avancent difficilement. La fille tient un paquet dans la main. Je crois que c'est elle qui boîte et qu'il la soutient (mains au cou, bras à la taille). En regardant mieux, c'est lui qui boîte. Comment peut-on savoir ? L'un dans l'autre... Celui qui boîte dans un couple et celui qui ne boîte pas ? Et puis ce sont des jeunes. Mais ensuite ? On boîte tout le long de la vie les uns à côté des autres. Celui qui soutient l'autre n'est pas celui que l'on croit. J'aimerais tout savoir de ces jeunes gens. Ils ont l'air de s'entendre bien... Ils passent. Je suis habillé pour sortir dans un moment.

10 mai

Dans ses Mémoires, Chateaubriand cite Miot, compagnon de Desaix, écrivant de celui-ci : "il aimait beaucoup les femmes et n'aurait voulu mériter leur amour que par son amour pour la gloire".

11 mai

De Hugo, dans Choses vues : "Mon enfance a commencé comme toutes les enfances par des préjugés. L'homme trouve les préjugés près de son berceau, les rejette un peu pendant la vie et, souvent, hélas ! les reprend dans la vieillesse".

15 mai

Reçu quelques gouttelettes de monnaie. De quoi pouvoir relever un peu le menton dans le quartier. Cela passera si vite. Mais je n'écris pas. Je tourne autour du pot dans le chapitre des femmes. Il y a une défense. Je ne peux la franchir. Pourquoi ? Je ne sais pas ce que je veux dire. Il n'y a peut-être rien à dire. Il est peut-être impossible de parler femmes, désir, sans que tout se flétrisse. Ce n'est pourtant pas un domaine secret. Pourquoi en a-t-on fait un domaine secret ?

La religion, la publicité, les deux dévorantes. Entre Sade et Musset : Relu des Morceaux choisis de Sade par Lély²⁴. C'est accablant de doctrine. Pour tout dire, emmerdant. Musset, c'est loin, loin, loin... On croit à sa souffrance et on n'y croit pas en même temps. Il y a toujours quelque chose de faux partout. C'est ce qui accable l'écriture.

Si j'avais eu la tranquillité d'esprit donnée par l'argent, j'aurais sans doute terminé ce livre qui aurait été médiocre - pour le moins. Qu'est-ce qu'un poète ? Je lis cette phrase d'Emerson : "(Un poète) est celui qui perçoit et aime tendrement les harmonies dans l'âme et dans la matière et spécialement les correspondances entre celles-ci et celles-là". Cela ne veut rien dire. C'est la banalité même. Les alchimistes savaient (imaginaient) les harmonies de l'âme et de la matière.

19 mai

La littérature qui se veut emmerdante jusqu'à ses derniers jours.

20 mai

"Et moi qui me débats contre le temps... que suis-je entre les mains de ce temps, de ce grand dévorateur des siècles que je croyais arrêtés, de ce temps qui me fait pirouetter dans les espaces avec lui ? ... Il y a cause de mort dans tout ce qui blesse la dignité de l'homme." (Chateaubriand, Livre 22, chap. 15.)

1er juin

La jeune fille est entrée
Elle est sortie. Sa mère
est venue aussi
c'est tout pour aujourd'hui
J'ai dit
C'est bonheur de voir une jolie fille
Fait par une jolie maman.
La province a beaucoup navigué
Sur ses charmes infinis.
En province on compose encore des vers alexandrins
A Paris on fait des vers libres
Auxquels on ne comprend rien²⁵.

(C'est juste parce que c'est idiot)

Samedi 6 juin

Interview de Karl Lorenz dans l'Express (1er juin). "A l'âge de 18-19 ans, tout jeune homme normal commence à perdre son allégeance absolue à la tradition parentale. C'est inévitable. Sans cela, la culture et la tradition seraient beaucoup trop rigides, statiques, l'adaptation se ferait trop lentement. Mais une culture repose sur un équilibre entre deux mécanismes :

l'acquisition d'informations nouvelles et la conservation du savoir... Si Abraham a vécu 350 années, c'est tout simplement que les âges bibliques ne sont qu'une succession de fils, de pères et de grands-pères s'identifiant intensément avec les ancêtres... Une grande quantité de fonctions contradictoires et antagonistes est nécessaire pour maintenir la valeur désirée entre les extrêmes. La loyauté envers un idéal, l'enthousiasme un peu belligérant pour une cause, le nationalisme, si l'on exagère un peu tout cela, on aboutit très vite à un barbare dangereux qui vous écrase la tête avec la meilleure conscience du monde ... En ce temps-là (dans les cavernes) il fallait être économe : le plus paresseux possible... Tous les péchés mortels étaient des vertus en ces temps où la vie coûtait cher. La vie devient de plus en plus bon marché et l'homme invente des moyens très subtils pour se procurer du plaisir sans trop payer. D'où une frustration par manque d'obstacles, un affadissement qui débouche sur d'autres atrophies : telle que le manque d'appréciation de la beauté, de l'harmonie... Je crois que l'organe qui nous permet de percevoir la beauté, qu'elle soit dans l'art ou dans la nature, est un organe qui a besoin d'être exercé, nourri, pour ne pas s'atrophier... Cette accumulation d'éléments égaux (dans les villes), cette simplification d'information, cette perte des harmonies, c'est le diable, le cancer de la culture... L'appréciation de la beauté est une des conditions pour étudier la nature organique, car si vous ne jouissez pas de la beauté des animaux, vous n'aurez tout simplement pas la patience de les regarder aussi longtemps qu'il faut pour découvrir les lois de leur comportement."

26 juin

La mort est le chiffre I (?) mais l'unité n'est pas le néant. La mort n'est pas l'anéantissement. D'où vient l'angoisse ? Mourir de plaisir (?) Le plaisir de donner. La mort c'est donner sa substance à la terre. Non pas poussière mais humus. L'esprit ne se sépare pas.

1er juillet

Dans La Presqu'île de Julien Gracq : "Il était pour la Bretagne un supporter si partial et si convaincu que la pensée qu'elle l'emportait sur les autres provinces, fût-ce pour l'alcoolisme ou l'analphabétisme, lui donnait toujours une pointe de vanité"²⁶. C'est exactement mon cas.

Julien Gracq emploie le mot "fête" chaque fois qu'il prévoit un événement qui change l'état d'âme. L'idée de mettre un bouquet de fleurs dans une chambre d'hôtel où le rejoindra une femme dans la soirée. Se donner la fête. Mélancolie d'aujourd'hui : Il n'y a plus de fêtes collectives - que des fêtes individuelles - Le surréalisme comme état d'esprit de groupe, fut la dernière fête. Peut-être²⁷. La nouvelle critique, le nouveau roman sont le contraire de la fête²⁸.

Reprendre donc mes deux femmes comme deux manières de fête. Pour Gilberte : Des ruines à la fête. La fête sur les ruines. Pour Solange : la fête dans la nature - Le chant panique et la mort.

2 juillet

Ces gens qui viennent au bord de la mer pour cause de vacances d'été qui n'ont en tête que l'idée de vacances mais pas l'idée de mer. Simple-ment : c'est bon pour les enfants. Comme tous les gens d'aujourd'hui qui ne respirent pas avec la nature. C'est comme si les sardines entraient d'elles-mêmes dans les boîtes de conserve. Quelle est donc cette puissance de l'homme contre l'homme. Contre la nature ? Cette mécanisation. C'est une puissance qui ne vient ni de Dieu ni du Diable. Alors ?

4 juillet

J'appelle démons les malentendus de mon esprit, les fureurs contre moi-même, les débandades de la pensée, les horreurs de la paresse, les chaînes qui lient mon imagination au moment où j'en ai besoin. Les démons qui m'habitent, c'est une vieille image. N'est-elle pas encore bonne ?²⁹

8 juillet

L'existence ou la non-existence de Dieu n'a aucun intérêt. Mais la question, toujours sans réponse (et, sans doute, n'y a-t-il pas de réponse possible) : qu'est-ce que Dieu ? ne cesse de me hanter. Il n'y a qu'une vérité : La mort. Si Dieu était la vérité il pourrait être la MORT. On nous le présente comme la VIE. Qu'est-ce que la Vie ? La naissance n'est qu'un hasard de la nature. Il est possible que la biologie ait là-dessus des vues claires que je n'ai pas, dont je ne me soucie pas. Je pense qu'il y a un domaine des choses non mesurées, non mesurables. On peut constater que en quantité il y a plus de journées ensoleillées dans le midi qu'en Bretagne. Je ne vois pas ce que cela peut avoir à faire avec la joie de vivre. Vague expression mais qui est du domaine non mesurable. Joie de vivre ou sentiment de la nature ou amour. L'imagination rend compte de la distance entre la mesure et la non-mesure en allant dans le sens de la démesure.

La réaction hippie est fondée sur l'acceptation du Ni Dieu ni maître³⁰. Pour moi, le ni Dieu ni maître, c'est le départ de Dieu dans un monde nouveau s'il en est un. La mort de Dieu ne me satisfait pas. Au début de l'ère chrétienne Dieu est une croix. Aujourd'hui, on voit la fin : Dieu est machine. La machine est une croix. A partir du monde sans Dieu³¹ naît le monde non mesurable. Dieu revient qui est ni Dieu ni maître.

Rien ne m'exaspère comme les artistes modernes religieux, Maurice Denis, Rouault, par ex. Ces bons sentiments sont le comble du grotesque. Ce qui va au Moyen Age ne va plus aujourd'hui. C'est trop évident. Dieu est mieux au bordel de Toulouse-Lautrec³².

25 juillet

De Claudel : "Ah ! Tu n'es pas le bonheur, tu es cela qui est à la place du bonheur".

La bassesse de Claudel est dans l'acceptation de l'idée chrétienne que la femme est la corruption : L'esprit contre la chair. Quand il dit "un catholique connaît ce qui est blanc, ce qui est noir", c'est quand même un peu trop. Encore une fois, il n'y a pas moyen de croire au catholicisme d'aujourd'hui.

1er août

L'atmosphère de Gravislène est tendue. Par le caractère ombrageux de la maîtresse de maison. Par le fait de ces familles de militaires. Personnes aiguës, irrécupérables, etc... Le sort des soldats perdus. Je finis par comprendre leur état d'âmes. Des gens qui ne voient et ne pensent qu'une seule chose. Il est évident qu'on ne peut pas se faire tuer plus bêtement que dans les dernières guerres coloniales. Alors ces gens sans emplois qui vieillissent. En plus de cela, la société moderne n'a pas plus de coeur pour eux que pour le reste. Ils sont, un jour ou l'autre, par leur peur viscérale du communisme (ou de n'importe quoi) dans les plus terribles écarts de la réaction. Graine de SS. Et ils vont d'effondrements en effondrements, d'incompréhension en incompréhension. C'est la pointe de la société en complète dislocation. Le peur du rouge.

11 août

Interprétation = interpénétration.

Des roses achetées dimanche sont fanées ce mardi. D'autres penseront peut-être que j'ai acheté des fleurs laissées pour compte. Je les ai en effet payées très bon marché. Je me demande plutôt si quelque chose en moi ne leur a pas déplu, si je leur ai fait de la peine.

18 août

Rêve euphorique la nuit dernière. Je suis dans un train. J'aide une jeune femme jolie qui a des démêlés avec une autre personne à propos d'une place réservée. Elles ont le même numéro de garde-place mais je prouve au contrôleur que c'est ma jeune femme qui a la priorité. Tout s'arrange. Ensuite je suis à Paris dans un appartement de Saint-Germain-des-Prés. Il y a là la mère et ses deux filles (je ne me souviens pas de la présence d'un homme - sans doute pas) l'aînée est ma compagne du train et me sourit aimablement. Elle et sa mère m'invitent à me fiancer à la jeune soeur. Je fais des réserves à cause de mon âge, de mon manque d'argent. Mais on me presse d'accepter avec autant de bonne humeur que d'affection. La jeune fille elle-même témoigne pour moi d'un goût certain. Cela est encore très chaste mais elle témoigne d'une sensualité sans équivoque. Je crois que j'aurais préféré l'aînée. Je suis ravi, flatté, heureux. J'accepte. Tout le monde est heureux - je me souviens de passer d'une pièce dans une autre pour demander je ne sais quoi. (Il est entendu que nous habiterons le même appartement avec la mère et la soeur mais dans 3 pièces séparées et confortables.) En passant dans le couloir pour visiter

l'appartement je vois la mère toute nue dans une sorte de chaise à porteur. Je m'excuse. L'aînée lui apporte de quoi s'habiller le plus simplement du monde. Ensuite nous faisons des projets d'avenir avec ma fiancée. Je me réveille très heureux - Dans la clef des songes rêver de noces est un signe de mort. De fiançailles avec une inconnue aussi. A moins que cela ne veuille dire : changement de vie.

24 août

D'un rêve : Je rencontre quelqu'un que j'ai connu dans le temps - comme quelqu'un avec qui on a fait quelque chose, un travail, une expédition difficile; quelqu'un avec qui on a été très lié et qu'on a perdu de vue - il m'emmène chez lui. Après une conversation décousue avec rappels du passé, il me dit qu'il sait très bien faire la cuisine, qu'il est un cuisinier émérite. Il m'explique longuement comment on fait tel ou tel plat. Il m'emmène dans la cuisine. Il sort les casseroles, dit qu'on met telle chose dans celle-ci, telle autre chose dans celle-là, qu'on coupe des échalotes, qu'on fait fondre du beurre, etc. Mais toujours sans utiliser ni viande, ni légumes, ni ingrédients. Tout cela en gestes. Naturellement nous devons goûter ce plat merveilleux quand il sera cuit dans deux heures. Mais le temps se passe. Il n'y a toujours rien dans les casseroles. Il en est toujours à la démonstration. Au bout d'une heure peut-être sa femme entre dans la pièce. Elle est plutôt belle et désirable. Elle hausse les épaules en voyant le manège de son mari. Elle me fait signe de la suivre. Nous quittons la pièce. Le mari parle toujours. Quand nous sommes dans le couloir elle me dit : "C'est toujours comme ça. Il n'y a jamais rien au bout". Je la suis dans sa chambre.

2 septembre

Histoire d'O. : Elle a pour client un jeune pédé. Assez sérieuse hémorragie après soins dentaires. Il est revenu la voir et lui dit que ça va mieux mais il lui demande un arrêt de travail pour aller à l'enterrement de Théo Sarapo, le dernier amant d'E. Piaf. Ce jeune a une folle adoration pour elle. Elle l'a aidé à vivre. Pas comme son père, un allemand. Enfant naturel. A 12 ans, sa mère a voulu le renier. Il s'enfuit. Désespoir. Il entend un disque d'Edith Piaf. Sa vie est transformée par la voix et la façon de chanter. Il la rencontre à 18 ans. Il lui est présenté. Depuis sa mort il fait des pèlerinages à Lisieux pour implorer son intercession. Piaf est son esprit protecteur. Quand il vient se faire soigner les dents - extraction difficile et douloureuse, il évoque l'esprit d'Edith Piaf et il n'a pas mal. Sympathie pour sa dentiste pas comme les autres.

23 septembre

De toute manière, les gens de droite me semblent froids, les gens de gauche me semblent chauds. Je ne parle pas en termes de politique.

11 octobre

Claude Rostand est mort hier. 58 ans. Je ne peux joindre Georgette au téléphone. J'ai Jacques Février. Nous mourons tous. Bientôt nous resterons quelques-uns suspendus entre Le Boeuf-sur-le-toit et mai 1968. Et nous contemplerons...

22 octobre

Le désespoir est une veuve qui se marie le lendemain. (Sauf que désespoir est masculin.)

27 novembre

Une femme c'est avec qui on couche et cela va loin dans la beauté.
 Une femme qu'on aime c'est celle avec qui on couche et cela va loin dans le sens de la beauté.
 On aime une femme pour coucher avec elle et pour aller vers la beauté.
 On n'aime pas une femme avec qui on ne couche pas et l'on perd le sens de la beauté.
 On couche avec une femme pour l'aimer et pour le sens de la beauté.
 On couche toujours avec une femme quand on parle de la beauté.
 On parle toujours de la beauté quand on couche avec une femme.
 On couche avec la beauté quand on parle à une femme.
 On couche avec une belle femme quand la beauté a fait le lit.
 Il faut toujours coucher, ou bien on court après la beauté et on ne l'attrape pas.
 Ce n'est pas une coucherie que de coucher avec une femme qu'on n'aimait pas et qu'on aime entre temps.
 Quand on dort avec une femme qu'on aime, on ne dort pas. On repose.
 Quand la beauté vous enlace de ses bras c'est vous qui enlacez une femme quel que soit le degré d'amour qui n'est pas un sentiment mais l'acte de chair.
 L'acte de chair c'est l'acte de beauté.
 On aime on couche on rêve. On n'aime pas, on ne couche pas (même si l'on couche) on ne rêve pas.
 On ne rêve jamais d'amour. On existe.
 Si l'amour était un rêve (comme dit l'imbécile) il n'y aurait ni rêve ni amour.
 C'est plus facile de ne pas aimer que d'aimer mais ça ne donne rien.
 Les enfants naissent après l'amour. Pas avant que la chair soit remuée par autre chose que les procréations, c'est-à-dire par le goût de la beauté. J'entends les goûts de bas en haut.
 Les plus bas étant les plus exaltants pour l'esprit... pour l'esprit de suite.
 Tout est libre. Que les hommes aiment les hommes, que les femmes aiment les femmes. La beauté reconnaîtra les vices.

Il faut avoir une idée géniale de la beauté et du lit.
 Il faut que la beauté soit géniale dans la vulgarité.
 Je suis sûr que la beauté aime les gros mots. Quand je traite
 mon amour de "putain" c'est de l'admiration.
 J'aime admirer l'amour.
 J'aime le physique dans ce qu'il a de plus inadmissible, de plus
 terre-à-terre. J'aime qu'on s'envole du fumier vers le ciel.
 J'aime... Je n'aime pas... J'aime.
 Une femme laide, selon l'idée que se fait le monde, peut être
 belle au lit.
 Qu'est-ce que le lit des amants ? C'est la nature sans un mot
 de plus.
 Heureusement, il n'y a aucune morale dans la beauté.
 Tout est beau qui est sans coeur romantique. Le romantisme a
 laissé tomber la beauté sur le marbre classique. Il n'en reste
 que des miettes.
 Il n'y a qu'une femme pour ramasser les miettes. C'est du boulot.
 C'est en couchant qu'on salue la beauté.
 Couchers de soleil et levers de soleil. La mort nous tient dans
 ses dents et ne nous lâche, jeunes chiots, que pour courir après
 la beauté. Que de gestes maladroits.
 La société ? Cette saloperie... De toute manière, contre la beauté.
 Il faut mourir pour qu'il y ait plus d'amour et de beauté³³.

Tout ceci étant assez ridicule (mais j'y tiens). Je pensai l'autre
 jour à ma vieillesse évidente - soixante-cinq ans - je rouspète : Comme
 j'étais épatant de 35 à 50 ans. Était-ce vrai ? C'est moi qui le dis.
 J'étais évidemment pas si mal. J'avais même un peu d'argent que je gagnais
 à la radio (Poste Parisien)... Faudrait-il rester longtemps à l'âge le
 meilleur ? Que la vie serait épouvantable si l'on n'avait pas la mort
 pour témoin. Toujours. La vieillesse est atroce mais la jeunesse surtout,
 la vitalité perpétuelle serait aussi atroce. Que serait un visage qui ne
 bougerait pas ? Frère, il faut mourir ! Ce n'est pas laisser la place que
 de mourir. C'est laisser la trace d'un amoureux de tout (je parle pour moi)
 sur la terre. Il faut mourir en espérant que les hommes soient frères.
 C'est idiot, c'est trop simple. Il faut mourir pour que renaisse une nou-
 velle beauté. Malgré tout mon désespoir, je veux mourir en espérant.
 Tout mon désespoir : Je n'aime plus rien. Le monde est plus que laid,
 sans aucun appel. Je ne laisse derrière moi que des travaux inutiles.

2 décembre

D'après Marcel Schneider : "C'est un grand malheur, disait Novalis,
 que la poésie ait un nom particulier et que les poètes constituent une
 corporation particulière. Il n'y a rien de particulier dans la poésie,
 c'est une façon de se comporter qui est propre à l'esprit humain".

4 décembre

Pour une éventuelle exposition de mes aquarelles :

- Depuis 100 ans on a si bien représenté ce qu'on ne voit pas qu'il est temps de représenter aussi ce qu'on voit³⁴. Il ne faut pas cacher ce qu'on voit parce que l'on ne voit pas.

La nature fait vos rêves.

Elle rêve pour vous, vous rêvez pour elle³⁵.

On m'a dit qu'à une confiture trop cuite, comme de la colle, il n'y avait qu'à ajouter un peu d'eau. Ce que je viens de faire pour un pot de prunes. Je mets l'eau dans la casserole avec la confiture ancienne. La confiture me semble jouir de bouillir. Je remets le tout dans le pot. Je la regarde, la confiture me regarde. Le pot de confiture est devenu mon ami.

23 janvier 71

Au XVIIème siècle, les gens avaient une science assez courte et quelques idées relativement très simples mais ils avaient des vêtements très compliqués. Aujourd'hui nous avons une science extrêmement complexe et des idées multiples, avouables et inavouables et des vêtements très simples.

Ce qu'on prend pour un besoin de confiance - ce qu'on appelle extraverti - fait partie d'une nécessité intime de savoir ce qu'est au vrai cette affaire d'amour qui occupe tout le monde, qui exalte tout le monde, qui habite tout le monde : le mal et le bien ou tout ce qu'on veut d'idiotie qu'on dit sur un sujet qui n'en est pas un. C'est l'objet majeur. C'est affaire religieuse. C'est religion. Le mot amour est un mot religieux - sacré - exclu. Il est le contraire de ce qu'on doit à César. Il est aussi le contraire de ce qu'on doit au Dieu des Chrétiens qui ne l'accepte pas dans sa forme physique.

On aimerait savoir où ça commence. Ça ne finit jamais. Et pour cause. Ça met en jeu le renouvellement de l'espèce.

La société est opposée à l'amour d'un homme et d'une femme - inacceptable - incontrôlable. Un homme et une femme qui s'aiment vraiment, c'est le diable dans la société.

Les tabous.

L'amour décrépitude d'Eros. Société bourgeoise. Il faudrait analyser le théâtre de Dumas fils et d'Emile Augier³⁶.

Le sexe contre le travail.

6 février (samedi)

Très mauvaise fin de semaine. Catastrophe financière. Rien ne s'arrange sur ce plan-là. Traduction mal vue, refusée chez Denoël. Je vais m'en expliquer lundi. Mais l'âme est blessée. Un mot de l'amie qui a, dans ses mauvais jours, une insolence inacceptable. Une simple petite phrase : "Tu m'as dit que, étant donné ton âge, je pouvais (ou je devais) trouver un homme plus jeune". C'est approximativement cela.

Pas sûr du texte exact. Mais c'est le ton qui m'a blessé. Je croyais avoir apporté quelque chose à cette femme, ne serait-ce qu'une certaine qualité de goût. J'ai eu l'impression d'être un passant. Elle ne veut pas de mes compensations érotico-perverses. Elle ne veut pas de l'inattendu. Soit. Elle a trop besoin d'être dominée sexuellement. Je suis tant voyeur. J'aurais tant aimé jouir de mes yeux de sa jouissance. Je l'ai bien fait jouir dans le temps. Je m'en veux. C'est épouvantable comme on devient lâche quand on ne peut plus bander. Je n'arrive pas à prendre mon parti. Mais j'aimerais un peu moins d'insolence dans les propos de cette pauvre fille. Me voilà tout seul. Je n'ai pas l'habitude de rejeter sur les autres ma culpabilité. Je dis : c'est bien ma faute. Ça n'arrange rien.

12 février

Tout est ombre autour de moi
Comme dans un bois
Sans arbres

Tout est ombre de la mort
Mais la mort est un reflet
Qui chasse l'ombre

Tout est mort comme l'ombre d'une femme qui
n'en finit jamais de se polir les ongles
La mort fait les visages fins comme il n'est pas permis

ou

Comme il est permis à la nature d'être simplement fleur un instant.
Pourquoi naître. On ne sait que faire quand on est né.
Pas de poésie pour les ennemis de la poésie
Naître, être nature. On meurt sans voile
La joie de vivre c'est la mort qui vient vous endormir.
Allez plus vite. Vous n'irez pas plus loin.

Des roses dans un vase
Dans une chambre close
Osant ce qui n'est pas permis
D'abolir le soleil levant
Ou de confondre le soleil levant
Avec le soleil couchant.

Le professeur de mort a plus de choses à dire que le professeur de morale. Après la mort, il n'y a pas d'autre issue que la vie. La morale, c'est le mal des mœurs. On aurait de bonnes mœurs si on n'était pas moral.

14 février

Rose inventée avant l'automne
Rose de mon vieil âge quand le tonnerre tonne
Rose jamais inventée toujours été
Toujours le but de ne pas être autre chose
Qu'une rose rêvant d'être une rose.

C'est curieux, cette fâcherie avec F. ne m'émeut presque pas. Sauf les habitudes prises au jour le jour, je ne sens ni avant ni après. Est-ce le poids de l'âge ? N'y avait-il pas de destin ? Mon tourment c'est le manque d'argent, le manque total d'argent.

Dire que j'ai le bonheur serait beaucoup trop dire. Mais c'est le lent bonheur de la séparation. Sept heures du soir :

Je commence à m'énerver du silence de ma vie.

Rose inventée avant l'automne

Dans mon âge l'orage tonne

Ce moment de l'âge où l'on ne peut plus souffrir. La vieillesse. C'est épouvantable de ne plus pouvoir souffrir d'amour.

18 février

Au café de la Place Blanche où je m'arrête en quittant le bureau de Roux³⁷, il y a un couple très sympathique. Ils parlent assez haut. C'est délicieux leur manière de ne pas cacher leurs sentiments. Lui a des cheveux très longs, une certaine autorité dans la parole. Elle est jolie dans le genre petite brune. Rieuse. J'aime les rieuses. De leur conversation j'entends à peu près ceci. Pas à la suite mais avec désinvolture comme ils sont. Quelque chose comme de lui à elle : "Dans ton bureau il n'y a pas un lit où l'on pourrait se coucher ?" Elle explique quelque chose comme oui et non. Il dit assez haut, sans aucune gêne (et j'aime ça) : "Oh moi tu sais, je suis en état d'érection presque permanente". Elle demande : "Que penses-tu de Leiris ?" Il répond : "Je n'aime pas beaucoup ses poèmes mais L'Age d'homme³⁸ est tout de même très bien".

Entre temps, il y a tout un jeu de scène. Il voit passer une fille dans la rue qui lui plaft. Il sort. Il me semble qu'ils ont parié quelque chose comme : "Je vais lui faire une proposition... coucher avec elle..." Elle dit : "Bon, va". Il sort. Je la vois elle, faire des signes à travers la glace.

Suspense. Il revient. Elle rit toujours. Elle est très rieuse. "Alors ?" "J'ai gagné mon pari... Elle est anglaise..." (Je n'en entends pas plus) et puis : "Elle a des enfants. Elle habite à..." Ils continuent à parler très gentiment avec des gestes non équivoques. Tendres, gentils. Il est pensionnaire rue d'Ulm. Il a la gueule à ça. Ecole normale supérieure. Il lui dit voilà le numéro de ma chambre. Il l'écrit. Il dit : Tu peux venir quand tu veux. Si même tu ne sais pas où manger, si tu n'as pas d'argent, tu peux venir au restaurant. C'est pas mauvais et c'est pas cher. La pluie est tombée entre temps. Il ne pleut plus. Elle part pour aller travailler. (Je ne sais quoi ni où.) Dans le genre cinéma. Ils partent ensemble. Liberté...

NOTES

CHAPITRE PREMIER

1. Apparition d'un mot-clé dans la thématique baronienne, "fête", qui dans ce contexte, annonce l'officialisation des secrets du dire poétique ("mon intimité") selon leur valeur profane et non pas selon la valeur sacrée du poème.
2. "Je suis né le vingt-et-un février dix neuf cent cinq
dans le deuxième arrondissement de Paris
et je n'ai pu trouver de bonne rime en INQ
Je me demande ce que je fais ici"
(Cf. Je suis né..., Seghers, 1952, p. 6.) Après la réception du recueil, André Salmon devait adresser à JB un poème, resté à l'état de manuscrit, "Paraphrase", (mai 1952, FSB) qui débute ainsi :
"Je suis né le 4 octobre 1881
Evénement dont l'attestation est du coût de 60 francs
Mais le maire du XI^e arrondissement n'a rien su de mon âme..."
3. Trois recueils avaient déjà paru : L'Allure poétique, avec un portrait de JB par Man Ray, Gallimard, N.R.F., coll. "Une oeuvre, un portrait", 1924, 80 p., Paroles 1923-1927, éd. ornée d'un frontispice de Max Ernst, Marseille, Cahiers du Sud, coll. "Poètes", no 10, 1929, 82 p., Peines perdues, avec une introduction de Georges Ribemont-Dessaignes, Ed. R.-A. Corrêa, 1933, 116 p.
4. Charbon de mer, dédié à Florence Gilliam, Gallimard, N.R.F., 1935, 206 p. Baron tient beaucoup à cette oeuvre car elle représente la première victoire sur son directeur de conscience, c'est-à-dire sur André Breton : "Il y avait une restriction dans l'expression : on ne pouvait pas écrire des romans ou des pièces; la libération en automatisme était un coup de frein aux genres. Je suis complètement revenu de ces histoires anciennes. Breton imposait son goût personnel aux autres". (NM, juin 1975.) Le poète n'a pratiqué le roman qu'après s'être soustrait à certains codes contraignants du surréalisme. A partir de 1935, Baron s'en dégage afin de pratiquer tous les genres.
5. Il y a dans ce projet, qui n'a pas eu de suite, l'idée d'un retour à la source. Le poète concevait de faire une étude psychanalytique du roman de Bernardin de Saint-Pierre avec qui il semble avoir des affinités.

Robert Mauzi se réfère à l'homme "dont la tête n'est guère philosophique". (Cf. Préface, Paul et Virginie, Garnier-Flammarion, 1966, p. 13.) Le journal de Baron témoigne du même état. D'autre part, il y a des thèmes correspondants : amour pur-péché, nature-ville, Dieu-homme, ces pôles constituant la matière psychologique des oeuvres de Baron, tout imbues de ce que Pascal Battement (André Breton) nomme le "romantisme désuet" de Jérôme Dombres (JB) dans la deuxième version des Maisons n'ont plus de greniers. (Cf. p. 3.)

Il s'agit d'une redécouverte de Bernardin de Saint-Pierre, un auteur dont la lecture a été autrefois condamnée par les surréalistes. (Cf. Dos de la couverture du catalogue des publications surréalistes, éditées par la librairie José Corti, dans Histoire du surréalisme, op.cit., p. 325.)

6. Il s'agit de Fanny V. qui fut la compagne de JB pendant sept ans. Il l'a rencontrée en 1937. Américaine d'origine, Fanny était venue de la Nouvelle-Orléans étudier la peinture à Paris. Elle s'y est mariée avec un Français qui mourut subitement à 35 ans, lui laissant deux enfants en bas âge. JB l'a connue peu après son deuil. Elle écrivait des chroniques de mode pour les journaux américains. Voir chronologie.

7. Le départ en voyage correspond au goût de l'errance, insatiable chez les surréalistes car source du hasard. Baron rêve à la rencontre improbable mais toujours attendue. Mais comme l'indique Brise-lames (récit poétique, inéd., v. 1937, p. 3, FsB), le départ a sans cesse fait fausse route : "J'ai connu le monde ainsi qu'un enfant. L'amour ne m'a pas cherché aussi loin. C'est à Paris au centre des mystères qu'il m'attendait... Tu m'attendais". Dans cette perspective, l'interrogation sur laquelle s'achève la pensée est d'autant plus significative. Elle laisse croire que le poète cherche non seulement l'occasion de partir mais le moyen de rencontrer l'inconnue désirée.

8. Cf. "Plaisirs d'amour", Venise, août 1937, L'Allure poétique 1924-1973, nouvelle édition revue et corrigée, Gallimard, N.R.F., 1974, pp. 158-159. Voir également "Un passant" : "C'était Venise Adieu mon tendre carnaval". (AP, p. 119.) Le déplacement dans le temps a une valeur d'idéalisation par rapport au vécu ("depuis" étant primordial). Il s'agit de rappeler que Paul et Virginie doit sa force, en grande partie, à la cristallisation dans le temps due au séjour de Bernardin à l'île de France.

9. Chandernagor. Le frère de JB y était administrateur. (Cf. François Baron, Les Frontières du bonheur, Gallimard, 1954; deuxième partie, chap. 11 : Mélancolique histoire des amours de Gange et de Chandernagor - Juin 1940 - Réflexions sur un désastre, pp. 149-161.)

10. Les Maisons n'ont plus de greniers, roman inéd. sur l'enfance du poète (achevé en 1965, 323 p.). Il en existe deux versions. Dans cette oeuvre, les références à Paul et Virginie sont nombreuses. L'Oncle Tim raconte à Jérôme l'histoire de deux naufragés, Patrice et Charmante Soirée, qui finit par la mort de l'amant. La dissemblance est voulue. (Cf. 1ère version, pp. 84-85.) Plus loin, (pp. 265-274) Baron fait un pastiche du roman de Bernardin en mettant en scène le Polytechnicien et l'ange qui s'appellent Paul et Virginie. Le "couple uni" finit par connaître tous les dérèglements : Paul, après avoir été dormeur, se prend pour un chien et se voit condamné dans une maison de santé tandis que Virginie, retrouvant son équilibre, prend un amant que l'on croit être Baptiste Algazel (Louis Aragon). (Ibid., p. 274.)

11. Charles, le frère de JB, que tout le monde appelle François. Son aîné de cinq ans, il fut le premier à lui parler de Rimbaud, de Baudelaire et du cubisme dès 1919. Que François ait joué un rôle déterminant dans l'orientation du poète (cf. L'An 1 du surréalisme, Denoël, 1969, p. 33), permet de comprendre pourquoi JB fait appel à lui au moment où, difficilement, il précise ses projets littéraires. C'est comme si le souvenir de son frère allait débloquent tout le passé pour ainsi faciliter l'élaboration du roman sur l'enfance. (MG.) C'est le même appel qui est traduit dans "Le Salut éternel", titre déjà révélateur de sa part de reconnaissance, que JB dédie à son frère. Dans ce poème, le cadet regrette leur éloignement (AP, p. 149), la Bretagne, lieu d'enfance, dont ils sont écartés (ibid., p. 149), la "maison morte" (ibid., p. 152), en somme toute une fraternisation (mot d'ordre de Paul Eluard) qui ne peut être favorisée que grâce aux "enlacements d'encre noire". (ibid., p. 150.)

12. Pour les souvenirs, cf. A1, p. 198. Voir aussi "Le Bon coeur de Raymond Queneau", dans Raymond Queneau, Cahiers de l'Herne, no 29, 1975, pp. 330-333. "Pas de poème aujourd'hui" est dédié au romancier surréaliste. (AD, pp. 293-294.)

13. Cette sympathie pour la culture de Queneau nous renvoie au "Bon coeur de Raymond Queneau", où JB fait la louange du "sel de l'esprit" qui est celui de ses camarades à Neuilly : Queneau, Eugène Jolas et Boris Souvarine. Il fait une distinction entre la culture de ceux qui ont fondé les différentes revues entre 1930-1939, dont Le Phare de Neuilly (1932), une culture dense d'apport poétique et celle qu'il qualifie, avec une pointe d'ironie, de "kulture" parisienne (le "k" étant de mise) qui est la fonction d'esprits curieux et parasites. Cette préoccupation est des plus vives vu le rapport Baron-Breton. André Breton avait loué la volonté du poète de dix-sept ans de faire table rase de toute culture pour laisser libre cours à l'inspiration poétique. Que Breton ait reproché à JB son défaut d'érudition, par la suite, lui est toujours resté sur le coeur comme un jugement inconséquent de la part de celui qu'il nomme "pape" et "papa". (A1, p. 108.)

14. L'angoisse de la création littéraire dans les Cahiers provient, en partie, de la quête d'un style. A la recherche d'un langage apte à traduire tout un monde imaginaire, il envisage plutôt d'écrire des romans qui seront de véritables poèmes en prose. Si Le Noir de l'azur est exceptionnellement voulu comme roman de forme classique, c'est parce qu'il est un témoignage d'époque : 1942. (NM, déc. 1973.) Par ailleurs, Charbon de mer, qui célèbre la femme inconnue en perpétuelle métamorphose, prend figure expressément de poème passionnel. Ainsi le commentaire de Marcel Moré qui voit dans ce roman une "véritable dialectique d'allure poétique" ("Jacques Baron : Charbon de mer", dans Esprit, no 39, 1er déc. 1935, p. 440) est significatif puisqu'il reprend comme élément descriptif le titre même de l'ensemble des oeuvres poétiques de JB. La division par chants du poème en prose n'est autre qu'une réminiscence des Chants de Maldoror, oeuvre qui constitue pour Baron un phénomène éblouissant. (Al, p. 104.)

15. Pourquoi Baron envisage-t-il d'y inclure l'élément merveilleux qu'est l'humour ? C'est que, d'une part, l'humour accorde à l'oeuvre, peinte ou écrite, sa dimension moderne (cf. "André Beaudin, un peintre grave, voluptueux et attendrissant", dans La Galerie des arts, no 15, avr. 1964, p. 7) et que, d'autre part, les chants qu'il veut évoquer ne seront fidèles à leur modèle qu'à condition d'être servis par le même "langage corrosif" d'un Lautréamont, "d'un humour qui coule de source". (Al, p. 104.)

16. Le Roman comique de Scarron qui vaut par son ton railleur et sa protestation contre la littérature officielle (cf. Victor Fournel, Introduction, Janet, 1857, p. vi), est une des sources de l'inspiration comique de Baron. Satire par excellence, cette oeuvre est d'une hardiesse extrême et capable de scandaliser la morale déjà bourgeoise du temps. Ainsi, JB retient cette forme, parmi toutes la plus efficace, afin de traiter la question de la famille dont il tient à railler la mentalité figée "des idées reçues, les plus reçues, des sentiers battus". (Al, p. 22.)

17. Ne pas se soucier de la réussite veut dire, au contraire, qu'il y songe inlassablement. Chaque fois que Baron envisage sa vie sous l'angle de la réussite et de l'échec, il aspire aussitôt à un succès mondain, seul capable de compenser les insatisfactions sur le plan de l'écriture.

18. "... Il y a au moins une chose de bien dans notre petite bande, c'est l'amitié peu commune dans les bandes du même genre, et d'autant plus valable..." (Cf. Lettre de Michel Leiris à JB, inéd., s.l., 27 déc. v. 1930, FsB.)

19. En 1936, JB commence à travailler au "Poste Parisien", station de radio commerciale, filiale du journal "Le Petit Parisien". Son travail de reporter est interrompu par sa mobilisation en sept. 1939. Voir chronologie.

20. Il s'agit plus précisément du langage psychanalytique employé par Fanny qui en avait une notion sommaire et qui en usait "à tout bout de champ comme dans une comédie de boulevard". (NM, déc. 1973.)

21. Gagner de l'argent comme journaliste, à la radio ou ailleurs, est pour JB la solution la moins compromettante, fut-elle "la bête noire" de Breton. (Al, p. 120.) S'il allait dans le sens de ses préférences, il n'aurait pas eu de métier du tout. (Cf. "Enquête sur quelques préférences", dans Littérature, nouvelle série, no 2, avr. 1922, p. 2, Append. II : "9.: Occupation- S'asseoir dans un fauteuil, ... 14.: Métier- Acrobate".) Mais en 1937, JB avait renoncé à son intransigeance littéraire d'autrefois.

22. JB avait consulté à plusieurs reprises le docteur Borel, médecin de Bataille, Leiris et Queneau.

23. Il veut une femme qui ne sorte pas de sa féminité, qui soit "frêle" et "peu sportive". C'est la femme-oiseau qu'il nommera plus loin (C, p. 21), le petit modèle qu'il peut apprivoiser, dominer, la femme de salon "raffinée" qu'il peut mettre en cage et adorer.

24. Après avoir établi un code de beauté idéale, Baron tourne tout naturellement son attention vers celle pour qui il se dévoue, présentement. Il conclut que Fanny est sottement "bourgeoise". Cet esprit critique dépend, en grande partie, du non-conformisme du poète qui n'a pas cessé de juger les contraintes et les fausses apparences du milieu bourgeois. Ce fragment inéd., qui date de l'époque surréaliste, en témoigne : "... L'existence que vous me faites, bourgeois, me dégoûte, car vous ne m'aimez pas, malgré vos protestations car, tout ce qui vous intéresse, c'est de me faire marcher au pas, à votre pas, de me plier à votre règle, de m'abrutir comme vous vous abrutissez tous. L'argent que vous me prêtez, c'est un directeur de conscience que vous voulez m'imposer..." (Cf. "Le Village marin", 1er nov. 1923, p. 3, FsB.)

25. Baron prend sa timidité comme point de mire de ses échecs. Il ne réussit pas à se hisser à la hauteur de ses aspirations et de ses aînés célèbres : "L'auteur n'est pas sans ambition. Il aurait désiré la gloire. Une gloire antique. Mais déjà il se rend bien compte qu'il devra se résoudre à n'être qu'un poète... disons mineur. Il y a beaucoup de gâchis en cette époque. L'auteur sait bien qu'il n'a rien inventé. On l'a même accusé d'avoir démarqué Apollinaire. C'est bien exagérer les choses". (Cf. "La leçon de Rimbaud", dans "Cette époque n'aime pas (le) lyrisme...", essai inéd., v. 1930, p. 8, FsB.)

26. Leiris et Baron, amis dès le ralliement au groupe surréaliste, sont restés liés et se sont toujours accordés dès qu'il était question de l'art et de la vie. (NM, déc. 1973.) Les deux surréalistes ont

collaboré à plusieurs reprises. (Cf. "La Revendication du plaisir", dans La Révolution surréaliste, no 3, 15 avr. 1925, pp. 24-25; "Poème érotique", inéd., v. 1925, FsB, Append. III.) Baron lui a dédié trois poèmes dont "Le Vent du soir" (AP, pp. 73-75), "Où l'auteur vient faire l'inventaire de ce qui lui reste" (AD, pp. 226-229) et "Derniers vestiges" (AP, pp. 52-53), dédicace manuscrite, CP.

27. Désir du rapprochement qui est volonté de recréer les "moments d'amitié-poésie" (Al, p. 45) qui furent ceux de l'époque surréaliste. Le retour dans le groupe semble la meilleure manière de retrouver l'inspiration issue d'une poésie collective si féconde d'autrefois.

28. JB espère collaborer de nouveau avec Tériade. En 1935, l'éditeur de Verve avait publié des textes de Baron dans Minotaure et La Bête Noire. (Cf. Michel Anthonioz, Hommage à Tériade, Centre National d'Art Contemporain, 1973, pp. 8, 11, 12. Voir également "Hommage à Tériade", dans Education, no 179, 7 juin 1973, p. 23.)

29. Il s'agit de Morrill Cody, ami de JB, qui était alors rédacteur en chef du Literary Digest à New York. Il lui demande d'écrire un portrait de Léon Blum. Journaliste pour Associated Press et responsable de Radio Liberty Committee, Cody a été coauteur de This Must Be the Place avec James Charters.

30. JB avait soumis une série de poèmes au directeur de la Revue de Paris.

31. Baron a toujours voulu un "impresario" qui se chargerait de ses intérêts auprès des éditeurs. C'est Louis Aragon qui a imposé L'Allure poétique à Gallimard. Aragon fut le premier des surréalistes à être édité chez Gallimard. (Cf. Aragon parle avec Dominique Arban, Seghers, 1968, p. 40.)

32. Désir d'être rattaché poétiquement au nom d'un saint breton dont l'existence fut remplie de merveilleux. Plus important que la sainteté de Guénolé est l'aspect étonnant de sa vie. Baron cherche un renouveau dans un pseudonyme, celui-ci^{se} situant dans l'hagiographie bretonne pour célébrer un retour au sein de sa patrie adoptive.

33. Salacrou, ami commun de Leiris et de JB.

34. Baron, qui n'a pas répondu à "L'Enquête du suicide", avoue qu'il a été prêt d'attenter à sa vie. S'il ne fait pas l'apologie du suicide (cf. "Jacques Rigaut et nous", dans L'Actualité, no 24, du 2 au 8 avr. 1970, pp. 37-38), il reconnaît comme fait le droit qu'a chacun de disposer de sa propre vie.

35. Olessia, ex-femme de Drieu La Rochelle.

36. JB ne pense pas du tout à une mission du poète mais à un état d'âme à traduire fidèlement. (NM, déc. 1973.) En fixant les sursauts de la vie intérieure, il se rapproche d'Arthur Rimbaud dans la mesure où celui-ci "n'a jamais parlé de 'message', mais de posséder une vérité dans une âme et un corps". (Cf. "Qu'est devenu Arthur Rimbaud ?", Append. VI.)

37. Une tireuse de cartes comme les surréalistes en rencontraient à l'époque. Les "dames spirites" (Al, p. 66) détenaient un pouvoir délirant de nature à influencer la démarche poétique surréelle. (Cf. La "Lettre aux voyantes" (1925), citée par Jean-Louis Bédouin, André Breton, Seghers, coll. "Poètes d'aujourd'hui", 1970, pp. 85-86.) Baron se souvient de l'initiation aux médiums de René Crevel. (Al, pp. 66-67.) Dans un cahier inéd., datant du 26 oct. 1941, le poète raconte une de ses expériences personnelles : "Après ma visite à Madame B.B. Elle me promet une évolution qui doit trouver son apogée en 1943. C'est en somme la gloire qu'elle me promet. A Dieu ne plaise... Elle m'a demandé de la revoir vers avril-mai 1942. Tout ce qu'elle me dit du passé me paraît juste, de mes rapports avec F. aussi, des enfants Vent. aussi. Cela reste pour moi mystérieux. Il est évident, qu'étant assez influençable, je crois volontiers ce qu'une voyante me dit. Pourtant je le prends un peu comme une flatte-rie..." (Cf. p. 2.) Voir aussi les lettres de Michel Leiris à JB : "... Breton passe son temps à consulter les cartes et les tarots. Il m'a prédit toutes sortes de choses, notamment que je me suiciderais en 1927. C'est merveilleux !..." (Paris, 16 déc., v. 1925, EsB.) "Je vous écris de cette sale petite ville du centre où je suis retenu pour deux jours par un accident de l'auto qui doit m'em-mener à Antibes, auprès d'André Masson. Les prédictions se réalisent ! Une voyante m'avait dit il y a huit jours que je courais un grand dan-ger; à 11 heures et demie du matin une bande d'oiseaux s'envolait à notre gauche et à 1 heure et demie, la roue droite avant de la voiture s'en allait loin de nous, et nous nous arrêtons à quelques centimètres du fossé..." (30 août 1934.)

38. Le frère de Fanny travaillait dans une banque à la Nouvelle-Orléans.

39. En 1969, le thème du conflit des générations préoccupera toujours l'auteur. (Cf. Al, p. 108.) Voir aussi la conférence, "Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire, devant vous, un long exposé du mouvement surréaliste...", restée inéd. : "Ce qui importe, aujourd'hui, c'est moins l'exigence surréaliste d'une certaine époque qu'une nouvelle dimension de l'art - dans le double sens de savoir et de méthode - au cours de cette 'longue querelle de la tradition et de l'invention, de l'ordre et de l'aventure' dont Guillaume Apollinaire se disait le

juge dans son beau poème, à la fois sentimental et didactique : 'La jolie rousse'". (Bordeaux, 1971, Ottawa, févr. 1974, p. 2.) Baron opte pour une oeuvre poétique pleinement moderne avec les mots d'ordre tels humour, trouvaille, surprise qui correspondent aux armes du XXe siècle ("invention", "aventure") que préconisait Apollinaire.

40. "Il avait l'élégance anglaise qui a le style d'être et de ne pas être à la mode." (Al, p. 166.) Pour les souvenirs de Pierre Drieu La Rochelle, voir aussi "Programme", dans La Révolution surréaliste, no 11, 15 mars 1928, p. 22. Le poème "Jérémie" (AP, pp. 59-60) contient une dédicace manuscrite.

41. Pour les surréalistes, tout comportement, y compris la manière de se vêtir, est déjà poétique. Le dandysme vestimentaire est chemin vers l'amour : "Tous les oiseaux font quelque chose de leur plumage pour attirer l'amour". (Al, p. 166.) Ainsi, nous comprenons pourquoi Jérôme Rhoda, principal protagoniste du Noir de l'azur, considère "avec mélancolie la manière désinvolte dont il était habillé". (NA, p. 14.) De même, nous comprenons le désir d'Unipar, héros de Charbon de mer, d'aller faire l'achat d'un complet "sinon excentrique, du moins d'une coupe et d'une couleur suffisamment démoralisantes". (CM, p. 147.) Il est opportun de noter que toute entreprise de description tenue dans l'ordre des souvenirs est aussitôt couronnée par une remarque de critique ou bien de louange sur la tenue des camarades surréalistes, de sorte que le mobile devient clair : il y a un code d'habillement conforme au poète d'avant-garde que JB appréhende chez d'autres et qu'il veut s'arroger lui-même. (Cf. A. Breton : Al, p. 16; J. Rigaut : ibid., p. 102; Drieu La Rochelle : ibid., p. 166.)

42. JB estime que sans le milieu contraignant de sa famille il aurait pu accéder à une certaine réussite. Cette influence, jugée néfaste, est à l'origine de deux romans inéd. dont MG et Monsieur Bag. Elle fournit le sujet à "Décadence de la vie" dont le sous-titre manuscrit "Le Problème de l'enfance" est des plus révélateurs. (Cf. La Révolution surréaliste, no 3, 15 avr. 1925, p. 14; suite, ibid., no 5, 15 oct. 1925, pp. 14-17.) En 1922, les parents de Baron insistent pour que le cadet devienne pensionnaire à l'école Ste-Marie de Monceau. Mais le poète abandonne ses études sans prévenir ses parents. Il reste quelques jours chez Breton, puis continue sa fugue; il habite ensuite un hôtel bon marché près de Barbès. L'incident se termine en faveur de Baron. (Cf. Michel Sanouillet, Dada à Paris, Ed. J.-J. Pauvert, 1965, pp. 185-186.) Louis Aragon rappelle cet épisode célèbre de la vie du jeune révolté dans Un vague de rêves. (Commerce, oct. 1924, p. 115.) Mais c'est à proprement parler l'incompréhension du milieu (Al, p. 22), et la rage naissante qui font que JB est prêt à rejoindre les rangs surréalistes. La notion de famille comme "valeur sacrée" est celle à laquelle les surréalistes s'en prennent d'un commun accord. (Cf. A. Breton, Entretiens, op. cit., p. 97; cf. P. Eluard, "L'Evidence poétique" (1937), dans Oeuvres complètes, t. 1, op. cit., p. 520.)

43. Si l'argent a tant d'importance, c'est qu'idéalement il permettait à JB des rapports plus aisés avec les femmes et qu'il permettait d'accéder, de manière plus suivie, à la carrière d'écrivain en le débarrassant des longs soucis matériels. Si le poète s'est mis à écrire si précipitamment NA en 1946, c'est qu'il venait de recevoir l'héritage de sa mère décédée l'année précédente. Le jeune surréaliste était plus désinvolte vis-à-vis de l'argent, convaincu que "l'argent ne se gagnait pas et tombait du ciel". (Al, p. 170.) Les amis se chargeaient de faire la récolte et la distribution. Ce n'était pas sans peine comme le témoigne Aragon : "... Mais mon vieux il faut que je te dise que ce n'est pas commode toutes les fois de trouver de l'argent. Cette fois-ci avec les banques fermées quatre jours par-dessus le marché, au nouvel an, j'ai cru que je ne m'en tirerais pas. Enfin, ça y est..." (Cf. Lettre d'Aragon à JB, inéd., Paris, 6 janv. 1926, FsB.)

44. Viviane ou l'Île enchantée, pièce en trois actes, diffusée par la R.T.F., janv. 1952. Le sommaire du drame s'impose : Le colonel d'aviation, Artus, chargé d'une mission secrète est obligé, à la suite d'un accident, de se poser sur l'île d'Avallon. Il est recueilli par une jeune femme, Geneviève, qui tient une pension de famille dans l'île. Il y retrouve un ancien camarade de guerre, Merlin. Merlin veut entraîner Artus dans une expédition ambiguë qui risque de provoquer la guerre. La rencontre de Roland Garros faite par le père de JB lors de sa captivité en 1914 est à l'origine de la pièce. Cette fascination chez Baron réside dans la fierté qu'il éprouve, ayant été témoin des origines de tout ce qui est moderne : l'aviation, l'automobile, les paquebots de luxe, le cinéma. (Cf. "Le Futurisme", dans Éducation, no 184, 4 octobre 1973, p. 23.) Baron sentait une lassitude devant la poésie ancienne et reprenait à son compte le souci d'un art moderne tel qu'Apollinaire l'avait défini dans "Zone".

Néanmoins, plus tard le poète songera à imiter Chrétien de Troyes (cf. C, p. 122). Son but demeure explicite : "Je cherche un texte ancien à mettre au goût du jour". (Ibid.) C'est ici que nous avons la preuve d'un tel effort et d'une imprégnation en lui du roman breton, par la référence indirecte à la Mort d'Artus, à Merlin l'Enchanteur, et même par déformation, à la Reine Guenièvre, tous les personnages qui ont vu le jour dans le cycle de la Table Ronde.

45. Florence Gilliam, que le poète avait rencontrée en 1930, fut l'éditeur de la revue "Gargoyle" et de Joy of Dancing publié à New York en 1953. Envoyée spéciale au "Théâtre Magazine de New York", elle fut également critique dramatique au "Boulevardier". Elle est l'auteur de l'ouvrage, France (New York, Dutton, 1945) dans lequel JB a inséré un poème-témoignage : "Il faut encaisser même l'ancien...", extrait d'"Eloge" (AP, pp. 100-111), p. 5. Il lui a consacré un article critique, "France", dans Minerve, 28 décembre 1945. Leur collaboration était fréquente, notamment celle de "Artistic America", Tiffany Glass, and Art nouveau by Samuel Bing, Introduction, Robert Koch, Cambridge,

Mass., M.I.T. Press, xiv + 260 p., A Review and Commentary by JB and F. Gilliam", dans Connecticut Review, vol. 5, no 2, avr. 1972, pp. 69-74. Baron lui a dédié "Poème d'amour", (inéd., s.d., CP).

46. "Cinquante ans après la révolution russe, qui devait établir une société sans classe, une bureaucratie tentaculaire constitue la classe dominante. Moins qu'ailleurs il y a place pour la liberté de l'esprit... Nulle part il n'y a place pour le bonheur." (Cf. "La Révolution", op. cit., p. 4.) Après avoir fait couler tant de sang sur la place publique, il est difficile que les hommes retrouvent leur imagination créatrice. (Ibid., p. 5.) Il est inadmissible que la liberté d'expression passe à la guillotine. Baron conclut qu'en 1925, les surréalistes ne pouvaient pas rencontrer la révolution communiste (p. 9) mais qu'alors l'invention surréaliste était à son plus bas niveau (p. 12). "Je suis très seul", dit le poète. Il s'en explique : "Les esprits se raidirent, se matérialisèrent. La brise noire de la morale, chère à Breton, obscurcissait, de son vol, le ciel... Il faisait régner le soupçon, ramenait chacun à sa solitude. Vouloir concilier le style humoristique et la démarche politique était une tentative d'une pédanterie douteuse dans le même sens qu'on dit une plaisanterie douteuse". (Ibid., p. 11.)

47. C'est au salon de Thérèse Aubray que JB avait rencontré Valéry. Il s'agit de rappeler que Breton attachait à La Soirée de Monsieur Teste une valeur considérable parce que l'oeuvre représentait à ses yeux le nihilisme en lutte contre l'intellectualisme.

48. Le côté nationaliste qu'il y a dans les compétitions et ce que cela représente de propagande morale bourgeoise fait que le sport pour les surréalistes était tenu au bas de l'échelle des valeurs. Néanmoins, Limbour était champion de natation, Aragon était bon nageur, Leiris joueur de tennis comme JB et F. Baron, boxeur comme Arthur Cravan. C'est le souvenir de la boxe que JB a conservé et dont il est question dans ses oeuvres. Un des protagonistes des Voyageurs debout (pièce inéd., s.d.) est boxeur. Jérôme Rhoda l'est également. (NA, p. 39.) L'élément autobiographique se confirme deux fois. D'une part, dans le roman, les parents auraient voulu que Jérôme soit notaire (ibid., p. 39), ce que JB indique comme étant l'ambition de sa mère (AI, p. 23). Donc le choix d'être boxeur, peut-on conclure, est manifestement une manière d'ébranler le conformisme du milieu. D'autre part, Rhoda qui lit "alternativement Rimbaud et le Miroir des Sports" (ibid., p. 41) verra son contrepoint dans Les Frontières du bonheur, ouvrage autobiographique de F. Baron, où le héros, Jean François, n'envisage d'autre idéal que "d'être Carpentier et de l'Académie française" (op. cit., p. 59). Cette comparaison est donc indispensable pour voir l'espèce de dédoublement qui a pu exister entre les deux frères.

49. La femme idéale n'aura pas la fixité du sphinx mais aura la fluidité du spectre. Il n'en est pas moins vrai que pour JB la beauté réside autant dans l'immuable et dans la durée que dans le mouvant et

l'éphémère, ainsi que le témoigne "Contre-jour" où l'amour, la sorcière, est "comme une pierre au fond de l'eau courante". (AD, p. 309.) Le même thème est annoncé dans "Visages" :

"J'aime aussi dans les visages quelque chose de doux
qui recouvre quelque chose de dur
J'aime qu'il y ait du caillou et de la mousse..."

(AP, p. 95.) En ceci, on trouve donc la résonance de la beauté "explosante-fixe" à laquelle Breton fut le premier sensible. (Cf. "Dictionnaire abrégé du surréalisme", dans Paul Eluard, Oeuvres complètes, t. 1, op. cit., p. 727.)

50. L'An 1 du surréalisme fait le point sur les amitiés personnelles de JB. Si le poète appelle cette oeuvre "de la petite histoire" (Al, p. 209), c'est qu'il n'avait pas l'intention de faire une analyse rigoureuse des événements. De l'époque disparue et du mythe collectif, il n'aspire qu'à faire un témoignage authentique sur la vie intime de ses amis. Il éveille "une voix pour l'homme qui parle à l'homme. On est tous copains", conclut-il. (Al, p. 210.)

51. En 1926, Serge de Diaghilev avait commandé à Ernst et à Miró les décors pour son ballet, Roméo et Juliette. Art et chorégraphie allaient de pair. Cette collaboration suscite une condamnation de la part d'Aragon et de Breton. (Cf. "Protestation", dans La Révolution surréaliste, No 7, 15 juin 1926, p. 31.) Néanmoins, dans le numéro suivant de la même revue (1er déc. 1926), Eluard approuve l'oeuvre et la participation de Max Ernst en reproduisant deux de ses tableaux. "Il va falloir, dit-il, une fois de plus nous reconnaître, et nos ennemis, une fois de plus, doivent renoncer à nous juger." (Cf. Patrick Waldberg, Max Ernst, J.-J. Pauvert, 1958, p. 227.)

52. Le Docteur Borel avait incité JB à noter ses rêves, ce qu'il a fait en partie, comme à l'époque surréaliste. A ce titre, le dernier projet inscrit dans son "Programme" de 1928 est capital, soulignant, comme il fait, l'importance de l'art des songes :

"- Attention à la Roue de la Fortune...
Rêver"

(Op. cit., pp. 22-23.) Si Baron, de manière globale, a conféré au rêve une importance inférieure à celle que lui ont accordée Breton, Desnos, Péret ou Eluard, c'est que le poète a été plutôt attentif à la vie extérieure, au monde quotidien, celui qu'Aragon lui a fait connaître "en marge de la magie comme en jouant". (Al, p. 62.)

53. Les Vails furent des amis intimes de JB; ils l'ont invité à plusieurs reprises dans leur maison de campagne, dans le Midi et à Megève où ils avaient une propriété jusqu'en 1939. (Cf. Marcel Duhamel, Raconte pas ta vie, Mercure de France, 1972, pp. 274-275.)

54. N'y a-t-il pas dans cette angoisse, créée par le gaz, une réminiscence inconsciente de la tentation du suicide que JB avait rapporté le 27 nov. ? (C, p. 5.)
55. Créant un état propice au rêve, les films d'épouvante connaissent une grande vogue. Docteur Caligari "avait la valeur émotionnelle d'un long distance call muet..." (Al, p. 149.) Ce goût du fantastique, issu du film, a de l'intérêt dans la mesure où celui-ci provoque la même terreur soudaine que le roman noir. Le lien entre ces deux genres est d'autant plus flagrant que Baron parle d'"atmosphère romantique" à propos du film et que Breton dans son texte de 1937, "Limites non-frontières du surréalisme", parle du "décor romantique" à propos du roman noir. (Cf. La Clé des champs, op. cit., p. 23.)
56. Cet élément gothique que Breton juge être parmi les plus flamboyants quoique non des plus essentiels au roman noir (cf. "Limites non-frontières du surréalisme", op. cit., pp. 25-26), figure comme décor dans plus d'un poème de JB; "Le Nez aux vitrines" est exemplaire. Il y est question d'orage (AP, p. 127), de lézards, de tombeaux (ibid., p. 128) et de "donjon nocturne" (ibid., p. 129), ce qui correspond parfaitement au décor de la "romance gothique", aux ruines, aux fantômes et aux souterrains qu'il décrit dans son roman d'enfance. (Cf. "... le château maudit", MG, II, p. 295.) A ce titre, il n'est pas sans conséquence que Julien Gracq décèle une ressemblance, d'abord sensible dans certains détails extérieurs, (qui) unit Les Chants de Maldoror aux romans noirs" (cf. Préférences, José Corti, 1961, p. 118) et que Lautréamont ait été un des poètes les plus vénérés de JB. Si le poète a voulu réhabiliter le roman d'Eugène Sue, La Salamandre, aux yeux du grand public, lorsqu'il entreprend la direction chez Denoël de la collection, Bleu Océan, c'est à cause du pittoresque du drame dont les épisodes "qui se jouent au cours d'une croisière en Méditerranée appartiennent au roman noir". (Cf. Introduction, 1966, p. 10.)
57. On sait que JB a toujours été favorable à une libération totale dans le domaine de la sexualité. Lors des "Recherches sur la sexualité", Baron a approuvé pleinement ce qu'Aragon avait prôné et ce que Breton devait qualifier par la suite de "réclame pédérastique", c'est-à-dire le rejet de tout tabou et préjugé dans l'ordre des habitudes sexuelles. (Cf. La Révolution surréaliste, no 11, 15 mars 1928, p. 38.)
58. Camarade de régiment, rencontré en 1925.
59. JB a passé la meilleure partie de son enfance dans le Morbihan, à St.-Pierre-Quiberon et à Belle-Ile. C'est ainsi que la mer est toujours à l'arrière-plan de son oeuvre comme source d'exaltation poétique. CM n'est autre que le tribut payé à ces "rêveries". (Cf. pp. 70, 76, 184, 200.) Le poète réitère : "Pour moi ayant passé toute mon enfance au bord de la mer, en Bretagne, je vois tous les événements de ma vie comme posés sur des vagues et j'attends toujours la tempête ou le calme plat. Dans ce sens mon inspiration est sans aucun doute située dans un climat maritime". (EL, p. 11.)

60. L'essence de cette "âme... provinciale" se dégage dans l'article de Jean Prasteau : "A Nantes, le père Ubu célèbre cinquante ans du surréalisme", dans Le Figaro, 20-21 mai 1972, pp. 1, 5. Voir également "La Bretagne aux artistes", dans Service, revue mensuelle, août-sept. 1956, pp. 592-594.

61. L'admiration est grande. JB reconnaît en Drieu le séducteur naturel (Al, p. 168), le soldat dévoué (*ibid.*, p. 167), autant un être sensible aux trouvailles poétiques (*ibid.*, p. 167) qu'un homme détaché qui n'était pas inféodé dans le groupe surréaliste. (*Ibid.*, p. 165.) Il est à noter que le mot "infantile" revient pour la deuxième fois dans l'espace de quelques lignes. Baron tend à purger tous les restes de l'enfance (respect excessif pour Drieu, emprise de l'acte physique) qui suivent la courbe de l'exorcisme.

62. Baron admire Vitrac car celui-ci a eu le don de traduire dans ses oeuvres, de manière éblouissante, les éléments de sa propre vie et il a su, comme dramaturge, "transposer son cas en anecdote scénique". (Cf. "Disciple de Jarry et 'romantique des années 1920' Roger Vitrac a donné au Théâtre ses lettres de noblesse surréalistes", dans Carrefour, 30 janv. 1952.) Mais son admiration n'est pas inconditionnelle comme elle l'est dans le cas de Drieu puisqu'il reconnaît en Vitrac son propre et son plus virulent défaut : la veulerie.

63. Jacqueline avait épousé Jean Hélion. Le peintre a fait une lithographie pour les poèmes en prose qui devaient paraître aux éditions du Terrain Vague sous le titre Je compose. Ce projet étant resté sans suite, les poèmes furent réunis sous le titre L'An dernier dont "Port donnant" qui est dédié à Hélion (pp. 233-234). (Cf. "Les Rencontres de Jean Hélion", dans Preuves, no 190, déc. 1966, pp. 60-65. Repris dans Hélion ou la force des choses, Témoins, monographies et témoignages, Daniel Abadie, Bruxelles, La Connaissance, 1975, pp. 141-151. Voir également "Hélion", dans Education, no 177, 24 mai 1973, p. 22.)

64. Point culminant de cet aspect velléitaire dont Baron a déjà parlé. (C, p. 9.) Le sentiment de paternité adoptive, qui dans le texte semble très sincère, est aussitôt invalidé par un désistement facile.

65. Il s'agit de l'Exposition Internationale du Surréalisme de 1938 à Paris à l'occasion de laquelle JB a écrit : "Au-delà du beau et du laid, A propos de l'Exposition Surréaliste". (Cf. Append. IV.) L'exposition a réussi pour avoir conduit au choc et à la surprise, pour avoir été l'occasion de nouvelles trouvailles poétiques et pour avoir su déployer une ambivalence, celle qui transforme le décor en des espèces d'objets à piège où le spectateur ne sait guère s'ils seront accueillants ou agressifs. C'est cette "conquête du merveilleux" que le poète applaudit avec enthousiasme. Mais une fois la surprise passée, il ne reste qu'un "confus bric-à-brac de l'âme", vraie "Tour de Babel de l'inconscient". JB reproche aux peintres d'avoir confondu les genres, d'avoir évité tout souci de représentation d'objets réels, ce pour quoi il ressent une nostalgie des grands maîtres d'antan, de n'avoir pas finalement choisi leurs images, d'avoir donné un peu n'importe quelle

image. A. Breton s'est mis d'accord avec JB lorsqu'en 1947 il rédige "Signe ascendant" où il désapprouve les "rapprochements ignobles" et le déprécatif. (Cf. La Clé des champs, op. cit., p. 137.)

66. Charlotte Lefrançois, amie de jeunesse de JB, tuée dans un accident d'automobile en 1971.

67. JB aurait voulu que les surréalistes, qui ont renoncé à "l'échelle des valeurs reconnue d'utilité publique", en indiquent une autre. Le délire des images en trompe-l'oeil ne suffit pas à créer un nouvel ordre social. S'il finit par donner raison aux surréalistes, c'est parce qu'ils ont su trouver un fragment "magique" de l'âme dont les agitations ont été jusque-là inépuisables. (Cf. Append. IV.)

68. JB et André Masson se sont liés d'amitié dès 1922. (Cf. AI, pp. 94, 95, 185-189; cf. "Méditation sur le déclin des beaux-arts", dans L'Age d'or, nos 5-6, déc. 1946-janv. 1947, p. 194.) Sont dédiés au peintre "Souvenirs de Tossa" (AD, pp. 276-277), "La Barricade étincelante" (Cahiers du Sud, Marseille, no 108, 1929, dédicace manuscrite, CP) et un poème de 1927, "André Masson" (Poètes surréalistes, op. cit., p. 20).

69. L'article sur l'exposition de 1938 isole quelques peintres, dont Masson, pour n'avoir pas obéi à une loi immuable de fabrication d'images à l'emporte-pièce. Si Masson et JB sont "au même point", c'est parce qu'ils envisagent l'art comme une force sacrée où le souci de composition n'est pas exclu, où la nature peut être l'élément majeur de l'oeuvre, véritable "flèche de vie". (Cf. Append. V.)

70. Klossowski, qui n'avait pas participé au mouvement surréaliste, a néanmoins écrit un texte qui montre des affinités réelles avec Breton et les autres. (Cf. "Fourier", dans "Les Cahiers de Contre-Attaque", publiés à partir de janv. 1936; cité par Maurice Nadeau, Histoire du surréalisme suivie de Documents surréalistes, op. cit., pp. 444-445.)

71. L'inconscient, pour JB, est synonyme du paysage intérieur. Il croit, comme lui disait un jour André Derain, que "du paysage intérieur on a vite fait le tour". (Cf. "Un nouveau logos" dans Education, no 187, 25 oct. 1973, p. 19.) Les variations et combinaisons dans l'élaboration de ce paysage, confus amas de jeux, sont restreintes, donc finies (cf. Append. IV), tandis que la nature, où l'art et la poésie doivent puiser, offre une variété infinie de ressorts qu'il s'agit de capter. Baron prône une "imagination naturelle" telle que la pratique A. Masson. (Cf. Append. V.)

72. New York, qui a exercé sa séduction sur le poète, est un lieu de rêve dans la mesure où JB l'associe à Florence Gilliam qui y a vécu à diverses reprises entre 1921 et 1937. Est présent dans le rêve le double motif de la ville et de la mer, qui a beaucoup influencé la poésie de Baron, dont l'équilibre est particulièrement instable étant donné que la présence réelle de l'une provoque la nostalgie de l'autre. Il suffit de comparer les poèmes de Je suis né... où alternent ces thématiques de plages (AP, pp. 122-126) et de places publiques. (Ibid., pp. 117, 119, 120, 127-130.)

73. Allusion à une femme qui fut la compagne de JB en 1930.

74. La délectation morose dont parle JB (C, p. 5) est la clé de ce Hamlet moderne qui est rêveur et mélancolique sans relâche. Mais le caractère d'Hamlet est superficiellement vu : le poète en retient l'angoisse mais non pas la violence.

75. L'incompréhension des parents, décrits par François Baron (cf. Les Frontières du bonheur, op. cit., p. 15) est à l'origine de la rébellion de JB devant une mère aux ambitions trop bourgeoises (A1, p. 23) et devant un père cultivé et sensible qui n'a pas su donner l'appui nécessaire aux élans naissants du jeune poète. (Ibid., pp. 23-24.) Sa révolte sur le plan social et artistique est percutante : "Détruire la famille, la société" (MG, II, p. 279), formule qui rappelle Gide.

76. N'ayant pas connu la gloire en tant que poète (A1, p. 29), JB est hanté par l'échec auquel il oppose la vision de Delaunay, peintre orphique glorifié dont Apollinaire chante l'hymne. (Cf. "Les Fenêtres", Oeuvres poétiques, op. cit., pp. 168-169. Voir également "Art au XXe siècle", dans Education, no 230, 9 janv. 1975, p. 51.)

77. En 1938, JB s'éloigne de l'anti-cléricalisme qui lui avait fait approuver la déclaration collective d'irréligion contenue dans "L'Adresse au pape" (A1, p. 106). L'expérience de contrainte dans les écoles communales est à l'origine de sa dissidence religieuse. Le poète se qualifie de "victime maudite" de la prison "avec toute sa honteuse trahison, (de) la prison parmi les prêtres faux et terriblement noirs, en un mot, les prêtres qui ont terrifié mon enfance". (Cf. DV, suite, p. 15.) Sur l'image de l'école-prison, chez les surréalistes, voir NAS, p. 25. Mais à l'époque de l'avant-guerre, refusant toujours le cadre établi de l'église, JB est de l'avis que seule une satisfaction spirituelle suffit à l'homme dans cette civilisation qui meurt de ne pas avoir une religion propre à rallier les hommes en une communion mystique.

78. Le catholicisme, comme Baron l'entend, résout la question de l'antagonisme qui peut exister entre le rêve et l'action au même titre que le surréalisme, réalisme supérieur, tient compte de la réalité du rêve autant que de la réalité de la vie éveillée. Doit-on conclure que le surréalisme a été pour ses partisans, autant dire pratiquants, une contre-proposition, et la seule viable, à la religion telle qu'elle était reconnue et constituée ?
79. Baron applique le mécanisme des concepts nietzschien : Dionysos-Apollon, ivresse et rêve, ce qui correspond à sa nature profonde, au sentiment mystique que lui révèle l'unité catholique prise dans son acceptation la plus large. (Cf. Nietzsche, La Naissance de la tragédie, Ed. Gonthier, 1964, pp. 17-22.) Le poète cherche dans la religion, si longtemps méprisée, la résolution du conflit qui oppose les forces de dissolution (défoulement, excès) au pouvoir de suprême spiritualisation (raison, maîtrise de soi).
80. C'est d'un goût douteux, c'est un triste enfantillage que de "s'inscrire au parti communiste comme Rimbaud partit pour le Harrar". (Cf. "La Révolution", op. cit., p. 12.) C'est le besoin primordial, chez Baron, de faire partie d'un groupe qui est le facteur déterminant de ses diverses appartenances, c'est-à-dire, selon l'ordre chronologique, le surréalisme, le communisme, le catholicisme. Ainsi "désillusionné" du communisme, il envisage une perspective "catholicisante". Baron trouve dans la hiérarchie chrétienne la reconnaissance de la liberté individuelle contrecarrée et menacée par le fascisme, le nationalisme ou le communisme, où l'homme risque de devenir esclave de l'Etat ou du système.
81. Souvenir de la couverture de La Révolution surréaliste (no 3, 1925) sur laquelle fut proclamée "La fin de l'ère chrétienne". (Cf. A1, p. 107.)
82. Les changements de civilisation sont vus avec scepticisme, voire pessimisme : "Quand la civilisation est en état de rupture - et les poètes voient les premières fissures avant tout le monde : Lautréamont, Rimbaud... - les idées de l'ancien monde et du nouveau monde s'affrontent avec autant de ruse que de bravoure, et beaucoup de sang sur la Place Publique. Si les idées révolutionnaires triomphent, elles n'en sont pas moins épuisées. C'est Thermidor et le premier empire. C'est, après l'internationalisme prolétarien, le nationalisme stalinien. C'est de toute manière l'impossibilité, pour l'homme nouveau, de naître et les mauvaises habitudes du langage, si utiles aux malins, qui reprennent." (Cf. "La Révolution", op. cit., pp. 2-3.)

83. Marcel Moré que JB a connu par Leiris fut, avant la guerre, un des principaux rédacteurs de la revue Esprit. Pour les écrits de Moré, voir Critique, notamment "Mozart vu par Paul Klee" "où l'auteur reproche aux surréalistes leur inattention à l'égard de "l'art des sons" qu'est la musique. (Cf. Critique, no 266, juillet 1969, pp. 639-647.) "Oeuvre d'art" (AD, pp. 295-296) est dédié à Moré. Nous signalons une correspondance de cent lettres entre Baron et Moré dans la coll. Patrick Gilles Persen.

84. Une contradiction se manifeste ici dans la mesure où JB renonce aux réunions et aux rapprochements grâce auxquels s'accomplissent les oeuvres collectives, ce qu'il a déjà réclamé (C, p. 4), au nom d'une création pleinement individuelle, revendiquée comme telle.

85. Notre hypothèse est que ce rêve de femme masculine doit en partie sa force aux faits autobiographiques du poète. Lors du décès de sa soeur, Suzanne Emilie Henriette en 1903, les Baron espéraient un troisième enfant, une fille qui aurait pu réparer le deuil. Or, JB est né en 1905. Sa première enfance a été marquée par un rôle d'homme efféminé que ses parents auraient voulu lui assigner. C'est un phénomène qui n'était pas sans répercussions. Dans Les Maisons n'ont plus de greniers, l'androgynie est une force majeure. Jérôme dit à Margot : "... Ce petit bout d'homme... est assez flou et pourrait être, à peu près, un petit bout de femme... Je me dis que si j'avais été femme à l'heure où je suis né, mes seins auraient poussé du temps de Clémenceau..." (MG, I, p. 40.)

86. Une monographie, Chopin, pour une collection de vulgarisation chez Grasset, publiée en 1939.

87. Toute l'éducation que Baron a connue depuis sa première enfance est de nature à susciter des sentiments d'impuissance ("comme châtré") et des protestations telles qu'elles se résument dans un texte clé, le "chant de la tribu", que le poète dédie à tous les jeunes révoltés de sa génération : "Toute l'enfance a les joues en feu..." (Cf. Raymond Radiguet.) L'art de la sauvagerie s'apprend au coeur de buisson d'épines. Délivre-nous, Mère Nature, de tout ce qui nous fait mourir de peur, en nous et autour de nous, en bas et en haut. Plante ici ton magistral écriteau sur lequel est écrit le mot Liberté, afin de rendre insensées les grandes personnes qui le liront. Qu'elles cessent de nous narguer avec leur Amour. Elles ne savent ni nous laver, ni nous essuyer à propos. Nous ne voulons plus de leurs serviettes éponges en larmes de crocodiles, ni de leurs savons aux grimaces de hyènes. Pour sécher la sueur de nos yeux, nous nous roulerons dans ton herbe chaude, mélangeant les odeurs des garçons et des filles pour former la rose ténébreuse du désir qui tourne à l'envers de ce monde." (MG, I, p. 89.)

88. Autre explication de son amour pour la Bretagne. Elle le délivre des tiraillements de la ville (argent, "tenue", rôle). Cette cure de campagne résout le problème du conflit social et donc l'apaise.

89. "Je ne connaîtrai plus jamais la gloire du stade... Il me reste de témoigner dans mon coin." (Al, p. 29.) Comme c'était déjà indiqué (C, p. 6), Baron veut surtout servir de témoin au spectacle humain dans son devenir, pour être la voix qui, à chaque époque, découvre du nouveau. C'est au poète d'être toujours en rapport direct avec les événements actuels, fut-ce le danger des politiques nationalistes extrêmement fortes. (Mussolini). A rapprocher le "Discours d'acceptation de Saint-John Perse au 'Banquet Nobel'" où l'écrivain fait état de la mission des "Porteuses de flambeaux". Le poète est "lié, malgré lui, à l'événement historique". Il se doit d'être sensible au "drame de son temps" comme à l'honneur de son temps pour aller jusqu'à devenir "la mauvaise conscience de son temps". (Cf. Honneur à Saint-John Perse, Gallimard, 1965, pp. 645-646.) A rapprocher aussi d'Apollinaire : "... il faut être de ce temps". (Cf. "14 juin 1915", Oeuvres poétiques, op. cit., p. 231.)

90. Baron prône une expression "énergique" des tensions actives, électrisantes et créatrices. Il ne suffit plus de s'enfermer, à l'exemple des symbolistes, dans une tour d'ivoire, où on est transporté par la rêverie vague. JB en établit les nuances : "La poésie n'est pas 'la rêverie avec le doigt contre la tempe', simple délectation morose, ni, à l'opposé, éloquence de tribun. Elle est la mise en ordre de la réalité répondant à l'appel de l'imagination". (Cf. "Le poète se transforme en tout ce qu'il voit", Append. X.)

91. C'est dans "L'Ecole de Fontainebleau" (Education, no 156, 30 nov. 1972, p. 19) que JB fait ressortir tout l'intérêt et toute la séduction qu'exerce sur lui le thème de la ville selon Chirico. Le côté positif est que dans cette "ville à l'antique", Baron reconnaît les fantômes et les statues qui ne sont autres que les ombres et les passants qu'il espère trouver sur sa route, toute une gamme fantasmagorique d'êtres inconnus à dénicher pour que le légendaire devienne réel. "Décadence de la vie" confirme la quête du poète : "Paris était une fée... je suivais les pas de trèfle de quelques princesses voilées, très tard dans les ombres du crime... je me jetai dans leurs bras pour l'infini... les fantômes ne sont pas des sources, mais aussi grands qu'ils apparaissent ils sont les vrais miroirs de notre vie". (DV, suite, op. cit., p. 16.) Ainsi, la ville de Chirico s'incarne en un lieu favorable de rencontres, de rêves, de fatalité et de naissance. Le côté négatif est que cette ville se trouve, du même coup, lieu de mort et de vide tandis que JB propose une poésie de vie. Si sa poésie était traduite en peinture, les tableaux seraient la mise en

scène de cafés, de rues et de places publiques pleinement remplis de "mains agiles", de vedettes et de pauvres, de facteurs, de laitiers et de fruitières, de "tant d'amour et tant de monde dans la rue". (AP, pp. 127-128.)

92. En 1938, JB redécouvre un côté de Barrès de profondeur insoupçonnée, telle qu'il n'aurait jamais pu l'envisager quand à dix-sept ans il faisait le non-conformiste rigide qui approuvait le "Procès Barrès". Cette découverte est d'ordre personnel. Auteur de ses propres Cahiers, il devient lecteur des Cahiers célèbres de son prédécesseur. Malgré les lieux communs du Trente-troisième cahier (Plon, 1935, p. 354) sur le nationalisme et l'armée, JB y trouve un ensemble d'idées auquel il est sensible même s'il n'est pas toujours d'accord. Si Baron censure le monologue intérieur, c'est que le monde passe avant le moi, pour lui, tandis que pour Barrès, le Moi, la "seule réalité", passe avant le monde (cf. Le Culte du moi, Plon, 1966, p. 15) pour lui donner ainsi la plus grande "puissance de rayonnement". (Ibid., p. 356.) Mais là où la divergence d'opinion cesse, c'est lorsque JB reconnaît l'avantage qu'il y a pour l'écrivain à vaincre sa timidité. Les Cahiers de Baron se présentent en somme comme une "thérapie de la timidité", telle la trilogie de Barrès. (Ibid., p. 356.) Si Baron attache de l'importance à cette victoire, c'est qu'il voit dans son manque d'assurance la source de son échec : "Ma timidité fait que je suis un poète mineur". (C, p. 4.) La discipline et le travail sont les moyens qui lui permettront de venir à bout de ces problèmes afin d'accéder à la gloire, dont l'académicien Maurice Barrès est l'illustre exemple.

93. Baron est passé de la littérature au communisme car il était décidé à "tuer le poète" en lui. Il en avait assez de l'irresponsabilité des jeux surréalistes. (Al, p. 200.) Mais l'engagement politique était "encore de la poésie et, dans un sens, de la mauvaise". (Cf. "La Révolution", op. cit., p. 12.) L'angoisse résulte de la conviction du poète de n'avoir pas trouvé, par ce moyen, sa libération sociale; il y a rencontré les artifices d'un langage utilitaire non conforme à l'expression surréaliste.

94. Boris Souvarine, avec qui JB avait collaboré, écrivait pour les Nouveaux Cahiers.

95. Par rôle religieux, Baron entend un rôle de confesseur. (NM, déc. 1973.)

96. Rendre la dignité aux hommes est un des rôles que JB s'est assignés. C'est aux poètes d'être "des hommes parmi les hommes", de reconnaître leurs frères, d'assumer le chant de révolte "de la foule malheureuse". (Cf. "L'Evidence poétique", dans Oeuvres complètes, t. 1, op. cit.,

p. 519, 521.) JB fait sien le discours du député dans CM : "Nous réclamons notre part de dignité humaine, notre droit à l'existence... Nous seuls avons la force de faire du nouveau..." (Cf. pp. 54, 56.) La tâche du poète est claire. Ainsi définit-il le lyrisme comme étant "la plus haute expression de la dignité humaine" (EL, p. 1), comme étant à l'homme une "angoisse visionnaire qui est sa dignité". (Cf. Append. X.)

97. L'antagonisme entre le physique et le mental se dissipe grâce à l'accord qui résulte de l'amour électif et réciproque. L'affirmation de JB, faisant appel à cette notion, ne peut que s'accorder avec celle d'A. Breton qui note en 1953 : "... il est parfaitement certain que l'amour charnel ne fait qu'un avec l'amour spirituel". (Cf. "Du surréalisme en ses oeuvres vives", dans Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 184.)

98. C'est un vers blanc alexandrin. JB n'a jamais hésité à l'utiliser même à l'époque surréaliste lors de la publication de AP en 1924. Il suffit de lire "Le Coeur 100 HP", le premier poème du recueil. (AP, pp. 9-10.) Baron entend s'exprimer de la manière qui sera la mieux adaptée à son optique personnelle que ce soit par le vers libéré ou par l'alexandrin : "Les questions de forme ne m'ont jamais beaucoup préoccupé. La forme qui me convient est celle qui s'adapte le mieux à mon humeur du moment. Mais je dois dire que de tomber sur un beau vers alexandrin me donne un grand plaisir. Toute la poésie d'aujourd'hui a perdu en rigueur ce qu'elle a gagné en liberté. Un poème n'est plus une médaille bien gravée, c'est quelque chose de moins parfait mais de plus intime... Pour moi, le poème est la forme qui me permet le mieux d'exprimer de vifs sentiments qui passent avec la rapidité des émotions du coeur et je le répète, si le hasard me fait tomber sur un buisson d'alexandrins, je m'applique de mon mieux à les cueillir avec soin et à en faire une gerbe aussi parfaite que possible". (EL, pp. 12-13.)

99. Il s'agit de rappeler un fait important dans MG : Jérôme Dombres censure l'engagement politique d'Algazel (Aragon) en des termes qui offenseraient sans doute celui qui avait assisté avec acharnement à la "mise en accusation" de Barrès : "Le côté Barrès d'Algazel... Soyons ardents et sceptiques. C'est très facile avec le joli tempérament que nous avons aujourd'hui" lit-on dans le préface d'Un homme libre. L'homme libre se moque de Jérôme Paturot qui 'avait mis son bonheur dans une position sociale'. Mais Barrès est devenu le député des bien-pensants... Algazel se préparait à faire la même opération à gauche. Ça n'était pas visible, à l'oeil nu, mais ça se sentait sur les bords". (MG, I, p. 314.)

100. JB essaie de tirer la leçon de Barrès qui donne comme règles de sa vie dans la conclusion à Un homme libre (chap. XII) : l'élégance morale et surtout la clairvoyance. (Cf. Le Culte du moi, op. cit., pp. 267-269.)
101. Pour l'historique de ce vers célèbre et pour les raisons du choix du titre de la revue Littérature ("mot dérisoire... est choisi pour cela"), voir "Autour de Littérature". (Préface pour Littérature, à paraître en facsimilé, Ed. Jean-Michel Place, 1975.) Ce qui a toujours profondément exaspéré JB, c'est que même le poète le plus dégagé des contraintes sociales ou artistiques se voit menacé par la cage académique qui l'enferme dans un manuel scolaire ou dans une école littéraire. Deux exemples le hantent : " 'Et tout le reste est littérature'... écrivait Verlaine d'un ton méprisant. Ce qui ne l'a pas empêché d'entrer dans les manuels littéraires..." (Cf. "L'enseignement de la littérature", dans l'Orient, no 49, 3 sept. 1940, p. 1.) "... Ensuite vient la légende qui le met en cage... dorée, certes, mais cage tout de même... Et tout le reste sera toujours littérature". (Cf. "Qu'est devenu Arthur Rimbaud ?", Append. VI.)
102. C'est avec avidité que Baron a lu L'Erotisme de Georges Bataille. (Union Générale d'Editions, Coll. "10/18", 1974, 304 p.) Peut-être que dans ses "Notes pour un traité d'érotisme" le poète aurait voulu reprendre, en les nuancant, des thèmes déjà annoncés par Bataille.
103. On a cru bon d'inclure "J'ai interrompu mon poème d'amour...", hommage inédit (5 mars 1961), écrit à la mort de Jean Oberlé. Il y a contradiction entre la louange du poème ("Jean tu as du talent") et le jugement restrictif des Cahiers ("manque de sensibilité artistique"). La contradiction est attendue : d'une part, Baron tient à faire l'éloge du peintre comme une oraison funèbre; d'autre part, la personnalité du poète est telle qu'il essaie toujours de voir ce qu'il y a de meilleur dans chaque être :

"J'ai interrompu mon poème d'amour
Parce qu'un mort est venu là
Et tout de suite
Amitié se jette cadavre à tous moments
De ma vie de la sienne. Il y a la chanson
Sur la mort et l'amour. On ne sait plus
Ce que c'est que ce combat des hirondelles à contre-vent
Planant, battant des ailes
Tous les printemps.

C'était la vie et le rire
Avec sa place à toutes les tables
Mais aujourd'hui
Les mots sont dans la tombe
Avec le sourire
De l'ami.

Tout court et le mot d'homme
 Est la chanson des hommes.
 J'aime les femmes belles et leurs contradictions
 Et leurs inventions dit-il

Dit-il encore

Eh, mon vieux, comment va untel
 Est-ce vrai qu'il a changé d'hôtel
 Et ses amours sont toujours belles
 Et les tiennes
 Elles sont merveilleuses tu penses
 C'est comme dans un songe
 Et c'est dans un songe la vie.

Il n'entrait pas par les fenêtres
 Il entrait tout simplement par la porte
 En boitant
 On le voyait venir de loin
 Ah crois-tu que j'ai du talent
 Oui Jean tu as du talent

Et je vais t'expliquer

Tu n'as rien inventé rien d'autre que toi-même
 Tu as dit c'est marrant
 J'aime ce paysage et je le peins comme ça
 Gai sifflement du jour ouvert à l'aventure
 Et j'aime le secret rêvant cette nature
 De l'instant qui est bleu et blanc
 J'aime le rouge du couchant
 Qui signifie que la mer sera bonne pour les marins
 en partance
 Qui signifie qu'on a accroché à ton veston de bonne coupe
 anglaise les couleurs de France

Oui tu as du talent Jean
 Ta peinture sera pour tes amis pour tous les hommes
 Une joie de simplicité
 Tu as peint les moments de tes émotions
 Les femmes et les paysages que tu choisissais
 Alors tu as raison
 Il faut tout aimer dans la vie
 Pour faire une toute petite boule sentimentale
 Qui roule dans les siècles
 Avec les couleurs de ta jeunesse
 Toi qui nous as quitté clair comme tu as vécu

Eh bien voilà
C'est comme ça

Dis donc te souviens-tu mon vieux

Je me souviens".

Baron reprend à sa manière une image chère à Apollinaire:

"Elle avait un visage aux couleurs de France
Les yeux bleus les dents blanches et les lèvres très rouges
Elle avait un visage aux couleurs de France".

(Cf. "1909", dans Oeuvres poétiques, op. cit., p. 138.)

104. "L'esprit c'est Derain", dit Baron (EL, p. 6) pour la simple raison que le peintre a su faire coller l'art à la vie. (Cf. "André Derain", AP, pp. 176-179.) C'est en ceci que Derain, qui a toujours travaillé "devant l'intelligence humaine" (*ibid.*, p. 178), rejoint Jean Oberlé, tous les deux créant à la lueur d'un art "plus beau que la vie mais comme la vie". (*Ibid.*, p. 176.)

105. En 1924, Siméon Fifre (Roger Vitrac) faisait partie du groupe des individus peu recommandables (MG, I, p. 277) qui vivaient à l'hôtel puisqu'ils ne voulaient pas se "loger bourgeoisement". (MG, II, p. 280.) Baron reproche à Vitrac ses infidélités ultérieures de la même manière que Breton l'avait fait à son égard.

106. Ces termes évoquent le titre célèbre de Louis Aragon : Une vague de rêves. Baron regrette l'époque révolue où le rêve et les sommeils étaient tellement estimés comme étant les moyens "de découvrir le pays du langage inconnu". (MG, I, p. 275.) Mais poursuit-il, "ce n'était pas vague rêvasserie, mais reconstruction de soi-même". (*Ibid.*, p. 275.) C'est par le rêve que l'homme dispose de son libre esprit. Baron veut attirer l'attention sur les mobiles modernes qui empêchent la pleine réalisation de soi-même.

107. L'article paru dans Gavroche traite justement de l'album Mythologies qui groupe un choix de dessins, auxquels Baron est sensible car ils balaient d'un coup l'abstrait au nom d'un art naturel vu "de l'intérieur" où "le peintre confond le poète". (Cf. Append. V.)

108. L'inconscient qui fut en 1920 une "trouvaille" poétique était devenu une mode intellectuelle, ce à quoi JB s'oppose. (NM, déc. 1973.)

109. Articulant les dictées de l'inconscient, Masson ramène l'art à une activité hautement individuelle, à la recherche "de tout ce qui est

caché et généralement rejeté". Ainsi conclut-il que "l'individualisme pourrait être le caractère même du surréalisme".

(Cf. André Masson, Vagabond du surréalisme, op. cit., p. 29.)

110. Baron et Masson ont tous les deux parlé de l'influence qu'a pu exercer A. Breton, en raison de son caractère. Masson en parle en termes d'emprise et de rayonnement, d'autorité et de fascination, (cf. Vagabond du surréalisme, ibid., p. 38); Baron, en termes de "papauté bretonienne" et de "bizarre splendeur", d'originalité et d'attraction. (Al, p. 107.)

CHAPITRE II

1. Le ~~Boeuf~~-sur-le-toit, lancé par Jean Cocteau, a été ainsi nommé d'après le titre d'une farce musicale, (musique de Darius Milhaud). (Cf. Littérature, no 2, avr. 1919, p. 21.) Si Breton reprochait aux surréalistes, dont JB, de fréquenter le cabaret (Al, p. 143), c'était en grande partie dû aux rivalités qui ont pu exister entre le maître du mouvement et Cocteau. Néanmoins, cette censure n'a pas empêché les poètes d'y passer des nuits entières puisqu'on y trouvait "quelque chose... de printanier comme l'espérance d'une nouvelle époque". (Cf. Les Frontières du bonheur, op. cit., p. 59.) C'est au Boeuf-sur-le-toit que JB a aperçu Marcel Proust. Selon le poète lui-même, Proust était "entouré de jolies femmes et d'hommes du monde qui avaient gardé le style d'avant 1914. Malgré la chaleur de lieu, (il) avait conservé sa pelisse, avec un col de fourrure défraîchi, très frileusement; cela m'avait frappé. Le "Boeuf", comme on disait, était un des hauts lieux des 'années folles'". (NM, déc. 1973.)
2. Cf. "Mon ami Pierrot les grandes feuilles", dans Gavroche, 14 nov. 1946. Un poème inéd. lui est dédié : "Pour Monsieur Pierre Devaux", 28 juin 1953, CP.
3. La lecture de Maurois s'impose puisque JB publie sa monographie, Chopin, pour une collection de vulgarisation cette même année.
4. Eluard est mobilisé comme lieutenant dans les services de l'Intendance à Mignéres (Loiret). Voir chronologie de Lucien Scheler, dans Paul Eluard, Europe, revue littéraire mensuelle, no spécial, juil.-août 1953, nov.-déc. 1962, p. 360.
5. Thème de "L'Art populaire" (L'Orient, no 47, 31 août 1940, p. 1) : "Et puis, comment écrire un poème sur une carte de pain ou peindre une nature morte sur une carte de viande ?". Baron semble avoir oublié la leçon d'Apollinaire qui pourtant a écrit "la romance" du coeur obus" dans les tranchées.
6. Attaque contre les journaux, ce que Sartre appelle une des "contraintes extérieures" auxquelles les surréalistes s'opposent. (Cf. Situations, II, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1961, p. 221.)

7. La machine est devenue la bête noire de Baron car elle est l'élément de destruction en chaîne. D'elle résultent aussi les "villes tentaculaires" et le "travail de damnés". C'est dans "La Grande faillite" que JB dit la légende de la machine. (Cf. L'Orient, no 78, 6 oct. 1941, p. 1.) A rapprocher de L'Ecume des jours (Gallimard, 1947, p. 156) où Boris Vian décrit la déshumanisation par la machine.

8. Volonté métaphysique de savoir à quoi tend la destinée. Est-ce une fin en soi ? Le monde livré à la mort et au hasard, est-ce cela la vie ? Baron voit de plus en plus une supériorité de l'esprit sur la matière avilissante et sur les machines de mort. C'est une réponse qui sous-entend le doute et l'espoir d'une victoire sur la mort. Par ailleurs, le jeu porte ici sur la vieille paronomase de "L'Amour et du hasard".

9. Naissance latente d'un désir d'héroïsme. La virilité et le désir de combattre l'emportent sur le masochisme sentimental, mais à condition que la guerre soit ce qu'elle a été dans tous les temps, c'est-à-dire un affrontement viril d'homme à homme, de force à force.

10. Sartre parlera aussi de la "génération nouvelle" en brossant son tableau de "l'épopée bourgeoise" où Maurois et Mauriac figurent en tête. (Cf. Situation, II, op. cit., p. 208.)

11. Baron passe en revue les êtres incapables d'assumer la révolte. C'est intéressant comme réaction agressive contre la paresse des gens qui ne savent pas s'engager.

12. Directeur du Boeuf-sur-le-toit.

13. Première rencontre de Baron avec Nusch Eluard.

14. Eluard, lieutenant d'intendance, avait, entre autres, la responsabilité du ravitaillement du front. Il était chargé de vérifier le contenu des wagons, d'en faire l'inventaire et de donner les autorisations nécessaires pour le départ. JB se souvient de lui, très inquiet, parce que dans un wagon de vin, il y avait un tonneau qui fuyait. Il prenait ce travail très au sérieux. C'est pourquoi Baron dit, "chef de gare". Le poète s'explique : "C'était un avatar très amusant". (NM, déc. 1973.)

15. Etre présent, c'est-à-dire être sensible au concret, faire voir en tenant compte toujours de la réalité environnante et de celle de tous les hommes pour ne jamais s'enfermer dans une tour d'ivoire, dans un "univers abstrait, égoïste" qui isole le poète. (Cf. Paul Eluard, "Premières vues anciennes" (1937), Oeuvres complètes, t. 1, op. cit., pp. 541-542.)

16. Avant de s'exiler en Amérique, Max Ernst séjourna dans plusieurs camps à Largentière, au camp de Milles, près d'Aix, plus tard au camp de Loriol dans la Drôme, finalement au camp de Saint-Nicolas à Nîmes. Plusieurs de ses amis, dont Paul Eluard, ont essayé de le délivrer; ce qui s'est produit en juillet 1941 au terme "d'épuisantes démarches" et grâce à sa future femme, Peggy Guggenheim. (Cf. Patrick Waldberg, Max Ernst, op. cit., pp. 329-336.)

17. Allusion à "La Colombe poignardée et le jet d'eau". (Cf. "Caligrammes", Oeuvres poétiques, op. cit., p. 213.) Le vers d'Apollinaire donne la clé du sens : "le laurier-rose fleur guerrière". Le laurier, qui couronne traditionnellement les héros, les génies et les sages, symbolise l'immortalité acquise par la victoire. La force est alliée à la grâce, à la verdure du laurier tandis que la faiblesse est associée à la fragilité de la rose. Baron se réfère plutôt à la poésie qu'à la guerre, comme s'il pouvait y avoir fonction cumulative du combattant et du poète pour mériter le couronnement comme ce fut le cas d'Apollinaire célébré par le bandeau autour de sa tête.

18. Sont d'une "allure poétique" tous les dadaïstes et tous les surréalistes qui de par leur approche extravagante et leur pouvoir de soulever le scandale et l'humour n'avaient pas de commune mesure avec l'homme de la rue. (Al, p. 22.)

19. Freud s'était réfugié en Angleterre en proclamant : "Ici je mourrai libre". (Cf. Irving Stone, La Vie de Freud, Flammarion, 1973, p. 571.)

20. Théâtre d'Opération Extérieure : le Liban-Syrie.

21. Souvenir de Servitude et grandeur militaires où Vigny énumère toutes les besognes et toutes les contraintes militaires : tristesse, monotonie, régularité, inflexibilité, ennui, mécontentement, rudesse, lenteur, fatigue. (Cf. "De la servitude du soldat et de son caractère individuel", chap. 3, Garnier Frères, 1965, pp. 23-24.)

22. Il s'agit de la revue L'Usage de la parole à laquelle Baron a collaboré en 1940. (Cf. "Poèmes", no 2, p. 26.) Voir la lettre de Paul Eluard à JB (19 janv. 1940, FsB) : "... Depuis ton départ, j'ai été en permission de détente puis malade. Je suis resté couché 15 jours. Je commence à me lever et je reprendrai mon travail dans 3 jours. La lettre collective (Bounoure, Schéhade) m'a fait grand plaisir. Veux-tu bien leur demander à tous deux leur collaboration à notre revue. Pour Schéhade, s'il donne des poèmes Chagall sera ravi de les illustrer. De Bounoure, je ne connais que les textes critiques, d'une qualité exceptionnelle... Et vous êtes tous trois des collaborateurs selon mon coeur, sérieux et passionnés, attachés à une vérité qui ne doit plus se perdre sur des chemins boueux.

Surtout maintenant. Le no 2 sera en progrès sur le 1; tes poèmes y figurent, j'en republierai d'autres dans le no 3. Peux-tu obtenir de Derain qu'il fasse 2 ou 3 petites vignettes (au trait) pour les orner. Souviens-toi que les illustrations doivent n'avoir que le caractère d'ornements..." Le quatrième numéro publié en commun avec Georges Hugnet. A ce sujet, voir la correspondance Hugnet-Baron dont il y a deux lettres datées du 2 et 25 mai 1940. (FsB.)

23. En 1914, Matisse a été réformé. D'autre part, les peintres comme Derain, Braque et Kisling étaient engagés. Pour JB, l'engagement militaire est le devoir de tout homme, ressenti peut-être comme une servitude mais au-delà de la souffrance, une chance pour connaître la solidarité humaine.

24. Y a-t-il désir d'être à son tour le père spirituel de ce garçon comme Breton l'a été pour lui ? D'une part, il y a la prise de conscience du poète naissant, de même que dans le cas Breton-Baron; d'autre part, il y a la volonté de lui apporter des connaissances, des "lumières" dont le contenu est encore incertain. Baron semble vouloir faire sienne l'attitude de Breton : "Il était extraordinaire dans sa façon de livrer, à l'adolescent que j'étais, son opinion sans fard..." (Al, p. 22.)

25. Chansonnier, mobilisé dans le même corps qu'Eluard.

26. Marcel Aboulker, collègue de JB au Poste Parisien.

27. Le café des Deux Magots a servi aux surréalistes de lieu de rencontre et de boîte à lettres. Voir la lettre de Roger Vitrac à JB, (écrite du Palais, le 9 sept. 1935, FsB) : "P.S. Je t'écris aux Deux Magots, parce que je ne suis pas fichu de me souvenir du numéro de la rue de Sablonville". Dans un cahier inéd. (19 sept. 1946), Baron propose de faire une "féerie boulevardière" intitulée "Les 2 Magots".

28. La vie guerrière rappelle pour Baron "L'Invitation au voyage" tandis que le "simple soldat", fier de son uniforme, rappelle "Le Palais du tonnerre" d'Apollinaire où tout le monde "est vêtu comme un roi". (Cf. Oeuvres poétiques, op. cit., p. 255.)

29. Le poète moderne rencontre l'ombre du célèbre Pétrarque (la fontaine de Vaucluse) et celle de René Char qui a tant célébré L'Isle-sur-la-Sorgue, le pays de son enfance. (Cf. "Le Soleil des eaux" dans Trois coups sous les arbres, "La Sorgue" dans Fureur et mystère et "Les Transparents" dans Les Matinaux.)

30. Au sujet du bordel, les surréalistes différaient entre eux. Si Breton les détestait, Aragon, Eluard, Drieu et Baron les fréquentaient. La fascination est telle que dans le récit inédit de 1927-1928, PICK-ME-UP et les FEMMES-POETES (p. 1, FsB), Baron envisage

le décor d'un château sous-marin dans lequel est placée une "chambre d'Amour" qui n'est autre qu'un bordel au milieu de la mer. Voir aussi Le Village Marin (op. cit., p. 8) où Baron fait le point sur ses rencontres au bordel; voir également CM (p. 70) : "Enfin, dans les coins sombres, des prostituées faisaient commerce de leurs charmes avec les débauchés et les poètes".

31. Ces propos de caserne rappellent la vision humoristique de JB qui se plaît à la mettre en évidence dans "Harengs saurs et poissons rouges". (AP, pp. 123-124.)

32. Le capitaine Naudet avait pris le commandement de la compagnie en route pour le Moyen Orient.

33. Jean Ballard, directeur des Cahiers du Sud.

34. Ex-belle soeur de JB. Après son divorce avec François Baron, elle avait épousé Gaston Deferre.

35. La mer calme va bientôt évoquer la nuit, le port et les femmes. Nous signalons, de nouveau, l'association amour-mer : "La mer est folle, elle est trop calme et moi je suis trop rêveur. J'ai toujours pensé que la mer, c'était l'amour. J'aime la mer et c'est à cause d'elle que j'aime toutes les femmes, principalement les filles d'ici..." (Cf. Le Village marin, op. cit., p. 8.)

36. Dalot, selon Littré : Terme de marine. Ouverture pratiquée dans la muraille d'un navire et servant à l'écoulement des eaux.

37. L'élément de purification et de souillure qu'est la mer sert de tentation poétique à Baron qui le traduit par une métaphore usée : d'où le "j'allais dire".

38. Il est possible de voir dans les tableaux de Chirico ("Les Chevaux au bord de la mer") dont il est question plus loin (C, p. 33), une source d'inspiration pour le poète. Voir "Estuaire" : "Il y a des mots bleus par-dessous la vase. Des mots de chevaux pour m'humilier. Des chevaux qui courent le long du fleuve..." (AD, p. 297.)

39. Nostalgie du Moyen Age. Par cet appel aux Croisades, JB exprime son désir d'un retour au sacré. Aventurier, il regrette l'époque héroïque. Sentimental, il regrette le temps révolu des cours d'amour. Ceci constitue un des leitmotifs des Maisons n'ont plus de greniers, (p. 20) : "Autant que l'on sache, il n'y a jamais eu de bataille de l'Erdre dans l'histoire... On ne signale, dans la région, aucun chevalier parti en croisade pour délivrer sa belle, enfermée par quelque ignoble prince dans la plus haute tour d'un château maudit..."

40. Cet aveu donne lieu de croire que Baron ne ressent plus cette "horreur de tous les métiers". Pourtant, il a déclaré : "Aragon est directeur du journal, Leiris est à la Recherche scientifique, Queneau est chez Gallimard. Voilà ce que j'appelle des situations. Moi je n'en ai jamais eu de situation". (Al, p. 193.)

41. Cf. "Thésée" et "Sur le retour aux mythes", dans Cahiers du Sud, no spécial, t. 19, août-sept. 1939, pp. 61-79, pp. 121-131. En dehors de la leçon morale que Baron en a tirée, il continue à éprouver le même intérêt presque trouble pour les souterrains (ibid., p. 69) qui constituent le "gothique tant merveilleux" des Maisons n'ont plus de greniers. (Cf. MG, II, p. 291.)

42. Gilbert Cesbron travaillait avec JB au Poste Parisien.

43. Camp de transit, aux environs de Damas.

44. Veber et Tayar, deux camarades de JB mobilisés sur place, affectés au service de presse.

45. Cette phrase, déjà théâtrale, prépare la venue de la citation (de Bérénice).

46. Le comble de la désolation dans cet "orient sans éclat" est l'absence du tapis, symbole de l'air sacré, qui fait défaut dans ce pays de piété rituelle.

47. Souvenir d'une anecdote sur les tramways espagnols que Picasso lui avait racontée. Au sujet du peintre, cf. "Trop splendide Picasso", dans Education, no 173, 26 avr. 1973, pp. 24-26; cf. "Calder, Picasso", ibid., no 166, 22 févr. 1973, pp. 24-25; cf. "Flammes", Hommage à Picasso. (AP, pp. 75-76.)

CHAPITRE III

1. Par l'intermédiaire d'Eluard, JB avait fait la connaissance de Georges Schéhadé dès son arrivée à Beyrouth. Par lui, il a rencontré des hommes de lettres libanais. Dans le surréalisme, tel qu'il s'est manifesté à partir de 1939, Schéhadé et Julien Gracq sont considérés comme des "sympathisants", sinon des participants. Le théâtre du poète libanais, ainsi que celui de Beckett, Ionesco et Dubillard, sont qualifiés de surréalistes. (Cf. "Dada et le surréalisme", op. cit., p. 488.)
2. Gabrielounoure, directeur de l'instruction publique au Levant.
3. En dehors des obligations militaires, Baron était agréablement surpris de se retrouver dans un milieu cultivé où il était cordialement reçu. Henri Lacombe, médecin militaire, fréquentait le même milieu. Comme capitaine, il disposait d'une voiture, ce qui a permis aux soldats de faire des excursions le dimanche à Krak des Chevaliers, à Byblos, à Tyr et à Sidon. (Cf. "Les Grenouilles du Barada", dédié à Lacombe, AP pp. 142-146.)
4. Entre le 25 août et le 15 oct. 1940, Baron a écrit des chroniques pour le journal L'Orient.
5. La rigueur de la vie militaire ne donne pas le "temps de penser", c'est-à-dire le temps de rêver qui est le temps de la poésie. Par là, on rejoint le leitmotiv de "L'Art populaire" (op. cit., p. 1) : "Le bruit du canon, le ronflement des bombardements, les mitrailleurs quotidiennes font une confiture poussiéreuse de vos rêves".
6. De temps en temps, il y a des dessins ou des ébauches de paysages d'Orient qui ne sont pas sans beauté ni valeur suggestive. C'est une poétisation affective d'un paysage circulaire. A même les images circulaires (cours, arc, cercle), Baron fait un tableau en miniature (naine, petits, monticule) livré d'une manière impressionniste.
7. Peintre français, installé à Beyrouth. Ses illustrations ont orné "L'Art populaire".

8. Le hasard est susceptible de trouver une disponibilité de coeur et d'esprit chez Baron. Il compte sur lui pour résoudre ses problèmes d'argent et d'amour. Ainsi on peut lire : "... je n'oublierai pas que les quelques étoiles qui volent de mes mains sont des parcelles d'âmes que j'aimai au hasard des terres accidentelles". (Cf. DV, suite, p. 17.)

9. Officier de marine.

10. Poète américain, ami d'Hemingway, qui "allait souvent aux courses". (NM, déc. 1973.)

11. Fonctionnaire de l'administration française.

12. Médecin militaire.

13. Chef de service de presse du Haut Commissariat Français.

14. Architecte libanais.

15. Cette complainte militaire trouve son écho dans "Les Grenouilles du Barada" où l'allitération exprime l'exaspération du soldat devant le rythme statique de la vie :

"Laissons derrière nous cette heure chaude et sévère
Où l'absence tournoie dans l'immobilité
O clairons des casernes O sergent de semaine"

(AP, p. 143.)

16. Colette Peignot, amie de Baron et de Georges Bataille.

17. Un des grands regrets de JB est le déclin qu'a subi l'art de cour-tiser les femmes. Donc il attend le retour des "lurons éclatants", de ces "noirs chevaliers / d'époque lointaine". (Cf. "En attendant", AP, pp. 174-175.) Le poète ne veut pas dévier de l'ancienne cour galante, de "la galanterie - nous dirons aujourd'hui l'érotisme". (Cf. "L'Ecole de Fontainebleau", dans Education, no 156, 30 nov. 1972, p. 18.)

18. Trouver un espace qui lui appartienne en propre est un des problèmes auxquels fait face le poète devenu soldat. L'occasion de la guerre fait qu'il y a "si peu d'herbe où l'on peut reposer un corps" pour "mesurer l'infini". (AP, p. 144.)

19. Baron admire les héros comme Péret (1936). (Cf. A1, p. 128.) Les valeurs héroïques modernes (combats et jeux, vedettariat et gloire, pugilisme et performance) sont néanmoins d'un faux héroïsme; elles ont occulté le véritable sens de l'héroïsme selon le sens de l'amour, c'est-à-dire l'amour confronté à la mort (Tristan et Iseut).

20. Baron croit que la guerre ressemble à un enfant qui est instinctivement bagarreur, agressif, irresponsable tandis que la paix exige la maturité d'une civilisation qui se spiritualise sans cesse. Cette idée serait celle même qu'exprime Pierre Teilhard de Chardin dans "La Foi en la paix", (jany. 1947). (Cf. L'Avenir de l'homme, Seuil, 1959, pp. 189-197.)
21. Référence à La Maison dans la dune de Maxence Van der Meersch, (Ed. Albin Michel, 1932). Pour les descriptions de la "patrie désertique et sablonneuse du littoral", voir pp. 11-12.
22. Ce titre d'un tableau de Chirico est autant une image de prédilection chez le poète que chez le peintre-écrivain qui décrit la disparition des "cavales sauvages" dans les flots. (Cf. Hebdomeros, Flammarion, 1964, p. 235.)
23. A rapprocher du modèle de sainteté dans La Puissance et la gloire. Baron est surtout frappé par un acte dont la sainteté constitue une preuve d'héroïsme. La vocation du saint (Guénolé) à laquelle il aspire le rend d'autant plus sensible à l'héroïsme religieux.
24. C'est une vision allégorique dont la fin (la mort déguisée en "bonnes oeuvres") fait ressortir l'ironie noire. L'image de la veuve rappelle celle de la mère (France) affligée et déchirée comme dans les guerres de religion selon Les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné ou selon Les Plaintes de Ronsard.
25. JB aurait dû être désigné secrétaire à l'Ambassade de France à Ankara, mais la démarche n'a pas abouti.
26. Le poète avait fait une demande pour entrer dans le corps des interprètes d'anglais.
27. L'auteur veut-il signifier que l'âge d'une civilisation se mesure à la grandeur de ses fleuves comme l'avait signalé Chateaubriand pour l'Amérique en évoquant le fleuve du Meschacebé ?
28. Pas de nostalgie surréaliste. La guerre pesait sur les mobiles poétiques inconscients. Mais Baron a retenu très peu de poèmes de guerre pour la publication. (Cf. Les Quatre temps, AP, pp. 142-153.) Il est d'accord avec Breton : "La poésie de circonstance née de la guerre est un phénomène éruptif sans lendemain". (Cf. Entretiens, op. cit., p. 236.)
29. Une idée profondément métaphysique, celle du côtoiement de la mort (feuilles, désert, tombe) exprime l'angoisse du soldat d'autant plus étouffante que le poème évoque une lente asphyxie. (Sans cri, sans plainte, la cale irrespirable.)

30. La séduction de Bédrié vient du fait qu'elle a su concilier l'Occident et l'Orient, la finesse française (dont la dialectique introspective de Proust sert de modèle) et la sensibilité féminine arabe.

31. De nouveau un contexte qui implique un savoir scolaire: Ce dilemme de choix entre l'amour et la gloire (Racine et Corneille) est une conception de vie qui semble issue du théâtre et du manuel.

32. L'officier d'ordonnance du Général Weygand. C'est par l'intermédiaire de Gasser que Baron est entré au service de presse du Haut Commissariat Français.

33. Cette visite à Amchit va aboutir à un article intitulé "Le Souvenir d'Ernest Renan" dans lequel il est question de la "douceur du paysage": "Un jour de ce dernier printemps, avec quelques amis, nous étions à Amchit. L'air était de la même pureté que le murmure des déesses. En gravissant la colline j'imaginai le philosophe, les mains derrière le dos, revenant d'une promenade. Avait-il été rêver aux sources du fleuve Adonis?... Sa soeur Henriette l'accompagnait. Le jour baissait vite. Tous deux étaient silencieux. Poursuivant tout haut sa rêverie, Ernest Renan dit à sa soeur, 'Il me semble que j'ai au fond du coeur une ville d'Is qui sonne encore des cloches obstinées à convoquer aux offices sacrés des fidèles qui n'entendent plus...' Je suppose qu'Henriette ne répondit pas. Elle se pencha pour cueillir au bord du chemin ces anémones qui sont de la couleur du 'linceuil de pourpre où dorment les dieux morts' dans lequel elle est ensevelie 'sous les palmiers d'Amchit' selon la parole de son frère..." (Cf. L'Orient, n° 77, 5 oct. 1940, p. 1.)

34. Journaliste et vieux camarade de JB, Mégret avait un moment fréquenté les surréalistes. Il habitait le Caire et avait été mobilisé à Beyrouth où il éditait un journal destiné aux soldats.

35. En bon surréaliste, Baron attache de l'importance à l'aspect physique. Dès sa rencontre avec Breton, en 1921, le poète remarquait la coupe de cheveux de celui-ci: "A vingt-cinq ans, il avait sa dernière remarquable et toutes ses griffes..." (Al, p. 15.)

36. Baron veut se débarrasser des limites étroites de l'historicité littéraire. C'est par son désir de refonte des catégories et des époques dans la chronologie littéraire qu'il rejoint Drieu La Rochelle: "... Tout ira beaucoup mieux pour la liberté de la pensée française, quand nous secouerons le joug des professeurs et que nous cesserons de penser par catégories et par chapitres... Confondons les siècles et ne voyons plus que les hommes... Montesquieu-Valéry, par exemple, voilà une rencontre libre, qui va me débarrasser de la routine des manuels et me ramener au simple commerce du lettré et de l'honnête homme avec son semblable". (Cf. "Y a-t-il des siècles littéraires?", dans Les Nouvelles littéraires, 17 février 1940.)

CHAPITRE IV

1. Le texte inédit qui suit montre Baron soucieux de reconstituer le message contenu dans l'automatisme et un poète devenu militant car ses concepts, en 1973, s'opposent catégoriquement aux notions des surréalistes qui voulaient, en matière du langage, un affranchissement de toute tutelle religieuse : "... je crois que la charge d'automatisme contenue dans un poème lui donne sa densité. Je pense, en particulier, aux Illuminations de Rimbaud. Un poème est obscur à la première lecture mais on est frappé par sa beauté, par une transparence hors de tout développement logique. Sans doute, le poète trouve-t-il, en laissant aller son inconscient, en se livrant à son automatisme, une sorte de langage universel. C'est peut-être Dieu qui parle. Mais qu'est-ce que Dieu ? Naturellement rien à voir avec les religions constituées. Dieu est mort ? Il est inscrit en creux, cependant, dans nos actes et paroles... L'automatisme est la voie qui mène à Dieu - ou la voie de Dieu qui mène à l'homme, l'homme vrai, pas celui qui se croit Dieu parce que sa science lui permet de connaître les mystères de la nature. L'homme au-delà de la science, l'homme nature, raisonnable sans doute mais tremblant de toute sa raison comme les feuilles des arbres dans le vent... L'homme quotidien (est) soumis au travail rationnel. Il ne peut se sortir de l'abrutissement qu'en laissant parler son âme, c'est-à-dire, en laissant aller en liberté son inconscient (automatisme)". (NM, déc. 1973.)

2. "L'amour est fondé en poésie, la poésie est fondée en amour..." (Al, p. 114.) "Vivre c'est l'amour, la poésie...", dira encore l'auteur. (Al, p. 31.) C'est en ceci qu'il rejoint Eluard (L'Amour, la poésie) et Breton pour qui "l'étreinte poétique" est "comme l'étreinte de chair". (Al, p. 114.) La poésie est l'activité de l'homme qui englobe tout et qui s'exprime autant par un regard fou que par le sondage de la parole folle : "La poésie c'est tout pourvu qu'elle flambe. Il faut faire des poèmes qui soient des torches vivantes peut-être avec des mots, mais sûrement avec de la chair des coeurs faciles à calciner. Je dirai même qu'il ne faut plus penser à autre chose qu'à la poésie naturelle". (Cf. Brise-lames, op. cit., p. 3.)

3. C'est une sacralisation de l'art et ^{de} la vie sous forme d'absolu. Pour rendre l'amour éternel, il l'associe aux valeurs transcendantes : écriture, peinture, méditation. L'angoisse métaphysique (à quoi bon ?) est de même nature que l'angoisse romantique qui serait ensuite l'angoisse exprimée par les parnassiens. Baron en fait un système de pensée et une esthétique. Dès 1924, il écrivait : "Il aime les femmes, il aime l'amour, il aime tout ce qui aime et il aime surtout l'infini, l'infini splendide et l'idéal !". (Cf. "L'Inconnu", dans Littérature, no 13, juin 1924, p. 14.) Tout le contexte virtuel et latent du journal a un contenu religieux dont la soif d'immortalité coïncide avec le souci de vieillesse (mélancolie de la cinquantaine). On pense à Chateaubriand qui, grâce aux Mémoires, "recrée la jeunesse et la rend éternelle". (Cf. Louis Martin-Chauffier, Chateaubriand ou l'obsession de la pureté, Gallimard, N.R.F., p. 269.)

4. JB aurait voulu être peintre. Il a fait de la peinture en amateur (voir 15 aquarelles et dessins, FsB) mais n'a pas suivi l'orientation surréaliste en art.

5. Souvarine écrivait alors dans le Figaro.

6. Jérôme Rhoda est le type même de "l'homme du peuple" à la recherche d'un amour pareil à la sophistication du Moyen Age. Mais à défaut d'une "dame noble", il aime Gisèle, femme frivole. Malgré la pression sociale qui le contrarie, Jérôme essaie d'aimer en "prince envoûté". (NA, p. 66.) Edmond Jaloux en résume la portée : "'C'est un roman d'amour',... ou plutôt la description d'une maladie de l'amour, de l'amour courtois, cette adorable et sublime création de l'Occident - Azur de notre ciel sans cesse menacé par les nuages les plus sombres. L'amour courtois, (l'auteur insiste sur l'adjectif courtois) né de la chevalerie, évoluant de la Renaissance à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925, en passant par la préciosité, la "Raison", le genre Greuze, le Romantisme, le Naturalisme et l'Impressionnisme, le genre Marie Laurencin, le Surréalisme, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. L'amour courtois, l'amour tout court, meurt d'une affreuse maladie : l'argent, les guerres, la politique, le machinisme, ces composantes du sphinx social". (Cf. "Les idées et les livres, Jacques Baron - Jean Mistler", dans Journal de Genève, Genève, 31 mars 1946.)

7. Dans les souvenirs de l'époque surréaliste, on décèle chez Baron une oscillation entre les princesses lointaines ("Nous possédions sur l'amour de belles idées lointaines"; MG, I, p. 236) et les fiancées impures (ibid., p. 92) qui comptent parmi elles les "danseuses excéntriques" et les "épices sauvages". (Ibid., p. 236.)

8. L'histoire de Mademoiselle de Lespinasse intéresse JB car elle résume la sophistique amoureuse du Moyen Age. Selon Joseph Bertrand, Julie a connu de violentes passions pareilles aux agitations des cours d'amour. (Cf. D'Alembert, Hachette et Cie, 1889, p. 175.)

9. "Contrainte religieuse, liberté amoureuse... Le Moyen Age me passionne... quelle force d'amour spirituelle et sexuelle ! Quelle puissance physique et intellectuelle ! L'amour et la mort au pied des cathédrales... Mes origines bretonnes m'ont beaucoup porté sur les Romans de la Table Ronde." (NM, déc. 1973.)

10. Dans l'amour courtois, le mariage et l'amour ne sont point compatibles. C'est le jugement d'une cour d'amour qui a eu lieu chez la comtesse de Champagne. (Cf. Denis de Rougemont, L'Amour et l'Occident, Append. 3, Union Générale d'Editions, coll. "10/18", 1962, pp. 277-278.) La quête spirituelle de JB se situe en dehors du mariage : Les hommes de la Cité "n'ont pas d'aventures. Ils ne s'étonnent pas de trouver, chaque jour, leur fauteuil de bureau à la même place. On ne peut pas les chasser de là. Le mariage, cette institution crapuleuse, conditionne leurs manies. Ils sont fiers de sortir au bras de la "fée électricité" et d'abandonner leur foyer. Le mariage, il paraît que c'est un sacrement... et ça date de loin... Il n'y a pas de société sans mariage. Si c'est pas comme le nôtre celui des autres c'est quand même une cérémonie approchante, une cérémonie quelconque..." (MG, II, p. 279.)

11. En essayant de poétiser "l'idylle mauve" que Jérôme Dombres a vécue avec une femme, Baron cherche à tout prix à la mettre "en vers libres" et à "éviter le romantisme". (MG, I, p. 220.)

12. Baron envisage un dépassement en art et en littérature indépendant d'une synthèse du classicisme et du romantisme : "... malheur à ceux qui seront pris d'un mal du siècle, ancien ou nouveau. Ce qui vient de finir c'est le XIXe siècle et ses oripeaux romantiques... Pris au piège des phrases sonores nous avons vécu tant bien que mal dans le doute et l'inquiétude romantique... En tout cas nous ne serons plus romantiques. Nous ne redeviendrons pas classiques pour cela. Ce jeu de balançoire serait trop facile. La synthèse est impossible aussi. Ces deux puissances pourraient-elles coexister ? J'aimerais le croire comme j'aime croire qu'Apollon et Dionysos sont nécessaires l'un à l'autre et que leur coexistence est une bonne chose pour les petites têtes que nous sommes". (Cf. "Le Piège", dans L'Orient, 3 oct. 1940, p. 1.)

13. Baron ne veut ni une description représentative ni la transcription des sentiments sur un paysage (romantisme) mais un dialogue entre la nature débordante et l'âme. Toutefois, l'esthétique de Baron qui privilégie la nature court en filigrane et n'est jamais très précise.

14. Cette appellation qui suit un énoncé indélicat (faire dresser) est une parodie du romantisme, non sans humour noir. On pense à Alfred de Musset : "Faire une perle d'une larme" ("Impromptu"); "Les larmes... s'évanouiront dans les cieux" ("L'Espoir en Dieu"). (Cf. Poésies nouvelles, Librairie Armand Colin, 1961, pp. 88, 136.) Il n'est pas sans conséquence que le romancier évoque sa vie de jeune poète ainsi : "L'influence de Musset était sensible". (MG, I, p. 220.)

15. Baron prend tout à coup le ton de la maxime morale qui nous renvoie au chapitre "Des femmes" dans Les Caractères. Sur l'inconscience, le mensonge et l'indifférence, voir Ed. Garnier Frères, 1962, p. 117.

16. Audiberti est né à Antibes (le 25 mars 1899); Char, à L'Isle-sur-la-Sorgue (le 14 juin 1907).

17. Baron s'identifie à Don Quichotte en passant au-dessus de l'Espagne. Ce héros sublime et ridicule par excellence, toujours en quête de chimères qu'il confond avec la réalité, appartient à la mythologie personnelle du poète. Il se voit sous un aspect mythique et héroïque avec tout l'idéalisme hyperbolique que le personnage comporte. Baron a pressenti les tendances plurielles existant en lui sous des incarnations successives (Don Juan, Hamlet, Don Quichotte). On pense à l'abbé Sommeil des Maisons qui fut acteur avant d'être prêtre : "J'ai été un peu toutes les natures humaines. En bronze comme Horace, en plâtre comme Titus, en chair comme Bajazet, en os comme Hamlet, en dentelles comme Don Juan, en rubans comme Alceste..." (MG, I, pp. 207-208.) La référence à Don Quichotte a été intentionnellement insérée dans le poème : le mythe va aboutir à la création poétique.

18. De nouveau, des notes impressionnistes qui font du poème un tableau.

19. Sur le Maroc, voir "Notes marocaines", dans Preuves, revue mensuelle, no 28, juin 1953, pp. 51-52; "Contradictions au Maroc", ibid., no 32, oct. 1953, pp. 14-17.

20. Cf. Le Pèlerinage aux sources (Denoël, 1943, pp. 102-103) où Lanza del Vasto fait connaître à l'Occident la pensée de Gandhi et de la mystique hindoue : pour vivre en paix, il faut tendre la joue et ne pas répondre aux injures par les offenses. Dieu seul délivre des oeuvres qu'elles soient "un don charitable ou un coup d'épée".

21. JB croit à l'existence des vases communicants qui relient l'état de rêve avec l'état de veille. En art comme en poésie, "il y a une sorte d'information mystérieuse du pays où le rêve et la réalité font cause commune". (Cf. "Une période de géants", dans Education, no 228, 12 déc. 1974, p. 29.) Le poète et le peintre tentent de sonder "la part de rêve qui n'est plus, la part de réalité qui n'est pas encore". (Cf. "Joan Miró", ibid., no 216, 13 juin 1974, p. 26.)
22. Allusion qui reviendra à plusieurs reprises. Comme les poètes de la Pléiade, les communautés religieuses et les surréalistes, les saint-simoniens constituent ce que Baron nomme une "bande à part". (Al, p. 76.) Breton avait insisté aussi sur "l'heureux sentiment de dépendance" que les surréalistes comme les saint-simoniens ont connu. (Cf. Entretiens, op. cit., p. 77.) C'est en tant qu'association savante et en tant que révolutionnaires sociaux que JB voit dans cette école une organisation nécessairement féconde en activité matérielle et en matière d'art : "C'est Saint Simon qui a posé le premier la nécessité d'étudier scientifiquement la société et de la réorganiser en donnant le pouvoir aux 'Sages'..." (Cf. "Penser français", dans L'Orient, 5 sept. 1940, p. 1.)
23. Collaboration Baron-Claude Rostand à la R.T.F. entre 1948-1950; présentation de "Géométrie musicale" en 1950.
24. JB est alors directeur artistique à Radio-Maroc.
25. Haut-commissaire de France au Maroc.
26. Idée qui sera reprise dans les "Notes marocaines" (op. cit., p. 52) : "Les Français au Maroc, par ailleurs si actifs et courageux, témoignent, en général, d'une paresse d'esprit que je qualifierai volontiers d'aveuglante".
27. Confirmation irréfutable de l'utilisation ultérieure des notes : "Les préoccupations intellectuelles sont, au Maroc, l'affaire de quelques sages très isolés". (Ibid., p. 51.)
28. Ces lenteurs et ce manque de grandeur semblent être à la base d'une poésie marocaine complaisante et sans renouvellement : "Les thèmes sont inlassablement les mêmes". (Ibid., p. 54.)
29. Le temps est lent; le temps est "mou" comme les murailles; le temps est Dieu; "le temps est un songe". C'est une réflexion sur le temps qui devient espace imprégné du divin pour aboutir ensuite à l'âme. Ce qui est intéressant dans cette gradation c'est que la médiation de Dieu est nécessaire à la "plénitude du grand songe" (Rimbaud). Cette progression explique non seulement ce passage mais le journal en entier.

30. Baron trouve dans les quartiers de Fès toute cette atmosphère de "château" et de "murailles" : "Une visite à la médina de Fès renseigne tout de suite. Nous sommes en plein moyen âge". (Cf. "Notes marocaines", op. cit., p. 54.)
31. Incident qui fut rapporté, ultérieurement : "Peu après mon arrivée, je visitai le Salon d'Automne de Casablanca où figuraient plusieurs toiles admirables. Cependant, je m'étonnai, devant l'organisateur, de ne voir représenter, par les artistes français du Maroc que des compotiers (beaucoup de compotiers) ou des portraits comme on en peindrait n'importe où. Il me répondit : 'Que voulez-vous, nous connaissons trop ce paysage, il ne nous dit plus grand-chose'". (Ibid., p. 51.)
32. La comparaison est attendue car le vasouillage a déjà servi de plainte de guerre : "Il est quelquefois bien difficile de fixer son attention. Il y a des jours où il n'y a pas de sujet. Je ne parle pas seulement de sujet d'article, je veux dire de sujet de contentement ou de mécontentement et bien plus, de raison d'agir dans tous les sens du mot. Il y a des jours d'«à-quoi-bon ?»... J'entends battre des coeurs dans le grand vide aux étoiles de verre brisé..." (Cf. Légèreté, op. cit., p. 1.)
33. Par un appel à l'humour et aux "perspectives folles", Baron est conduit à regretter le génie même du surréalisme. (Cf. Les "années folles" des années 20, Ah, p. 86.)
34. Le Moine, employé à Radio-Maroc.
35. L'admiration de JB pour le Maréchal est certaine : "Mais il faudrait avoir de l'imagination. Lyautey en avait qui disait : 'Nous ferons fleurir des roses au milieu du Sahara'". (Cf. "Contradictions au Maroc", op. cit., p. 16. Voir également "Notes marocaines", op. cit., pp. 52, 55.)
36. Cf. "Organisation politique et militaire (1913-1914)", dans Maréchal L.H. Lyautey, Lyautey l'Africain, présenté par Pierre Lyautey, Plon, 1953, pp. 37-88.
37. Les Arabes, contemplatifs de nature, ont conservé le patriarcat de la tribu et tout un appareil hiératique ("ces longs manteaux de couleurs") qui rappelle l'Islam religieux.
38. Encore un discours introduit dans les "Notes marocaines" (op. cit., p. 52) :
- "Un Marocain nationaliste, à qui l'on faisait remarquer, devant moi, combien de bienfaits la technique moderne avait apporté à son pays n'hésita pas à dire : 'Cela n'a pas tellement d'importance, nous voulons que vous partiez'.

- Mais si nous partons, lui répondit-on, vous savez très bien que vous retombez dans le désordre et l'anarchie que vous avez connus avant l'arrivée des Français.

- Même si nous devons retourner mille ans en arrière, nous aimons mieux que vous vous en alliez".

39. En posant les jalons de ses préférences, Baron avoue avoir beaucoup aimé l'Illusionniste et Le Mari, la femme et l'amant. (Al, p. 132.)

40. Frédéric Pottecher, journaliste parisien en reportage au Maroc.

41. Les murailles de Fès rappelle la Tolède du Greco. A noter que M. Barrès, que Baron ne cesse de lire, a écrit Greco ou le secret de Tolède, (avec vingt-quatre illustrations, Emile-Paul Ed., 1912, 187 p.). Plus loin, les bordels de la Médina évoqueront les "Femmes d'Alger dans leur appartement". Ces indices confirment la prédominance chez Baron du regard sur l'ouïe. Le paysage extérieur exige une comparaison d'ordre pictural car "l'oeil se transforme en tout ce qu'il voit". (Append. X.) Il dit encore : "Pour l'instant j'ai envie de me plaire à regarder dessiner (oui, comme si j'y étais) les artistes de la Renaissance italienne". (Cf. "Le 'Grand art' du dessin", dans Education, no 244, 1er mai 1975, p. 33.)

42. C'est dans la période de David à Delacroix (1774-1830) que Baron voit déjà le noeud du conflit des générations : "La tradition et l'invention s'y côtoient non sans profit pour l'émulation esthétique". (Cf. "Une période de géants", op. cit., p. 29. Voir également "Hommage à Delacroix", dans Education, no 175, 10 mai 1973, p. 27.)

43. La mort de Paul Eluard survient le 18 nov. 1952 : "Après le festival dramatique de Sarlat, en septembre, il se reposait à Beynac, lorsqu'il commença à souffrir de l'angine de poitrine qui devait l'emporter. Il regagne son appartement de Charenton, en lisière du bois de Vincennes où il est mort, le matin du 18 novembre". (Cf. René Lacôte, "La Vie et l'oeuvre", dans Paul Eluard, op. cit., p. 27.)

44. Ami de collègue que JB a revu à Casablanca.

45. Liberté est un des mots "solennels" qui, pour avoir été tant défini et manipulé depuis Aristote jusqu'à Bergson, en passant par les Stoïciens, Descartes, Kant, Schopenhauer et d'autres, a perdu son sens : "... tout cela prouve bien que la liberté dont nous parlons plutôt que nous n'en jouissons n'est jamais qu'une liberté provisoire. Aujourd'hui, en tout cas, le mot de liberté est cuit...

C'est simplement que le mot lui-même est épuisé à force de jouer à la balançoire... Il ne faut seulement pas perdre de vue que c'est un mot qui tient à la peau. Il faudra le réinventer". (Cf. "Liberté provisoire", dans L'Orient, 10 oct. 1940, p. 1.)

46. Secrétaire général de Radio-Maroc.

47. Baron reprend un thème du Génie du christianisme de Chateaubriand pour qui la religion catholique a le mieux étudié les passions dans la mesure où elle oblige l'homme à s'analyser lui-même sur sa nature, sa valeur et la portée morale de ses moeurs.

48. JB prétend définir le XIII^e siècle et s'accorde avec lui dans la mesure où il fut une époque privilégiée, créatrice et religieuse; les préoccupations séculières ont depuis été néfastes aux valeurs sacrées.

49. Nostalgie pour la navigation et pour l'évasion, ce que Baron a bien traduit dans "Isabelle" :

"Pourquoi ne suis-je pas matelot sur la mer
Un simple matelot de vingt ans sur les eaux
De l'océan atlantique sur un cargo
Qui roulerait bord sur bord très loin de terre..."

(AP, pp. 165-167.)

50. Tout le mépris pour la ville est confirmé par ce désir de lire la Série Noire : les romans policiers absurdes étant le seul refuge contre l'absurdité même de sa situation.

51. Maroc est-il une vaste tromperie ? Est-ce quelque chose de surfait ? La question est intéressante parce qu'elle permet au poète d'arriver à lui-même (sa situation).

52. JB avait assisté aux débuts de la Radio en France. Cette carrière l'a moins intéressé quand la Radio est devenue une institution : "Tout m'amuse au commencement. La répétition m'ennuie". (NM, déc. 1973.)

53. Baron en a beaucoup souffert. Il n'a pas acquis le "sens de la hiérarchie" jusqu'à sa période de navigation (1923-1925) et jusqu'au service militaire (1925-1926).

54. JB célèbre le passé de la poésie par une glorification de la Loire (Ronsard, du Bellay), le fleuron de la civilisation française moderne. Cette appellation évoque l'âge d'or de la Renaissance et le pays des poètes où la langue française s'est purifiée, et la littérature poétique a donné ses premiers grands chefs-d'oeuvre.

55. Le Jeu de l'amour et du hasard continuera à intriguer Baron tout au long de sa carrière littéraire. Il a même intitulé sa préface pour la collection Bleu Océan (1966, inéd.) : "Les Jeux de l'amour et de la mer". Entre le message de Marivaux et celui des surréalistes, JB entrevoit un accord de principe sinon un lien intime : "Il y a, chez Marivaux, un sens très aigu des rapports hommes et femmes. Cela se présente d'une manière précieuse à la française - la politesse du XVIII^e siècle - mais si on lit entre les lignes, c'est tout le mystère de l'amour... Il y a le mystérieux privilège d'aimer. Le désir passe par le hasard. C'est peut-être le hasard qui fait le désir. C'est peut-être le désir qui fait le hasard. Je suis toujours très intrigué par l'idée du déguisement. La comtesse s'habille en soubrette et la soubrette s'habille en comtesse. De même le comte et son valet. A la fin, ils se reconnaissent. N'importe quel déguisement qu'ils prennent, ils étaient, d'avance, donnés l'un à l'autre. Si l'on dépasse le plan social et le marivaudage, il reste que l'amour est un don de la nature et d'au-delà de la nature, peut-être. Effaçons le langage de Marivaux (qui est excellent d'ailleurs et très précis) il reste l'éblouissement. Les surréalistes, dont je suis et je m'en vante, ont demandé à l'amour d'être un éblouissement perpétuel". (NM, déc.-1973.)

56. Dès 1947, Florence Gilliam habitait l'hôtel Crillon.

CHAPITRE V

1. En mission avec un groupe de journalistes de l'équipe U.S.I.A. (United States Information Agency).
2. "L'oiseau de fer", toujours le signe par excellence de la modernité : "à Syracuse ou / à Vienne / nous irons / en avion / car dans ces villes / on s'aime / comme des FOUS". (Cf. "Dans la vie", AP, p. 29.)
3. Allusion à la sensibilité tragique de Rodogune dont l'amour est piqué par "ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer". (Cf. Octave Nadal, Le Sentiment de l'amour dans l'oeuvre de Pierre Corneille, Gallimard, N.R.F., 1948, p. 226.)
4. Pierre Crénese, correspondant à New York, R.T.F.
5. Mrs. Bett, correspondante, l'U.S.I.A.
6. Baron devient le poète de la pitié chargé d'explorer la misère humaine. (Cf. "Les biens de ce monde", AP, pp. 135-142.)
7. "Inventer l'espoir", c'est-à-dire inventer l'avenir. Baron nomme la mission de poète qui serait de doter l'Amérique d'une généalogie et d'un âge d'or poétiques.
8. Un des directeurs de l'U.S.I.A.
9. Judy Cody, fille du directeur de l'U.S.I.A. à Paris.
10. Ce texte a été légèrement remanié dans la deuxième version du "Mont Vernon" (inéd.) :

"... Ah que ces gentilshommes anglais avaient grande allure ! Simples dans leurs habits mais de tissu choisi.

Ils avaient des idées sur toute chose et l'électricité de Monsieur Benjamin Franklin

Ils échangeaient des graines pour leurs jardins
 Ils avaient lu Montesquieu et Monsieur de Buffon
 mais ils avaient plus qu'eux le goût du neuf
 et de l'espace
 Ils avaient la bible dans le pan de leur habit
 Comme nos maîtres à danser avaient un petit violon
 dans le pan de leur habit
 Et ils avaient des bottes admirables pour courir
 sur l'immensité du Nouveau monde !

A cheval !

Terre démesurée
 Arbres à mettre bas et maisons en rondins
 Terre Terre à défricher
 à ensemençer, à ordonner, à éperonner,
 à lancer au galop

A cheval !

A-t-on le temps d'écouter la musique italienne
 et de danser le menuet ?
 O gentilshommes de Virginie vous parlez du droit
 au bonheur, de la recherche du bonheur sur les
 rives du Potomac. Vous ne figurez pas dans la
 galerie satirique de Hogarth
 Vous voyez le soleil se lever à peu près à l'heure
 où le roi d'Angleterre boit son dernier verre
 de porto,
 où le roi de France ferme son atelier de serrurerie
 où Mozart écrit les premières notes de la Flûte en-
 chantée
 Et vous êtes à cheval aux portes de l'histoire sans
 impatience mais la tête haute.
 Marquis des marches neuves, coupeurs de bois, inven-
 teurs de chemins, cavaliers de la Bible, Barons
 du tournoi fantastique dans votre république de
 chevaliers errants..."

11. Victor Le Gloahec, cousin germain de JB, installé aux Etats-Unis
 avec sa femme, Renée, depuis 1930.

12. Pour décrire le Maine, Baron combine des réminiscences : une
 "énorme rousse" (Apollinaire : "Une adorable rousse"; cf. "La Jolie
 rousse", Oeuvres poétiques, op. cit., p. 314) et "une géante écla-
 tante" (Baudelaire : "Une jeune géante" aux "genoux énormes"; cf.
 "La Géante", Oeuvres complètes I, Club du meilleur livre, 1955,
 p. 691).

13. Hervé Alphan, alors Ambassadeur de France, à qui JB a rendu visite lors de son séjour à Washington.

14. Cette image du passant jalonne l'oeuvre entière de JB. Les titres sont révélateurs : "La Rue" (AP, p. 86), "Sur la route" (*ibid.*, p. 96), "Passants" (*ibid.*, p. 117), "Un passant" (*ibid.*, p. 119). Ce thème privilégié est conforme au goût d'errance des poètes surréalistes.

15. Grâce au néologisme féminin ("hallebardière"), Baron crée une métaphore inattendue qui trouve peut-être sa source dans la littérature symbolique. On pense aux "lances de l'averse" de Verlaine (cf. "Effet de nuit", *Poèmes saturniens premiers vers*, Armand Colin, 1958, p. 36) et à la pluie imitant les barreaux "d'une vaste prison" chez Baudelaire. (Cf. "Spleen", LXXVIII, *Oeuvres complètes* I, *op. cit.*, p. 774.)

16. Ces chiffres ne tiennent pas compte des Acadiens qui habitent d'autres pays et plus particulièrement le Canada : 40% de la population du Nouveau-Brunswick (635,000) est acadienne et 12.5% de la population de la Nouvelle-Ecosse (789,000) l'est aussi.

17. Le Christ de St-Jean-de-la-Croix est un thème de reproduction de carte aux Etats-Unis comme l'Angelus l'est en France. Baron déteste ce genre de vulgarisation de l'art : "Il y a une dignité de l'art qui refuse les complaisances au goût mercantile, absolument, le mauvais goût qui domine une dé-civilisation qui traîne ses guenilles électroniques en cette fin d'un siècle de malentendus". (Cf. "Le 'Grand art' du dessin", *op. cit.*, p. 33.)

18. Thèmes et images rappellent ceux de "Marie" :

"Les brebis s'en vont dans la neige
Flocons de laine...
Sais-je où s'en iront tes cheveux
Crépus comme mer qui moutonne..."

(Cf. Apollinaire, *Oeuvres poétiques*, *op. cit.*, p. 81.)

19. Un vers qui nous renvoie à Apollinaire. Ce n'est plus Pâline des "Sept épées"; c'est Evangéline qui "fut la plus belle". Les réminiscences de Baron sont lisibles :

"La Cinquième Sainte-Fabeau
C'est la plus belle..."

(*Ibid.*, p. 56.)

20. Cf. "Le Coeur 100 HP" : "L'automobile /, L'automobile / sur la route des vierges / emportent au loin mes escargots poétiques". On lit dans "Zone" : "Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes". (Ibid., p. 39.)

21. A ce titre, voir "Après la pluie" où Baron fait état de ce triple moteur des voyages : départ, souvenir, retour.

"Les adieux sont enveloppés dans des caresses
comme des galets dans les vagues de la mer...
Ils ont des airs de bonjour
et je t'attends enveloppée dans des caresses
qui arrivent lentement aux portes de Paris"

(AP, p. 160.)

22. Le jazz en tant que défi à la tradition est un thème sur lequel s'attarde JB : "Ajoutez à cela que les plus célèbres joueurs de jazz-band du monde s'étaient empressés de mettre leurs services à la disposition de l'état-major sauvage". (CM, p. 123; voir aussi "Air du temps", dans l'Orient, no 48, 1er sept. 1940, p. 1; A1, pp. 40-41.) Comme Cocteau, Aragon et Leiris, Baron trouve dans le jazz une résonance primitive d'une grande valeur émotionnelle, désacralisée néanmoins par les "adaptations des blancs". (NM, déc. 1973.)

23. Vers qui atteste la priorité que Baron accorde à la phonétique dans l'opération poétique. Voir surtout "Le Piège au repos". (AP, pp. 126-127.) Cette valorisation du signe correspond à la définition de Jan-Topass : "La confidence surréaliste prend la tournure de ces 'am-stram-gram', onomatopées dues au hasard harmonique, rimes de rencontre ... sonores grelots, dont s'amusent les enfants, quand ils jouent entre soi ou rêvent, dans un petit coin". (Cf. La Pensée en révolte, op. cit., p. 51.)

24. Voir A1, p. 90 où il est question de la "ville inhabitable" dont les signes principaux : chemin de fer, jouet d'enfant, artichauts, sont donnés comme des "restes", seuls survivants de la "ville figée".

CHAPITRE VI

1. A noter un changement du ton dans le journal : Baron utilise la maxime.
2. Le poète aime jouer avec le nom de ce personnage (le protagoniste du Noir de l'azur, celui des Maisons n'ont plus de greniers et l'artiste-peintre dans Un papillon derrière la porte) auquel il s'identifie.
3. "Je ne dirai pas dichotomie car je crois profondément à l'interdépendance du corps et de l'esprit. Pas de séparation âme-corps. Les surréalistes (et d'autres avant eux, les Saint-Simoniens comme Enfantin, Charles Fourier) ont reconnu à la femme des pouvoirs que lui refusait la tradition judéo-chrétienne. J'incline vers la conception celtique de la déesse-mère qui est aussi la prostituée sacrée." (NM, janv. 1974.)
4. L'adolescente est "amoureuse de l'homme en général". A l'appui, Simone de Beauvoir cite Irène Reweliotty : "Et vous les hommes que j'aimerais..." La parenthèse montre que Baron condamne les préjugés comme l'auteur du Deuxième sexe. (Gallimard, NRF, 1949, p. 378.)
5. L'enfant n'est pas contraint par les règles utilitaires des adultes mais dans la mesure où on lui doit des affabulations et des mensonges, il est impur. (NM, déc. 1973.) Quelque privilégiée que soit l'enfance, elle n'approche pas nécessairement "le plus de la 'vraie vie'". (Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 55.)
6. Voir "Papillons surréalistes" (1925) cités par Maurice Nadeau. (Op. cit., p. 204.) Coller des slogans sur les murs de Paris fut pour Baron l'indice même de l'esprit de collaboration tenu à l'intérieur du groupe. Y a-t-il chez lui un désir de donner une voix prépondérante au récit du rêve négligé jusqu'alors ?
7. La présence universelle de Dieu, prié ou non, dénote le retour avec insistance du thème religieux.

8. Il s'agit du recueil publié à la suite de L'An 1 du surréalisme sous le titre : L'An dernier. Ces poèmes en prose auraient dû être publiés au Terrain Vague chez Eric Losfeld sous le titre Je compose avec une lithographie de Jean Hélion.
9. L'immeuble de Neuilly dont Baron avait hérité, avec son frère, lors du décès de sa mère en 1945.
10. Le poète a repris la rédaction des Maisons à laquelle correspondent les multiples réflexions sur l'enfance.
11. Retour de la dialectique amour-poésie (C, p. 39), mais cette fois-ci comme résultat d'une défaillance psychologique ("Cette vie... si peu nécessaire"); donc comme une planche de salut. L'amour sème la poésie; la poésie sème l'amour. C'est une exaltation qui n'exclut pas la lutte : "La poésie est difficile. C'est un feu qui se renouvelle et s'embrase dans la chair, comme la dévorante chaleur de l'amour". (Cf. "Vagues de fond", op. cit., p. 36.)
12. A partir d'une idée littéraire (il faut partir de la correspondance entre l'homme et la nature pour écrire), Baron a recours au poème en prose car il est la forme même du poème moderne. (Cf. "Pages difficiles à écrire et à lire", notes inéd., 30 nov. 1954, p. 2.)
13. Toute la mythologie fausse doit être évacuée du poème au profit des correspondances. Mais déesses et nymphes, qui ont déjà figuré dans la poésie de Breton ("Rieuse", "L'An suave", "Hymne", dans Mont de piété; cf. NAS, p. 37), se retrouvent également dans Les Maisons (p. 20) : "Rien ne laisse supposer qu'un Narcisse se soit admiré dans ses eaux, ni qu'une Daphné ait été transformée en laurier sur ses bords..."
14. L'intelligence n'existe que dans une communication à deux d'une tendresse ineffaçable et non domesticable. L'amour électif est le contraire de l'amour libertin selon Don Juan ou Célimène, qui serait l'approximation littéraire et l'équivalent féminin du Don Juan.
15. C'est le but du roman sur Margot : "Faire un pacte (écrit) avec la femme qu'on aime... Ce pacte serait, si l'on veut, une sorte de substitut du mariage bourgeois comme les cérémonies initiatiques diaboliques sont le contraire des cérémonies religieuses orthodoxes n'en ayant pas moins de pouvoir". (Cf. "Margot", notes inéd., s.d., p. 1.)

16. "Au fond, je voudrais, et je pense que c'est là le voeu de bien des poètes d'aujourd'hui, que ma poésie soit populaire, qu'elle ne touche pas seulement une petite élite, mais qu'elle réponde au besoin qu'ont tous les hommes de sortir d'eux-mêmes." (EL, p. 10.)

17. De temps en temps Dieu se fait sentir comme une mode (une caricature des grands bourgeois) non pas comme une valeur transcendante absolument nécessaire à l'homme. Baron réclame le besoin d'un Dieu autre. Ses exigences spirituelles deviennent de plus en plus fortes.

18. L'homme est une récapitulation d'actes infimes et sans noblesse qui inéluctablement le poussent vers la mort. La mesquinerie fait mourir l'homme en lui, tue sa dignité d'homme. Il y a donc mort avant la mort. C'est une explication philosophique pessimiste de l'homme, du roseau, "le plus faible de la nature", mais du roseau néanmoins "pensant". (Cf. Pascal, Les Pensées, P. Lethiellieux Ed., 1896, p. 41.)

19. Baron se souvient peut-être de l'épisode célèbre de Tristan et Iseut : Iseut aux blanches mains, jalouse avant tout, annonce à Tristan que le vaisseau, qui avait en fait une voile blanche, signe d'espoir, arborait plutôt une voile noire.

20. Baron préfère être peuple, avoir la voix populaire et voudrait réitérer avec Péguy : "Le peuple seul est assez ferme. Le peuple seul est assez profond. Le peuple seul est assez terre". (Cf. Jean Delaporte, Connaissance de Péguy, Plon, 1944, p. 224.) De la mysticité du labeur humble, Baron fait la justification de la propriété spirituelle comme étant le résultat du fruit de l'âme et non pas comme une usurpation et une exploitation.

21. C'est dans le drame en trois actes que "l'ouvrière" et "la pauvre servante" de Dieu voient dans les bons paysans une nouvelle mission, celle d'être soldats. (Cf. Charles Péguy, Jeanne d'Arc, Gallimard, N.R.F., 1948, pp. 34, 60.)

22. De nouveau une trouvaille poétique qui est aussi calembour ironique (la censure annulée par un trait) qui permet au poète de porter un jugement de valeur. A rapprocher du procédé employé par Michel Leiris. Voir : "SANG (il traîne le corps des ANs entre sa tête du Serpent et sa queue en poiGnard recourbé)". La valeur du signe est rehaussée par l'emploi des majuscules. (Cf. Mots sans mémoire, op. cit., p. 108. Sur Desnos-Duchamp, voir A1, p. 71.)

23. Reprise du thème (C, p. 64). C'est un reste des expériences adolescentes, telles qu'elles ont été comprises et vécues par les poètes d'Aventure : "Pour l'instant ils (poètes) s'émerveillent de vos visages, (de jeunes filles) ils caressent la fleur de votre peau, ils découvrent le féminin, entre l'enfer et le paradis, avec une sensualité naïve qui ne s'appelle pas encore érotisme". (Al, p. 37.)

24. Voir Leiris : "Rouge = la roue du sang, dont l'orage ronge la peau". (Cf. Mots sans mémoire, op. cit., p. 106.)

25. A l'époque surréaliste, "l'invisible demandait à se faire voir". (Al, p. 87.) Le poète doit faire voir comme le peintre. L'amoureux doit faire voir comme le poète. La dialectique amour-poésie est d'autant plus pertinente qu'à Breton a été accordé, par l'amour éternel, le privilège de "faire voir". (Cf. L'Amour fou, op. cit., p. 135.)

26. Cf. "La Poésie" (AP, p. 181) où le refrain "au large du large" revient dix fois. La poésie est une fille qui enfante dans la mer. A force de regarder la mer, Baron espère faire dissiper les ombres et trouver à même le "clair de la lune", des "vérités" et "du nouveau".

27. Déjà le poète a parlé du "bal travesti" comme lieu de reconnaissance de l'inconnue, sans doute la Juliette. Toujours est-il que la mer est la fusée illuminant ses désirs. On a déjà remarqué le goût du poète pour le déguisement et le marivaudage (cf. supra p. 207). L'analogie : amour-bal masqué s'ensuit. On songera aux "fantasmagories de la baguette brisée" dont Breton est la proie et dont Sonia aux "regards... des serpents verts et bleus" est la source. (Cf. "Poisson soluble", dans Manifestes du surréalisme, J.-J. Pauvert, 1962, pp. 101-102.) Le rapprochement Baron-Breton qu'on établit est d'autant plus valide quand on lit Julien Gracq : Breton avait donné "au décor de bon nombre de poèmes du Poisson soluble je ne sais quelle atmosphère du bal masqué et de volière tropicale où Breton se sent visiblement chez lui". (Cf. Préférences, op. cit. p. 146.)

28. C'est une image de province artisanale (des marins construisant les bateaux) qui évoque une autre idée, celle de trouver dans les voyages une image de péril et de sécurité. Le danger est doublement évité. Déjà le bateau est par son espace clos un lieu de protection. Il le devient de nouveau en étant placé dans une bouteille qui le rend insubmersible, donc protégé. Baron renchérit sur la "cosmogonie fermée" de Jules Verne qui voit dans le bateau une "maison superlative" et le "chiffre de la clôture" au lieu d'y voir, comme dans "Le Bateau ivre", un symbole d'exploration et de départ. (Cf. "Nautilus et Le Bateau ivre", dans Roland Barthes, Mythologies, Ed. du Seuil, 1957, pp. 90-92.)

29. De nouveau, la reconstitution d'un seul "bloc de lumière" (Arcane 17).

30. Baron s'identifie peut-être à Raçan (1589-1670). Selon Tenant de Latour, la poésie fut pour l'auteur des Bergeries "son véritable élément", comme pour Baron. (Cf. Préface, Oeuvres complètes, t. 1, P. Jannet, 1857, p. viii.)

31. Baron parodie le Verlaine des "Ariettes oubliées" (3) : "Il pleure sans raison / Dans ce coeur qui s'écoeur". (Cf. Oeuvres complètes, I, coll. "Le Nombre d'or", Le Club du meilleur livre, 1959, p. 257.) D'autre part, l'écologiste Baron vilipende les "automobiles" et stigmatise une civilisation caractérisée par le bruit infernal des moteurs.

32. Baron pose la question : comment faire des poèmes qui resteront éternellement jeunes ? Il veut chercher la clé de cette éternité. Il faut tuer les vieux poèmes, "les barques noires des vieux conquérants" pour "faire du nouveau" non sujet au caprice du temps. (AP, p. 181.)

33. Démenti d'une phrase précédente (C, p. 70) où le prénom est donné comme chose inutile. Mais nous savons combien sont importants les prénoms-miroirs : Jérôme ou Jean (C, p. 64). Être ou ne pas être tient donc à une nomination complète (Jean Guénolé, Raçan le Poète : Poète égale Être; donc il sert de substitut au prénom).

34. Oedipe n'est pas pris ici dans l'acceptation usuelle du complexe freudien. Il est considéré comme un exemple typique de l'homme que le destin - ou la fatalité - conduit au sommet du pouvoir avant de le faire déchoir de manière ignominieuse.

35. Le drame de l'homme réside dans son appel à Dieu non reconnu. C'est l'inquiétude de Baron qui est conscient de ne pas avoir encore reçu de réponse. C'est l'inquiétude de Vigny : "Vainement il appela trois fois : 'Mon Père'". Mais le Ciel ne répond plus que par un "froid silence". (Cf. "Le Mont des oliviers"; dans Poésies complètes, Garnier Frères, 1943, pp. 159, 163.) C'est le pessimisme philosophique de Baron qui se voit condamné au "monologue de l'homme seul".

36. C'est un thème principal de "Qu'est devenu Arthur Rimbaud ?". C'est un but du poète, celui de ravir la parole à Dieu, comme Prométhée le feu. (Cf. Append. VI.) Si Laduréamont blasphème contre Dieu, Rimbaud prétend Lui dérober le Verbe. A partir de cet instant, débute le "monologue enragé" du poète de l'enfer, suivi du silence (le désert). L'hypothèse est que Baron, face à un Dieu muet, aimerait ravir le Verbe aux lèvres du divin Rimbaud.

37. Les mots anglais font partie intégrante du style du poète : "Et les girls exécutèrent une danse pour consacrer la fête". (CM, p. 136.)
38. Satire de la sculpture moderne comme celle qu'il a faite de la peinture surréaliste caractérisée par une "succession de bibelots de valeur égale" (cf. Append. IV). L'arbitraire de la création exige l'arbitraire du choix du titre. Baron renie les excès de la sculpture géométrique et abstraite au nom d'un art compréhensible.
39. Il faut voir le point de vue de Baron en 1930, époque triomphaliste de la science. Elle a une technique sûre : d'où sa victoire sur l'art, d'où sa supériorité : "La poésie est soumise à la science. Elle est à la fois de même essence et quelque chose d'autre". (EL, p. 2.) Les conclusions sont pessimistes : un poème "n'est pas autre chose qu'une boutade. La poésie est une manière de dire tout ce qui passe par la tête avec sérénité". (Ibid., p. 8.)
40. A l'instar de Reverdy, Baron établit sa propre définition de l'image qu'il a réitérée dans son essai de 1930 : "Le savant agit sur la nature. Le poète est agi par elle... Il y a une interaction émotionnelle, un choc qui peut produire une étincelle. Le poème est évidemment un geste sexuel, une sublimation érotique". (EL, p. 4.) C'est cette "batterie" émotionnelle qui renforce l'analogie que Baron a déjà décelée entre amour et poésie.
41. Baron rêve de réinventer le sens du mot "liberté". (Cf. L'Orient, 10 oct. 1940, p. 1.) Une libération de toutes les contraintes (cf. Entretiens, op. cit., p. 37) ne suffit pas. Il s'agit de tenir compte du devenir humain : "La revendication de la liberté a toujours provoqué, dans l'histoire, un retour en force de la contrainte. Révolution française aboutit à Napoléon. Révolution russe aboutit à Staline... C'est pourquoi il est très grave de réclamer le plus de liberté possible sans tenir compte de cet enseignement historique. Je reproche à Breton de lancer des mots d'ordre libertaire sans tenir compte de cet enseignement. 'Je demande à assumer tous les complexes de la liberté !' C'est une formule un peu trop romantique. Je veux dire : Je revendique toute liberté en tenant compte des dangers qu'elle porte en elle. Mais qu'est-ce que l'idée générale de la liberté ? C'est sans limites. Là est le danger. Tenons-nous-en, pour l'instant, à la liberté d'expression". (NM, janv. 1974.)
42. L'herbe est un thème privilégié d'une double portée : elle est la femme devenue végétale et purifiée par l'herbe ; elle est la panacée universelle pour le front chaud du poète.

43. Vers de "La Jolie rousse" auquel Baron se réfère deux fois dans "Les Rencontres de Jean Héliion" (op. cit., pp. 60, 64) : "Ce doit être une fête de réconciliation entre les hommes et la beauté, dans la contrée énorme où tout se tait". 'Beauté' remplace 'bonté' dans la tournure baronienne. L'idéal moral (bonté) s'ajoute à l'idéal poétique, pour Apollinaire, tandis que pour Baron la beauté devient cette énigme insondable à explorer.

44. Young est considéré par Breton comme étant un de ceux qui ont fait acte du surréalisme : "Les Nuits d'Young sont surréalistes d'un bout à l'autre". (Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 38.)

45. Ce texte est le modèle dont est tiré le poème en prose intitulé "L'An dernier" qui figure en tête de la collection de poèmes du même titre. (AD, pp. 215-216.) Sur la prééminence de l'objet dans la voie surréaliste, voir "L'Objet, qu'il soit donné à caresser de l'oeil...", dans La Table de Diane, rayonnement surréaliste, avec une préface de Pablo Neruda, Christofle, 1972, s.p.

46. Dans ce texte, le poète se replie sur lui-même à l'image du chat qui se donne une pose de sphinx ("les molles attitudes des grands sphinx"; cf. "Les Chats", Baudelaire, Oeuvres complètes, op. cit., p. 762) et qui n'est même pas sollicité par la mouvance des papillons.

47. Ce sont les "événements inattendus" qui causent les rencontres, huit fois de suite, de Georgina et d'Unipar dans Charbon de mer. Le "soldat de fortune" (CM, p. 67) décèle l'insolite de la femme surprenante que le hasard lui livre. Ce roman est surréaliste d'inspiration puisque le poète va, comme Aragon, comme Breton, "au rendez-vous de la surprise". (Al, p. 86.)

48. C'est un emploi très juste du terme. Baron fait allusion, de manière implicite, à Chacun sa vérité (1917) qui incarne le pirandellisme. Baron va au-delà de la morale de la pièce dans la mesure où il fait un jugement de valeur (bonne-fausse bonne) sur la divergence de points de vue que nous adoptons pour les autres et que les autres nous appliquent.

49. Analogie originale car JB associe la surprise, leitmotiv de l'orthodoxie surréaliste, au temps et fait du souvenir non seulement une reconnaissance du passé mais une retrouvaille.

50. Un retour à Chirico est inévitable car le peintre disait qu'il ne pouvait peindre que surpris. Baron s'en souvient : "Füssli est, sans doute, le premier de la surprise, cette surprise que, plus tard, Giorgio de Chirico proclamera comme son instigatrice et dont Apollinaire dira qu'elle est le ressort de l'art moderne". (Cf. "Johann Heinrich Füssli", dans Education, no 246, 15 mai 1975, pp. 32-33.)

51. Cette précision qui fait des statues de Chirico des statues "de Commandeur" nous renvoie à Dom Juan et renforce le thème de la mort dans l'oeuvre du peintre dans la mesure où la statue de Molière commande le "feu invisible" qui consume Dom Juan dans un "brasier ardent". (Cf. Oeuvres complètes II, Garnier-Flammarion, 1965, p. 408.)

52. (Cf. NA, pp. 15-22.) Jérôme Rhoda a la passion du jeu et tente sa chance à Monte-Carlo. Les hasards de la roulette le font perdre. Il quitte la salle avec 200 francs dans son portefeuille sur les traces de Gisèle en criant : "L'or et l'amour... l'or et l'amour..." Si la richesse, "c'est tout", la richesse c'est l'amour.

53. Dans cette mise en question de la richesse telle qu'elle est habituellement conçue, il faut retenir "l'idée de faste", à laquelle Baron revient deux fois ("les monuments... de faste"). L'argent n'est rien s'il n'est pas utilisé dans un but humanitaire, voire de pure prodigalité.

54. "Ces derniers temps, Paulé Vincent aujourd'hui grand'mère, vint me voir à Paris et me dit : Pourquoi ne s'est-on pas marié ensemble ? Je lui ai répondu : Si nous nous étions mariés, il y a longtemps que nous aurions divorcé. Et je chante :

'Première fiancée, amie d'enfance
quand vous étiez démobilisé,
vous l'avez retrouvé, vous avez rejeté
le côté bourgeois du mariage'"

(NM, janv. 1974.)

55. "Breton et les surréalistes pensaient que le langage des poètes devait être le langage de tous les hommes. Non pas langage poétique accablé de littérature mais langage vrai, langage pur." (A1, p. 201.)

56. "Je crois volontiers que la poésie est la seule manière de ne pas perdre son temps... Il s'agit d'une communion avec le temps et l'espace. Pas tant des événements passés mais d'un art de vivre hors des limites de la condition humaine qui nous est si maladroitement donnée à vivre." (NM, déc. 1973.)

57. Violent réquisitoire contre la société moderne, contre deux types de vitesse : l'automobile et le cinéma (kineô : se mouvoir). Ce sont deux formes d'aliénation pour l'esprit : l'absence de l'image (aller vite, ne rien voir) ou bien les images stéréotypées (histoire arrangée).

58. Toute chose au monde diffère sauf l'amour et l'imagination. Dans cette "opération de l'esprit" qu'est la cristallisation, l'amour est toujours à base de romanesque et se nourrit d'imaginaire. (Cf. De l'amour, Garnier-Flammarion, 1965, p. 35.) Baron est pessimiste en voyant dans l'amour une forme de duperie de l'imagination. "Une âme à imagination est tendre et défiante", dit l'auteur de De l'amour. (Ibid., p. 72.) C'est dans la mesure où Stendhal conçoit l'officiel et le prévu (la cérémonie matrimoniale, par exemple; ibid., p. 73) comme des anathèmes à la cristallisation amoureuse qu'il rejoint les surréalistes pour qui la surprise et l'imprévu sont les plus grandes étincelles de l'amour fou.
59. Unipar fut amoureux de "toutes les femmes au monde" mais cet être huit fois trouvé se réduit à un, car il se nomme chaque fois Georgina. Le héros redécouvre le même amour à travers les différentes incarnations de la femme qui surgit et surprend. Et il s'en enchante : "Cette route, cette femme... Equation sans inconnues aux chiffres impairs... O femme, sois toujours la même !". (CM, p. 38.)
60. Plus près de nous dans sa phénoménologie, Bachelard reconnaît aux éléments les mêmes pouvoirs que Paracelse. Entre la terre et le ciel, entre l'air et la lumière s'opère une majestueuse synthèse : "une sorte de correspondance baudelairienne est active par le haut, par les Sommets, comme si des valeurs de sommet venaient exciter les valeurs de base". (Cf. La Flamme d'une chandelle, Presses Universitaires de France, 1964, p. 73.)
61. C'est le principe de l'"éducation négative" selon Rousseau. (Cf. B. Groethuysen, Jean-Jacques Rousseau, Gallimard, N.R.F., 1949, p. 24.) Baron croit que l'homme naturel était en nous; c'est ce qu'il a été avant qu'une "fausse éducation" ait déformé son âme. Il s'agit de retrouver l'enfance, cette "nature qui crée" et de remonter donc au "pur état" que la société a perverti. (Ibid., pp. 14, 24.)
62. C'est une quête d'identité qui a duré toute une vie. JB ne veut plus être "l'enfant des hommes", ni de ses parents, ni de ses maîtres, les surréalistes-prophètes. (Cf.; DV, p. 17). Il y a velléité d'affranchissement net de toutes les tutelles : "Je songe ainsi à mes amis. Il y a déjà quelques années que je les vis pour la première fois au milieu des troubles de l'humanité sauvage... Avec eux, nous allons dans les rues vides où passe le signe des temps à retrouver, nous allons avec les fantômes stigmatiser d'amères passions. O vanité que ces paroles ! Aujourd'hui je ne vois rien de large ni de grand dans l'espace, rien que des cendres qui appellent la mort, mon enfance fatale et creuse qui n'apporta jamais rien que la cruauté. C'est la réalité à la face de scie qui s'abat sur mon cou et qui m'indique de me taire". (Ibid., p. 17.)

63. JB renaît de l'eau et de l'esprit de la nature pour redevenir enfant, comme Milosz qui rejoint l'infinitude de l'UN à même cette "enfance du cyclope" qu'il porte en lui. (Cf. "Psaume de la maturation", dans Poésies II, op. cit., p. 182.)
64. C'est ce problème du "renouveau" poétique qui a préoccupé Breton en décembre 1942. Il s'agit de rendre les échanges humains "fructueux" en luttant contre la dépréciation du langage et en redécouvrant la "connaissance universelle". (Cf. "Situation du surréalisme entre les deux guerres", dans La Clé des champs, op. cit., p. 80.)
65. Incantation déterminante comme la phrase insistante qui "cognait à la vitre". (Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 32.) Incantation magique car la poésie conduit aux chemins de la métamorphose qui mènent à "la connaissance de valeurs mystérieuses qui renouvellent nos manières de voir et d'entendre". (Cf. Append. X.)
66. Picasso et Breton : Alliance car Picasso est, sur le plan artistique, digne de "grande déférence" aux yeux de Breton. Il a toujours su s'élever au-dessus des courants et par le non-conformisme, a imposé un nouvel ordre d'inventions lyriques. (Cf. Combat, 6 nov. 1961, cité par Brassat, Conversations avec Picasso, op. cit., p. 42.)
67. Breton contre Picasso : "Picasso et Breton entretenaient d'excellents rapports mais jusqu'à un certain point. Picasso demeure un homme éblouissant d'invention picturale, de fécondité imaginative, d'intelligence de son époque, c'est-à-dire dans la manière de voir au-delà de son époque. Cependant une manière de clownerie dans sa façon d'être pouvait indisposer Breton. Par exemple, son adhésion au parti communiste (stalinien) lui fut dictée par la mode de l'immédiate après-guerre en France. Une fantaisie qui ne venait ni de son cœur ni de son esprit. Mais d'un besoin de jouer avec le feu". (NM, janv. 1974.)
68. Le rapprochement Picasso-Breton est inévitable. L'œuvre de Picasso avait déjà annoncé la ressource même de la convulsion : "Les surréalistes considéraient ce tableau ("Femme en chemise dans un fauteuil") comme l'anticipation de la peinture surréaliste conforme déjà à l'esthétique préconisée par André Breton : 'La beauté sera convulsive'". (Cf. Conversations avec Picasso, op. cit., p. 43.)
69. "... Le merveilleux est toujours beau..." (Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 24.) Baron a fait l'apologie du Merveilleux : "Le poème réveille les mondes ensevelis au fond des cœurs. Cette remise au jour, au profit de la Beauté, donne l'alerte au merveilleux de demain. Le merveilleux, c'est l'espoir. Si l'on désespère du merveilleux, c'est qu'on ne l'entend pas". (Cf. Append. X.)

70. "Picasso est la puissance même. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de peintre aussi puissant comme créateur. Mais quand il regarde la peinture ancienne, qu'il repeint les "Nénines" de Vélasquez ou les "Femmes d'Alger" de Delacroix on sent qu'il est troublé par le grand art. Il déforme outrageusement pour outrager le calme du chef-d'oeuvre. Il ne peut jamais atteindre la sérénité. Il est trop fort et trop intelligent pour ne pas souffrir et il détruit, il détruit... Il admirait Matisse (le seul peintre qu'il admirât) parce que Matisse était la sérénité même. Incontestablement, Picasso est un génie mais il y a une petite fissure morale. C'est l'échec de la grandeur." (NM, janv. 1974.)

71 "Dali laisse deviner le tarabiscotage et les essoufflements acrobatiques d'aujourd'hui." (Cf. L'Art au XXe siècle", op. cit., p. 31.)

72. Des divergences d'opinion sur les méthodes et les maîtres ont créé un abîme entre Dali et Picasso. "Picasso peint laid; je peins joli", commente Dali (NM, janv. 1974). Les prédilections des deux peintres sont contradictoires. Dali admire des artistes comme Meissonnier (cf. Append. IV); il est envoûté par le fantastique baroque de Gaudi tandis que Picasso ne l'est pas. (Cf. Conversations avec Picasso, op. cit., pp. 53-54.)

73. Le choix du nom n'est point arbitraire. Personnage de vaudeville, Margot est une aventurière; elle est aussi le type même de la femme du peuple, de la servante, une émue de Musset ("Vive le mélodrame où Margot a pleuré !") auquel Baron est sensible. Y a-t-il intention caricaturale ?

74. "Supprimer définitivement, et par conséquent le définir, ce qui peut être vulgaire. La moindre parcelle de vulgarité détruit tout. Ici vérifier dans quelle mesure la jalousie est vulgaire ou ne l'est pas. Mais il s'agit aussi des petites vulgarités quotidiennes." (Cf. "Margot", op. cit., p. 1.)

75. Baron consacre un chapitre entier aux jeux surréalistes. (Cf. "Des sommeils et des jeux", Al, pp. 63-81.) Ce n'est pas l'intervention du hasard dans la création poétique que Baron censure (Al, p. 78) mais plutôt la gratuité démesurée qui peut survenir. Le "inventons n'importe quoi" des jeux se rapproche des critiques que Baron fait de la peinture surréaliste : "On pouvait aussi bien faire un tableau avec n'importe quoi". (Cf. Append. IV.)

76. Les surréalistes n'ont pas donné la priorité à l'homme social mais à "l'homme individuel dans une entreprise de création collective". (NM, janv. 1974.)

77. Divergence nette entre Baron et Breton. Par le fait même que Baron préconise un renouvellement du concept du péché, il en reconnaît l'existence tandis que Breton renie catégoriquement "l'infâme idée chrétienne du péché". Il réitère : "Il n'y a jamais eu de fruit défendu". (Cf. L'Amour fou, op. cit., p. 105.)

78. Une autre manière de reconnaître à l'inconscient (regarder en soi) son plein pouvoir de création et de re-crédation du dehors. Tout de même, JB ne néglige jamais l'apport de l'extérieur : "C'est le souci d'une poésie et d'un art prenant son bien à égalité dans le paysage extérieur et dans le paysage intérieur qu'on retrouvera une communion véritable hors des valeurs mortes de la religion, de la politique et de la morale utilitaire". (Cf. Append. IX.)

79. Episode d'une importance capitale car ^{il est} la transposition d'un événement clé de la vie d'Apollinaire. (Cf. Pierre Adéma, Guillaume Apollinaire le mal-aimé, Librairie Plon, 1952, pp. 136-143.) Il s'agit de l'arrestation d'Apollinaire accusé de complicité du vol à la suite de la disparition de La Joconde en août 1911. Un Belge, Géry Pieret, que le poète a souvent hébergé, avait déjà dérobé au Louvre (1907) deux statues hispano-romaines qu'il a vendues à Picasso; en mai 1911, il a volé de nouveau un buste qu'il cache chez son hôte. Picasso et Apollinaire avaient porté les statues à Paris-Journal afin de garantir leur restitution. Mais le poète fut incarcéré à la Santé par la suite. Pieret innocenté son ex-patron par une lettre au juge et le 13 sept. Apollinaire est remis en liberté. En janv. 1912 un non-lieu clôt "l'affaire des statuettes".

80. Ces quatre signes qui sont régis par la coïncidence rappellent ceux qui se sont produits dans Nadja : "Vois-tu, là-bas, cette fenêtre ? Elle est noire, comme toutes les autres. Regarde bien. Dans une minute elle va s'éclairer. Elle sera rouge". (Cf. Nadja, op. cit., p. 94.)

81. Le poète est toujours attentif à la théorie du hasard objectif et aux rôles surdéterminants que peuvent jouer certains choix inadverts.

82. Cette "machine à réanimer les oeuvres d'art" rappelle la machine à peindre de Roussel et son "orchestre automatique". (Cf. Pages choisies d'Impressions d'Afrique et de Locus Solus, Librairie Alphonse Lemerre, 1918, p. 149.)

83. Il s'agit de rappeler que le bordel dans "PICK-ME-UP et les FEMMES-POETES" se situe dans un château devenu l'équivalent d'un aquarium suspendu.

CHAPITRE VII

1. Breton avait déjà accordé à la femme une "vocation transcendante" dans la mesure où elle entre "en communication providentielle avec les forces élémentaires de la nature". (Cf. Arcane 17, op. cit., pp. 53, 69.)

2. Un même pouvoir de divination fut ressenti par l'auteur des Manifestes. La faculté de prévoir ce par quoi son désir s'épanouit constitue la magie féminine selon Breton : "l'amour réciproque est un "dispositif de miroirs" qui renvoie "l'image fidèle" et "toujours plus surprenante de divination de (s)on propre désir..." (Cf. L'Amour fou, op. cit., p. 106.)

3. Le poète veut opposer à la littérature mécanique de souvenirs une littérature d'imagination féconde. Baron ne veut plus s'égarer "dans la littérature facile", ni se restreindre au genre autobiographique auquel le poète a été jusque-là fidèle.

4. Voulant empoigner la réalité quotidienne, Baron essaie de lui donner une forme littéraire. D'où l'importance des textes "réalistes", descriptifs.

5. Les mots-images ont eu comme source les objets les plus banals. Baron donne comme exemple de "signes prodigieux" capables de sanctionner une part énorme de "mystère caché" la boîte de sardines. Elle peut être symbole de désastre ou de victoire dépendant du jeu variable du ciel ombrageux ou ensoleillé. (Cf. Append. VII.)

6. JB utilise le texte pascalien "Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé" pour interpréter la valeur de prédestination dans le domaine amoureux. L'amour appartient à une sorte de prédestination comme la foi. La recherche du Christ est contemporaine de sa trouvaille; chercher l'être aimé, c'est savoir déjà qu'il existe. Baron rehausse l'amour en lui donnant une portée presque divine et en le faisant participer à des privilèges qui seraient au-delà de l'humain, surnaturels même.

7. La référence à l'objet aimé est tout à fait attendue dans ce contexte. Baron vient d'évoquer, en termes symboliques et bibliques, la femme reconnue car personnage déjà trouvé. Elle s'insère dans le cercle d'objets qui n'ont jamais été perdus, (ce que symbolise, pour Breton, la pantoufle de Cendrillon). Baron fait une association qu'il qualifie lui-même d'obsédante entre l'Objet perdu et l'Objet aimé. (Al, p. 217.) Si le terme survient ici, c'est que le poète fait appel au dépassement de la notion masculine de la femme-objet (mannequin, gadget, fétichisme), et en ceci rejoint Beauvoir, pour faire honneur à la femme-être "plus précieuse que tout".

8. JB aurait voulu tirer une pièce télévisée de La Sorcière de Michelet : L'Eternel féminin, La Sorcière (inéd.). La sorcellerie passionne Baron; en elle il trouve une des sources de la magie picturale moderne. (Cf. "Les Sorcières, Labarthe", dans Education, no 168, 8 mars 1973, p. 22.)

9. Les mots de la poésie ont un pouvoir de sacralisation par rapport au langage de la prose ou du verbiage tout court. Le mot est une force de concentration qui permet de résumer l'essence spirituelle de la chose, le "mystère caché des choses". Encore une fois, il rejoint le Baudelaire de "Correspondances".

10. Pour n'avoir pas vécu suffisamment l'existence du matelot, Baron a abouti incidemment au surréalisme. La poésie qui en a découlé est vraie (elle partait de la sincérité du coeur) et fausse en même temps (il lui manquait des racines dans la réalité propre de l'homme). Baron regrette d'avoir alimenté sa poésie de sources étrangères à lui (souvenirs littéraires, beauté romanesque et romantique) et de n'avoir pas signé de son nom sa substance même. Il est fier que son oeuvre soit "ingénue", qu'elle manque d'artifice auquel il n'a pas eu recours comme d'autres poètes. Mais il aurait voulu la sortir de son existence d'homme, des affres du combat de l'homme, comme Rimbaud dans Une Saison en enfer.

11. L'esprit religieux de Baron glisse dans l'admiration de l'âge d'or du sacré, de l'art et de l'amour sacrés. Il y a un sentiment de déperdition spirituelle dans les temps modernes, un sens profond de perte dans la vie, l'église, les institutions, la création. On n'a plus la ferveur de bâtir les cathédrales. Cela ne lui est pas propre. Ca a été tout le mérite du romantisme d'avoir remis en honneur le Moyen Age discrédité par Voltaire et le dix-huitième siècle. Le catholicisme de JB se situe dans une époque révolue idéalisée qui a bâti sa croyance sur une mystique créative et priante, cristallisée dans le vitrail. Le Moyen Age est de ce point de vue hiérophanique.

12. "Il n'est pas douteux que les Surréalistes aient eu une haute idée de l'amour et voulu détruire l'image vulgaire (utilitaire par le mariage ou honteuse par la prostitution) que s'en faisait la bourgeoisie dominante. En disant bourgeoisie dominante, je simplifie. Il s'agit d'un état d'esprit vulgaire qui accepte qu'on fasse des gestes ou qu'on prononce des paroles sans les comprendre, que le signe ne corresponde plus à la chose signifiée. Dans sa conception bourgeoise l'amour n'est qu'un jeu amusant ou sordide. Cela étant soutenu par des tabous qui ont perdu toute efficacité religieuse et morale. Il ne s'agit pas de laisser-aller. Au contraire. Il s'agit de sublimation. Si le sacré est le "siège d'une puissance" (Durkheim) ne donne-t-il pas à l'acte de l'amour physique une fascination incorruptible ? Sacré veut dire aussi mise à l'écart de tout ce qui est son contraire : le profane. L'acte d'amour demande le secret. C'est à la fois un acte saint et criminel. Sacrés sont les saints et les criminels." (NM, janv. 1974.)

13. Est-ce une transgression du sacré ? Pour Bataille, l'érotisme orgiaque est dans le mariage contraire au caractère sacré. Mais certaines orgies rituelles, telles les fêtes de Dionysos, pouvaient faire composer l'extase érotique et religieuse. (Cf. L'Érotisme, op. cit., pp. 123-124.)

14. Réminiscence de MB (p. 59). Voulant à tout prix imiter la vie scandaleuse de Rimbaud, le héros de seize ans ne peut pas se résoudre à être bon écolier : "Jean Bag cherchait dans les rues de Paris un Harrar renouvelé des poncifs quotidiens. Comment voulez-vous, après cela, qu'il pût suivre avec attention les cours du monotone Monsieur Didot".

15. Impression d'une vie hachée qui dépend d'une anarchie de l'existence beaucoup plus que d'un désordre moral.

16. Encore la préoccupation de l'odorat (C, p. 65) mais cette fois-ci dans le contexte de la pureté rituelle consacrée par les musulmans. La pureté extérieure serait nécessaire pour être pure intérieurement. Sur le tard, Baron semble être sensible aux idées à prendre de l'Orient.

17. Cf. Le Concile d'amour, tragédie céleste, traduit de l'allemand par Jean Bréjoux, Préface de André Breton, J.-J. Pauvert, 1964, 182 p.

18. Selon Breton, il faut laisser à l'amour toutes ses étoiles filantes et tous ses satellites. L'amour est spasme passionné de tout l'être. La quête du merveilleux, du paradis total, de l'ascension à un autre monde va au-delà du plaisir et du désir. Il ne faut pas réduire l'amour à sa conjecture physique puisqu'il implique celle qui est spirituelle, imaginative et poétique.

19. Baron semble avoir négligé la suite de "cette idée" où Breton explicite : "... Le désir et le plaisir n'en sont pas moins partie intégrante de l'amour" et "l'arrêt qui les frappe... attente à l'amour même". (Cf. Le Concile d'amour, op. cit., p. 13.)

20. Cf. "Les Revendications du plaisir", (op. cit., p. 24). Baron et Leiris réclament toutes les couleurs de l'amour et du plaisir physique, celles qui participent du péché ("la vierge impure") et de la violation ("au reflet du crime sur la lame"), du tourment ("nous les brassons avec notre esprit boursoufflé d'amertume") et du transport ("nos mains voudraient être... des coups de feu").

21. L'amour en soi est déjà une merveille. Le plaisir qui en dérive n'est pas une merveille de surnature mais se trouve justement dans la nature. C'est dans les débordements "naturels" qu'il y aurait une connaissance pour l'homme de ce qui est spirituel et charnel.

22. Voir la définition de Bataille : "La transgression excède sans le détruire un monde profane, dont elle est le complément". (Cf. "La Transgression", dans L'Erotisme, op. cit., p. 75.)

23. Baron demande à Breton, qui a réitéré dans sa "Lettre aux voyantes" : "comme s'il pouvait y avoir des péchés", (cf. André Breton, op. cit., p. 80) de préciser sa position là-dessus. Le commentaire vaut non seulement parce qu'il délimite la pensée du poète mais parce qu'il représente un défi au maître.

24. Le monde commun n'a pas à censurer l'amour qui est un absolu. Il n'y a pas de critères moraux pour juger de l'amour qui va "au-delà du bien et du mal". A l'instar de Nietzsche, Baron peut dire : "Que nous importe que les ecclésiastiques et les métaphysiciens condamnent les sens !... Je souhaite la spiritualisation et la multiplication" des sens. (Cf. Jean Granier, ed., Nietzsche, Vie et vérité, textes choisis, Presses Universitaires de France, coll. S.U.P. "Les Grands textes", 1971, p. 106.)

25. Si dans la cité de Platon il ne faut pas admettre que "des hymnes aux dieux et des éloges des gens de bien" (cf. "La République", dans Oeuvres complètes, t. 8-10, coll. "des Universités de France", Société d'Édition "Les Belles Lettres", 1964, p. 102), en éliminant la poésie (ibid., p. 82), il va pour JB que l'amour, tel qu'il a été discrédité par la société, demande à être mis "hors de la république".

26. Voir la citation exacte : "La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres". (Cf. "Brise Marine", dans Poésies complètes, Genève, Ed. Pierre Cailler, 1948, p. 38.) Pour Mallarmé, il s'agit d'une constatation d'échecs face à la page blanche. Baron fait du pessimisme mallarméen une fatalité de portée religieuse. Le poète a fait une erreur sur le texte mais non pas sur le sens. (Il est toujours question d'amour sexuel.) Son erreur est de porter la malédiction chrétienne sur l'amour alors qu'elle ne porte que sur la chair.

27. De nouveau, hantise du père spirituel. Breton était "troublant" car rigoureux et inspirait la peur comme un père peut faire peur à ses fils. (NM, janv. 1974.) Il ne s'agit pas d'avoir un chef d'école mais un maître à penser, non pas un pape mais un "remueur d'idées". (Cf. Intermède biographique : André Breton, préparé pour "Arc-en-ciel", manifestation poétique, Nantes, 1973, inéd.)

28. La sensualité, faute d'autre mot pour la définir, serait un besoin métaphysique de fusion dans l'autre pour devenir désir de possession universelle ("une découverte de toute la vie entière"). Sur le plan de la reconnaissance de l'autre, le poète veut que tout soit simultané et que le sexe devienne sensoriel comme le regard.

29. Baron retrouve ici une intuition de Flaubert. Lors de la séduction d'Emma par Rodolphe, il y'a correspondance entre le désir de la femme et la nature : "... Ca et là, tout autour d'elle, dans les feuilles ou par terre, des taches lumineuses tremblaient... quelque chose de doux semblait sortir des arbres..." (Cf. Madame Bovary, Ed. Garnier Frères, 1961, p. 150.)

30. JB exprime une idée chère à Baudelaire : "l'hygiène" du travail constitue un salut. On peut avoir recours à un art sauveur comme à un succédané de religion.

31. Cet amour "porteur des plus grandes espérances qui se soient traduites dans l'art depuis des siècles" (cf. L'Amour fou, op. cit., p. 105) est, dans le sens moderne de l'érotisme, doté par l'auteur d'une force artistique, d'un "pouvoir de création" dont la source paraît être la pulsion libidinale.

32. En voulant noter les valeurs de l'esprit, le haut et le bas, le divin et le défendu, JB cherche Dieu qui se révèle dans le plus petit comme dans le plus grandiose. Comme Rimbaud, il veut se faire voyou et voyant. (Cf. Append. VI.)

33. S'il le faut, Le Clezio choisit un genre : le conte, ou ce qu'il nomme encore des "histoires". (Cf. "Lettre-préface", dans La Fièvre, Gallimard, N.R.F., 1965, p. 8.) Mais pour ce "faiseur de paraboles", ce qui compte c'est l'art d'écrire et non pas les structures des genres qui sont "faibles" et qui ne représentent que des "prétextes". (Cf. "Ecrire", dans L'Extase matérielle, Gallimard, N.R.F., 1967, pp. 73-74.) Et il conclut : "C'est en faisant de l'écriture, de l'écriture pour soi et pour les autres... qu'on atteint l'art". (Ibid., p. 74.)

34. A ce sujet, JB et Paul Eluard s'entendent : "La poésie involontaire, elle est le toit, le lit, la chaise, la table, l'armoire, le pain clair et la main ouverte, sur l'immense vaisseau du plaisir, sur le ciel radieux de la vie quotidienne... Il n'y a plus d'intellectuels, ni de manuels pour s'estimer ou se mépriser..." (Cf. Les Sentiers et les routes de la poésie, op. cit., pp. 47, 173.)

35. Le Clezio ne semble pas "chanter la vie". Ceci va à l'encontre du but même que l'auteur du Train s'est imposé, c'est-à-dire d'écrire des fictions qui n'ont pas été "inventées" mais dont la matière au contraire fut puisée "dans une expérience familière". (Cf. "Lettre-préface", op. cit., p. 8.) Il veut fouiller dans la vérité des choses "telles qu'elles sont". (Cf. L'Extase matérielle, op. cit., p. 75.) Son univers ne doit pas naître de "l'illusion de la réalité" mais de "la réalité de la fiction". (Ibid., p. 73.) Selon JB, Le Clezio aurait manqué son but puisque le poète n'en dégage qu'une impression "désabusée", imaginaire et fausse.

36. Ces mêmes questions traversent l'oeuvre entière de Breton. "Qui suis-je ?" est la phrase liminaire de Nadja. Dans "Signe ascendant", on lit : "On se cache pour se demander : 'D'où viens-je ? Pourquoi suis-je ? Où vais-je ?'". (Cf. La Clé des champs, op. cit., p. 134.) Breton, d'une part, évoque le "ressort analogique" poétique comme étant le moyen de rétablir les "contacts primordiaux" dont l'homme se trouve séparé. Dans le cas de Baron, l'angoisse ontologique est délibérément adressée à soi-même. Le poète cherche des réponses dans une symbiose éventuelle avec la nature. Il désire régénérer le sentiment de la nature en en faisant un principe ou un lien biologique, presque de consanguinité.

37. Il y a un désir de connaître la vérité qui est dissimulée dans les choses et dans les noms des objets comme chez Milosz, qui dans "Cantique de la Connaissance" veut connaître "les objets désignés par certains mots essentiels / tels que pain, sel, sang, soleil, terre, eau, lumière, ténèbres". (Cf. Poésies II, op. cit., p. 140.)

38. JB admire Duchamp qui s'est soustrait au grand courant qu'il s'appelle progrès technique ou tradition : "L'esprit moderne... qu'est-ce que cela veut dire au juste ? L'esthétique des usines ?

Le machinisme ? C'est aussi bête que l'art pour l'art de nos grands-pères. Le futurisme a fait long feu... C'est vraiment pitoyable de s'en tenir là. Tradition sur tradition... Il y a un homme étonnant qui est Marcel Duchamp. Il refuse de peindre depuis quelque temps, il donne de ses nouvelles sous forme de jeux de mots... et je me demande s'il n'y a pas dans cet humour, et au-delà, un grand avenir". (Al, pp. 24-25.)

39. C'est un esprit de clan : "... la vie ne se fait pas dans une 'tour d'ivoire', elle se fait en commun". (Al, p. 74.) Baron dépend intimement du groupe, qu'il se nomme surréalisme, catholicisme ou communisme : "C'est une attitude d'esprit, un besoin de communion, d'échange d'idées, de participation à une activité collective. D'autres agissent seuls, trouvent seuls, comme Marcel Duchamp". (NM, déc. 1973.)

40. La bousculade ("corrida vaguement érotique") à laquelle JB se réfère peut être un rappel inconscient de Leiris : "Si toute la corrida et ses entours exhalent une odeur érotique (à tel point que pour l'aficionado, aller à une corrida c'est un peu comme aller à un rendez-vous...) s'il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour percevoir qu'elle répond aux désirs d'agression connus comme si intimement liés à toute la vie sexuelle, c'est encore la passe que le rapport apparaîtra le plus flagrant". (Cf. Miroir de la tauromachie, dessins de A. Masson, G.L.M., 1964, p. 42.)

41. Répudiation d'un automatisme gratuit et des images faciles, le "inventons-n'importe quoi" (C., p. 79) au nom d'une parole dorénavant visionnaire et vraie.

42. En 1954, le chef des services culturels de l'Ambassade américaine avait proposé au poète le poste de rédacteur en chef adjoint de la revue hebdomadaire Informations et Documents. JB y est resté jusqu'en 1960.

43. Parodie du confiteor. Baron exprime sa culpabilité en termes religieux : "mea culpa, mea maxima culpa".

44. C'est un terme à résonance symboliste. On pense à Rimbaud des "Vagabonds" créant "les fantômes du futur luxe nocturne". (Cf. Oeuvres complètes, op. cit., p. 182.)

45. Il semble qu'il y ait une obsession d'enfance (des vêtements d'enfants, botillons pour enfant, chandail de petite fille, beaucoup d'enfants) qui souligne le regret du poète d'avoir manqué sa fiancée de jeunesse et sa généalogie donc.

46. C'est un projet littéraire qui dérive tout naturellement du rêve. Baron songe au succès dont son mariage avec Paule Vincent aurait été le garant. La pièce qu'il envisage est une transposition de sa propre dualité et du conflit inhérent qu'il ressent ("arrivé"- "rate").

47. Toujours cette hantise de l'apparence nourrie par l'angoisse de plaire. On peut lire dans "Les Revendications du plaisir" (op. cit., p. 24): "Pour ne pas leur faire honte nous tentons de porter des vêtements idéaux".

48. Il y a une logique dans la pensée de Baron même s'il dit noter ce qui lui passe par la tête. "Dors et écris" suscite de nouveau le sentiment de la nature. Le désir de symbiose entre poète et paysage est très net. Mais, dit-il, "il faudrait un esprit complet - sagesse alchimique - pour que l'art et la nature soient d'un seul et même tenant". (Cf. "Vieillesse et poésie", notes inéd., s.d., p. 6.)

49. Il faut accorder de l'importance à la chanson bretonne : "Ann hini gouz ann hini iaouank" d'où est tiré le poème : "La Vieille et la jeune" (AP, p. 191) qui a pour thème l'antinomie dont justement le titre est si explicite.

50. Cf. "L'Enterrement de Léon", récit inéd., mars 1965.

51. Cousine germaine de JB avec qui il avait été élevé.

52. "- Que le Seigneur soit avec vous...
 - et avec votre esprit...

Alors quoi ? On ne parle plus latin aujourd'hui ?... Demain c'est le printemps. Il fait froid dans l'église. Léon est mort. Il est là, dans la boîte, sous le drap noir croisé d'argent au catafalque." (Cf. "L'Enterrement de Léon", op. cit., p. 1.)

53. Dans une réflexion pertinente ultérieure : "La messe des morts, les chants, ne sont pas sans m'émouvoir. Nostalgie de l'enfance : le latin de l'église liturgique me donne de l'émotion à cause de son secret. Bien qu'en étant tout à fait détaché je crois que l'Eglise a tort de se moderniser, de se séculariser. La question n'est pas de se faire entendre de tous mais de conserver le sacré". (NM, déc. 1973.)

54. Le ouolof (wolof), parlé dans le bas Sénégal à partir et en aval de Dagana et au Sud jusqu'à Dakar inclus. (Cf. A. Meillet et Marcel Cohen, Les Langues du monde, C.N.R.S., 1952, p. 838.)

55. C'est une citation-conclusion qui résume tout sur la décadence des hommes, de la religion, de la liturgie, de la famille, dont JB a parlé. L'homme ne représente plus matériellement le mystère (l'incompréhensible). Ayant perdu toute valeur sacrée, il n'y a plus rien en lui à découvrir ni à comprendre.

56. L'instruction fut une des bêtes noires des surréalistes, entre autres, de Breton, de Queneau et de Baron : "La surréalité, dit Breton, sera fonction de notre volonté de dépaysement de tout. Et cette volonté de dépaysement n'a rien de commun avec les vues méthodiques de l'instruction publique... A propos d'instruction... et pour terminer sur une note gaie, je voudrais vous citer ces quelques lignes de Raymond Queneau : "L'instruction ! voyez ce que c'est, monsieur, que l'instruction. On apprend quelque chose à l'école, et puis vingt ans après, ou même avant, ce n'est plus ça, les choses ont changé, on ne sait plus rien, alors vraiment ce n'était pas la peine. Aussi je préfère penser qu'apprendre". (Cf. Conférence prononcée à Bordeaux, 1971, p. 27.)

57. "L'esprit c'est Derain" (EL, p. 6). Ce pour quoi l'artiste vivait, c'était de n'être pas un esprit en dehors mais d'en être un à même le rayonnement de la nature. Il s'est appliqué à ce que "L'art colle à la vie à ce que / L'art soit plus beau que la vie mais comme la vie". (Cf. "André Derain", AP, p. 176.)

58. C'est le genre de trouvaille dans un mode surréaliste. Il s'agit de le rapprocher d'un titre d'Aragon : Persécuté persécuteur. (1931; cf. Append. IV.)

CHAPITRE VIII

1. En 1941, installation de JB à Nice, à la suite de sa démobilisation. Séjours, à partir de juillet 1942, à Marseille et à Monte Carlo.
2. Chaque fois que Baron rêve à Sartre, il ajoute, avec regret, que "je ne connais pas". (Voir aussi C, p. 120.) Face à la phobie de l'échec, on peut voir dans cet intérêt aigu pour Sartre une admiration inconditionnelle pour cet homme par excellence engagé et novateur.
3. Regret refoulé de n'avoir pas participé à la Résistance, même si Baron est au nombre de ceux qui croient systématiquement à la solidarité : "Je n'ai jamais été lié aux groupes de la Résistance. J'ai aidé des amis mais je n'ai jamais été avec un fusil dans un maquis". (NM, sept. 1975.) S'il y a référence à Jean-Paul Sartre, c'est tout l'argument de Canoris contre la mort que désire Henri dans Morts sans sépulture, Car dit celui-là : "Il y a des copains à aider". (Lausanne, Marguerat, 1946, p. 182.) C'est une reconstitution à distance (vingt-cinq ans) d'une gloire à laquelle Baron n'a pas été mêlé mais qui a longtemps occupé son esprit puisqu'elle l'obsède encore.
4. Cf. Maurice Barrès, Un homme libre, Bibliothèque-Charpentier, 1904, pp. 252-253. Baron trouve une satisfaction évidente, confirmée par le reste du journal, à lire chez Barrès l'enthousiasme pour les êtres d'exception qui méprisant l'opinion, la dignité, ont donné libre cours à leur volupté, à leurs emportements, à la frénésie de vivre, à l'étincelle créatrice et salvatrice. Le poète voit dans ces lignes la corroboration de ses propres idées et sans doute de ce qui a été son rêve secret et profond même s'il n'a pas pu le réaliser.
5. Au nombre des leitmotivs surréalistes est l'imprévu qui est, de manière générale, le signe même du merveilleux. L'intérêt donc est de voir dans le prévu, qui présente de nouvelles images et qui a été jusque-là soumis à l'inattendu, une forme et l'expression du merveilleux.

6. Tendance de JB romantique et romanesque à revenir sur son passé pour s'en émouvoir. D'un seul coup, à travers une pièce de théâtre ancienne, il semble apercevoir la ville de son enfance et retrouver par là son enfance même, son "printemps". L'émotion, traduite par la répétition et les points de suspension, s'achève par une réflexion quelque peu désabusée ("Singulière mesure des choses...") qui n'est pas sans rappeler Chateaubriand lorsqu'il parle de sa tristesse en revoyant Combourg.

7. Julien Lanoë, industriel, ami nantais de JB et de Max Jacob, qui avait publié une revue, "La Ligne de coeur", entre 1927-1930.

8. Le retour à la question de l'art surréaliste est dû à la rédaction d'un article qui sera publié en sept. 1965 : "Considérations courantes sur le surréalisme". (Cf. Progrès, Bruxelles, no 3.) Le poète conclut que le surréalisme n'est pas mort : "S'il manifeste encore une certaine vitalité, c'est par son refus à tout apparentement. Il n'est pas la suite du romantisme ou du symbolisme. Il est en porte-à-faux dans le monde des idées reçues". (Cf. Append. VII.)

9. JB se souvient d'un "Artaud fou", que Breton, réconcilié, avait trouvé le moyen de glorifier. (Al, p. 157.) Le poète évoque le comédien "émouvant et crispé" qui avait "l'apparence théâtrale d'un justicier de roman noir". (Al, p. 154.)

10. L'art conventionnel et traditionnel rassure beaucoup de personnes - l'art figuratif, par exemple. De même, d'autres personnes ont une certaine confiance, relative toutefois, en face du surréalisme. (Relative - parce qu'il y a des gens, le docteur de Max Ernst par exemple, qui ne savent pas qu'en faire.) Par contre, il y a un art dont la beauté absolue atteint le "remuement des profondeurs". Cet art, pour fou qu'il soit, va jusqu'aux fibres mêmes de l'être, quasi-viscérales. Il ne s'agit pas du surréalisme simplement mais de toutes formes d'expression esthétique qui puise à la réalité profonde et inavouable de l'être. Van Gogh est un exemple typique du génie qui côtoie la folie au dix-neuvième siècle, comme Artaud l'est au vingtième. Les prédictions du poète sont claires.

11. Baron donne Salvador Dali comme exemple de celui qui pratique "l'art rendu aux rêves". Dali donne la mesure de cette grandeur en imitant "les imprévisibles manoeuvres des rêves pour renverser les lois naturelles". (Cf. Append. VII.)

12. JB est en train de lire Le Sacré et le profane de Mircea Eliade. (C, p. 108.)

13. L'art surréaliste, libéré de ses entraves, a ouvert la porte vers les sursauts et les pulsions inconscientes du rêve. Manière de passer d'une religion conventionnelle au sacré véritable qui consiste à retrouver, derrière l'érotisme, la nature dans son essence fondamentale.

14. Dans la préoccupation quotidienne, on trouve encore, vers la soixantaine, cette longue habitude et cette passion de naviguer. C'est peut-être dans son temps de marine et dans son effervescence de matelot perpétuel qu'il a puisé une grande partie de son arsenal d'images et de son amour réalisé d'une vie active. On sent, derrière ce passage, une connaissance bien établie, des nouvelles de Jean Merrien. (Marines.)

15. L'optique de B. Sesé est significative : L'Allure poétique de 1974 peut "se lire comme le journal de bord d'une traversée variée, dont on connaît les escales". (Cf. "Jacques Baron, L'Allure poétique 1924-1973, Poèmes", dans La Nouvelle Revue Française, no 267, mars 1975, p. 85.) Le jugement de Sesé est véridique. Tenant à jour son journal de bord marin, Baron a aussi, avec une ferveur analogue, noté les étapes de sa navigation solitaire à travers les eaux douces-amères de l'existence.

16. On peut juger les difficultés que lui a posées la fin des Maisons par le fait même que JB l'avait réécrite. (Cf. MG, II, pp. 274-303.)

17. Littré : Respect, s.m.l. Considération, motif (sens qui est le sens propre du latin respectus, mais qui a vieilli).

18. Dans ces considérations sur le mot "respect", Baron s'en prend aux acheteurs et spéculateurs de tableaux qui, négligeant leur beauté véritable, en font un objet de lucre et de profit, réduisant l'oeuvre à l'état de choses, voire à la réification. Plus loin, il relie à la notion du respect celle du destin, ce qui est assez paradoxal car il est difficile d'accepter dans sa vie des éléments venus de l'extérieur comme un hasard ou une fatalité. Plus que pour la résignation pure et simple, Baron ajoute à la notion du destin une sorte de valeur sacrée, objet de respect et de vénération. Par contre, il n'en est pas de même dans la famille où, malgré les "liens du sang", les destins sont séparés et donc désacralisés. Aussi, le respect de soi ne va pas sans le respect d'autrui. C'est "l'idée chrétienne", schématisée et sans doute travestie quoique l'auteur cite les Croisades comme exemple de respect mutuel entre chrétiens et musulmans. De toutes ces remarques décousues, finit par ressortir l'idée que le respect appartient au domaine spirituel et donc inaccessible sur les autres plans. C'est un essai de réhabilitation du respect à une époque où cette valeur, semble-t-il, est en train de se perdre.

19. "Changement de respect de valeurs plus précisément au seul éclairage d'une définition jusqu'alors inconnue des droits virant au renouvellement complet des mœurs." (NM, sept. 1975.)

20. Dans l'ornementation sculpturale, Baron en arrive à désirer pour la fécondité de la prière et de la vie mystique, la suppression des symboles dans la pierre et de la couleur dans le vitrail afin que Dieu seul soit perméable à la vision méditative.

21. Le travail cinématographique de JB a, en fait, débuté lors du surréalisme quand Marcel Duhamel tenta de fonder une "succursale d'Hollywood" avec "Roebuck Film". Le poète s'attaque vivement au titre du scénario : Souvenirs de Paris ou Paris-Express, qui fut tourné avec l'aide, entre autres, de Man Ray et de J.-A. Boiffard. Finalement, la présentation de Paris-Express a lieu au cinéma Danton, non sans succès. (Cf. Marcel Duhamel, Raconte pas ta vie, op. cit., pp. 267-277.)

22. Eyzies-de-Tayac : Comm. de la Dordogne, arr. de Sarlat-la-Canéda, sur la Vézère. Eglise fortifiée des XIe-XIIe siècles. Aux Eyzies même, musée national de la Préhistoire.

23. Entre la réalité du passé et la nécessité du présent, il y a toujours un obstacle, une sorte de manque ou d'annihilation que l'auteur appelle "l'auto-machin". Reste donc à en tirer les conséquences : vivre mieux.

24. "La révolution russe n'a pas changé l'homme prisonnier du puritanisme marxiste comme l'homme de l'autre bord est atteint du puritanisme américain... Vis-à-vis de la révolution sociale, les surréalistes avaient mauvaise conscience. Une civilisation de l'humour échappe à tout système rationnel. Si Breton avait rencontré Fourier plus tôt il aurait peut-être moins perdu de temps avec la politique et eût pensé la révolution autrement qu'en termes de circonstance." (Cf. "La Révolution", op. cit., p. 1.)

25. L'idée de révolution moderne serait la révolution dans l'espace (vol spatial des cosmonautes). Il faut redonner à ce mot son sens initial : espoir, liberté, prise de conscience. L'auteur cite le titre d'un roman de Victor-Andreïevitch Kravchenko, sans le nommer : J'ai choisi la liberté !, tout en regrettant que cette expression camoufle le véritable élément constitutif de la révolution : la passion et peut-être l'aventure.

26. Il faut faire l'attribut de l'âge pour comprendre ces remarques. Quand JB prend la carte du Parti en 1927, il n'a que vingt-deux ans. C'est ainsi qu'il peut se qualifier de "démoralisé confus", en rupture de ban avec le monde bourgeois mais à l'ombre du débat quand il s'agissait de comprendre et d'effectuer ce qu'il nomme la "révolution de l'esprit". (Al, p. 25.)

27. Tout en décrivant les différentes modalités d'expériences religieuses, Eliade essaie de montrer comment la crise moderne de l'homme et son appauvrissement spirituel sont liés à la disparition des sentiments religieux et au refus par l'homme moderne de vivre consciemment l'expérience religieuse. Les implications du livre d'Eliade touchent aux problèmes de l'inconscient et de la conception de l'homme en général. Le journal confirme que tout le drame de la vie de Baron est engendré par le paradoxe, devenu conflit, qui se dresse entre les camps du sacré et du profane.

28. Embarrassé par la distinction entre le sacré et le profane, Baron se demande si le sacré n'est pas aussi l'acte d'écrire, l'aveu d'amour, l'espace et le temps du poème, tandis que le faux sacré serait une vieille idée illusoire qu'il faut détruire par la notion du vrai. Entreprise toutefois difficile car, comme l'entend Rimbaud dans Une Saison en enfer, on reste toujours esclave de son baptême.

29. L'emploi du terme "potlatch" renvoie à la fois à l'étude de Marcel Mauss, "Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques" et à La Part maudite de Georges Bataille, publiée en 1949. (Cf. Les Editions de Minuit, coll. "Critique", 1967, 280 p.) En se référant à l'étude de Mauss, Bataille utilise le concept de potlatch surtout dans la deuxième partie de son livre, intitulée : "Les Données historiques (1) La Société de consommation". Les observations de Baron sur les "putains" et plus particulièrement sur l'échange qu'implique le fonctionnement de la prostitution, peuvent être vues comme un développement et une utilisation possibles, sans être une reproduction exacte, de la pensée de Bataille pour qui l'importance du potlatch est essentielle dans la perspective de "la société de consommation" et de son évolution. Chez Bataille, le potlatch s'étend sur les problèmes psychologiques et érotiques. Chez Baron, la prostitution est cérémonial sacralisé par delà même son association au potlatch qui peut être, selon Bataille, "à lui seul l'occasion d'une fête". (Cf. La Part maudite, op. cit., p. 126.)

30. Baron n'aime pas la réussite argentée de la bourgeoisie moyenne. Il veut que la réussite inattendue soit l'éclatement, c'est-à-dire la rupture du périmé, la trouvaille, c'est-à-dire l'étincelle et la perle rare de l'esprit, le porte-à-faux, c'est-à-dire la surprise qui fait scandale. Il fait prévaloir toutes les notions surréalistes ("Seule comptait la trouvaille qui dérange...", Al, p. 124) au détriment des bien-pensants qui mettent la sécurité avant la création pure.

31. Avec habilité, Baron voit dans les carrefours et les rencontres de la vie, la présence simultanée ou successive du Diable et de Dieu comme il est de même pour Goetz dans Le Diable et le bon Dieu (trois actes et onze tableaux, Gallimard, N.R.F., 1951, p. 263). Il semble

que pour le poète un développement harmonieux soit possible tandis que pour le héros de Sartre, il n'y a, face aux appels de l'absolu, que lieu de croire à un désaccord fondamental qui parcourt un chemin entre le bien et le mal d'où naît, somme toute, un "Mal pire".

32. "Ces amis en double... parce que différents de caractère et d'attitude devant la vie. Dirais-je que j'aimai les uns à cause des autres. J'aimai ces oppositions, cette manière de réfracter la vie de façon différente." (NM, janv. 1974.)

33. En matière d'imagination, Baron s'accorde avec Robbe-Grillet. (Cf. Interview, Le Monde, 8 oct. 1965) :

"- Mais non ! Ce que je fais est beaucoup plus simple, beaucoup moins intellectuel. Je me sens beaucoup plus paysan que les existentialistes, que tous les jeunes gens Tel quel ou autres. Je me refuse à penser à quoi que ce soit du monde sous forme d'analyse. Je ne veux penser que des formes. Mes romans ne sont pas de la pensée. Ils sont de la vie".

34. L'auteur donne une explication pertinente au point de vue théologique, (Abraham - obéissance du peuple à Dieu, Agamemnon - obéissance à la divinité, Jésus - obéissance au Père pour sauver l'humanité). Tous les sacrifices sont des marques d'obéissance par l'homme qui s'annihile pour que la victoire de Dieu éclate.

35. Le thème de la réussite est repris. (Cf. supra, p. 237.) Il n'y a de valable que l'être foudroyé par le génie de sa création. Il pense peut-être à Pascal, à Rimbaud, à Vaché, aux êtres qui foudroient et sont foudroyés au même instant.

36. Pessimisme face à l'Occident qui néanmoins a donné de la femme l'image la plus digne, depuis l'amour courtois. (Cf. Denis de Rougemont, L'Amour et l'Occident, op. cit., pp. 58-68.)

37. JB avait adapté le roman d'André Salmon, Tendres Canailles, pour la R.T.F., 12 mai 1951.

38. Le souvenir de l'oncle Ludovic assure la transmission des pouvoirs poétiques dans L'Huître et la rose (avec onze planches gravées à l'eau-forte par Max Papart, Ed. Attali, 1976, s.p.) :

"Après la dissipation des brouillards matinaux
Les roses du jardin de l'oncle Ludovic
Descendent en pente douce vers la mer
En se frottant les yeux
En battant des feuilles
En frissonnant de toutes leurs épines..."

39. Reprise du thème amour-poésie par le truchement de la bouche, septième porte "rouge et tendre" de l'amour, selon Apollinaire.

(Cf. Oeuvres poétiques, op. cit., p. 620.) C'est l'instrument adaptable à l'usage des découvertes humaines et des communications diverses à l'écoute des messages du corps et de l'âme. (Cf. "Lumière d'août", AP, pp. 171-172.)

40. Paraphrase du texte dans Françoise Gilot, Vivre avec Picasso, Calmann-Lévy, 1965, pp. 66-70.

41. "Le cubisme a brisé avec cette tradition qui faisait des arts la sauvegarde du passé. Un tableau d'Ingres est irremplaçable, un tableau cubiste est toujours remplaçable. (Les histoires de Braque et Picasso devant une toile dont ni l'un ni l'autre ne pouvait affirmer lequel l'avait peinte)... Rien de plus réaliste que le cubisme, rien de plus extérieur". (EL, p. 5.)

42. Idée reprise ultérieurement : "De toute façon, il n'y a pas de sensation visuelle puisque je ne travaille jamais d'après nature. Mon arbre est un arbre qui n'existe pas, et j'utilise mon propre dynamisme psychophysiologique dans mon mouvement vers ses branches. Ce n'est vraiment pas du tout une attitude esthétique". (Cf. Vivre avec Picasso, op. cit., pp. 117-118.)

43. Cf. C, p. 124 : "Je ne participe pas à la génération nouvelle. Je suis de l'ancien temps". Là, il touche des aspects de son drame d'aujourd'hui. Il n'aime plus être de "son temps". Vieillir, se situer par rapport à une époque antérieure, c'est comme si l'on n'était pas contemporain de l'événement, c'est se situer en marge de l'histoire. S'il ne veut plus parler du surréalisme, c'est qu'il cherche le contact intime avec le moment présent. Il ne faut pas vivre en dehors de son époque, croit-il.

44. Une pudeur évidente face à son engagement politique : "Je ne suis pas un caractère politique... ce n'est pas vraiment ma voie". (NM, sept. 1975.)

45. C'est une digression de la voie surréaliste par la constatation pessimiste de la non-reconnaissance en amour.

46. Référence au livre de Marcel Jouhandeau qui vient de paraître en 1966 : Que la vie soit une fête, Journaliers VIII, 1961, (Gallimard, N.R.F., 1966, 339 p.). L'idée essentielle de Jouhandeau est la suivante : "Je m'arrange toujours pour que la vie soit une fête pour les autres à la rencontre et pour moi, quand je suis seul". (Cf. p. 276.) En termes clairs, Baron est d'accord. Mais il est d'autant plus intéressant de noter, en l'occurrence, que le poète lit activement les journaux d'autrui.

47. Ce sont des déviations religieuses d'un peuple primitif, déviations qui appartiennent en même temps à l'idolâtrie et à l'anthropomorphisme, au désir de rendre à la divinité une figure humaine. Le sacrifice est rattaché au désir de spectacle d'un peuple qui aime voir des attributs divins extériorisés de manière à rendre présent un dieu invisible.

48. Paraphrase d'un texte : Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique..., Etablissement du texte et glossaire de Michel Contat, Postface de Jean-Claude Wagnières, Lausanne, Bibliothèque Romande, 1972, p. 189.

49. C'est une manière humoristique de parodier Rousseau. Le bon sauvage est celui qui vit selon les lois de la nature. Ici, il est celui qui n'accepte pas de concevoir un dieu transcendantal si ce dieu fait peur au peuple.

50. Baron considère cette idée de près dans A1, (p. 138). Le style de vie (attitude, habillement) faisait du groupe surréaliste une troupe de Commedia dell'Arte. Mais le côté théâtral du comportement surréaliste n'avait pas de prise sur la vie. C'est ce que Baron reproche à Breton, c'est-à-dire une exagération démesurée dans les impératifs du jeu : "Commedia dell'Arte ? Oui bien sûr. Quand on vit en groupe, on cause, on se dit tout, on exagère. Breton allait fort quand il déclarait que 'le geste surréaliste le plus simple est de descendre dans la rue, revolver au poing et de tirer au hasard dans la foule'. Matamore... Par son exagération même, cette phrase fatale n'avait et n'a pas plus de réalité qu'une femme fatale dans un quelconque film de James Bond". (A1, p. 139.)

51. Leitmotiv de la poésie de Baron. (Cf. Append. XI.)

CHAPITRE IX

1. L'amour, quel qu'il soit, est toujours rattaché à une notion de beauté. Il est paradoxal de voir que Baron se rallie à St-Augustin pour rattacher la conception et la création à la partie la plus abjecte de l'être humain. Il se trouve heureux d'avoir trouvé chez St-Augustin une constatation d'un réalisme et d'un pessimisme outre-cuidants, s'il ne s'agissait pas de l'acte même de naître et de créer. La naissance justifie l'amour physique sous toutes ses formes.

2. Les concepts de l'amour et de la beauté sont répétés avec l'idée d'en faire une application dans la réalité du contemporain et non pas dans l'idéalité des religions (Islam). Il est temps de ne plus les voir dans des codes canoniques dépendant de l'histoire ou des cultes religieux.

3. Baron se laisse bercer par un rythme poétique : c'est une guerre cosmique. Il s'agit d'une lutte que se livrent entre eux des êtres de mer. Ces cris de guerre lui rappellent l'amour à marée haute et basse. Il crée la dimension d'un début du poème.

4. Sa pensée veut prendre un envol métaphysique, original. Derrière tout ceci, il y a un désir de rattacher le végétal et l'animal à l'amour et à la beauté. Il s'agit d'élargir le concept de l'amour et de vouloir l'attribuer non seulement aux animaux mais aussi aux végétaux.

5. Thème principal de L'Huître et la rose. La vieillesse s'associe à l'huître :

"L'huître gonflant sa nuit profonde
A marée basse si l'on remonte jusqu'à la vie
Dans la nacre d'un soir" (4)

tandis que la jeunesse s'associe à la rose, selon ses expressions diverses :

"Et les petites folles ah les petites filles
Coururent à leur ami qui déchira leurs robes
Victoriniennes leurs rubans roses et la marée montait" (7)

Voir aussi les chants 1, 3 et 5.

6. C'est un jeu de mot facile mais qui ouvre une perspective spiritualiste sur le chant choral. Est-ce que le chœur comme instrument polyphonique relève de l'association de voix multiples ou d'un cœur unique ? Les deux, précisément. L'idéalisme ou le sentimentalisme reprennent leurs droits au détriment du réalisme.

7. Cf. "Poème d'amour" (inéd., s.d.) dédié à Florence Gilliam :

"Ange Ange Mon ange
 Le ciel a plié sa verveine
 pour te donner cet air si doux
 O ma conquête et mon délire
 Mes délices et mon cœur heureux
 Je t'aime Je t'ai prise dans l'étoile
 qui signe à l'horizon ton nom
 Ma douleur mon incertitude
 je te donne et tu m'as donné
 le ciel la terre les eaux le feu
 Nous marchons vers d'autres asiles
 où sont les horizons tout doux
 Ton nom est fait de paille fine
 et ton cœur d'innombrables joies
 Ma vie est faite d'un peu d'eau
 claire où tu viens regarder
 l'image de tes seins touchants
 éclos dans la douceur de vivre
 L'intelligente que tu es
 la douce la tendre la certaine
 m'attends au coin de la rue
 et je n'ai respiré qu'à peine".

8. A partir de 1954, Guy Breton publie ses Histoires d'amour de l'histoire de France, dix tomes, Ed. Noir et Blanc, Presse Pocket, Club des Amis de l'Histoire; Bruxelles, Ambassade du livre; Londres, Robert Hale; New York, Coward-McCann Inc.

9. C'est le refus d'une convention historique en littérature. Il faut rompre toutes les barrières (surréalisme). Cependant, il y a lieu de croire que les amours célèbres continuent à passionner l'opinion, surtout l'opinion populaire. L'amour est conçu comme une vulgarisation, à la portée de tous.

10. La révolution de la beauté ne saurait consister uniquement dans le culte du vedettariat et des formes plastiques célébrés par le cinéma mais il faut l'élever jusqu'à la dignité de la parole ou du signe sacramental de l'esprit. Il faut déplacer et dilater les normes et les bornes de la beauté selon le canon d'une prise de conscience des valeurs spirituelles dans le temps multiple.

11. A rapprocher de la dialectique surréaliste : "Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire... le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement". (Cf. Manifestes du surréalisme, op. cit., p. 77.)

Les valeurs ne sont pas les mêmes mais il s'agit de vues analogues selon lesquelles des perspectives ou des états contradictoires arrivent à se fondre ou à se transformer de manière indiscernable comme si les extrêmes se touchaient. Ce sont là vues de poètes doublés de philosophes qui sont partisans d'une fusion de contraires dans l'acte seul qui le permette : la poésie comme opératrice de conciliation universelle et d'unité spirituelle du monde.

12. Les événements de mai 1968 avaient retardé la publication de L'An 1 du surréalisme qui paraît seulement le 2 janv. 1969.

13. Il serait intéressant de voir comment, dans un cas particulier, un bourgeois qui oblige son partenaire à une morale traditionnelle rigoureuse allant jusqu'à l'imposer à toute sa famille, se laisse aller lui-même à la corruption la plus anti-bourgeoise possible (prendre comme partenaire sexuel un homme de couleur). Baron voudrait mettre un thème raciste dans un théâtre bourgeois, un thème qui serait de nature à confondre les bourgeois, à les humilier. Par la satire et la comédie, JB envisage de compromettre et de jeter le rire sur le milieu bourgeois et sur sa décadence morale et esthétique à l'instar de Sartre (La P... respectueuse). Ses projets littéraires, réalisés ou non, ou exprimés dans une esthétique du journal, s'accommodent avec une technique qui serait celle de l'agréat, voire même du collage, afin d'obtenir des oppositions violentes de moeurs ici, et là, des dispositions de couleurs ou de forme

14. Eleusis, ville et port de Grèce (Antique) sur la baie d'Eleusis. Ruines du sanctuaire de Déméter et de Perséphone. Patrie d'Eschyle. Hist.: Eleusis devint une ville sacerdotale où les Athéniens s'initiaient aux mystères d'Eleusis au cours des rites secrets. Ces mystères annuels (Eleusinies) provenaient d'un culte agraire primitif du XIVe-XIIe siècles A.-C. par l'intermédiaire de l'orphisme et tiennent une place importante dans la région grecque.

15. L'utilisation de la majuscule ("Le Beau", plus haut dans le paragraphe) et le fait qu'il en a déjà parlé avec enthousiasme montrent la préoccupation de Baron de rattacher la beauté au sacré. Il ne peut s'émouvoir devant une oeuvre d'art morte mais il peut s'enflammer dès qu'il songe à la mystique ou aux religions qui ont présidé à la naissance de l'oeuvre, c'est-à-dire à leur dynamisme interne, à leur force cachée qui a été à l'origine et que l'on peut encore capter dans leur mouvement, leur élévation. La beauté est effervescence mystique et spirituelle en action. Ce qui vit, ce qui se meut, ce qui vibre, ce qui déplace des zones intérieures de la conscience, c'est le Beau. Le reste est déjà chosifié.

16. La beauté de l'avenir sera à rechercher dans un mythe neuf et jeune, ce qui explique que la beauté est contemporaine de son époque, de son avènement et de son événement. Elle n'est pas dans un "temple grec" ou dans les vieilles cathédrales mais dans ce que le temps exprime.

17. Dans les monuments modernes, il n'y a plus ni connaissance ni altitude spirituelles. C'est de la stéréotypie, du préfabriqué et non du précogité. Baron et Drieu s'entendent.

18. Cf. Append VII : "Ce qui demeure exemplaire ce sont encore les oeuvres des vieux surréalistes comme Arp, Max Ernst, Masson, Miró..."

19. De nouveau, l'auteur se sent des affinités avec l'écrivain engagé et l'idéologue politique (Sartre) qu'il n'a pas été.

20. C'est une défaillance qui n'est pas systématique mais courante. Voir aussi A1 (p. 210) : "Faire une étude sérieuse et approfondie serait mieux. Mais je n'en ai ni le courage ni le sentiment".

21. Ici il s'agirait d'un montage qui comprendrait une scène de Molière, une de Marivaux et une de Musset. Ce sont trois manières de parler de l'amour dans la comédie, soit avec une philosophie de la raison, soit avec la subtilité du badinage, soit avec la sensibilité exacerbée du coeur. Il est symptomatique que l'auteur se soit arrêté à ce trio. Il veut cultiver les valeurs érotiques et non pas les valeurs de l'héroïsme et du courage. Ce n'est pas à Montaigne, à Montesquieu et à Mauriac qui sont des philosophes et des moralistes, auxquels il veut avoir recours, mais à des interprètes de l'amour.

22. Contrairement à Milosz, le "passéiste", qui ne peut détacher son esprit de l'enfance, du septentrion natal et de la petite reine Karomama, Baron, qui a déjà cité deux fois Sartre plaider l'urgence du présent, renchérit encore ici sur cette idée de vivre dans l'immédiat. C'est la prise de position de beaucoup d'intellectuels modernes : d'où la grave crise que traversent partout les cultures anciennes dans la civilisation occidentale. Le poète, le fervent du Moyen Age comme esthétique, répudie un comportement anachronique, en fonction de l'engagement des écrivains qu'il envie ou encore des révolutionnaires (ex. Cohn-Bendit). Par ailleurs, il ne croit pas aux futurologues qui brandissent une lampe pseudo-prophétique à la lumière fumeuse.

23. En fonction de ces indices, Baron songe à un projet littéraire : Le Centenaire qui ferait la satire d'un dictateur à la survie étonnante puisqu'il réussit encore à prendre le pouvoir dans une île. C'est une robinsonade d'autant plus acerbe que l'île sur laquelle il se trouve se détache du continent, dans une déflagration générale. C'est la dictature du temps qui est aussi indiquée. Resterait à lui adjoindre comme hypothèse la perpétuité de l'amour.

24. Genre que JB a beaucoup pratiqué. (Cf. Bibliographie : Inédits sans date.)

25. Ce sont des souvenirs littéraires qui sont tellement connus que l'ancien collégien de Ste-Marie de Monceau ne pouvait pas les oublier. Baron a songé au poème célèbre de Victor Hugo, "Feuilles d'automne" : "O l'amour d'une mère ! l'amour que nul n'oublie !". Quant aux souvenirs de Proust, le poète remonte à des lectures d'adulte. Ces souvenirs sont aussi notés avec tant d'opiniâtreté par Proust que Baron ne pouvait qu'être ému par l'amour que cet enfant avait pour sa mère. (Cf. Du côté de chez Swann, première partie.)

26. L'amour est un chassé-croisé de tentations sadiques et masochistes. Denis de Rougemont est un psychologue subtil qui dans "Le Mythe de Tristan" a vu l'archétype de l'amour, malheureux jusque dans sa réciprocity, et peut-être là justement : "... connaître à travers la douleur, c'est le secret du mythe de Tristan, l'amour-passion à la fois partagé et combattu, anxieux d'un bonheur qu'il repousse, magnifié par sa catastrophe, - l'amour ~~réciproque~~ malheureux". (Cf. L'Amour et l'Occident, op. cit., pp. 42-43.)

27. Si JB utilise la même expression à deux endroits, soit en 1938, (cf. Append. IV) soit en 1968, ce n'est pas toutefois pour les mêmes raisons. La première fois, il faisait allusion à la confusion des genres que le surréalisme avait instauré dans l'art, surtout en peinture, créant ainsi une sorte de "tour de Babel" où les non-initiés et les initiés eux-mêmes n'arrivaient plus à se comprendre, parlant un langage différent. La deuxième fois, il s'agit de la confusion du monde moderne dont on ne sait si elle est due à l'esprit du temps, à la publicité ou plutôt à l'opposition irrémédiable et définitive entre deux conceptions politiques : le capitalisme et le communisme. Seuls peut-être les prolétaires exaspérés par la misère gardent encore l'espoir d'une révolution.

28. A l'encontre d'Apollinaire qui savait trouver des textes pour les parodier et en faire de nouvelles oeuvres (Les Mamelles de Tirésias, L'Enchanteur pourrissant, L'Hérésiarque et Cie.), Baron a toujours eu de la difficulté à trouver des sources pour travestir la mythologie ou encore le merveilleux pour aboutir à des oeuvres encore plus ésotériques.

29. La seule ressource qui reste maintenant à l'écrivain, c'est de trouver l'inspiration dans la matière profuse du présent. Si cette matière ne se trouve pas, il faut remonter, en dernier recours, aux sources médiévales (Chrétien de Troyes).

30. En sept. 1968, Baron n'a plus le même esprit contestataire qui, entre 1925-1927, lui a fait signer plusieurs déclarations. (Cf. M. Nadeau, Histoire du surréalisme, op. cit., pp. 219, 250, 260.) Le poète en fait une distinction : "Les déclarations surréalistes étaient des provocations. Les déclarations d'aujourd'hui contre les arbres sont des protestations". (NM, déc. 1973.)

31. L'idée du suicide revient chez Baron comme une velléité. (C, p. 5.)

32. Le journal, c'est le substrat de l'écrit quand la pensée créatrice ne tourne plus, à moins que le journal ne soit lui-même une combinaison de réel et de fiction, ce qui est le cas des Mémoires d'outre-tombe. Baron n'élève pas un temple à ses souvenirs composés et voulus comme tels mais il se confie à ses carnets dans le rôle de confident de soi-même et de miroir. Le journal du poète, tel qu'il est conçu, part d'une intention foncièrement loyale et franche : dire la vérité et rien que la vérité.

33. En train d'écrire Ma soeur la fête (C, p. 149). L'imagination n'a pas dépassé le schéma.

34. L'humour, c'est s'écarter des voies banales pour créer un écart de style qui est une forme de folie. Il ne tombe pas nécessairement sous la compréhension logique. C'est le parti pris d'échapper au rationalisme habituel des auteurs classiques qui écrivent pour se faire comprendre. Néanmoins, JB n'a pas été systématique : "Mon style passe parfois par le surréalisme mais n'est pas particulièrement surréaliste". (NM, déc. 1973.)

35. Cf. René Ehni, Que ferez-vous en novembre ?, comédie en deux actes, Christian Bourgois Ed., 1968, p. 31. Peut-être que JB aurait voulu s'identifier à Ed. Un, celui qui est maigre, romantique, qui a fait la Résistance et qui est nommé poète.

36. Cf. "Consommer toujours plus", dans L'Art du gaspillage, Calmann-Lévy, 1962, p. 187 : "De nombreuses sociétés américaines ont affaibli leur position compétitive sur le marché en fabriquant des produits d'une durée éphémère et en consacrant une trop grosse fraction de leur budget à la publicité. Les producteurs étrangers ont découvert qu'ils pouvaient battre les Américains simplement en leur offrant un produit meilleur, qu'il s'agisse de la qualité, de la solidité ou du rendement fonctionnel".

37. Baron se trouve déphasé par rapport à la génération de 1968. Il est resté fidèle à d'anciennes valeurs : "Je suis surréaliste par mon âge et mes relations". (NM, sept. 1975.)

38. Il y a toute une vision double qui termine ce récit : le noir et le blanc, le bien et le mal, le pur et l'impur, le nord et le Midi. A partir d'une réflexion sur la réalité du monde en soi et du monde tel qu'il est créé par l'homme, ce dernier tendant à se substituer au premier, l'auteur, dans une série associative, aboutit à la conclusion d'un manichéisme universel, puisqu'il affecte aussi bien les religions que les coutumes, les paysages, la réalité et son reflet.
39. L'agriculture est toujours le déchirement, la semence, le germe et ensuite le fruit. Il y a déchirure de la terre par la charrue. La terre est l'utérus du monde alors que la charrue qui défonce et pénètre, c'est l'élément mâle ("métier mécanique"). On songe à l'interprétation "paranoïaque-critique" de Salvador Dali à propos de la brouette de l'Angélus dont le caractère est hautement symbolique de la personnalité érotique masculine. (Cf. Le Mythe tragique de l'Angélus de Millet, Jean-Jacques Pauvert, 1963, pp. 81-87.)
40. La langue liturgique aurait dû sauvegarder le latin car la magie d'une langue a un très grand effet de sortilège sur la population superstitieuse et d'autant plus inclinée à croire à l'au-delà que son énonciation est mystérieuse. (Chateaubriand.) Il est clair, pour Baron, que toutes les formules magiques ne doivent pas être empruntées à un vocabulaire vulgaire. Le langage sacré doit être différent du langage vulgaire comme la poésie de la prose.
- A ce titre, voir aussi "Alchimie du verbe" où Rimbaud dénote ses prédilections : "J'aimais les peintures idiotes... La littérature démodée, latin d'église, livres érotiques..." (Cf. Rimbaud, Poésie I, no 4, Editions Saint-Germain-des-Prés, 1969, p. 40.)
41. Cf. "Familier", poème en prose, dédié à Françoise. (AD, pp. 289-290.)
42. Cf. La description dans Mémoires, (t. 3, Gallimard, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, p. 901) : "... je trouvais que la princesse Santa-Croce était un bijou fait pour rendre heureux un amant voluptueux et philosophe, comme l'était le cardinal de Bernis".
43. Il y a un singulier parallélisme entre le texte du 2 nov. : "Plus de justice... Plus de lumière" et le texte du 13 nov. : "Plus de tête. Plus d'esprit", ces dernières expressions étant à prendre au sens négatif. C'est une pure remarque de style. L'antithèse est fortuite.
44. Marion Delbo, à qui Baron avait dédié "La Tour, prends garde..." (AP, pp. 175-176.)

45. Pour JB, ne pas prendre au sérieux la littérature, c'est courir le risque de se voir soi-même exposé à la dérision du lecteur. Il bannit de la création, à l'instar de Verlaine ("L'Art poétique"), la raillerie et la moquerie :

"Fuis du plus loin la Pointe assassine
L'Esprit cruel et le Rire impur"

46. Les journaux deviennent son journal et constituent, en grande partie, sa matière.

47. Baron est frappé par ce texte à cause de la notion de Beauté appliquée ici à la femme, à l'adolescent ou à l'enfant. Il y aurait ainsi un certain concept de faiblesse ou d'infériorité. Il s'agit d'une beauté périssable (égoût) à côté de la beauté du monde extérieur, objectif et durable. L'auteur cherche toujours à cerner cette idée, apparemment insaisissable, de la beauté.

48. Cf. *L'Erotisme*, (op. cit., p. 114) : "Ce qui, selon moi, donne leur caractère aux passages de la discontinuité à la continuité dans l'érotisme tient à la connaissance de la mort qui dès l'abord lie dans l'esprit de l'homme la rupture de la discontinuité - et le glissement qui s'ensuit vers une continuité possible - à la mort".

49. Dans ce contexte, la beauté serait synonyme d'amour, confirmée par la "vie réelle" de l'imagination. C'est aussi, par conséquent, une offrande mutuelle de l'imaginaire réalisé. Beauté comme amour relèvent de la conscience créatrice, elle-même sacrée et profane ("déesse et prostituée"). Cf. "Vieillesse et poésie", (op. cit., pp. 5-6) : "L'amour n'est pas donné à un seul homme ni à une seule femme. Il est répandu sur la terre entre le temps de la vie réelle et le temps de l'imagination... C'est à la femme d'inventer. C'est à l'homme de donner à cette invention toutes les possibilités du réel".

50. Cf. A1, pp. 210-212. Baron s'aligne du côté de la jeunesse en rébellion contre les détenteurs de "l'Ordre" car, dit-il, la jeune génération a compris que "la révolution est une fête". (Cf. p. 211.) Il y a, d'autre part, un rapprochement à faire entre les événements de 1968 et de 1924. En 1968, "l'Ordre" clame : "Il faut que Jeunesse se passe... Figures de patates et d'enterrement, laissez passer la jeunesse !" (Ibid.). L'époque surréaliste donne son écho : "Les produits de l'imagination étaient plus ou moins tournés en ridicule, bien qu'un certain manque de rigueur chez les tenants de la tradition laissa circuler, sans trop de mal, les paroles de révolte. C'est jeunesse. Ca passera..." (Cf. Append. VII.)

51. Cela évoque un certain aspect proustien : on ne cherche pas tellement à traduire l'exactitude du fait mais un certain état de surimpression du passé dans la vie actuelle.

52. C'est peut-être une réminiscence de Fils de personne de Montherlant. Souvent Baron insère des titres ou des citations célèbres sans en donner la référence exacte. Est-ce qu'il y a une véritable filiation de l'être humain ? On dirait que le poète suppose une alternative : "Fils de quelqu'un".

53. Il s'agit de Mme Sabatier que Baudelaire avait nommée la "radieuse Présidente". (Cf. Pascal Pia, Baudelaire par lui-même, Seuil, coll. "Ecrivains de toujours", 1952, p. 51.) Voir surtout : Théophile Gautier, Lettre à la présidente, (Rome, 19 oct. 1850).

54. Schako, selon Littré : Sorte de coiffure militaire à l'usage de quelques troupes à cheval et de la plupart des corps d'infanterie.

55. "Il y a du surréalisme dans Jérôme Bosch si on regarde ses tableaux aujourd'hui. Mais il ne faut pas oublier qu'il appartenait à une secte religieuse, entre le protestantisme et le catholicisme, (Libre Esprit) et qu'il a traduit la doctrine de cette secte en sa peinture." (NM, janv. 1974.)

56. Dans ce texte, il y a toute une nostalgie du sacré et en même temps un mélange de regrets et de scepticisme. Quasimodo fait penser non seulement à la litanie onomatopéique mais évoque aussi le fameux personnage de Notre-Dame de Paris. Carême prenant fait penser à Quaresmeprenant de Rabelais (cf. Le Quart livre). Cela indique l'attachement de Baron à une certaine conception de personnages fabuleux qui évoquent un puissant onirisme, comme chez Bosch.

57. Cf. L'Arc, Aix-en-Provence, no 32, 2e trim. 1967, 96 p.

58. Baron s'identifie au charbon, depuis Charbon de mer. Il n'est pas la "partie incendiaire" mais l'être susceptible de prendre feu, l'être des possibles. Selon le Dictionnaire des symboles, (Ed. Lafont, Jupiter, 1969, p. 174) il a raison de dire qu'il est plutôt charbon : "Le charbon noir et froid ne représente que des virtualités : il a besoin d'une étincelle, d'un contact avec le feu, pour révéler sa vraie nature. Il réalise alors la transmutation alchimique du noir au rouge. Il est une vie éteinte, qui ne peut plus se rallumer par elle-même s'il reste noir".

59. Ici on trouve une déclaration importante : ce qu'il dit de lui est vrai de tout homme qui cherche la vérité sur son entité religieuse et de la sorte, on peut dire que la vie humaine est un conflit incessant entre le bien et le mal, Dieu et Satan. Déjà Baudelaire avait fait la même affirmation : "Il y a deux postulats simultanés dans l'homme, l'un vers Dieu, l'autre vers Satan".

60. La raison tend à cacher, éteindre ce qu'il y a dans la vie de l'homme d'inachevé et de désespéré. L'antithèse est d'ordre surréaliste. La "parole intérieure", comme le rêve, défie la raison. (Cf. "Silence d'or", dans La Clé des champs, op. cit., p. 95.)
61. L'An 1 du surréalisme, achevé d'imprimer le 2 janv. 1969 sur les presses de l'Imprimerie Floch à Mayenne.
62. "A-quoi-bonisme" : néologisme. C'est le scepticisme de l'auteur qui se rend évident sur le plan moral. C'est un scepticisme universel sur l'efficacité de l'activité ou de la pensée humaine, en englobant le passé, le présent et le futur.
63. Pour exprimer cette idée du retard, Baron utilise le titre du poème de Verlaine dans les Poèmes Saturniens. JB considère que tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a écrit, est arrivé "trop tard" et le douloureux "Never more" indique bien l'irréversibilité de cette situation. Quelque chose de positif, pourtant : la certitude d'être vraiment poète.
64. "Le rôle de chef d'école, tel que l'assumait Breton (même s'il s'en défendait - Animateur serait plus juste) suppose toujours le manichésisme." (NM, janv. 1974.)
65. "C'est dans le passé que se situe le sacré qui intervient, qu'on le veuille ou non, à chaque instant dans notre monde profane. Mircea Eliade l'a montré. Pour l'amoureux la femme qu'il aime est une déesse et pourquoi Vénus ne viendrait-elle pas nous visiter, de temps en temps, dans notre lit ?" (Cf. "Temps mythique", notes inéd., p. 12.)
66. L'amitié date du 14 avr. 1921. Si Baron tient tant à l'opinion d'Aragon, c'est que celui-ci est désigné dans A1, (p. 55) comme étant l'"initiateur" du poète.
67. En ce qui concerne la crise Naville en 1926, et l'obligation, donnée comme telle, de l'engagement marxiste, voir Aragon une vie à changer, (op. cit., pp. 206-209).
68. D'une part, Baron aurait aspiré à écrire un roman dans la gamme des oeuvres célèbres, voire classiques. D'autre part, il conçoit un roman beaucoup plus audacieux, chargé d'éléments mélodramatiques et érotiques. Au fond, peut-être il y a désir de s'accorder à son temps, même s'il faut choquer l'opinion.
69. "Il n'y a d'amour qu'éternel", dit Baron. (Cf. "Papiers brûlés", op. cit., p. 4.) On songe à Eluard écrivant à Nusch : "Et de toutes les femmes on dégage l'unique" (cf. "Je veux qu'elle soit reine", Le Livre ouvert, p. 46) ou encore "Il fallait bien qu'un visage / Répondît à tous les noms du monde". (Cf. "Premièrement", Capitale de la douleur, p. 171; cité par Xavière Gauthier, Surréalisme et sexualité, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1971, p. 88.)

70. L'angoisse est virulente : "Je vis aujourd'hui. Quelqu'un est malade qui m'est proche. La plupart de mes amis sont morts... Comme ils sont célèbres, on parle d'eux, de temps en temps, de moins en moins, dans les journaux. Mais il n'y aura plus aucun rendez-vous à certaine heure dans tel café. Il n'y a plus entre eux et moi que le temps de l'imagination". (Cf. "Vieillesse et poésie", op. cit., p. 2.)

71. JB faisait partie du comité de parrainage pour Desnos. (Cf. Robert Desnos Le Secret de l'étoile, Bibliothèque municipale, Robert Desnos, réalisé avec le concours de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, 24 nov. 1974-24 janv. 1975, xvi p.) "Vivant en d'autres coins", (AP, p. 54), avec dédicace manuscrite. Voir aussi Intermède biographique : Robert Desnos, op. cit.

72. Desnos, mort à Theresienstadt, 1945. (Cf. Robert Laurence, "Souvenirs de déportation avec Robert Desnos", dans Europe, revue littéraire mensuelle, nos 517-518, mai-juin 1972, pp. 138-145.)

73. Arthur Moss, ami américain.

74. Cf. "Petite histoire de la jungle", repris dans Le Livre d'or de la poésie française, Seconde partie, t. 1, Seghers, 1969, p. 73.

75. Baron, lui, croit à la vocation du poète ("jouer un rôle") tandis que Breton a loué Jacques Vaché pour l'avoir détourné du chemin de la poésie qui "mène à se croire quelque chose d'aussi absurde qu'une vocation". (Cf. "La Confession dédaigneuse", dans Les Pas perdus, op. cit., p. 9.)

76. Jeanine Paquette, secrétaire de JB, U.S.I.A.

77. Baron, bénéficiaire de plusieurs prix dont le prix Cazes (1969) pour L'An 1 du surréalisme suivi de l'An dernier; le prix des Deux-Magots (1935) pour Charbon de mer; le prix Guillaume Apollinaire (janv. 1957) pour son recueil, Les Quatre temps suivi de l'Imitation sentimentale, (partagé avec le poète suisse, Gilbert Trollet : La Colline).

78. Pour articles critiques, voir : Pierre Kyria, "Au jeune temps du surréalisme", dans Combat, 23 janv. 1969; Henri Muller, "Une aventure poétique", dans Carrefour, 29 janv. 1969; "Jacques Baron a une jolie mémoire", dans Tribune de Lausanne, Lausanne, 2 févr. 1969; René Lacôte, "Jacques Baron", dans Lettres françaises, 5 févr. 1969; Adrien Jans, "JB L'An 1 du surréalisme", dans Le Soir, 5 févr. 1969; L'An 1 du surréalisme par JB", dans Les Echos, 7 févr. 1969; A. Miguel, "L'An 1 du surréalisme suivi de l'An dernier", dans Beaux-Arts, 15 févr. 1969; Pierre Humbourg, "On y vient au surréalisme", dans Nice matin, Nice, 17 févr. 1969; Roger Giron, "Un 'témoin du surréalisme' se souvient du temps où Aragon préférerait le métro", dans France-Soir, 6 mars 1969; "Qu'aurait dit André Breton ?", dans Le Figaro Littéraire, 31 mars 1969; "Maurice Chapelan a aimé L'An 1 du surréalisme par JB", ibid., 2-8 juin 1969.

79. Lors de la réception du prix Cazes, Baron ne se souciait guère de la morale surréaliste : "Une querelle de générations a opposé cinq membres du jury du prix Cazes à cinq membres plus jeunes qui voulaient justement récompenser Evelyne Schlumberger pour son roman, Histoire d'un oubli (Grasset). Mais les contemporains du surréalisme, suivant la voix prépondérante du président Jean Follain, donnèrent la palme (et le chèque de 2,500 f. de M. Roger Cazes, patron de la brasserie Lipp) à Jacques Baron pour son récit bien vécu de L'An I du surréalisme (Denoël). Les surréalistes détestaient les prix littéraires et se moquaient des présidents : le succès de Jacques Baron, s'il est infidèle à l'esprit d'André Breton, n'en a que plus d'originalité". (Cf. "Qu'aurait dit André Breton ?", op. cit.)

80. Il y a chez Baron tout un côté classique : le culte du raisonnable. Le poète sent la musique en lui-même, dans sa propre vie plénière et non pas à force d'agir. Il se sent véritablement lui-même, heureux et poétique, d'écouter la musique intérieure au lieu de chercher le carillon à force de longues marches pour aller le trouver. La musique naît instantanément chez lui par le contact de la raison et du rêve. Il semble écarter le rêve fou, démentiel et délirant. Le poète a plusieurs attitudes. Elles ne sont contradictoires que lorsqu'elles sont simultanées.

81. Cf. Magnificat (reprenant le titre de René Bazin), Journaliers XIII, mars-juillet 1963, Gallimard, N.R.F., 1969, pp. 144-145.

82. Cf. "L'Art et la vie", dans Le Déclin du Moyen Age, Payot, 1948, pp. 303-330; voir aussi "Le Verbe et l'image. I", sur la "passion du détail", pp. 347-351.

83. Souvenir d'enfance, récit dans le poème en prose, "Le Trou du souffleur", (Al, pp. 267-268). Cet exploit de jeunesse (sauter le trou pour éviter le gouffre) est relié dans l'esprit de l'auteur à la naissance de sa vocation poétique : "Aussi bien, le "Trou du Souffleur" peut être le cabinet mystérieux dans lequel le souffleur, alchimiste non initié, se livre à des recherches plus ou moins insolites". (Ibid., p. 268.)

84. L'auteur semble dire que la parution de L'An I est un aboutissement ou encore une mise au point définitive de ses idées à ce sujet. Il a épuisé toute la substance surréaliste qui était en lui à l'état dicible et à l'état récapitulatif. C'est un moment de chute et de sécheresse : d'où l'angoisse.

85. La coll. "Bleu Océan", dont JB fut le directeur, ne s'est pas maintenue. Ainsi, la préface : "Les Jeux de l'amour et de la mer", (1966), restée inéd.

86. "Mon refuge c'est la mer comme le refuge de Breton est le Château." (NM, déc. 1973.) Ce sont les seules demeures dignes d'être habitées par l'imaginaire. Breton met dans un manoir privilégié la véritable place de la poésie comme Baron la situe dans la mer.

87. Pour M. Carrouges, le thème du château hanté a son origine dans les romans de chevalerie et les romans noirs. (Cf. André Breton et les données fondamentales du surréalisme, op. cit., p. 48.)

88. L'objet nègre a donné à la littérature et à l'art des thèmes ésotériques, neufs, à inventorier. C'est tout un monde de flux et de reflux de l'histoire (1910). La mer semble avoir été la matrice universelle qui aurait civilisé l'homme, lui aurait donné son être. La comparaison n'est pas fortuite. La mer a joué un rôle dans le passage de l'homme préhistorique à l'homme historique. Baron semble donner à la mer le même pouvoir révélateur que Breton avait donné à l'objet nègre. Il suffit de nous rapporter au témoignage d'Emmanuel Berl : "... Il disait : "Dieu est un porc". Mais le dieu dont il parlait n'était pas le sien. Voilà tout. Disons que son dieu à lui, c'était le roi de l'imaginaire, ce qu'on voulait. Il était tout de même environné de fétiches océaniques ou africains..." (Cf. Le Nouvel Observateur, 11 oct. 1976, p. 89.)

89. C'est un rêve. Si jamais il achète un encrier, c'est le sien qui sera réel; il sera fait selon le mode imaginaire de l'encrier d'Apollinaire. Ça suppose un désir d'identification très fort. Baron n'a cessé jusqu'à la fin, de peupler ses souvenirs et ses rêves des symboles fulgurants d'Apollinaire.

90. Toutes ces lignes trahissent un scepticisme à l'égard de la vérité de la parole humaine. Baron a reçu des conseils en contradiction avec l'expérience propre qu'il a eue de la vie. Il est vrai qu'à la même époque, la désinvolture régnait partout. C'est Breton qui fait valoir une conscience autre, une conscience nouvelle : "Je sortis ce que je savais de la lutte sourde entre les soutanes et l'adolescence. Pour les curés, tout est péché. Je renâclais. Breton comprenait. C'était rare autour de moi la compréhension". (Al, p. 18.)

91. En poésie, chacun pêchait comme il voulait, sans technique, sans but, sans souci vraiment poétique. Dans la littérature contemporaine, par contre, c'est l'esthétique qui compte au détriment de la production. L'outil littéraire semble s'être scindé en techniques segmentées au détriment des découvertes merveilleuses de la création pure. Baron semble viser le nouveau roman et le théâtre de l'absurde, en plus de la poésie. "... Ce qui manque, me semble-t-il, aujourd'hui c'est une certaine fureur. On voit des poètes apaisés, limer leur lime à ongle. Mauvais cela. Le monde d'aujourd'hui est terriblement contraignant et c'est bien mauvais d'accepter la contrainte. On aimerait que s'élèvent des voix fracassantes, n'est-ce pas ? Le lyrisme c'est la révolution perpétuelle." (Cf. "Qu'est-ce que le lyrisme ?", notes inéd., s.d., p. 1.)

92. Symbolique importante dans l'oeuvre de JB. (Cf. Un papillon derrière la porte, pièce en trois actes, inéd., 1975.) Le papillon épinglé sur une toile est d'abord un objet d'art (p. 60). Mais au fur et à mesure, il se détache du cadre, il sort de sa chrysalide et prend la parole (p. 65). Le "papillon éblouissant" (p. 63), sphinx et énigme, est l'oeuvre qui veut prendre aile, qui illumine, tout et tous, même les âmes très simples (l'assureur, M. Distingué; p. 64). Il sert de remède à la vie quotidienne dérisoire, désignée essentiellement par les "papillons noirs" (p. 63). Il est le symbole du chef-d'oeuvre en puissance auquel rêve Jérôme Elegie, artiste. M. Distingué en résume la portée : "Comme je vous comprends... L'amour, la poésie... les grandes randonnées dans les brumes d'automne à travers les champs moissonnés... les auberges indiscretes... Votre papillon chante le lever du soleil et la défaite de mes papillons noirs" (pp. 61, 64).

93. Cf. "Flagrant délit", dans La Clé des champs, op. cit., pp. 162-163.

94. Voir la référence : Append. VI. Les mots déclenchent, en dehors de leur signification, toute une pluralité de signes qui dépendent autant de leur masse sonore que de leur valeur sémantique. Le poème a différents sens pour tous : "Nous autres, nous rendons compte de tout ce qui se passe dans l'imagination, de l'incertain au certain... Sous des mots assemblés dans un ordre qui n'est pas habituel, le sens change selon le moment, selon l'humeur où l'on reçoit cette poésie". (Cf. "Pages difficiles à écrire et à lire", op. cit., pp. 5, 8.)

95. Il ne s'agit pas de joie extatique (face à une image retenue car inattendue) mais d'un état fébrile et non satisfait. Il s'agit des mauvais poèmes qui aboutissent à "une sérénité crispée". La référence implicite à Char est péjorative.

96. Tel est le but de Baron : "... Trouver au nom de l'éternel le mot qui correspond à la chose : l'état d'âme et qu'il soit communicable au plus grand nombre d'âmes sensibles. Car enfin la poésie réservée à quelques lecteurs orgueilleux d'être isolés dans la vague des mots, est-elle une réalité ?". (Cf. "Pages difficiles à écrire et à lire", op. cit., p. 7.)

97. Lucidité : la beauté est compréhensible, claire. Lorsque Rimbaud demande le "dérèglement de tous les sens" (cf. lettres à Georges Izambard; à Paul Demeny, mai 1971), c'est qu'il revendique plus de beauté, en bouleversant toutes les conventions antérieures. Il faut voir dans le poète un Protée : un être qui aura plusieurs sens pour capter tout l'univers en un seul temps et dans le même mot.

98. Pour les références à la vie de café où la poésie collective pouvait prendre appui, voir A1, pp. 79, 83, 84.

99. Cf. "Qu'est-ce que le surréalisme ?", (notes, inéd., p. 1) : "Ce qui fait que le surréalisme dure, c'est qu'il n'est pas une école littéraire ou artistique quelconque, un renouvellement esthétique à une époque donnée mais qu'il poursuit une recherche humaine dans un sens autre que celui donné par la tradition classique. Il retrouve et prend à son compte le raisonnement analogique en opposition au raisonnement rationnel déductif. Pour le surréalisme l'essentiel c'est l'efficace du désir et du sentiment. Il est à la recherche des pouvoirs perdus de la pensée magique oblitérée par le rationalisme et déformée par le christianisme. Ses racines plongent dans la vieille alchimie et dans la tradition ésotérique qui traverse les siècles depuis le moyen âge jusqu'à nos jours tantôt à l'air libre, tantôt souterrainement".

100. Cf. A contretemps, Gallimard, N.R.F., 1969, 215 p.

101. JB avait publié Les Années de mer de Joseph Conrad, Jerry Allen, dans la coll. "Bleu Océan", Denoël, 1968, 472 p.

CHAPITRE X

1. Baron se rend compte de l'étrange décalage entre science et poésie. La poésie est une intuition des profondeurs à la mesure de l'homme. En 1971, il précise sa pensée : "S'il s'agit de penser le monde les images sont là pour ça autant que les mathématiques. Ce sont des domaines différents mais pas antagonistes. Il s'agit de retrouver l'harmonie perdue". (Cf. Append. IX.)

2. On y trouve la querelle des anciens et des modernes. Les modernes ont oublié tous les principes sacrés de la littérature, codifiés par les anciens, tel Aristote qui a fixé à tout jamais les règles de la tragédie classique. Baron prend le parti de la raison, selon les anciens. Il est donc amené à condamner la raison scientifique moderne, la raison érigée en idéologie (marxisme), la littérature moderne comme absurde et la société de consommation ("construire plus de ce qu'il y a déjà en trop"). Le poète prend parti dans cette querelle sans la nommer. Toute la lecture du texte dans son évolution conduit à cette constatation. Elle résume tout un côté cartésien qui se lit en filigrane dans ce journal.

3. Baron plaide pour quantité de modernes qui ne veulent plus une institution canonique sur le plan sacré ou sur le plan civil. Voir l'expansion établie dans "Margot", (op. cit., p. 1). Le poète rêve de faire remplacer le mariage légal par un pacte non moins légal : "Faire un pacte (écrit) avec la femme qu'on aime. Essayer de saisir ce qu'il y a de fuyant, d'incertain dans les rapports d'un homme et d'une femme étant donné que l'un et l'autre ont la certitude d'une tendresse ineffaçable quoi qu'il arrive. Ce pacte serait, si l'on veut, une sorte de substitut du mariage bourgeois comme les cérémonies initiatiques diaboliques sont le contraire des cérémonies religieuses orthodoxes n'en ayant pas moins de pouvoir".

4. Il prend à son compte une citation qui reprend étrangement le premier texte de Rimbaud, daté de 1864, (cf. Oeuvres complètes, Gallimard, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, p. 4) : "Pourquoi, me disais-je, apprendre du grec, du latin ? Je ne le sais. Enfin, on n'a pas besoin de cela ! Que m'importe à moi que je sois reçu ? A quoi sert-il d'être reçu ? A rien... Moi, je ne veux pas de place; je serai rentier".

5. Depuis l'époque surréaliste, le fait divers est revendiqué comme une trouvaille : "Nous allions en reconnaissance dans le maquis des faits divers. Nous tentions de déchiffrer les énigmes qu'ils posent". (Al, p. 113.) Voir aussi "Fait divers", poème, v. 1921, FsB.

6. Ce texte a retenu l'attention du poète par référence au roman breton où l'amour est rendu magique, fatal, grâce à un philtre ancien (Tristan) et moderne (l'amour fou). Pour le journaliste en question, la littérature rejoint la légende ancienne. Mais c'est avec beaucoup d'imprécision qu'il cite ses références.

7. Il semble que dans l'esprit de Baron, il y ait eu toujours cette idée de la fête dans la création littéraire et dans l'amour jusqu'à ce que par consanguinité (Ma socur la fête), il puisse donner ce titre à un ouvrage virtuel, peut-être trop porté en lui pour pouvoir en jamais sortir. Le livre semble rayé à partir du moment où l'auteur se rend compte qu'il ne peut faire intervenir l'amour.

8. Le couple serait la recherche d'une communauté humaine : "Faire l'amour est une cérémonie érotique (dans tous les sens du terme et plutôt le meilleur, le sacré) qui demande de nous le meilleur et le pire... Je ne possède pas une femme... Je communie avec elle. Nous communions. Si elle veut je la possède. C'est comme la communion sous deux formes, le pain et le vin; je jouis de ce qu'elle veut, elle jouit de ce que je veux... l'amour... n'apporte jamais les mêmes résultats, mais la somme des résultats qu'il apporte avec ses - et ses + est le seul élément d'appréciation de la valeur poétique des rapports d'un homme et d'une femme". (Cf. "Margot", op. cit., pp. 1-2.)

9. Par conséquent, ce cahier n'est pas considéré comme une confession.

10. Il a trouvé des expressions susceptibles d'entretenir en lui une certaine allure poétique, grâce aux images surréelles et familières. Nous avons la preuve, à partir d'une citation précise, que cette imprégnation du journal de Chateaubriand est due à des affinités nombreuses : l'amour de la mer, de la navigation et de la poésie.

11. Cf. "La Curieuse aventure du saxophone" (scénario inéd., 1970). Sax est situé parmi les inventeurs redoutables, soit Niepce, Nadar et les Saint-Simoniens, et dont le génie est apparenté indirectement à celui de Roussel et de Duchamp en fonction d'une "usine à sons" auquel Sax rêva, destinée à répandre sur Paris l'air de l'harmonie. Le "manque de chaleur" pour ce projet étonne dans la mesure où l'auteur paraît ébloui par cette révolution dans l'orchestration que le sax a opérée en tant que "l'âme du Jazz". (Cf. Préambule, "Adolphe Sax", pp. 1-2.)

12. JB parodie A. Breton : "La beauté convulsive sera érotique-voilée... ou ne sera pas". (Cf. L'Amour fou, op. cit., p. 21.) Toujours la hantise du maître. Cf. "La Révolution", (op. cit., p. 3) où le poète met en valeur la liberté humaine et le style de Breton : Il "aurait dit cela beaucoup mieux que moi mais je crois bien qu'il pensait un peu de cette manière".
13. C'est le but de Margot, (op. cit., p. 1) c'est-à-dire de rendre l'amour possible dans le cadre social : "Essayer - ce qui est très difficile - d'établir le rapport entre la société et l'amour. (Les amoureux sont seuls au monde...). Ceci est très difficile. Il faut, d'une part, que l'amour aide à progresser dans la société et d'autre part, ne se vende pas à la Société".
14. C'est un vers d'Apollinaire. (Cf. "Fête", dans Oeuvres poétiques, op. cit., p. 238.)
15. Comme palliatif à l'érotomanie moderne, JB propose le sublime chevaleresque : "L'idée sublime de l'amour est toujours en échec devant le fait que l'on fait l'amour avec des organes réputés pour vils. L'érotisme, en style occidental, part de l'idée chrétienne de péché. Mais jouir c'est nier l'idée de péché... Ne pêche pas qui veut. Si tu n'as pas honte (puisque'il s'agit de parties honteuses) tu ne pêches pas. Cependant l'idée d'élever des parties honteuses jusqu'à un sublime qui n'a rien à voir avec l'idée romantique de l'amour, la plus folle idée qui fut jamais et qui n'a rien de commun avec l'amour chevaleresque, la dialectique amoureuse du Moyen Age ou des Précieux". (Cf. "Notes pour Traité d'Erotisme", op. cit., p. 1.)
16. JB semble douter de la foi qu'a mise Breton dans la dialectique amoureuse fourruienne. Le poète vise toute la théorie des passions, en particulier les quatre affectives dont le "groupisme" (amitié, amour, familisme, ambition) pour s'en écarter au profit des "passions individuelles".
17. Cf. Récit secret suivi de Journal (1944-1945) et d'Exorde, op. cit., pp. 36-37.
18. Ce sentiment d'à-quoi bon avait précédé le suicide de Drieu. Il était la "conséquence naturelle de ma résolution", selon l'auteur et se transformait en plaisir même : "... son acuité était comme celle d'une aiguille que je sentais délicieusement poindre mon cœur". (Cf. Récit secret, ibid., p. 36). L'à-quoi bon de cette époque rejoint par son intensité celui qui a ponctué la période de l'après-guerre (1918) : "Nous cherchons à palper les souffrances, à traîner nos pas dans un règne inexploré, à comprendre quelque chose pour ne plus dire 'à quoi bon'". (Cf. "La Croix du Sud", dans Aventure, no 3, janv. 1922, p. 21.)

19. Le poète songe à laisser des traces ineffaçables : "Vaincu, je veux vivre et employer mon temps à des oeuvres d'art qui justifieront mon passage sur la terre". (Cf. "Il faut en sortir", op. cit., p. 3.) La lecture des Mémoires d'outre-tombe semble alimenter ce désir. On s'en souvient : "Grâce à l'exorbitance de mes années, mon monument est achevé".

20. Citation exacte :

"Et j'espérais la fin du monde
Mais la mienne arrive en sifflant comme un ouragan".

(Cf. "Les Fiançailles", à Picasso, dans "Alcools", Oeuvres poétiques, op. cit., p. 150.)

21. Baron veut que sa mort participe encore au principe de la vie, grâce à l'amour régénérateur, grâce à la femme qui est en état de symbiose : "La femme que j'aime est celle qui produit à chaque instant ce que c'est que la mort et la vie, l'hiver et le printemps, l'ordre noir et clair de la nature". (Cf. Margot, op. cit., p. 2.)

22. Louis Antoine de Bougainville (12 nov. 1729-31 août 1811) a raconté ses voyages : Voyage autour du monde par la frégate "La Boudeuse" en 1766-1769, 1771, rééd. 1861, 1880, 1889, trad. anglaise, 1772, holland. 1772; cf. Diderot, Supplément au Voyage de Bougainville, 1796, éd. critique, Gilbert Chinard, 1935. Baron s'intéresse aux grands voyages. Par ailleurs, il n'a jamais fait le récit de ses propres croisières autour du monde.

23. Thème de la supériorité du navigateur, de l'aventurier sur l'homme qui se confine dans son petit lopin de terre. L'indépendance, c'est le principe de l'honneur, c'est la vertu principale : "Bénie sois-tu, chère et native indépendance !", dit encore Chateaubriand.

24. Cf. Gilbert Lély, Morceaux choisis, (Seghers, 1948, p. xxxvii) où A. Breton est critiqué pour n'avoir pas accordé une place assez importante au marquis de Sade dans son Anthologie de l'humour noir.

25. On sent l'influence de Paroles de Prévert, d'"Histoire du cheval" par exemple, avec une série de variations.

26. Cf. La Presqu'île, José Corti, 1970, p. 63.

27. Pourquoi "peut-être" ? D'abord, le surréalisme n'a pas atteint la masse. Ensuite, il semble que les événements de mai 1968 soient considérés comme la "dernière fête". (Al, p. 211.)

28. Pour l'auteur, le nouveau roman comme la nouvelle critique ont été l'occasion d'un phénomène de diaspora et de désagrégation. D'abord, entre auteurs, ensuite entre les auteurs et le public. Les surréalistes au moins ont su communiquer entre eux. Ils ont changé l'état d'âme, également... D'après Baron, le nouveau roman et la nouvelle critique n'ont rien changé mais ont rendu confuses de nombreuses valeurs et tout particulièrement ont coupé la littérature de la masse. Du même coup, c'est la poésie ou la littérature populaire, policière ou pornographique, qui ont pris la place de la littérature pure. La poésie est primitivement une communication entre les troubadours et le peuple. La fête est justement un privilège du peuple; par exemple les fêtes foraines, les kermesses, les manèges, les pardons, les cantiques religieux ou les chansons folkloriques. La poésie s'est coupée de son point de départ. Les formes provinciales ou dialectales ont repris de l'importance dans les contrées puisqu'on y a retrouvé l'esprit d'une ancienne fête, toujours moderne. Ce n'est pas vrai, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de cohésion dans le groupe de nouveaux romanciers. Ils ont réussi à créer une communauté liée par des rapports d'information et d'édition, de colloques et de culture.

29. Les démons, ce sont les faillites de l'âme, de la pensée, de la morale aussi et les liens qui tiennent captive l'imagination au moment de créer. Donc, des sortes d'esprits selon une des interprétations grecques car selon une autre conception, les démons étaient des sortes de génies attachés à chaque homme et représentant comme son "inspiration intérieure". (Cf. Dictionnaire des symboles, op. cit., p. 284.)

30. A rappeler l'exaltation que causa à Breton, enfant, la découverte dans un cimetière de cette même devise : "NI DIEU NI MAITRE". (Cf. Arcane 17, op. cit., p. 19.)

31. Idée confirmée par ailleurs dans "Vieillesse et poésie", (op. cit., p. 5) : "Il n'est peut-être pas très important de croire en Dieu, aujourd'hui - dans un monde préfabriqué".

32. C'est dans la mesure où l'art de Toulouse-Lautrec sublime la réalité quotidienne que Baron le préfère à celui de Denis ou de Rouault : "L'art de Toulouse-Lautrec, qui s'en prend à des sujets sordides, mais comme voyant, à travers le sordide, une sorte d'infini, est plus près de la spiritualité que les peintres qui reproduisent des sujets religieux par souci esthétique". (NM, mars 1974.)

33. La situation de JB est de créer un lien entre femme - coucher - beauté qui sont pour lui inséparables et que l'on peut intervertir. On trouve les termes toujours dans un ordre ou dans un autre au point où ces syllogismes touchent au paradoxe, voire à l'absurde.

Tout le résumé du monde de l'amour se trouve situé dans cet espace du corps couché et la beauté qui en émane. Il semble que Baron est en train de parodier le texte de "L'Amour" d'André Breton et de Paul Eluard. (Cf. L'Immaculée conception, Seghers, 1972, pp. 77-81.) Tandis que JB exprime une fois pour toutes la transmutation de l'acte sexuel en beauté véritable, "L'Amour" joue, pour sa part, sur l'érotisme des "positions naturelles" (p. 78) et sur leur accession à l'imaginaire par le jeu du langage. Le paradoxe naît de l'écart explicite entre les positions naturelles et leur dénomination humoristique par la voie de la parodie.

34. Ce qui est important ici, c'est la réhabilitation du réel et du visible. Pourquoi peindre l'invisible ? Il revient de plus en plus à une conception populaire, traditionnelle contre les arts abstraits. Pourtant, il a dit : "De quelque manière qu'on s'y prenne, faire de l'art, c'est reproduire la nature mais quand on reproduit la nature par les moyens de l'art il ne faut pas l'imiter; il faut lui laisser une chance". (Cf. "Papiers brûlés", op. cit., p. 1.)

35. Idée reprise dans "Papiers brûlés", (ibid., p. 2). La nature est un rêve ou une poésie qui se renouvelle : "Elle est aussi un rêve qui contient toute la végétation, qui se transforme en graine, arbuste, arbre, feuilles et fleurs, qui retombe à l'automne, devient terreau et renaît sous forme de rêve..."

36. Augier servirait mieux d'exemple de théâtre bourgeois dans la mesure où l'on compte seize pièces de ce genre dans son répertoire. Au contraire, dans le cas de Dumas, il y a une majorité de "pièces aristocratiques" et une minorité de "pièces bourgeoises". (Cf. H. Gaillard de Champris, Emile Augier et la comédie sociale, Grasset, 1910, p. 346.)

37. Cf. "Gaston-Louis Roux le naturel", dans Preuves, revue mensuelle, no 213, déc. 1968, pp. 72-76; cf. "Gaston-Louis Roux et l'art du portrait", dans La Quinzaine littéraire, no 130, du 1er au 15 déc. 1971, pp. 18-19; cf. "Gaston-Louis Roux", dans Education, no 227, 5 déc. 1974, p. 32. Les Quatre temps suivi de L'Imitation sentimentale, orné de Roux; "Impression", (AD, p. 285) lui est dédié.

38. Nous retrouvons, à la fin, l'amitié de Leiris citée naguère dans le journal. En se référant à L'Age d'homme, Baron semble évoquer toute cette "plénitude vitale" qui caractérisait l'ouvrage. On peut penser que cette parole entendue dans la bouche du jeune homme au café de la Place Blanche, ("L'Age d'homme est tout de même très bien"), exprime aussi la pensée profonde de Baron, sinon il n'aurait pas cité l'épisode.

CHRONOLOGIE

- 1905 21 février. Naissance à Paris de Jacques Emile Baron, fils de Charles François Théodore Baron, né le 29 janvier 1871 à Nantes et de Marie Henriette Olivier, née le 29 juin 1869 à Paris. Sa soeur Suzanne Emilie Henriette, née le 30 octobre 1896, est décédée le 26 février 1903. Son frère Charles François Henri est né le 15 septembre 1900. Son père, propriétaire d'immeubles au quartier des Batignolles, vend des bronzes d'éclairage, puis s'occupe d'une entreprise de confiserie avant de devenir relieur.
- 1909 La famille s'installe à Nantes sur les bords de l'Erdre.
- 1910 Fréquente d'abord l'école de Saint-Donatien à Nantes. Depuis son enfance, passe les étés en Bretagne à Saint-Pierre-Quiberon.
- 1914 Son père, lieutenant d'infanterie, est mobilisé à Rouen. Par la suite, il est fait prisonnier à Charleroi.
- 1916 Pour raison de santé, son père est interné en Suisse à Glion près de Montreux.
Suit les cours au collège Champittet à Lausanne.
- 1917 Poursuit ses études au collège de Saint-Jean à Fribourg.
- 1918 Retour à Paris.
Etudie au collège Ste-Marie de Monceau.
- 1920 Son frère, qui fait son service militaire au 104e régiment de La Tour-Maubourg aux Invalides, y rencontre Roger Vitrac, René Crevel, Georges Limbour et Marcel Arland. François communique les poèmes de son jeune frère à ses amis militaires.
- 1921 14 avril. Fait la connaissance de Louis Aragon à la suite de la réunion Dada à Saint-Julien-le-Pauvre.
Passe avec succès le baccalauréat, première partie. Commence à préparer la deuxième partie, section philosophie.

Habite chez ses parents, 54 rue de Sablonville, Neuilly.
Rencontre Arland, Vitrac, Crevel et Limbour qui fondent, en novembre, avec sa collaboration et celle d'André Dhôtel et d'Henri Cluette, la revue Aventure.

André Breton, après une lecture du 1er numéro, désire faire sa connaissance. La rencontre a lieu en décembre.

- 1922 Se lie d'amitié avec Philippe Soupault.
En pleine rébellion, le poète se sauve du collège Ste-Marie de Monceau. Avec Aragon, qui l'aide à vivre, il erre pendant huit jours. Habite un hôtel près de Barbès. Réconciliation avec ses parents qui acceptent de ne pas le mettre en pension. Suit des cours privés.
1er mars. Collaboration à la revue Littérature, nouvelle série. Abandonne définitivement ses études.
- 1923 Remise du manuscrit L'Allure poétique à Aragon.
Collaboration à l'hebdomadaire Paris-Journal.
juillet. Figure dans la présentation du Coeur à gaz de Tristan Tzara.
Départ comme pilotin dans la marine marchande à la Compagnie des Chargeurs Réunis.
Navigue pendant deux ans et demi : trois séjours en Amérique du Sud et un séjour en Indochine. Devient aide-commissaire.
- 1924 Manifeste du surréalisme d'André Breton.
Publication de L'Allure poétique avec un portrait du poète par Man Ray.
En permission à Paris, Aragon l'invite à collaborer à la fondation de La Révolution surréaliste. En décembre, participe à la création de la revue.
- 1925 Signe la "Déclaration du 27 janvier 1925" issue du bureau de recherches surréalistes.
avril. "La Revendication du plaisir", un texte fait en collaboration avec Michel Leiris, est publié dans le troisième numéro de La Révolution surréaliste.
9 mai. Signe l'hommage collectif à Saint-Pol Roux que publient Les Nouvelles littéraires.
Dix-huit mois de service militaire en Algérie dans le Corps Signal, 85e génie.
Retour de ses parents à Nantes.
- 1926 Revenu en France, partage son temps entre Nantes et Paris.
Réintégration dans le groupe surréaliste.

- 1927 Mort de Charles François Théodore Baron.
Mariage du poète avec Greta Dabija.
octobre. Signe "Hands Off Love" qui paraît dans les numéros 9-10 de La Révolution surréaliste. Sa signature se retrouve également en bas de "Permettez", la protestation contre le monument de Rimbaud que l'on érige à Charleville.
Prend la carte du parti communiste et devient secrétaire de cellule, délégué au rayon de Puteaux.
- 1928 31 janvier. Assiste à la deuxième soirée des Recherches sur la sexualité publiées le 15 mars dans La Révolution surréaliste.
Collaboration aux Cahiers du Sud.
- 1929 Quitte sa femme.
Publication de Paroles 1923-1927 avec un frontispice de Max Ernst.
Rupture avec Breton.
Deviens journaliste pour Opera Mundi, dirigé par Paul Winkler.
Y reste jusqu'en 1932.
- 1930 Second manifeste du surréalisme.
Publication du pamphlet "Un cadavre". Le texte, "C'était l'intègre Breton..." y prend place.
Dans l'arène politique, donne son soutien à Boris Souvarine en prenant parti pour Trotski.
Rencontre Florence Gilliam, auteur américain, avec laquelle il fait de nombreuses traductions.
Collaboration épisodique à différents journaux dont l'Intransigeant.
- 1931 Se détache du parti communiste. "Je ne suis pas du tout un homme politique", a-t-il conclu.
- 1932 Co-fondateur du Phare de Neuilly dont le rédacteur en chef est Georges Ribemont-Dessaignes.
- 1933 Publication du recueil Peines perdues, avec une introduction de Ribemont-Dessaignes.
- 1934 Secrétaire de rédaction à la Critique Sociale de Souvarine.
- 1935 Collaboration aux revues Minotaure et La Bête noire.
Publication du roman Charbon de mer qui lui vaut le prix des Deux-Magots.
- 1936 Travaille comme reporter à la radio, Poste Parisien, jusqu'à la guerre.

- 1937 Rencontre Fanny V.
- 1939 Publication de la monographie, Chopin.
septembre. Mobilisé à Montargis (Loiret) près d'Eluard qui se trouve dans les services de l'Intendance à Mignéres.
novembre. Séjour au camp Ste-Marthe à Marseille.
décembre. Débarquement à Beyrouth où il est affecté aux 8e et 33e génies.
- 1940 25 août-15 octobre. Ecrit pour le journal, L'Orient.
Collaboration à la revue qu'inaugure Eluard, L'Usage de la parole.
septembre. Est affecté au Bureau de Presse, Haut Commissariat Français, à Beyrouth.
novembre. Démobilisation.
- 1941 S'installe à Nice avec Fanny où il travaille à la radio.
- 1942 juillet. Séjours à Marseille et à Monte Carlo suivis d'un retour à Paris.
Travaille comme assistant réalisateur de cinéma. Compose la chanson "Blondine" pour un film du même titre.
- 1944 Entre au journal socialiste, Le Populaire, quotidien clandestin.
Pendant un an et demi, reporter des sessions au palais de justice.
Collaboration au journal, Ambiance.
- 1945 Publication du roman populaire, Miss Lucifer.
Décès de sa mère, Marie Henriette. Hérite de la propriété à Neuilly.
- 1946 Publication du roman, Le Noir de l'azur.
Devient directeur adjoint au service, Reportage et variétés, au poste Radio-Monte Carlo, jusqu'en 1947.
28 septembre. Epouse Odette Dreyfus Bibart.
Début de sa carrière comme écrivain à la R.T.F.
- 1952 janvier. Diffusion, R.T.F., de la pièce en trois actes, Viviane ou l'Ile enchantée.
Publication du recueil Je suis né....
Jusqu'en 1953, est directeur artistique à Radio-Maroc.
17 octobre. Départ pour Rabat dans le cadre de ce travail.
30 octobre. Séjour à Casablanca.
- 1953 janvier. Voyages à Marrakech, Meknès et Fès.
Retour à Paris.

- 1954 Editeur spécialisé pour le compte de United States Information Agency. Nommé rédacteur en chef adjoint de la revue hebdomadaire Informations et Documents, poste qu'il détiendra pendant six ans.
- 1956 Publication du recueil Les Quatre temps suivi de l'Imitation sentimentale.
- 1957 janvier. Partage, avec le poète suisse, Gilbert Trollet, (La Colline) le prix Guillaume Apollinaire pour le recueil qu'il vient de publier.
- 1958 21 septembre; Départ pour New York au nom de l'équipe U.S.I.A. Escales principales à Washington, New Orleans, Chicago et Boston.
- 1959 Retour à Paris. Plusieurs conférences organisées par le U.S.I.A. aux centres culturels de Provence. Prononce "De mon temps quand on enseignait la littérature..." à Meaux.
- 1960 Quitte son poste au service U.S.I.A.
- 1964 A la session du 13 au 17 avril, donne une conférence : "Poésie et progrès au dix-neuvième siècle" au Centre Culturel de Haute-Provence.
- 1965 janvier. Nantes. Contrat pour l'achat du bateau "Soyons amis".
1er février. Sa pièce Souffler n'est pas jouer est représentée à l'O.R.T.F.
- 1966 Devient directeur de la collection Bleu Océan, chez Denoël.
- 1967 février. Collaboration au journal hebdomadaire Les Nouvelles littéraires.
- 1969 Publication de L'An 1 du surréalisme suivi de L'An dernier, pour lequel on lui décerne le prix Cazes.
- 1970 mai-juin. Collaboration à la revue Nantes réalité.
- 1971 Publication de Sept jours et quatre jeudis, avec deux lithographies d'André Beaudin.
Conférence "Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire, devant vous, un long exposé du mouvement surréaliste..." prononcée à Bordeaux.
novembre. Répond à l'"Enquête sur le surréalisme d'aujourd'hui", menée par Arnost Budik.

- 1972 3-16 mai. Organise la Semaine du surréalisme pour la maison de la culture de Nantes, dirigée par Georges Vitaly.
 9 mai. Récitation d'"Isabelle" et de "L'Etoile gratte à la porte" à la soirée de "Poésies-chanson et ballets" qui s'inscrit dans le répertoire des manifestations.
 30 novembre. Début de sa collaboration à la revue Education.
- 1973 mars-avril. Nantes. Participe à l'"Arc-en-ciel", manifestation poétique qui représente les lignes de force de la poésie moderne.
- 1974 Publication de L'Allure poétique 1924-1973, nouvelle édition revue et corrigée.
 février. Séjour de trois semaines à l'Université d'Ottawa en tant que poète invité. Y prononce la conférence déjà donnée à Bordeaux.
 13 mars. Lecture de poésie à l'Université d'Ottawa : "Au fond tout le monde est poète..."
- 1975 septembre. Termine une nouvelle pièce intitulée Un papillon derrière la porte.
- 1976 Publication de L'Huître et la rose, avec onze planches gravées à l'eau-forte par Max Papart.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES DE JACQUES BARON

1. OEUVRES PRINCIPALES

a. POESIES

L'Allure poétique, avec un portrait par Man Ray, Gallimard, N.R.F., coll. "Une oeuvre, un portrait", 1924, 80 p.

Paroles 1923-1927, ed. ornée d'un frontispice de Max Ernst, Marseille, Cahiers du Sud, coll. "Poètes", no 10, 1929, 82 p.

Peines perdues, avec une introduction de Georges Ribemont-Dessaignes, Ed. R.-A. Corrêa, 1933, 116 p.

Je suis né..., Seghers, 1952, 31 p.

Les Quatre temps suivi de L'Imitation sentimentale, avec un portrait par Gaston-Louis Roux, Seghers, 1956, 76 p.

Sept jours et quatre jeudis, avec deux lithographies en couleur d'André Beaudin, Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1971, 37 p.

L'Allure poétique 1924-1973, nouvelle édition revue et corrigée, Gallimard, N.R.F., 1974, 199 p. Contient L'Allure poétique, Paroles, Je suis né..., Les Quatre temps, L'Imitation sentimentale et Nouveautés d'hier (1974).

L'Huître et la rose, avec onze planches gravées à l'eau-forte par Max Papart, Ed. Attali, 1976, s.p.

b. ROMANS

Charbon de mer, dédié à Florence Gilliam, Gallimard, N.R.F., 1935,
206 p.

Miss Lucifer, roman populaire, Ed. Pierre Trémois, coll. "du Cyclope",
1945, 35 p.

Le Noir de l'azur, Ed. du Bateau ivre, 1946, 234 p.

c. ESSAIS

Chopin, monographie, Grasset, 1939.

L'An I du surréalisme suivi de L'An dernier, Ed. Denoël, 1969, 319 p.

2. POESIES DIVERSES

"Fête", "Bilboquet", dans Aventure, no 1, nov. 1921, pp. 19-21.

"Affaire Landru", ibid., no 2, déc. 1921, p. 8.

"La Croix du sud", ibid., no 3, janv. 1922, pp. 21-22.

"Scène relative", "Zinc", dans Littérature, nouvelle série, no 1,
mars 1922, pp. 14-15.

"Le masque au nez de caoutchou", ibid., no 2, avr. 1922, p. 24.

"L'inconnu", ibid., no 3, mai 1922, p. 7.

"La Journée des mille dimanche", à André Breton, ibid., no 4, sept.
1922, pp. 14-16.

"Un anglais", ibid., no 5, oct. 1922, p. 2.

"Amour", ibid., no 6, nov. 1922, p. 18.

"La Belle dame en soi", ibid., no 8, janv. 1923, pp. 1-3.

- "Campagne", ibid., no 9, févr.-mars 1923, p. 21.
- "Une dame charmante", ibid., no 10, mai 1923, pp. 14-15.
- "L'Inconnu", ibid., no 13, juin 1924, p. 14.
- "Chanson mortelle", "Les Défenseurs de l'âme", dans La Révolution surréaliste, no 6, mars 1926, p. 24.
- "Le Temps O vie étrange très lointain camarade...", ibid., nos 9-10, oct. 1927, pp. 21-22.
- "Poèmes", dans Cahiers du Sud, Marseille, no 103, 1928.
- "La Barricade étincelante", ibid., Marseille, no 108, 1929.
- "Marguerite", dans Bifur, Ed. du Carrefour, no 5, 1930, pp. 160-164.
- "La Guerre", "La Mer", "La Nuit", dans La Bête noire, no 2, mai 1935, p. 4. "La Guerre", "La Mer", repris dans Hommage à Tériade, Centre National d'Art Contemporain, 1973, p. 12.
- "Poèmes", dans Cahiers G.L.M., Quatrième cahier, mars 1937, pp. 57-58.
- "Les Grenouilles du Barada", dans Cahiers du Sud, Marseille, no 230, 1940.
- "Poèmes", dans L'Usage de la parole, no 2, 1940, p. 26.
- "Le Salut éternel", dans Poésie 45, revue mensuelle des lettres, no 22, janv. 1945, pp. 43-48.
- "Il faut encaisser même l'ancien...", extrait d'"Eloge", dans France, Florence Gilliam, New York, Dálton, 1945, p. 5.
- "Le Passant de Paris", "Le Piège au repos", dans Le Temps de la poésie, no 3, 1949, pp. 36-40.
- "Depuis que Monsieur Papazoff est arrivé à Paris...", dans Les Lettres nouvelles, no 28, juin 1955, pp. 934-935.
- "A ras de terre", poèmes en prosé : "Une racine en marche", "Le Début du jour", "Un mois d'hôtel", "Distraction provinciale", "Noces provinciales", "Sous-bois", "La Renaissance en Bretagne", dans Mercure de France, no 1124, avr. 1957, pp. 606-611.

"Prophétie", "Courage", dans Anthologie des poètes de la N.R.F., avec une préface de Paul Valéry, Gallimard, 1958, pp. 68, 69.

"Propos dans la boutique fantasque", dans Mercure de France, no 1178, oct. 1961, pp. 241-247.

"Forêt vierge", "L'Inconnu", "Le Soleil et la lumière", dans La Poésie surréaliste, Jean-Louis Bédouin, Seghers, 1964, pp. 63-65.
Nouvelle édition revue, 1975, augmentée d'"Isabelle", "Au coin de la fleur", pp. 43-47.

"Tentation", "Berceuse", "Noces provinciales", dans Anthologie des poètes de l'O.R.T.F., Marcel Sauvage, Daniel Sauvage, Denoël, 1969, pp. 78-80.

"Petite histoire de la jungle", dans Le Livre d'or de la poésie française, Seconde partie, t. 1, Seghers, 1969, p. 73.

"Entre l'eau et le feu", "Absence de mémoire", "Enfant du doute", "Orageux", dans Studi Urbinati di storia, filosofia e letteratura, Urbino, nuova serie B, nos 1-2, 1970, pp. 49-53.

"Sans titre", "L'Ordre sentimental", "Au coin de la fleur", dans Le Journal des poètes, mensuel de création et d'information poétiques, Bruxelles, Ed. Maison Internationale de la Poésie, no 5, 1971, p. 3.

"Rivages", dans Feuillets inutiles, Jean Petithory Libraire, no 27, déc. 1971, s.p.

"Le Coeur 100 HP", "Merle", "Forêt vierge", "Amour", "Courage", "Texte surréaliste", "André Masson", "Rosa Luxembourg", "Le Temps O vie étrange", "Vivant en d'autres coins", "Un paysan amoureux d'un comète", "L'Etoile gratte à la porte", "Fin", "Porquerolles", "Primevère", "Visages", "Harengs saurs et poissons rouges", "Le Piège au repos", "Plaisirs d'amour", "Isabelle", "Lied", "Comme tout ce qu'on fait", "Souvenirs du Maurely", "Se mettre au monde", dans Poètes surréalistes, Ed. Saint-Germain-des-Prés, coll. "Poésie I", no 23, mars 1972, pp. 13-43.

"Le Caillou", dans Feuillets inutiles, Jean Petithory Libraire, no 28, nov. 1972, s.p.

"Entre l'eau et le feu", dans La Poésie aujourd'hui, anthologie, Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1975, pp. 24-26.

"De la nature", dans Le Phare de Neuilly, revue mensuelle, avec une couverture de Man Ray, no 1, pp. 6-8, s.d.

3. ARTICLES ET PRÉFACES

"Enquête sur quelques préférences", dans Littérature, nouvelle série, no 2, avr. 1922, p. 2.

"La Revendication du plaisir", en collaboration avec Michel Leiris, dans La Révolution surréaliste, no 3, 15 avr. 1925, pp. 24-25.

"Décadence de la vie", ibid., no 3, 15 avr. 1925, p. 14. Suite, no 5, 15 oct. 1925, pp. 14-17.

"Hommage collectif à Saint-Pol Roux", en collaboration avec Aragon, Breton, Desnos, Eluard, Leiris, Morise, Péret, Vitrac, avec un dessin d'André Masson, dans Les Nouvelles littéraires, 9 mai 1925.

"Programme", dans La Révolution surréaliste, no 11, 15 mars 1928, pp. 22-23.

"Arp", dans Cahiers de Belgique, Bruxelles, no 6, juil. 1928, pp. 221-224.

"Vagues de fond", dans Cahiers du Sud, no spécial, La Poésie et la critique, Marseille, déc. 1929, pp. 35-38.

"Affaires de mœurs", dans La Bête noire, no 2, mai 1935, p. 3.

"Un bateau", ibid., no 3, juin 1935, p. 3.

"Un peu d'art poétique", ibid., no 4, juil. 1935, p. 6.

"De la paresse... et en quelque sorte...", ibid., no 7, déc. 1935, p. 8.

"La Manière blonde", dans Minotaure, no 7, 1935, p. 12.

"Un livre américain, Ernest Hemingway, Green Hills of Africa", dans La Bête noire, no 8, févr. 1936, p. 2.

"Au delà du beau et du laid, A propos de l'Exposition Surréaliste", dans Esprit, revue internationale, no 67, 1er avr. 1938, pp. 126-130.

"Architecture", dans L'Orient, no 42, 25 août 1940, p. 1.

"Des goûts et des couleurs", ibid., no 43, 27 août 1940, p. 1.

"Les Artistes qui sont vont : Charles Trenet, Dorville", ibid., no 44, 28 août 1940, p. 1.

- "L'Ecole des femmes", ibid., no 45, 29 août 1940, p. 1.
- "Echapper à l'ennui... pour tomber dans la méditation", ibid., no 46, 30 août 1940, p. 1.
- "L'Art populaire", ibid., no 47, 31 août 1940, p. 1.
- "Air du temps", ibid., no 48, 1er sept. 1940, p. 1.
- "L'Enseignement de la littérature", ibid., no 49, 3 sept. 1940, p. 1.
- "Penser le monde", ibid., no 50, 4 sept. 1940, p. 1.
- "Penser français", ibid., no 51, 5 sept. 1940, p. 1.
- "Erreurs, illusions, mensonges", ibid., no 54, 8 sept. 1940, p. 1.
- "Machineries", ibid., no 55, 10 sept. 1940, p. 1.
- "Lettre d'un père à son fils pour son anniversaire", ibid., no 56, 11 sept. 1940, p. 1.
- "Paysage de France", ibid., no 59, 14 sept. 1940, p. 1.
- "La Nature et l'homme", ibid., no 60, 15 sept. 1940, p. 1.
- "Travail", ibid., no 61, 17 sept. 1940, p. 1.
- "Esprit critique", ibid., no 62, 18 sept. 1940, p. 1.
- "Le Pour et le contre", ibid., no 63, 19 sept. 1940, p. 1.
- "A propos des intellectuels", ibid., no 64, 20 sept. 1940, p. 1.
- "Solitude", ibid., no 65, 21 sept. 1940, p. 1.
- "Les Belles images", ibid., no 68, 25 sept. 1940, p. 1.
- "Critiques", ibid., no 69, 26 sept. 1940, p. 1.
- "La lucidité", ibid., no 70, 27 sept. 1940, p. 1.
- "De la justice", ibid., no 71, 28 sept. 1940, p. 1.
- "Un poème retrouvé", ibid., no 72, 29 sept. 1940, p. 1.

"Souvenirs", ibid., no 73, 1er oct. 1940, p. 1.

"Interrogation", ibid., no 74, 2 oct. 1940, p. 1.

"Le Piège", ibid., no 75, 3 oct. 1940, p. 1.

"Le Souvenir d'Ernest Renan", ibid., no 77, 5 oct. 1940, p. 1.

"La Grande faillite", ibid., no 78, 6 oct. 1940, p. 1.

"L'Avenir de la littérature", ibid., no 79, 8 oct. 1940, p. 1.

"Cosmopolitisme", ibid., no 80, 9 oct. 1940, p. 1.

"Légèreté", ibid., no 82, 11 oct. 1940, p. 1.

"Le Son de la cloche", ibid., no 83, 12 oct. 1940, p. 1.

"Retrospective cinématographique", ibid., no 84, 13 oct. 1940, p. 1.

"Christophe Colomb", ibid., no 85, 15 oct. 1940, p. 1.

"Continuité de la peinture française", dans Patrie, revue mensuelle illustrée de l'empire, Alger, Ed. Baconnier Frères, no 3, 1941, pp. 22-25. Extrait repris dans Voici la France de ce mois, Carmel, N.Y., Voici Press, vol. 3, no 23, févr. 1942, pp. 59-63.

"Un poète qui dit ce qu'il pense, un voyageur qui voit le monde : Blaise Cendrars", dans Radio National, 1er au 7 févr. 1942.

"France, Florence Gilliam", dans Minerve, 28 déc. 1945.

"L'Amérique vous parle", ibid., 28 déc. 1945.

"Les 'Mythologies' d'André Masson réconcilient l'art avec la nature", dans Gavroche, 24 oct. 1946.

"Trop penser nuit", ibid., 31 oct. 1946.

"Mon ami Pierrot les grandes feuilles", ibid., 14 nov. 1946.

"Méditation sur le déclin des beaux-arts", dans L'Age d'or, nos 5-6, déc. 1946-janv. 1947, pp. 191-195.

"Max Jacob et les peintres de Pont-Aven triomphent à Quimper", dans Carrefour, no 306, 1950, p. 8.

"Disciple de Jarry et 'romantique des années 1920' Roger Vitrac a donné au théâtre ses lettres de noblesse surréaliste", ibid., 30 janv. 1952, p. 105.

"Notes marocaines", dans Preuves, revue mensuelle, no 28, juin 1953, pp. 51-55.

"Contradictions au Maroc", ibid., no 32, oct. 1953, pp. 14-17.

"Qu'est devenu Arthur Rimbaud ?", dans Carrefour, 10 nov. 1954, p. 12.

"La Bretagne aux artistes", dans Service, revue mensuelle, août-sept. 1956, pp. 592-594.

"La Vie d'artiste, Jean Oberlé", dans Critique, revue mensuelle, t. 14, nos 111-112, août-sept. 1956, pp. 807-808.

"L'Humour américain", dans Pensée française, no 2, 15 déc. 1956, pp. 36-39.

"Rien ne fait que mon chemin doit passer par là...", Hommage à Kahnweiler, dans Les Miauletons et leurs amis, Suzanne Roger, André Beaudin, Elie Lascaux, Limoges, Musée municipal de Limoges, 14 juin-14 sept. 1958, s.p.

"Histoire : Georges et Germaine Blond, Histoire pittoresque de notre alimentation, Ninette Lyon, Volaille et gibier, Waverley Root, The Food of France", dans Critique, t. 17, no 173, oct. 1961, pp. 908-912.

"André Beaudin, un peintre grave, voluptueux et attendrissant", dans La Galerie des arts, no 15, avr. 1964, pp. 5-8.

"Considérations courantes sur le surréalisme", dans Progrès, Bruxelles, no 3, sept. 1965, pp. 36-43.

"Les Rencontres de Jean Hélion", dans Preuves, no 190, déc. 1966, pp. 60-65. Repris dans Hélion ou la force des choses, Témoins, monographies et témoignages, Daniel Abadie, Bruxelles, La Connaissance, 1975, pp. 141-151.

Introduction, La Salamandre, Eugène Sue, Denoël, coll. "Bleu Océan", 1966, pp. 9-11.

"Littérature à babord", dans Les Nouvelles littéraires, no 2059, 16 févr. 1967, p. 11.

"Gaston-Louis Roux le naturel", dans Preuves, revue mensuelle, no 213, déc. 1968, pp. 72-76.

"Jacques Rigaut et nous", dans L'Actualité, no 24, du 2 au 8 avr. 1970, pp. 37-38.

"Nantes et la poésie moderne", dans Nantes réalité, revue de la métropole Nantes-Saint-Nazaire, no 33, mai-juin 1970, pp. 19-21.

"Dada et le surréalisme", dans Les Dictionnaires du savoir moderne, La Littérature du symbolisme au nouveau roman, Centre d'étude et de promotion de la lecture, 1970, pp. 452-488.

"Des nouvelles de Jacques Vaché", dans Coupures, no 6, avr. 1971, p. 3.

"Enquête sur le surréalisme d'aujourd'hui", deuxième partie, menée par Arnost Budik, dans Gradiva, Bruxelles, no 2, nov. 1971, p. 33.

"Gaston-Louis Roux et l'art du portrait", dans La Quinzaine littéraire, no 130, du 1er au 15 déc. 1971, pp. 18-19.

"Autour du surréalisme", dans Théâtre Graslin, Semaine du surréalisme à Nantes, Maison de la culture de Nantes, Saison 1971-72, s.p. Repris dans Informations, no 9, mars-avr.-mai-juin 1972, pp. 1-2.

"Le Plus perdu des poètes", dans Poètes surréalistes, Ed. Saint-Germain-des-Prés, coll. "Poésie I", no 23, mars 1972, p. 49.

"Artistic America, Tiffany Glass and Art Nouveau by Samuel Bing, Introduction, Robert Koch, Cambridge, Mass., M.I.T. Press, xiv + 260 p., A Review and Commentary by Jacques Baron and Florence Gilliam", dans Connecticut Review, vol. 5, no 2, avr. 1972, pp. 69-74.

"L'Ecole de Fontainebleau", dans Education, no 156, 30 nov. 1972, pp. 18-19.

"Autopsie d'une haine", dans Les Nouvelles littéraires, no 2358, du 4 au 10 déc. 1972, p. 11.

"L'Oeil du regardant", dans Education, no 158, 14 déc. 1972, pp. 25-26.

"L'Objet, qu'il soit donné à caresser de l'œil...", dans La Table de Diane, rayonnement surréaliste, avec une préface de Pablo Neruda, Christofle, 1972, s.p.

"Yann Detrez, Pompéi au Petit-Palais, Les Activités du C.N.A.C.", dans Education, no 162, 25 janv. 1973, p. 23.

"Ce qui survit de Pompéi", ibid., no 165, 15 févr. 1973, pp. 22-23.

"Calder, Picasso", ibid., no 166, 22 févr. 1973, pp. 24,25.

"Pour la poésie", dans Informations, Nantes, Maison de la culture de Nantes, no 12, févr.-mars 1973, s.p.

"Les Sorcières, Labarthe", dans Education, no 168, 8 mars 1973, p. 22.

"La Grande tradition du bois sculpté russe", ibid., no 169, 15 mars 1973, pp. 26-27.

"Léry-Dhurmer et ses amis, Marcel Jean", ibid., no 170, 22 mars 1973, p. 31.

"Trop splendide Picasso", ibid., no 173, 26 avr. 1973, pp. 24-26.

"Le Poète se transforme en tout ce qu'il voit", dans Informations, Nantes, Maison de la culture de Nantes, no 13, avr.-mai-juin 1973, s.p.

"Pignon, L'or de Bogota", dans Education, no 174, 3 mai 1973, p. 22.

"Hommage à Delacroix", ibid., no 175, 10 mai 1973, p. 27.

"Bollo", ibid., no 176, 17 mai 1973, p. 23.

"Hélios", ibid., no 177, 24 mai 1973, p. 22.

"Soutine, Hommage à Tériade", ibid., no 179, 7 juin 1973, p. 23.

"Trésors d'art chinois", ibid., no 180, 14 juin 1973, p. 23.

"Autour du musée imaginaire", dans Les Nouvelles littéraires, no 2390, du 16 au 23 juil. 1973, p. 13.

"Le Futurisme", dans Education, no 184, 4 oct. 1973, p. 23.

- "Les Cubistes, idéalistes et symbolistes", ibid., no 186, 18 oct. 1973, pp. 22-23.
- "Un nouveau logos", ibid., no 187, 25 oct. 1973, pp. 18-19.
- "Le Desservant d'un art idéal - Georges Braque (1882-1963)", ibid., no 189, 8 nov. 1973, pp. 20-21.
- "Quand les peintres dessinent", ibid., no 190, 15 nov. 1973, p. 22.
- "André Marchand", ibid., no 191, 22 nov. 1973, pp. 22-23.
- "Partout en province... Arp au musée de Pontoise", ibid., no 192, 29 nov. 1973, p. 21.
- "L'Ore folk où la Surprise se déplace", dans Moretti à la Défense, Zoug, Suisse, Les Clefs du temps, 1973, pp. 37-39.
- "Le Surréalisme et Georges Papazoff", préface, dans Papazoff franc-tireur du surréalisme, Témoins, monographies et témoignages, Andrei B. Nakov, Bruxelles, La Connaissance, 1973, pp. 7-9.
- "Copies, répliques, pastiches", dans Education, no 195, 3 janv. 1974, p. 23.
- "Wols", ibid., no 197, 17 janv. 1974, p. 22.
- "Poiret le magnifique", ibid., no 199, 31 janv. 1974, p. 23.
- "Paulhan à travers ses peintres", ibid., no 202, 21 févr. 1974, pp. 20-21.
- "Le Caravagisme", ibid., no 205, 14 mars 1974, p. 23.
- "Autour d'Ossian", ibid., no 206, 21 mars 1974, p. 29.
- "Juan Gris", ibid., no 209, 25 avr. 1974, p. 23.
- "Edvard Munch", ibid., no 210, 2 mai 1974, p. 24.
- "De l'utilité poétique dans le langage courant", dans Les Nouvelles littéraires, no 2433, du 13 au 19 mai 1974, p. 11.
- "L'Art sénégalais", dans Education, no 214, 30 mai 1974, p. 23.
- "Joan Miró", ibid., no 216, 13 juin 1974, pp. 26-27.

- "Max Papart et son espace", catalogue, Galerie Saint-Germain, du 9 oct. au 5 nov. 1974, s.p.
- "Et la lumière fut", dans Education, no 220, 10 oct. 1974, pp. 28-30.
- "Max Papart", ibid., no 222, 24 oct. 1974, pp. 30-31.
- "Oskar Kokoschka", ibid., no 223, 31 oct. 1974, pp. 30-31.
- "L'Homme et son empreinte", ibid., no 224, 7 nov. 1974, pp. 32-33.
- "Brest et Montpellier au Louvre", ibid., no 225, 21 nov. 1974, p. 32.
- "Gaston-Louis Roux", ibid., no 227, 5 déc. 1974, p. 32.
- "Une période de géants", ibid., no 228, 12 déc. 1974, pp. 29-30.
- "Festival de poésie murale, Dessins du musée d'art moderne", ibid., no 229, 19 déc. 1974, p. 39.
- "Art du XXe siècle", ibid., no 230, 9 janv. 1975, pp. 30-31.
- "Georges Papazoff", ibid., no 233, 20 janv. 1975, p. 38.
- "Fantastique et abstraction, Michail Chemiakin-Manessier", ibid., no 239, 13 mars 1975, pp. 31-32.
- "James Coignard", ibid., no 243, 24 avr. 1975, p. 33.
- "Le 'Grand art' du dessin", ibid., no 244, 1er mai 1975, pp. 32-33.
- "Johann Heinrich Füssli", ibid., no 246, 15 mai 1975, pp. 32-33.
- "Les Oeuvres vives de Cante-Pacos", préface, dans L'Exposition Cante-Pacos Reliefs, La Pochade, 25 sept.-31 oct. 1975, s.p.
- "Le Bon coeur de Raymond Queneau", dans Raymond Queneau, Cahiers de l'Herne, no 29, 1975, pp. 330-333.
- "Cri de joie et appel au secours", préface, dans L'Age de l'aube, Catherine Firestone, Ed. Saint-Germain-des-Près, coll. "Poésie sans frontière", 1976, pp. 7-8.

4. EMISSIONS DE RADIO ET DE TELEVISION

- "La Boîte à malices", Radio-Monte Carlo, 20 mars 1946.
- "Balzac et les musiciens", Les Amis illustres, R.T.F., 23 oct. 1946.
- "Géographie musicale - La Suisse", R.T.F., 3 nov. 1946.
- "Théodore de Banville et la vie parisienne", Les Amis illustres, R.T.F., 12 décembre 1946.
- "Les Instruments des dieux", 12 émissions, R.T.F., 1947.
- "Les Rendez-vous du dimanche", R.T.F., 1947-48.
- "Géométrie musicale", en collaboration avec Claude Rostand, R.T.F., 1950.
- "Tendres canailles", André Salmon, adaption, R.T.F., 12 mai 1951.
- "Viviane ou l'Ile enchantée", pièce en 3 actes, R.T.F., janv. 1952.
- "Les Instruments des rois", en collaboration avec Paul Castan, R.T.F., 14 mars 1952.
- "Mireille ou la clé des songes", R.T.F., 1952.
- "Montparnasse et ses poètes", R.T.F., 1952.
- "La Complainte des pèlerins d'Aurillac", "La Complainte du juif errant", "La Complainte de François Ier", Complaintes d'un soir, R.T.F., 1953.
- "L'Impromptu de la Saint-Sylvestre", en collaboration avec Pierre Berger, R.T.F., 4 déc. 1953.
- "Rimbaud l'écolier", "Rimbaud vivant", "Eternité de Rimbaud", en collaboration avec Pierre Berger, le Centenaire de Jean-Arthur Rimbaud, R.T.F., sept. 1954.
- "Souffler n'est pas jouer", pièce en 1 acte, O.R.T.F., 1er févr. 1965.
- "Interview par G.M. Duprez", O.R.T.F., avr. 1969.
- "Un rocher sous la lune", pièce, Une voix dans la nuit, O.R.T.F., 22 oct. 1971.
- "Dix entretiens avec Dominique Rabourdin", France Culture, à partir du 24 oct. 1974.

5. INEDITS

"Paysage breton", poème, 1er avr. 1921.

"Automatisme", poème, 1921.

Monsieur Bag, roman, 1922.

"Poème érotique", en collaboration avec Michel Leiris, v. 1925.

Sur la mort de son père, récit, 1927.

Brise-lames, récit poétique, v. 1927.

PICK-ME-UP et les FEMMES-POETES, récit, 1927-1928.

Le Village marin, fragment, 1er nov. 1928.

"Cette époque n'aime pas (le) lyrisme...", essai, 1930.

"Notes de littérature", cahier A, 20 nov. 1937, repris 11 juin 1946.

"Matinée du dimanche 10 h 1/2...", cahier B, 26 oct. 1941 - 19 déc. 1943.

"Ceux d'en face", poème, déc. 1942.

"Je lis dans Schlumberger...", cahier C, 4 juil. 1944 - 26 juil. 1944.

"L'absurde: Après la pièce de Camus...", cahier D, 27 juil. 1944 -
22 juil. 1946.

"Ecoeurement de lire les journaux chaque jour...", cahier E, 7 sept.
1945 - 17 déc. 1945.

"Les 2 Magots : (féerie boulevardière)...", cahier F, 19 sept. 1946.

"... Des mots sur une page blanche...", cahier G, 28 janv. 1947 -
12 sept. 1950.

"Pour Monsieur Pierre Devaux", poème, 28 juin 1953.

"Pages difficiles à écrire et à lire", notes, 30 nov. 1954.

"A chaud", cahier H, 12 juil. 1954 - 10 nov. 1955.

"Mount Vernon", poème en prose, oct. 1958.

"De mon temps quand on enseignait la littérature...", conférence,
Meaux, 1959.

"A propos du tremblement de terre au Chili", poème en prose, 27 mai 1960.

"J'ai interrompu mon poème d'amour...", poème, à Jean Oberlé, 5 mars 1961.

"Poésie et progrès au dix-neuvième siècle", conférence, Centre Culturel de Haute-Provence, Lurs, avr. 1964.

"L'Enterrement de Léon", récit, mars 1965.

"L'Appel de l'aube", récit, 1965.

Les Maisons n'ont plus de greniers, roman, versions I, II, 1965.

"Les Jeux de l'amour et de la mer", préface, coll. "Bleu Océan", 1966.

"Immortel est un nom nouveau...", poème, 1966.

"Art poétique pour le printemps 1968", 31 mai 1968.

"La Curieuse aventure du saxophone", scénario, précédé d'un préambule, "Adolphe Sax", mars 1970.

"Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire, devant vous, un long exposé du mouvement surréaliste...", conférence, Bordeaux, 1971; Ottawa, févr. 1974.

"En 15 jours, nous avons enterré Jean Follain...", cahier I, 26 mars 1971-23 août 1972.

Hommage à Jacques Vaché, arrangement scénique, la Semaine du surréalisme à Nantes, 1972.

Intermède biographique : Guillaume Apollinaire, André Breton, Jean Cocteau, Robert Desnos, Jacques Prévert, Raymond Queneau, préparé pour "Arc-en-ciel", manifestation poétique, Nantes, 1973.

"Paris jeune surréaliste...", poème, 1973.

"Notes pour une lecture de poésie", 13 mars 1974.

Un papillon derrière la porte, pièce en 3 actes, 1975.

"Autour de Littérature", préface, Littérature, à paraître en fac-similé, Ed. Jean-Michel Place, 1975.

"L'Art, le temps, la vie", notes, 1975.

6. INÉDITS SANS DATE

a. POESIES

"Paysage et ailleurs".

"Poème d'amour", à Florence Gilliam.

"Fait divers".

"Paris"; variante : "Destinée de Paris".

"Les Soirées illuminées de rêve...".

"Mes amis".

"Songeant à la mer".

"Un poète se prend la tête".

"Michel nous allons la main dans la main...", fragment.

"Ma colline domine une ville de choix...".

"O mes amis mes frères écrivez mon poème...".

"Quand je regarde le ciel...".

"Sombre je marche dur entre des têtes sombres...".

"Ode à mon frère".

"J'arrête ici mes pas o monde trois fois vain".

"Je suis la fille des escales...", chanson inédite, à Mariane Oswald.

"La Patrie des cartes".

"Tête haute cheveux au vent".

"L'Homme".

"Gris pâle tirant sur l'azur", poème en prose.

"Il n'y a pas d'amour s'il n'y a pas de femme et son mystère...".

"Dis-moi mon âge quelle heure as-tu ?", fragment.

b. CONTES ET RECITS

"Les Amazones".

"Charlemagne".

"Douce illusion".

"Pierre Lavardin se trouva particulièrement mal à l'aise...".

"Tobin's plan".

"Un château en Espagne".

"Une soirée manquée".

"Le Point d'Irlande".

"La Psychanalyse amusante, Le Complexe des îles".

"La Disparition du Passeur".

"Le Trésor du pharaon".

"Histoire des bottes".

"L'île des moqueurs".

c. NOTES

"L'Art et la fête ou nostalgie de la fête", avec une introduction sommaire.

"Un panier de têtes", pièce.

"Notes sur le tourisme en Bretagne".

"Vieillesse et poésie".

"Papiers brûlés".

"Une civilisation de l'humour".

"Temps mythique".

"Qu'est-ce que le lyrisme ?"

"Fêtes".

"Qu'est-ce que le surréalisme ?"

"Margot", roman.

"La Révolution".

"La Manière de considérer le temps".

"Notes pour Traité d'Erotisme".

"Il faut en sortir".

"Jeunesse".

"De l'amour".

d. ARTICLES ET PREFACES

"Jacques Maret", article.

"Depuis que l'on parcourt le monde...", préface, Jacques Maret.

e. PIECES ET SCENARIOS

"Le Soleil et l'homme", scénario d'un film-ballet.

"Le Musée vivant", scénario.

Les Voyageurs debout, pièce en 1 acte.

"L'Eternel féminin, La Sorcière", d'après Michelet, scénario.

II.. REFERENCES A JACQUES BARON ET A SON OEUVRE

1. OUVRAGES

- Alexandrian, Sarane, Le Surréalisme et le rêve, Gallimard, N.R.F., coll. "Connaissance de l'inconscient", 1974, p. 501.
- Anthonzio, Michel, Hommage à Tériade, Centre National d'Art Contemporain, 1973, pp. 8, 11.
- Aragon, Louis, "Un vague de rêves", Commerce, oct. 1924, p. 115.
- Audoin, Philippe, Les Surréalistes, Seuil, coll. "Ecrivains de toujours", 1973, pp. 27, 30, 32, 50, 56, 60.
- Baron, François, Les Frontières du bonheur, Gallimard, 1954, pp. 11, 17, 27, 38, 46, 69, 71, 76.
- Bédouin, Jean-Louis, Vingt ans de surréalisme, Denoël, 1961, p. 10.
- Béhar, Henri, Roger Vitrac un reprouvé du surréalisme, A.G. Nizet, 1966, pp. 7, 42-46, 48, 54, 57, 69, 91, 98, 287.
- Bonnet, Marguerite, André Breton Naissance de l'aventure surréaliste, Librairie José Corti, 1975, pp. 45, 72, 87, 88, 96, 259, 261, 279, 321, 322, 330, 378, 384.
- Bréchon, Robert, Le Surréalisme, Librairie Armand Colin, coll. "U2", 1971, p. 133.
- Breton, André, Entretiens, Gallimard, 1969, pp. 76, 99, 110, 142.
- Id., Manifestes du surréalisme, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1972, pp. 27, 102, 103, 154.
- Id., Les Pas perdus, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1974, pp. 114, 173.
- Glancier, Georges-Emmanuel, Panorama de la poésie française de Rimbaud au surréalisme, Seghers, 1970, p. 427.
- Daix, Pierre, Aragon une vie à changer, Seuil, 1975, pp. 120, 126, 130, 143, 146, 155, 164, 193, 199.
- Décaudin, M., et al, Surréalisme, Surrealismo, Quaderni del Novencento Francese, presentazione di P.A. Jannini, Roma, Bulzoni, Nizet, no 2, 1974, pp. 15, 46, 134, 146, 238.

- Duhamel, Marcel, Raconte pas ta vie, Mercure de France, 1972, pp. 203, 209, 269, 275, 286, 294, 298, 382.
- Josephson, Matthew, Life among the Surrealists, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1962, pp. 126, 135, 138, 141-143, 215, 328, 331.
- Masson, André, Vagabond du surréalisme, Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1975, p. 137.
- Nadeau, Maurice, Histoire du surréalisme suivie de Documents surréalistes, Seuil, 1964, p. 38.
- Pierre, José, Dictionnaire de poche, Le Surréalisme, Fernand Hazan Ed., 1973, p. 25.
- Pompili, Bruno, Breton, Aragon, Problemi del surrealismo, Bari, Sindia Editrice, 1972, pp. 15, 16, 30, 58, 59, 61.
- Ribemont-Dessaignes, Georges, Déjà Jadis, René Julliard, coll. "10/18", 1958, p. 165.
- Id., Dada, manifestes, poèmes, articles, projets, (1915-1930), textes présentés par Jean-Pierre Begot, Ed. Champ Libre, 1974, pp. 160, 163.
- Rousselot, Jean, Dictionnaire de la poésie française contemporaine, Librairie Larousse, 1968, p. 27.
- Sanouillet, Michel, Dada à Paris, J.-J. Pauvert, 1965, pp. 185, 186, 332, 352, 353, 359.
- Id., Francis Picabia et 391, t. 2, Losfeld, publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, 1966, pp. 148, 152, 154.
- Société des auteurs et compositeurs dramatiques, Répertoire, œuvres, radiophoniques, fascicule, no 2, 1967, pp. 1, 11, 12, 76.
- Thirion, André, Révolutionnaires sans révolution, Ed. Robert Laffont, 1972, pp. 96, 209, 471.

2. ARTICLES, DE REVUES ET DE JOURNAUX

Aragon, Louis, "L'Allure poétique", dans La Revue Européenne, no 20, 1er oct. 1924.

Billard, Yves, "Jacques Baron un jeune nantais dans l'aventure surréaliste", dans Nantes réalité, no 33, mai-juin 1970, pp. 29-32.

Bonnefoy, Claude, "L'Allure poétique", dans Le Quotidien, 20 déc. 1974, p. 11.

Bourgeois, Pierre "Retour de Jacques Baron", dans Le Journal des poètes, Bruxelles, no 5, 1971, p. 3.

Bousquet, Joël, "Charbon de mer par Jacques Baron (Gallimard)", dans Cahiers du Sud, Marseille, juil. 1936, pp. 594-595.

Cannell, Kathleen, "Jacques Baron, History of Surrealism", dans Connecticut Review, vol. 4, no 4, oct. 1970, pp. 13-17.

Chapelan, Maurice, "Dans la semaine de prix Guillaume Apollinaire a partagé la gloire... entre un ex-surréaliste et un poète genevois", dans Le Figaro, 12 janv. 1957.

Id., "Maurice Chapelan a aimé L'An 1 du surréalisme par Jacques Baron", dans Le Figaro littéraire, 2-8 juin 1969.

Delvaille, Bernard, "Cinq poètes surréalistes, Philippe Soupault, Jacques Baron, Pierre de Massot, Georges Limbour, Pierre Unik", dans Combat, 30 nov. 1972.

Dumont, Francis, "L'Adieu aux armes", dans Gavroche, 18 avr. 1946.

Ferran, Pierre, "Jacques Baron, L'Allure poétique", dans Education, no 238, 6 mars 1975, p. 28.

Frank, André, "La Saison des 'jeunes', Jacques Baron", dans L'Intransigeant, 19 nov. 1935.

Gandon, Yves, "La Critique des livres, Le Noir de l'azur de Jacques Baron, Le Répit de Michel Mohrt", dans Minerve, 1er mars 1946, p. 4.

Ghelderode, Michel de, "Peines perdues par Jacques Baron", dans Le Rouge et le noir, Bruxelles, 22 nov. 1933.

Gibiat, Jean-Paul, "Un grand jeu, conversation-souvenir avec Jacques Baron", dans Education, no 171, 29 mars 1973, pp. 24-28.

Girald, Ramon, "Un libre cada dia; Charbon de mer de Jacques Baron", dans Publicitat, Barcelone, 14 déc. 1935.

Giron, Roger, "Un 'témoin du surréalisme' se souvient du temps où Aragon préférerait le métro", dans France-Soir, 6 mars 1969.

Guillemainault, Gilbert, "Jeunes romanciers", dans La Bataille, 28 févr. 1946.

Humbourg, Pierre, "On y vient au surréalisme", dans Nice Matin, Nice, 17 févr. 1969.

Jaloux, Edmond, "Les Idées et les livres, Jacques Baron - Jean Mistler", dans Journal de Genève, Genève, 31 mars 1946.

Jans, Adrien, "Jacques Baron, L'An 1 du surréalisme", dans Le Soir, 5 févr. 1969.

Juin, Hubert, "Je compose... dit Jacques Baron", dans Les Lettres françaises, 11 au 27 mars 1965.

Kanters, Robert, "Le Fauilleton littéraire, notre jeunesse, Francis Vernet, Nouvelles peu exemplaires, Jacques Baron, Le Noir de l'azur", dans Gazette des lettres, 16 févr. 1946.

Kemp, Robert, "La Vie des livres, cinq romans nouveaux", dans Les Nouvelles littéraires, 14 févr. 1946.

Kyria, Pierre, "Au jeune temps du surréalisme", dans Combat, 23 janv. 1969, p. 9.

Lacôte, René, "Jacques Baron", dans Les Lettres françaises, 5 févr. 1969, p. 6.

Lefebvre, R., "Jacques Baron, navigateur, poète et romancier", dans Paris Midi, 15 nov. 1935.

Mauriac, Claude, "Les Ecrivains du mardi", dans Le Figaro, 5 nov. 1974, p. 22.

Miguel, A., "Jacques Baron : L'An 1 du surréalisme suivi de l'An dernier", dans Beaux Arts, 15 févr. 1969.

Miomandre, Francis de, "Une voix pour le roman", dans Les Nouvelles littéraires, 28 févr. 1946.

More, Marcel, "Jacques Baron : Charbon de mer", dans Esprit, no 39, 1er déc. 1935, pp. 440-441.

Muller, Henri, "Propos littéraires du magot solitaire, déjeuner avec un poète", dans Carrefour, 10 oct. 1956, p. 7.

f Id., "Une aventure poétique", ibid., 29 janv. 1969, p. 18.

Peuchmaurd, Jacques, "Je lis un livre par jour", dans Arts, juin 1972.

Peyrin, Lucien, "Courrier littéraire", dans L'Homme libre, 4 janv. 1936.

Pia, Pascal, "Vers et prose, Jacques Baron, L'Allure poétique", dans Carrefour, 30 janv. 1975; pp. 12-13.

Pompili, Bruno, "Il surrealismo e Jacques Baron (con quattro poesie inedite)", dans Studi Urbinati di storia, filosofia e letteratura, nuova serie B, Urbino, nos 1-2, 1970, pp. 23-53.

Prasteau, Jean, "A Nantes, le père Ubu célèbre cinquante ans de surréalisme", dans Le Figaro littéraire, 20-21 mai 1972, pp. 11, 15.

Renéville, A. Rolland de, "Anthologie des poètes de la N.R.F.", dans La Nouvelle-Revue Française, 1er juin 1936, pp. 983-985.

Sesé, Bernard, "Jacques Baron, L'Allure poétique 1924-1973, Poèmes", ibid. no 267, mars 1975, pp. 84-85.

Van Spaendonck, J.A.S., "Les Quatre temps", dans Roeping, Tilburg, no 2, juin 1957, pp. 126-128.

III. INDEX DES OUVRAGES ET LETTRES CITES

1. INTRODUCTION : OEUVRES

- Abastado, Claude, Introduction au surréalisme, Bordas, coll. "Études", 1976, 251 p.
- Alexandrian, Sarane, André Breton par lui-même, Seuil, coll. "Ecrivains de toujours", 1971, 190 p.
- Id., Le Surréalisme et le rêve, Gallimard, N.R.F., coll. "Connaissance de l'inconscient", 1974, 505 p.
- Alquié, Fernand, Philosophie du surréalisme, Flammarion, 1955, 234 p.
- Apollinaire, Guillaume, Oeuvres poétiques, Gallimard, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, 1965, 1267 p.
- Balakian, Anna, Surrealism: the Road to the Absolute, London, George Allen & Unwin Ltd., 1972, 256 p.
- Bonnet, Marguerite, André Breton Naissance de l'aventure surréaliste, Librairie José Corti, 1975, 460 p.
- Brassaï, Gyula Halász, Conversations avec Picasso, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1964, 380 p.
- Bréchon, Robert, Le Surréalisme, Librairie Armand Colin, 1971, 224 p.
- Breton, André, L'Amour fou, Gallimard, N.R.F., 1937, 136 p.
- Id., Arcane 17, J.-J. Pauvert, 1971, 169 p.
- Id., La Clé des champs, J.-J. Pauvert, 1967, 339 p.
- Id., Entretiens, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1969, 312 p.
- Id., Manifestes du surréalisme, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1972, 188 p.
- Id., Les Pas perdus, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1974, 182 p.
- Id., Position politique du surréalisme, Denoël - Gonthier, 1972, 177 p.
- Id., Les Vases communicants, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1955, 179 p.

- Carrouges, Michel, André Breton et les données fondamentales du sur-réalisme, Gallimard, 1950, 373 p.
- Caws, Mary Ann, André Breton, New York, Twayne Publishers Inc., 1971, 133 p.
- Chirico, Giorgio de, Mémoires, traduction de l'italien par Marin Tassilit, La Table Ronde, 1965, 307 p.
- Didier, Béatrice, Le Journal intime, Presses Universitaires de France, coll. "S.U.P.", 1976, 205 p.
- Drieu La Rochelle, Pierre, Récit secret suivi du Journal 1944-1945 et d'Exorde, Gallimard, 1951, 107 p.
- Durozoi, Gérard, Lecherbonnier, Bernard, Le Surréalisme, Librairie Larousse, 1972, 286 p.
- Eigeldinger, Marc, ed., André Breton, essais recueillis, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1970, 286 p.
- Elade, Mircea, Le Sacré et le profane, Gallimard, N.R.F., coll. "Idées", 1965, 186 p.
- Ellenwood, William Ray, André Breton and Freud, New Jersey, Rutgers University, 1972, 273 p.
- Eluard, Paul, Oeuvres complètes, t. 1, Gallimard, N.R.F., Bibliothèque de la Pléiade, 1968, 1663 p.
- Id., Les Sentiers et les routes de la poésie, Gallimard, N.R.F., 1954, 173 p.
- Girard, Alain, Le Journal intime, Presses Universitaires de France, 1963, 638 p.
- Jan-Topass, La Pensée en révolte, Bruxelles, René Henrquez Ed., 1935, 115 p.
- Leiris, Michel, Mots sans mémoire, Gallimard, N.R.F., 1969, 157 p.
- Masson, André, Vagabond du surréalisme, présentation de Gilbert Brownstone, Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1975, 156 p.
- Nadeau, Maurice, Histoire du surréalisme suivie de Documents surréalistes, Ed. du Seuil, 1964, 525 p.
- Id., Michel Leiris et la Quadrature du cercle, Julliard, Dossier des "Lettres nouvelles", 1963, 129 p.

Parrot, Louis, Marcenac, Jean, Paul Eluard, Seghers, coll. "Poètes d'aujourd'hui", 1969, 188 p.

Starobinski, Jean, La Relation critique, L'Oeil vivant II, Gallimard, N.R.F., 1970, 341 p.

Thirion, André, Révolutionnaires sans révolution, Ed. Robert Laffont, 1972, 579 p.

2. LETTRES INEDITES

Aragon, Louis, à JB, Paris, 6 janv. 1926, FsB.

Eluard, Paul, à JB, s.l., 19 janv. 1940, FsB.

Hugnet, Georges, à JB, s.l., 2 mai 1940, FsB.

Id., à JB, s.l., 25 mai 1940, FsB.

Jacob, Max, à JB, 17 rue St. Romain, v. 1935, FsB.

Leiris, Michel, à JB, Paris, 16 déc., v. 1925, FsB.

Id., à JB, s.l., 27 déc., v. 1930, FsB.

Id., à JB, s.l., 30 août 1934, FsB.

Id., à JB, Landes, 13 août, s.d., FsB.

Vitrac, Roger, à JB, du Palais, 9 sept. 1935, FsB.

APPENDICE I

AUTOMATISME

Revolver à répétition

Je compte

Un deux trois

- Soyez sans crainte, je ne rate jamais mon coup.

Le tic-tac continu d'un balancier,

c'est la mort.

Ce gentleman essaie de se défendre.

mais il tombe sans pouvoir faire un mouvement.

La fumée des cigares parmi le bruit des machines

à écrire

Des "Henri Clay" de première qualité.

Gamme chromatique

polyphonie

Cette dame fixe sur moi ses yeux en tire-ligne

qu'elle fait rouler comme des billes.

Non, je ne lui répondrai pas.

Employez toujours ce produit

que les affiches déclarent :

"the best in the world"

APPENDICE II

ENQUETE SUR QUELQUES PREFERENCES*

1. Jardin de Paris, 2. Monarque, 3. Objet visuel, 4. Pays,
5. Epoque, 6. Quartier de Paris, 7. Automobile, 8. Peintre,
9. Occupation, 10. Science, 11. Animal, 12. Parfum, 13. Age,
14. Métier, 15. Couleur, 16. Poète, 17. Métal, 18. Femme,
19. Homme politique, 20. Mets, 21. Fourrure, 22. Boisson,
23. Musicien, 24. Objet de vêtement, 25. Yeux, 26. Partie
du corps, 27. Fleur, 28. Divinité, 29. Heure, 30. Saison,
31. Touches, 32. Plante, 33. Geste, 34. Pierre précieuse,
35. Danse, 36. Excitant, 37. Manière de faire l'amour.

Réponse

1. Square du Bon-Marché, 2. Jules César, 3. Cravate, 4. Kamt-
chatka, 5. Décadence romaine, 6. Porte-Maillot, 7. Voisin,
8. Rousseau, 9. S'asseoir dans un fauteuil, 10. Philosophie,
11. Serpent Rouge, 12. Aucun, 13. Aucun, 14. Acrobate,
15. Rouge, 16. Rimbaud, 17. Acier, 18. Madame Tallien,
19. Budina, 20. Omelette nature, 21. Vigogne, 22. Porto,
23. Mozart, 24. Epingles de cravate, 25. Verts, 26. Biceps,
27. Aucune, 28. Buddha, 29. 2 heures, 30. Eté, 31. Cerveau,
32. Algues, 33. Faire signe du doigt, 34. Opale, 35. Nègre,
36. Décolleté, 37. Pompier.

* Paru dans Littérature, nouvelle série, no 2, avr. 1922, p. 2.

APPENDICE III

POEME ÉROTIQUE *

Ventre de biche ! Ventre d'airain !
Tambour battant la gorge large
Il est saoul comme un pot d'étain
Comme une grive qui voyage
Saoûl à crever bon dieu Voyage !

Con de mon âme Con de putain
Quant ta culasse à fond décharge
Le schnick me coule dans les reins
et celui de mon vit s'acharne
saoûl à crever bon dieu S'acharne

Salope elle pisse dans ma main
Elle a trop bu voilà l'histoire
l'histoire de ma soeur la putain
du village de l'Urinoir
Saoûl à crever bon dieu Pissoir

* Inéd., fait en collaboration avec Michel Leiris, v. 1925, FsB.

APPENDICE IV

AU-DELA DU BEAU ET DU LAID

A PROPOS DE L'EXPOSITION SURREALISTE *

Comme tout le monde, je me suis rendu, le lundi 17 janvier 1938, au vernissage de l'Exposition Internationale du Surréalisme à Paris. Quand je dis "tout le monde", j'entends ce monde de snobs avertis dont on dit tant de mal et qui font tant de bien. Leur humeur est instable, leurs démarches bizarres, mais ils sont curieux, ils ont le désir de bien faire et ils courent quelques risques. Il faut sans cesse les distraire et, pour leur plaire, leur ôter le repos. Ces qualités et ces défauts leur donnent une certaine densité dans la légèreté. Une foule compacte attendait aux portes, maintenue par un cordon de police. Police fort débonnaire et public fort poli, ce qui nous changeait de l'âge héroïque et bagarreur du surréalisme que je ne perdrai pas mon temps à regretter.

Je dirai tout d'abord que cette exposition me sembla la célébration d'un anniversaire ainsi qu'il se fait à date fixe en Russie et dans les états totalitaires. On fait défiler les combattants des premiers jours et on exalte les progrès accomplis. Si l'on veut, nous entrons dans l'an XII de la révolution surréaliste, puisque c'est en 1925 que parut le premier numéro de la revue qui portait ce titre.

Voici donc le succès, voici donc déclenché le grand coup de snobisme. Les couturières en renom sont venues prendre des notes. Cela nous réserve de beaux jours pour les collections d'été. Connaissant Breton depuis 1920 et ayant toujours suivi plus ou moins attentivement l'activité surréaliste, je mesure le chemin parcouru; tout cela est venu d'un immense besoin de distraction au-delà du beau et du laid. Je sais à peu près ce qui m'attend dans le détail mais c'est une impression d'ensemble que je cherche.

* Paru dans Esprit, revue internationale, no 67, 1er avr. 1938, pp. 126-130.

N'aimant pas spécialement les galeries de tableaux, je m'inquiète de savoir que celle-ci est dans le noir et qu'il y fait très chaud. "Créer un sentiment de malaise..." disent-ils. Les enfants ont ce goût de patauger dans les marécages. Décidément il n'y a plus de poésie pour adultes.

Si les surréalistes ont du succès c'est qu'ils en ont l'âge. Tout se passe toujours de la même manière. Et je songe combien est maigre le bagage proprement littéraire des surréalistes qui revendiquent ce titre. Quelques poèmes d'Eluard et de Péret et les articles critiques de Breton. La peinture, la sculpture sont au contraire assez riches. D'ailleurs la moitié de l'activité critique de Breton est consacrée aux arts plastiques. Depuis Apollinaire, les poètes sont soumis aux peintres. En d'autres temps ils l'étaient aux musiciens...

En 1926, Breton écrivit : "Nous sommes peut-être chargés seulement de liquider une succession spirituelle à laquelle il y aurait de l'intérêt de chacun de renoncer".

C'est à peu près à quoi je pensais au milieu de la foule qui piétinait dans la cour de la galerie où se tenait l'exposition surréaliste. Voici qu'on nous permet d'entrer. Je suis, d'un pas léger, ceux qui se précipitent dans cette chambre à coucher bouleversée par un rêve. C'est une caverne d'Ali-Baba et un marché aux puces. Je regrette tout de suite de ne pas désirer mieux que les mannequins qui nous accueillent soient autre chose que des mannequins. C'est trop érotique ou pas assez et cette idée me poursuivra pendant toute la visite, que le surréalisme joue continuellement à la balle entre deux mots qui s'opposent, deux mots du style "persécuté-persécuteur" (titre d'un recueil de poèmes d'Aragon). C'est tout de même réussi. Il y a de la surprise. On s'y attendait mais il y a de la surprise. Et toujours cette ambivalence; ces objets-là vont-ils vous tendre la main ou vous donner un coup de pied au cul ? On se dit : Ce n'était pas difficile à inventer mais il fallait y penser. Ça plaira aux gens du monde. Ça participe de la tournée des Grands Ducs et du cabaret du Néant. Ce ne vous met pas si mal à l'aise que ça, c'est plutôt joli...

La voilà donc la Cimmérie ? Palpitations, souvenirs d'enfance pris au collet, chansons galantes. C'est l'inconscient écorché vif, non plus le coeur mis à nu mais le fond du fond, la soute aux malices. Décidément ces surréalistes tiennent le bon bout de la poésie. Et je le dis comme je le pense, sans ironie. Essayez donc encore le lyrisme, vous m'en direz des nouvelles. Seulement voilà, c'est le bout, le bout, le bout... Alors c'est bien fini la civilisation ? Eh oui, à moins que vous n'opposiez une oeuvre à cela. Pas de théorie, une oeuvre. Il en est toujours temps, car les vaticinations sur la fin de la civilisation, c'est tout de même trop facile.

En voulez-vous des images ? Vous êtes servi. Écoutons ce que, dans le temps, Pierre Reverdy nous a dit là-dessus : "L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées". L'image parfaite, l'image absolue, parfaitement et absolument surréaliste, c'est de Lautréamont : "Beau comme la rencontre sur une table d'opération d'une machine à coudre et d'un parapluie".

Ces images de poèmes nous les avons devant nous en chair et en os, en paille et en papier, en bois et en fer et en tout ce que vous voudrez. Tous ces tableaux, ces objets, cette atmosphère, images, images, images... Echos solidifiés. Tour de Babel de l'inconscient. Confusion des genres. Sans doute assistons-nous à la conclusion d'un procès intenté aux arts plastiques depuis bien, bien longtemps.

En 1930, Aragon, alors surréaliste, mettait dans une brochure la peinture au défi. Il constatait que l'ère des recherches techniques était close. La peinture pure avait cessé d'être une fin en soi. Tous les moyens étaient bons. On pouvait aussi bien faire un tableau avec n'importe quoi : un bout de journal ou d'étoffe, du sable, du plâtre, des cure-dents, etc. Un peu plus tard, Dalí, dans la préface du catalogue d'une de ses expositions se targuait de peindre comme Meissonnier.

La peinture... En voilà d'une histoire ! Des vierges de Raphaël aux grosses filles de Courbet, de Courbet à Monet, de Monet à Matisse, de Matisse à Picasso... Il y en aurait long à dire sur la peinture depuis l'époque où tout tenait ensemble jusqu'à celle où une simple tache de couleur sur une toile est un paysage ou un portrait ou une nature morte. Sans remonter bien loin, du jour où l'on projeta sur la toile une poussière lumineuse qui détruisit les faux-semblants académiques, la peinture ne cessa de se percer le flanc pour se nourrir elle-même. L'un après l'autre les éléments constitutifs du tableau furent mis en question. Cézanne prit les volumes à bras-le-corps. Sur les toiles de Matisse pour qui semble avoir été créé le mot dépouillé, il ne reste plus que des arabesques autour de taches de couleur d'une éclatante pureté. Les cubistes brisèrent les vitres et Picasso tira les formes dans tous les sens, tantôt les cernant d'un trait lourd, tantôt les laissant dépasser le cadre et se répandre dans "son" atmosphère. Quand Aragon écrivit la Peinture au Défi l'analyse des moyens techniques de la peinture était faite et Aragon eut raison de dire que la question de savoir si cette pomme était bien ou mal peinte n'intéressait plus personne.

Restait l'analyse du fond, du contenu des œuvres plastiques. C'est à cette recherche que se livrèrent les surréalistes. Ils firent l'inventaire de l'inconscient pictural. Au lieu de l'âme de la peinture c'est l'âme du peintre qu'ils dépouillèrent. Ce sont les secrets de leur paysage intérieur que les peintres, sculpteurs et poètes ou plutôt les peintres-sculpteurs-poètes nous livrent aujourd'hui.

Dans "Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci" Freud montre comment le "phantasme du vautour" se retrouve dans un tableau de ce peintre : "Sainte Anne". Une draperie qui couvre l'une des deux femmes du tableau présente d'une manière frappante la forme d'un vautour, ce vautour que Vinci avait vu en rêve dans son enfance. Les surréalistes se comportent comme un Vinci qui serait en même temps Freud et, conscients, ils peignent carrément le vautour au lieu et place de la draperie. Ici on atteint la limite. Le mystère, direz-vous ? Il n'y a plus de mystère. Ce tremblement de la main de l'artiste aux prises avec la nécessité de représenter un objet réel qui faisait jusqu'à nos jours le prix de l'art ? Disparu. La soumission à l'inconscient étant de règle, plus de lutte, plus d'émotion. On a voulu voir ce qu'il y avait à l'intérieur de la poupée. Elle était bourrée de son. Vous trouverez dans cette exposition, Monsieur, Madame, tous les objets qui composent votre paysage intérieur. Ce sont ceux dont vous vous servez tous les jours, mais placés dans un ordre inattendu. Le premier moment de surprise passé, il ne reste qu'une succession de bibelots de valeur égale et toute cette exposition pourrait se résumer en une équation sans fin : Un peigne + un bouton de culotte = une lampe à souder + une chevelure de femme = une cheminée d'usine + un paquet de cigarettes, etc.

Je sais bien qu'on me répondra qu'il s'agit moins là d'émotion que de connaissance, mais à quoi me sert de constater le terrain vague encombré de tessons de bouteilles et de vieilles ferrailles ? Le terrain vague ne m'intéresse que dans la mesure où j'imagine le parc aux allées ratissées qui devrait le remplacer. "J'aimais les peintures idiotes..." écrivait Rimbaud. Il a fait école.

Cette exposition ne serait en fin de compte que l'affirmation d'un renoncement à l'art ? Voilà peut-être une bien grande prétention, ou une orgueilleuse résignation, ou, ce qui serait plus grave, une défaite de la virilité, car je crois qu'en jouant contre l'art on joue un terrible jeu de dupes, on joue contre soi, contre l'homme (plus simplement les amis). Et l'art en fin de compte se retourne contre ceux-là même qui le nient, car si les toiles de Dali, de Masson et de Max Ernst se distinguent du lot c'est sans doute qu'elles obéissent à des harmonies plus savantes que les autres. Et puis quand on aura comparé entre eux tous les objets du monde, on en reviendra à comparer deux pommes...

Je ne vois là que des guerriers fatigués par de longues campagnes qui jouent aux dés au lieu de monter la garde. Je flaire le masochisme et je plains les très jeunes gens qui pratiquent cet exhibitionnisme.

Cadavres exquis, jeux lugubres... Si nous sommes les trois quart du temps dupes des apparences nous sommes encore bien des fois plus dupes de ce symbolisme intérieur, nécessairement passager, confus bric-à-brac de l'âme. D'un article posthume de Maurice Ravel paru dans Paris-Soir du 4 janvier, je détache ces lignes :

"... Quand on se laisse aller à la spontanéité, on bavarde et c'est tout. En art il ne faut rien d'inutile. Massenet qui était si doué s'est gaspillé par excès de sincérité. Il écrivait vraiment tout ce qui lui passait par la tête; le résultat c'est qu'il répétait toujours la même chose, ce qu'il croyait être des trouvailles n'étaient que des réminiscences".

Les surréalistes ont renoncé, à tort ou à raison, à l'échelle des valeurs reconnue d'utilité publique. Ils n'ont pas jugé bon d'en proposer une autre. Cela les regarde. De toutes façons leur leçon ne sera pas perdue. La conquête du merveilleux est fonction d'un document magique dont ils ont découvert un fragment au fond de l'âme. Il s'agit de rechercher les autres fragments.

Pour l'instant j'aimerais assister à une vaste confrontation du présent et du passé. Je rêve pour faire suite à l'exposition surréaliste, d'une autre, colossale. Dans cette exposition on reprendrait un à un les objets épars qui constituent les éléments de l'analyse plastique et sans doute arriverait-on à reconstituer un tableau de maître de grand style (Lorrain ou Poussin) comme on reconstitue un puzzle.

APPENDICE V

LES 'MYTHOLOGIES' D'ANDRE MASSON RECONCILIENT L'ART AVEC LA NATURE*

L'expression "La nature imite l'art" est sans limite. Si, pour Oscar Wilde, elle n'est que la boutade d'un citadin un peu gêné dans le fond de son âme parce qu'il perd les meilleures heures de la matinée à se poudrer le visage devant une glace, que signifie-t-elle pour celui dont le devoir est de donner à manger aux bêtes dès le lever du soleil ? Que signifie-t-elle, aujourd'hui, pour la majorité des artistes qui ont rejeté l'imitation de la nature ? Ne sonnerait-elle pas précisément comme un rappel à l'ordre ? Parcouru dans tous les sens, le paysage intérieur, dont ils raffolent, est un terrain vague meublé de mirages. La main de l'homme y pose l'arbre-chaise ou l'oiseau-pistolet ou la chevelure-télescope fabriqués à l'emporte-pièce. La chose faite, le peintre qui ne sait plus demander autre chose à sa main paresseuse retourne avec une gravité pleine d'onction à la confusion universelle. En d'autres temps, il eût souri. Ce sourire eût été l'étincelle de vie qui aurait animé la toile... Mais l'homme ne connaît plus le sourire viril et il gâche à plaisir le plus merveilleux de ses dons, celui de voir. Et, comme on dit dans les journaux après les accidents de chemin de fer ou d'aviation, "Tout ça, c'est la faute à la fatalité..."

Cette sorte de fatalité, un peintre comme André Masson la refuse. C'est avec ce genre d'excuses, qui appartiennent au langage de fonctionnaires irresponsables, que le procès intenté aux arts plastiques depuis un siècle, depuis l'invention de la photographie, se perd dans le maquis de la procédure. André Masson est de ceux qui demandent qu'on fasse toute la lumière sur ce procès. Les juges sont les hommes, tous les hommes qui "entendent les appels émerveillés de la terre", comme dit quelque part Albert Camus ; mais, dans ce singulier procès, il n'est pas exclu, il est même recommandé d'être juge et partie. Voilà un quart de siècle qu'André Masson présente son dossier : Joueurs de dominos, Forêts et Tombeaux, Combats de Poissons ou d'Insectes, Massacres... Sous ces rubriques, on peut grouper les nombreuses toiles de ce peintre exposées dans les galeries, les collections privées, les musées de Paris, de Londres ou de New York. Comme ce n'est pas l'heure de parler de cette peinture, je ne dirai là-dessus rien que ceci : armé d'une patience d'ange, muni de la ficelle des dieux, André Masson prend au lasso les formes pierreuses et végétales, amicales et humaines, puis il les recompose dans un ordre surnaturel à l'échelle de l'imagination naturelle. La nature a de l'imagination pour deux, pour elle-même et pour les hommes.

* Paru dans Gavroche, 24 oct. 1946.

André Masson est un des très rares peintres d'aujourd'hui, sinon le seul, qui se soit incorporé jusqu'à en crier (joie ou douleur extrême) l'imagination propre de la nature. Il n'invente pas, dans le sens artificiel de ce mot, des objets de rencontre. Les objets qu'il invente ne pouvaient pas ne pas se rencontrer, les formes ne pouvaient pas, sous son regard, ne pas se détendre et se contracter, s'accoupler et se désunir. La surprise est provoquée par l'évidence et quand, dans l'oeuvre de notre peintre, deux montagnes, contrairement à l'adage connu, se rencontrent, on se dit que c'était simple mais qu'il fallait y penser... et, plus profondément, on sent le battement d'ailes du temps incliner les cimes l'une vers l'autre.

De façon plus immédiate, peut-être, que dans son oeuvre peint, cela est sensible dans l'oeuvre dessinée d'André Masson. L'album Mythologies groupe une série d'images dans lesquelles le peintre confond le poète. Là où les mots ne tiennent plus, le dessin s'irise de mille traits comme les mille échos qui se répercutent d'astre en astre. Pour décrire le monde tel qu'il le voit, Masson se sert de lignes issues du centre de la terre, brisées par les lois de la réfraction dans les différents milieux qu'elles traversent. Dans la mesure où elle se sait, obligée de composer avec les exigences des règnes minéraux, végétaux ou animaux, la main de l'artiste est guidée mais, souvent, le trait s'élance comme une flèche, la flèche de vie, sur le chemin qui va de la naissance à la mort et de la mort à la naissance. Plusieurs fois, Masson revient sur cette vision de l'homme-flèche entre l'arc et la corde tendue à se rompre. Mais, qu'on ne s'y méprenne pas, les Mythologies ne sont pas un recueil de symboles abstraits. Dans le langage dessinée qui lui est propre, André Masson nous propose une méditation sur la nature vue de l'intérieur, séduite à l'instant magique où, frémissante et craquante, elle arrête le temps... et, s'il n'y avait la bombe atomique, j'aurais dit l'éternité.

Il s'agit donc de bien autre chose que du mystère éphémère d'un arbre dans la forêt, par exemple, bien que Masson ne l'exclut pas nécessairement, mais il veut nous donner une image plus profondément exacte de la nature. Son art se fait nature et se métamorphose; nous voyons le feuillage sortir des formes humaines, les rochers s'attendrir sous la caresse d'une main, l'eau de la source s'éprendre des pétales d'une fleur, le silex offrir à boire aux étoiles et l'homme se faire, du soleil, un visage.

La nature n'a plus à imiter l'art. L'art et la nature s'entendent à merveille.

1. On me signale, par ailleurs, qu'un ouvrage consacré à André Masson a été saisi et détruit par la douane des Etats-Unis. Censure !... Il est certain qu'un artiste mettant en cause la création ne pouvait dessiner en latin pour braver l'honnêteté.

APPENDICE VI

QU'EST DEVENU ARTHUR RIMBAUD ? *

Le 10 novembre 1891, à l'hôpital de la Conception, à Marseille, Arthur Rimbaud, âgé de trente-sept ans, mourait après une longue, douloureuse et pourrissante agonie. Ce n'était pas un poète dans la force de l'âge qui cessait de vivre, mais un quelconque aventurier colonial. Sa soeur, Isabelle, l'assista pendant des mois affreux, fermement décidée à ce que son frère fit une belle fin. Elle y parvint puisqu'il se convertit: Dans quelles conditions ? Nous ne le saurons jamais, sans aucun doute, puisqu'elle en fut, avec l'aumônier, le seul témoin, et qu'elle a raconté la chose à sa manière.

Qu'était devenu le poète ? En 1886, Verlaine avait édité les Illuminations; en 1888, le Décadent publiait quelques poèmes sous la signature de "feu Rimbaud". L'oeuvre appartenait aux cénacles littéraires de Paris tandis que l'homme qui l'avait reniée trafiquait au Harrar, une ceinture d'or sur le ventre et, au front, le signe de la mort.

L'oeuvre avait été écrite en quatre ans par un adolescent d'allure paysanne, grossier de manières et de ton (et il en remettait), que François Coppée appelait un "fumiste réussi". Elle commence sur les bancs du collège de Charleville, traverse Paris, Bruxelles, Londres et se termine par le récit d'Une Saison en enfer, écrit dans le grenier de la maison familiale de Rocher, une ferme exploitée par Mme Rimbaud mère. Arthur Rimbaud avait alors vingt ans. Après quoi, il n'y a plus de poète.

Seulement, Arthur Rimbaud avait du génie. C'était un génie entier, brutal, un cataclysme qui submergea la poétique, bouleversa l'art, la morale, le langage, écrasa les vérités premières. Il rendit stupide le lyrisme traditionnel, détruisa les bons sentiments, emporta, dans un flot de boue, les terrains des anciennes délices, laissant dans ses alluvions une végétation inattendue, d'une beauté vraie et dure.

* Paru dans Carrefour, 10 nov. 1954, p. 12.

L'étrangeté de ce destin a fait couler trop d'encre pour qu'il soit nécessaire d'insister. Cette renonciation scandaleuse à la poésie a ému des générations. Cette fuite vers les contrées sauvages, Verlaine, le premier, en rigolera au quartier Latin, entre deux absinthes :

"J'ai promené ma gueule infecte au Sénégal
Et vu Cinq-Helen (zut à Badingue), une rud'noce
Mais tout ça n'est pas sérillieux : j'rêve eud négoce".

On a cherché longtemps si aucune trace ne subsistait du poète errant à travers l'Europe, l'Afrique et l'Asie, finalement transformé en un trafiquant plus ou moins louche sur les bords de la mer Rouge. Non, rien. Des lettres d'affaires brutales à ses patrons et d'autres, à sa famille, remplies d'économie et d'honnêtes sentiments. Plus rien du voyou; plus rien du voyant.

Cependant, l'oeuvre leva et fermenta et, dès la fin du dernier siècle, il était clair que l'affaire Rimbaud coupait en deux la poésie. Avant et après. Aujourd'hui, l'exégèse remplit plusieurs rayons de bibliothèque.

C'est le fait du génie, à son apparition, de faire brusquement "vieillir" ce qui a précédé. Cela n'apparaît d'abord qu'aux très attentifs, puis devient évident dès qu'il est plus largement reconnu. Non que les beautés précédentes soient rejetées dans l'indifférence, mais le "frisson nouveau" qui parcourt une oeuvre vierge fait entrer dans la sécurité d'un musée tel poème ou tel tableau jusqu'alors entendu, ou vu, comme le plus chargé de signification. Après Rimbaud, Nerval et Baudelaire, par exemple, semblent avoir un pas plus lent, une parole plus calme. Ils n'ont rien perdu de leur magnificence, mais ils sont moins généreux, tandis que le nouveau venu distribue des richesses aussi mystérieuses qu'abondantes, à tort et à travers.

Mais avec Rimbaud, il s'agit encore de quelque chose de plus. Son apparition met en cause la poésie tout entière, au grand large de l'esthétique et de la morale... et plus que la poésie.

La fameuse lettre dite du Voyant n'est ni un art poétique ni un art de vivre. C'est l'art de la "réalité rugueuse à étreindre", toute la réalité; c'est l'art du Tout ou Rien. On sait comment les choses se sont passées.

Quand il prit contact avec le Paris littéraire, Arthur Rimbaud savait déjà qu'il était à part. Les autres ? Il n'était pas de leur lignage : "Qui t'a fait duc ? Qui t'a fait roi ?" Il n'a rien à voir avec ces questions de préséance. Il n'a pas de titre à accepter ni de faveur à accorder.

Qui étaient les autres ? En particulier ceux du dîner des "Vilains Bonshommes" qui, malgré l'appellation burlesque, se prenaient fort au sérieux : Sully Prudhomme, Léon Cladel, Catulle Mendès, Jean Aicard, Charles Cros, le photographe Carjat, André Gill, Soury, Mèrat, Creissels, Pothey, Gouzieu, Arène, Coppée, Lafenestre, Richepin, Lemoyne, Camille Pelletan, d'Hervilly, Léon Valade. Ailleurs, il y avait le vieux et charmant Théodore de Banville, mais si vieux, si charmant... Enfin, il y avait Verlaine, jeune et certainement le plus brillant et le plus avancé dans le risque, car les autres, à la trentaine, avaient trouvé le "truc" et s'y tenaient.

En 1873, paraissaient les Amours jaunes, de Tristan Corbière, et le Coffret de santal, de Charles Cros. Ces deux seuls recueils poétiques originaux ne trouvèrent aucune audience. A plus forte raison, le Rimbaud hargneux et scatologique dans sa période la plus accentuée de voyoucratie. Le jeune homme qui débarque à Paris en 1871 n'a pas tout à fait la valeur d'une plaquette de poèmes dans ses poches. De Charleville, il avait adressé à Banville et à Verlaine des vers qui les avaient impressionnés. Verlaine surtout, qui l'appela : "Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend". Il vient de terminer le "Bateau ivre" et compte sur ce long et tumultueux poème pour réussir. Mais, sauf Verlaine qui l'accueille chez lui et qu'Arthur Rimbaud considère comme le premier de son temps, on lui prête l'attention distraite qu'on prête à tout jeune provincial arrivé par le dernier train. On lui reconnaît, certes, une "imagination pleine de puissance", mais il faut attendre que son talent mûrisse. Personne ne semble soupçonner le génie et l'amitié de Verlaine pour Rimbaud est trop équivoque pour que l'on n'ait pas certain doute aussi de ce côté-là. Et puis, Rimbaud n'était pas un bohème du genre bon garçon. Avec lui, rien ne s'arrangeait autour d'un verre. Il était plutôt du genre "force de la nature", muet et cruel. Ce n'était pas pour faciliter son succès.

Cependant, le "fumiste réussi" de François Coppée devait être corrigé par le "passant considérable" de Stéphane Mallarmé, et le titre somptueux de "poète maudit" que lui donna Verlaine força, relativement tôt, la légende. Mais, d'une certaine façon, la légende déplace ou augmente le malentendu. C'est d'abord Paterne Berrichon qui lui fait subir un traitement émollient et attribue au scandaleux Rimbaud des sentiments bien conformistes. Paul Claudel, ensuite, dit bien : "Mystique à l'état sauvage"; mais il croit à la conversion et, tout de même, pour faire entrer Rimbaud dans la communion des fidèles, il faut faire un rude effort. On lit dans la Saison en enfer : "J'attends Dieu avec gourmandise"; c'est vrai, mais ce n'est pas nécessairement parole d'évangile, surtout quand on lit, quelques lignes plus haut : "Je ne me vois jamais dans les conseils du Christ; ni dans les conseils des seigneurs, représentants du Christ". Et, quelques pages plus loin : "Je ne me crois pas embarqué dans une noce avec Jésus-Christ pour beau-père".

Que, pour Rimbaud, Dieu existe, c'est une autre question. Il est même Tout pour lui puisqu'il veut lui ravir le langage, comme Prométhée le feu, et que, dans un certain sens, il y parvient. Dieu et Rimbaud, seuls, face à face. Lautréamont blasphème, Rimbaud demande la parole et, comme il ne l'obtient pas, il la prend. Il monologue et, encore aujourd'hui, nous restons suspendus à ses lèvres, éblouis. Mais l'esprit de ce monologue enragé ("Tu resteras hyène...") est à la fois saisissant et insaisissable. On hésite à qualifier ce poète pas comme les autres. On peut dire le noir Baudelaire ou le titanesque Hugo, mais pour Rimbaud ?... Il est Voyant (Roland de Rénéville), Voyou (Benjamin Fondane), Exempt du péché originel (Jacques Rivière), Mystique à l'état sauvage (Claudel)... Tout cela est vrai et tout cela ne suffit pas. Des litanies n'y suffiraient pas.

Mais les textes suffisent. Il faut leur reconnaître la sincérité la plus absolue et les prendre au pied de la lettre, comme Rimbaud le demande lui-même. Parlant de la Saison en enfer, ne dit-il pas : "J'ai voulu dire ce que ça dit littéralement et dans tous les sens ?" Seulement, il faut tenir compte, comme le remarque justement Jacques Rivière, que Rimbaud "est séparé de nous d'une manière constitutionnelle... Comment échangerait-il normalement ses sentiments avec les nôtres ? Ce n'est pas la même monnaie. Nous avons la reconnaissance, la pitié, l'amour, tout ce qui se partage, tout ce qu'on éprouve dans une ignoble communauté. Mais, lui, il a l'innocence avec ce qu'elle a d'acide, de brûlant et de privé".

Situé ainsi, on s'aperçoit que la vérité de Rimbaud est toujours bonne à entendre et que la perspective historique dans laquelle le place le centenaire de sa naissance n'y change rien. Une telle expérience n'a jamais été répétée. A cause de son échec ? Certainement pas. Christophe Colomb a, lui aussi, échoué. Il n'a pas trouvé les Indes ni découvert le continent américain. D'autres conquistadores ont suivi et ont réussi. L'échec de Rimbaud, d'ordre spirituel, est quelque peu pareil à celui de Colomb. La route qu'il a tracée n'aboutit pas. Dans la mesure où il a libéré la forme et permis l'éclosion d'une poésie, essentiellement subjective et communicable seulement si l'on veut se donner la peine de faire attention à des questions qui ne supposent pas de réponses, cette poésie ne tient pas à côté de la sienne. D'avance, il en fait une flambée. Il est remarquable que la seule poésie qui tienne, après lui, est celle qui est hors des voies de Rimbaud. De Mallarmé à Paul Eluard en passant par Apollinaire, pour ne citer que les disparus. Ils l'ont écouté, mais n'en ont rien retenu dans leur écriture. L'obscurité de nos poètes contemporains n'est pas l'obscurité de Rimbaud. Mais Rimbaud est-il obscur ?... Il bouscule le rythme parce qu'il a beaucoup à dire et dans tous les sens. Il faut

le suivre. Son langage est sans prétention, malgré, dans les premiers poèmes, l'abus enfantin des mots rares. Il n'a pas l'esprit philosophique. Il n'a jamais parlé de "message", mais de posséder la vérité dans une âme et un corps. Sa poésie n'est pas un exercice spirituel, mais le cri d'un ange déchu. N'est pas poète maudit qui veut. N'écrit pas qui veut des poèmes sans égards et dépourvus de sociabilité. Son langage déconcerte parce qu'il n'est pas prévu. "Il assiste à ce qu'il exprime", dit encore Jacques Rivière. Il vide son coeur sans éloquence et c'est, pêle-mêle, le laid et le beau, le bien et le mal. Aucune esthétique. Il ne fait pas du beau avec du laid. Tout va d'une même coulée.

Si peu de concessions qu'il fasse au lecteur, Rimbaud agit tout de même sur lui par les charmes les plus simples. L'on s'y retrouve dans sa familiarité avec la nature. Il a beau s'enrager contre les paysans, il est un des leurs. Il n'y en a pas un comme lui pour nommer l'ombre des sources, les branches claires des tilleuls, le vent du ciel qui jette des glaçons aux marais, les mouvements des sapinaies où plusieurs vents plongent... Il se lève à quatre heures du matin l'été quand, sous les bosquets, l'aube évapore l'odeur du soir fêté...

Enfin, il y a la déchirante confession intitulée Une Saison en enfer. Cette prose va dans tous les coins de tous les coeurs et de toutes les intelligences. Il n'est besoin d'aucune clé et il n'est pas d'interprétation possible d'un texte qui se livre mot à mot.

Voilà donc une oeuvre rapide, fragmentaire et, cependant, démesurée, qui renverse tout. Aucun discours devant aucune statue, aucune célébration d'aucune sorte ne pourront mettre à sa place Arthur Rimbaud, parce que la première chose à considérer c'est qu'il ne tenait pas en place. On ne situe pas un passant aussi considérable. Jusque dans ses débordements, il n'est pas au monde. La liaison scandaleuse avec Verlaine n'est pas une liaison scandaleuse comme les autres. Elle est marquée de la plus basse vulgarité : abandon du foyer conjugal, scènes de jalousie, alcoolisme et dégueulades, tapages et chapardages... mais elle est possédée d'une fureur qui fait que ce scandale n'a rien de commun, par exemple, avec le scandale de l'affaire Oscar Wilde.

D'ailleurs, il semble bien que le coup de revolver tiré par Verlaine sur Rimbaud, à Bruxelles, soit la fin de tout.

Nous l'avons laissé entendre plus haut; le seul de son temps, qui pouvait tenter de suivre la folle expérience de Rimbaud, c'était Verlaine. Parce que c'était aussi le seul que Rimbaud estimât en tant que poète. Il obligea le "vieux" à tracer autour d'eux un cercle magique. Au milieu de ce cercle, on pouvait communiquer avec le ciel et l'enfer. Plusieurs fois, Rimbaud rattrapa, par la peau du cou,

Verlaine qui voulait s'en échapper. Un jour, il en eut assez. Verlaine n'était qu'un homme quelconque, un gens-de-lettres comme les autres. Rimbaud le martyrisa de ses sarcasmes jusqu'à ce qu'il comprit la vanité de cela même. Tout était prêt pour que la rencontre du Bruxelles fut désastreuse. Ivre, le futur auteur de Sagesse tira un coup de pistolet sur l'ami intolérable. Larmes ridicules et serments d'ivrogne... La justice des hommes s'en mêle et remue la boue. Rien n'y manque... Alors, c'est ça, le poésie ? Rien que ça ? Un immense dégoût envahit Arthur Rimbaud, vingt ans. Etant donné qu'en dehors du grotesque Verlaine il n'existe aucun authentique poète - ni Leconte de Lisle, ni Hérédia, ni Coppée... - c'est que la poésie n'existe pas, n'existe plus... Pauvre Lelian !... Toute cette aventure n'était qu'une saison en enfer. "Je n'ai plus d'activité à me donner de ce côté-là", dira plus tard le trafiquant du Harrar.

C'est sans doute ainsi que le "Bateau ivre" s'est brisé sur une roche inconnue... ou trop connue. Le génie passe... Personne ne se trouve à sa hauteur. Personne n'a pour lui la considération hors de mesure qu'il faudrait. La médiocrité s'empresse et l'étouffe dans l'immédiat. Ensuite vient la légende qui le met en cage... dorée, certes, mais cage tout de même... Et tout le reste sera toujours littérature.

APPENDICE VII

CONSIDERATIONS COURANTES SUR LE SURREALISME *

Le Surréalisme a commencé comme une chapelle littéraire décidée à briser son cadre. Il ne s'agissait pas, pour les poètes réunis autour d'André Breton vers 1920, de faire son chemin dans le monde mais de répandre une certaine fureur. "Le scandale pour le scandale !" proclamait Aragon dans un de ses premiers écrits.

En fait, les moyens de la poésie révélée par Lautréamont, Rimbaud, Jarry, Apollinaire étaient ceux d'une machine explosive et les années de l'après-première-guerre-mondiale se prêtaient à la remise en cause de tout. L'énormité de l'hécatombe, l'impossibilité d'un règlement vraiment juste et pacifique entre les nations, les ruines matérielles et morales, la révolution russe et les soubresauts révolutionnaires en Europe Centrale surtout, mais aussi en France, avaient détraqué le système. L'édifice de la Raison était dans un piteux état de délabrement. Plus de toit, plus de portes ni de fenêtres. La tempête avait tout arraché. Avec Freud, la "psychologie des profondeurs" imposait une nouvelle vue de l'homme. Avec Einstein, la théorie de la relativité imposait une nouvelle vue du monde.

Alors, à quoi bon chanter les petits oiseaux ? A quoi bon s'émouvoir sur un vase brisé ? A quoi bon l'alexandrin ou le vers libre ? A quoi bon l'esthétique de Kant ou de Victor Cousin ? Les surréalistes furent, certes, de grands sentimentaux pour la plupart mais, comme le dit André Breton : "la poésie doit mener quelque part... doit suggérer une solution particulière du problème de notre vie".

Et Paul Eluard dira que l'harmonie du poème est "l'hallucination, la candeur, la fureur, la mémoire, ce Protée lunatique, les vieilles histoires, la table et l'encrier, les paysages inconnus, la nuit tournée, les souvenirs inopinés, les prophéties de la passion, les conflagrations d'idées, de sentiments, d'objets, la nudité aveugle, les entreprises systématiques à des fins inutiles devenant de première utilité, le dérèglement de la logique jusqu'à l'absurde, l'usage de l'absurde jusqu'à l'indomptable raison" plutôt que "l'assemblage plus ou moins heureux des consonnes, des syllabes, des mots".

* Paru dans Progrès, Bruxelles, no 3, sept. 1965, pp. 36-43.

Pour Tristan Tzara "il existe une qualité de poésie dans la rue, dans un spectacle commercial, n'importe où... Un mouchoir qui tombe peut être, pour le poète, le levier avec lequel il soulèvera tout un univers". Bien sûr, cette poésie en toute liberté donne les résultats surprenants que l'on sait. Ce n'est pas l'intelligibilité d'un faire-part de mariage ou d'un compte rendu de presse, c'est l'intelligibilité des profondeurs de l'être. Pour les surréalistes, comme pour Rimbaud, la poésie est "voyance", exploration au-delà du Beau fixe : "Si ce que le poète rapporte de là-bas a forme, il donne forme; si c'est informe, il donne de l'informe". André Breton dira aussi : "Le plaisir ou l'émotion littéraire ne sont plus ici qu'un cas particulier des lois encore mystérieuses qui régissent les activités fondamentales de l'esprit". Ce qui est valable pour la poésie est valable pour l'art en général. Le tableau est poème le poème est tableau; leur valeur émotive est interchangeable.

J'ai tenté, par ces quelques citations, de remettre en mémoire l'état d'esprit surréaliste tel qu'il fut en son époque militante. Aujourd'hui on en sait beaucoup plus long. On parle du surréalisme à tort et à travers. Ces idées-là n'étaient pas si faciles à digérer il y a une quarantaine d'années. Les produits de l'imagination surréaliste étaient plus ou moins tournés en ridicule, bien qu'un certain manque de rigueur chez les tenants de la tradition laissa circuler, sans trop de mal, les paroles de révolte. C'est jeunesse. Ça passera...

S'il paraît exagéré de dire qu'aujourd'hui, le surréalisme est une église triomphante, il n'en est pas moins vrai que le mot est dans tous les dictionnaires et que les poètes surréalistes sont traduits dans toutes les langues. Il a suscité des thèses dans de nombreuses universités. Il y a un peu partout dans le monde des groupes qui se réclament du surréalisme. L'homme de la rue, s'il ne connaît pas la chose, en est averti. On dit d'une robe, d'une pancarte, d'un outil, d'un aliment qu'ils sont surréalistes. De cette manière, cette poésie, cet art, cette attitude d'esprit ont perdu leur côté corrosif. Mais ceci est une autre histoire. Ce qu'il y a d'authentique reste authentique, ce qui tombe dans la vulgarité se perd dans les sables de la publicité et des propos de salons.

Le surréalisme est le dernier des "ismes"¹, compte tenu de quelques extravagances récentes, comme le "lettrisme", qui s'apparentent à l'esprit dada. Tout cela va et varie, apporte ici quelque éclat nouveau; là, brouille les cartes. Par ailleurs, le surréalisme ne fut pas une école artistique, littéraire ou philosophique comme les

1. Dans le sens où l'existentialisme est une doctrine philosophique et n'a pas fait école, je ne le compte pas parmi les "ismes" littéraires.

autres. S'il manifeste encore une certaine vitalité, c'est par son refus à tout apparentement. Il n'est pas la suite du romantisme ou du symbolisme. Il est en porte-à-faux dans le monde des idées reçues. S'il faut lui trouver une filiation, elle remonte très loin, aux temps obscurs d'Hermès, de la Cabbale, en passant par les Alchimistes et les Occultistes du Moyen Age et de la Renaissance, les Illuminés du XVIIIème siècle et ceux des poètes du XIXe siècle marqués par la tradition ésotérique comme Nerval et Baudelaire dont la théorie des correspondances éveilla l'esprit nouveau et demeure la pierre angulaire de la poésie moderne.

Il ne faut pas perdre de vue, non plus, comme le précise Michel Carrouges que "le surréalisme n'est pas une philosophie au sens scolaire du mot, il lui importe peu de démontrer des thèses en échafaudant des séries de raisonnements abstraits. Il est plongé en pleine vie et non dans la zone des abstractions".

Il n'est pas inutile de rappeler ces considérations si l'on veut présumer de l'influence du surréalisme sur ce que l'on appelle communément les forces de progrès, forces d'ailleurs difficiles à déterminer tant elle sont retenues par des idées retardataires. La conquête de l'espace serait une merveilleuse aventure si elle n'était le champ clos où deux puissances formidables s'affrontent. Comme si la question était de savoir qui plantera le premier son drapeau sur la lune... C'est peut-être parce qu'il est susceptible dans une certaine mesure, de dénoncer ces idées retardataires que l'esprit surréaliste, qui souffle où il veut, peut agir sur l'avenir.

Je ne m'arrêterai pas sur les manifestations ordinaires d'un surréalisme vulgarisé tel qu'il se montre dans les étalages des grands magasins, dans certains slogans et refrains publicitaires², dans les amusements provisoires de la mode. Je le signale tout de même pour indiquer ce que le surréalisme a d'entêtant.

A la date d'aujourd'hui le surréalisme est admis dans le monde mais il gêne quand même. Les régimes autoritaires le condamnent. Il représente pour eux l'équivoque individuelle. Platon voulait mettre les poètes hors de la Cité. Il a trouvé des successeurs chez les totalitaires.

Mais ce n'est pas nouveau que l'Etat se méfie de la poésie. Les deux Napoléon n'ont pas eu à s'en louer. Le premier a trouvé devant

2. Dans le cas de la publicité, les méthodes appliquées, dites "psychologiques" relèvent plus de la psychanalyse (vulgarisée elle aussi) que de l'"écriture automatique" par exemple.

lui Chateaubriand : le troisième, Victor Hugo. Fait notable : les deux poètes ont assisté à la ruine des deux empereurs et ils y ont aidé dans la mesure de leurs moyens. Il y a toujours une petite chance pour que les poètes emportent le morceau.

Qui dit poésie aujourd'hui dit, pour la plus grande part, surréalisme. Même la poésie qui s'en croit détachée en est plus ou moins marquée. Saint-John Perse, Henri Michaux, Pierre-Jean Jouve ont, dans leurs écrits, une bonne dose de surréalité. Léon-Paul Fargue, trop oublié, était déjà reconnu par Breton comme "surréaliste dans les mots". D'ailleurs, comme je l'ai indiqué en passant, l'esprit surréaliste existait avant le surréalisme même. Il est Baudelaire, Nerval, Lautréamont, Rimbaud, bien sûr. Il est, déjà au XVIII^{ème} siècle, Horace Walpole, par exemple, qui avoue avoir écrit Le Château d'Otrante dans une sorte d'état second. Si l'on considère que, dans cet ordre d'idée, le temps ne compte pas, tout ce qui sera, dans l'avenir, poésie — j'entends toute poésie qui ne se règle pas sur des considérations extérieures à elle-même, sur les idées froides de la conscience enfermée dans son orgueil passif — sera surréaliste.

Le mot, en se répandant, a fait tache d'huile et s'oublie sur les bords. Cela n'a qu'une importance relative.

Si l'on considère, entre autre, le théâtre contemporain, on voit qu'il est la proie des flammes surréalistes. Ionesco, Beckett, Adamov, nous montrent, sur la scène de leur anti-théâtre (expression gênante et peu réaliste) des personnages qui se tiennent en équilibre instable sur le désenchantement de la réalité. Ils sont ce qu'ils sont. Leurs paroles les dépassent. Ils essaient de les rattraper au hasard mais c'est peine perdue. Ils parlent comme ceux qui croient qu'une lettre banalement écrite d'une colonie de vacances au bord d'une plage est plus réelle que le bruit des vagues mais leur démon intérieur fait entendre le bruit de la mer plutôt que la stupidité des mots. Ce théâtre qui n'est pas confortable, ces dialogues qui mettent l'inconscient au bord des lèvres des acteurs, sont largement applaudis dans les grandes capitales de l'occident. S'agit-il, pour le public, d'y trouver la désespérance qui marque notre civilisation menacée ? Ou s'agit-il de la prise de conscience d'une réalité à la limite du monde des apparences et du monde obscur qui n'est pas sanctionné par les règles de conduite traditionnelles ? Il y a probablement des deux.

Ces auteurs dramatiques me feront peut-être un grief de leur appliquer l'étiquette surréaliste. Ils auraient tort. Il s'agit sans doute d'un surréalisme dépassé, en tant que mouvement d'avant-garde, mais l'esprit qui anime ce théâtre a poussé dans l'humus surréaliste.

La peinture, les arts plastiques en général, il est très difficile d'en faire le tour dans leur état actuel. On se plaint là, plus que partout ailleurs, dans des recherches plus ou moins passionnées sous la protection de l'ange du bizarre, dans des définitions plus ou moins claires. Dans la mesure où la peinture et la sculpture sont un problème de marché, il n'y a pas grand-chose à en dire. Dans la mesure où passe une "certaine idée" des moyens de la peinture nous constatons que ces moyens sont de plus en plus limités. Il n'est pas difficile d'en retrouver les sources et d'en dénombrer les plagiats. Je pense surtout à l'art abstrait dont Kandinsky a dit le premier mot vers 1910. Cette abstraction fait preuve aujourd'hui d'une telle abondance qu'elle sacrifie toute imagination sur l'autel de l'ennui. Le pop'art a peut-être un peu d'imagination.

Ce qui demeure exemplaire ce sont encore les oeuvres des vieux surréalistes comme Arp, Max Ernst, Masson, Miró, Tanguy, Chirico, Dali, Picasso, le grand dévorant, restant la fin et le commencement. Mais Picasso est implacablement inimitable. C'est sa force et sa faiblesse. Heureusement, il y a une part de faiblesse dans Picasso. Sa force, des centaines de livres l'ont démontrée. Sa faiblesse, c'est à chacun d'en trouver le charme en dépassant le reproche d'agressivité qu'on lui fait trop commodément, c'est ce qui le rend si proche de la vie.

On sait que Max Ernst a élaboré une méthode de "frottage" et de "collage" dont ses épigones n'ont pas fini d'abuser. C'est sa manière d'exprimer son univers intérieur. Max Ernst s'en réfère à Léonard de Vinci qui conseillait à ses élèves : "Si vous prenez garde aux salissures de quelques vieux murs ou aux bigarrures de certaines pierres jaspées, il s'y pourra rencontrer des inventions et des représentations de divers paysages, des confusions de batailles, des attitudes spirituelles, des airs de têtes ou de figures étranges, des habillements capricieux et une infinité d'autres choses parce que l'esprit s'excite parmi cette confusion et qu'il y découvre plusieurs inventions".

André Masson obéit à des impulsions semblables en réalisant des tableaux de sable ou en ajoutant de vraies plumes d'oiseaux aux lignes de force de la trajectoire d'un oiseau blessé.

Aujourd'hui, en poésie comme en art, on ne peut plus parler de reproduction des choses telles qu'elles sont mais d'"illumination" ou de "révélation", Salvador Dali imitera "les imprévisibles manœuvres des rêves pour renverser les lois naturelles, dont la vision de tout repos ne peut qu'entretenir la redoutable léthargie native du spectateur".

Le surréalisme a déplacé l'ordre des valeurs en montrant que l'objet le plus banal, par exemple une boîte de sardines vide abandonnée devant la mairie d'une ville assiégée est un signe prodigieux. L'imagination en tient compte pour le meilleur et pour le pire. Cette boîte vide peut être symbole de désastre quand les nuages couvrent le ciel. Elle peut être symbole de victoire si le soleil tape en plein dans sa pauvreté métallique.

Poésie, peinture, sculpture, architecture, autant de mots qui ont perdu, dans le monde d'aujourd'hui leurs dimensions classiques. L'esthétisme est un jeu démodé. L'homme de la rue veut de l'imagination à perdre haleine pour sortir de la prison des contraintes multiples qui l'entourent. Si l'ère des grandes navigations de découvertes est terminée pour notre globe, il reste à découvrir tout le merveilleux qui se trouve dans le pays de l'imagination.

Et j'emprunterai ma conclusion à Michel Carrouges : "Par-dessus tout, en proposant à l'homme de briser les cloisons où l'enferment les coutumes occidentales et de s'assigner un but suprême qui n'est rien moins que la possession totale de l'univers objectif et subjectif (le surréalisme) écarte les antinomies à courte vue qui prétendaient asservir l'homme soit au primat de l'intellect pur, soit au primat de la matière. Il retire à ces catégories extra-humaines, le droit de se disputer la polarisation suprême de la dialectique de l'existence. Il révèle en l'homme le foyer vivant où s'unissent les mondes antagonistes mais indissociables de l'objectif et du subjectif".

Qu'on l'admette ou non, si l'on regarde autour de soi malgré les freinages de la raison et les embûches dressées par la "lutte pour la vie" toujours aussi sordide, la surréalité est entrée dans les mœurs.

APPENDICE VIII

DES NOUVELLES DE JACQUES VACHÉ *

Il y a un écart évident entre le Jacques Vaché de Breton et celui de ses condisciples nantais qui n'ont prêté qu'une attention superficielle aux Lettres de guerre, si même ils les ont connues. On a gardé de lui une image pittoresque qui, naïvement, se résume à peu près en ceci : "Vaché, un garçon charmant, plein d'esprit mais bizarre. Un jour, vous le croisieZ dans la rue, il vous sautait au cou; le lendemain, il faisait semblant de ne pas vous reconnaître". Il gêna très tôt, il vécut trop vite, il inventa une manière d'être insupportable au commun des mortels. Mais, avec sa charge d'éblouissements et d'indiscipline, il fut loin d'être indifférent à ceux qui le cotoyèrent dans cet étrange théâtre des courants d'air qu'est, à Nantes, le Passage Pommeraye (par exemple).

Il existe un Jacques Vaché d'avant Breton qui commence à se faire connaître. Il est curieux qu'il ait fallu attendre si longtemps mais c'est ainsi. Mlle Luce Courville, dans un numéro de Nantes Réalité consacré au surréalisme (mai-juin 1970) trace un charmant portrait de Vaché enfant : "... un joli petit garçon, aux cheveux presque roux, faisant courir son cerceau le long du quai des Indes à Lorient où, de retour à la maison, penché sur les lettres interminables qu'il écrit à son meilleur ami, un cousin de Nantes, né, ou presque, le même jour que lui, sous le mystérieux signe zodiacal de la Vierge... Lettres écrites avec passion, illustrées par l'auteur avec toutes les délices d'une fantaisie souvent réprimée en famille, Jacques Vaché n'est plus alors que le roi d'un merveilleux royaume : le royaume de la Grandie. S.M. le Roi de la Grandie écrit à son cousin S.M. le Roi du royaume de la Forcie. Un même combat les unit contre un même ennemi : les Boulies..."

Il n'y a aucune raison pour que nous ne connaissions pas la suite de ce roman qui, comme nous le supposons, est resté dans les archives familiales.

* Paru dans Coupures, no 6, avr. 1971, p. 3.

Le docteur Paul Perrin est, avec Jean Sarment, le dernier survivant d'un groupe d'étudiants nantais, épris d'idées plus ou moins libertaires, dont faisait partie Jacques Vaché avant 1914. Le docteur Perrin a conservé de son ami un souvenir particulièrement chaleureux et est un des rares à le situer vraiment dans son époque. A propos du numéro de Nantes Réalité, déjà cité, il m'écrivit une lettre qui mérite, pour bien des raisons, d'être versée au dossier et dont voici l'essentiel :

"En 1912-13, Jacques fait partie d'un groupe de Lycéens auquel j'ai été amené par mon ami Paul Serre. Les membres de ce groupe - qui comprenait aussi, outre Jean Bellemère (Jean Sarment), Pierre Bisserié et Eugène Hublet - avaient été rapprochés par leur goût commun pour la littérature, avec, comme auteurs préférés : Shakespeare, Musset (celui des comédies), Baudelaire, Barrès (celui du "Sang..." et de "Sous l'oeil des Barbares"), Henri de Régnier (ses poèmes en vers libres), Oscar Wilde, Gide...

"Le groupe fit paraître un premier journal polycopié qui n'eut qu'un numéro, ayant soulevé l'indignation par un article où était fait l'éloge de l'antimilitarisme; d'où scandale stigmatisé par le Phare (Gaston Veil ayant pris notre défense dans le Populaire) et même par l'Echo de Paris... Sans nous décourager nous créâmes un autre périodique : En Route qui, pour des raisons financières n'alla pas au-delà du quatrième numéro. On y trouvait des poésies de Serre, d'Hublet, de Jacques Vaché (sous le pseudonyme de Jacques d'O) et, en guise de feuilleton, la première mouture du roman de Jean Sarment : Jean-Jacques de Nantes. Dans ce dernier sont présentés - d'une façon très transparente pour les initiés - plusieurs membres du groupe avec évocation de nos réunions au Jardin des Plantes. Je ne retrouve malheureusement pas (ni même mon exemplaire de Jean-Jacques de Nantes) les numéros que je conservais précieusement. Il est donc évident que, dès 1912, Jacques Vaché avait une activité littéraire...

"La maladie me fit perdre en partie le contact avec le groupe, mais, à partir de décembre 1914, mes relations redevinrent plus étroites avec Jacques Vaché lorsque nous fûmes appelés à faire notre service militaire à Brest, lui au 2e Colonial, moi au 19e R.T. Nous nous voyions chaque jour et avions de longues conversations, surtout lorsque notre ami s'est trouvé, pour cause de maladie, relégué à l'île de Trébe'ron en pleine rade. Quelles bonnes après-midi de dimanches nous avons passées là !

"Par la suite nos carrières militaires divergeantes nous séparèrent. Quand survint la tragédie qui devait l'emporter, j'étais au front et je n'appris la chose que par une lettre de mes parents. Ils parlaient d'une mort "à la suite d'une orgie d'opium"; le mot suicide n'était pas prononcé.

"En fait, je n'ai jamais su si notre ami avait laissé un écrit permettant d'affirmer que sa mort avait été volontaire. J'avoue que j'ai plutôt cru, à l'époque, à un accident. Jacques aimait tellement la vie, et par ailleurs, c'était bien l'homme à rechercher des sensations nouvelles. Dès 1915, plusieurs anciens membres du groupe se droguaient (cocaïne).

"Toutefois, même en l'absence d'un aveu signé, il y a, en faveur du suicide, un fait troublant. Ne retrouvant pas, sur la photographie publiée par Nantes Réalité, une certaine expression de Jacques, bien caractéristique, avec le menton un peu en avant, un regard de défi, j'ai recherché les photos que j'ai conservées. Celle qui y correspond le mieux n'a pu être détachée d'un cahier de souvenir où elle figure : Jacques, un autre camarade et moi en militaires. Par contre j'ai pu décoller celle que je vous joins. Elle m'a été donnée par Jacques en 1915. Il est probable qu'elle date de 1913 puisque Vaché est en civil. Le fait troublant est celui-ci : La photo est criblée de trous et Jacques, en me la donnant s'est excusé de ne pas en avoir d'autres que celle-ci, qui lui avait servi de cible pour un tir à la carabine ! ~~Etait-ce~~ déjà une manifestation d'une tendance inconsciente à l'auto-destruction ?"

Voilà les derniers documents concernant Jacques Vaché. Il m'a été jusqu'à présent impossible de retrouver les exemplaires d'En Route. Où peuvent bien se cacher les quatre numéros de cette revue ?

APPENDICE IX

ENQUETE SUR LE SURREALISME D'AUJOURD'HUI *

1. Le Surréalisme, aujourd'hui comme hier, est la remise en cause de la tradition rationaliste et de la morale judéo-chrétienne où l'on ne trouve plus de réponse à l'appel des hommes d'aujourd'hui. Cette contestation est de plus en plus urgente dans un monde qui n'offre à la jeunesse que la triste alternative : produire-consommer, consommer-produire... Sous tous ses aspects le surréalisme force à ouvrir les yeux sur la misère de la condition humaine vouée à la quantité par les maléfices d'une volonté de puissance tant capitaliste que socialiste. La poésie doit désigner la qualité, dire aux hommes qu'ils sont avant tout, des hommes de qualité. C'est par le souci d'une poésie et d'un art prenant son bien à égalité dans le paysage extérieur et dans le paysage intérieur qu'on retrouvera une communion véritable hors des valeurs mortes de la religion, de la politique et de la morale utilitaire. Il n'est plus temps de se fourvoyer dans la partisanerie politique. Dans le passé, le surréalisme y a laissé des plumes. A ce sujet, la redécouverte par Breton de Charles Fourier est capitale. C'est remettre de la chaleur humaine dans le marxisme dévoyé. Mais où est le vrai Marx aujourd'hui ?
2. Il est évident que l'évolution du surréalisme est liée à l'évolution de la société contemporaine. Il n'est ni au-dessus, ni à côté, ni en dehors. Le surréalisme est dans les hommes et les choses. C'est l'amour de la vie qui lui dicte sa conduite. Voilà pourquoi il doit toujours témoigner contre la dégradation de la vie, contre les maladies de la vie. La pollution de l'esprit est la même que la pollution de l'air et de l'eau.

* Deuxième partie, menée par Arnost Budik, dans Gradiva, Bruxelles, no 2, nov. 1971, p. 33.

3. Le rôle du surréalisme dans la pratique sociale ? Parler franc, désigner tous les mensonges en particulier les ignobles mensonges de la publicité commerciale et de la propagande politique. Il est nécessaire de répéter sans cesse que tous les moyens ne sont pas bons pour atteindre le but, surtout si ce but est la chance et la liberté des hommes. En ce qui concerne la pratique de la vie, je ne prendrai qu'un exemple : la dégradante publicité basée sur l'érotisme. S'il y a une chose qui ne se vend pas c'est bien l'érotisme. C'est le sublime. Il n'y a d'érotisme que de sublimation. La publicité érotique c'est le malheur. On a pu lire sur les murs de la Sorbonne en mai 68 : "L'érotisme est la poésie de l'amour".
4. La philosophie et l'art je ne sais plus ce que c'est. Trop de jeux intellectuels, trop de délectation morose. C'est la poésie qui a le dernier mot, ou qui devrait l'avoir. S'il s'agit de penser le monde les images sont là pour ça autant que les mathématiques. Ce sont des domaines différents mais pas antagonistes. Il s'agit de retrouver l'harmonie perdue.
5. Le surréalisme est certainement international. Il doit s'opposer à tout ce qui sur la terre est misérable. Et l'on est misérable partout. Une base de discussion ? Les Etats Généraux de la jeunesse internationale lui permettant d'exprimer ses désirs, son immense Désir, hors de toute contrainte et manipulation politique. Tout est à réinventer depuis l'économie jusqu'au sentiment de la Beauté dont personne ne sait plus ce que c'est.

APPENDICE X

LE POETE SE TRANSFORME EN TOUT CE QU'IL VOIT *

"Tout peut se dire avec l'arc-en-ciel des mots" écrivait Xavier Forneret, un poète mineur solitaire, oublié, qui vivait à Dijon, dans la mi-temps du XIXe siècle. Il fut reconnu, cependant, par Charles Monselet, curieux homme, qui en fit un vif éloge dans sa Lorgnette Littéraire, parue en 1857. André Breton le redécouvrit aux belles heures du surréalisme.

Mais l'érudition n'est pas notre propos. C'est l'arc-en-ciel qui nous tient à coeur. Les mots des poètes ont les vertus propices de l'écharpe d'Iris qui vole au vent entre l'orage et le beau temps. Le passage du langage poétique, à travers la vie intime des personnes éprises d'une clarté neuve, est pareil à celui des rayons du soleil à travers une goutte d'eau. Et les couleurs du prisme illuminent l'espace intérieur.

Il n'y a pas d'autre langage que celui de la poésie. Tout autre est de convention, d'utilité ou de futilité. Le poème propose la parole inutile et inattendue qui est la vérité de l'âme. Le poème réveille les mondes ensevelis au fond des coeurs. Cette remise au jour, au profit de la Beauté, donne l'alerte au merveilleux de demain. Le merveilleux, c'est l'espoir. Si l'on désespère du merveilleux c'est qu'on ne l'entend pas.

La poésie n'est pas "la rêverie avec le doigt contre la tempe", simple délectation morose, ni, à l'opposé, éloquence de tribun. Elle est la mise en ordre de la réalité répondant à l'appel de l'imagination. De cette réalité nous ne connaissons que l'aspect immédiat et ses objets nous paraîtraient utiles ou agréables sans y attacher autrement d'importance s'il n'y avait dans l'homme, une angoisse visionnaire qui est sa dignité. D'une manière plus ou moins inconsciente il refuse le divorce de l'esprit et de la matière et veut aller au fond des choses en quête des liens mystérieux, des résonances inédites entre les objets que présente l'Univers. Le langage qui les nomme provoque ce choc émotionnel que donne la poésie.

* Paru dans Informations, Nantes, Maison de la culture de Nantes, no 13, avr.-mai-juin 1973, s.p.

La poésie, c'est la réalité faite images. Elle la dépasse en lui donnant la vie. "L'imagination, dit Gaston Bachelard, est la faculté de former des images qui dépassent la réalité, qui chantent la réalité."

Tout ce qui a qualité en poésie est dans le mouvement du langage sur lui-même, cette animation, pareille à celle des vagues, qui oblige la pensée à toujours concevoir de nouveaux projets en faveur de ce qu'il y a de plus exaltant dans la vie. La poésie s'oppose à tout ce qui est résignation, goût du malheur, routine, paresse mentale, sécheresse de coeur et faux confort intellectuel. Elle exalte, au contraire, tout ce qui va dans le sens de la sincérité, de la liberté, de l'amour et de la justice. Cela peut prendre des chemins divers et inattendus qui vont dans le sens des variétés et des métamorphoses. Ils mènent à la connaissance de valeurs mystérieuses qui renouvellent nos manières de voir et d'entendre. La poésie - et la poésie moderne en particulier - refuse toute stagnation. Elle est sans cesse en émoi. Elle est aventure de l'esprit, langage de création et non plus d'expression. L'élégance du vers classique, corseté dans son alexandrin rigoureux ne correspond plus à l'élan majeur du langage d'aujourd'hui. Cela n'empêche que certains poètes l'utilisent encore souvent mais ils le chargent d'une électricité nouvelle qui passe par le courant alternatif de l'humour.

Le poète se transforme en tout ce qu'il voit, en tout ce qu'il veut être et la poésie est sans mesure. Écoutons plutôt Novalis : "Une poésie doit être tout à fait inépuisable, comme un être humain et comme une grande pensée".

Et il dit encore : "Tout est dans le monde futur comme dans le monde passé et tout y diffère cependant d'une manière complète. Le monde futur, c'est le chaos raisonnable, le chaos qui s'est pé-né-tré lui-même, qui est à la fois en lui-même et hors de lui-même".

La parole est aux poètes d'aujourd'hui.

APPENDICE XI

NOTES POUR UNE LECTURE DE POÉSIE *

Au fond tout le monde est poète.

Dans le temps le travail était rythmé par le chant.

Chant des lavandières, des fileuses. Berceuses.

Chant des marins pour les manoeuvres.

Et autres corps des métiers.

Parallèlement, dans les milieux cultivés, la poésie prenait un tour d'épopée, de satire ou elle prend un caractère métaphysique.

Mais avec l'époque industrielle on a cessé de chanter dans le travail. On a aussi abandonné le genre épique.

Les hommes ont-ils oublié la poésie ? Je ne le pense pas. Mais elle a pris un caractère plus intime, plus lyrique si l'on veut.

Et puis la poésie n'est pas seulement écrite. Elle est dans tout. Les peintres du dimanche sont, dans leur genre, des poètes. Les gens qui se livrent à des hobbies sans autre nécessité que leur plaisir ou leur désir : constructeur de chemins de fer miniatures ou choses comme ça. Un génie dans le genre fut le facteur cheval qui construisit sa maison baroque avec les pierres qu'il ramassait sur le chemin pendant ses tournées. Cela c'est de la poésie.

Il y a des gens qui sont poètes dans leur attitude dans la vie... qui n'écrivent pas.

Enfin, la poésie ne tarit jamais. Des jeunes poètes viennent me voir souvent avec des oeuvres plus ou moins accomplies mais des oeuvres.

Il y a évidemment des gens qui pensent que la poésie est inutile. De ceux-là je ne m'occupe pas.

Comment suis-je devenu poète ? Je n'en sais rien moi-même. De bonne heure les mots ont frappé à ma porte, sont venus me chercher... Et je n'ai pas pu faire autrement que de les accompagner.

* Prélude à la lecture de poésie donnée à l'Université d'Ottawa, 13 mars 1974.

APPENDICE XII

RESUME SOMMAIRE DES CAHIERS SUPPLEMENTAIRES

CAHIER A

20 nov. 1937 - 4 août, (s.d.) - repris le 11 juin 1946; 25 p.
p.1. Cahier intitulé "Notes de littérature"-citations d'Olessia sur l'amour et de Stendhal - projet d'une pièce à la Marivaux : thème de la bonne et de la maîtresse. p. 4. Réflexions sur les qualités de la femme et de la féminité. p. 6. Le christianisme et le socialisme au XIXe siècle. p. 7. Portrait d'un type littéraire, d'ordre autobiographique. p. 8. Répliques possibles pour la pièce dont les personnages principaux sont la princesse et la fée. p. 9. Schéma pour un caricaturiste - la permanence des sentiments malgré le progrès. p. 10. "La réalité est aux êtres d'action". p. 11.
11 juin 1946 - à Belle-Ile - notes pour "Une île" - description des personnages : Sam, Lucie. p. 12. Veut trouver des thèmes légendaires de caractères moyenâgeux - élaboration des personnages : le maire, une vieille sorcière (Marie-au-Balai), l'amante de Sam, Jules Le Dur - intrigue centrée sur l'histoire d'Adam et Eve.
p. 14. Citations de Breton, (Les Vases communicants), de Keyserling, (Vie intime), de Pascal, (Charpentier, pp. 551-552) et de Buffon. p. 16. Notes pour "L'île" : redéfinition des personnages.
p. 17. Chapitre I - "Le Moulin des rêveurs" - Situé en juillet 1946 ou 1947 - introduction de Paul, amoureux de Lucie. p. 18.
Chap. II - narration de l'histoire par Julien L'Apostat : la mort du mari de Lucie par la main de Paul. p. 19. Chap. III - "Le Bistrot du port" - aperçu de la politique d'aujourd'hui - établissement des conversations des notables. p. 20. Chap. IV - scène d'amour entre Julien et Lucie - introduction des personnages : Virginie et son mari, Léo Bagneuel qui sont à la recherche du trésor d'un navire, City-of-Nothing. p. 21. Une bande de gangsters qui voudraient s'emparer du trésor - scène du bal, valse bretonne.
p. 22. Titres possibles : La Lune et les étoiles; L'île des moqueurs - discours du curé et du maire : que faire pour retenir la jeunesse dans l'île ? - réponse : organiser un roman policier dans l'île auquel tout le monde participera. p. 24. Nouveaux personnages : Laurent le Magnifique (un bon vivant), Jean-le-bon (poète) - réflexions : "La Nature est Dieu" - voir Fourier.

CAHIER B

26 oct. 1941 - 19 déc. 1943; 96 p.
p. 3. Souvenirs de St-Jean de Fribourg - projets : roman (NA); article sur Maillol - solitude - Fanny à Paris. p. 4. Inquiétude sur le sort

de son frère - visite à une dame spirite, Mme B.B. - réquisitoire contre la poésie de P. Emmanuel et de Patrice de La Tour du Pin - leur oppose Eluard, la "dextérité banvillesque" d'Aragon et ses propres poèmes sur la nature - haine et amour pour la France - lecture de Bainville. p. 6. Conversation avec Brun - lettre de M. Aboulker. p. 7. Conférence de L. Gillet sur Barrès - article à faire sur Lamartine, Hugo, Taine et Renan. p. 8. 5 janv. 1942 - Conversation sur la montagne : essai sur le ski à Megève. p. 9. Texte : La Montagne en elle-même : sur la poésie du sport. p. 11. Poème : Quand on est venu au bord de la mer. p. 12. Projets : La Maison rose; un long poème sur le voyage de Syrie; Tempête de neige - lettre à Florence sur le problème juif. p. 14. Réflexions sur la révolution de 1789. p. 15. Le procès de Riom - pessimisme face aux questions sociales - la littérature comme alternative. p. 16. Le problème de l'état comme le centre du problème révolutionnaire. p. 17. Amour de la religion mais manque de croyance - citation de M. Duchamp - songe à reprendre "L'Ode à mon frère". p. 18. Rencontre avec Malraux - apologie de l'Amérique - continue à écrire La Tempête - les poèmes d'Aragon : ce sont les "Iambes de Barbier" - préférence : Fargue, Eluard. p. 19. Article de Gide dans le Figaro : vers libre ou alexandrin ? - JB aspire à inventer une nouvelle métrique. p. 20. Son style : ressemble à celui de La Fontaine - le procès Riom - la France : souhait d'une attitude de non-résistance. p. 21. Recherche éperdue d'un style - la bonne propagande de la radio anglaise. p. 22. Possibilité de l'occupation de la France - défense de son rôle du poète. p. 23. Réflexions sur les vers réguliers d'Aragon, sur l'esthétique de Chateaubriand et de Hugo - comment son amour pour la France diffère de celui d'Aragon. p. 24. L'état de la guerre : L'Allemagne se détruit elle-même. p. 26. L'écriture : un "divertissement nécessaire". p. 27. Ses rapports avec Fanny et la question de l'argent. p. 29. Haine de l'esprit fonctionnaire, du nationalisme - poème : Joie délirante et sans nation. p. 30. Procès du style : Claudel, Fargue, Giono, Eluard, Jouhandeau, Chirico, Aragon, Drieu ont un style; Breton, Desnos, Supervielle n'en ont pas. p. 32. Sa mère comme source de ses maux - besoin éperdu de religion. p. 33. Nécessité d'une "discipline de fer" pour écrire La Tempête - lettre à Florence. p. 34. L'art pouvant jouer le rôle que la religion a assumé autrefois - 24 juil. - Marseille - Rencontre Gab. - 29 juil : retour. p. 37. Projet d'un roman sur la Bretagne et la famille Martine - veut "Ecrire Télémaque". p. 39. 9 août - Marseille - peu touché par la guerre - aucunement attaché à une idéologie - texte du chant des ouvriers de '48. p. 42. Description de la Bretagne. p. 43. Nice - Désaccord avec Fanny - journal tenu irrégulièrement - besoin de continuité. p. 45. Affection pour son frère - analyse de ses rapports avec F. et G. p. 47. Projet d'article : Petite mythologie de la guerre perdue - projet de préface aux Poèmes - sa poésie : un moyen de renouer les "liens d'amitié". p. 49.

Entente profonde avec G. - lecture d'E. Magne sur La Bruyère - commence sa préface et "Télémaque". p. 51. L'occupation de la zone libre par les Allemands - occupation de l'Afrique du Nord par les Américains - la guerre moderne : "beauté de la technique" - notes sur Lénine : "L'ennemi c'est l'état". p. 52. L'amère sensation du ratage - son attachement à G. - son côté Hamlet. p. 54. Lecture des articles de Drieu dans la N.R.F. - réflexions sur le christianisme "intellectuel" : Emmanuel et Jouve. p. 56. Contre la démocratie bourgeoise américaine - refus de toutes appartenances : être "bêtement attentiste" - extrait de Joyce. p. 59. 19 janv. 1943 - Lecture de l'autobiographie de Wells - songe à la victoire russe et américaine - dégoût des Français. p. 61. Veut fonder un journal - projet : l'histoire d'un marchand de tableaux - faire parler un portrait de Modigliani - violent ressentiment contre Marseille - étude intitulée La Marseillaise. p. 64. La mort de la France par "manque d'imagination" - raisons de sa défaite. p. 65. L'être humain n'est pas poétique - poésie extériorisée par les êtres d'élite : seigneurs et vagabonds - affection pour François. p. 67. Expropriation du vieux port - description du quartier - lecture de Drieu dans Idées. p. 70. Honteux du caractère fugitif et démodé de ses poèmes anciens - lecture de Léon Daudet - souvenirs de la guerre en 1917 - non satisfait des notations impressionnistes du journal. p. 73. 4 mars - Nice - puis, visite à Marseille de G. p. 75. Trois projets : une nouvelle policière; une histoire sur une femme avare; Juan ou Les Chercheurs d'or, sur l'argent : Juan, le grand seigneur et Georgia, la danseuse sous le nom de Miss Lucifer. p. 79. Le patriotisme militaire des Russes - le communisme de Trotski - "Les Etats-Unis sont juifs"; cf. Bernanos - projet d'article sur les Américains, "une bande de gangsters" - 21 mars - Nantes inchangé et Paris - rencontre avec Drieu - défense du catholicisme de JB - les poètes catholiques, les seuls qui comptent : Péguy, Claudel, Bernanos. p. 83. Réflexions sur Matisse. p. 84. Citation de Bossuet - 15 avril - Nice - rencontre avec Sabatier. p. 85. 27 avril - Marseille. p. 86. Nécessité de la guerre pour rebrasser les valeurs spirituelles, comme en 1914 - poème : Aux portes de la ville - promenade (Rivière Thibonville) et lectures sud-américaines. p. 88. Méditation sur la fin de l'aventure avec G. - 15 août - Vaudémont chez Decharme. p. 89. Les images de la mer et des grottes - angoisse : "Que suis-je ? Que serai-je ?" citation de Goethe. p. 91. Analyse de son aventure avec G. p. 92. Poème sur le devoir - l'Italie demande l'armistice. p. 93. Octobre - voyage à Nantes. p. 94. Dîner chez Germaine Lellier - réflexions sur l'année 1943 - l'Allemagne n'est pas la solution - G. blessée par une volée de balles. p. 96. La destruction de la civilisation chrétienne, de la bourgeoisie et de la France.

CAHIER C

4 juil. 1944 - 26 juil. 1944; 28 p.

p. 1. Lecture de Schlumberger, Sur les frontières religieuses - en quoi consiste la force d'une religion. p. 2. Le rôle de l'église.

p. 4. On ne conçoit Dieu que dans la guerre - projet d'un livre : Mes mariages - dégoût pour le mariage fourni par sa famille - exemple : mariage avec P.B. p. 6. Lecture du Noeud de vipères - réflexions sur sa "famille pourrie" et sur l'héritage littéraire des Français : Malraux, Mauriac, Drieu, Gide, Montherlant. p. 7. Vie privée de la réalité de l'amour - citation d'Apollinaire - réquisitoire contre la machine. p. 8. Eloge de la nature et du "bon sauvage". p. 9. Etude de Staline et d'Hitler. p. 10. La capacité des Français de supporter l'occupation - la poésie surréaliste continue à être écrite - le monde "boitillant" entre le religieux et le profane. p. 12. Le problème de l'argent, "problème monstrueux" qui remonte à son enfance. p. 14. Promenade avec Drieu dans Paris - conversations sur les femmes, la politique et l'art. p. 16. Souvenirs de Beyrouth - Honte devant le manque d'orgueil national - parti pris pour la Paix. p. 18. Lecture des vieilles N.R.F. - citations de Dostoïevski et de Gide. p. 19. Le sexe, le seul mystère du monde - réflexions sur la civilisation militaire et la civilisation religieuse. p. 21. Cf. les idées de Fourier sur la passion - cf. les cathares - les opérations en Normandie et les considérations stratégiques. p. 22. Détachement de JB : "le drame, pour moi, est dans l'âme" - éloge de l'avion et de la radio comme moyens de communication. p. 23. Projet : l'Océan Atlantique vu comme le mâle; la Méditerranée vue comme la femelle - parole de Drieu sur l'Inde - le manque de culture chez les Allemands. p. 24. Selon la Résistance : l'ennemi c'est l'Allemagne - pour JB : l'ennemi "c'est le capitalisme". p. 25. Explication de l'échec de l'Allemagne - l'Amérique impérialiste apportant luxe et confort. p. 26. La France conçue comme une sorte de "Pologne entre l'Amérique et la Russie". p. 27. Assiste à un combat aérien au-dessus des Champs-Élysées - description.

CAHIER D

27 juil. 1944 - 22 juil. 1946; 33 p.

p. 1. A vu au théâtre Le Malentendu - réflexions sur l'absurde : "Tout est absurde aux hommes qui perdent le goût de créer". p. 2. Citation de Hugo - lecture de Faure. p. 3. Procès du bourgeois français et du bourgeois américain - peur d'un communisme français - croyance en la perfectibilité de l'homme - cf. Dostoïevski. p. 6. Hugo et Michelet représentent la grandeur. p. 7. Les combats dans les rues - grève de la police parisienne. p. 9. Le suicide de Drieu - sentiment de malaise et difficulté d'écrire. p. 11. 16 mars 1945 - réflexions sur la justice en fonction de l'âge - sujets d'articles : La méfiance, "plaie de la mentalité française"; les Universités dans les Châteaux; l'enseignement de l'Histoire; commentaire des proverbes. p. 12. Son roman (NA) n'avance pas - ratage "sur toute

ligne" : femme, littérature, politique - l'Armistice. p. 14.
 Lecture de Stendhal, de l'histoire de Rome, de Montesquieu. p. 15.
 Projet d'une pièce : L'Album de famille ou Le Livre d'images - schéma
 des deux actes - l'histoire autobiographique - premier tableau :
 1900-1914 - deuxième : l'époque de navigation. p. 17. Lecture de
 Suarès. p. 18. Art poétique. p. 19. 15 avr. 1947 - extrait d'une
 lettre à François - l'homme irréductible à la Société - le social,
 c'est "le mal ... contre l'amour" - résolution du complexe Bonheur -
 Malheur - revendication de la chrétienté - en politique, être plutôt
 réformiste que révolutionnaire. p. 22. Horreur du communisme - une
 question posée : quel parti à prendre ? - projet : La Rêverie noire,
 une suite de propos divers. p. 23. A vu Citizen Kane - éloge du
 cinéma américain et d'Eisenstein : l'épopée moderne - élaboration
 des scènes du roman dont il veut tirer un scénario de film. p. 25.
 Réflexions sur l'enfance - citation d'A. Masson. p. 26. Projet d'une
 pièce : une femme âgée représente tout ce qui se défait dans le monde
 - schéma donné - situé en Bretagne et à Paris. p. 27. Description du
 bal du 14 juillet - titre possible : "Bals et orage" - la patrie comme
 notion équivoque et pourtant sacrée - un nouveau patriotisme reste à
 être créé. p. 29. Définition de l'esprit français - citation d'arti-
 clès d'Aragon (sur la défaite des Italiens) et d'Eluard (sur la nou-
 velle sensibilité communiste) dans Les Lettres françaises. p. 30.
 Télégramme de Florence - visite à Paris. p. 31. "Dieu ou Non-Dieu ?
 Tout est là". p. 32. Il n'y a plus d'art - seul le burlesque compte
 - Arrivée de Florence.

CAHIER E

7 sept. 1945 - 17 déc. 1945; 11 p.
 p. 1. Nantes - Ecoeurement de lire les journaux - lecture d'un article
 sur la philosophie de la "démocratie victorieuse" - conservation par
 les Alliés de la conscription en temps de guerre. p. 2. Contre la re-
 production de la nature dans l'art - réflexions sur l'héroïsme. p. 4.
 Projet : Mon héritage, sur le bombardement de Nantes - Lecture de Ste-
 fan Zweig - réception de France de Florence - l'idée périmée de Patrie
 - vision de de Gaulle - il "se croit Richelieu" quand il est Henri IV.
 p. 6. Poème sur les morts dans les camps de concentration, écrit à la
 mémoire de ses amis de jeunesse perdus durant la guerre. p. 8. Notes
 rapides sur les "penseurs sociaux" trop subjectifs - sur la sensibilité
 des femmes face à la musique comparée à celle des hommes - sur le mou-
 vement de la nature. p. 10. Sur le laid et le beau vus par le peintre
 - l'usage inapproprié du mot : socialisme - le paysage de France avec
 ses trous d'obus, vu comme un enseignement - l'ordre des hommes (rails,
 maisons, hangars) détruit l'ordre de la nature (herbe, ronces, bois).

CAHIER F

19 sept. 1946; 3 p.

p. 1. Cahier intitulé Théâtre - projet : Les 2 Magots (féerie boulevardière) - pièce qui met en scène deux magots : l'un, surréaliste, qui veut détruire tout de la civilisation et qui pratique des séances de spiritisme; le deuxième qui veut tout conserver - entre eux, une femme, la fiancée américaine du deuxième type - un troisième magot enlève celle-ci - la guerre survient et réconcilie les deux magots.
p. 2. Schéma de la pièce. p. 3. JB veut reprendre les thèmes de Fourier sur les accouplements des mondes - troisième acte - le jour de la libération - les Américains en jeeps apprennent l'aventure des deux magots - description d'une scène de guillotine chez le surréaliste au début.

CAHIER G

28 janv. 1947 - 12 sept. 1950; 69 p.

p. 1. Le seul parti à prendre au monde : "faire un acte d'amour" - visite à l'exposition Van Gogh - les prestiges de l'Occident contre l'Orient - a vu Les Fausses confidences, théâtre qui lui plaît le plus - article flatteur de P. Laroche sur ses émissions de radio. p. 2. Regret d'avoir publié NA chez le Bateau Ivre - article dans L'Etoile du soir contre François - lecture de L'Embarras du choix - écrit lettre de défense au nom de son frère - difficulté à écrire son roman sur l'Ile - rencontre Marcel Achard en présence d'Odette chez Marion Delbo - propos sur Grety. p. 3. Problèmes du roman : personnages complètement inventés; l'intrigue trop lâche - envisage d'abandonner le projet - reprise possible de la famille bourgeoise comme sujet - désir de trouver son "art", son style - visite l'exposition Rouault - sans intérêt. p. 4. Réflexions sur le syndicalisme, moyen par lequel "la société retourne à l'esclavage" - titre possible : Les Pavés de l'enfer - propos sur la mort de Dieu - Lecture de Paulhan : préface à Justine, sur le mystère du masochisme. p. 6. Les idées fausses de la bourgeoisie : argent, amour, politique, nature, sport. p. 7. La seule vérité, c'est la mort - portrait d'un personnage : l'ermite - réflexions sur le respect du passé. p. 8. Regret de ne pas être né aristocrate. p. 9. Nécessité d'écrire pour son temps - exemple : le cinéma - "L'avenir n'est à personne et le passé est la légende" - importance de saisir l'occasion. p. 10. Citation d'Héraclite - désire que son journal soit lu : comme témoignage de son angoisse qu'il rapproche de celle d'Artaud - songe au suicide. p. 11. Croyance en la métempsychose - déçu de n'être pas célèbre - se sent "une chose", située dans la nature - la solitude. p. 13. 21 févr. : son anniversaire - lecture de Du Bos sur B. Constant - citations de celui-ci et de Mme de Charrière - sur la nature, Dieu, la brièveté de la vie, les plaisirs de l'esprit et la paresse. p. 15. Citation de Mme de Staël

à propos de Constant - réflexions sur les mouvements littéraires, y compris le surréalisme - apologie du classicisme. p. 17. 8 mars - à Belle-Ile - qui représente pour lui un enchantement - promenade - définition de l'art jusqu'au surréalisme : une "émanation religieuse et contamination religieuse". p. 18. Définition de l'objet d'art - qualité de l'art : son désintéressement - art nécessairement comme instrument de propagande - 11 mars - retour à Paris - traversée de Belle-Ile à Quiberon - réflexions sur la mer - "le marin est un fonctionnaire" - procès de l'aviation - lecture d'un article de Charles Eubé sur les "Faust" d'aujourd'hui (politiciens, journalistes, police). p. 20. Pour un poème en prose : Discours d'un préfet de police. p. 22. Propos sur la musique classique, dite définitive - projet : article sur la lutte contre la médiocrité des artistes de music-hall - notes sur Van Gogh : la tendresse de sa peinture. p. 23. Procès des journaux - la femme comme intermédiaire entre la nature et l'homme, "l'inanimé et la pensée". p. 24. Citation de Romain Rolland - réflexions sur le besoin de l'écriture - projet : La Pratique de la mer ou L'Ile des moqueurs. p. 25. Dîner avec Florence - éloge des Américains. p. 27. 14 juin 1945 - méditation sur le besoin sensuel de l'amitié, sur l'impérialisme américain, sur le rôle du communisme et sur la guerre des races - 27 juil. - à Belle-Ile - plainte du temps perdu. p. 31. 1er mars 1949 - foi en des voyantes - à Marly-le-roi - projets : la pièce sur l'Enchanteur; ses souvenirs du surréalisme; les contes bretons - besoin de tenir le cahier régulièrement. p. 32. L'élaboration de l'histoire de l'Enchanteur, "pièce réaliste" - définition des personnages : Artus, Merlin, Geneviève, Viviane. p. 33. Rêve à Fanny. p. 35. Eloge de la campagne - réflexions sur les vases communicants - sur le vide du rêve surréaliste. p. 36. Evolution de ses appartenances : catholicisme - surréalisme - communisme - catholicisme - lecture d'Aragon sur AP. p. 37. Désir d'abandonner le journalisme et la radio. p. 38. Aspiration à la gloire - l'engagement de Sartre. p. 39. L'angoisse des souvenirs d'enfance - notes sur Un esprit religieux moderne. p. 40. Citation d'Eluard - le côté paradoxal d'Aragon - raisons de l'attraction du surréalisme : la révolte - Breton comme substitut de sa famille - écarts du surréalisme : délectation pour La Fontaine et Racine; imprégné du catholicisme - lecture de préface de Sartre pour Exposition Calder. p. 42. Conversations avec Berl - côté sommaire de ces réflexions - Breton : un "directeur de conscience", non un maître vs. Taine, Barrès, Bergson - l'importance du rapport humain dans le groupe surréaliste. p. 43. L'angélisme de Breton - la base : "Le surréalisme c'est Breton" - notes sur l'idée de la nature au XVIIe siècle. p. 44. Projet : une pièce en un acte sur la radio avec de la musique d'Offenbach - reproche au surréalisme : voulant s'adresser à tout le monde avec moyens ésotériques réservés à une élite - citation de Fénelon - la prétention des surréalistes : leurs moyens rares et difficiles. p. 45. Idiotie de la "poésie ... faite par tous" - manque de foi en la poésie de Breton,

d'Eluard, de Char, de Ponge - redéfinition du péché - escroquerie de l'époque : abus du langage. p. 46. Le précieux d'Eluard - le manque de composition chez Breton - but de poésie : vaincre la solitude - 26 mai - à Belle-Ile - la grâce de l'amour - reprise de l'Enchanteur. p. 47. Contre le hasard en poésie - importance de la forme (Valéry) - consent à faire de la littérature - désir d'avoir vécu le début du romantisme. p. 48. Définition de la création : y mettre "ce que Dieu n'a pas mis". p. 49. Notes sur une préface à ses poèmes : contre la poésie métaphysique, le "message" - contre la notion "Histoire" - contre l'arbitraire de l'image. p. 50. Projet : pièce sur la famille du pape. p. 51. La déchristianisation de la France - souffrance d'avoir admis la mort de Dieu à l'époque surréaliste - Shakespeare : le poète du monde chrétien. p. 53. 12 janv. 1950 - à St-Brice - titre possible de la préface : Raisons sans rimes - résumé de l'Enchanteur : le reflet de ses préoccupations vis-à-vis de la chrétienté - conversations avec Berl sur l'homme marxiste - citation de Stendhal. p. 54. Procès de la science : la destinée humaine réduite à une équation. p. 55. Croyance en le péché - défense de Jeanne d'Arc. p. 56. Le succès : une satisfaction nécessaire. p. 57. Lecture sur la magie - origine magique de la royauté. p. 58. Le rôle de l'écriture : être le témoin de la vie. p. 59. Souvenirs de B. Souvarine - l'imbécillité de la Résistance vivant sur "l'équivoque". p. 60. A Belle-Ile - huit jours d'angoisse - reprise de l'Enchanteur - méditation sur Simone Weil, la "mystique". p. 61. Le sens de la poésie pour Paulhan - la guerre en Corée - définition des types d'hommes : ceux qui se cherchent (Alceste, Hamlet, Breton, JB); ceux qui se fuient (Don Juan, Faust, Aragon, son frère). p. 62. Citation de Théodore Jouffroy. p. 63. La guerre de Corée comparée à la deuxième guerre mondiale - réflexions sur le "Dieu est mort" de Nietzsche. p. 64. 21 août - à Paris - notes pour une préface à la peinture - procès de la photographie. p. 65. La peinture "au désespoir depuis cent ans" - la nature abandonnée au nom de la "vie intérieure". p. 67. Le "laid" du modernisme, c'est-à-dire le "monstrueux", le vide - l'époque de l'antitechnique. p. 68. L'art des communistes. p. 69. Le besoin d'une "littérature de vérité" sans "enjolivures" - l'amour est à réinventer.

CAHIER H

12 juil. 1954 - 10 nov. 1955; 64 p.

p. 1. Projet d'une pièce : A chaud. p. 3. Description des personnages : Jérôme, Lucas, Maryse, Lydie. p. 5. Réflexions sur la cinquantaine - sa vie avec Yvonne. p. 7. Lecture d'un article de Carrefour sur Colette. p. 8. Etre la victime de soi-même. p. 9. La formalité qu'est le mariage - référence à Olessia - veut faire de la littérature en dehors des préoccupations quotidiennes. p. 10. La tristesse

de la Méditerranée. p. 12. Projets : refaire à la manière moderne les contes de Perrault; faire de la Belle au bois dormant une vedette du cinéma; pour la radio : "Roman de l'auditeur"; reprise d'A chaud - nouveau personnage : Barbara - trois lieux : La Bretagne, Paris, La Côte d'azur. p. 14. Justification du titre de la pièce. p. 15. Aux Sardinaux - le manque du goût pour ce pays. p. 16. Eloignement d'Yvonne. p. 19. Goût pour l'analyse douloureuse. p. 20. Apologie de Colette qui a fait de sa vie une "oeuvre d'art". p. 21. Notes sur François - le complexe d'Oedipe de JB. p. 23. Admiration pour Picasso - discours sur la Force et Faiblesse. p. 24. Etude du caractère d'Yvonne. p. 28. Sentiment pour Odette - le mariage : le sacré et le social s'y rencontrent. p. 29. L'analyse de la passion "convulsive". p. 30. 27 août - à Paris - l'angoisse - il paie les fautes du passé - séparation d'Yvonne. p. 33. Citation d'Aragon sur le plaisir - défense des tromperies. p. 34. Projet d'un roman à la Guitry. p. 35. Pour un poème : la passion, "c'est la folie du temps". p. 36. Le rôle de la parole sentimentale - analyse du thème de l'amour physique. p. 37. Cf. Adolphe - les mots trompeurs. p. 38. Sujet d'une oeuvre : sa souffrance personnelle - le personnage essentiel dans sa vie : son frère - 31 août - séjours à Belle-Ile et Berchères - maison de santé - séance avec Dr. Morin. p. 40. Deuxième jour de traitement - l'hygiène du travail même en dehors de la littérature - lecture : La Jérusalem délivrée. p. 42. Le mythe de JB se situe entre celui de Merlin enchanté et celui de l'érotisme de Sade - description des "fous" de la maison. p. 43. La folie comme source d'expérimentation poétique ne l'intéressait pas à l'époque du surréalisme, comme chez Breton - notes sur la folie du monde moderne. p. 44. Citations de Montherlant sur la souffrance, reliée à ses rapports avec Odette - se reproche son côté velléitaire. p. 47. Liste des défauts d'Yvonne. p. 48. Séance avec Dr. Perrier. p. 49. Désir de reprendre la vie commune avec Odette - veut faire le bilan de ce qui est "publiable" parmi ses papiers, surtout parmi ses poèmes. p. 50. Retour à Paris d'Yvonne - lettre à Yvonne. p. 51. Description de l'amante idéale. p. 53. Plaidoyer pour une vie où il se suffirait à lui-même - son complexe d'infériorité face à François. p. 54. Déjeuner avec Yvonne - décision de ne plus vivre ensemble - désir de trouver une forme littéraire à cette histoire : un roman dialogué. p. 56. Transposition mélodramatique de son histoire à l'époque de la Renaissance. p. 57. Conversations avec Berl sur Odette et Yvonne. p. 58. Revu Yvonne - poème du 17 nov. 1954. p. 61. 6 sept. 1955 - réflexions sur la vieillesse - souvenir des raisons du suicide de Drieu. p. 63. Manque de suite dans ses entreprises. p. 64. Echec de ses rapports amoureux - reprise de son histoire d'amour : description du premier acte.

CAHIER I

26 mars 1971 - 23 août 1972; 70 p.

p. 1. Mort de J. Follain, de B. Parain, d'Elise Jouhandeau, de J. Grenier - lettre à Jouhandeau - vu la pièce : Lily vertu. p. 3. Notes sur le "Roc sous la lune" - poème de circonstance. p. 5. Citations de J. Gracq, de J. Luis Borges, de Novalis. p. 9. Description d'une famille de pigeons. p. 11. Poème : Tout le monde est parti. p. 13. Réflexions sur le vice et la vertu. p. 15. Le récit d'un rêve à propos de Marion Delbo et les Rostand : il propose de les transformer en poissons - il note la présence de ses parents. p. 23. St-Pierre-Quiberon - notes sur Nantes. p. 25. Méditation sur le symbolisme freudien de l'escalier : exemple : échelle de Jacob; balcon de Roméo et Juliette - deux vers d'un poème basés sur les jeux de mots. p. 27. Reprise de Ma soeur la fête - tentation d'écrire un texte surréaliste. p. 29. Discours sur la voile - citation de Talleyrand. p. 31. Conflit : faire un "livre de profondeur" ou un roman "adaptable au cinéma" - conclusion : un Hebdomeros pour le cinéma, sans souvenirs. p. 33. Sujet du livre : Défense de l'utopie et la fête du temps. p. 35. 4 août - à Paris - citation d'Ivan Karamazov et de Simone Weil. p. 37. Citation du Figaro littéraire sur la "splendeur créatrice" de 1913 et du Combat sur la consommation matérielle. p. 39. Extraits du Fover Breton. p. 43. Réflexions sur la philosophie taoïste - citation de Constant des Journaux intimes. p. 47. Note sur la "cérémonie" du bordel. p. 49. Article de Beauvoir dans Le Nouvel observateur - l'exploitation de la femme comparée à celle de l'ouvrier - réaction de JB face à la libération de la femme. p. 51. Conclusion : "Il y a du surréalisme des rapports homme-femme" - Beauvoir : le choix de l'homme par la femme vis-à-vis du concept de la mystérieuse entente "à l'avance". p. 53. Dialectique de la nature : "je est un arbre". p. 55. Réflexions sur la métempsychose - contre l'idée du néant. p. 57. Croyance en le bonheur après la mort : Desnos par exemple. p. 59. La mort comparée à une sous-maîtresse du bordel - notes sur le film "Orange mécanique" et la violence gratuite. p. 61. Méditation sur la semaine de poésie surréaliste à Nantes. p. 63. Aspire à la solitude. p. 65. La valeur des journaux : "Tout est actualité qui meurt aussitôt". p. 67. Procès de la presse qui rabaisse tout au niveau d'un "traité de digest". p. 69. Propos sur Apollinaire : qu'il disait n'importe quoi - conclusion : "dire n'importe quoi comme Apollinaire n'est pas donné à tout le monde".

RESUME

En entreprenant cette thèse, Cahiers de Jacques Baron : texte et commentaire, il est nécessaire tout d'abord de faire une présentation du journal, tel que nous l'avons reçu, et d'évoquer l'itinéraire personnel qui nous a conduit des Cahiers à la thèse. Nous présentons le texte du manuscrit qui a été légué à l'Université d'Ottawa par Baron le 1 février 1972. Ces onze Cahiers, couvrant quatre périodes : 1937-1940, 1952-1953, 1958, 1961-1971, ont été regroupés en dix chapitres par l'auteur en février-mars 1974 afin de donner aux carnets un équilibre au niveau de leur longueur. Le tableau I indique la genèse de cette transformation du journal.

Dès cette première partie de l'introduction, il est question de la découverte capitale, en septembre 1975, de neuf autres cahiers, jusqu'alors inconnus, et des raisons de la division des textes en deux ensembles. Le tableau II donne une liste complète des Cahiers selon leur ordre chronologique. Nous aurions souhaité annoter et présenter ces nouveaux carnets mais le travail, à cette époque, était déjà trop avancé pour le bouleverser. Néanmoins, vu l'importance de cette révélation, nous incluons dans les Appendices un résumé sommaire des Cahiers retrouvés. Par ailleurs, le texte original légué en 1972, en dehors de l'époque de la guerre et de l'après-guerre, constituait un document clé assez représentatif de la vie et ^{de} l'oeuvre de Baron. Il est étudié rigoureusement en fonction des recherches personnelles faites dans la bibliothèque de l'auteur, au Fonds Doucet et au Fonds Baron de l'Uni-

versité d'Ottawa et répond aux critères habituels d'une édition de texte inédit, avec notes et commentaires. Cette thèse se veut une contribution à l'histoire littéraire du surréalisme.

Dans la deuxième partie de l'introduction, il s'agit de faire une description historique du journal en fonction de la chronologie de la vie et de l'oeuvre de l'auteur. Nous tâchons également de répondre à la question suivante : Pourquoi Baron s'est-il mis à écrire les Cahiers ? Nous soulignons avant tout le rôle même de la confession. En se confiant au journal, sa vie extérieure et sa vie intérieure se concertent pour que le véritable visage du poète en sorte avec toutes les conséquences thérapeutiques qu'implique cette catharsis. Pour Baron aussi, une discipline de travail lui semblait presque impossible à maintenir. A ce titre, le poète laisse entendre que le journal supplée parfois à la création poétique. Les carnets servent de substitut aux moments des sécheresses lyriques. Et de cette façon, Baron semble gagner en apaisement de conscience ce qu'il risque de perdre en production littéraire.

Dès le premier chapitre, l'auteur annonce le jalonnement de son "intimité" selon la valeur profane et non pas selon la valeur sacrée du poème. Il est de notre avis que les Cahiers ne cessent jamais d'être aussi une fête rituelle. Comme la machine à coudre qui a su devenir objet d'art, la réalité même la plus banale, parce qu'elle est exaltée, s'élève à un niveau supérieur grâce à l'auteur. Ainsi, le journal parvient à transformer le monde en "signes prodigieux" et en

révélation magiques. Nous concluons que l'acte de tenir un journal, parce qu'il participe à la fête et parce qu'il réactualise des événements au moyen d'une écriture rituelle, devient en lui-même "sacré".

Et à la fin de cette deuxième partie, nous établissons la valeur de ce document pour l'histoire du surréalisme, suivant les polarités diverses, qu'il s'agisse de l'appartenance politique ou religieuse du poète, des influences qu'il a pu subir ou d'autres facteurs pertinents ayant trait au mouvement même.

En dernière instance, nous voulons montrer les liaisons entre les Cahiers et l'oeuvre de Baron et traiter successivement les grands thèmes qui ont pu marquer d'une manière déterminante et continue ce témoin de l'esprit surréaliste. Car ce courant est encore vivace et actif dans un journal qui a été écrit entre 1937 et 1972, donc à une époque éloignée de la période dite "héroïque". Mais il nous a semblé aussi important d'indiquer, dans l'introduction et dans les notes, en quoi le poète a été contestataire vis-à-vis du mouvement surréaliste et en quoi consiste son originalité dans l'ensemble du groupe. Toute étude ultérieure en bénéficiera.

Cette perspective historique et thématique a abouti enfin à l'établissement de documents importants. En effet, il n'y a jamais eu, en dehors de quelques articles parus de toute nécessité lors de la publication des oeuvres de Baron, un ouvrage entièrement consacré à ce poète. La possibilité de renverser cet état de choses nous a semblé nécessaire. Ainsi, pour la première fois, sont présentées : une chronologie de la vie de l'auteur de 1905 jusqu'en 1976; une bibliographie

de ses oeuvres principales, ci-inclus - poésies, romans, essais, articles, émissions de radio et de télévision, inédits et références à ces ouvrages; et une série de douze Appendices, soit des inédits, soit des articles difficilement accessibles, soit des textes dont la valeur est incontestable pour l'étude du surréalisme.

Ne perdons pas de vue que cet auteur, si fier d'avoir été un adepte du surréalisme et qui vise avant tout à rétablir sa position dans l'édifice historique, mérite ce couronnement qui tend à combler une lacune laissée par les exégètes.

INDEX DES NOMS CITES

- Abadie, Daniel : 177,275.
 Abastado, Claude : lvi,291.
 Aboulker, Marcel : 23,130,192,325.
 Achard, Marcel : 16,329.
 Adamov, Arthur : 313.
 Adéma, Pierre : 223.
 Aicard, Jean : 306.
 Alain : 18.
 Alembert, Jean le Rond d' : 40, 201.
 Alexandrian, Sarane : lv,286,291.
 Allen, Jerry : 145,255.
 Alphand, Hervé : 57,210.
 Alquié, Fernand : lvi,291.
 Angèle : 36.
 Anthonioz, Michel : 170,286.
 Antoine : 130.
 Apollinaire, Guillaume : xxv, xxxix,xl,xli,xlii,73,142,151, 169,171,172,173,179,182,187, 189,191,192,209,210,218,223, 239,245,251,253,258,266,282, 288,291,307,310,327,333.
 Aragon, Louis : xxxii,xxxv,liii, 21,30,109,134,167,170,172,173, 174,175,176,184,187,192,194, 211,218,232,250,251,262,263, 272,286,287,288,289,293,298, 299,310,325,328,330,331,332.
 Arban, Dominique : 170.
 Arc, Jeanne d' : 67,110,214,331.
 Arène : 306.
 Aristote : 205,256.
 Arland, Marcel : 262,263.
 Arp, Hans : lxi,lxii,244,272, 278,314.
 Artaud, Antonin : 103,234,329.
 Aubigné, Agrippa d' : 197.
 Aubray, Thérèse : 7,174.
 Audiberti, Jacques : 41,202.
 Audoin, Philippe : 286.
 Augier, Emile : 161,261.
 Avelot : 47.
 B. Monique : 87.
 Bachelard, Gaston : 220,322.
 Bacon, Francis : 129.
 Bailly, Anatole : 20.
 Bainville, Jacques : 23,325.
 Baissette : 26.
 Balakian, Anna : xxxix,291.
 Balfour, Arthur James, comte : 142.
 Ballard, Jean : 24,25,193.
 Ballard, Mme : 24.
 Balzac : 280.
 Banville, Théodore de : 280,306.
 Barbier, Auguste : 325.
 Baron, Charles François Henri : 3,18, 35,96,166,167,174,179,193,213,262, 283,286,324,326,328,329,331,332.
 Baron, Charles François Théodore : 12,173,179,262,264,333.
 Baron, Suzanne Emilie Henriette : 91,181,262.
 Barrès, Maurice : 15,16,102,183,184, 185,205,233,317,325,330.
 Barthes, Roland : 215.
 Bataille, Georges : liv,16,23,89, 116,130,132,169,185,196,226,227, 237.
 Baudelaire, Charles : li,117,131, 167,209,210,218,225,228,249,305, 307,312,313,317.
 Bazin, René : 252.
 Beaudin, André : 168,266,268,275.
 Beaudony : 49.
 Beauvoir, Simone de : 64,212,225,333.
 Beckett, Samuel : 195,313.
 Bédouin, Jean-Louis : 171,271,286.
 Bédrié : xvii,36,198.
 Begot, Jean-Pierre : 287.
 Béhar, Henri : 286.
 Bellay, Joachim du : 206.
 Berger, Pierre : 280.
 Bergson, Henri : 205,330.
 Berl, Emmanuel : 121,125,134,145, 151,253,330,331,332.

- Bernanos : 326.
 Bernard, Claude : 100.
 Bernardin de Saint-Pierre, Henri : 165, 166.
 Bernis, François, cardinal de : 128, 247.
 Berrichon, Paterne : 306.
 Bertrand : 46.
 Bertrand, Joseph : 201.
 Beruba : 49.
 Berval : 7.
 Bett, Mme : 54, 208.
 Bezon, Prof. : 60.
 Billard, Yves : 288.
 Bing, Samuel : 173, 276.
 Bissérié, Pierre : 317.
 Block-Michel, Jean : 119.
 Blond, Georges : 275.
 Blond, Germaine : 275.
 Blum, Léon : xiv, 170.
 Bodard, Lucien : 140.
 Boiffard, J.-A. : 236.
 Bollo : 277.
 Bonjeau, François : 43, 44.
 Bonnefoy, Claude : xlviii, 288.
 Bonnet, Georges : 30.
 Bonnet, Marguerite : xlvi, 286, 291.
 Borel, Dr : liv, 4, 8, 12, 14, 169.
 Borges, Luis : 333.
 Bosch, Jérôme : 132, 249.
 Bossuet, Jacques : 326.
 Boudet, Micheline : 99.
 Bougainville, Louis Antoine de : 152, 259.
 Bourassa, André-G. : ii.
 Bourdet : 23.
 Bourgeois, Pierre : 288.
 Bourget, Paul : 150.
 Bounoure, Gabriel : 28, 29, 30, 31, 32, 35, 38, 191, 195.
 Bousquet, Joë : 288.
 Braque, Georges : 192, 239, 278.
 Brassat, G.H. : lxx, 221, 291.
 Bréchon, Robert : lvi, lvii, 286, 291.
 Bréjoux, Jean : 226.
 Breton, André : ii, xiv, xvii, xxvii, xxxii, xxxiii, xxxiv, xxxv, xxxvi, xli, xlii, xlv, xlvi, xlix, li, lii, liii, liv, lv, lvi, lvii, lviii, lix, lxi, lxii, lxiii, lxv, lxvi, lxviii, lxx, 17, 21, 30, 38, 72, 79, 89, 109, 134, 140, 141, 143, 144, 150, 165, 166, 167, 169, 171, 172, 174, 175, 176, 178, 184, 187, 188, 189, 192, 197, 198, 199, 203, 213, 215, 217, 218, 219, 221, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 232, 234, 236, 240, 250, 251, 252, 253, 258, 259, 260, 261, 263, 264, 269, 272, 282, 286, 287, 291, 292, 297, 298, 310, 311, 313, 316, 319, 321, 324, 325, 330, 331, 332.
 Breton, Guy : 117, 242.
 Brisville, Jean-Claude : 148.
 Brownstone, Gilbert : xliii, 292.
 Brum : 130, 325.
 Budik, Arnost : xxiv, 266, 276, 319.
 Buffon, Georges, comte de : 56, 209, 324.
 Calder, Alexander : 194, 277, 330.
 Calduques : 23, 133.
 Campinchi : 26.
 Camus, Albert : 102, 148, 281, 302.
 Cannell, Kathleen : 288.
 Cante-Pacos : 279.
 Cario : 43.
 Carjat : 306.
 Carpentier, Georges : 174.
 Carrière : 123.
 Carrouges, Michel : lvi, 141, 253, 292, 312, 315.
 Casanova : 128.
 Castagnez : 22.
 Castan, Paul : 280.
 Caws, Mary Ann : lii, 292.
 Cazes, Roger : 252.
 Cendrars, Blaise : 274.
 César, Jules : 295.
 Cesbron : 132.
 Cesbron, Gilbert : 27, 130, 194.
 Cézanne, Paul : 299.
 Chagall, Marc : 191.

- Chambard : 31,34,37.
 Champagne, comtesse de : 201.
 Chapelan, Maurice : 251,288.
 Char, René : 41,192,202,254,331.
 Charrière, Mme de : 329.
 Charters, James : 170.
 Chateaubriand, François René,
 vicomte de : 126,128,149,151,152,
 153,154,197,200,206,234,247,257,
 259,313,325.
 Chaudemanche : 124.
 Chemiakin, Michail : 279.
 Chéret, Jules : 99.
 Chevrier : 31,35.
 Chirico, Georgio de : xliii,15,33,
 61,75,182,193,197,218,219,292,
 314,325.
 Choney, Claudine : 121.
 Chopin, Frédéric : 14,181,189,269.
 Clada : 121.
 Cladel, Léon : 306.
 Clancier, Georges-Emmanuel : 286.
 Claudel, Paul : 18,132,156,157,
 306,307,325,326.
 Clay, Henri : 294.
 Clémenceau : 181.
 Cliquennois, Henri : 263.
 Cocteau, Jean : 189,211,282.
 Cody, Judy : 56,208.
 Cody, Morrill : 4,6,134,170.
 Cohen, Marcel : 231.
 Cohn-Bendit : 119,120,126,127,
 131,244.
 Coignard, James : 279.
 Colette : 331,332.
 Colomb, Christophe : 274,307.
 Conrad, Joseph : 255.
 Conroy : 54.
 Constant, Benjamin : 150,329,330,
 333.
 Contat, Michel : 240.
 Coppée, François : 304,306,309.
 Corbèze, Monique de : 53.
 Corbière, Tristan : 306.
 Corneille, Pierre : 198,208.
 Courbet, Gustave : 299.
 Courville, Luce : 316.
 Cousin, Victor : 310.
 Couti : 37.
 Cravan, Arthur : 174.
 Creissels : 306.
 Crénesse, Pierre : 54,208.
 Crevel, René : 171,262,263.
 Cristofanati, senora : 5.
 Cros, Charles : 306.
 Crozier : 42,43.
 Cyr : 31,36.
 Dabija, Greta : 264,329.
 Daix, Pierre : 286.
 Dali, Salvador : 59, 79, 222, 234,
 247,299,300,314.
 D'Annunzio, Gabriele : 13.
 Darlan, François : 146.
 Daudet, Léon : 326.
 David, Louis : 205.
 Davy, John : 129.
 Décaudin, M. : 286.
 Decharme : 326.
 Defferre, Andrée : 25.
 Defferre, Gaston : 193.
 Delacroix, Eugène : 47, 205, 222,277.
 Delage : 49.
 Delaporte, Jean : 214.
 Delaunay, Robert : 12,179.
 Delbo, Marion : 128,129,247,329,333.
 Delvaille, Bernard : 288.
 Demeny, Paul : 254.
 Denis, Maurice : 156,260.
 Denoël : 140.
 Derain, André : xxxii,16,101,178,187,
 192,232.
 Déroulède, Paul : 20.
 Besaix, Louis Charles Antoine des Aix,
 dit : 153.
 Descartes, René : 205.
 Desdoits, Gabriel : 53.
 Desnos, Robert : xxxii,liii,136,175,
 251,272,282,325,333.
 Detrez, Yann : 277.
 Devaux, Pierre : 18,120,189,274,281.
 Dhôtel, André : 263.
 Dhurmer : 277.

- Diaghilev, Serge de : 8,175.
 Diane : 7.
 Diderot, Denis : 259.
 Didier, Béatrice : xlvii,292.
 Dorville : 272.
 Dostofevski : 327.
 Doucet, Jacques : 251.
 Dreyfus Bibart, Odette : 47,49,
 88,89,90,145,158,265,329,332.
 Drieu La Rochelle, Olessia : 5,
 6,171,324,331.
 Drieu La Rochelle, Pierre : xvii,
 xxvii,xxxii,6,9,23,38,119,151,
 171,172,177,192,198,244,258,
 292,325,326,327,332.
 Dubillard : 195.
 Du Bos : 329.
 Duchamp, Marcel : xxxi,92,123,
 124,229,230,257,325.
 Duchamp, Teeny : 123.
 Dufy, Raoul : 105.
 Duhamel, Marcel : 175,236,287.
 Dulhom : 22,24,25,27,28,30.
 Dumas, Alexandre : 119.
 Dumas fils : 119,161,261.
 Dumont, Francis : 288.
 Dupleix, Joseph François : 94.
 Duprez, G.M. : 280.
 Durkheim, Emile : 226.
 Durozoi, Gérard : lvi,292.
 Durrell, Lawrence : 152.
 Ehni, René : 123,246.
 Eigeldinger, Marc : lvi,292.
 Einstein, Albert : 310.
 Eisenhower, Dwight David : 59.
 Eisenstein, Sergheï : 328.
 Eliade, Mircea : xxxi,108,234,
 237,250,292.
 Ellenwood, William.Ray : lvi,292.
 Eluard, Nusch : 21,22,190,250.
 Eluard, Paul : xvi,xxi,xxvi,xxxii,
 xlvi,lii,liii,lv,lxi,lxii,
 lxviii,11,19,20,21,22,23,47,
 167,172,175,189,190,191,192,
 195,199,205,229,250,261,265,
 272,292,293,298,307,310,325,
 328,330,331.
 Emerson, Ralph Waldo : 154.
 Emmanuel, Pierre : 325,326.
 Enfantin, Barthélemy : 212.
 Ernst, Max : lxi,21,103,119,165,
 175,191,234,244,264,268,300,314.
 Escata : 30.
 Eubé, Charles : 330.
 Evinrude : 58.
 Exmelin : 114.
 Fabre : 42,43,47,48.
 Faillie, André : 97.
 Faillie, Madeleine : 97.
 Fargue, Léon-Paul : 137,313,325.
 Faure : 327.
 Faure, Sébastien : 147.
 Fénelon : 100,330.
 Ferran, Pierre : 288.
 Février, Jacques : 159.
 Firestone, Catherine : 279.
 Flaubert, Gustave : 106,228.
 Follain, Jean : 252,282,333.
 Fondane, Benjamin : 307.
 Forneret, Xavier : 321.
 Fourier, Charles : 143,150,178,212,
 236,319,324,327,329.
 Fourn, Mme : 10.
 Fournel, Victor : 168.
 Franck, Nino : 124.
 François 1er : 280.
 Françoise : 87,91,92,93,95,97,104,
 120,127,128,163,247.
 Frank, André : 288.
 Franklin, Benjamin : 208.
 Freud, Sigmund : lvi, lxi,21,99,145,
 191,292,300,310.
 Furey : 59.
 Füssli, Johann Heinrich : 218,279.
 Gabrielle : 325,326.
 Gaillard de Champris, Henry : 261.
 Galilée : 100.
 Gally : 21,22,26,28,30.
 Gandhi : 202.
 Gandon : Yves : 288.
 Garbo, Greta : 37.

- Garros, Roland : 173.
 Garrus, Felix : 47.
 Gasser, capitaine : 36, 198.
 Gaudi : 222.
 Gaulle, Charles de : 54, 120, 131, 135, 136, 138, 328.
 Gauthier, Xavière : 250.
 Gautier, Théophile : 131, 249.
 Ghelderode, Michel de : 288.
 Gibiat, Jean-Paul : 288.
 Gide, André : 148, 179, 317, 325, 327.
 Gill, André : 306.
 Gillet, L. : 325.
 Gilliam, Florence : 7, 9, 12, 20, 21, 22, 23, 28, 121, 133, 165, 173, 174, 179, 207, 242, 264, 269, 270, 274, 276, 283, 325, 328, 330.
 Gilloteau : 49.
 Gilot, Françoise : III, 239.
 Gilson : 130.
 Giono, Jean : 325.
 Girald, Ramon : 289.
 Girard, Alain : xlvii, 292.
 Giraudeau, Jean : 137.
 Giron, Roger : 251, 289.
 Goering, Hermann : 10, 11.
 Goethe : 127.
 Gombrowicz, Witold : 130.
 Gourmont, Remy de : 100.
 Gouzieu : 306.
 Gracq, Julien : 155, 176, 195, 215, 333.
 Granier, Jean : 227.
 Greco : 25, 26.
 Greco, Domenikos, dit le : 47, 205.
 Grenier, J. : 333.
 Grenier, Roger : 136.
 Greuze : 200.
 Gris, Juan : 278.
 Groethuysen, Bernhard : 220.
 Grousset, René : 37.
 Guggenheim, Peggy : 191.
 Guillaume, Général : 43, 47.
 Guilleminault, Gilbert : 289.
 Guitry, Sacha : 46, 332.
 Guizot, François : 106.
 Hadoui : 46.
 Harpignies, Henri : 99.
 Hegel, Friedrich : 7.
 Héliou, Jacqueline : 10, 112, 177.
 Héliou, Jean : lxxiii, 134, 177, 213, 218, 275, 277.
 Hemingway, Ernest : 196, 278.
 Henry, lieutenant : 32.
 Henri IV : 328.
 Héraclite : 329.
 Hérédia, José Maria de : 309.
 Hervilly, d' : 306.
 Hitler, Adolf : 19, 20, 327.
 Hogarth, William : 56, 209.
 Horthy de Nagybánya : 146.
 Howe, Margaret : 136.
 Hublet, Eugène : 317.
 Hugnet, Georges : 192, 293.
 Hugo, Victor : xxxviii, 74, 95, 121, 137, 145, 153, 245, 307, 313, 325, 327.
 Huisman, Georges : 45.
 Huizinga, J. : 139.
 Humbourg, Pierre : 251, 289.
 Ingres, Dominique : 239.
 Ionesco, Eugène : 195, 313.
 Izambard, Georges : 254.
 Jacob, Max : xliv, 234, 275, 293.
 Jahiel, Colette : 148.
 Jaloux, Edmond : 200, 289.
 Jannini, P.A. : 286.
 Jans, Adrien : 251, 289.
 Jan-Topass : lx, 211, 292.
 Jarry : 22.
 Jarry, Alfred : 177, 275, 310.
 Jaubert, Jacques : 144.
 Jean, Marcel : 277.
 Jolas, Eugène : 24, 167.
 Josephine : 36.
 Josephson, Matthew : 287.
 Jouffroy, Théodore : 331.

Jouhandeau, Elise : 139,333.
 Jouhandeau, Marcel : 114,139,
 239,325,333.
 Jouve, Pierre-Jean : 313,326.
 Joyce, Hélène : 21.
 Joyce, James : 326.
 Juin, Hubert : lviii,289.
 Jules II : 75.
 Julliard, René : 148.

Kabalan : 36.
 Kandinsky, Vassili : 314.
 Kahnweiler, D.H. : 127,275.
 Kant, Emmanuel : 205,310.
 Kanters, Robert : 289.
 Kemp, Robert : 289.
 Kerdruc : 116.
 Keyserling : 32,324.
 King, Lamar : 54.
 Kisling, Moïse : 192.
 Klee, Paul : 181.
 Klossowski, Pierre : II,178.
 Koch, Robert : 173,276.
 Kokoschka, Oskar : 279.
 Kravchenko, Victor-Andrélevitch :
 236.
 Kyria, Pierre : 251,289.

Labarthe : 277.
 La Bruyère, Jean de : 326.
 Lacombe, Dr Henri : 29,30,31,32,
 33,34,36,195.
 Lacôte, René : 205,251,289.
 Lacroix, Jean-Paul : 148.
 Lafenestre : 306.
 Lafitte : 9.
 La Fontaine, Jean de : 325,330.
 Lakine : liii.
 Lamartine, Alphonse de : 6,145,
 325.
 Lanoë, Julien : 103,234.
 Lanza del Vasto, Joseph : 42,202.
 Lapouge, Gilles : 144.
 Laroche, P. : 329.

Lascaux, Elie : 126,127,275.
 Latour, Jean Baptiste Tenant de : 216.
 La Tour du Pin, Patrice de : 325.
 Laurence, Robert : 251.
 Laurencin, Marie : 200.
 Lautréamont, comte de : 71,73,74,134,
 168,176,180,216,299,307,310,313.
 Lavardin, Pierre : 284.
 Lavillauroy : 22.
 Lawrence, D.H. : 99.
 Lebel, Robert : 123.
 Lebrun : 23.
 Lecherbonnier, Bernard : lvi,292.
 Le Clezio, Jean-Marie : 91,229.
 Leconte de Lisle : 309.
 Le Corbusier, Edouard : 43.
 Lefebvre, Roger : 23,289.
 Lefrançois, Charlotte : II,178.
 Le Gloahec, Renée : 57,209.
 Le Gloahec, Victor : xx,57,62,209.
 Leiris, Michel : xxxi,xxxii,xlvi,1,
 lii,liii,liv,lxi,4,18,109,124,
 163,168,169,170,171,174,181,194,
 211,214,215,227,230,261,263,272,
 281,283,292,293,296.
 Lelian : 309.
 Lelièvre : 22.
 Lellier, Germaine : 326.
 Lély, Gilbert : 154,259.
 Le Moine : 45,204.
 Lemoyne : 306.
 Lénine : 67,326.
 Lery, Jean de : 114.
 Lespinasse, Julie de : 40,201.
 Lily, Dr : 136.
 Limbour, Georges : 134,174,262,263,
 288.
 Liorit : 34.
 Lockridge, Calvin : 118.
 Lorenz, Karl : 154.
 Lorrain, Claude : 301.
 Losfeld, Eric : 93,94,97,213.
 Louis XIV : 62.
 Louis-Philippe : 145.
 Lucrèce : 149.
 Ludovic : III, 238.
 Luxembourg, Rosa : 271.
 Lyautey, Maréchal L.H. : 37,45,204.
 Lyautey, Pierre : 204.
 Lyon, Ninette : 275.

- Magne, E. : 326.
 Maillol : 324.
 Mallarmé, Stéphane : 74, 89, 228, 306.
 Malraux, André : 325, 327.
 Mamoud : 36.
 Manessier, Alfred : 279.
 Manuel : 48.
 Mao Tsé-Toung : 62.
 Marcellin, M. : 129.
 Marcenac, Jean : lv, 293.
 Marchand, André : 278.
 Maret, Jacques : 285.
 Marie : 34.
 Marivaux : xxiv, 120, 141, 207, 244, 324.
 Marjolet : 75.
 Marthe : 133.
 Martin-Chauffier, Louis : 200.
 Marx, Karl : xxxv, 63, 124, 145, 319.
 Massenet : 301.
 Masson, André : xv, xxxii, xliii, liii, 11, 17, 119, 171, 178, 187, 188, 230, 244, 271, 272, 274, 287, 288, 292, 300, 302, 303, 314, 328.
 Massot, Pierre de : 288.
 Matisse, Henri : 22, 124, 192, 222, 299, 326.
 Mauriac, Claude : 20, 132, 190, 289, 327.
 Maurois, André : 18, 20, 189, 190.
 Mauss, Marcel : 237.
 Mauzi, Robert : 166.
 Mégret : 37, 102, 198.
 Meillet, A. : 231.
 Meissonnier, Ernest : 222, 299.
 Mendès, Catulle : 306.
 Mérat : 306.
 Mercié, Jean-Luc : ii, vi.
 Merrien, Jean : 235.
 Michaux, Henri : 313.
 Michelet, Jules : xxi, 225, 285, 327.
 Miguel, A. : 251, 289.
 Miles, Mme : 63.
 Milhaud, Darius : 189.
 Millet, Jean-François : 59.
 Milosz, Oscar : 221, 229, 244.
 Miomandre, Francis de : 289.
 Miot : 153.
 Miró, Joan : lv, 119, 175, 203, 244, 278, 314.
 Missoffe : 126.
 Mistler, Jean : 200, 289.
 Modigliani, Amedeo : 326.
 Mohrt, Michel : 288.
 Molière : xxxiii, 120, 141, 219, 244.
 Monet, Claude : 299.
 Monselet, Charles : 321.
 Montaigne : 121.
 Montcalm, marquis de : 94.
 Montesquieu, baron de : 198, 209, 328.
 Montherlant, Henry : 76, 249, 327, 352.
 Montlosier, comte de : 151.
 Morand : 31.
 Morand, Mme : 31, 34, 35.
 Moré, Marcel : xxxii, 13, 33, 104, 109, 115, 125, 126, 141, 142, 146, 168, 181, 290.
 Moretti, Raymond : 278.
 Morin, Dr : 332.
 Morise, Max : liii, 272.
 Mosley : 58.
 Moss, Arthur : 157, 251.
 Moyses, Louis : 20.
 Mozart, Wolfgang : 56, 181, 209, 295.
 Muller, Henri : 251, 290.
 Munch, Edvard : 278.
 Murat, Joachim : 58.
 Musset, Alfred de : xxiv, 120, 141, 150, 154, 202, 222, 244, 317.
 Mussolini, Benito : 15, 182.
 Nadal, Octave : 208.
 Nadar : 257.
 Nadeau, Maurice : xxxiv, xlvi, 178, 212, 246, 287, 292.
 Nakache : 30.
 Nakov, Andrei B. : 278.
 Naly, Robert : xxii, 85, 104, 105.
 Napoléon : 7, 59, 62, 125, 217, 312.

- Nathalie : 8,9.
 Naudet, capitaine : 24,32,193.
 Naville, Denise : 135.
 Naville, Pierre : xxxv,250.
 Néruda, Pablo : 218,277.
 Nerval, Gérard de : 305,312,313.
 Niepce : 257.
 Nietzsche, Friedrich : 73,180,
 227,331.
 Nixon, Richard : 117.
 Noll, Marcel : liii.
 Novalis, Friedrich : 160,322,333.
 Noyon : 37.
- Oberlé, Jean : 16,185,186,187,
 275,282.
 Offenbach, Jacques : 330.
 Ollier, Mme : 31,33,37,38.
 Olivier, Léon : xxii,97,98,99,105,
 231,282.
 Olivier, Lucien : 99.
 Olivier, Marie Henriette, Mme
 Baron : 12,39,76,78,85,115,174,
 179,213,262,265,325,333.
 Oswald, Marianne : 283.
- Packard, Vance : 123.
 Panizza, Oscar : 89.
 Papart, Max : 238,267,268,279.
 Papazoff, Georges : 270,278,279.
 Paquette, Jeanine : 137,251.
 Paracelse : 77,220.
 Parain, Brise : 333.
 Parrot, Louis : lv,293.
 Pascal, Blaise : lxvi,76,77,99,
 214,238,324.
 Paulette : 63.
 Paulhan, Jean : 124,278,329,331.
 Pederson, capitaine : 20,24.
 Péguy, Charles : 67,214,326.
 Peignot, Colette : 32,196.
 Pelletan, Camille : 306.
 Péret, Benjamin : liii,175,196,
 272,298.
- Perrault, Charles : 332.
 Perrier, Dr : 332.
 Perrin, Dr Paul : 317.
 Persen, Patrick Gilles : 181.
 Pétrarque : 192.
 Peuchmaurd, Jacques : 290.
 Peyre, Paul : 43,44,45,46,48.
 Peyrin, Lucien : 290.
 Philippon, H. : 95,140.
 Pia, Pascal : lvi,249,290.
 Piaf, Edith : 158.
 Picabia, Francis : 287.
 Picasso, Pablo : lxx,22,29,76,79,
 111,119,194,221,222,223,239,259,
 277,291,299,314,332.
 Pieret, Géry, 223.
 Pierre, Bernard : 104.
 Pierre, José : 287.
 Pignon, Edouard : 277.
 Pillement : 121.
 Pirandello, Luigi : 218.
 Planquette : 103.
 Platon : 227,312.
 Poirer, Paul : lxxvii, 278.
 Pompili, Bruno : 287, 290.
 Ponge, Francis : 331.
 Porcher, Simone : 98.
 Pothey : 306.
 Pottecher, Frédéric : 46,205.
 Poussin, Nicolas : 301.
 Prasteau, Jean : 177,290.
 Prévert, Jacques : 259,282.
 Prévert, Pierre : liii.
 Priestley, J.B. : 55.
 Proust, Marcel : 36,121,189,198,245.
 Prudhomme, Sully : 306.
 Puyanbert : 73.
- Queneau, Raymond : xxxii,liii,liv,
 4,131,133,167,169,194,232,279,282.
- R., Dr : xxi,liv,85,86,87,91,92,93,
 94,97.
 Rabelais, François : 249.

- Rabier, Benjamin : 21.
 Rabourdin, Dominique : 280.
 Racan, Honorat de Bueil : 70,216.
 Racine, Jean : 198,330.
 Radiguet, Raymond : 181.
 Raphaël : 299.
 Ravel, Maurice : 301.
 Ray, Man : 123, 165,236,263,268, 271.
 Raybaud : 48.
 Réchaud, A. de : 123,124.
 Régnier, Henri de : 317.
 Renan, Ernest : xvii,37,117,198, 274,325.
 Renan, Henriette : xvii,37,198.
 Renéville, A. Rolland de : 290, 307.
 Renoir, Auguste : 98,99,105.
 Revel, J.F. : 118.
 Reverdy, Pierre : 217,299.
 Reweliotty, Irène : 212.
 Rhodes, John : 58.
 Ribemont-Dessaignes, Georges : 165,264,268,287.
 Richelieu : 328.
 Richepin, Jean : 306.
 Riera, Albert : 124,130.
 Rigaut, Jacques : xxiv,170,172,276.
 Rimbaud, Arthur : xxxiv,xxxviii, xlii,li,71,74,134,144,167,169, 171,180,185,199,203,216,225,226, 228,230,237,238,247,254,256,264, 275,280,286,295,300,304,305,306, 307,308,309,310,311,313.
 Rimbaud, Isabelle : 304.
 Rimbaud, Mme : 304.
 Rio, Alphonse : 88.
 Riom : 325.
 Ripoché : 97,98.
 Rivière, Jacques : 307,308.
 Robbe-Grillet, Alain : 109,238.
 Roberto, Eugène : ii,vi.
 Roger, Suzanne : 275.
 Rolland, Romain : 330.
 Ronsard, Pierre de : 197,206.
 Roosevelt : 54.
 Root, Waverley : 275.
 Rostand, Claude : 42,43,129,159, 203,280,333.
 Rostand, Georgette : 159,333.
 Rouault, Georges : 99,156,260,329.
 Rougemont, Denis de : 121,201,238, 245.
 Rous, Dominique de : 130.
 Rousseau, Jean-Jacques : 220,240, 295.
 Roussel, Raymond : 257.
 Rousselot, Jean : 287.
 Roux, Gaston-Louis : 133,163,261, 268,276,279.
 Roy, Claude : 102.
 Sabatier : 326.
 Sabatier, Mme : 131,249.
 Sade, marquis de : 154,259,332.
 Saint Augustin : 116,241.
 Saint Bernard : 106.
 Saint Guénolé : 5,197.
 Saint Jean-Baptiste : 97.
 Saint-John Perse : 182,313.
 Saint Paul : 87.
 Saint-Pol Roux : 263,272.
 Saint-Simon, comte de : 139,203.
 Saint Vincent-de-Paul : 73.
 Salacrou : 5,7,9,170.
 Salmon, André : 110,165,238,280.
 Sanouillet, Michel : 172,287.
 Sarapo, Théo : 158.
 Sarment, Jean, Jean Bellemère dit : 317.
 Sartre, Jean-Paul : 102,120,136,189, 190,233,238,243,244,350.
 Sauvage : 37.
 Sauvage, Daniel : 271.
 Sauvage, Marcel : 271.
 Sax, Adolphe : 149,257,282.
 Scarron, Paul : 168.
 Schéhadé, Georges : 28,29,30,31,32,33, 34,36,191,195.
 Scheler, Lucien : 189.
 Schlumberger, Evelyne : 252,281,327.
 Schneider, Marcel : 160.

- Schopenhauer, Arthur : 205.
 Seghers : 137.
 Sennelier, Pierre : 148.
 Serre, Paul : 317.
 Sers, Olivier : 148.
 Servier : 125.
 Sesé, Bernard : xlv,235,290.
 Sévigné, Marie, marquise de : 141.
 Shakespeare, William : 60,112, 125,137,317,331.
 Shipman : 31.
 Siegel : 145.
 Soupault, Philippe : liii,263, 288.
 Soury : 306.
 Soutine, Chaim : 277.
 Souvarine, Boris : xxxv,39,167, 183,200,264,331.
 Staël, Mme de : 329.
 Staline, Joseph : 217,327.
 Starobinski, Jean : lvi,293.
 Stendhal : 74,77,220,324,328, 331.
 Stone, Irving : 191.
 Suarès, André : 328.
 Sue, Eugène : xxii,176,275.
 Suger : 106.
 Supervielle, Jules : 325.
 Szent-Györgyi, Albert : 147.

 Tabet, A. : 31,33,37.
 Tabet, Jacqueline : 36.
 Taine : 325,330.
 Taliesin : 142.
 Talleyrand : 333.
 Tallien, Mme Thérèse : 295.
 Tanguy, Yves : 314.
 Tassili, Marin : xliii,292.
 Tayar : 28,30,194.
 Tchang Kaï-Chek : 30.
 Teilhard de Chardin, Pierre : 197.
 Tériade : 4,170,270,277,286.
 Theuriot : 22,25.
 Thiébaud : 4.

 Thirion, André : liii,287,293.
 Thomas, Renée : 36.
 Thompson, Dr Daniel C. : 60.
 Titus : 56.
 Tolstoj, Alekseï : 95.
 Toulouse-Lautrec, Henri de : 156, 260.
 Trad, Habib : 29,30.
 Trenet, Charles : 272.
 Trolliet, Gilbert : 251,266.
 Trotski : 264,326.
 Troyat : 95.
 Troyes, Chrétien de : 122,173,245.
 Tsamis : 110.
 Tual, Roland : liii.
 Tusc : 31.
 Tzara, Tristan : 263,311.

 Unik, Pierre : liii,288.

 Vaché, Jacques : xxiv,lxi,238,251, 276,282,316,317,318.
 Vails : 8,175.
 Valade, Léon : 306.
 Valéry, Jeannine : 39.
 Valéry, Paul : 174,198,271,331.
 Van der Meersch, Maxence : 197.
 Van Gogh, Vincent : 103,111,112,234, 329,330.
 Van Spaendonck, J.A.S. : 290.
 Varnerie : 25.
 Veber, Serge : 28,30,36,194.
 Vedrès, Nicole : 6.
 Veil, Gaston : 317.
 Vélasquez, Diego : 222.
 Vent., Fanny : xv,2,3,4,5,6,7,8,9, 10,11,12,14,17,19,21,22,23,28,31, 166,171,265,324,325,330.
 Vent., Giles : 14.
 Verlaine, Paul : 185,210,216,248, 250,304,305,306,308,309.
 Verne, Jules : 215.
 Vernet, Francis : 289.
 Vian, Boris : 190.

Vigny, Alfred de : 191,216.
Villon, François : 137.
Vincent, Alexandre : 95.
Vincent, Paule : 76,88,94,95,219,
231.
Vinci, Léonard de : 300,314.
Vitaly, Georges : 267.
Vitrac, Roger : xxxii,9,16,102,
109,177,187,192,262,263,272,
275,286,293.
Voltaire : 74,225.
Vox : 88.

Wagner : 148.
Wagner, Richard : 137.
Wagnières, Jean-Claude : 240.
Waldberg, Patrick : 175,191.
Walpole, Horace : 313.
Warfield, B.B. : 54.
Watson : 57.
Weil, Simone : 331,333.
Welles, Orson : 43.
Wells, H.G. : 26,326.
Weygand, Maxime, général : 198.
Wilde, Oscar : 302,308,317.
Windsor, duc de : 23.
Winkler, Paul : 264.
Wols : 278.

Young, Edward : 73,218.
Yvonne : 59,120,331,332.

Zervos, Christian : 22.
Zuber : 48.
Zweig, Stefan : 328.